This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

·FROM·THE·LIBRARY·OF·
·PAUL N·MILIUKOV·

230
W748
v. 2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEFS-D'ŒUVRE
DU
THÉATRE INDIEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE INDIEN,

TRADUITS DE L'ORIGINAL SANSCRIT EN ANGLAIS,

PAR M. H. H. WILSON,

Secrétaire de la Société Asiatique du Bengale, etc.;

ET DE L'ANGLAIS EN FRANÇAIS,

PAR M. A. LANGLOIS,

Membre de la Société Asiatique, auteur des *Monumens Littéraires de l'Inde*;

ACCOMPAGNÉS DE NOTES ET D'ÉCLAIRCISSEMENS,

ET SUIVIS D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES ET DES TERMES RELATIFS A LA MYTHOLOGIE ET AUX USAGES DE L'INDE, AVEC LEUR EXPLICATION.

TOME SECOND.

PARIS.

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, MAISON DU NOTAIRE.

M DCCC XXVIII.

Digitized by Google

MILIUKOV LIBRARY

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Digitized by Google

OUTTARA RAMA TCHARITRA,

ou

SUITE DE L'HISTOIRE DE RAMA.

DRAME EN SEPT ACTES.

875759

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Outre *Mâlatî et Mâdhava*, que l'on vient de lire, on attribue encore à Bhavabhoûti deux autres drames, intitulés, l'un *Mahâ Vîra Tcharitra*, ou *Histoire du grand héros;* et l'autre, *Outtara Râma Tcharitra*, ou *Suite de l'histoire de Râma*. C'est ce dernier dont nous allons donner la traduction. On y trouve la même vigueur de style, la même harmonie que dans *Mâlatî et Mâdhava :* il y a, malgré la différence des deux sujets, un certain rapport dans les pensées, dans les caractères, dans les descriptions, qui semble annoncer que les deux ouvrages sont de la même main.

Il n'est rien dans cette pièce qui puisse donner quelque éclaircissement sur l'époque à laquelle elle a été composée, rien aussi qui soit contraire à l'opinion qui place Bhavabhoûti dans le huitième siècle. La diction, quoique travaillée, est cependant exempte de cette recherche extravagante qui distingue les ouvrages d'une époque plus moderne. Mais surtout ce qui prouve encore mieux l'antiquité de ce drame, c'est qu'il est rempli d'allusions aux Vèdes et à quelques parties du rituel indien qui sont tombées en désuétude depuis longtems.

Le *Mahâ Vîra Tcharitra* présente, sous la forme de drame, les exploits de Râma, tels qu'ils sont décrits dans le poème épique appelé *Râmâyana*. L'*Outtara Râma Tcharitra* prend l'histoire de ce prince au moment où il revient de son expédition dans Ayodhyâ, sa capitale. Je crois qu'il est nécessaire, pour l'intelligence du sujet, de donner

Digitized by Google

un aperçu très-succinct des événemens qui ont signalé le commencement de la carrière du héros de ce drame.

La Mythologie indienne représente les dieux comme sans cesse troublés dans leur bonheur et la possession de leurs priviléges par des ennemis redoutables, connus sous les noms de Dêtya, d'Asoura, de Dânava, de Râkchasa. Ces êtres sont même d'une origine céleste. Les Râkchasas descendent de Brahmâ par un sage, nommé Poulastya; de plus, leur nombre est continuellement accru par les ames des méchans condamnés à prendre cette forme pour un tems déterminé.

A Lankâ, capitale de l'île de Ceylan, régnait un Râkchasa qui avait dix têtes, et qui s'appelait Râvana. Il répandait la terreur sur la terre et dans le ciel, et Vichnou fut alors obligé de s'incarner dans la personne de Râma, surnommé Tchandra, fils aîné de Dasaratha, prince de la dynastie solaire et roi d'Ayodhyâ, aujourd'hui Oude. Sa mère était Côsalyâ. D'autres portions de la même divinité animèrent aussi trois autres fils que Dasaratha eut de deux autres épouses, Kêkéyî et Soumitrâ : c'était Bharata, Lakchmana et Satroughna.

Dès sa première jeunesse Râma avait rendu un grand service au sage Viswâmitra, en délivrant son hermitage des mauvais esprits qui l'infestaient. Le saint solitaire le conduisit dans le royaume de Mithilâ, à la cour du roi Djanaka, dont la fille, nommée Sîtâ, devait donner sa main à celui qui pourrait tendre un arc remis par Siva à l'un des ancêtres de Djanaka. Râma tendit cet arc, et même le brisa. Un héros, qui était aussi lui-même une incarnation de Vichnou, appelé Parasou-râma, voulut venger sur Râma-tchandra l'honneur du dieu Siva, et succomba dans son entreprise. Râma reçut la main de Sîtâ, et revint dans la ville d'Ayodhyâ, où son père, cédant aux désirs de son peuple, l'associa au trône sous le titre d'Youvarâdja. C'est alors que la seconde femme de Dasaratha, Kêkéyî, vint lui rappeler que, sauvé par ses soins à la suite d'une blessure dangereuse, il avait juré d'accéder à deux demandes qu'elle lui ferait; en ce moment elle

Digitized by Google

réclama la couronne pour son fils Bharata, et l'exil de Râma pendant quatorze ans. Dasaratha, obligé de consentir à sa demande, mourut de chagrin. Bharata voulait rendre le trône à son frère, qui le refusa par respect pour la mémoire de son père, et se retira dans les forêts de l'Inde méridionale, accompagné de Sîtâ et de son frère Lakchmana.

Il s'était établi dans la forêt de Dandaka, près des sources du Godâvarî, et avait souvent des démêlés avec la tribu des Râkchasas. Une injure très-grave fut faite à la sœur de Râvana, qui, déguisé en mendiant, se présenta à la demeure de Râma et enleva Sîtâ, malgré la défense courageuse de Djatâyou, chef des tribus ailées, qu'il laissa atteint d'une blessure mortelle.

Celui-ci, avant d'expirer, apprit à Râma quel était le ravisseur de Sîtâ, mais sans pouvoir lui découvrir sa demeure. Le héros s'enfonça dans les forêts, y fit alliance avec Sougrîva, roi des singes, et, aidé du secours de ses nouveaux amis, poursuivit ses recherches. Le singe Hanoumân, dirigé par le frère de Djatâyou, franchit le bras de mer qui sépare Ceylan du continent, pénétra dans la prison de Sîtâ et revint donner de ses nouvelles à Râma, après avoir, en partant, mis le feu à la ville de Lankâ.

A cette nouvelle, Râma, suivi d'une armée innombrable de singes, s'avança jusqu'à l'endroit de la côte de Coromandel opposé à l'extrémité septentrionale de Ceylan. Sur les rocs qu'il jeta dans la mer, il construisit un pont dont les restes, dit-on, existent toujours dans ces récifs qui rendent le canal impraticable aux gros vaisseaux. Le frère de Râvana, nommé Vibhîchana, lui avait en vain donné le conseil de rendre Sîtâ, et avait encouru sa disgrâce. Ce fut un nouvel auxiliaire pour Râma, qui, après de nombreux engagemens, remporta sur les Râkchasas une victoire complète, et tua Râvana de sa propre main. Sîtâ, ainsi retrouvée, ne fut reçue dans les embrassemens de son époux que lorsque l'épreuve du feu et les témoignages de Brahmâ et des autres dieux eurent attesté sa fidélité. Râma, lais-

Digitized by Google

sant alors à Vibhîchana le trône de Lankâ, retourna dans la ville d'Ayodhyâ dont Bharata lui remit avec joie la souveraineté.

Les événemens qui eurent lieu après son retour forment le sujet du drame suivant. Bhavabhoûti s'y est un peu éloigné du récit des poètes épiques qui racontent la catastrophe autrement que lui. Râma reconnaît ses enfans, au moment d'un sacrifice, en leur entendant raconter ses propres exploits, et Sîtâ est séparée d'eux par la déesse de la terre, qui ouvre son sein pour la recevoir. Le poète dramatique a heureusement réuni toute la famille. Râma mourut quelque tems après la disparition de Sîtâ; il avait partagé son royaume entre ses deux fils, Cousa et Lava. Cousa, l'aîné, établit le siége de son empire à Ayodhyâ, et la tribu de Râdjapoutras Cachwaha fait remonter jusqu'à lui son origine. Une autre tribu de Râdjapoutras, nommée Badcoudja, prétend descendre de Lava.

Digitized by Google

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

PROLOGUE.

LE DIRECTEUR, représentant un habitant d'Ayodhyâ.

UN ACTEUR, jouant le rôle d'un étranger.

PIÈCE. — HOMMES.

RAMA, roi d'Ayodhyâ.

COUSA, LAVA, } fils de Râma.

LAKCHMANA, frère de Râma.

TCHANDRAKÉTOU, fils de Lakchmana.

VALMIKI, sage pieux, auteur du *Râmâyana* et précepteur de Cousa et de Lava.

DJANAKA, père de Sîtâ, anciennement roi de Mithilâ, maintenant anachorète.

SAMBOUKA, anachorète, tué par Râma, apparaissant comme un esprit.

ACHTAVAKRA, anachorète.

SOUMANTRA, écuyer de Tchandrakétou.

DOURMOUKHA, émissaire de Râma.

SODHATAKI, BHANDAYANA, } disciples de Vâlmîki.

DES ENFANS, élèves de Vâlmîki.

UN VIDYADHARA, esprit aérien.

UN DOMESTIQUE.

UN MESSAGER.

DES SOLDATS.

FEMMES.

SITA, épouse de Râma.

AROUNDHATI, dame pieuse, femme du sage Vasichtha et protectrice de Sîtâ.

Digitized by Google

COSALYA, mère de Râma, fort âgée.

ATRÉYI, dame pieuse, femme du sage Atri.

VASANTI, nymphe, gardienne de la forêt de Djanasthâna.

TAMASA, déesse de la rivière de ce nom.

MOURALA, déesse de la rivière de ce nom.

UNE VIDYADHARI, esprit femelle, habitant de l'air.

UNE SUIVANTE.

PERSONNAGES

D'UNE SCÈNE INTRODUITE DANS LE DERNIER ACTE.

LE DIRECTEUR.

GANGA, déesse du Gange.

PRITHIVI, déesse de la terre.

ESPRITS CÉLESTES, GARDES, DISCIPLES, ETC.

La scène, au premier acte, est dans le palais de Râma, à Ayodhyâ ; au second, dans la forêt de Djanasthâna, sur les bords du Godâvarî ; dans le reste de la pièce, aux environs de l'hermitage de Vâlmîki, à Bithoûr, sur le Gange.

Il y a un intervalle de douze ans entre le premier acte et le reste de la pièce ; la durée de chaque acte est celle de la représentation.

Digitized by Google

OUTTARA RAMA TCHARITRA,

OU

SUITE DE L'HISTOIRE DE RAMA.

PROLOGUE.

LE DIRECTEUR se présente (1).

Je me mets aux pieds de l'illustre poète Bhavabhoûti. En honorant ainsi ceux qui anciennement se sont rendus célèbres dans l'art des vers, nous rendons hommage à la déesse de l'éloquence (2), qui est une portion du grand esprit.

Pour fêter le glorieux Câlapriya Nâtha (3), je vous apprends, messieurs, que notre dessein est de représenter l'*Outtara Râma Tcharitra*, composition de Bhavabhoûti, surnommé Srîcantha, issu de la race de Casyapa, et, dans la faveur de Saraswatî, devenu l'égal de Brahmâ (4).

Je fais le rôle d'un habitant d'Ayodhyâ, et je vois un étranger qui s'approche.

Nous sommes à l'époque du couronnement de l'illustre Râma, astre destructeur de la race de Poulastya; et le tambour, en signe de joie, bat sans relâche la nuit et le jour... Mais que signifie ce que je vois? Pourquoi les places publiques sont-elles aujourd'hui désertes et silencieuses?

---

(1) Cette pièce n'a pas la bénédiction, ou *ndndt*, qui précède les autres.

(2) Cette déesse porte le nom de Saraswati.

(3) *V.* ce mot dans le prologue de *Málatí et Mádhava*.

(4) Brahmâ est l'époux de Saraswati.

Digitized by Google

UN ACTEUR paraît.

L'Act. Les chefs des singes, les génies alliés, et tous les guerriers, amis du prince, sont retournés chez eux. A leur place sont arrivés de différens royaumes de saints personnages, et leur réception a été l'occasion de fêtes continuelles...

Le Direct. C'est vrai, et les épouses de Dasaratha, sous la direction de Vasichtha, et accompagnées d'Aroundhatî, pour présider au sacrifice, sont allées à la demeure de leur gendre.

L'Act. Je suis étranger ici, comme vous le savez; dites-moi, quel est ce gendre?

Le Direct. Le feu roi Dasaratha eut une fille, nommée Sântâ, qu'il donna en adoption au roi Lomapâda, et qui a épousé Richyasringa, fils de Vibhândaka. Celui-ci est maintenant occupé de la cérémonie du sacrifice des douze années, et les reines douairières sont allées pour y assister, laissant, avec sa permission, la fille de Djanaka dans la capitale... Cependant, venez, c'est le moment; allons joindre nos amis au palais, comme nous en sommes convenus.

L'Act. Mais, dites-moi, dans votre opinion, le titre de Très-Pure a-t-il été bien judicieusement donné par le roi à son épouse?

Le Direct. Occupez-vous de vos propres affaires. Pourquoi parler de choses qui ne nous regardent pas? Les hommes sont toujours mal disposés à soupçonner la pureté des mots et des femmes.

L'Act. C'est excès de malice... c'est vrai... surtout quand les calomnies, insinuées contre la fille du roi de Vidéhâ, à cause de son séjour dans le palais du Râkchasa, ont été réfutées par l'issue de l'épreuve du feu qu'elle a subie.

Digitized by Google

LE DIRECT. Cependant de pareils bruits, s'ils circulent toujours et arrivent jusqu'au roi, ne pourront que lui causer beaucoup de chagrin.

L'ACT. Les sages et les dieux y pourvoiront pour le mieux... Où est Sa Majesté ?... (*Il écoute.*) Ah ! j'entends ; Djanaka, son beau-père, vient de le quitter pour retourner dans son royaume ; et le roi, laissant la salle de justice, s'est rendu dans ses appartemens intérieurs pour y consoler la reine.

(Ils sortent.)

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

LA SCÈNE SE PASSE D'ABORD DANS L'INTÉRIEUR DU PALAIS.

ON VOIT RAMA ET SITA.

RAMA. Ne t'afflige pas, ma chère Sîtâ. Nos respectables amis nous ont quittés avec autant de peine que nous en avons ressenti nous-mêmes ; mais on a des obligations qu'il faut remplir. Le plaisir cède au devoir ; et ceux qui vénèrent leur feu domestique (1) ont à observer des pratiques sacrées dont ils ne peuvent s'exempter.

SITA. Ce que vous dites est vrai, mon seigneur : cependant on ne peut jamais s'empêcher d'éprouver quelque chagrin, quand on se sépare de ses amis qu'on estime, de ses parens qu'on respecte.

RAMA. Tu as raison, mon amie ; mais ce chagrin, naturel à un cœur sensible, est le triste partage de l'homme en société. Voilà pourquoi le sage se retire dans les cavernes et les bois, et, par la solitude et la pénitence, il impose silence à ses regrets.

UN DOMESTIQUE paraît.

LE DOMEST. Râmabhadra... (2). (*Il se reprend.*) Grand roi !

(1) Un feu perpétuel est entretenu avec soin, et le maître de maison, *grihastha*, est tenu à certains sacrifices dans lesquels ce feu est employé.

(2) C'est un nom de Râma ; sans doute un nom d'affection.

Digitized by Google

RAMA, *souriant*. Mon vieil ami, j'aime à entendre ce nom de Râmabhadra, de la bouche de ceux qui ont été les serviteurs de mon père. Quel est votre message ?

LE DOMEST. Achtâvakra demande à vous parler : il arrive de l'hermitage de Richyasringa.

SITA. Pourquoi le faire attendre ?

ENTRE L'ANACHORÈTE ACHTAVAKRA.

ACHTAV. Salut et paix à vous deux !

RAMA. Que le respect vous suive partout, vertueux solitaire ! Asseyez-vous.

SITA. Je vous salue avec vénération, et m'estime hautement honorée de recevoir le pieux parent de ma sainte sœur (1).

RAMA. Quelque inquiétude troublerait-elle la paix sacrée de mon frère et de ma respectable sœur ?

SITA. Vivons-nous toujours dans leur souvenir ?

ACHTAV. Assurément... Ils se portent bien... C'est à vous, madame, que le sage Vasichtha me charge d'adresser ces mots : « Ta mère est la Terre qui soutient tout ; ton père est un roi d'une aussi grande renommée que les premiers patriarches. Ton époux tire son illustre origine du maître de la lumière, et sa noble maison a toujours été sous ma direction spirituelle. Que te manque-t-il ? Il est seulement à désirer que de toi sorte un rejeton qui puisse hériter de la gloire ainsi réunie de deux familles célèbres. »

RAMA. Je remercie le sage. Dans ce monde imparfait, les tardives paroles des hommes ne s'attachent qu'aux choses passées ; mais avec les saints, les pensées que leurs

---

(1) Il s'agit de Sântâ, épouse de Richyasringa.

Digitized by Google

lèvres expriment précèdent et présagent sûrement les événemens à venir.

ACHTAV. Arôundhatî, toutes les saintes dames et Sântâ vous prient de bien considérer une chose : si vous avez quelque espérance d'avoir des héritiers, exécutez promptement ce que vous avez à faire.

RAMA. Dites, que dois-je faire ?

ACHTAV. Voici ce que Richyasringa me charge de vous annoncer : « Que la reine dont la grossesse se prolonge, se rende dans les bois. Cette séparation est pour le bonheur de Râma, et je la verrai portant dans ses bras des enfans au doux sourire. »

RAMA. Qu'ainsi soit fait... Vasichtha a-t-il encore quelque ordre à me donner ?

ACHTAV. Écoutez-moi. Le saint sacrifice absorbe toute notre attention ; et, vous, mon fils, vous êtes jeune d'années et de puissance. Rappelez-vous donc que le véritable trésor d'un roi, que sa gloire réelle, c'est le bonheur de son peuple.

RAMA. C'est ce que Mêtrâvarouni (1) nous a constamment enseigné ; et, pour le bien général, je suis toujours prêt à sacrifier, s'il le faut, la pitié, le plaisir, l'amour, même ma chère Sîtâ.

SITA. Mon seigneur se montre ainsi digne de sa race.

RAMA. Quelqu'un ! Qu'on accompagne le sage.

ACHTAV. *se lève, et tourne autour d'eux en les bénissant.* Voici le prince.

(Il sort.)

LAKCHMANA entre en ce moment.

LAKCHM. Gloire à Râma ! Venez, mon noble frère ; sur

---

(1) Nom de Vasichtha, fils de Mitra et de Varouna.

Digitized by Google

les murs d'un pavillon, un peintre habile a tracé votre histoire, à mesure que je la lui racontais.

RAMA. Vous avez le talent de dissiper la mélancolie de la reine. Jusqu'à quelle époque va cette histoire, mon cher frère ?

LAKCHM. Jusqu'à celle où la reine a été purifiée par la flamme.

RAMA. Très-pure par sa naissance, elle n'avait pas besoin d'une onde ou d'un feu consacré pour la sanctifier.

LAKCHM. Fille du sacrifice (1), respectable Sîtâ, une dévotion, qui ne finira qu'avec votre vie, fait votre force... Excusez-moi.

RAMA. Que le vulgaire des vils humains censure le rang et le mérite qui n'y font point attention ; mais leurs odieuses calomnies ne méritent pas d'être répétées par vous. La fleur, qui exhale le doux parfum qu'elle tient de la nature, doit briller sur le front, et n'est pas faite pour être foulée à terre avec mépris.

SITA. Allons voir ces peintures.

(Ils se lèvent, et sortent.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE LE JARDIN DU PALAIS, AVEC UN PAVILLON.

ARRIVENT RAMA, SITA ET LAKCHMANA.

LAKCHM. Voici la peinture (2).

SITA. Quelles sont ces personnes qui entourent mon seigneur, et semblent chanter ses louanges ?

---

(1) Sîtâ avait été trouvée dans un sillon tracé pour un sacrifice. On la regardait comme fille de la terre, et Djanaka était devenu son père adoptif.

(2) Ce sont sans doute de longues bandes de papier, peintes et appliquées contre la muraille. De semblables peintures se trouvent fréquemment dans les lieux saints : dans les grands poèmes, il est question souvent de ces tableaux que l'on porte quelquefois illuminés. Dans les provinces de l'ouest, on rencontre aussi une espèce de fresque sur les murailles des jardins. En 1805, le sujet favori de ces sortes d'embellissemens, à Mathourâ et à Vrindâvana, était la défaite des Anglais devant Bharatpour.

Digitized by Google

LAKCHM. Ce sont les armes célestes (1) que Viswâmitra, cet hermite pieux descendu de Cousa, cet ami de tout le genre humain, obtint du grand Crisâswa, et donna au prince pour soutenir la guerre contre Târakâ, Râkchasî méchante et redoutable.

RAMA. Sîtâ, rends hommage à ces armes divines, que les anciens sages se croyaient fort heureux d'avoir un instant contemplées, et que les dieux eux-mêmes, dans leurs guerres, n'obtenaient qu'après des pénitences affreuses supportées pendant des milliers d'années.

SITA, *s'inclinant*. Qu'elles reçoivent mes hommages !

RAMA. Elles seront au service de tes enfans.

SITA. Elles ont déjà ma reconnaissance.

LAKCHM. La scène est ici transportée à Mithilâ.

SITA. Oui, je vois mon seigneur... La couleur de son teint est celle du lotus azuré ; la force et la grâce brillent sur tout son corps : l'œil ébloui se baisse devant ce visage aimable, paré de ces cheveux élégamment bouclés ; je vois un noble dédain rehausser tous ses traits, lorsqu'avec une force vraiment divine il brise entre ses mains l'arc céleste donné par Siva.

LAKCHM. Ici Vasichtha et le saint fils de Gôtama, prêtre de Djanaka, se partagent l'honneur de bénir le mariage.

RAMA. Cet empressement n'avait rien d'étonnant dans une alliance qui unissait la famille de Raghou à celle de Djanaka, alliance qui devait leur être plus agréable qu'à tout autre, et dans laquelle Viswâmitra lui-même intervenait, pour donner et recevoir les présens du sacrifice.

SITA. C'était une scène bien solennelle que celle où, par

(1) Ces armes mystérieuses sont douées de pouvoirs surnaturels, comme de paralyser ou d'endormir un ennemi, d'amener la tempête, la pluie ou le feu. La mythologie les personnifie et leur donne une forme céleste. Elles sont au nombre de cent, et, dans le *Rámáyana*, on les représente à la suite de Râma, sous le nom d'enfans de Crisâswa.

Digitized by Google

le don de génisses magnifiques, on appelait la faveur du destin; où quatre fiancés (1), brillans de jeunesse, reçurent en même tems la foi de quatre jeunes vierges. Ah! je connais bien le sujet de ce tableau : c'est alors qu'a commencé mon bonheur...

RAMA. Ce jour à jamais chéri a fait aussi descendre sur moi la bénédiction du ciel, quand le sage fils de Gôtama, entourant ta main de la bandelette d'or, la mit dans la mienne, comme s'il m'eût remis le bonheur en personne.

LAKCHM. Voyez-vous Sitâ elle-même... et Mândavî... et, plus loin, Sroutakirttî?

SITA. Et la quatrième?

LAKCHM. Pourquoi me le demander? Vous savez que c'est Ourmilâ... Mais portez vos regards de ce côté... Voici le descendant de Bhrigou, Parasourâma.

SITA. Son regard m'inspire de l'effroi.

RAMA. Respect au saint!

LAKCHM. Vous pouvez le contempler : car en vain ce héros...

RAMA, *l'interrompant*. Il y a bien d'autres choses qui méritent l'attention.

SITA. Cette modestie sied parfaitement à mon seigneur.

LAKCHM. Nous voici à Ayodhyâ.

RAMA. Jours heureux pour moi, quand un père honoré vivait encore, quand la tendresse d'une mère veillait doucement sur mon existence, quand tout était plaisir pour moi!... Voyez!... Ma jeune épouse, la belle Sîtâ, attire l'admiration de ma mère. Le sourire est sur sa bouche, son visage resplendissant brille de jeunesse et de beauté, ses lèvres entr'ouvertes laissent voir des dents aussi blanches que les fleurs du jasmin... De longues tresses de cheveux,

(1) Les trois frères de Râma furent mariés, dans la même cérémonie, à Ourmilâ, Mândavî et Sroutakirttî.

Digitized by Google

douces comme la soie, ombragent ses joues; et tous ses membres, élégans dans leurs formes, gracieux dans leurs mouvemens, ont l'éclat et la légèreté des rayons de la lune glissant dans le vague des airs.

LAKCHM. Ici, voyez la misérable Manthará (1).

RAMA. Passons, silence sur cet événement... J'aperçois les bois de Sringavéra, où je fus accueilli avec amitié par le monarque qui régnait sur les tribus des forêts.

LAKCHM., *à part*. Il omet les circonstances qui ont précédé cette entrevue.

SITA. Ici, vous prenez la chevelure de pénitence (2).

LAKCHM. Oui, cet état de vie austère, que les anciens rois de notre race adoptaient, après avoir abdiqué en faveur de leurs enfans (3), nous l'avons supporté dans notre jeunesse, et, à la fleur de notre âge, nous avons été heureux de languir dans l'obscurité d'une forêt.

SITA. Voyez... Bhâgîrathî (4)!

RAMA. Déesse bienfaisante, dont le soin protecteur s'étend sur la race de Raghou, je te salue! Les prières de Bhagîratha t'ont fait descendre sur la terre, et tes ondes pures ont ramené à la vie les ancêtres de ce prince, réduits en cendres par la colère de Capila, lorsqu'à travers les entrailles de la terre ils cherchaient le cheval soustrait au sacrifice de Sagara. Mère divine, daigne protéger Sîtâ comme ta fille, et veille sur ses jours avec la même tendresse que si elle était la chaste Aroundhatî!

---

(1) C'est le nom de la confidente de Kêkéyî, épouse de Dasaratha. C'est par ses conseils que celle-ci demanda l'exil de Râma.

(2) Cette forme de chevelure s'appelle *djatâ*. Elle consiste à former une natte des cheveux que l'on ramène sur le sommet de la tête, de manière à élever sur le front une espèce de corne.

(3) Les anciens rois de l'Inde, affaiblis par l'âge, cédaient le trône à leurs successeurs, et se faisaient hermites.

(4) C'est un nom du Gange. Le nom des fleuves est féminin en sanscrit: aussi le Gange est une déesse.

Digitized by Google

LAKCHM. Maintenant voici l'hermitage de Bharadwâdja... la route du Tchitracoûta... et l'arbre noir qui ombrage les bords du Câlindî.

SITA. Mon seigneur se souvient-il de ces lieux ?

RAMA. Comment pourrais-je ne pas me les rappeler ? Je t'y vois encore, lorsque, couché sur ma poitrine, soutenu dans mes bras, ton corps délicat, épuisé par un long et pénible voyage, succombe au sommeil qui l'accable.

LAKCHM. Apercevez-vous Virâdha qui nous refuse l'entrée des bois du Vindhya ?

SITA. Ce monstre est trop horrible..... Remarquez la place où mon seigneur rassemble les larges feuilles du palmier, et en forme une ombrelle pour me garantir du soleil.

RAMA. Nous arrivons à l'endroit où, au milieu des forêts méridionales, sur le bord des ruisseaux qui tombent de la montagne, habitent de pieux anachorètes. Ils préparent pour leur hôte le plat de riz sauvage, et accueillent l'étranger avec hospitalité.

LAKCHM. Du haut des rocs escarpés s'élancent de rapides torrens ; ils tombent avec l'impétuosité de l'orage dans la vallée, où, au milieu de rochers suspendus, d'abîmes effrayans, de bosquets impénétrables au jour, le Godâvarî poursuit sa route tortueuse et pénible.

RAMA. Te souvient-il, ô mon amour, de notre humble et fortunée cabane, sur les bords du torrent qui brille aux rayons du soleil ? Là, à toute heure, occupés à nous prouver notre amour, ou bien à échanger doucement nos pensées, nous vivions dans un enchantement continuel ; nous n'avions aucun désir au-delà de nous-mêmes, et nous ne sentions pas que le tems s'enfuyait.

LAKCHM. Reconnaissez le bois de Pantchâvatî, près des bords du Godâvarî... et, plus loin, voyez ce monstre femelle, Soûrpanakhâ.

Digitized by Google

SITA. Ah ! mon seigneur, regardez...

(Elle a un air effrayé.)

RAMA. Comment donc ? Crains-tu encore de me perdre? Mon amie, ce n'est qu'une peinture.

SITA. Je ne puis m'empêcher de trembler à la vue d'un être aussi vil.

RAMA. Les tristes événemens dont Djanasthâna fut le théâtre sont ici retracés avec une affreuse vérité. Ils sont passés, et cependant la ruse indigne de mon ennemi, les rigueurs du destin qui m'enleva mon plus cher trésor, tout cela vit encore dans mon cœur pour le déchirer. En ces lieux, seul, éloigné de toi, la forêt a vu mes douleurs : les êtres inanimés, les rochers sauvages, les pierres les plus dures, semblaient s'émouvoir de pitié aux cris de mon désespoir.

SITA. Mon seigneur n'était pas seul malheureux : tout mon bonheur avait disparu, dès l'instant que j'avais été arrachée de vos bras.

LAKCHM. Tournons nos pensées vers des sujets moins tristes... Ici voyez les preuves étonnantes de la valeur du grand Djatâyou, l'antique monarque des tribus ailées, aussi ancien que le règne d'un Manou, petit-fils de Casyapa... Un peu plus loin, s'étendent les forêts de l'ouest, où, s'élançant de l'obscurité, le monstre sans tête (1) vint arrêter nos pas égarés... Voici le mont Richyamoûka... ensuite l'hermitage de Matanga... Remarquez aussi cette femme (2), dont la pénitence fut alors récompensée... Ici est la source du Pampâ, où la douleur de Râma ne put se contenir, et les torrens de larmes qui coulaient de ses yeux lui dérobèrent la vue des beautés de cette scène charmante... Voyez ici le fils du dieu de l'air, ce chef des

(1) Ce monstre s'appelait Cabandha. (*V.* ce mot à la Table Alphabétique.)
(2) Le nom de cette femme est Sravanâ. (*V.* ce mot à la Table Alphabétique.)

Digitized by Google

singes, invincible par sa force, terrible dans sa colère, protecteur du monde, allié fidèle du petit-fils de Raghou, enfin l'illustre Hanoumân.

Rama. Respect et gloire au héros notre ami! Arrêtons-nous... car chaque scène rappelle des souvenirs qui déchirent le cœur.

Lakchm. Mais un moment... Regardez ces exploits incroyables qui signalent la fureur et le courage des singes guerriers... Ici... voyez notre triomphe... et terminons ainsi la suite de ces tableaux.

Sita. Mon seigneur, cette peinture m'a inspiré une idée folle... Me permettez-vous de l'exprimer?

Rama. Ne crains point de parler, mon amie.

Sita. J'ai le désir de me trouver encore une fois au milieu des forêts ténébreuses, de me baigner dans les ondes fraîches et transparentes du Bhâgîrathî.

Rama. Lakchmana!

Lakchm. Je vous comprends, je vais donner l'ordre de faire avancer promptement un char doucement suspendu. Les sages ont déclaré que les désirs exprimés par une femme, qui va bientôt être mère, ne doivent point souffrir de délai.

(Il sort.)

Sita. Mais sans doute mon seigneur ne me quittera pas?

Rama. Cruelle, est-il besoin de faire cette question à ton ami? Viens, ma chère, entrons dans ce pavillon.

Sita. Très-volontiers... Une fatigue extraordinaire appesantit tout mon corps, et me force à me reposer.

Rama. Appuie-toi sur mon sein; que ce soit le coussin qui reçoive ta tête. Passe, autour de mon cou, ces bras charmans: quand je les vois couverts de cette sueur délicieuse, dont je compare chaque goutte à une perle, je trouve bien moins précieuses ces pierres, amantes de l'as-

Digitized by Google

tre des nuits, dont la dureté s'adoucit aux rayons de la lune... Mais quel est ce mouvement que j'éprouve?... Un transport soudain agite tous mes sens...Cette étrange émotion, qui se répand en moi, est-ce de la peine? Est-ce du plaisir? Est-ce du poison qui brûle dans mes veines, ou bien ai-je vidé la coupe remplie de la liqueur enivrante? Je te serre dans mes bras, et je ne sais quel charme secret et magique trouble ainsi tout mon être.

SITA. Tel est l'effet de votre amour constant : je ne saurais l'attribuer à mes faibles attraits.

RAMA. Ta tendre voix ranime la fleur languissante de ma vie; tes accens victorieux subjuguent mes sens amollis, ils descendent, comme un nectar céleste, jusque dans mon oreille et répandent dans mon ame un baume qui calme mes douleurs.

SITA. Aimable flatteur, c'est assez... Permettez que je goûte quelque repos.

(Elle regarde autour d'elle.)

RAMA. Que demande ma chère Sîtâ?... Que ces bras soient ton appui; ils sont à toi, depuis que le saint nœud du mariage nous a unis; à toi dès les premiers jours de ma jeunesse, dans les bois solitaires et dans les palais superbes, toujours à toi, toujours à toi seule.

SITA. Je le crois, oui, je le crois, ô mon aimable, ô mon bien aimé seigneur.

(Elle s'endort.)

RAMA. Ses dernières paroles, en s'endormant, sont des paroles d'amour, et tout ce qui vient d'elle m'est cher. Sa présence est, pour ma vue, comme l'ambroisie, son toucher comme le sandal odorant. Ses bras amoureux, passés autour de mon cou, sont une parure plus riche que les pierreries les plus précieuses; elle règne dans mon palais, déesse protectrice de ma renommée et de ma fortune... Ah! je ne pourrais plus supporter une seconde fois le malheur de la perdre.

Digitized by Google

UN DOMESTIQUE se présente.

LE DOMESTIQUE. Sire, il veut vous parler...

RAMA. Qui ?

LE DOMESTIQUE. Le brahmane attaché à votre service particulier (1), Dourmoukha.

RAMA. Il vient me rapporter les bruits qui circulent dans la ville... Va, dis-lui d'entrer...

(Le domestique sort.)

ENTRE DOURMOUKHA.

DOURM., *à lui-même*. Comment ferai-je pour lui communiquer ces mauvais propos d'un peuple sot et ignorant ? Je voudrais bien n'avoir jamais reçu une pareille fonction.

SITA, *endormie*. Où êtes-vous, cher Râma ?

RAMA. Elle rêve que je l'ai quittée, ou bien la vue de ces peintures, qui retracent nos malheurs, a troublé ses esprits... Ah ! qu'il est heureux celui qui peut compter sur une affection éprouvée dans la peine comme dans le plaisir, dont le cœur repose tranquillement dans l'une et l'autre fortune, et qui, au déclin de sa vie, comme à la fleur de son âge, jouit des douceurs d'un constant amour !... Oh ! qui peut nous attirer du destin une semblable faveur ?

DOURM. Salut au roi !

RAMA. Qu'avez-vous à me rapporter ?

DOURM. Le peuple est mécontent, le cri général est que Râma néglige ses sujets.

RAMA. Et quelle raison ont-ils de penser ainsi de moi ? Dites-moi quelle faute ils me reprochent.

DOURM. *lui parle bas à l'oreille*. Voilà ce qu'ils disent.

RAMA. Honte au vil détracteur qui s'attaque à mon bon-

---

(1) Le terme est *cantchouki*, ou *chambellan*.

Digitized by Google

heur domestique... Des épreuves non vulgaires ont déjà vengé Sîtâ des méprisables atteintes de ces paroles calomnieuses... Cependant la méchanceté amasse et distille son poison, plus subtil que celui du chien emporté par la rage. Que dois-je faire ?... Hélas !... Que puis-je choisir? Le bien public doit être préféré. Mon père lui a sacrifié son fils, sa propre vie : il faut aussi que je fasse mon devoir... Voilà ce que le sage Vasichtha m'avait prédit. Mes nobles ancêtres, cette race généreuse qui a pour père le soleil lui-même, m'ont légué une réputation sans tache ; je dois la garder. Et comment pourrai-je me rendre digne de conserver ce glorieux dépôt, si la calomnie s'attache à ce qui m'appartient ?... Fille du sacrifice, enfant de la terre, gloire de la noble race de Djanaka, amie des sages et des saintes, ô toi, de qui dépend l'existence de Râma, toi qui me ferais aimer le séjour de la plus sombre forêt, toi dont le langage est si doux et si éloquent, hélas ! qui a pu soulever contre toi la haine du destin? Toutes tes bonnes actions sont mal interprétées ; tous tes bienfaits n'excitent que la haine et le blâme ; et, au moment où tu vas donner au monde un maître digne de lui, ce monde ingrat te condamne à la solitude, au veuvage... Dourmoukha, allez, dites à Lakchmana de venir prendre la reine pour la mener en exil.

Dourm. Quoi ? sire, vous pourriez ainsi bannir celle dont le feu a prouvé la vertu sans tache, en qui reposent toutes les espérances de la race de Raghou ? Et cela, pour plaire à un peuple ingrat et méchant ?

Rama. Oui... Ne les blâmez point... Ce n'est pas le défaut d'amour ou de respect envers la famille royale, c'est un destin malheureux qui leur inspire ces pensées... Ils n'ont pas été les témoins du triomphe merveilleux de sa vertu, et leurs doutes sont excusables... Allez... exécutez mes ordres.

Dourm. Hélas ! pauvre reine !

(Il sort.)

Digitized by Google

RAMA. Devoir cruel!..... Je suis donc un sauvage!..... L'épouse qui m'a donné chaque jour des témoignages de tendresse et de confiance, je la sacrifie, comme le maître impitoyable qui livre à la mort l'oiseau domestique!... Misérable que je suis!... Pourquoi mon attouchement impur a-t-il souillé ses charmes!... Chère Sîtâ, ne me retiens pas ainsi... Laisse; garde-toi de serrer tendrement dans tes bras un homme dégradé par le crime. Tu crois embrasser l'arbre odorant du sandal, et tu t'attaches à l'arbre funeste du poison... Allons... il le faut...

(Il se détache des bras de Sîtâ, et se lève.)

Qu'est-ce que la vie maintenant? un poids inutile..... Le monde? un désert affreux, aride, abandonné..... Où puis-je trouver quelque consolation? Le sentiment ne m'a été donné que pour la douleur; vainement je résiste, elle s'attache à moi avec acharnement. Mânes de mes ancêtres, prophètes et sages, vous tous que j'ai aimés et honorés, vous tous qui avez eu pour Râma des égards et de l'amitié, flamme céleste, Terre, protectrice et mère des hommes, vers qui, parmi vous, puis-je élever la voix, quel nom puis-je invoquer, sans en blesser la sainteté? Ne frémiriez-vous pas à ma voix, comme on frémit à l'attouchement d'un homme banni de sa caste? Ne repousseriez-vous pas la prière de celui qui chasse son épouse, l'honneur de sa maison; qui condamne au désespoir celle dont le sein porte le fruit de sa tendresse, qui la sacrifie comme la victime qu'on offre aux génies malfaisans?

(Il s'incline aux pieds de Sîtâ.)

Fille adorable du roi de Vidéhâ, pour la dernière, oui, pour la dernière fois, que tes pieds charmans exaltent la tête de Râma!

UNE VOIX, en dehors.

Secours, assistance pour les brahmanes!

RAMA. Quelle nouvelle?

Digitized by Google

UN MESSAGER paraît.

LE MESSAGER. Les sages assemblés sur les bords de l'Yamounâ, troublés dans leurs cérémonies par le mauvais génie Lavana, implorent le secours de Râma.

RAMA. Toujours la même audace, la même impiété!... Je vais envoyer Satroughna pour châtier ce fils sacrilége de Coumbhinasî.

(En partant, il retourne les yeux.)

Hélas! ô Sîtâ, que vas-tu devenir?.., Déesse divine, toi qui supportes tous les êtres, protége ton enfant! Au moment du sacrifice solennel, elle t'a dû la naissance, elle est la seule consolation de Djanaka, elle est l'unique espérance de la race de Raghou.

(Il sort.)

SITA, *s'éveillant*. O mon époux bien-aimé!..... Ah! trompée par des songes effrayans, c'est vous que j'appelle. Quoi? il est parti, il m'a laissée seule... endormie!... Bien, bien, je me fâcherai avec vous, Râma. Je saurai me commander à moi-même, j'imposerai silence à ma folle passion, et j'aurai la force de vous gronder... Qui vient ici?... Que veut-on?...

DOURMOUKHA se présente.

DOURM. Le prince Lakchmana demande s'il vous plaît de venir et de monter sur son char.

SITA. Je vais y aller; mais doucement, mon bon ami, l'aimable fardeau que je porte ralentit mes pas... Recevez mon hommage, dieux de la race de Raghou et de celle de Djanaka, et vous, ô mon noble et honoré seigneur, et vous tous, ô saints bienfaisans et propices!

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

LA SCÈNE A LIEU DANS LA FORÊT DE DJANASTHANA.

ATRÉYI, sainte anachorète, paraît.

J'aperçois la nymphe de ces bois ; elle s'approche et apporte son tribut de fleurs (1).

VASANTI, nymphe de Djanasthâna, entre avec des fleurs qu'elle présente.

VAS. Salut, sainte dame..... Votre présence apporte le bonheur à tous nos bosquets, à toutes nos sources. Je demande votre bénédiction et vos prières. Ces fontaines et ces bois sont à vous. Daignez vous reposer à l'ombre de cet arbre majestueux, au pied duquel coule un frais et limpide ruisseau ; prenez cette racine savoureuse, ou ce fruit que cette branche vous offre. Tel est le repas frugal de ceux qui aiment le silence des bois et la cellule de l'hermite, et qui sanctifient le calme de leur retraite par leurs pensées pieuses et la douceur de leur entretien.

ATR. *accepte l'offrande.* Simplicité de cœur, modération dans les paroles, maintien modeste, innocence de pensée, pureté de caractère, amitiés pieuses, voilà ce qui compose les charmes et le pouvoir magique de la vertu :

(1) Cette offrande porte le nom d'*arghya* : c'est la marque du respect envers un supérieur ; quelquefois ce n'est que de l'eau. Quand cette offrande est complète, elle est composée de riz, de gazon *dourva*, de fleurs, de graines de sésame, d'orge, de bois de sandal et d'eau.

Digitized by Google

unies avec la sincérité, ces qualités sanctifient notre profane existence.

(Elle s'assied.)

VAS. Dites-moi, vénérable dame, qui êtes-vous ? quel est votre nom ?

ATR. Voyez en moi l'épouse d'Atri.

VAS. Épouse d'un saint prophète, quel sujet vous amène en ces lieux ?

ATR. Au milieu de ces forêts habite le grand Agastya : avec lui demeurent plusieurs autres personnages pieux. Je viens pour apprendre sous ces maîtres savans les Vèdes sacrés : j'étais dernièrement disciple de Vâlmîki.

VAS. Mais c'est un sage renommé que le fils de Pratchétas. Son ame est capable de voir les vérités les plus obscures, les plus cachées : c'est à lui que les autres savans ont recours, sachant qu'il connaît les lois de la destinée comme s'il lisait dans le livre de Brahmâ. Pour quelle raison avez-vous donc entrepris ce pénible voyage ?

ATR. Nymphe, je vais vous dire quelles causes sont venues, dans la retraite de Vâlmîki, gêner et interrompre nos importantes études. Écoutez. Apportés par quelque divinité, deux jeunes enfans, d'une nature plus qu'ordinaire, arrivèrent à l'hermitage, et détournèrent les sages les plus graves de leurs saintes études. Les animaux eux-mêmes, en les voyant, par leur extérieur exprimaient de la surprise et de l'admiration.

VAS. Et leurs noms ?

ATR. Cousa et Lava étaient les noms que leur avait donnés leur tutrice céleste ; et, pour preuve qu'ils étaient d'une origine plus qu'humaine, ils avaient avec eux des armes divines. Le sage les reçut ; et, avec des soins vraiment paternels, Vâlmîki s'occupe de leur éducation. Dans leur enfance, l'usage des armes a été leur étude spéciale ; mais, lorsqu'ils eurent vu dix étés, il les revêtit du cordon sacré,

Digitized by Google

qui appartient à l'ordre des Kchatriyas, et mit les saints Vèdes entre leurs mains. Telles sont leurs dispositions qu'ils eurent bientôt surpassé les plus anciens disciples, dont l'intelligence moins active cherchait en vain à rivaliser avec eux. L'ame, vigoureuse ou faible, est également capable d'être cultivée, mais ne produit toujours que des fruits conformes à sa nature. Ce n'est pas la science du maître qui fait tout l'élève. La pierre étincelante renvoie les rayons glorieux dont l'a pénétrée une autre lumière ; mais la terre, grossière et lourde, absorbe l'éclat du rayon qu'elle ne réfléchit pas.

Vas. Cette réflexion est juste. Voilà donc ce qui vous engage à chercher nos saintes retraites.

Atr. Une autre raison encore a dérangé nos pieuses études. Le sage Vâlmîki, un jour qu'il se promenait sur les bords du paisible et brillant Tamasâ, vit un oiseleur abattre d'un coup mortel un oiseau, qui, à côté de sa douce compagne, faisait retentir la rive de ses accens amoureux. Affligé à ce triste spectacle, le sage exhala par des mots son indignation, et, inspiré par la déesse de l'éloquence, il exprima sa pensée dans un distique non préparé. « N'espère point, barbare, de prolonger tes jours, » toi dont la main a pu frapper un coup si cruel, et dé- » truire un innocent oiseau, qui a trouvé la mort quand » il ne songeait qu'à l'amour (1). »

Vas. C'est le génie qui parlait, et alors, pour la première fois, la terre entendit les mesures d'un mètre savant descendu du ciel.

Atr. A peine ces mots venaient-ils d'être prononcés, que Brahmâ apparut devant le sage, et lui parla en ces termes : « Ton esprit est éveillé, tu sens maintenant la

(1) Ce distique est appelé *sloka* ; c'est le vers héroïque des Indiens, dont l'invention est attribuée à Vâlmîki.

Digitized by Google

présence de la déesse, dont l'ame est l'éloquence même. Achève ton ouvrage, raconte en vers sublimes les exploits de Râma au monde qui t'écoute. En ce jour, un rayon tout nouveau de science céleste brille sur ton front, tu es le premier poète parmi les hommes. » En disant ces mots, Brahmâ disparut, le sage obéit, et, le premier d'entre les mortels, il revêtit du langage mesuré le récit des actions des êtres humains.

VAS. Ainsi la langue des dieux et des Vèdes sera donc désormais celle de tout le monde ?

ATR. Vous avez raison, et nous devons ainsi redouter une invasion profane dans nos études solitaires..... C'est assez, je me suis maintenant reposée..... Nymphe bienfaisante, indiquez-moi le chemin qui mène à l'habitation du grand Agastya.

VAS. C'est cette route qui traverse le Pantchâvatî, et suit les bords de la rivière...

ATR. Du limpide Godâvari !... Voici la chaîne du Prasravana, dont les pics élevés se perdent dans les nuages... Voici le bois sacré de Djanasthâna; et vous, si je ne me trompe, vous êtes Vâsantî.

VAS. Vous venez de dire mon nom.

ATR. Ces lieux me rappellent des souvenirs très-pénibles. O ma pauvre enfant ! ô fille de Djanaka ! c'est ici que le destin autrefois t'amena; et je crois t'y voir encore, quoique, hélas ! ton nom soit tout ce qui me reste d'une personne qui me fut aussi chère.

VAS. Que dites-vous ? quelque malheur est-il donc tombé sur ma chère amie ? sa fortune est-elle menacée ?

ATR. Ce n'est pas sa fortune, c'est sa renommée.

(Elle lui parle bas à l'oreille.)

VAS. Hélas ! impitoyable destinée, il n'est donc point de terme à ta haine !

(Elle se trouve mal.)

Digitized by Google

ATR. Reprenez vos sens, mon enfant... ayez plus de force.

VAS. Telle a toujours été ta triste destinée, aimable Sîtâ, reine charmante ! Ah ! Râma !... Mais n'accusons personne. Dites-moi, Atréyî, qu'est-il arrivé à ma malheureuse amie, depuis qu'elle a été conduite dans la forêt par Lakchmana ?

ATR. On l'ignore.

VAS. Mais où était donc Vasichtha, son saint protecteur, la divine Aroundhatî, et tous les chefs de la famille de Raghou, les reines douairières ? Pouvaient-ils tous ne point s'intéresser à ses malheurs ?

ATR. Les anciens de la famille s'étaient tous rendus à l'hermitage de Richyasringa... Mais la cérémonie, qui devait durer douze ans, vient de se terminer. Ils quittent maintenant le solitaire. Cependant Aroundhatî ne retourne pas à Ayodhyâ, où elle ne doit plus trouver Sîtâ. Les reines sont d'accord avec elle. Vasichtha leur a conseillé d'aller quelque tems habiter les bosquets où se trouve Vâlmîki avec ses disciples.

VAS. Et que fait Râma ?

ATR. Il prépare un *aswamédha* (1).

VAS. Et quelle femme est auprès de lui dans cette solennité ?... Je crains qu'il n'épouse quelque nouvelle reine.

ATR. Vous le jugez mal. Une statue d'or de sa chère Sîtâ assiste au sacrifice.

VAS. Bien, il garde sa foi... Ah ! qu'il est difficile de connaître le cœur de l'homme ! que de contradictions se rencontrent dans celui même qui est le plus pur ! Comment la même main peut-elle allier la force de porter le fer homicide, et la faculté de sentir le tendre velouté de la fleur ?

(1) Le sacrifice solennel d'un cheval.

Digitized by Google

ATR. Déjà le coursier sans tache, sur lequel ont été prononcées les paroles mystiques dictées par Vamadéva, a obtenu sa liberté. Il erre à sa fantaisie, observé par ses gardiens suivant le précepte du rituel. Le fils de Lakchmana, le noble Tchandrakétou, conduit cette troupe vêtue de cottes de mailles, armée de glaives brillans que leur ont fournis les arsenaux célestes. A peine ils venaient de sortir, qu'un brahmane s'est présenté à la porte du palais, chargé du cadavre de son fils, et implorant le secours du prince au nom de tout son ordre. Râma, pensant que les fautes du monarque sont la cause des malheurs qui affligent le peuple, qu'une mort aussi triste accusait sa négligence, Râma se livrait à la douleur, quand, pour le consoler, une voix céleste lui a commandé de sortir, et de chercher un homme, issu d'un excommunié, nommé Samboûka, et engagé dans les exercices d'une pieuse pénitence. Cet homme doit être tué par Râma, et alors la vie sera rendue au fils du brahmane. A ce discours, le roi a pris ses armes ; il s'est élancé sur son char divin, et en ce moment il parcourt ses royaumes, cherchant le solitaire qu'on lui a désigné.

VAS. Hâtez-vous, Râma, hâtez-vous. L'ennemi que vous cherchez respire, sous ces ombrages épais, les brises salutaires qui seules soutiennent sa vie. Mais en ce moment votre arrivée va combler son vœu ; et vos pas sacrés répandront un nouvel éclat sur cette terre sanctifiée.

ATR. Venez, nymphe complaisante, éloignons-nous d'ici.

VAS. Je vais vous servir de guide... Le soleil, en ce moment, échauffe le ciel de ses rayons les plus ardens, et force à venir se réfugier sous l'ombrage les chantres silencieux de la clairière. Seule, au milieu des rameaux les plus élevés, la colombe répète ses doux murmures. Les branches entrelacées répandent une ombre fraîche, sous

Digitized by Google

laquelle se repose l'éléphant, appuyé contre un arbre antique; ou bien il étend sa trompe au sein du riant berceau, et fait tomber, en la retirant, une pluie de feuilles et de boutons fleuris, que l'on prendrait pour une offrande présentée au torrent sacré, dont les ondes, pures comme le cristal, coulent paisiblement sous ce dôme de verdure.

(Elles sortent.)

RAMA entre sur son char.

Il a le sabre nu.

RAMA. Ma main a fait son devoir. Que le glaive de la vengeance tombe sur la tête du soûdra, pour rendre la vie au fils du brahmane! Cette action est au moins digne de moi. Telle ne fut pas l'affreuse barbarie qui m'a fait exiler, dans les bois solitaires, Sîtâ et l'enfant qu'elle portait en son sein.

SAMBOUKA, devenu esprit céleste (1), apparaît.

SAMB. Gloire à Râma! Le roi terrible de la mort, respectant votre valeur, rend à la vie le fils du brahmane... Le jeune homme est avec son père. Vous êtes le bienfaiteur du genre humain. A vous je dois les honneurs de ma condition présente, que des actes seuls de piété peuvent obtenir, mais que l'on ne saurait acheter avec l'or.

RAMA. Puissiez-vous long-tems jouir de votre bonheur! puissiez-vous long-tems habiter ces royaumes où vous ont élevé les mérites de votre pénitence, où demeurent les sages dégagés d'impuretés et de passions, où ils goûtent la félicité, qui est la récompense de la vertu!

SAMB. Ce n'est pas à ma pénitence, c'est à votre bonté

---

(1) Il vient d'être tué par Râma, et, en tombant sous la main d'un dieu, il a obtenu une nature divine.

Digitized by Google

que je dois cet honneur... Cependant quelle a été la vertu d'une dévotion qui a mérité que vous daignassiez rechercher un être aussi vil que moi ! Vous que le monde regarde comme son protecteur puissant et généreux, vous qu'il implore avec instance, vous avez bien voulu quitter Ayodhyâ et diriger vos pas vers la forêt de Dandaka pour me rencontrer !

Rama. Quoi ! c'est ici Dandaka ? Je contemple encore ces vastes et vénérables ombrages, où ces arbres antiques étendent une obscurité religieuse, où retentissent de rapides torrens qu'enfantent les monts voisins !

Samb. Voici le théâtre de vos triomphes : c'est ici que d'innombrables Râkchasas tombèrent sous votre glaive, et, par leur mort, permirent aux timides habitans de Djanasthâna de poursuivre tranquillement le cours de leurs dévotions.

Rama. Djanasthâna est donc près d'ici ?

Samb. Vers le midi ; il borde ces bois spacieux, au milieu desquels errent en liberté les monstres du désert. Le tigre féroce guette sa proie sur la montagne, ou se cache dans les cavernes ténébreuses : à travers l'épais gazon se roule l'énorme serpent : sur le dos du monstre, paré de mille nuances, le grillon s'attache en chantant, et étanche sa soif avec les gouttes de rosée qui mouillent ses écailles. Un silence profond règne dans la forêt, excepté dans les endroits où les sources, en murmurant, jaillissent du rocher, où l'écho de la montagne répond au rugissement du tigre, où les branches deviennent, en éclatant, la proie des flammes qui pétillent, et qu'au loin s'étend l'incendie qu'a allumé le souffle de feu du dragon.

Rama. Oui, je reconnais cette scène, et tout le passé se présente à mon souvenir... Ces ombres terribles n'effrayaient point Sîtâ, heureuse de braver les horreurs de la forêt obscure avec Râma à son côté. Tel était son amour

Digitized by Google

merveilleux, qu'avec joie elle traversait le désert. Quelle richesse peut désirer l'homme qui, dans l'aimable compagne de sa vie, possède un être qui partage ses chagrins, et, par d'ineffables délices, allége le sentiment de la douleur!

SAMB. Repoussez ces tristes pensées... Voyez le glorieux plumage que le paon étale sous cette voûte de verdure... Jetez les yeux sur ce gazon touffu où s'élancent, en bondissant, ces biches que n'effraie pas le regard de l'homme. Là, tombent de fraîches cascades, éblouissant la vue de mille étincelles : les torrens s'écoulent sous les arcades du saule, ou sous ces branches abaissées vers l'onde par le poids de leurs fruits, asile mystérieux des innombrables chantres de ces bois. Ici l'ours gronde le long de la rive fleurie; l'éléphant arrache une branche légère de l'arbre qui porte l'encens, en aspire toute la gomme, et exhale, dans l'air embaumé, le parfum précieux qu'il a respiré... Je vous quitte, sire; permettez qu'avant de monter au ciel, je fasse une visite à la cellule d'Agastya.

RAMA. Que votre route soit heureuse!

(Samboûka sort.)

RAMA. C'est ici que je coulai long-tems des jours heureux, avant que d'autres devoirs et les soins de l'empire vinssent troubler mes paisibles jours... Mais telle est notre destinée. Chaque état de la vie a ses qualités qui lui sont propres. Le calme de l'hermite ne convient pas au rang du monarque, et la pompe du prince ne sied point au paisible hermitage... Scènes de repos, ornées des grâces aimables de la nature, retraites si tranquilles des timides oiseaux et des biches craintives, torrens couronnés de berceaux fleuris et d'arbrisseaux verdoyans, oui, je vous reconnais! ce côté de l'horizon, doucement ondulé et pareil à une ligne légère de nuages abaissés, m'indique la position de Prasravana, dont la cime élevée était autrefois la

Digitized by Google

demeure du roi des tribus ailées, de Djatâyou ; de ses flancs escarpés, le large Godâvarî se précipite avec impétuosité... Au pied de la montagne, sur le bord de ce bois magnifique, s'élevaient de grands arbres noirs, dont les branches, penchées sur le lit du Godâvarî, servaient de retraite aux oiseaux. Que leurs chants étaient doux ! Là aussi était notre cabane de feuillage... Voici Pantchâvatî, qui fut long-tems témoin de notre bonheur, demeure de la belle Vâsantî, tendre amie de Sîtâ, nymphe officieuse de ces bois antiques. Hélas ! que ma fortune est changée ! triste, solitaire, je languis dans le veuvage. Le chagrin répand dans mes veines un poison mortel. Le désespoir, comme une flèche cruelle enfoncée dans mon cœur, demeure attaché dans la blessure qu'il a faite et qu'il déchire sans relâche... Ne puis-je tromper le tems et perdre le souvenir de mes douleurs en fixant mes yeux sur ces lieux qui me sont chers ? Eux aussi, ils ont changé. Là, où la rivière s'écoulait, s'étend une rive verdoyante : ici, où les arbres s'enlaçaient pour repousser la clarté du jour, une plaine ouverte se développe aux rayons du soleil... A peine puis-je croire que ce lieu est le même : cependant toujours ces puissantes barrières s'élèvent dans les airs en bornant le pays, toujours les mêmes montagnes vont mêler, avec le ciel, leurs superbes sommets.

SAMBOUKA revient.

Samb. Salut à Râma !... Tel est le désir d'Agastya. Sa glorieuse épouse, Lopamoudrâ, et toute sa pieuse famille, ayant appris votre présence en ces déserts, vous prient de vouloir bien les visiter, avant de retourner à Ayodhyâ.

Rama. Que leur volonté soit faite ! Pardonne, ô Pantchâvatî, si, obéissant aux désirs du sage, je ne vais pas encore fouler ton sol chéri.

Digitized by Google

SAMB. Notre route est de ce côté... Voici le superbe Crôntchâvat : sur les côteaux obscurs de ses flancs couverts de bois, croasse le corbeau et gémit le hibou ; dans ses cavernes sonores siffle le vent aigu. Des paons innombrables, avec des cris discords, dans les débris des arbres que le tems abat et détruit, poursuivent les serpens effrayés. Au loin, vers le midi, se prolonge la magnifique chaîne de montagnes, dont les pics élevés sont couverts d'un diadème de nuages ; de leurs flancs, vers le milieu, s'élancent les sources du Godâvarî, avec un bruit terrible que grossissent les cavernes ; à leur pied, la rivière sacrée réunit en un seul et large courant ces ruisseaux impétueux, qui, en mugissant, se rencontrent pour se confondre.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

LA SCÈNE REPRÉSENTE LA FORÊT DE DANDAKA.

ON VOIT PARAITRE TAMASA ET MOURALA, déesses des deux rivières de ce nom.

TAM. En ce moment, ma sœur, où portez-vous vos pas ?

MOUR. La pieuse Lopamoudrâ m'envoie vers la nymphe du Godâvarî, pour lui faire part de ses intentions. Voici ce qu'elle me charge de lui dire : « Râma, depuis longtems, porte dans son cœur le deuil de son épouse, quoiqu'un calme extérieur déguise son chagrin. La langueur de son corps annonce la douleur qui déchire son sein. Malheur à celui qui aime à nourrir une affliction secrète ! son ame succombe promptement : ainsi mûrit avec rapidité la courge qu'on a couverte d'un vêtement d'argile. Dévoré par ses pensées mélancoliques, Râma, en ce moment, sombre et désespéré, parcourt la forêt, où tout ce qu'il aperçoit éveille ses douleurs. Occupé de sa passion, il s'arrête à chaque pas ; il parle du bonheur qui était son partage, lorsqu'avec délices il errait sous ces ombrages, accompagné de sa chère Sîtâ. Il pleure maintenant son bonheur qui n'est plus, et il pleure seul. Cette humeur triste, ce désespoir entretenu par l'obscurité et la retraite, peut dégénérer en un égarement sauvage, et abattre l'ame la plus ferme. Pour empêcher ce malheur, Godavârî, soutiens ses sens qui succombent. Rafraîchies par tes ondes, que les brises, en se jouant doucement autour de lui, embaument l'air des parfums suaves du lotus ; qu'ainsi ton

Digitized by Google

amitié donne de l'énergie à son corps fatigué, à son ame chancelante. »

Tam. Cette précaution est excellente ; mais un art plus puissant doit produire aujourd'hui un effet bien plus certain.

Mour. De quel art parlez-vous ?

Tam. Ecoutez : vous savez que, quand Sîtâ, seule et sans secours, abandonnée de Lakchmana, déplorait la rigueur de son destin et la cruauté de son époux, les soudaines douleurs de l'enfantement vinrent encore augmenter les maux qui accablaient sa faiblesse, qu'égarée par le désespoir, elle se précipita dans les eaux du Gange...

Mour. C'est vrai... et qu'en ce moment elle donna le jour à deux aimables enfans, que la déesse du fleuve, par dessous les flots obscurs, porta jusqu'au rivage. Là, elle joignit ses soins pieux à ceux de la déesse de la terre, jusqu'au moment où ils cessèrent d'avoir besoin de la première tendresse d'une mère. Alors Gangâ, prenant les deux nourrissons, se rendit à l'hermitage du sage Vâlmîki, et les mit sous la tutelle du solitaire. Maintenant, ces enfans, par leur force, par leur raison, paraissent avoir plus que leur âge, également dignes du sang royal qui coule dans leurs veines, du saint solitaire qui les a élevés, de la déesse qui les a nourris.

Tam. Voici donc notre plan. Le bruit s'est répandu dans ces régions que, sous le fer de Râma, était tombé, dans les bois terribles de Djanasthâna, le sauvage Samboûka. Pendant que Râma est en ces lieux, Lopamoudrâ a envoyé auprès de Gangâ : celle-ci, apportant le vrai remède capable de guérir le malheureux prince, est arrivée promptement pour voir Godâvarî, et, sous quelque prétexte spécieux, elle amène avec elle l'aimable Sîtâ.

Mour. Parfaitement imaginé..... Les chagrins particuliers de Râma sont distraits au milieu des soins de son

Digitized by Google

empire. Mais, errant en ces lieux, n'ayant pour compagne que sa douleur, il ressent sa perte..... Cependant quel motif conduira Sîtâ au-devant de Râma ?

Tam. Voici comme la chose est arrangée. La déesse du Gange a envoyé Sîtâ dans ces bois antiques pour y cueillir des fleurs destinées à être offertes au dieu du jour, ancêtre glorieux de l'illustre race de Raghou. « En ce jour, lui a-t-elle dit, un hommage doit être rendu à l'auteur immortel de cette famille auguste ; car le fil qui entoure les pronostics de l'horoscope de Cousa et de Lava, annonce, par ses douze nœuds (1), qu'autant d'années ont achevé leur rapide révolution, depuis qu'ils ont reçu le jour de la fille de la Terre. Va, mon enfant, ne crains point les monstres du désert ; par mon ordre, les génies de cette forêt veilleront autour de toi...» Ainsi s'est exprimée notre reine. Soumise à ses volontés, moi-même je dois accompagner sa tendre protégée pour la défendre contre tout accident. Je reste donc aujourd'hui sur cette terre sacrée.

Mour. Je vais rejoindre Lopamoudrâ et lui annoncer ces heureuses nouvelles. Mais qui vient en ces lieux ?

Tam. C'est Sîtâ... Avec quelle grâce son visage, pâle, défait, humide de pleurs, apparaît au milieu de ses cheveux noirs et flottans ! On dirait la Tendresse, sous la forme et le vêtement d'une mortelle, ou la Mélancolie, s'affligeant de l'absence de ses amours.

Mour. Courbée par ses tristes pensées, elle languit, comme l'aimable lotus penche sa tête, quand une main cruelle a brisé sa tige délicate..... Ces soupirs annoncent un cœur profondément blessé ; le chagrin, de sa main fatale, flétrit ses attraits ; tous ses membres sont affaiblis.

(1) A la naissance d'un enfant, on inscrit sur un rouleau de papier les calculs faits sur sa nativité. Ce rouleau est attaché avec un fil, auquel on fait un nœud chaque année.

Digitized by Google

Ainsi, lorsque vient à briller le soleil d'automne, la tendre feuille languit, se dessèche aux rayons qui la brûlent, tombe et meurt.

(Mouralâ sort.)

SITA paraît, comme elle vient d'être dépeinte, avec des fleurs (1).

Sita. Je ne sais que penser... J'ai cru entendre encore la voix de ma chère Vâsantî.

DES VOIX, en dehors.

C'est l'éléphant de Sîtâ, celui que la reine a nourri de ses belles mains. Il va périr; au moment où il descendait vers le torrent avec sa compagne, un éléphant sauvage et monstrueux est sorti du bois pour l'attaquer.

Sita. Ah! mon cher seigneur, hâtez-vous de venir préserver mon favori de la mort qui le menace!... Hélas! la vue de ces lieux, qui me sont si connus, m'inspire des phrases pareilles à celles qui m'étaient autrefois familières... Mais maintenant, hélas! infortunée!...

(Elle se trouve mal.)

TAMASA accourt auprès d'elle.

Tam. Reprenez vos sens, ô mon enfant.

(Elle lui donne des soins.)

RAMA en dehors.

Dirige le char de ce côté... Arrêtons-nous.

---

(1) Il faut se rappeler, pour les scènes suivantes, qu'elle doit être supposée invisible pour tout le monde, excepté pour Tamasâ. La scène précédente offre une inconvenance, puisqu'elle a été vue de Mouralâ.

Digitized by Google

SITA. Quelle est cette voix?... Elle arrive à mon ame, comme le bruit sourd du tonnerre promettant à la terre des rosées rafraîchissantes. Cette voix me rappelle à la vie.

TAM. Que signifient ces transports? Pourquoi ce plaisir que vous éprouvez à des sons inarticulés, produits par le hasard?

SITA. Inarticulés, dites-vous? Si j'en crois mon oreille enchantée, c'était la douce voix de mon seigneur, de celui que j'ai perdu.

TAM. Cela peut être..... Car on dit parmi les humains que, pour soumettre un anachorète de la caste des soûdras, ce héros est venu dans cette antique forêt.

SITA. C'est ainsi qu'il remplit toujours avec fidélité les nobles devoirs imposés à son rang... Mais il approche... Est-ce bien lui que je vois?... Oui, c'est lui-même; sa démarche le fait reconnaître..... Mais comme il est pâle et affaibli! telle est la lune à son déclin, blanchissant aux rayons du jour... Ah! soutenez-moi.

(Elle se jette dans les bras de Tamasâ.)

RAMA, *entrant avec précipitation*. Déesse adorée, fille céleste des rois de Vidéhâ!

(Il tombe évanoui.)

SITA. Hélas! infortunée que je suis! Ses yeux, brillans comme le lotus, se ferment à ma vue, sa profonde douleur triomphe de ses sens... (*A Tamasâ.*) Ah! sauvez-le, sauvez-le!

TAM. Bannissez vos terreurs... Vous pouvez, mieux que tout autre, le rendre à la vie; il suffit de votre douce main.

SITA. Que dites-vous?

(Elle s'agenouille, prend dans l'une de ses mains la main de Râma, et porte l'autre à son front.)

Oui, il reprend ses esprits.

Digitized by Google

RAMA. Que veut dire ce prodige ? Le baume céleste qui rend le mort à la vie est versé dans mon cœur ; ou bien, du sein de la lune, une rosée d'ambroisie descend dans mon ame, la pénètre, et me rappelle à l'existence. Tel est le pouvoir que possède le doux toucher d'une main que je reconnais : il peut animer l'être insensible, et remplacer par le feu de l'espérance le frisson du morne désespoir.

SITA, *se retirant.* Ah ! c'en est trop pour moi.

RAMA. Comment ? n'était-ce pas ma chère Sîtâ qui me rendait la vie ?

SITA. Ah ! mon seigneur est inquiet de moi...

RAMA. Cherchons-la.

SITA, *à Tamasâ.* Je ne dois pas, sans qu'il m'y invite, rencontrer son regard. Il se fâchera de me voir près de lui, s'il ne m'y a point appelée.

TAM. Ne craignez rien. Protégée par la déesse, vous marchez sans être vue, même des déités de la forêt.

RAMA. Sîtâ, ma bien-aimée Sîtâ !... Non, elle n'est point en ces lieux... Où as-tu fui ?..... Ou bien n'était-ce qu'un songe ? Souvent mon imagination inquiète s'est représenté la retraite de ma chère Sîtâ, et en ce moment une triste illusion me la montre sous ces ombrages.

UNE VOIX, derrière la scène.

Au secours ! au secours ! ou l'éléphant de Sîtâ va périr.

RAMA. Le favori de ma chère Sîtâ ! Qui ose attaquer l'animal qu'elle affectionnait ?

(Il se lève, et va pour sortir.)

VASANTI entre.

VAS. Le fils et l'orgueil de Raghou dans ces bois sacrés ! Salut, prince.

Digitized by Google

SITA. Mon amie Vâsantî!

RAMA. Quoi? c'est la plus tendre amie de ma chère Sîtâ.

VAS. Elle-même..... Mais hâtez-vous de sauver l'éléphant... Traversez le Godâvarî, à l'endroit où est le gué que distingue le nom de Sîtâ, laissant sur votre droite la montagne de Djatâyou.

SITA. Hélas! Djatâyou! Qu'elle est déserte, la forêt privée d'un ami tel que vous!

RAMA. Quels pénibles souvenirs ces noms me rappellent!

VAS. Hâtez-vous; promptement, suivez-moi.

(Ils sortent.)

SITA. Dites-moi, ma chère Tamasâ, est-il vrai que les nymphes de la forêt ne peuvent me voir?

TAM. Pourquoi en douteriez-vous? La puissance de Gangâ surpasse le pouvoir des autres déités.

SITA. Eh bien! suivons mon seigneur et ma chère amie.

(Elles sortent.)

LA SCÈNE REPRÉSENTE LES BORDS DU GODAVARI.

ON VOIT ENTRER RAMA ET VASANTI, puis SITA ET TAMASA.

RAMA. Gloire à Godâvarî!

VAS. Maintenant, prince, assurez la victoire à celui que votre Sîtâ chérissait comme un enfant.

RAMA. Vis et triomphe.

VAS. Paroles puissantes!... Son ennemi est vaincu.

RAMA. Le destin, Sîtâ, a exaucé ton vœu; et l'éléphant qui, dans ses premiers ébats, alongeait sa trompe adroite et délicate pour saisir autour de tes oreilles les fibres de lotus qui leur servaient de pendans parfumés, maintenant, dès sa jeunesse, défie le puissant monarque des bois... Sa tendresse n'est pas moindre que sa valeur. Voyez

Digitized by Google

les moyens ingénieux qu'il emploie pour gagner la faveur de sa bien-aimée... Comme il aspire avec sa trompe l'onde embaumée par les boutons du lotus, et rafraîchit d'une rosée suave le corps de sa compagne! ou bien, arrachant les larges feuilles de la plante aquatique, il l'élève au-dessus de la tête de son amie, pour la garantir du soleil.

SITA. Avec plaisir, Tamasâ, je revois cet éléphant, objet d'une tendre prédilection. Mais, hélas! sa vue me rappelle le souvenir de mes fils. Comment se portent mes enfans, aimables objets d'une tout autre affection?

TAM. En cet éléphant, voyez leur image : même force, même courage.

SITA. Malheureuse que je suis!... Condamnée non-seulement à vivre séparée de mon seigneur, mais encore loin de mes enfans!

TAM. Ainsi l'a voulu le destin.

SITA. Comment ai-je mérité un sort aussi affreux? Quelles fautes ai-je commises pour qu'ils ne puissent jamais connaître les baisers d'un père, ces aimables enfans, au visage doux et charmant, ombragé de longs cheveux bouclés, paré de tendres sourires, où, à travers des lèvres fraîches et rouges, brillent deux rangées de dents pareilles à des boutons qui vont éclore?

TAM. Si le destin vous est favorable, les baisers d'un père ne leur seront point inconnus.

SITA. Ah! quand ils se présentent à mon souvenir, mon cœur se gonfle, je sens que je suis mère, leur père brille à mes yeux, et il me semble alors que je vis encore, heureuse parmi les mortelles.

TAM. Votre pensée est juste. Cet amour qu'éveillent en nous des enfans est le nœud le plus fort qui puisse unir leurs parens. Même deux époux seraient-ils enchaînés par

Digitized by Google

une tendre affection, leur bonheur n'est point complet, tant qu'il leur manque cette espèce de lien.

VAS. Prince, asseyez-vous là, dans ce bosquet de bananiers, sur ce banc de marbre qui, dans des jours plus heureux, vous recevait, vous et Sîtâ... Là, elle s'asseyait, et de ses mains présentait à manger aux timides habitans de la forêt, qui hardiment se rassemblaient autour de leur douce maîtresse.

RAMA. Je ne puis jeter les yeux sur cet endroit.

(Il pleure.)

VAS. *à part.* Ah! que ne peut mon aimable amie voir en ce moment l'air altéré de son seigneur, autrefois modèle de beauté! Ses nobles formes, dont elle se plaisait à contempler les grâces toujours nouvelles, sont maintenant flétries et desséchées; ses joues, autrefois fleuries, sont pâles et creusées par le chagrin qui le poursuit sans relâche. (*Haut.*) Arbres, couvrez-vous de vos fruits, de vos fleurs les plus brillantes; brises, que votre souffle répande le parfum du lotus, et vous, chantres harmonieux de ces bois, faites éclater vos plus doux, vos plus tendres accens! Râma vient en ces lieux, il daigne visiter encore ces domaines qu'il aima jadis.

RAMA. Arrêtons-nous ici quelque tems.

VAS. Permettez-moi de vous demander comment se porte le brave prince Lakchmana.

RAMA, *sans l'entendre, à part.* C'est en ces lieux que l'aimable fille du roi de Mithilâ se plaisait à nourrir les innocens animaux qui, avec confiance, s'assemblaient autour d'elle. De quelque côté que je me tourne, des souvenirs s'élèvent dans mon esprit, et me déchirent le cœur.

VAS. Sire, vous ne me parlez pas de Lakchmana?

RAMA, *à part.* Son ton froid et respectueux, sa voix entrecoupée de quelques sanglots... Je comprends... Elle

Digitized by Google

connaît mon triste secret. (*A Vâsanti.*) Le prince est bien.

(Il pleure.)

Vas. Alors, pourquoi ces pleurs ?

Sita, *de son côté, à part.* Vâsanti !... C'est aussi trop cruel. Mon seigneur doit être respecté de tous, et surtout de ceux qui m'aiment.

Vas. Comment avez-vous eu le cœur d'éloigner de vous cet être si bon ? Autrefois elle était votre amour, vous viviez en elle, et elle vous était plus chère que vous-même : c'était la lumière de vos yeux et l'ambroisie de votre ame. Comment croire que Râma ait été aussi cruel ?

Rama. Le monde m'y força.

Vas. Et pourquoi ?

Rama. Il n'y avait aucun motif.

Vas. Homme dur, qui n'écoutez que les rapports du monde et ne comptez pour rien la honte qui attend la barbarie ! Avez-vous oublié les malheurs de la belle Sîtâ, dans le tems qu'elle habita ces bois solitaires ? Ce qui est alors arrivé doit vous faire trembler pour ce qui a pu arriver depuis.

Rama. Quelle affreuse supposition !... En effet, ô ma chère Sîtâ, oui, je te vois de nouveau la proie de génies malfaisans... En vain, faible et délicate, le regard doux et soumis, tu demandes grâce... En vain tes yeux égarés se tournent avec terreur, aussi effrayés, aussi agités que ceux du faon qui ne compte encore qu'un an d'existence... En vain, pour émouvoir tes sauvages bourreaux, tu leur montres ce tendre fardeau que tu portes avec tant de grâce !... O Sîtâ, que j'ai abandonnée, où es-tu, où es-tu maintenant ?

Sita, *toujours invisible.* Mon seigneur, mon honoré...

(Les sanglots l'empêchent de continuer.)

Tam. Allons, mon enfant, laissez un libre cours à votre douleur. Ceux qui souffrent doivent parler de leurs souf-

Digitized by Google

frances. Le cœur trop chargé, qui s'épanche en paroles, obtient du soulagement. Le lac, qui se gonfle, n'endommage point ses rives, quand ses ondes, en se soulevant, trouvent un passage préparé à travers leur canal ordinaire... Voyez Râma : a-t-il bien à se louer du genre humain ? Cependant, fidèle à son devoir, il s'occupe du bien de ceux qui souvent ont été pour lui une cause de mal ; et la douleur constante qu'il éprouve de votre perte consume ses jours, comme le soleil d'été dessèche la fleur trop fragile. Il ne connaît plus le plaisir, il ne partage plus les joies de ses compagnons : toute la distraction qu'il désire, c'est la solitude, les soupirs et les pleurs.

Rama. La demeure des cités populeuses n'est pas ce que recherche Sîtâ. Son habitation, ah ! sans doute c'est quelque ombrage retiré, où elle puisse, oubliée du monde, gémir en liberté. Mais, soyez-en sûre, et puisse cette pensée vous satisfaire ! sa perte est pour moi, pour tous ceux qui languissent dans la misère, sentie, oui sentie bien amèrement.

Vas., *à part*. Il est fort ému, je vais tourner son esprit vers d'autres objets... Prince, regardez autour de vous, et contemplez les scènes que vous offre Djanasthâna. Voyez cet endroit où, dans un berceau touffu, formé d'arbrisseaux entrelacés, souvent vous vous êtes assis pour y attendre, avec impatience, que Sîtâ revînt des ondes pures du Godâvarî ; et elle, qui, en venant, remarquait de loin votre tendre anxiété, comme craignant d'être grondée de son retard, baissait, en badinant, sa tête charmante, et, de ses mains rapprochées (1), touchait son beau front, pour fléchir votre courroux.

Sita, *à part*. Cruelle Vâsantî ! quelle barbarie impi-

(1) C'est la posture respectueuse, qui, comme nous l'avons déjà vu, se nomme *andjali*.

Digitized by Google

toyable de blesser ainsi, sans relâche, de traits perçans, le cœur de mon seigneur et le mien !

RAMA. O fille de Djanaka, partout tu me suis. De quelque côté que je jette les yeux, je vois tes charmes... C'est en vain, car tu es sans compassion pour moi. Mon cœur se fend, toute ma force m'abandonne. Le monde est, pour moi, un vaste désert. Un feu intérieur me brûle; mon ame est plongée dans une obscurité profonde : autour de moi je ne vois que la nuit.

(Il se trouve mal.)

SITA. Hélas ! ses sens l'abandonnent, quand ses pensées reviennent vers moi. Malheureux ! sa vie, qui est la force et l'espérance de tous, est encore en danger.

TAM. Ne craignez rien, votre main va le rappeler à lui.

(Sîtâ répète ce qu'elle a fait dans la scène précédente.)

VAS. Il reprend ses sens.

RAMA. Encore une fois, l'ambroisie, répandue dans tous mes membres par cette main céleste, ranime mes esprits abattus, et change mes douleurs en des délices ineffables. Triomphe, Vâsantî, triomphe, vous partagerez ma joie.

VAS. D'où vous vient ce transport ?

RAMA. Sîtâ... Elle est retrouvée.

VAS. Où est-elle ?

RAMA. Ici... devant nous... Ne la voyez-vous pas ?

VAS. Pourquoi vous rire de mes chagrins ? Pourquoi déchirer ainsi un cœur déjà brisé par la perte de Sîtâ ?

RAMA. Je ne me ris point de vous ; je ne puis me tromper. Trop bien je connais le doux toucher de cette main que le mariage plaça pour la première fois dans la mienne, de cette main, toujours fraîche comme la glace pour ma main brûlante, tendre comme les fleurs du jasmin... Je la tiens, oui...

(Par un effort soudain il saisit la main de Sîtâ.)

SITA. Hélas ! je cède.

(Elle se débat.)

Digitized by Google

RAMA. Vâsantî, oui, c'est bien réel. Mon transport est trop grand. Je m'en trouve tout ému. Ce n'est point une illusion. Touchez-la vous-même, et soyez-en convaincue.

(Sîtâ s'éloigne.)

VAS. Hélas! il est en délire.

RAMA. Elle n'y est plus... Je le craignais. Le monde n'est plus rien pour moi... Ma main tremblante tenait mal la tremblante prisonnière, et elle s'est échappée... Quoi! je ne pourrai la trouver! Parle, impitoyable Sîtâ.

SITA. Ah! je suis bien surnommée, puisque je puis voir sa douleur et vivre encore.

RAMA. Hélas! où es-tu, toi qui m'es si chère?... Entends ma voix, parais à mes yeux, aie compassion de mes maux. Ah! ne me fuis pas... Quelle chose étrange! c'était un rêve de mon imagination, autrement Vâsantî l'aurait aperçue... Est-ce un songe? Râma dort-il, ou le pouvoir souverain, qui a formé l'univers et qui souvent se plaît à répandre l'illusion, a-t-il formé ce fantôme pour tromper mes sens?

SITA. Ah! bien aimé Râma, c'est moi-même qui joue le fantôme et qui te trompe.

RAMA. Ma chère Vâsantî, ceux qui m'aiment toujours ne peuvent éprouver que peu de plaisir à me voir. Pourquoi ferais-je plus long-tems couler vos larmes? Excusez-moi, et quittons ces lieux.

SITA, *à Tamasâ*. Je vais le perdre encore.

TAM. Ne vous abandonnez point au désespoir... Rendons-nous auprès de Gangâ pour accomplir les cérémonies qui doivent assurer des jours propices à Cousa et à Lava.

SITA. Ah! laissez-moi, un instant encore, contempler celui que, jamais peut-être, non jamais, je ne reverrai.

RAMA. Je vais achever mon *aswamédha*. J'aurai, pour témoin du sacrifice, mon épouse...

Digitized by Google

SITA. Qu'entends-je ?

RAMA. L'image de ma Sîtâ, formée d'un or pur, embellira la fête.

SITA. Il est vraiment le fils de Dasaratha ! mes malheurs sont maintenant oubliés. Trois fois heureuse, celle qu'honore mon bien aimé seigneur, celle qui réjouit son ame et est l'espérance des nations !

TAM. Mon amie, vous faites votre propre éloge.

SITA. Pardonnez-moi. (*Elle paraît honteuse.*) Daignez excuser cette faiblesse...

TAM. Partons.

SITA. Je vous suis.

TAM. Oui, mais l'œil baissé, le regard languissant, oubliant la route que vos pas doivent suivre... En vain vous vous efforcez de surmonter le penchant invincible qui vous attire d'un autre côté.

SITA. Je me prosterne aux pieds de mon cher seigneur, source de toute bénédiction.

(Elle se trouve mal.)

TAM. Ayez du courage.

SITA. Hélas ! combien de tems suis-je condamnée à attendre le moment où la pâle lune se sera dégagée des nuages qui l'obscurcissent, et au milieu desquels elle se débat?

TAM. De quelles formes variées se revêt l'amour, et cependant sans jamais changer ! Ainsi l'eau, qu'elle paraisse à nos yeux bulle légère, reflux impétueux, lame violente, l'eau est toujours le même élément.

RAMA, *sur son char, à son écuyer.* Par ici, pousse rapidement le char.

SITA, *à Râma.* Puissent la Terre sainte et puissante, et la reine des eaux, et le poète inspiré, protéger votre route !

VAS., *à Râma.* Puissent le sage Vasichtha et sa pieuse épouse vous guider au bonheur !

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

LA SCÈNE REPRÉSENTE L'HERMITAGE DE VALMIKI.

ENTRENT SODHATAKI ET BHANDAYANA, disciples de Vâlmîki et anachorètes.

BHAND. Voyez donc, Sôdhâtaki, notre humble demeure ; le saint hermitage de Vâlmîki est tout changé. Quels préparatifs! Il attend aujourd'hui quelques nouveaux hôtes : le gibier cuit dans l'eau où a bouilli le riz ; l'air est chargé des exhalaisons du beurre fondu, du riz et des racines, mêlés avec le fruit du jujubier.

SODH. Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire, pour que nos barbes grises laissent aujourd'hui de côté leurs lectures.

BHAND. Il y a, pour ce grand mouvement, une raison, et une raison importante.

SODH. Parlez, je vous prie ; de quel vénérable bœuf attendons-nous la visite ?

BHAND. Fi donc, trève de plaisanterie. Le grand Vasichtha amène ici les épouses de Dasaratha, avec Aroundhatî. Ils quittent Richyasringa pour se rendre à la demeure de notre maître.

SODH. Vasichtha ? dites-vous.

BHAND. Lui-même.

SODH. Je lui demande pardon... Mais j'avais cru que c'était pour le moins un loup ou un tigre que nous allions voir.

BHAND. Comment donc ?

Digitized by Google

SODH. Est-ce en effet pour son repas qu'on prépare tous ces mets succulens?

BHAND. Avez-vous donc oublié que les Vèdes, qui sont notre sainte règle, enjoignent au maître de maison d'offrir, à ceux qui sont instruits dans la loi, du miel avec de la viande (1) de bœuf, de veau ou de chèvre : telle est aussi la manière dont les brahmanes, savans dans les Vèdes, sont tenus de traiter un maître de maison.

SODH. Il faut que vous vous trompiez.

BHAND. Pourquoi donc?

SODH. Admettons que la viande soit destinée à Vasichtha. Pourquoi n'a-t-on pas fait cet honneur à l'hôte royal, au sage Djanaka, à qui l'on n'a donné que du lait caillé et du miel, et point de chair?

BHAND. La réflexion est juste. Mais Djanaka, quoique les sages soient dans l'usage de manger de la viande, juge à propos de s'en abstenir. Affligé du destin de sa fille, il mène la vie austère et frugale des anachorètes; et, dans les bois de Tchandrawîpa, il a déjà passé de longues années dans la solitude et l'oubli de lui-même.

SODH. Quel motif l'amène ici?

BHAND. Il y vient voir le sage Vâlmîki; et Côsalyâ a été invitée par Aroundhatî à se trouver ici avec son ancien ami le roi de Vidéhâ.

SODH. Laissons ces vieillards à eux-mêmes, et allons rejoindre nos jeunes gens qui achèvent leurs dévotions.

(1) Il est de fait que les lois indiennes, anciennement, permettaient l'usage de la chair. La doctrine contraire a été adoptée par les djênas et les bouddhistes; mais, si elle prévaut aujourd'hui, cette coutume est moderne en comparaison de l'autre. Un hôte est appelé *goghna*, c'est-à-dire tueur de vache, parce qu'à son arrivée on immolait cet animal pour le traiter. Les lois de Manou permettent de tuer certains animaux pour en manger la chair, surtout à l'époque d'un sacrifice aux mânes, nommé *madhouparka*. Le *Mahâbhârata* insinue toutefois que la perfection consiste à s'abstenir de la chair.

Digitized by Google

BHAND. Volontiers... Voici le sage et saint roi qui sort de la demeure de Vâlmîki... une douleur profonde et continuelle dévore son cœur, comme un feu destructeur qui, tombé sur l'écorce de quelque arbre majestueux, en dessèche la sève sans être vu... Retirons-nous.

(Ils sortent.)

DJANAKA paraît.

Le chagrin, comme une scie aux dents aiguës, déchire sans cesse mon cœur. Toutes les fois que je pense à ma fille, mes douleurs se renouvellent : c'est comme un fleuve toujours plein, dont la source ne tarit point. Qu'il est malheureux que ni l'âge, ni l'infortune, ni l'austérité de la pénitence n'aient pu délivrer mon ame de ce corps qui l'accable ! Je n'ose pas non plus éteindre en moi cette étincelle de vie ; car l'enfer le plus profond, où ne brille jamais le soleil, attend le misérable qui porte sur lui-même une main homicide. Mes années s'écoulent, et, en dépit du tems, rappelées à toute heure par le souvenir, mes douleurs me survivent à moi-même... Hélas ! ma chère Sîtâ, faut-il que toutes tes vertus n'aient pas détourné ce destin rigoureux ! Toujours à ma mémoire se représentent tes charmes enfantins, ton visage frais comme le lotus, orné tour à tour de sourires ou de larmes, tes premiers efforts pour exprimer ta pensée par des paroles. Fille du sacrifice, quel est aujourd'hui ton triste partage ! O Terre, déesse toute puissante, et toi, brillant Soleil, dieu de la race de Raghou, sages et saints, qui deviez la protéger, cruels, pourquoi avez-vous abandonné Sîtâ à son destin ?...

Aroundhatî s'approche : avec elle vient l'épouse royale de Dasaratha, ma chère amie Côsalyâ. Qui peut compter sur la vie ? Autrefois, dans le palais des rois, elle brillait comme la déesse de la Prospérité, que dis-je ? une telle comparaison est encore au-dessous de ce qu'elle était... Aujour-

Digitized by Google

d'hui, courbée sous le joug tyrannique du destin, elle languit dans la douleur. Puis-je encore penser à mes souffrances, quand je vois les revers cruels dont elle est la victime? Hélas! sa vue, qui jadis était un bonheur pour moi, produit sur mon cœur l'effet d'une eau saumâtre sur une blessure toujours vive.

COSALYA arrive avec AROUNDHATI et UNE SUIVANTE.

AROUNDH. Allons, de la complaisance. Le sage veut que vous vous rencontriez avec le prince... Il est déjà ici. Madame, pourquoi cette résistance?

LA SUIV. Laissez-vous diriger, madame; reprenez votre fermeté, et obéissez aux ordres du sage Vasichtha.

Cos. Oui, j'obéis. Qu'il m'est pénible toutefois de me trouver devant mon ancien ami! Sa douleur et la mienne ne font qu'une, et mon cœur ne peut résister à celle qui m'oppresse; je sens qu'il va se briser.

AROUNDH. Une pareille souffrance est inévitable. Les chagrins qu'on a ressentis loin d'un ami fidèle se renouvellent à sa présence, s'augmentent, et pèsent sur l'ame où ils pénètrent de toute part.

Cos. Hélas! comment supporterai-je son regard qui semblera me demander sa fille bien-aimée?

AROUNDH. Pensez que vous voyez en lui un vénérable parent, à qui le grand instituteur (1) de sa race a donné la connaissance sacrée des Vèdes.

Cos. Je vois en lui un sage royal, ami d'un illustre souverain, et père de celle que j'appelais ma fille... Hélas! je pense encore à nos jours passés, à ces félicités que le destin a détruites sans pitié.

DJAN. Salut à Aroundhatî, devant qui la Terre, au mo-

(1) Son nom est Yâdjgnavalkya.

Digitized by Google

ment du crépuscule, incline sa tête respectueuse ; que les trois mondes révèrent ; qui a obtenu l'amour du premier, du plus grand des sages qui puise sa vie à la source intarissable d'une pure lumière.

AROUNDH. Puisse la suprême lumière vous éclairer ! puisse le soleil, qui brille éternellement, vous sanctifier !

DJAN. Mon amie ! comment se porte la noble mère du roi ?

COS. Hélas !

(Elle se trouve mal.)

DJAN. Que signifie cet accueil ?

AROUNDH. Votre vue lui rappelle trop vivement son seigneur, ses enfans, et les anciens jours de bonheur, maintenant passés... Ce doux souvenir est au-dessus de ses forces... Malgré son âge, son cœur est aussi tendre que la fleur délicate.

DJAN. Hélas ! faut-il que je sois une cause de souffrance pour une personne que je n'ai pas vue depuis si longtems, pour l'épouse d'un ami que je chéris toujours, d'un ami à qui j'étais lié par les nœuds les plus étroits, que j'aimais comme mon cœur, ma paix, ma personne, ma vie elle-même, comme le fruit présent et l'objet de mon être, comme tout ce que je pouvais avoir de plus cher !... Et n'est-ce pas là son épouse ?... et puis-je lui causer une peine qui n'afflige pas également mon ami ? car elle n'était qu'une avec lui pour la joie comme pour le chagrin... C'est le destin seul qu'il faut accuser ici. Quand je pense à mon ami, puis-je avoir le courage de frapper au cœur sa malheureuse épouse ?

COS. Où es-tu, chère enfant de Djanaka ? Il me semble voir toujours tes formes gracieuses, aussi légères que le rayon de la lune, ta face aussi belle que le lotus, s'épanouissant avec d'aimables sourires, brillante d'orgueil et de prospérité au moment de ton mariage, quand le monarque enchanté t'appela sa fille et te permit de t'asseoir sur ses genoux, en te nommant l'épouse de celui qui était

Digitized by Google

la plus noble espérance de Raghou, en déclarant que tu étais le lien de l'illustre maison de Djanaka et de celle de Dasaratha.

Djan. O grand Dasaratha ! ton souvenir est de toute manière gravé dans mon cœur. Les pères, dans l'ordre social, n'estiment leurs brus que rarement, et portent toute leur affection sur leurs fils. Tels n'étaient pas tes principes ; car Sîtâ fut toujours une fille à tes yeux, toujours tu la chéris comme ton enfant... Mais tu n'es plus ; le tendre lien destiné à nous unir est rompu. Malédiction sur la vie !... Ce monde n'est maintenant qu'un enfer.

Cos. Ma fille, ma chère Sîtâ, c'est en vain que je te pleure ; et ma vie, affaiblie par le désespoir, refuse de m'accorder ma délivrance : elle est comme liée par des chaînes de fer.

Aroundh. Princesse, prenez courage : cessez de répandre des larmes. Rappelez-vous les paroles de votre pieux instituteur ; il vous a prophétisé, dans l'hermitage de Richyasringa, que la rosée du bonheur descendrait sur vous, et réjouirait les derniers jours de votre vie.

Cos. Je n'ai plus de goût pour le bonheur de ce monde.

Aroundh. Vous ne pouvez douter de la science du prophète. Croyez-moi, ce qu'il a dit arrivera sûrement. Tout ce qu'annonce le saint brahmane, qui est la lumière divine ici-bas manifestée, ne peut manquer de s'accomplir... La prière, par laquelle, dans la cérémonie du mariage, on a invoqué les faveurs de Lakchmî sur les époux, n'était pas inutile, elle ne sera point vaine.

(On entend du bruit dehors.)

Djan. Ce sont des enfans qui jouent.

Cos. Il faut peu de chose pour réjouir la jeunesse... (*Elle regarde.*) Mais quel est cet enfant ? Fort, léger, actif, il a le noble port de Râma. Quel peut être celui qui charme ainsi mes yeux ?

Digitized by Google

AROUNDH., *à part*. Ce doit être l'un de ceux que Gangâ m'a nommés en secret. Est-ce Cousa ? est-ce Lava ? Nous allons nous en assurer.

DJAN. En vérité, la ressemblance est frappante : ses cheveux partagés, aussi noirs que la feuille du lotus, annoncent la caste des Kchatriyas. Au milieu de ses compagnons, il semble dominer avec orgueil ; on dirait Râma redevenu enfant. Quel est donc celui que nos yeux contemplent avec tant de plaisir ?

AROUNDH. Quelque jeune Kchatriya, qui est venu en ces lieux pour y suivre le cours de ses études sacrées.

DJAN. Vous avez raison, telle est sa naissance ; car sur ses épaules est suspendu le carquois guerrier, d'où les flèches, garnies de plumes, viennent se confondre avec les boucles de ses cheveux... Au-dessous de sa poitrine, légèrement marquée avec les cendres du sacrifice, une peau de cerf enveloppe son corps. Sa ceinture est formée des fibres du moûrvâ : une pièce de toile, teinte dans la garance, descend et couvre ses membres. Le rosaire sacré entoure son poignet ; dans une main il tient le bâton de pippala, dans l'autre il porte son arc (1). Aroundhatî, d'où vient-il ?

AROUNDH. Vous oubliez que je ne suis ici que d'hier.

DJAN., *à la suivante*. Ma chère amie, allez demander à Vâlmîki quel est cet enfant, et dites à l'enfant lui-même que quelques personnes âgées désirent causer avec lui.

LA SUIV. Je vous obéis.

(Elle sort.)

Cos. Qu'en pensez-vous ? Viendra-t-il ?

---

(1) Tel est le costume de l'étudiant kchatriya, ou de la caste militaire. Le rosaire, formé de graines d'*eleocarpus*, et les cendres du sacrifice, ne font point partie du costume : ce sont des dévotions de sivistes. Le *pippala* est le figuier sacré, *ficus religiosa*. Le *moûrvâ* est une plante rampante, *saseviera zeylanica*.

Digitized by Google

AROUNDH. Quelles idées sa vue vous a suggérées ? Rejetez-les... elles sont peu fondées.

COS., *s'avançant vers l'endroit où est Lava.* Les grâces naturelles d'un enfant, dont la raison se développe, peuvent être négligées par l'homme frivole ; mais le sage les observe, et il y voit la vertu qui doit un jour distinguer son âge mûr.

DJAN. A mesure qu'il s'avance, il entraîne vers lui mon ame, quelque endurcie qu'elle soit : c'est ainsi que la faible baguette d'aimant attire une masse de fer.

LAVA paraît.

LAVA, *à part.* Pour causer avec moi ?... et je ne les connais pas. Comment dois-je m'adresser à eux, ignorant les droits que peuvent leur donner à mon respect leur naissance, leur caste ou leur nom ? Toutefois leur vieillesse suffit pour mériter mon respect. (*Il s'approche.*) Le front de Lava s'incline humblement devant vous.

AROUNDH. ET DJAN. Puissiez-vous vivre long-tems !

COS. Vivez long-tems, vous qui êtes ma vie !

AROUNDH. Venez, mon enfant. (*Elle l'embrasse, et dit à part :*) Ce doux embrassement satisfait à mon désir présent et passé.

COS. Approchez, mon ami. (*Elle l'embrasse.*) Il lui ressemble en tout, et par sa taille, et par son teint foncé, semblable à la feuille noire qui flotte sur le torrent, et par sa voix forte, pénétrante comme le cri du canard sauvage, au moment où il rassemble avec joie les tiges du lotus. Sa peau surtout est ferme au toucher comme celle de Râma, dure comme la coupe qui contient les graines du lotus... Mais son air... Ne me trompé-je pas ? (*A Djanaka.*) Voyez-le vous-même, ce regard vif, animé, parlant, n'est-il pas celui de Sîtâ ?

Digitized by Google

DJAN. Je le remarque comme vous.

COS. Mon cœur m'égare..... Connaissez-vous votre mère, mon enfant? Votre père vit-il en votre souvenir?

LAVA. Je ne les connais ni l'un ni l'autre.

COS. Qui vous donna le jour?

LAVA. Je ne connais que le sage Vâlmîki.

COS. Parlez-nous avec franchise.

LAVA. Voilà tout ce que je sais.

UNE VOIX, derrière la scène.

Guerriers, tel est l'ordre de Tchandrakétou: ayez soin que personne ne trouble la paix du saint hermitage.

AROUNDH. Ce prince est en ces lieux, il conduit l'escorte des guerriers qui surveillent le coursier consacré. Sans doute nous pourrons le voir. La fortune nous sourit.

COS. Le cher fils de Lakchmana!..... C'est vraiment un bonheur.

LAVA. Respectable seigneur, quel est ce Tchandrakétou?

DJAN. Brave enfant, avez-vous jamais entendu parler de Râma et de Lakchmana?

LAVA. Les héros du *Râmâyana*?

DJAN. Eux-mêmes.

LAVA. Je les connais. Leurs noms, leurs hauts faits me sont familiers.

DJAN. Tchandrakétou est le fils de Lakchmana.

LAVA. Et d'Ourmilâ, seconde fille du pieux roi de Mithilâ.

AROUNDH. Il connaît cette histoire.

DJAN. Puisque vous avez été si bien instruit, cher en-

Digitized by Google

fant, dites-nous quels sont les autres enfans des fils de Dasaratha ?

LAVA. On ne nous a pas encore appris cette partie de leur histoire.

DJAN. Est-ce qu'elle n'est pas composée ?

LAVA. Elle l'est sans doute, mais elle n'a pas été communiquée, sauf un fragment que Bharata, l'inventeur du drame, doit mettre en scène. Il a été transcrit par le sage lui-même, dans un dessein particulier.

DJAN. Et quel est ce dessein ?

LAVA. Il a voulu que Bharata le fît apprendre aux apsaras, pour qu'elles le jouent devant le roi du ciel.

DJAN. Il faut nous faire voir ce manuscrit.

LAVA. Il n'est plus à la maison : il a été porté loin d'ici par quelques élèves, l'élite de la classe, et avec eux est parti mon frère pour les guider et les protéger de ses armes.

COS. Vous avez un frère, mon enfant ?

LAVA. Oui ; son nom est Cousa.

COS. Est-il l'aîné ?

LAVA. Il est du même âge que moi.

DJAN. Vous êtes donc jumeaux ?

DJAN. Oui, respectable seigneur.

DJAN. Dites-nous jusqu'où va l'histoire de Râma.

LAVA. Jusqu'au retour de Lakchmana, quand il eut abandonné la malheureuse Sîtâ sur le point d'être mère, au milieu de la solitude des forêts, Sîtâ ainsi délaissée pour complaire aux tristes fantaisies d'un peuple calomniateur.

COS. Hélas ! malheureuse enfant, comment ton corps si délicat pourra-t-il, loin de tout secours humain, supporter ces épreuves douloureuses ?

DJAN. Reine infortunée, l'adversité, les terreurs de la forêt et les épreintes de l'enfantement, viennent à la fois

Digitized by Google

assaillir ton existence. Les génies impurs et malfaisans entourent leur proie condamnée à la mort, et ton père ne peut, pour les repousser dans leurs repaires, prononcer les paroles magiques qui les mettent en fuite.

LAVA, *à Aroundhati, en les regardant avec une curiosité triste et respectueuse.* Madame, quelles sont ces personnes?

AROUNDH. C'est Djanaka et Côsalyâ.

DJAN. Honte sur la race ingrate qui osa attaquer ta réputation, et sur la promptitude de Râma à écouter leurs calomnies! Le cruel coup qui a frappé ma fille, soulève toute mon ame; je me sens, dans ma colère, disposé à employer les armes ou les imprécations, plus terribles encore, contre les persécuteurs de ma chère Sîtâ.

COS. Madame, sauvez-nous, apaisez le sage et pieux monarque.

AROUNDH., *à Djanaka.* De semblables expiations sont toujours imposées à ceux qu'attaque la calomnie publique. Rappelez-vous que Râma est votre fils, qu'il a des droits sur votre cœur. Des sujets aussi ont des titres à la pitié de leur prince.

DJAN. Je n'éprouve de haine ni pour le roi, ni pour les sujets. Râma est toujours mon fils, et, quant aux autres, je me rappelle qu'il y a parmi eux des classes différentes, dont quelques-unes méritent ma compassion, des femmes, des enfans, des hommes infirmes ou âgés, de vénérables brahmanes.

DES ENFANS, élèves de Vâlmîki, entrent sur la scène.

LES ÉLÈVES. Le cheval! le cheval dont nous parlent si souvent les Vèdes, et que nous n'avons jamais vu! en voilà un vivant sous nos yeux.

LAVA. Le cheval! le cheval! le puissant animal de guerre! l'animal du sacrifice! Quel est son air? dites-moi.

Digitized by Google

LES ÉLÈVES. De ses quatre pieds vigoureux il frappe la terre... Il élève un col superbe courbé comme un arc. Par derrière il agite sa queue ondoyante, et sous ses pas il écrase la moisson. A quelque distance, des soldats surveillent sa course. Venez le voir.

(Ils l'entraînent.)

LAVA. Je sais ce que je dois à votre âge, mais ils m'entraînent loin de vous.

(Il sort.)

AROUNDH. Qu'il suive son plaisir.

COS. Accompagnons-le, je ne vis qu'en le regardant.

AROUNDH. Son pas devance notre marche tardive..... Nous ne pouvons même suivre des yeux un coureur si léger.

LA SUIVANTE revient.

LA SUIVANTE. J'ai vu Vâlmîki ; le sage répond à votre question que ce que vous devez savoir, vous sera communiqué dans le tems.

DJAN. Sa réponse est mystérieuse. Venez, madame, et vous, mon amie. Allons voir nous-mêmes le vénérable solitaire.

LA SCÈNE REPRÉSENTE UNE AUTRE PARTIE DU BOIS.

ENTRENT LAVA ET LES ÉLÈVES.

LES ÉLÈVES. Voyez, prince, n'est-ce pas admirable?

LAVA. Je vois, et reconnais le coursier destiné à l'*asvamédha*.

LES ÉLÈVES. Comment le connaissez-vous?

LAVA. N'avez-vous pas lu le chapitre qui le décrit?..... Voyez... ses gardes vêtus de la cotte de mailles, armés de lances et de massues. Si vous ne me croyez pas, allez le leur demander.

Digitized by Google

Les Élèves. Holà ! soldats, dites-nous pourquoi ce cheval est ainsi gardé.

Lava, *à part*. L'*asvamédha* est le glorieux sacrifice offert par tous les monarques victorieux, par ceux qui soumettent à leur pouvoir les Kchatriyas les plus hautains, et qui règnent les plus grands entre les grands.

Le Soldat. Ce cheval, braves enfans ?... Voyez la bannière, ou écoutez le cri des guerriers. « Ce coursier est à celui qui a triomphé des sept continens (1). »

Lava. Oh ! que ces cris m'animent !

Les Élèves. Le prince est instruit : il avait deviné juste... Écoutez ! quel bruit !

(On entend du bruit en dehors.)

Lava. Qu'est-ce ? n'est-il plus de Kchatriyas au monde, pour que des clameurs aussi insolentes frappent les airs ?

Le Soldat. Où est le Kchatriya qui oserait résister au mahârâdja (grand roi) ?

Lava. Méprisables bavards, il y en a qui l'oseraient, et qui seraient capables de dédaigner les faibles efforts que l'on ferait pour les effrayer... Mais c'est assez ; point de paroles inutiles. Moi-même, oui moi, j'emmènerai le coursier, quoiqu'entouré de toutes les flèches menaçantes qui le protègent... Écoutez-moi, mes amis et mes camarades, chassez le cheval avec des mottes de gazon ; qu'il s'éloigne d'ici et aille s'amuser dans le bois avec les cerfs.

(Les enfans sortent en courant.)

Un Soldat. Comment ? mauvais lutin, que voulez-vous faire ?... Retirez-vous... Une troupe de soldats sans pitié s'avance pour punir vos folies... Le prince vous observe du bois voisin, son arc est tendu. Fuyez promptement vers cet autre bosquet.

---

(1) Le monde est divisé, par les Indiens, en sept continens.

Digitized by Google

LES ENFANS reviennent.

LES ENFANS, *à Lava*. C'est fait comme vous le vouliez... Les soldats lèvent leurs arcs, et dirigent leurs flèches sur vous... L'hermitage est bien loin... Fuyez, fuyez avec la rapidité d'un cerf.

(Ils s'enfuient.)

LAVA. Arrivent les flèches! (*Il tend son arc.*) Ah! voilà qui est glorieux! L'arc retentissant frémit et résonne comme le nuage bruyant que le tonnerre froisse et déchire; il s'étend, il s'élargit comme la bouche énorme d'Yama, s'ouvrant pour dévorer les nations.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

LA SCÈNE EST LA MÊME.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Allons, soldats, hâtez-vous, ou votre honneur est perdu. Voyez, le prince approche; Soumantra, son écuyer, le fouet à la main, pousse les rapides coursiers; ils volent, et, sur la tête de Tchandrakétou, sa bannière rouge flotte au gré du vent.

TCHANDRAKÉTOU entre sur son char, conduit par SOUMANTRA.

TCHANDR. Quel est donc ce prodige, Soumantra? Quel brave héros, de son arc sans cesse retentissant, fait pleuvoir ainsi sur nos gens une grêle de traits? Tel que l'aigrette éclatante sur la tête qui en est parée, le jeune guerrier brille au front de bataille, et quand la couleur du dédain et de la colère anime ses joues, on lui reconnaît avec plaisir quelque chose de plus qu'humain. Il est étrange qu'un enfant, fils d'un solitaire ou d'un sage pieux, ose, avec une valeur aussi intrépide, défier seul une multitude d'ennemis, comme s'il était un rejeton jusqu'à présent inconnu de la tige de Raghou. Il me salue à mon arrivée de traits rapides qui frémissent dans l'air : on croit entendre le cri de douleur de l'éléphant sauvage, quand sur son front tombe le glaive qui l'entr'ouvre.

SOUM. Il a quelque chose de votre air; à son maintien superbe, il semble défier et les dieux et leurs ennemis.

Digitized by Google

vant lui, tandis que d'autres le pressent par derrière. Ainsi, au milieu des nuages séparés par le vent en masses dispersées, brille l'arc d'Indra..... Holà ! guerriers, écoutez-moi ; n'avez-vous pas honte d'un combat aussi inégal ? des braves peuvent-ils attaquer un jeune homme ? des cottes de mailles doivent-elles être comparées à une simple peau de cerf ? Et faut-il que le char retentissant, le cheval, l'éléphant s'unissent contre un homme à pied, qui ose encore vous braver ?

Lava, *revenant*. Il a pitié de moi !... Vraiment, je ne veux point perdre de tems... Combattons avec des armes célestes (1), et on ne saura du moins m'en empêcher.

(Il est dans l'attitude de la méditation.)

Tchandr. Qu'est-ce donc ? Les cris sont apaisés.

Lava. Assez pour ces insolens.

Soum. Ce fait est extraordinaire. Ce jeune homme doit posséder des armes célestes.

Tchandr. C'est vrai ; car, voyez, par un changement terrible qui est effrayant pour l'œil, l'obscurité succède à l'éclair éblouissant. Comme une armée en peinture, nos gens s'arrêtent immobiles, à mesure que le charme irrésistible subjugue leurs sens ; dans le ciel, en ce moment, flottent de noires vapeurs, amoncelées et massives comme les pics du Vindhya. Les ténèbres, sortant des cavernes de l'enfer, s'étendent de tout côté. Pareilles à l'airain en fusion, des flammes rouges, par intervalles, percent l'obscurité, et le vent résonne au loin, comme si c'était le vent de la fin du monde.

---

(1) Dans le premier acte, il a été question de ces armes divines : voici un exemple de leur emploi. L'arme dont Lava se sert en ce moment est le *djrimbhaka*, ou celle qui cause l'assoupissement. Son influence est le résultat de la méditation, *dhyâna*.

Digitized by Google

SOUM. Qui a pu lui donner un tel pouvoir ?

TCHANDR. Qui, si ce n'est son illustre instituteur, le sage fils de Pratchétas ?

SOUM. Non, ces présens ne sont pas les siens. Ces armes, enfans de Crisâswa, ont été données par lui à Viswâmitra, et par celui-ci à Râma.

TCHANDR. D'autres, sans doute, également éclairés de la lumière intime de la vérité, peuvent aussi d'eux-mêmes obtenir de semblables pouvoirs.

SOUM. Assez ; soyez sur vos gardes. Il vient.

TCHANDR. ET LAVA, *ensemble*. Chose étrange ! quelque cause secrète transporte mon cœur à la vue de ce beau jeune homme. Est-ce l'espérance d'une amitié future ? est-ce son mérite distingué ? est-ce la réminiscence d'un sentiment éprouvé dans une première naissance ? ou quelque lien d'une parenté inconnue contribue-t-il à ce charme qu'il m'inspire ?

SOUM. Telle est la sympathie qui toujours enchaîne entr'eux les hommes de mérite. Les discours du monde, l'influence des étoiles, le caprice d'un regard souvent font naître l'amour avant que le mérite l'ait attiré. L'amitié qui éclate soudain est désintéressée. L'esprit qui l'anime est celui d'un pur attachement. (*Il regarde Lava, et dit à part :*) Est-il possible ?... Non... Non... Le destin a détruit dans son germe cette aimable plante... Quand la tige est coupée, quel bouton peut encore fleurir ?

TCHANDR. Je descends du char.

SOUM. Et pourquoi ?

TCHANDR. Pour rendre hommage à ce vaillant jeune homme, et faire mon devoir de soldat. Le dieu de la guerre défend d'attaquer, avec des armes aussi inégales, celui qui combat à pied.

SOUM., *à part*. Que dois-je faire ? La volonté du prince est digne de sa race, et ne peut souffrir d'opposition. Ce-

Digitized by Google

pendant puis-je me résigner à être le témoin d'une pareille lutte ?

Tchandr. Que direz-vous, quand on demandera à l'honorable ami de mon père, si Tchandrakétou a fait son devoir ?

Soum. Bien... La guerre est le devoir du Kchatriya, et votre race n'a jamais reculé devant le combat. Allons, marchez, et montrez-vous digne de vos illustres ancêtres.

Lava. Quelles pensées diverses s'élèvent dans mon esprit ! Quand je m'approche de lui, sa présence enchante ma vue, comme le lever de la lune charme la fleur de nuit ; mais quand je touche mon arc sonore, je sens mon ardeur pour les combats qui se ranime, et toute mon ame est en feu.

Tchandr., *descendant de son char et saluant Soumantra.* Recevez, mon ami, le sincère hommage de Tchandrakétou, issu d'une race qui a le soleil pour son premier auteur.

Soum. Puisse votre ancêtre protéger les enfans qu'il aime à l'heure terrible du combat ! Puisse le tout puissant, l'éternel Vâraha (1), vous accorder l'honneur, la victoire et la vertu, jusqu'à ce que vous égaliez le fondateur de votre maison (2) ! Puisse le grand prophète, tuteur de votre famille, vous être favorable ! Puissent les dieux de l'air, du feu, du ciel ; puissent Souparna et Vichnou lui-même, répandre dans votre cœur leur audace divine ! Que le son de l'arc de Râma et de celui de Lakchmana soit le charme puissant qui vous donne la victoire !

Lava. Prince, vous orniez si bien ce char magnifique !... Votre politesse est trop grande.

Tchandr. Alors, montez aussi vous-même sur un char.

---

(1) C'est l'incarnation de Vichnou sous la forme d'un sanglier.
(2) Il désigne Çacoutstha, père de Raghou.

Digitized by Google

LAVA, *à Soumantra*. Honorable seigneur, conseillez au prince de reprendre sa place.

SOUM. Vous consentez donc au désir de Tchandrakétou?

LAVA. Je le voudrais certainement, ce serait avec plaisir... Mais nous sommes des sauvages, de grossiers habitans des forêts, et nous ne possédons pas cette habileté des princes à conduire un char de bataille.

SOUM. Il est plus étrange encore que vous vous connaissiez si bien en dignité et en courtoisie... Croyez-moi, jeune héros, si Râma vous voyait, il se sentirait porté de tendresse vers vous.

LAVA. Sa réputation est venue jusqu'à moi, je l'honore; et, quoique j'aie avec présomption troublé le sacrifice royal, je n'en sens pas moins de respect pour ce monarque pieux; ses orgueilleux soldats m'ont seuls excité à repousser l'injure qu'ils adressaient à tout l'ordre des Kchatriyas.

TCHANDR. Est-ce un crime si grand que de reconnaître la prééminence de son souverain?

LAVA. Non, mais le prince connaît-il les devoirs d'un Kchatriya?

SOUM. Vous ignorez quel est le puissant Râma. Ne parlez pas de lui. Vous pouvez vous vanter, il est vrai, d'avoir triomphé, sur le champ de bataille, de faibles courages tels que ceux-ci; mais lorsqu'un ennemi comme le fils de Djamadagni sera tombé sous vos coups, alors vous pourrez vanter votre prouesse.

LAVA. Merveilleux triomphe vraiment! ne sait-on pas que les armes d'un brahmane, ce sont ses paroles; et quand il porte les armes du guerrier, son inexpérience les lui rend inutiles. A vaincre un pareil adversaire, et tel était le fils de Djamadagni, il n'y a pas, ce me semble, pour un héros de quoi se vanter.

TCHANDR. Assez, assez! quel héros, s'il tire son origine du ciel, peut descendre sur la terre pour mépriser le

Digitized by Google

petit-fils de Bhrigou, lui dont le bras fatal avait désolé la terre, et dont la pitié arrêta le glaive exterminateur!

LAVA, *d'un ton ironique*. Je connais les hauts faits du petit-fils de Raghou. Puisse-t-il jouir long-tems des honneurs qu'il a si bien mérités! Puisse long-tems le monde entendre et admirer l'histoire de ses héroïques exploits! mais je souhaite aussi que la gloire puisse approuver la mort d'une faible femme (1), de Târakâ; ces trois pas en arrière, qui sans doute en lui n'annonçaient point de terreur, lorsque Khara éprouva son courage; et ce plan hardi qui lui donna la victoire sur Indradjit.

TCHANDR. Insolent jeune homme, votre orgueil est aussi trop grand.

LAVA. Allons, grand prince! peu m'importe votre courroux.

SOUM. Leur fureur va éclater: tout leur corps tremble, agité par la colère. Leurs yeux, remplis de sang, brillent comme le lotus rouge. Leurs joues décolorées, leurs fronts convulsifs ressemblent à la lune teinte de taches merveilleuses (2), ou bien au lotus, lorsque, sur ses feuilles froissées, l'abeille noire étend ses ailes tremblantes.

LAVA ET TCHANDR., *ensemble*. Marchons au combat.

(Ils sortent.)

---

(1) Il est défendu à un Kchatriya de tuer une femme.

(2) Les taches de la lune sont comparées, par les Indiens, à des lièvres: de là le nom de la lune *Sasi*.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE SIXIÈME.

LE LIEU DE LA SCÈNE EST LE MÊME.

ENTRENT UN VIDYADHARA ET UNE VIDYADHARI, esprits aériens, sur leur char.

LE VID. Quel combat terrible! moins affreux sont les coups que se portent les dieux et les dêtyas, quand ils se rencontrent. Vois, ma chère! quels brillans exploits signalent les guerriers, enfans du soleil! Tous les deux avec force appliquent l'arc contre leur poitrine, la flèche part à chaque instant; les grelots, qui ornent leur arme, retentissent incessamment; la corde frémit avec un bruit aigu et continuel, tandis que ce nuage orageux, grossi par un pouvoir surnaturel en l'honneur d'une semblable bataille, sonne au loin l'alarme avec la voix du tonnerre. Allons, sur la tête des deux jeunes rivaux, faisons tomber une pluie de fleurs célestes, cueillies sur l'arbre odoriférant de la jeunesse et de l'immortalité.

LA VID. Mais qu'est-ce?... Des éclairs soudains brillent, et, de tout côté, déchirent la nue.

LE VID. C'est l'œil de flamme de Mahâdéva qui s'ouvre sur ces jeux guerriers; du milieu de ses paupières terribles, redoutable dans sa gloire, il lance des étincelles: ainsi étincelait le soleil quand il était sur la meule de Twachtri... Mais non... Ces traits de feu (1), c'est l'arme de Tchandrakétou qui les répand. Autour de son char, orné de bannières, de lances et de panaches flottans,

(1) Arme divine, appelée *agnéya*.

Digitized by Google

RAMA. Effet étrange ! un simple regard adoucit mon chagrin ; je le considère, et mon cœur est rempli d'une douce émotion. Quelle peut être la cause de ce que j'éprouve ? Car, sans une cause, l'affection peut-elle naître ? Quand il n'existe aucun motif extérieur, cette influence, qui agit sur le cœur, doit partir de quelque source secrète. Telles sont ces sympathies qu'on voit dans la nature, lorsqu'au soleil levant la fleur s'épanouit ; lorsqu'au rayon de l'astre des nuits s'amollit et se fond la pierre lunaire (1).

LAVA, *à Tchandrakétou.* Dites-moi, prince, quel est ce chef glorieux ?

TCHANDR. C'est l'aîné de notre famille.

LAVA. Comment ? le petit-fils de Raghou ? Bénie soit l'heure où je vois ce monarque divin ! (*Il s'approche et s'incline aux pieds de Ráma.*) Sire, agréez l'hommage du respect de Lava, humble élève du fils de Pratchétas.

RAMA. Lève-toi, brave jeune homme. Quitte cette posture humiliée, et viens dans mes bras recevoir un accueil digne de toi.

(Il l'embrasse.)

LAVA. Je ne mérite pas tant de bonté, surtout quand une aveugle présomption m'a rendu ici votre ennemi. Sire, pardonnez à la folie de Lava.

RAMA. Et quelles fautes, mon enfant, réclament mon pardon ?

TCHANDR. Celles où l'a jeté sa valeur naturelle. Dédaignant les orgueilleuses prétentions des gardes qui suivaient le cheval du sacrifice, il s'est montré en héros.

RAMA. C'est bien, il s'est conduit en vrai Kchatriya... Le véritable Kchatriya ne saurait supporter une vaine

(1) Nous avons déjà vu plusieurs fois des allusions à cette pierre. Les Indiens reconnaissent trois pierres merveilleuses : la pierre lunaire, la pierre solaire et la pierre de fer. La dernière est l'aimant, les deux autres sont imaginaires, mais l'idée sans doute en est venue de quelque substance naturelle.

Digitized by Google

forfanterie. Il sait que, quand le soleil lance ses rayons de feu, la pierre solaire les renvoie encore plus ardens.

TCHANDR. Sa bravoure, son noble orgueil prouvent que mon ami est Kchatriya; mais de plus, il possède des armes non communes. Voyez, nos troupes sont immobiles, et c'est lui qui les a ainsi frappées.

RAMA, *à Lava*. Mon enfant, fais cesser le charme, et toi, Tchandrakétou, va les ranger en bataille et les consoler de leur défaite.

TCHANDR. J'obéis.

(Il sort.)

LAVA, *après avoir médité*. Le trait est retiré.

RAMA. Mon enfant, ces armes sont d'une origine céleste: leur emploi est un mystère. Les dieux eux-mêmes ne les ont obtenues que par des siècles de dévotion : les Richis des premiers tems, dont le pouvoir était surnaturel, les ont vues brillantes de leur propre nature et douées de vertus merveilleuses. Les textes sacrés, qui enseignent la manière de s'en servir, ont été écrits par le grand Crisâswa, et ce fut l'ouvrage de dix siècles entiers. Il transmit au pieux Viswâmitra, son élève, sa science mystérieuse (1), et c'est de celui-ci que j'ai reçu ces armes sacrées, désormais attachées au service de ma race. Ainsi dis-moi, Lava, par quels moyens puissans, d'où et de qui tu as obtenu ces armes.

LAVA. Elles sont venues d'elles-mêmes, sans être appelées, sans être recherchées. Elles sont à mes ordres et à ceux de mon frère.

RAMA. Ton frère ?

---

(1) Il paraîtrait, par ce passage, que ces armes divines ne sont que des charmes par lesquels on croyait commander aux élémens.

Digitized by Google

LAVA. Nous sommes deux jumeaux.

RAMA. Où est-il ?

COUSA, par derrière.

Que dites-vous ? Lava est seul à combattre l'escorte de Tchandrakétou ? L'ordre, qui est l'orgueil de l'état, sera-t-il donc aujourd'hui humilié ? Le front superbe du Kchatriya sera-t-il courbé honteusement ?

RAMA. Quel est ce jeune homme ? Son teint est d'une couleur foncée ; et à sa voix je sens que tout mon corps frémit. Mes esprits se relèvent, comme ces fleurs qui redressent leurs fronts, quand de sourds et longs murmures annoncent la tempête.

LAVA. C'est lui-même, Cousa, mon frère aîné, qui revient de l'hermitage de Bharata.

RAMA. Mon enfant, engage-le à se rendre près de nous.

LAVA. Je vous obéis... Le voici.

COUSA se présente.

COUSA. Cet arc, dont la corde brille du vif éclat des armes célestes, peut lutter contre l'un de ces chefs puissans qui, sortis de la noble famille de Manou Vêvaswata, tirent leur royale origine du soleil lui-même, quoiqu'ils aient une valeur à protéger les dieux et à vaincre les plus fougueux des ennemis du ciel.

RAMA. Quelle audace, quel orgueil déploie ce jeune homme ! Quel courage étincelle en son regard ! Il semble défier ses ennemis, et fouler à ses pieds, comme un vil gazon, ses rivaux ligués contre lui. Sous ses pas orgueilleux il fait trembler la terre, et, quoique jeune, il appa-

Digitized by Google

raît aux yeux comme un géant... Est-ce un mortel ? Est-ce le génie de la valeur qui a pris une forme humaine ?

LAVA. Gloire à tes armes !

COUSA. Gloire plutôt aux tiennes ! Comment ? j'apprends d'heureuses nouvelles ; qu'est-ce donc ? La guerre....., la guerre !

LAVA. Prends un air plus modeste, et approche-toi avec respect.

COUSA. Pourquoi donc ?

LAVA. Le monarque divin, petit-fils de Raghou, daigne te faire accueil.

COUSA. Le héros divin que chantent les vers de notre maître, le protecteur du monde entier ?...

LAVA. Lui-même.

COUSA. Comment oserai-je m'approcher d'un si grand prince ? Sa présence m'effraie. C'est avec raison qu'il le nomme divin, le poète qui célèbre ses exploits..... (*A Râma.*) Noble souverain, l'élève du fils de Pratchétas, Cousa, vous salue avec un respect profond.

RAMA. Lève-toi, mon enfant, et viens dans mes bras. (*Il l'embrasse.*) Il est étonnant qu'en touchant ces deux jeunes guerriers, un doux frémissement se répande par tout mon corps. Une sueur, douce rosée que fait naître l'affection, s'épanche de tous mes pores, comme si chacun des signes extérieurs se réunissait pour repousser le doute. Mon cœur nage dans un torrent délicieux, et tous mes sens se perdent dans un aimable ravissement.

LAVA. Sire, vous plairait-il de vous asseoir à l'ombre de cet arbre ? Le soleil est au milieu de sa course, et darde ses rayons ardens sur le front de celui qui daigne m'appeler son enfant.

RAMA. Comme vous voudrez... (*Ils vont s'asseoir sous un arbre. A part.*) Dans leurs regards, dans leurs gestes,

Digitized by Google

ces jeunes gens déploient une majesté qui convient au rang suprême. Sur leurs corps la nature a mis des signes de grandeur, pareils à ces rayons de lumière qui sont dans la pierre précieuse, ou bien à ces gouttes de nectar qui se trouvent dans le calice de l'aimable lotus. Ces signes indiquent une destinée glorieuse, telle qu'elle est réservée aux seuls enfans de Raghou. La couleur de leur teint foncé ressemble à la nuance du col azuré de la colombe. Leurs épaules ont la largeur de celles du monarque des forêts. Leur regard intrépide est celui du lion courroucé, et leur voix est forte comme le son cadencé du tambour qui appelle au saint sacrifice. Je vois en eux ma propre image, et non pas seulement ma ressemblance; mais, en beaucoup de traits, ils ont de l'air de ma chère Sîtâ. Ce visage de la fille de Djanaka, beau comme le lotus, est toujours devant mes yeux : telles étaient ses dents, aussi blanches que des perles; telle était sa lèvre délicate, son oreille arrondie, son œil expressif, quoique leur regard ait quelque chose de la fierté de l'homme..... Leur demeure est dans ces bois; ce sont ceux où Sîtâ fut abandonnée, et ces enfans lui ressemblent... Et ces armes célestes, qui d'elles-mêmes se sont présentées à eux, et qui, d'après l'oracle des sages, ne doivent jamais, sans motif, abandonner notre famille... L'état de mon épouse, dont le sein renfermait le doux espoir de ma race... Ces pensées diverses occupent mon ame et remplissent mon cœur d'espérance et de crainte. Comment puis-je apprendre la vérité? Comment demander à ces jeunes gens l'histoire de leur naissance?

LAVA. Eh quoi! ce visage, qui répand partout la joie, est maintenant couvert de larmes, tel que le brillant lotus chargé de gouttes de rosée.

COUSA. Rappelle-toi, mon frère, que, privé de son épouse, le puissant Râma ne peut connaître que la tristesse. Pour ce cœur ainsi violemment séparé de sa bien-

Digitized by Google

aimée, le monde n'est qu'un affreux désert; et ce triste divorce ne saurait avoir un terme. Toi qui connais l'histoire de Râma, comment peux-tu demander le sujet de ses chagrins?

RAMA. Je tremble de leur faire une question... Allons, éloignons ces idées... Mon émotion a excité leur attention et leur pitié. Soyons ferme. Mes enfans, avez-vous lu les vers de Vâlmîki? Je voudrais bien entendre quelqu'un de ces morceaux où il dépeint les hauts faits de la race solaire.

COUSA. Nous avons lu le poème. J'en sais quelques passages. Si vous voulez, je vais vous en réciter.

RAMA. Je t'écoute.

COUSA. «Tous deux étaient également faits pour l'amour. Leurs tendres cœurs se répondaient. Râma était alors souverainement heureux; Sîtâ n'avait d'autre pensée que celle de son seigneur, et leur passion mutuelle couronnait tous les désirs de ces deux cœurs.»

RAMA. Je ne puis retenir mes larmes..... Oui, ces vers sont bien vrais. Hélas! ce monde est désormais sans charme, sans intérêt: c'est un chaos où règne le désordre, où l'on vit dans l'inquiétude, où tout finit par une triste séparation. Où est le bonheur? Sur quoi nos espérances peuvent-elles se reposer avec confiance? Où est le bien qui puisse être la source d'une félicité mutuelle? Où est cette union ferme et durable de deux cœurs aimans, également inséparables dans la joie et dans le chagrin? L'erreur toujours flétrit cette fleur de la vie. Béni soit le vers qui rappelle à mon ame le moindre des mérites sans nombre de ma bien-aimée, souvenirs que le tems, ennemi de la mémoire, voudrait me dérober! Je la vois encore, ma chère Sîtâ; fleur charmante de beauté, elle est d'abord renfermée dans son bouton, et chaque jour elle se développe pour l'amour: puis elle est épanouie, elle paraît dans tout

Digitized by Google

son éclat ; elle brûle, elle enflamme mon cœur, et du feu de la passion anime toutes mes pensées... Il est passé, ce tems des prodiges !

(Il devient pensif.)

LAVA. Comme il semble perdu dans ses réflexions ! Pas un soupir ne sort de son cœur, pas un signe de vie : tel est le silence, telle est l'immobilité de la statue sacrée, saint ornement d'un temple.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Les sages de l'hermitage, la reine, épouse de Dasaratha, et Aroundhatî, effrayés en apprenant la violence que les jeunes gens se sont permise envers le coursier consacré, se préparent à quitter ces solitudes aussi promptement qu'il leur est possible. Cependant leur marche est lente, l'âge retarde leurs pas, leur corps est affaibli, quoique leur ame soit encore forte.

RAMA. Quoi ? Aroundhatî et Djanaka, Vasichtha et ma vénérable mère sont ici ! (*Il se lève et regarde dehors.*) Oui, je vois le roi Djanaka. Sa vue m'afflige, elle m'abat comme ferait un coup de tonnerre. Et ces saints prêtres qui autrefois ont uni nos mains ! En voilà trop pour me rappeler les espérances que j'ai toutes perdues... Me rencontrer avec lui, c'est une tâche qui surpasse les forces de Râma.

UNE VOIX, derrière la scène.

Hélas ! l'aspect inattendu de Râma accable le vieux roi, et la reine, en ce moment, accourant au secours de son ancien ami, voit son fils et tombe sans connaissance.

Digitized by Google

RAMA. O mon père, reprenez vos sens ! O ma tendre mère, vivez pour voir votre fils ! Regardez-le : il est devant vous.

COUSA ET LAVA. Par ici, par ici.

(Ils sortent avec précipitation.)

FIN DU SIXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE SEPTIÈME.

LA SCÈNE REPRÉSENTE UN AMPHITHÉATRE SUR LES BORDS DU GANGE.

LAKCHMANA paraît.

Suivant les ordres du sage, j'ai arrangé un théâtre pour contenir cette nombreuse réunion de dieux, d'hommes, d'esprits de l'air, de la terre, de l'océan, de dieux serpens, et de tous les êtres qui respirent et qui ont le mouvement. Vâlmîki les a invités à venir ici, sur les bords sacrés du Gange, pour entendre un de ses ouvrages représenté, avec toute la pompe des drames, par les nymphes du ciel d'Indra. Tout est prêt, et l'assemblée attend..... Je vois approcher le roi, qui, dans son palais, se condamne aux austérités de l'anachorète.

RAMA arrive.

RAMA. Lakchmana, l'assemblée est-elle réunie pour la représentation ?

LAKCHM. Tout est prêt.

RAMA. Que ces deux jeunes gens, Lava et Cousa, soient placés avec le prince votre fils.

LAKCHM. Vos désirs sont prévenus; ils sont assis ensemble. Voici le siége royal.

RAMA *s'assied*. Que l'on commence.

Digitized by Google

LE DIRECTEUR entre sur la scène.

Ainsi parle par ma bouche le sage, fils de Pratchétas, oracle de la vérité. Que toutes les personnes assemblées ici veuillent bien écouter les histoires merveilleuses et sacrées qu'on va leur rapporter, comme si elles avaient été vues par l'œil d'une sainte prescience.

RAMA. C'est assez... Nous savons que les Richis sont tous pieux, que leur sagesse est exempte de la souillure des passions, et pleine des pensées d'immortalité. Leurs paroles ne peuvent mériter que notre respect et notre attention.

SITA, derrière la scène.

Hélas ! hélas ! où êtes-vous, cher et noble seigneur, brave Lakchmana ? où êtes-vous ? les animaux sauvages se pressent autour de moi pour me dévorer... Je suis seule, sans asile, sans défense dans cette forêt. Quelles cruelles souffrances !... Je ne puis plus supporter ce tourment, ces craintes ; je dévoue ma vie à Bhâgîrathî.

LAKCHM. Ces plaintes sont affreuses !

LE DIRECTEUR.

La fille de la Terre, la malheureuse reine, est ainsi abandonnée par son seigneur dans les bois solitaires... Et maintenant, accablée des douleurs de l'enfantement, elle se confie elle-même à l'eau sacrée du Gange.

(Il sort.)

RAMA, *se levant*. O mon amie, arrête ; je vole à ton secours.

Digitized by Google

LAKCHM. Sire, oubliez-vous que ce que vous voyez n'est qu'une fiction ?

RAMA. Hélas ! tel aurait été le funeste partage réservé par Râma à sa tendre épouse, à celle qui avait vécu avec lui au milieu des forêts !

LAKCHM. Rejetez ces idées... Ecoutons la pièce.

RAMA. Je suis armé... impénétrable comme le fer.

(Il s'assied.)

ENTRE SITA, supportée par PRITHIVI, déesse de la Terre, et GANGA, déesse du Gange, qui portent chacune un enfant nouveau né.

RAMA. Lakchmana, je suis perdu; mes sens s'égarent, je me trouble... soutenez-moi.

GANGA. Revenez à la vie, fille du roi de Vidéhâ. Le destin est maintenant votre ami. Reçue en sûreté au milieu des flots, vous venez d'y donner deux rejetons à la race de Raghou.

SITA. Cela peut-il être vrai ? sont-ce là mes enfans ?... Ah ! mon bien aimé seigneur !

(Elle s'évanouit.)

GANGA. Reprenez courage, mon enfant... revenez à la vie.

SITA. Qui êtes-vous ?

PRITH. C'est Bhâgîrathî, la déesse du Gange et la protectrice de la famille de votre seigneur.

SITA, *saluant Gangâ*. Recevez mes hommages.

GANGA. Puisse la récompense de la vertu être toujours avec vous ! Dans cette vénérable déesse, qui est la Terre, vous voyez votre mère.

SITA. Mon bonheur est-il en effet aussi grand ?

PRITH. Dans cet embrassement reçois-en l'assurance.

Digitized by Google

LAKCHM. La reine est tendrement chérie des déesses.

RAMA. L'ame des déesses est également ouverte à l'amour maternel. Ce sentiment est l'attribut commun de tous les êtres animés; c'est le nœud qui enchaîne, le fil qui tient l'univers; et, jusqu'à la fin du monde, c'est lui qui perpétue la vie.

SITA. Oh! que je serais heureuse maintenant, si je pouvais seulement penser que j'occupe une place dans le souvenir de mon seigneur!

PRITH. Ton seigneur?... Qui serait-ce?... As-tu un époux?

SITA. Est-il besoin de le nommer? Ma mère le connaît bien.

GANGA, *à Prithivi*. Reine, réfléchissez. Vous êtes le soutien de tous; et pouvez-vous partager les passions de l'ignorant? Considérez que, ce qu'il a fait, l'honneur de sa race l'exigeait impérieusement; de tristes discours, répandus au loin, imprimaient une tache à son nom. L'épreuve subie à Lankâ n'inspirait pas assez de confiance à ceux qui n'en avaient pas été les témoins. Le triomphe de cette royale et noble race a toujours été de réclamer l'hommage libre et indépendant de tout le monde... Dans cette position critique, Râma avait-il autre chose à faire que de suivre la route où il est entré?

PRITH. Déesse, j'écoute vos raisons avec plaisir; car une affection, que je ne puis vaincre, combat mes pensées et mon discours. Je connais bien l'amour de Râma, et le chagrin qu'il ressent de la perte de ma chère enfant. Cependant il ne vit que pour le bonheur de ses sujets: voilà ce qui, dans d'autres mondes, doit lui mériter une récompense.

SITA. Oh! ma mère, prenez-moi, cachez-moi dans votre sein.

Digitized by Google

GANGA. Arrêtez, mon enfant ; votre présence doit encore pendant long-tems répandre le bonheur sur la terre.

PRITH. Dans ce moment, ces enfans réclament tes soins.

SITA. Me voilà donc veuve !

PRITH. Comment cela pourrait-il être, puisque ton époux vit encore ?

SITA. Ai-je donc un époux ?

PRITH. Peux-tu dédaigner le bienfaiteur du monde ? Vous serez unis de nouveau, la renommée et le bonheur t'attendent encore.

LAKCHM. Entendez-vous la reine ?

RAMA. Que tout le monde accueille ce témoignage !

(On entend du bruit derrière le théâtre.)

Ecoutez, quelle autre merveille se prépare ?

SITA. Les cieux sont couverts.

GANGA. C'est vrai : contemplez, sous une apparence visible, les armes célestes, soumises aux ordres de Râma, issues d'abord de Crisâswa, données ensuite à Viswâmitra, et, après lui, à Râma.

DES VOIX, derrière la scène.

Grande reine, salut ! Voyez les fidèles serviteurs de vos enfans. Comme Râma vous le disait à vous-même, nous sommes ses serviteurs et ceux de ses fils.

SITA. O félicité ! ces armes divines apparaissent dans toute leur glore.

GANGA. Salut, serviteurs célestes dévoués à la race de Raghou, toujours disposés à faire la volonté de ses descendans... salut !... Ils disparaissent... Maintenant, ma fille, tournez vos yeux sur ces portraits enfantins de votre seigneur.

Digitized by Google

SITA. Et qui accomplira les rites sacrés que réclame leur naissance, et que le grand Vasichtha a toujours célébrés pour la famille de Raghou ?

GANGA. Cette pensée, ma fille, ne doit pas vous inquiéter. Lorsqu'ils n'auront plus besoin des soins d'une mère, nous les mènerons à l'hermitage de Vâlmîki. Le fils de Pratchétas, égal en pouvoir et en science à Angiras et à Vasichtha, deviendra leur maître, et accomplira les cérémonies que prescrira leur âge.

RAMA. C'était une bonne pensée.

LAKCH. Sire, ne vous apercevez-vous pas qu'on vous apprend ici, d'une manière détournée, la naissance de Cousa et de Lava ? Dès leur enfance, ils ont possédé les armes célestes ; ils ont tous deux reçu du grand Vâlmîki l'investiture sacrée, et leur jeunesse vigoureuse indique le nombre d'années qui se sont écoulées depuis que la belle princesse a été confinée dans les bois.

RAMA. Mon cœur bat vivement. Je ne puis exprimer mes pensées.

PRITH. Viens, ma fille, par ta présence, sanctifier la terre.

SITA. Très-volontiers, je suis fatiguée du monde.

PRITH. Acquitte-toi de tes devoirs maternels. Quand tes enfans n'auront plus besoin de toi, ton désir sera satisfait.

SITA. Qu'il en soit donc ainsi.

(Sîtâ, Gangâ et Prithivî sortent.)

RAMA. Elle est partie, partie pour toujours.

(Il se trouve mal.)

LAKCHM. Sage Vâlmîki, accordez-nous votre protection : car, sans doute, telle est l'intention de votre poème sacré.

Digitized by Google

UNE VOIX, derrière la scène.

Retirez les instrumens de musique, et que tous les spectateurs contemplent les merveilles qui vont avoir lieu par la volonté du grand Vâlmîki.

LAKCHM. Les eaux du Gange se soulèvent par un mouvement soudain... tout le ciel se couvre de divinités... Voyez... du sein des ondes apparaît Sîtâ soutenue par Gangâ et Prithivî : elle s'approche, la joie est sur son front.

AROUNDHATI, derrière le théâtre.

Recevez de nous une épouse pure et fidèle, la noble et sage Sîtâ.

LAKCHM. Prince, contemplez ces merveilles. Hélas ! il est toujours sans mouvement.

ENTRENT AROUNDHATI ET SITA.

La mère de Râma et d'autres personnes de la famille sont présentes, mais ne parlent pas.

AROUNDH. Pourquoi cette honte ? Hâtez-vous, mon enfant, et qu'en sentant votre main votre seigneur soit rendu à la vie.

SITA. Il s'éveille.

RAMA, *reprenant ses esprits*. Ma reine, mes amours !... ma vénérable mère ! la pieuse Aroundhatî, avec Richyasringa et la vertueuse Sântâ !... tous ici, tous heureux !

AROUNDH. Prince, écoutez : la déesse protectrice de votre race veut vous parler.

Digitized by Google

GANGA, en dehors.

Maître du monde, rappelez-vous votre prière (1). Vous avez demandé mes soins pour votre épouse ; vous m'avez suppliée de veiller toujours sur elle comme une mère, avec la même tendresse que si elle était Aroundhatî. Voyez, j'ai rempli vos désirs... ma dette est payée.

AROUNDH. Écoutez encore : la Terre, votre mère, vous adresse la parole.

PRITHIVI, en dehors.

Maître du monde, rappelez-vous votre prière. Vous avez confié Sîtâ à mes soins, vous m'avez dit de protéger ma fille : j'ai rempli vos désirs... ma dette est payée.

RAMA, *se prosternant.* Pécheur que je suis, comment ai-je mérité cette faveur céleste ?

AROUNDH. Peuple d'Ayodhyâ, recevez votre reine, que les grandes déesses, Gangâ et Prithivî, honorent si hautement, et qu'en ce moment moi-même, Aroundhatî, je vous présente. Les dieux en personne ont attesté sa pureté, et le feu a rendu témoignage à sa vertu sans tache. Fille du sacrifice, elle est reine et épouse du plus grand des descendans du soleil. Rappelez-vous ces faits, et rendez-lui le respect qui lui est dû.

LAKCHM. Ils sentent les reproches de la vertueuse Aroundhatî : toute la foule est prosternée avec respect devant la reine, tandis que, du haut des airs, les gardiens des sphères et les régens des planètes, dans le transport de leur joie, versent une pluie de fleurs célestes.

---

(1) *V.* le premier acte, l'invocation à Bhâgîrathî, et ensuite à la Terre.

Digitized by Google

ARoundh. Maître du monde, noble Râma, à la place de cette statue qui la représente, que Sîtâ elle-même assiste à votre sacrifice.

Rama. Oui, ma joie est extrême.

Lakchm., *à Sîtâ.* Reine, Lakchmana, en tremblant, ose vous offrir ses hommages.

Sita. Puisse une longue vie couronner un mérite comme le vôtre !

ARoundh. Le sage peut maintenant amener les deux aimables jumeaux, Cousa et Lava, pour embrasser leurs parens.

VALMIKI entre avec COUSA et LAVA.

DJANAKA est présent sans parler.

Valm. Voici vos parens, prince, votre oncle Lakchmana, votre aïeul, et la mère de votre père.

Sita. Mon père aussi !

Cousa et Lava. O mon père !... ô ma mère !

Rama, *les embrassant.* Voici le dédommagement de tous les maux que nous avons soufferts.

Sita. Viens, Cousa ! approche-toi, Lava ! embrassez votre mère, qui maintenant enfin est rendue à la vie.

Cousa et Lava. Que nous sommes heureux !

Sita, *à Valmîki.* Seigneur, je vous salue.

Valm. Puissiez-vous vivre long-tems !

Sita. Mon père ! environnée de tout ce que j'aime, comment puis-je supporter ce poids de bonheur ?

(On entend du bruit au dehors.)

Valm., *regardant dehors.* L'ennemi des dieux, Lavana, est mort, et le prince de Madhoura s'avance en ces lieux.

Lakchm. Tout conspire à rendre notre bonheur complet.

Rama. Je puis à peine croire à ce que je vois... Ainsi

Digitized by Google

cependant le destin se plaît à nous combler de prospérités.

VALM. Râma, est-il encore quelque chose qui réclame notre secours?

RAMA. Pieux solitaire, je n'ai qu'une demande à vous adresser. Puissent les chants inspirés, qui célèbrent cette histoire, charmer et purifier le cœur! que, semblables à l'amour d'une mère, ils allègent nos maux! que, pareils aux ondes du Gange, ils effacent nos péchés! Puissent l'imagination dramatique et le goût profond que l'écrivain a mis dans la description des faits et dans la composition de ses vers, lui assurer l'honneur dû au grand maître de l'art poétique, également familier avec cette science encore plus sublime qui nous donne la connaissance sacrée de l'être unique et suprême!

(Ils sortent.)

FIN DE LA SUITE DE L'HISTOIRE DE RAMA.

Digitized by Google

MOUDRA RAKCHASA,

ou

L'ANNEAU DU MINISTRE.

DRAME EN SEPT ACTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Le *Moudrâ Râkchasa* diffère entièrement des drames qui précèdent, et pour le mérite littéraire, et pour le genre d'intrigue qui en fait l'intérêt. Cette pièce est toute politique ; les personnages appartiennent à l'histoire. Au charme qu'apporte naturellement avec soi la peinture de mœurs vraies et antiques, vient ici se joindre le plaisir de retrouver sur la scène un prince indien dont nos annales d'Occident ont conservé le nom et attesté la puissance.

Le sujet du drame est, en lui-même, extrêmement simple. Un roi de Pâtalipoutra, nommé Nanda, a été assassiné, et la couronne a été donnée à Tchandragoupta, par le brahmane Tchânakya, auteur du complot. Le ministre de l'ancien roi, Râkchasa, s'est retiré dans une cour étrangère ; et comme son nom ne peut donner que plus d'autorité au nouveau prince, Tchânakya emploie, pour l'amener dans son parti, toutes les ressources de son esprit. Râkchasa est renvoyé par le roi qui l'avait accueilli ; effrayé du danger d'un ami, il vient, pour le délivrer, s'offrir lui-même à la mort, et se remet au pouvoir de ses ennemis, qui, au lieu du supplice qu'il attendait, lui donnent la place de premier ministre. Cette intrigue se trouve compliquée par différens détails d'exécution, qui, quelquefois peu vraisemblables, contribuent cependant d'une manière ingénieuse au dénouement qu'ils ont préparé. Sous le rapport de la moralité, ces hommes d'état n'ont d'autres principes que ceux du machiavélisme le plus révoltant ; mais un trait caractéristique, dans les inférieurs, et que l'on retrouve encore chez les Indiens modernes, c'est l'entier dévouement, la fidélité à toute épreuve qu'ils professent pour leurs maîtres ou leurs amis.

Digitized by Google

L'auteur de ce drame n'avait point l'imagination de Bhavabhoûti ou de Câlidâsa. Il a bien quelque vigueur dans la pensée, quelque force dans les sentimens ; mais rarement ses conceptions sont élevées, ses idées spirituelles et délicates. Son style tient nécessairement de la couleur de son esprit : du nerf, quelquefois de l'éclat, rarement de la grâce.

Le prologue attribue cette pièce à Visâkhadatta, fils de Prithou, surnommé grand roi (*mahârâdja*). Il n'est pas rare dans l'Inde, comme nous avons déjà eu occasion de le voir, qu'un prince soit auteur, ou du moins se donne les honneurs de ce titre. L'histoire cite, vers la fin du douzième siècle, le roi d'Ajmir, Prithou râdja, qui fut tué dans une bataille contre les Mahométans. Il est possible, mais on ne saurait l'affirmer, que Visâkhadatta ait été le fils de ce malheureux prince, d'autant plus qu'à la fin de la pièce on fait allusion aux victoires des étrangers, appelés *Mletchhas*.

Un brahmane de Mithilâ, nommé Vatéswara Misra, a fait, sur cette pièce, un commentaire singulier dans lequel il a voulu donner à cet ouvrage une double interprétation, essayant de le présenter comme un système de politique aussi bien que comme une composition dramatique. Il existe un autre commentaire de Gouhasêna.

Nous avons dit que ce qui devait augmenter l'intérêt du *Moudrâ Râkchasa*, c'était ce tableau d'événemens historiques qu'il avait l'avantage de présenter au lecteur. En effet, Tchandragoupta paraît être le même personnage que ce Sandrocottus, ou Sandracottus, dont nous parlent les écrivains classiques, et qui, contemporain d'Alexandre-le-Grand, monta sur le trône de Pâtalipoutra, ou Palibothra. Mégasthènes fut admis à sa cour ; il visita son camp, composé de quatre cent mille hommes, et Séleucus Nicanor, à qui il avait envoyé un riche présent d'éléphans, contracta avec lui une alliance honorable. Il régnait, dit-on, sur les Gangarides et les Prasiens, c'est-à-dire sur les peuples qui avoisinent le Gange et sur la contrée que les auteurs indiens appellent *prâtchî*, ou orientale. Il était d'une basse extraction, et n'avait obtenu son rang que par son courage et l'intrigue.

Tels sont les renseignemens donnés sur ce prince par les auteurs d'Occident, et s'ils ne sont pas entièrement semblables à ceux que nous transmettent les écrivains indiens, les uns et les autres sont d'ac-

Digitized by Google

cord pour ce qui regarde son nom, son histoire privée, sa fortune politique, sa capitale et les nations qu'il gouvernait. Une pareille coïncidence ne saurait être l'effet du hasard, et le nom de Tchandragoupta apparaît, dans l'histoire indienne, comme le seul guide qui puisse nous diriger dans le dédale chronologique de ces antiques annales.

W. Jones trouva le premier le rapport qui existe entre Tchandragoupta et Sandrocottus. Pour ses autorités il cite un poème de Somadéva, et une tragédie intitulée : *Le Couronnement de Tchandra*. Sans doute il veut désigner le recueil d'histoires appelé *Vrihat cathâ*, où il est en effet question de cet événement, et le drame dont nous présentons ici la traduction, mais qui cependant ne commence qu'après le couronnement de Tchandragoupta. Wilford, qui a rapporté fort au long l'histoire de ce monarque, insinue que le *Moudrâ Râkchasa* est composé de deux parties, dont l'une est le couronnement de Tchandragoupta, et l'autre sa réconciliation avec Râkchasa. Cette seconde partie est précisément la pièce qui suit : il est douteux que la première existe. M. Wilson donne différens extraits des ouvrages indiens, qui font connaître les événemens antérieurs à l'action du *Moudrâ Râkchasa*. Nous croyons utile pour le lecteur de lui offrir une courte analyse de ces récits.

Le roi Nanda, surnommé Mahâpadma, ou Sarvârthasiddhi, avait deux femmes : l'une se nommait Sounandâ, l'autre Mourâ. Celle-ci, par son extraction, appartenait à la caste des soûdras. Elle n'avait qu'un fils qui, de son nom, s'appelait Môria ; sa rivale en avait neuf. Le roi, devenu vieux, se retira des affaires, laissant le soin de son royaume aux neuf enfans de Sounandâ, et le commandement de l'armée à Môria. Celui-ci avait un grand nombre de fils, entr'autres Tchandragoupta, tous doués de grandes qualités, et dignes d'exciter la jalousie de leurs cousins. On leur tendit des embûches ; le père et les enfans y périrent, à l'exception de Tchandragoupta. Il avait pour ami un brahmane, nommé Vichnougoupta, fils de Tchanaka, et par cette raison surnommé Tchânakya. Ce brahmane, ayant reçu un affront des princes Nandas, jura de s'en venger. Il quitta leur capitale avec Tchandragoupta, et excita contre eux, par l'appât d'une conquête facile, un prince étranger, nommé Parvatendra ou Parvatéswara ; malgré la valeur et les talens de leur ministre Râkchasa, ils

Digitized by Google

furent vaincus et périrent malheureusement. Bien plus, les stratagèmes de Râkchasa, imaginés pour la perte de Tchandragoupta, furent tournés, par l'adresse de Tchânakya, contre Parvatendra qui perdit la vie. Malayakétou, fils de ce prince, effrayé du sort de son père, abandonna l'armée. Le vieux roi Nanda, qui était revenu un instant sur la scène du monde, après la mort de ses enfans, succomba aussi par suite des intrigues du brahmane, et le chemin du trône fut ainsi ouvert à Tchandragoupta. Râkchasa, à cette nouvelle, se rendit auprès de Malayakétou, lui représenta le peuple comme mal disposé pour Tchandragoupta, et lui promit de déployer tous ses moyens pour le mettre en possession d'un trône qui n'avait plus de maître légitime. Le prince, excité par ses discours, rassembla une armée que Râkchasa conduisit contre le fils de Môria.

Tels sont les faits qui forment comme l'avant-scène du drame. Nous croyons en avoir assez dit pour mettre le lecteur en état de suivre maintenant l'intrigue de la pièce.

Digitized by Google

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

PROLOGUE.

LE DIRECTEUR.

UNE ACTRICE.

PIÈCE. — HOMMES.

TCHANDRAGOUPTA, appelé aussi VRICHALA et MORIA, jeune roi de Pâtalipoutra.

TCHANAKYA, ou VICHNOUGOUPTA, appelé aussi COTILYA, brahmane, ministre de Tchandragoupta qui lui doit le trône.

RAKCHASA, ministre du dernier roi, ennemi de Tchandragoupta, et que Tchânakya veut attacher au parti de son maître.

MALAYAKÊTOU, fils de Parvatéswara, roi des montagnes, conduisant une armée contre Pâtalipoutra.

BHAGOURAYANA, son ami supposé.

NIPOUNAKA,
SIDDHARTHAKA,
DJIVASIDDHI,
SAMIDDHARTAKA,
UN HOMME,
} agens et émissaires de Tchânakya.

SARANGARAVA, élève de Tchânakya.

TCHANDANADASA,
SACATADASA,
} amis de Râkchasa.

LE FILS DE TCHANDANADASA,

VIRADHAGOUPTA,
PRIYAMVADAKA,
UN COURRIER,
} serviteurs et agens de Râkchasa.

VÊHINARA, serviteur de Tchânakya.

DJADJALI, chambellan de Malayakétou.

Digitized by Google

UN HUISSIER pour annoncer.

DEUX VÊTALIKAS, ou poètes musiciens.

DES PASSANS.

OFFICIERS, DOMESTIQUES.

FEMMES.

LA FEMME DE TCHANDANADASA.

SONOTTARA, femme au service de Tchandragoupta.

VIDJAYA, femme au service de Malayakétou.

PERSONNAGES DONT IL EST QUESTION.

NANDA, roi de Pâtalipoutra, nom collectif des fils de Sarvârthasiddhi, tués par les artifices de Tchânakya.

SARVARTHASIDDHI (son nom de famille est Nanda), ancien roi, replacé sur le trône par Râkchasa, après la mort de ses fils, et livré à une vie de dévotion.

PARVATAKA, ou PARVATÉSWARA, roi des montagnes, d'abord allié de Tchandragoupta, ensuite tué secrètement par Tchânakya.

VÈRODHAKA, frère de Pârvataka, tué par les émissaires de Râkchasa, au lieu de Tchandragoupta.

DIFFÉRENS PRINCES, CHEFS, ETC.

La scène est, tantôt à Pâtalipoutra, tantôt dans la capitale de Malayakétou, et ensuite dans son camp.

La durée de chaque acte est celle de l'action. Le tems entre les actes est incertain.

Digitized by Google

MOUDRA RAKCHASA,

OU

L'ANNEAU DU MINISTRE.

PROLOGUE.

LE DIRECTEUR paraît.

BÉNÉDICTION.

Puissiez-vous être protégés par l'esprit de Siva, de ce Dieu qui, voulant cacher Gangâ (1), éluda par ces réponses les questions de son épouse : Qu'est-ce qui brille ainsi sur votre front ? — C'est une portion de la lune (2). — N'a-t-elle pas de nom ? — Vous le savez, il est impossible que vous l'ayez oublié. — Je parle d'une femme, et non de la lune. — Que Vidjayâ (3) vous parle alors, si la lune ne vous satisfait pas.

Puissiez-vous encore être protégés par la danse du vainqueur de Tripoura, cette danse pour laquelle l'espace ne suffit pas! Le dieu saute légèrement, de peur d'ébranler la terre ; il contient ses gestes, de peur que ses bras ne touchent au-delà des limites des trois mondes ; il dirige ses regards étincelans sur le vide, de peur qu'ils ne consument les objets sur lesquels ils s'arrêteraient.

---

(1) Gangâ est l'objet de la jalousie de l'épouse de Siva. En descendant du ciel, elle fut reçue sur la tête de ce dieu.

(2) La lune est divisée en seize parties, appelées *calâ*.

(3) C'est le nom d'une suivante de Dourgâ, femme de Siva. On se rappelle que la lune est, chez les Indiens, un dieu masculin.

Digitized by Google

Assez... Cette assemblée m'a ordonné de représenter le drame intitulé *Moudrâ Râkchasa*, ouvrage de Visâkhadatta, petit-fils de Prithou, mahârâdja, et petit-fils du capitaine Vatéswaradatta. C'est un grand honneur pour moi que de jouer ce drame devant un auditoire aussi capable d'en apprécier le mérite. On a dit avec raison : Le labourage d'un fou produira une moisson dans un champ fertile : l'abondance du grain ne dépend pas de l'esprit du semeur. Je vais donc rentrer chez moi, avertir ma femme, et procéder, avec ma troupe, à la représentation... Voici ma maison... Entrons... Comment donc? Quelle fête est-ce aujourd'hui, que toutes les servantes sont ainsi occupées? L'une apporte de l'eau, l'autre broie des parfums, une troisième tresse une guirlande de fleurs variées, une quatrième soupire en soulevant le pilon... Il faut que j'en appelle une, et que je lui demande la cause de tout ce mouvement... Ici, toi ! ici, ménagère adroite, intelligente et sensible ! merveille de perfection, modèle de travail et de grâce, ici !

UNE ACTRICE paraît.

L'ACTR. Me voici, monsieur ; qu'ordonnez-vous ?

LE DIRECT. Dis-moi, que fait-on à la maison ? A-t-on invité quelques brahmanes pour faire honneur à ma famille, ou bien nous est-il arrivé des hôtes, pour que l'on fasse de pareils préparatifs ?

L'ACTR. Les brahmanes ont été invités par moi, monsieur.

LE DIRECT. Et pourquoi, je te prie ?

L'ACTR. Il y a aujourd'hui une éclipse de lune.

LE DIRECT. Qui dit cela ?

L'ACTR. Les gens de la ville.

LE DIRECT. Suspendez vos préparatifs pour les brahmanes invités. Il n'y a point aujourd'hui d'éclipse. On peut en croire un homme qui a étudié avec soin les soixante-

Digitized by Google

quatre divisions astronomiques (1) pour savoir quand la planète terrible, quand Kétou cherche à renverser de son trône le puissant Tchandra (2)...

UNE VOIX, derrière la scène.

Qui parle de détrôner le roi ?

LE DIRECT. Le sage (3) son ami est actif à le protéger.

L'ACTR. Mais qui donc, sur la terre, vient de faire une allusion si brusque au danger du monarque?

LE DIRECT. Je l'ignore, mais nous le trouverons ; je répéterai ce que je disais, et, s'il répète aussi son exclamation, nous pourrons reconnaître sa voix... Je sais quand le terrible Kétou essaie de détrôner Tchandra...

UNE VOIX, par derrière.

Qui menace le roi, quand je vis encore?

LE DIRECT. Ah ! je devine... C'est Côtilya (4), aussi mal fait d'esprit que de nom, celui qui, dans les feux de sa colère, a dévoré la famille de Nanda. Il n'a entendu qu'une partie de mes paroles, et les prend pour une marque d'hostilité contre son protégé.

L'ACTR. Il vient... Nous ferons mieux de nous retirer.

(Ils sortent.)

(1) Les astrologues divisent le ciel en soixante-quatre parties pour leurs opérations.

(2) Tchandra est un nom de la lune : Kétou est le nœud descendant. Il faut se rappeler ici que le roi est Tchandra-goupta, et son ennemi Malaya-kétou.

(3) Le texte dit *boudha*, qui signifie à la fois *la planète de Mercure*, et *un sage*, tel que Tchânakya.

(4) C'est un nom de Tchânakya, et ce mot indique une difformité au moral comme au physique.

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

LE THÉATRE REPRÉSENTE UNE RUE DEVANT LA MAISON DE TCHANAKYA, ET UNE PARTIE DE LA MAISON ELLE-MÊME.

PARAIT TCHANAKYA; ses cheveux sont dénoués (1).

Où est le misérable bavard qui, sottement, menace le monarque que j'ai élevé ? Est-il un audacieux qui puisse, sans trembler, voir cette chevelure menaçante? et plût aux dieux qu'ils pussent être pour toujours renoués, ces cheveux qui, longs et pendans, ressemblent à des serpens déchaînés contre la race de Nanda, ces tresses en désordre, pareilles à la fumée qui enveloppe un feu dévorant ! L'insensé, il ignore sa faiblesse ! voudrait-il donc, comme l'insecte téméraire, s'élancer dans la flamme mortelle allumée par mon ressentiment? Telle qu'un météore menaçant, qui brille au-dessus de la forêt embrasée qu'il dévore, ma colère a consumé tous mes ennemis. Holà! Sârangarava !

SARANGARAVA, son élève, se présente.

SARANG. Vos ordres, seigneur?

TCHANAK. Un siége.

SARANG. Seigneur, il est préparé sous le vestibule.

(1) La tête d'un brahmane est rasée à l'exception d'une touffe de cheveux, qu'on noue sur la tête. Tchânakya, outragé par les Nandas, avait défait cette tresse de cheveux, et juré de ne la renouer que lorsqu'il aurait exterminé ses ennemis. L'outrage qu'il avait reçu était d'avoir été chassé avec violence de la salle du festin.

Digitized by Google

TCHANAK. Apportez-le ici... Il n'est pas convenable que l'élève raisonne sur la volonté du maître.

(Sârangarava lui apporte un siége... Tchânakya s'assied.)

Quel est donc ce bruit répandu parmi les habitans ? on dit que Râkchasa, furieux de la chute totale de la race de Nanda, excite le fils ambitieux de Parvatéswara, qui voudrait venger la mort de son père, à faire cause commune avec lui; il lui promet de le rendre maître de l'ancien royaume de Nanda. Dans ce dessein, ils ont demandé le secours du grand roi des Mletchhas, et, en ce moment, ces fiers et redoutables ennemis conspirent ensemble la ruine de Vrichala. Oui, ce bruit peut être fondé !..... Tout le monde sait que j'avais juré la perte de Nanda, et que je lui ai donné la mort. Mon serment doit être accompli jusqu'au bout, et rien ne saurait m'arrêter. Ce que j'ai fait est connu de tout côté, et je n'ai plus aucun moyen d'empêcher cette histoire de se répandre au loin... Et pourquoi le ferais-je ? que l'on apprenne que les feux de ma colère, comme l'incendie d'une forêt, s'éteignent faute d'aliment et non par lassitude. La flamme de mon juste ressentiment a consumé toutes les branches qui ornaient la tige de ce Nanda, abandonnées des prêtres et du peuple; elle a enveloppé, étouffé sous les cendres de cet embrasement l'arbre qui soutenait l'orgueil de ses conseils; elle a couvert des nuages du chagrin ce ciel riant, où brillaient tant de lunes aimables, répandant sur mes ennemis la douce lumière de l'amour. Qu'ils triomphent donc maintenant, ceux qui naguère, les yeux baissés, le cœur soulevé d'indignation, mais comprimé par l'effroi, ont vu mon déshonneur, quand, arraché de mon siége, chassé de la salle du banquet, j'ai été insulté, mais non abattu ! aujourd'hui ils me voient fouler aux pieds Nanda, et lui enlever son royaume, tel que le lion qui va chasser le royal éléphant de la cime du mont

Digitized by Google

où, depuis long-tems, il siégeait comme sur un trône... Mon vœu est accompli; mais, pour la défense de Vrichala, je porte encore ces armes fatales qui ont détruit la race tyrannique de Nanda, de ce Nanda qui ressemblait à ces vapeurs malfaisantes que produit une terre marécageuse : il faut que la fortune de mon protégé prenne des racines aussi fortes que celles que le lotus odorant jette dans le lac où il est né. Que les fruits de mon amitié et de ma haine soient égaux; que mes amis et mes ennemis confessent que je puis aussi bien élever qu'abaisser un trône... Cependant, que me sert d'avoir abattu la tige des Nandas, d'avoir rallié la fortune à Tchandragoupta, si Râkchasa n'est point subjugué ? Sa fidélité inflexible survit à leur ruine, et, tant qu'il existera un seul membre de cette maison, fût-il très-éloigné, il sera notre ennemi... Eh bien ! j'y consens. Ayons recours à la ruse pour rompre cette ligue que nous ne pouvons attaquer de front. Le seul rejeton de la race de Nanda, le pieux anachorète Sarvârthasiddhi, s'est endormi dans la paix du tombeau, au moment même où Râkchasa promettait à Malayakétou que des moyens plus vigoureux seraient mis en usage pour renverser notre empire... Ta conduite est généreuse, noble ministre, saint brahmane, mortel digne du nom de Vrihaspati. La tourbe mercenaire obéit à ses maîtres par intérêt. Si, dans les tems d'adversité, elle garde sa foi, c'est qu'elle espère que l'avenir lui ramènera le pouvoir et les richesses. Qu'il y a peu d'hommes semblables à toi, qui, sans espoir de récompense, animé seulement par le souvenir des bienfaits que tu as reçus, te lançant au milieu des fatigues et des dangers, continues à servir encore ton maître, même après sa mort ! Par quels moyens changerai-je en amitié la haine d'un rival tel que toi ?... On tire peu de profit de l'alliance que l'on fait avec un insensé ou un lâche, de la dépendance où l'on réduit un brave et un homme prudent, à moins que la fidélité ne donne du prix

Digitized by Google

à leur mérite. Ceux qui à l'intelligence et au courage unissent le dévouement, sont attachés à leurs maîtres dans la mauvaise comme dans la bonne fortune... Cette affaire exige toute ma vigilance. Il faut, pour arriver à ce but, que j'emploie tous mes moyens. C'est ainsi déjà que le succès a couronné notre cause, et tourné contre lui ses projets ennemis... Au moment même où, désignant mon prince à la mort, il cherchait à renverser ma puissance, j'ai su gagner son émissaire, diriger le trait contre Parvatéswara, et répandre le bruit que Râkchasa était l'auteur du complot. Ainsi pense le peuple : mais le fils de la victime, Malayakétou, connaît la vérité. Elle lui fut révélée avec quelque intention par Bhâgourâyana, et cet aveu l'a fait fuir rempli d'épouvante. Aujourd'hui il est ligué avec Râkchasa, et, secondé par cet adroit politique, il peut braver la force de nos armes... Cependant quelque méfiance doit exister dans son union avec un homme soupçonné d'être le meurtrier de son père ; c'est une tache que, ni l'esprit, ni la ruse, ne peuvent effacer... J'ai des espions au dehors, au dedans : sous différens déguisemens, ils parcourent le royaume, habiles à parler toutes les langues, à prendre toutes les manières, adroits à montrer du zèle pour l'un ou l'autre parti, suivant l'occasion. Ici, mes agens, exercés dans toutes les ruses, fins et cauteleux, se mêlent assidument au milieu du peuple de la capitale ; ils le font parler, et notent, dans la multitude, les amis secrets de Nanda et de son ministre. Les chefs, dont les secours ont affermi Tchandragoupta sur le trône, sont fidèles à sa cause, et, serviteurs dévoués, font autour de lui une garde constante pour repousser tous les complots dirigés contre la vie ou la personne du roi... J'ai ici un camarade d'étude, habile dans la science de la politique (1)

(1) Le *Dandanîti*, ouvrage d'Ousanas, enseigne la politique. Les livres d'astrologie, ou *djyotich sâstras*, sont en soixante-quatre parties, appelées *angas*.

Digitized by Google

et dans l'astrologie : c'est le brahmane Indou sarmâ (1) : dès l'instant que j'ai juré la perte des Nandas, je l'ai fait venir en ces lieux, où il a paru comme un mendiant bouddhiste (2) : il a promptement fait connaissance avec les conseillers du roi, il est devenu leur ami. C'est celui en qui Râkchasa a le plus de confiance... C'est bien... (*Il se lève.*) Nous lui devrons notre triomphe. Oui, personne n'osera tourner nos projets en dérision. Tchandragoupta, sans ployer, supportera le fardeau royal, et gardera avec vigilance la proie dont il s'est emparé. Il ne doit pas compter sur les délices de l'indolence, celui dont l'audace a conquis un trône. Le roi des hommes et le monarque des bois doivent également repousser de fréquentes et vigoureuses attaques, pour jouir en paix du prix de leur vaillance.

(Il se retire.)

ENTRE NIPOUNAKA, espion au service de Tchânakya, déguisé, et portant un tableau sur lequel sont des figures d'Yama.

La dévotion à Yama doit être préférée. Lui seul protége notre existence. Tous les autres dieux laissent leurs serviteurs dans l'embarras, quand Yama envoie ses messagers pour les chercher. Mais fions-nous à Yama, et nous nous trouverons bien d'avoir toujours le même ami pendant la vie et après la mort.

Entrons ici pour montrer mes peintures et débiter ma chanson.

(Il entre dans la maison de Tchânakya.)

SARANG. Arrêtez, arrêtez, vous ne pouvez pas entrer ici.

NIPOUN. Non !..... Je vous prie, à qui est donc cette maison ?

---

(1) Il porte, dans la pièce, le nom de Djîvasiddhi.

(2) Le terme est *kchapanaka*. M. Wilson remarque que l'individu à qui ce nom est donné est djêna et non bouddhiste, confusion de mots, qui, suivant lui, indique une époque postérieure à la disparition des bouddhistes dans l'Inde.

Digitized by Google

SARANG. C'est celle de mon précepteur, dont le nom est heureux et bien choisi (1).

NIPOUN. Alors je suis chez un confrère... Laissez-moi donc passer. Il faut que je cause avec lui, et qu'il voie ce que je sais.

SARANG. Que pouvez-vous apprendre à mon maître, dites-moi ?

NIPOUN. Ne vous fâchez pas... Un homme ne saurait tout connaître... Il peut bien avoir appris certaines choses, c'est sûr ; mais tel que je suis, je puis...

SARANG. Comment osez-vous contester le mérite de mon maître ? Il sait tout.

NIPOUN. Sait-il, pensez-vous, à qui Tchandra (2) déplaît ?

SARANG. Qu'a-t-il à faire de pareilles connaissances ?

NIPOUN. Il saura ce qui est à savoir, j'ose le dire ; mais vous, vous ne comprenez qu'une chose, c'est que le lotus ne peut supporter Tchandra, que la disposition de Tchandra est antipathique à la forme et à la beauté du lotus, que cette place est remplie de plantes pareilles.....

TCHANAK., *l'entendant*. Il fait allusion à l'esprit de ceux qui sont opposés à Tchandragoupta.

SARANG. Quelles niaiseries dites-vous là ?

NIPOUN. Je dis des choses très-sensées, si...

SARANG. Quoi ?

NIPOUN. Si ceux qui m'entendent me comprennent.

---

(1) Ceci fait allusion à une idée superstitieuse qui consiste à attacher de l'importance aux noms harmonieux et propices.

(2) On se rappelle que Tchandra est un nom de la lune. On prend aussi ce mot pour Tchandragoupta.

Digitized by Google

TCHANAK., *haut*. Avance... tu trouveras un... ami qui veuille t'entendre et te comprendre.

NIPOUN. Longue vie à votre excellence!

TCHANAK., *à part*. Au milieu des nombreuses commissions que j'ai données, j'ai oublié celle qui était assignée à Nipounaka..... Ah! je me le rappelle. Il devait étudier l'état de l'esprit public et m'en faire un rapport. (*Haut.*) Bonjour, ami; assieds-toi.

NIPOUN. Je vous obéis.

(Il s'assied par terre.)

TCHANAK. Maintenant nos nouvelles?... Que disent les habitans? comment sont-ils disposés?

NIPOUN. Votre excellence a fait droit à toutes leurs plaintes, de manière qu'ils ne peuvent manquer de s'attacher à l'heureux Tchandragoupta... Cependant il y a dans la ville trois hommes attachés personnellement au ministre Râkchasa, qui ne peuvent supporter la prospérité de Sa Majesté.

TCHANAK. Ils sont donc fatigués de vivre? Qui sont-ils?

NIPOUN. Le premier est un mendiant bouddhiste.

TCHANAK., *à part*. Un mendiant bouddhiste... Excellent! (*Haut.*) Son nom?

NIPOUN. Djîvasiddhi.

TCHANAK., *à part*. C'est mon propre émissaire. (*Haut.*) Bien... Après?

NIPOUN. Un ami particulier de Râkchasa, le greffier Sacatadâsa.

TCHANAK., *à part*. Un greffier!... La chose est peu importante; cependant est-il bien de mépriser un ennemi, tout humble qu'il est? Il a été noté..., et Siddhârtaka a été attaché à lui en qualité d'ami. (*Haut.*) Le troisième?

NIPOUN. C'est encore un ami de Râkchasa, un habitant

Digitized by Google

de Pouchpapoura, prévôt des joailliers, nommé Tchandanadâsa. C'est dans sa maison que le ministre a laissé sa femme, lorsqu'il a fui de la cité.

TCHANAK., *à part.* Cet homme, en effet, doit être son ami. Ce n'est qu'à une personne qu'il pouvait estimer comme lui-même que Râkchasa a dû remettre un si précieux dépôt. (*Haut.*) Comment sais-tu que l'épouse de Râkchasa a été confiée à Tchandanadâsa ?

NIPOUN. Ce cachet (1) vous l'apprendra.

TCHANAK. *prend le cachet et lit le nom.* « Râkchasa »... Râkchasa est en mon pouvoir. (*Haut.*) Comment te l'es-tu procuré ?

NIPOUN. Je vais le dire à votre excellence. Votre désir était que je prisse note des sentimens et de la conduite des habitans. Pour obtenir accès dans leurs demeures, j'ai revêtu ce costume, et, entr'autres maisons, je suis entré dans celle de Tchandanadâsa. Après avoir montré mon tableau d'Yama, je commençais mon air, quand un petit enfant d'environ cinq ans, et d'une charmante figure, attiré par le bruit et par les cris des autres enfans qui étaient autour de moi, sortit de derrière une jalousie qui donnait sur la cour. « Il est sorti, il est sorti ! » s'écrient des voix de femmes partant aussitôt de l'appartement voisin, et une dame, venant à la porte, saisit l'enfant et le ramena malgré sa petite résistance. Elle s'était montrée avec une précaution visible, tellement qu'on n'avait vu d'elle que deux beaux bras. Dans sa lutte avec l'enfant cet anneau d'homme, trop large pour son doigt, a glissé ; et, comme il avait roulé jusqu'à mes pieds, j'ai guetté le moment de le ramasser sans être remarqué. Ayant vu qu'il portait le nom de Râkchasa, je le remets à votre excellence.

(1) Le cachet, dans l'Orient comme chez les anciens, servait, non pas à mettre une empreinte sur les lettres pour les fermer, mais à donner un moyen de vérifier la véracité d'un messager qui faisait une commission.

Digitized by Google

TCHANAK. Sârangarava ! (*Celui-ci se présente. A Nipounaka.*) Tu peux te retirer, maintenant que j'ai entendu ton histoire ; mais avant peu tes travaux seront récompensés.

NIPOUN. Je vous obéis.

(Il sort.)

TCHANAK. Du papier et de l'encre !..... Qu'écrirai-je ? Voilà qui doit me soumettre Râkchasa.

ENTRE SONOTTARA.

SONOTT. Victoire à votre excellence !

TCHANAK., *à part.* J'en accepte l'augure (1). (*Haut.*) Sonottarâ, quelles nouvelles ?

SONOTT. Sa Majesté Srî (2) Tchandra m'a envoyée vers vous pour vous présenter ses profonds respects et vous demander votre présence dans la cérémonie funèbre en l'honneur de Parvatéswara. Son désir est d'offrir à de savans brahmanes les joyaux et les ornemens de prix que portait ce prince.

TCHANAK., *à part.* En tout, il se rencontre avec mes désirs. (*Haut.*) Allez, Sonottarâ, dites au roi que son projet est fort convenable, et doit être promptement exécuté... Pour les pierreries, elles sont sans doute de prix, et ne peuvent être données qu'à des brahmanes de renom. Je veux mettre leur mérite à l'épreuve, avant qu'ils reçoivent ces présens de sa main.

SONOTT. Vos ordres seront remplis.

(Elle sort.)

---

(1) La phrase adressée par la suivante à Tchânakya est une phrase usuelle et ordinaire. Celui-ci la prend comme un augure favorable, d'après une idée superstitieuse, commune à tous les peuples.

(2) Le mot *srî* correspond ici au mot *divus*, employé pour les empereurs romains.

Digitized by Google

TCHANAK. Sârangarava, allez trouver Viswavasou; priez-le, lui et ses deux frères, de recevoir ces cadeaux de la part du roi, et de se rendre auprès de moi.

(Sârangarava sort.)

TCHANAK. Que dirai-je encore dans cette lettre?... Mes espions m'informent que les princes Mletchhas les plus distingués sont au nombre de cinq : ce sont Tchitravarmâ, roi de Côlouta (1); le roi de Malaya, Nrisinha à la voix de lion; le monarque de Casmîra, le brave Pouchcarâkcha; le prince de Sindhou, Sindhouséna, renommé comme vainqueur de ses ennemis; et le souverain de Pârasika, Méghâkhya, aussi sauvage qu'un buffle indompté. Voilà les alliés de Râkchasa... J'écris leurs noms, que Tchitragoupta (2) les efface de dessus son registre..... Non, pas leurs noms... Il est tout aussi bien de laisser quelque incertitude... Holà! Sârangarava!

(Il entre.)

J'ai réfléchi... De savans brahmanes n'écrivent pas toujours d'une manière claire... Portez ces instructions à Siddhârthaka. (*Il lui parle bas.*) Ceux pour qui la note est écrite la comprendront aisément..... Qu'elle soit copiée par Sacatadâsa, et pliée en forme de lettre, mais sans adresse; et que l'écrivain ne sache pas que c'est pour moi.

SARANG. Vos intentions seront suivies.

(Il sort.)

TCHANAK. Malayakétou est vaincu.

ENTRE SIDDHARTHAKA (3).

SIDDH. Victoire à votre excellence!... La lettre est préparée.

---

(1) Plus loin on trouve Coulouttha.

(2) C'est le greffier de la Mort.

(3) On reconnaît, dans cette entrée de Siddhârthaka, la méthode des anciens

Digitized by Google

TCHANAK. Que je la lise... Bien, maintenant marque-la de ce sceau.

(Il lui donne le cachet de Râkchasa.)

SIDDH. C'est fait..... Avez-vous autre chose à me commander?

TCHANAK. J'aurais à te confier... une affaire de grande importance.

SIDDH. Je me tiens fort honoré de cette confiance.

TCHANAK. Vas à la place d'exécution... Préviens secrètement l'exécuteur. Puis affecte la plus grande fureur, attaque les officiers : ceux-ci, avertis d'avance, fuiront avec tous les dehors de la terreur; ils se disperseront. Alors brise les chaînes de Sacatadâsa, et avec lui fuis auprès de Râkchasa. Celui-ci, pour avoir sauvé son ami, te donnera une riche récompense, que tu accepteras. Pour quelque tems tu resteras auprès de lui, jusqu'à ce que les ennemis approchent de la ville. A cette époque nos projets auront réussi.

SIDDH. Je me soumets à vos ordres.

(Il sort.)

TCHANAK. Sârangarava!

(Celui-ci se présente.)

Porte aux officiers de justice (1) ces ordres du roi; que le mendiant bouddhiste, nommé Djîvasiddhi, soit arrêté; qu'il soit proclamé qu'il avait ici une commission de Râkchasa, et que c'est lui qui, par le moyen de la statue empoisonnée (2), a donné la mort au roi Parvatéswara; que

---

poètes dramatiques, qui, sous ce rapport, ne ménageaient point la vraisemblance. Une commission était aussitôt faite que donnée.

(1) Leurs titres sont *câlapasika* et *dandapâsika*, c'est-à-dire, porteurs du nœud de mort et du bâton.

(2) Râkchasa, par un art magique, avait préparé une statue empoisonnée qui devait causer la mort de Tchandragoupta. La ruse fut découverte par Tchânakya, qui fit servir cette statue à la mort de Parvatéswara. M. Wilson juge à propos de

Digitized by Google

cette sentence soit criée, et ensuite qu'il soit banni avec mépris de la capitale... Que l'on arrête aussi le greffier Sacatadâsa, que Râkchasa excite à conspirer contre le roi; qu'il soit conduit au pal, et sa famille jetée dans les fers.

SARANG. Vos ordres seront exécutés.

(Il sort.)

TCHANAK. Maintenant Râkchasa est pris.

ENTRE SIDDHARTHAKA.

SIDDH. Nous avons pris...

TCHANAK., *à part.* Râkchasa ! c'est très-vrai. (*Haut.*) Qui ?

SIDDH. Les mesures nécessaires pour remplir les vues de votre excellence. Je pars pour les mettre à exécution.

TCHANAK. C'est bien : donne-lui la lettre et l'anneau... Sois heureux.

SIDDH. Je me conformerai à vos ordres.

(Il sort.)

ENTRE SARANGARAVA.

SARANG. Les officiers obéissent aux ordres du roi.

TCHANAK. Actuellement, mon enfant, fais venir le prévôt des joailliers. On le nomme Tchandanadâsa.

SARANG. Je vous obéis. (*Il sort, et revient avec lui.*) Par ici, prévôt.

---

mettre une statue empoisonnée à la place d'une jeune fille dont les embrassemens donnaient la mort. On dit, à ce sujet, que des papillons, se reposant sur elle, périssaient à l'instant. On peut expliquer le fait en supposant qu'une jeune courtisane, chargée, par Râkchasa, d'empoisonner le prince auprès duquel elle serait introduite, fut trompée, et que Parvatéswara devint sa victime.

Digitized by Google

TCHANDANADASA, *à part*. La cruauté de Tchânakya envers les innocens doit m'épouvanter, moi qui suis coupable envers lui... Que puis-je attendre ?... Dans la crainte que ma maison ne fût forcée par le tyran, j'ai chargé mes amis d'éloigner la famille de Râkchasa ; maintenant je suis prêt, résigné à tout ce qui peut m'arriver.

SARANG. Seigneur, voici Tchandanadâsa.

TCHAND. Gloire à votre excellence !

TCHANAK. Prévôt, vous êtes le bien venu... Asseyez-vous.

TCHAND. Excusez-moi, seigneur. Les honneurs, qui ne conviennent pas à notre rang, sont un poids pour celui qui a l'ame modeste... Je vais m'asseoir par terre, si vous le trouvez bon.

TCHANAK. Cela ne doit pas être. Cette distance ne saurait exister entre vous et un homme comme moi. Ici, asseyez-vous.

TCHAND. J'y consens, puisque vous le voulez. (*A part.*) Quel est son dessein ?

TCHANAK. Maintenant, prévôt, dites-moi, votre commerce va-t-il bien ?

TCHAND. Sous la protection de votre excellence, tous les commerces doivent prospérer, et le mien aussi par conséquent.

TCHANAK. Et se rappelle-t-on toujours les nombreuses vertus de ses anciens maîtres, quand on parle avec complaisance des vices de Tchandragoupta ?

TCHAND., *se bouchant les oreilles*. Je ne puis entendre ces paroles. Les vertus de Sa Majesté causent cette douce satisfaction que répand la lune d'automne.

TCHANAK. C'est ce que je souhaite ; mais tous les rois attendent quelque reconnaissance de ceux qu'ils chérissent.

Digitized by Google

TCHAND. Vous n'avez qu'à parler, seigneur; quelles sommes demandez-vous ?

TCHANAK. Vous vous méprenez. Nous sommes sous le règne de Tchandragoupta, et non sous celui de Nanda. Son ame, remplie d'avarice, pouvait accepter vos trésors : votre roi, aujourd'hui, estime que votre bonheur est sa richesse.

TCHAND. J'ai du plaisir à vous entendre.

TCHANAK. Vous demanderez, sans doute, comment un semblable bonheur peut être assuré?

TCHAND. Je vous écoute.

TCHANAK. La chose est aisée... Que personne n'ose s'opposer à son souverain !

TCHAND. Et quel malheureux, quel insensé aurait cette prétention ?... Votre excellence peut-elle croire qu'il y ait un homme capable de cette audace ?

TCHANAK. Cet homme, c'est vous.

TCHAND. Hélas ! comment la paille pourrait-elle braver le feu ?

TCHANAK. Cependant la chose est ainsi... Pourquoi, même en ce moment, votre maison sert-elle d'asile à la famille de Râkchasa, ennemi déclaré de Tchandragoupta ?

TCHAND. Le fait est faux... Quelque ennemi lâche et secret est venu vous faire ce rapport.

TCHANAK. Ne vous alarmez pas... Les perfides serviteurs du dernier souverain, lorsqu'ils ont fui cet empire, ont contraint par la force les honnêtes citoyens à donner, malgré eux, asile à leurs familles. Ceux-ci ne peuvent être blâmés pour ce fait; le seul acte qui constitue la faute, c'est de le cacher.

TCHAND. J'avoue que, plus anciennement, la famille de Râkchasa a été reçue chez moi.

TCHANAK. Cette déclaration maintenant est fausse : la

Digitized by Google

première insinuait que jamais ils n'avaient été accueillis dans votre maison.

TCHAND. Je le confesse, en cette partie mon aveu n'était pas sincère.

TCHANAK. Un semblable défaut de sincérité sera estimé comme il le mérite... Mais remettez entre nos mains la famille de Râkchasa, et l'on pourra vous excuser.

TCHAND. Je vous l'ai déjà dit; ils ne sont plus chez moi.

TCHANAK. Où sont-ils allés?

TCHAND. Je l'ignore.

TCHANAK. En cela, vous dites la vérité?... vous ne le savez pas?... Bien, marchand, bien! lorsque vous y penserez le moins, vous recevrez votre récompense, comme celle que Vichnougoupta reçut autrefois de Nanda. Pouvez-vous être assez insensé pour espérer que Râkchasa triomphe de Vrichala? Avez-vous oublié que la Fortune a quitté Nanda pendant sa vie, lorsqu'il avait toute sa puissance, des amis, des soldats pour le suivre? Aujourd'hui elle est pour jamais fiancée, unie à Tchandragoupta, comme la lumière à l'astre des nuits (1). Et qui osera les séparer? qui sera assez téméraire pour confier son bras à la gueule du lion, pour essayer d'arracher ses ongles aigus, rouges comme la lune du crépuscule, et teints du sang de l'éléphant qu'il vient de déchirer?

TCHAND. Le succès a justifié ce langage.

(On entend du bruit derrière la scène.)

TCHANAK. Eh bien! Sârangarava, qu'est-il arrivé?

SARANG. Seigneur, le mendiant bouddhiste, nommé Djîvasiddhi, est banni de la ville par ordre du roi.

TCHANAK. Un saint homme!... je plains son sort... Ce-

(1) De la clarté de la lune on fait une nymphe qu'on marie au dieu Lunus.

Digitized by Google

pendant tel est le traitement que méritent les ennemis du prince. Vous voyez, bon prévôt, que Vrichala est déterminé à traiter ses ennemis avec une juste sévérité. Ecoutez le conseil d'un ami, et remettez entre nos mains la famille de Râkchasa;... Alors la faveur de Tchandragoupta vous est assurée pour toujours.

TCHAND. Ils ne sont pas dans ma maison.

(On entend du bruit au dehors.)

TCHANAK. Encore... Sârangarava ! qu'y a-t-il ?

SARANG. Le greffier Sacatadâsa, seigneur, est conduit dehors pour être empalé.

TCHANAK. Qu'il recueille le fruit de sa désobéissance... Vous voyez que le roi est sévère... Croyez-moi, prévôt, il ne vous pardonnera pas de donner un asile à ceux qui sont ses ennemis. Remettez-les entre nos mains; c'est le moyen de vous sauver la vie, à vous et aux vôtres.

TCHAND. Quels signes de terreur voyez-vous en moi, pour penser que je puisse être amené par la crainte de la mort à sacrifier ceux que j'ai accueillis ? Mais je vous l'ai dit; ceux que vous me demandez ne sont plus en mon pouvoir... Que voulez-vous encore de moi ?

TCHANAK. Telle est votre résolution ?

TCHAND. Oui.

TCHANAK., *à part.* C'est bien dit. Le désir des richesses est commun, l'amour de la science n'est pas rare; mais bien plus rare est le généreux dévouement dont ce marchand donne un si noble exemple. (*Haut.*) C'est là votre dernière détermination ?

TCHAND. Oui.

TCHANAK. Attendez-vous à la colère du roi.

TCHAND. J'y suis préparé. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Digitized by Google

TCHANAK. Sârangarava, dites aux officiers (1) de s'assurer de ce traître... Qu'on l'arrête, qu'on s'empare de sa maison et de sa famille, et qu'ils soient étroitement gardés, jusqu'à ce que j'aie fait mon rapport au roi : c'est lui qui décidera de sa vie.

SARANG. Vos ordres seront remplis... Par ici, prévôt.

TCHAND. Je vous suis. (*A part.*) Heureux de mourir victime, non de la fragilité humaine, mais de l'amitié!

(Ils sortent.)

TCHANAK. Râkchasa est maintenant à nous. Lorsqu'il apprendra la fidélité et le péril imminent de Tchandanadâsa, dont il devra s'accuser lui-même, il voudra, j'en suis sûr, prévenir le sacrifice ; et, loin de souffrir que ce marchand meure pour lui, il viendra offrir sa vie, qu'il regardera comme beaucoup moins précieuse que celle d'un pareil ami.

(On entend du bruit.)

Qu'est-ce encore?

ENTRE SARANGARAVA.

SARANG. Siddhârthaka a sauvé Sacatadâsa, seigneur, au moment où il allait recevoir la mort, et ils se sont enfuis tous deux.

TCHANAK., *à part.* Notre début est heureux. (*Haut.*) Enfuis, dites-vous? Vite, mon enfant, ordonnez à Bhâgourâyana de se hâter et de les arrêter.

(Sârangarava sort et revient.)

SARANG. Hélas! seigneur, il a aussi disparu.

TCHANAK., *à part.* C'est bien. (*Haut.*) Qu'il soit poursuivi. Où sont les officiers (2)?

---

(1) Ces officiers se nomment Dourgapâlaka et Vidjayapâlaka. Ce sont là ou des noms propres ou des noms de dignités.

(2) Le texte donne leurs noms : Bhadrabhatta, Pourouchadatta, Dingirâta, Balagoupta, Râdjasêna, Rahitâkcha, Vidjayavarmâ.

Digitized by Google

SARANG. Ils sont frappés de terreur; Bhadrabhatta et beaucoup d'autres chefs, m'a-t-on dit, seigneur, étaient partis ce matin long-tems avant le jour.

TCHANAK., *à part.* Tant mieux, c'est pour notre triomphe. (*Haut.*) Qu'ils partent; nous ne les regrettons pas. Ceux qui maintenant ont fui avaient dans leurs cœurs abandonné notre cause. Qu'ils soient libres de s'éloigner, tous ceux qui veulent nous quitter. Je n'ai pas besoin d'eux, tant que j'aurai cette ame ferme qui a renversé Nanda, cette ame qui est plus forte en moi que cent armées. Que je conserve la force de mon esprit; quoique seul, je suis sûr de vaincre. Pour les fugitifs, ils seront arrêtés, et recevront leur récompense. (*A part.*) A présent, Râkchasa, tu ne peux nous échapper. Je te verrai dompté et soumis à la volonté de mon souverain... Il marche maintenant, libre et indépendant; il se trouvera bientôt arrêté par une puissance supérieure, comme l'éléphant qui, fier et superbe, s'avance avec orgueil sur le bord des torrens frais et impétueux, au milieu des bois qui l'ont vu naître.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

LE THÉATRE REPRÉSENTE UNE RUE, DEVANT LA MAISON DE RAKCHASA, DANS LA CAPITALE DU ROI MALAYAKÉTOU.

ENTRE VIRADHAGOUPTA, agent de Râkchasa, déguisé en psylle ou chasseur de serpens.

VIRADH. Ceux qui connaissent les charmes et les signes puissans peuvent, sans craindre, toucher les serpens les plus terribles.

UN PASSANT. Holà! quoi? qui êtes-vous?

VIRADH. Un chasseur de serpens, mon beau monsieur. Mon nom est Djîrmasiddhi... Que dites-vous? Vous voudriez toucher mes serpens? Quelle est votre profession, je vous prie?... Ah! je le vois, serviteur du prince!... vous ferez mieux de ne pas vous mêler de serpens. Même un chasseur de serpens, par profession, familier avec les antidotes, peut être en danger dans un moment de négligence. Il est comme un homme monté sur un éléphant rétif, ou comme le ministre d'un roi, fier de la faveur de son maître, toujours à la veille de sa perte... Ah! notre homme est parti.

UN SECOND PASSANT. Qu'avez-vous dans votre panier, mon camarade?

VIRADH. Des serpens apprivoisés, mon cher monsieur, qui me font gagner ma vie. Avez-vous envie de les voir? Je vais les montrer là, dans la cour de cette maison : cet endroit-ci n'est pas convenable.

LE SECOND PASSANT. Fou que vous êtes, c'est la maison de

Digitized by Google

Râkchasa, ministre du prince. Nous n'y avons pas nos entrées.

VIRADH. Alors, monsieur, passez votre chemin. Par l'autorité de mon métier, je me fais fort d'y entrer... Oui... Me voilà débarrassé de lui... C'est une chose étrange ; quelle sera la fin de tout ceci ? Les efforts de mon maître Râkchasa pour ébranler le pouvoir de Tchandragoupta sont tous déjoués par la prévoyance de Tchânakya. Cependant, quand je considère Malayakétou secondé par la haute sagesse de Râkchasa, je ne puis m'empêcher de voir d'avance la souveraine puissance enlevée à Tchandragoupta. La fortune est attachée à la cause du fils de Môria, par des liens fortement tissus de la main de Tchânakya : toutefois celle de Râkchasa semble souvent sur le point de briser les chaînes qu'on lui impose... Entre de pareils ennemis, entre de tels maîtres en politique, la cause de Nanda est en suspens, et la fortune balance ; tels que deux puissans éléphans qui se disputent les amours de leur jeune compagne, incertaine dans son choix, tels ces deux ministres sollicitent les faveurs de la fortune flottante et irrésolue... Bien, le moment est propice: Entrons auprès de Râkchasa.

(Il sort.)

LA SCÈNE REPRÉSENTE UN APPARTEMENT.

RAKCHASA paraît avec sa suite.

Hélas ! mes soins sont inutiles ; les inquiétudes du jour, les veilles de la nuit demeurent pour moi sans résultat, depuis que, semblable à la race d'Yadou, la famille de Nanda a péri jusqu'au dernier, exterminée par des ennemis puissans, et poursuivie par l'inflexible destin. Aujourd'hui, un nouveau maître réclame mes services et mon zèle ; non pas que je saisisse une espérance mercenaire de fortune, ou que j'éprouve, pour la sûreté de ma vie, de lâches appréhensions, ou bien que j'aspire sottement à la jouis-

Digitized by Google

sance d'une autorité passagère, et qu'enfin j'oublie mes anciens sermens. Je m'attache à ce souverain, pour mieux abattre les ennemis de Nanda, pour payer à sa mémoire le tribut de vengeance qu'elle exige. O déesse, dont le trône est un lotus (1), as-tu pu croire, aussi légèrement, que Nanda devait être oublié? As-tu pu prodiguer toute ta faveur à son ennemi, au vil rejeton de Môria? N'était-il donc aucun chef de noble sang qui méritât d'attirer tes volages regards, pour que tu aimasses mieux aller chercher, pour l'élever jusqu'au trône, un homme bas et sans caste (2)? et, par un caprice vraiment féminin, car les femmes sont aussi inconstantes que la fleur qui s'épanouit et disparaît, as-tu bien pu fuir loin du mérite qui devait te fixer? Mais je te punirai de ta légèreté, en abattant ton favori... Voilà pourquoi j'ai confié aux soins d'un ami mon épouse et mon enfant, et qu'en fuyant de la capitale je les ai laissés derrière moi : j'ai voulu montrer que je conservais le ferme espoir de revenir auprès d'eux et dans mon palais, et qu'ainsi le zèle de ceux qui sont encore fidèles à la cause de Nanda ne devait pas être abattu par le désespoir. Sacatadâsa a reçu d'immenses trésors destinés à récompenser nos émissaires envoyés pour travailler, par la ruse, à la mort de Tchandragoupta, ou pour entretenir la haine secrète de ses ennemis. Djîvasiddhi et quelques autres confidens sont désignés pour me faire parvenir à chaque instant des nouvelles de tout ce qui arrive. Que peut-on imaginer de plus? Mon ancien maître, qui, pour son propre malheur, a élevé un jeune tigre, et son illustre race sont pour toujours dans ma pensée. Puissé-je frapper au cœur, avec la flèche de la prudence, le cruel qui les a détruits, à moins que le destin ne lui serve de bouclier!

---

(1) C'est Lakchmî, déesse de la prospérité.

(2) On se rappelle que Mourâ, aïeule de Tchandragoupta, était de la dernière caste, de celle des soûdras, ou esclaves.

Digitized by Google

ENTRE DJADJALI, chambellan de Malayakétou.

DJADJ. Salut à votre excellence !

RAKCH. Bonjour, Djadjâli. Qui vous amène ici ?

DJADJ. Je viens de la part du prince. Malayakétou est fâché de voir votre excellence négliger les soins qui regardent votre propre personne; et, sans demander que vous perdiez le souvenir de votre ancien monarque, il vous prie d'avoir pour lui quelque complaisance. Il vous envoie ces bijoux, qu'il a portés lui-même, et il espère que votre excellence voudra bien s'en parer.

RAKCH. Mon digne ami, dites à votre noble souverain que les vertus de mon ancien et gracieux seigneur sont toutes effacées par les qualités de sa hautesse; mais que je ne dois pas orner ma personne, tant que je serai sous le coup humiliant de ma dernière défaite, tant que mes ennemis ne seront pas tous exterminés, et que je n'aurai pas élevé son trône d'or dans le palais de nos rois.

DJADJ. Ce sera une chose aisée pour votre excellence; ainsi recevez avec respect la première faveur du prince.

RAKCH. Je respecte ses ordres, et j'espère de même que vous vous rendrez aux miens. En cela vous accomplirez la volonté même du prince.

DJADJ. Je vous obéis, seigneur, et je me retire.

RAKCH. Je vous salue.

(Djadjâli sort avec les bijoux.)

RAKCH. Priyamvadaka ! qui demande à me voir ?

PRIYAMVADAKA entre avec VIRADHAGOUPTA.

RAKCH. Quel est cet homme ?

PRIYAMV. Un chasseur de serpens, seigneur.

Digitized by Google

RAKCH., *sentant son œil gauche trembler* (1). Que signifie cette circonstance?... Et la vue d'un serpent aussi?... Je n'ai point de plaisir à un pareil spectacle. Faites-lui un cadeau, et qu'il s'en aille.

PRIYAMV., *à Virâdhagoupta.* Voici pour votre peine d'être venu voir le ministre, mais non pour celle de lui avoir montré vos serpens.

VIRADH. Dites au ministre, je vous prie, qu'outre mon métier de montrer les serpens, je suis aussi poète dans la langue vulgaire. Si je ne puis avoir l'honneur de le voir, qu'il ait au moins la bonté de lire ceci.

(Il lui donne un papier.)

PRIYAMV. Il dit, seigneur, qu'il est poète et chasseur de serpens; il vous prie de lire ce papier.

(Il le lui remet.)

RAKCH., *lisant.* « L'abeille laborieuse, qui extrait de chaque fleur un doux nectar, convertit tout son butin en un miel odorant, pour l'usage des autres. » (*A part.*) Il signifie, par ces mots, qu'il apporte des nouvelles de la capitale, qui est la ville des fleurs... (2). Quel peut être cet homme?... C'est Virâdhagoupta, oui, tel était son déguisement. (*Haut.*) Dites-lui d'approcher. Ce n'est pas un poète ordinaire, et il mérite nos éloges.

(Priyamvadaka fait approcher Virâdhagoupta.)

RAKCH. Priyamvadaka, je vais voir ces serpens. Pendant ce tems-là, allez, vous et vos camarades, à vos différentes occupations.

PRIYAMV. Nous vous obéissons, seigneur.

(Il sort avec la suite de Râkchasa.)

RAKCH. Mon ami Virâdhagoupta, asseyez-vous.

---

(1) C'est un signe de mauvais augure, ainsi que la vue d'un serpent.

(2) La ville de Pâtalipoutra se nomme aussi Cousoumapoura, ou Pouchpapoura, ville des fleurs.

Digitized by Google

VIRADH. Je me rends à vos désirs, seigneur.

RAKCH. J'éprouve du chagrin à vous voir en cet état. Quel affreux destin poursuit les amis de Nanda!

VIRADH. Ne vous affligez pas, seigneur. Votre sagesse, avant peu, nous rendra tous à notre première fortune.

RAKCH. Quelles nouvelles de Pouchpapoura?

VIRADH. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Où commencerai-je?

RAKCH. A l'entrée de Tchandragoupta dans la ville... Dites-moi ce que mes agens ont fait depuis ce moment.

VIRADH. Rappelez-vous, seigneur, cette ligue formée par Tchânakya. Parvatéswara et Tchandragoupta, alors alliés, amenèrent, contre notre ville, leurs forces combinées: une multitude sauvage, composée de Sacas, d'Yavanas et de Kirâtas, les féroces Câmbodjas avec les tribus qui habitent au-delà des fleuves de l'ouest, les Bahlikas et les Pârasikas, se répandaient sur nous comme un déluge.

RAKCH. Qui osera attaquer la cité, tant que je respire?... Allons, que les murailles soient garnies d'archers; que les éléphans soient placés aux portes; que tous ceux qui méprisent un faible ennemi, qui aspirent à la gloire des combats et qui ne craignent pas la mort, me suivent au champ d'honneur.

VIRADH. Remettez-vous... Je parle seulement d'un événement passé.

RAKCH. Je m'oubliais: je croyais que nous y étions encore... Oui, je me rappelle bien cette confiance que Nanda avait alors en moi, et qui m'inspirait tant de courage. En moi, il mettait toute son espérance, et, dans son affection, me regardant comme un autre lui-même, il m'envoyait dans tous les endroits menacés par l'ennemi. « Râkchasa, disait-il, voyez cette troupe d'éléphans, aussi noire que le nuage orageux; il faut les disperser... Râkchasa, avec ces chevaux qui bondissent comme les vagues de la mer, allez et

Digitized by Google

chargez l'ennemi qui s'approche... Râkchasa, faites avancer l'infanterie, et qu'une attaque vigoureuse repousse nos agresseurs... » Mais pardon, continuez.

VIRADH. Voyant Pouchpapoura assiégé, et tremblant pour le salut de son peuple, Sarvârthasiddhi renonça à tout espoir de résistance : il quitta la ville comme un simple particulier et embrassa la vie d'anachorète. Abandonnés de leur maître, les guerriers perdirent courage, et cessèrent de résister ; bientôt les trompettes de l'ennemi annoncèrent son triomphe à nos oreilles blessées. C'est alors que vous êtes parti pour aller, dans d'autres provinces, soutenir les droits de Nanda ; et que les moyens inventés par vous contre Tchandragoupta tournèrent à la perte de Parvatéswara.

RAKCH. Ainsi l'avait décrété le destin, c'est lui qui détourna le coup : telle fut autrefois l'adresse de Crichna à détourner du sein d'Ardjouna la flèche de Carna pour la diriger contre le fils d'Hirimba... Après ?

VIRADH. Le prince Malayakétou, effrayé de la mort de son père, quitta promptement l'armée. Son oncle, à qui Tchânakya persuada que la mort du monarque n'était ni son fait, ni celui de Tchandragoupta, resta dans le camp, sans méfiance, et l'entrée de notre ennemi, de Tchandragoupta, dans le palais de Nanda, fut solennellement proclamée.

RAKCH. Qu'est-il ensuite arrivé ?

VIRADH. Tchânakya fit assembler les architectes, et leur ordonna de préparer le palais, le plus promptement possible, pour la réception de Tchandragoupta, à minuit, heure déterminée par l'aspect des astres. Ils répondirent que tout serait prêt, et que, prévenant ses désirs, leur prévôt, Dârouvarmâ, avait achevé les décorations de la porte extérieure, que le reste serait bientôt fini. Tchânakya loua leur empressement, et promit à Dârouvarmâ que sa promptitude serait récompensée.

Digitized by Google

RAKCH. Son triomphe, sans doute, était prématuré, et le zèle de Dârouvarmâ a, je le présume, obtenu un résultat inespéré. Par son air de loyauté, ou d'empressement, il a trompé probablement les soupçons de Tchânakya.

VIRADH. A l'heure de minuit, tout était préparé; et, au moment fixé, Vêrodhaka (1) et Tchandragoupta vinrent s'asseoir sur le même trône, comme deux princes égaux en droits, qui se partageaient l'empire de Nanda.

RAKCH. Alors fut acquittée envers Vêrodhaka, par le partage du royaume, la promesse que l'on avait faite à Parvatéswara pour acheter son secours.

VIRADH. Oui, sans doute.

RAKCH. Ruse vraiment ingénieuse, pour éloigner le soupçon qu'ils étaient coupables de la mort de Parvatéswara, en remplissant ainsi les clauses d'un engagement mal jugé; sans doute ils trouvèrent des moyens de se délivrer de cette autre dupe qu'ils avaient faite.

VIRADH. A l'heure dite, Vêrodhaka, comme celui qui devait avoir le premier les honneurs du couronnement, entra dans la ville. Il avait une cotte d'armes, sur laquelle étaient jetés des vêtemens d'une riche couleur, et ornés avec profusion de perles aussi blanches que la neige. Son front brillait du diadème royal. Une guirlande de fleurs flottait sur sa poitrine, et des ornemens précieux surchargeaient et masquaient sa personne. Tout le monde le prenait pour Tchandragoupta. Il était monté sur l'éléphant de ce dernier, et accompagné de sa garde pour lui faire honneur. Il approchait de la porte : alors Dârouvarmâ, fidèle à ses sermens, et trompé comme les autres qui croyaient que Tchandragoupta était présent, attendait le moment de faire tomber sur lui l'arc élevé pour cette cérémonie. Les chefs qui l'accompagnaient avaient en ce

(1) C'est le nom de l'oncle de Malayakétou.

Digitized by Google

moment arrêté leurs coursiers et leurs chars ; seul, Vêrodhaka s'avançait sur son éléphant. Le conducteur, qui vous était dévoué, le pauvre Barbaraka, en cet instant voulut tirer, de son bâton doré, le dard qu'il renfermait secrètement, dans l'intention d'en percer celui qu'il croyait être Tchandragoupta.

RAKCH. Hélas ! voilà deux tentatives faites mal à propos.

VIRADH. Au moment où il alongeait le bras pour saisir le bâton qui était suspendu par une chaîne d'or, l'éléphant, qui aperçut ce bras étendu, et pensa que le coup était destiné pour lui, s'avança rapidement. Son entrée sous la porte était le signal convenu pour lâcher le ressort qui retenait la charpente de l'arc de triomphe. Il tomba. Barbaraka, sur le point de frapper, fut ébranlé, écrasé, et manqua son coup. Dârouvarmâ, en voyant le conducteur tué, le prince sans blessure, et son complot découvert, désespérant de se sauver lui-même, saisit la cheville de fer qui avait maintenu l'arc de triomphe, et s'en servit pour terrasser Vêrodhaka.

RAKCH. Inutile désespoir ! Quel fut son destin ?

VIRADH. Il tomba sous une grêle de pierres, que les compagnons du prince, dans leur fureur, lancèrent sur lui.

RAKCH. Nous avons perdu en lui un ami fidèle..... Et qu'est devenu notre médecin Abhayadatta ?

VIRADH. Sa tâche est finie.

RAKCH. Tchandragoupta est mort ?

VIRADH. Non, le destin l'a sauvé.

RAKCH. Que signifiaient vos paroles ?

VIRADH. Je vais l'apprendre à votre excellence... Le breuvage empoisonné, préparé avec le plus grand soin, allait être présenté ; mais Tchânakya, quand on le versa dans une coupe d'or, s'aperçut que la couleur en était changée, et découvrit ainsi le fatal mélange qu'il

Digitized by Google

contenait. Alors, défendant au prince de le boire, il ordonna au médecin d'avaler la potion qu'il avait commandée... et celui-ci est mort...

RAKCH. C'est un homme instruit de moins... Qu'est-il arrivé au chambellan Pramodaka ?

VIRADH. Le même sort... Les sommes que vous aviez mises entre ses mains, il les dépensait avec une prodigalité excessive, jusqu'au moment où sa conduite attira l'attention. Il répondit d'une manière incohérente aux questions qu'on lui fit sur son immense fortune. Les soupçons qu'on avait furent confirmés; il fut condamné, par l'ordre de Tchânakya, à une mort cruelle.

RAKCH. La fortune se plaît toujours à renverser nos plans. Que me direz-vous de ces braves gens cachés dans le souterrain qui menait à la chambre à coucher de Tchandragoupta, avec l'intention de s'y introduire la nuit, et de le tuer pendant son sommeil ?

VIRADH. Ils ont eu la fortune des autres.

RAKCH. Comment cela ? ont-ils été découverts par Tchânakya ?

VIRADH. Oui... Avant que le roi se retirât pour se reposer, le ministre vigilant avait l'habitude d'entrer dans sa chambre, et d'en faire l'inspection avec une scrupuleuse exactitude. Il aperçut une ligne de fourmis qui pénétraient à travers une crevasse formée dans la muraille, et remarqua qu'elles portaient des débris d'une nourriture encore fraîche. Il en conclut que ceux dont elle provenait devaient être dans un passage voisin. Il donna l'ordre de mettre le feu au pavillon, à l'instant même. Cet ordre fut aussitôt exécuté, et nos braves amis, enveloppés de flamme et de fumée, ne purent s'échapper; ils ont tous péri.

RAKCH. Toujours de même !... La fortune sert en tout le cruel Tchandragoupta. Quand j'envoie un messager de mort qui doit lui porter un coup assuré, elle l'emploie

Digitized by Google

contre son rival qui l'aurait dépouillé de la moitié de son royaume. Les armes, les poisons, les ruses, sont tournés en sa faveur contre mes amis et mes serviteurs. Ainsi, tout ce que j'imagine pour renverser son pouvoir, ne sert, contre mon attente, qu'à son utilité.

Viradh. Cependant ne perdons pas courage, seigneur. Ce qui est une fois commencé ne doit pas être abandonné. Des obstacles, quand ils sont prévus, ne peuvent détourner d'une entreprise que ceux qui ont l'esprit faible. Quelques-uns, plus hardis, mais sans constance et résolution, commencent et s'arrêtent à moitié chemin. Cependant, une grande ame, animée par les difficultés, surmonte les nombreux obstacles qu'elle rencontre, et triomphe à la fin. La terre est sans doute un fardeau fatigant pour la tête de Sécha; mais il le supporte avec patience. Le soleil a chaque jour à fournir une pénible carrière : cependant, toujours il poursuit son glorieux voyage. La honte attend l'homme d'état qui, promettant d'éclairer le monde, ne montre que la vertu des plus simples mortels. Une voix inflexible lui rappelle la foi qu'il a donnée; elle lui dit qu'il ne saurait reculer.

Rakch. Vous dites vrai : ce qui est une fois commencé ne peut plus être abandonné... Bien : qu'avez-vous encore à me dire?

Viradh. Tchânakya, redoublant de vigilance, a fait arrêter tous ceux qu'il soupçonnait de haïr Tchandragoupta, tous vos amis et vos parens, qu'on a pu trouver à Pouchpapoura.

Rakch. Qui a-t-il arrêté?

Viradh. D'abord, Djîvasiddhi, le religieux mendiant; il l'a banni.

Rakch., *à part*. C'est pour lui une légère affliction : tout lieu lui est égal. (*Haut.*) Quel prétexte a-t-il donné pour cette sentence?

Digitized by Google

VIRADH. Qu'employé par vous, il avait été du complot de la statue empoisonnée qui donna la mort à Parvatéswara.

RAKCH., *à part*. Bien, Côtilya; une semence avec vous porte un double fruit. Vous perdez un homme qui devait partager votre dépouille, et vous rejetez sur nous l'infamie de sa mort. (*Haut.*) De plus?

VIRADH. Il a ensuite fait proclamer que Dârouvarmâ et les autres avaient été gagnés par Sacatadâsa pour tuer le roi, et celui-ci a été condamné au supplice du pal.

RAKCH. Hélas! qu'une mort aussi vile convient peu à mon ami!... Cependant, ô toi qui meurs pour la cause d'un maître chéri, tu es moins à plaindre que moi, qui survis, toujours en vain, à la chute de la race de Nanda... Allons, je suis prêt à entendre ce qu'il y a de pire... Qu'est-il arrivé à d'autres amis?

VIRADH. Dans la crainte de ce qui pouvait arriver, votre famille avait été transférée dans un autre asile plus sûr.

RAKCH. Pourquoi n'ont-ils pas été remis à Tchânakya? En cela, Tchandanadâsa est fort à blâmer.

VIRADH. Il l'eût été bien plus, s'il eût trahi son ami.

RAKCH. Continuez.

VIRADH. Il a fidèlement refusé de livrer le dépôt qu'on lui avait confié. Alors Tchânakya irrité...

RAKCH. L'a fait mettre à mort?

VIRADH. Non, il l'a fait arrêter avec toute sa famille, et jeter en prison.

RAKCH. Pourquoi donc me dire d'un air de triomphe que ma famille est en lieu de sûreté? Il vaudrait mieux que les miens et moi, nous fussions dans les fers.

Digitized by Google

UN DOMESTIQUE se présente.

LE DOMEST. Victoire à votre excellence ! Sacatadâsa est à la porte.

RAKCH. Est-il possible ?

LE DOMEST. Il n'est point possible pour les serviteurs de votre excellence d'imaginer une fausseté.

RAKCH. Virâdhagoupta, qu'est-ce donc ?

VIRADH. La fortune s'adoucit, et a sauvé votre ami.

RAKCH. Qu'attends-tu ? qu'il entre sur-le-champ.

(Le domestique sort et revient avec Sacatadâsa, suivi de Siddhârthaka.)

SACAT. Victoire au ministre !

RAKCH. Bonjour, mon ami. J'espérais peu de vous revoir, depuis que vous avez été honoré de l'attention de Côtilya. (*Il l'embrasse.*) Comment ce bonheur est-il arrivé ? Expliquez-vous.

SACAT. Cet ami, Siddhârthaka, a dispersé nos gardes, et m'a arraché au supplice du pal qui m'était réservé.

RAKCH. C'est très-bien !... Ceci ne saurait payer un semblable service. Mais faites-nous la grâce de l'accepter.

(Il lui donne les bijoux et les ornemens qui sont sur lui.)

SIDDH., *à part*. Il faut que j'obéisse aux ordres de Tchânakya, mon maître. (*Il se jette aux pieds de Râkchasa.*) Seigneur, je suis reconnaissant de votre attention ; mais, étranger en ces lieux, je ne sais ce que je ferais de ces ornemens précieux. Si votre excellence y consent, je désirerais les laisser dans son trésor ; ils peuvent être scellés de mon cachet.

RAKCH. Je le veux bien.

SACAT., *prenant le cachet*. Que vois-je ? (*A Râkchasa.*) Votre nom gravé sur ce sceau ?

Digitized by Google

RAKCH., *à part*. Hélas ! qu'entends-je ? Quand je suis parti de la capitale, j'ai laissé cet anneau à mon épouse. Ce devait être pour elle une consolation pendant mon absence. Comment serait-il tombé entre les mains de cet homme ? (*Haut.*) Dites-moi, Siddhârthaka, où avez-vous eu cet anneau ?

SIDDH. Je l'ai trouvé à la porte d'un joaillier de Cousoumapoura, nommé Tchandanadâsa.

RAKCH. Il est probable...

SIDDH. Quoi ! seigneur ?

RAKCH. Que des cachets, pareils à celui-ci, sont trouvés aux portes des hommes riches.

SACAT. Mon ami Siddhârthaka, le nom de Râkchasa est gravé sur cet anneau. Donnez-le au ministre, et soyez assuré que le présent sera récompensé.

SIDDH. Qu'il soit accepté, c'est toute la récompense que je désire.

(Il le donne.)

RAKCH. Mon ami, cet anneau peut m'être utile dans nos affaires.

SACAT. Il en sera ce que vous voudrez.

SIDDH. Puis-je former un vœu ?

RAKCH. Parlez hardiment.

SIDDH. J'ai mérité, comme votre excellence le sait, l'inimitié de Tchânakya. Je n'ose plus retourner à Pâtalipoutra, et j'espère, par conséquent, que vous me permettrez de rester aux pieds de votre excellence.

RAKCH. J'en serai fort content ; vous avez prévenu mon dessein.

SIDDH. C'est pour moi une haute faveur.

RAKCH., *à Sacatadâsa*. Retirez-vous, mon ami ; allez reposer quelque tems avec votre compagnon de voyage.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

RAKCH. Que pensez-vous de ces nouvelles, Virâdhagoupta? Croyez-vous que Tchandragoupta puisse approuver encore long-tems la conduite de Tchânakya?

VIRADH. J'en doute fort. Maintenant que Malayakétou est éloigné, le prince n'a plus besoin de son ministre. Il ne saurait approuver ces actes de violence que Tchânakya commet en son nom. Avant qu'il soit peu, certainement la division sera entr'eux.

RAKCH. Je le crois aussi... Mon ami, sous ce déguisement, retournez à Pouchpapoura, où demeure le poète Sthanacalasa. Il est des nôtres. Dites-lui qu'il faut avertir Tchandragoupta, dans des stances propres à exciter sa colère, quoique à mots couverts, que Tchânakya contrevient à ses ordres et méprise l'autorité du roi. Si cette idée a des suites, dépêchez-moi promptement mon chamelier-courrier, afin de m'en prévenir.

VIRADH. Vos désirs seront remplis.

(Il sort.)

ENTRE UN DOMESTIQUE.

LE DOMEST. Victoire à votre excellence! Sacatadâsa me charge de vous dire que ces trois parures de diamans sont à vendre. Votre excellence veut-elle les examiner?

RAKCH., *les regardant*. Ce sont des bijoux d'un grand prix. Dites-lui de les acheter, quelle que soit la somme qu'on en demande.

(Le domestique sort.)

RAKCH. Je vais donc envoyer mon courrier à Cousoumapoura. Tchânakya et son prince sûrement se diviseront, et alors notre but est atteint. Je sais bien que Môria, dans son orgueil, se croit au-dessus de tous les monarques du monde. Avec une égale arrogance, Tchânakya se vante de l'avoir fait roi. L'un a satisfait à son vœu de vengeance,

Digitized by Google

l'autre a recueilli le fruit de son ambition. Aucun intérêt mutuel ne cimente maintenant leur accord : aucun acte d'amitié ne les rapproche, et, la première brèche faite à leur alliance, quelque légère qu'elle soit, leur association est détruite pour toujours.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

LE THÉATRE REPRÉSENTE LE PALAIS DE TCHANDRAGOUPTA, A PATALIPOUTRA

ENTRE VÊHINARA, serviteur du roi.

Ah! je sens que je ne suis plus jeune. L'âge a mis son empreinte à tous mes désirs : mes organes sont émoussés et lourds, et mes membres n'obéissent que lentement à ma volonté... Holà! gardiens du palais Sougânga! préparez les appartemens pour la réception de Sa Majesté qui vient ici contempler, du haut de ces tours élevées, la ville décorée comme il convient pour la fête de la pleine lune d'automne...

Que dites-vous? La fête est défendue. Par qui, je vous prie?... Allons, misérables coquins, pourquoi vous faire ainsi valoir? Alerte, dépêchez-vous; suspendez ces brillans *tchowris* à ces colonnes qui éblouissent la vue, formez des festons de fleurs : que des tourbillons de fumée odorante s'élèvent autour de ces superbes portiques. Dressez le trône soutenu sur des lions, et répandez sur les parquets de précieuses essences... Vite, vite, le roi approche; c'est l'héritier d'une illustre lignée de chefs qui longtems ont protégé l'empire. Quoique jeune encore, il sait porter ce pesant fardeau, et si quelquefois il chancelle sous le poids, il ne saurait tomber.

TCHANDRAGOUPTA arrive devant le palais, avec SONOTTARA, femme attachée à son service.

TCHANDR. Que les soins de l'empire sont pénibles pour ceux qui les regardent comme des devoirs! Il faut que les

Digitized by Google

rois renoncent à leurs propres désirs, et, pour le bien général, oublient leurs avantages particuliers. Mais ce sacrifice de mon intérêt à celui des autres fait de moi un esclave ; et des esclaves méritent-ils des égards ? La fortune regarde les rois comme ses jouets. En vain on espère de fixer cette volage, cette infidèle. Elle fuit celui qui est violent, dédaigne celui qui est doux, méprise l'insensé, s'éloigne du sage, se rit du lâche et craint le brave. Mon honoré maître et ami veut que j'aie l'air d'être mécontent de lui, et que je gouverne quelque tems sans ses conseils. Comment puis-je jouer un rôle que mon cœur désavoue ? Cependant telle est sa volonté, et je dois y souscrire. L'élève, digne de ce nom, se conforme en tout au désir de son précepteur : s'il s'égare, c'est involontairement ; la voix de son maître est l'aiguillon qui le ramène. Différent de ceux qui n'ont pas le pouvoir de se déterminer par eux-mêmes, et de ceux qui n'ont d'autre bon plaisir que le leur, l'homme sage, l'homme vertueux ne connaît jamais la contrainte ; car un précepteur prudent sanctionne tout ce qu'il désire. Vêhinara, conduis-nous au palais.

VÊHIN. Le voici... Votre Majesté veut-elle monter ?..... Prenez garde.

(Tchandragoupta monte sur la terrasse.)

TCHANDR. Que le ciel est beau dans cette douce saison ! Comme une toison légère, les nuages sont jetés sur sa surface : on dirait autant d'îles sablonneuses que couvrent des troupes de hérons au blanc plumage, que baignent mille canaux de leurs ondes bleuâtres. Les étoiles apparaissent, semblables à ces fleurs qui brillent comme des perles, et au moment de la nuit développent leurs pétales. Au-dessous, la nymphe du Gange, conduite par l'Automne, court avec une tendre impatience vers l'Océan son époux, agitant ses flots comme dans un accès d'orgueil offensé, chagrine et courroucée de voir sa course ralentie... Mais qu'est-ce donc ? En regardant vers la ville je ne

Digitized by Google

vois point de préparatifs qui annoncent la fête... Vêhinara, n'avons-nous pas donné des ordres pour que la capitale célébrât ce jour avec toute la solennité convenable ?

VÊHIN. Tels ont été les ordres de Votre Majesté.

TCHANDR. Pourquoi donc y manquer ?

VÊHIN. Quand le monde entier vous doit obéissance, comment les habitans de la ville se refuseraient-ils à cette obligation ?

TCHANDR. Qu'est-ce donc que je vois ? Pourquoi la ville est-elle enveloppée dans les ténèbres ? Pourquoi les troupes joyeuses de l'un et l'autre sexe ne font-elles pas retentir les rues de leurs cris d'allégresse et de leur musique ? Pourquoi tous les habitans, avec leurs femmes, ne sont-ils pas sortis pour se livrer à leurs ébats ? Pourquoi toutes leurs maisons ne brillent-elles pas à l'envi de mille clartés rivales ? La terreur ne règne plus, pour qu'ils craignent de témoigner leur joie à celui qui est leur souverain et non leur tyran.

VÊHIN. La vérité...

TCHANDR. Explique-toi.

VÊHIN. Votre Majesté a commandé...

TCHANDR. Que veux-tu dire ? Parle clairement.

VÊHIN. Il n'y a pas de réjouissance... c'est défendu.

TCHANDR. Défendu ! Comment ? par qui ?

VÊHIN. Pardonnez-nous, sire. Vos serviteurs n'ont pas le courage de vous en informer.

TCHANDR. Ce ne peut être Tchânakya.

VÊHIN. Quel autre attacherait assez peu d'importance à sa vie pour s'opposer aux ordres de Votre Majesté ?

TCHANDR. Un siége, Sonottarâ.

VÊHIN. Si Votre Majesté le veut, voici le trône royal.

TCHANDR. Non, non... Il faut qu'à l'instant je voie Tchânakya. Qu'on le fasse venir.

VÊHIN. Je vous obéis.

(Ils sortent, et la scène change.)

Digitized by Google

LE THÉATRE REPRÉSENTE LA MAISON DE TCHANAKYA.

TCHANAK., *assis*. Ce ne sera pas... Râkchasa a beau persister à entraver nos projets, à essayer de renverser du trône Tchandragoupta, comme j'en ai précipité Nanda : ses efforts sont vains. Il oublie que Tchandragoupta n'est pas Nanda, maudit avec ses funestes conseillers, orgueilleux et injuste; et Râkchasa, s'il a mon rang et mon titre, n'est pas l'égal de Tchânakya. Je puis laisser de côté ces pensées inquiètes... Le prince Malayakétou est entouré de piéges : il ne faut qu'un signe, et il est pris. Râkchasa lui-même est environné d'amis supposés, qui sont, en réalité, mes espions et mes créatures. Il ne faut plus qu'une chose, une apparence de division entre le fils de Môria et moi. Cette mésintelligence deviendra une arme fatale pour ses ennemis et les miens.

VÊHINARA paraît, en dehors.

VÊHIN. La position d'un serviteur de roi est fort embarrassante. Il vit non-seulement dans la crainte de son maître, mais encore dans celle du ministre de son maître, des nobles alliés du prince, de ses amis et même des compagnons de ses plus légers plaisirs. Les gens instruits appellent existence de chien la vie de serviteur : ils ont bien raison; car un serviteur, comme un chien, flatte, se plaint, et le tout pour avoir à manger. Voici la maison de Tchânakya. (*Il entre.*) Demeure magnifique pour un ministre, et somptueusement meublée! Ici est la pierre à broyer la bouse qui sert à brûler; là, un paquet de gazon sacré (1) rassemblé par ses disciples. Les murailles sont couvertes, au lieu de toit, de morceaux desséchés de cette matière qui alimente le feu (2)... Tchandragoupta mérite un pareil

(1) Il s'appelle *Cousa*, *Poa cynosuroides*.

(2) Dans les maisons des pauvres, on se sert de bouse de vache pour entretenir le feu. On la fait sécher au soleil, sur le toit.

Digitized by Google

ministre... Des flatteurs hypocrites louent un prince, quoiqu'il ne soit bon à rien, et la pauvreté force beaucoup d'honnêtes gens à devenir flatteurs. Le besoin est un maître despotique. Ceux qui n'ont pas de désirs sont les seuls hommes libres, et, pour eux, un monarque n'est pas plus qu'une paille..... Ah! voici le ministre. Gloire à votre excellence!

(Il se met à genoux.)

TCHANAK. Vêhinara, qui t'amène ici?

VÊHIN. Sa Majesté, dont les pieds sont touchés par les pierreries qui brillent sur les diadèmes des rois, désire que vous vous rendiez promptement auprès d'elle.

TCHANAK. Vraiment!... que je me rende promptement auprès de lui!... A-t-il appris, dis-moi, que j'ai défendu la fête projetée?

VÊHIN. Oui, sans doute.

TCHANAK., *avec colère*. Et qui a eu l'audace de l'en informer?

VÊHIN. Seigneur, je vous en prie, ne vous fâchez pas. Le roi lui-même s'en est aperçu de la terrasse du palais Sougânga.

TCHANAK. C'est toi qui l'as irrité contre moi...

(Vêhinara reste silencieux.)

Oui, je sais bien que les serviteurs du monarque m'aiment fort peu... Où est le roi?

VÊHIN. Au palais Sougânga.

TCHANAK. Conduis-moi.

(Ils sortent.)

LA SCÈNE REPRÉSENTE ENCORE LE PALAIS, COMME CI-DESSUS.

TCHANDRAGOUPTA est sur son trône. TCHANAKYA ET VÊHINARA arrivent.

VÊHIN. Votre excellence veut-elle bien monter?

TCHANAK., *montant sur la terrasse, aperçoit Tchandra-*

Digitized by Google

goupta. A part. Il occupe le siége des rois..... Oui, c'est bien. Le trône, que la race de Nanda a quitté, porte maintenant un prince qui convient parfaitement au rôle de roi des rois... Mes travaux ont leur récompense.

(Tchandragoupta descend de son trône, et se jette aux pieds de Tchânakya.)

Tchanak. Levez-vous, mon fils; et puisse votre pied royal effacer les rayons partis de mille diadèmes, au moment où s'abaissent devant vous avec respect et soumission les fronts couronnés des rois tributaires, soit qu'ils règnent sur les rivages des mers méridionales, dont les abîmes sont riches en pierres colorées, soit qu'ils gouvernent les régions où le Gange tombe en pluies froides et glacées sur le sommet neigeux de l'Himâla !

Tchandr. Tel sera mon sort, tant que je conserverai votre faveur, quels que soient mes désirs... Asseyez-vous, je vous prie.

Tchanak., *assis*. A présent, Vrichala, pourquoi cet empressement à me faire venir ?

Tchandr. Je voulais avoir l'honneur et le plaisir de votre présence.

Tchanak. C'est bien... mais les rois ne détournent pas leurs serviteurs de leurs soins importans sans une légitime raison. Parlez-moi avec franchise : quelle est aujourd'hui celle de votre conduite ?

Tchandr. C'est l'ordre que vous avez donné d'arrêter la fête.

Tchanak. Et pour cela, me blâmeriez-vous ?

Tchandr. Non pas, seigneur; je veux simplement constater le fait, sans vouloir manquer au respect que je vous dois.

Tchanak. C'est très-vrai, le respect convient à l'élève.

Tchandr. Mon intention est de ne pas m'en écarter, et je me flatte que ce n'est pas y manquer, que d'oser hasarder

Digitized by Google

le soupçon qu'il peut y avoir eu quelque précipitation dans les ordres de votre excellence.

TCHANAK. Votre discours est adroit, Vrichala... Mais apprenez que Tchânakya ne fait rien, même en songe, sans motifs.

TCHANDR. Ce sont ces motifs que je désire connaître.

TCHANAK. N'avez-vous pas lu que tous les actes publics viennent d'une triple source, et qu'ils émanent du roi, ou du ministre, ou de tous les deux ensemble ? Ce que j'ai fait, je l'ai fait en vertu de l'autorité que j'exerce ; et me demander pourquoi je l'ai fait, c'est mettre mon jugement ou mon autorité en question, c'est avoir le dessein de me faire un affront.

(Tchandragoupta se détourne, comme se trouvant offensé.)

(Une musique se fait entendre derrière la scène.)

UN PREMIER MUSICIEN. L'automne (1) produit ce gazon fleuri, qui ressemble à la cendre blanche dont se couvre Siva (2) : il répand dans les airs les sombres nuages qui sont comme la peau d'éléphant, parure de ce dieu. A travers ces nuages, brillent les rayons argentés de la lune, qui s'élève dans le ciel azuré comme sur le front éclatant de Siva. Sa douce lumière perce, pénètre, enveloppe tout, plus resplendissante que cette guirlande de crânes qui entoure le cou du dieu. Voyez dans les airs cette rangée de cygnes qui orne le ciel mieux que n'est ornée par ses dents la

---

(1) L'automne (*sarat*) est composée des deux mois âswina et cârtika, de septembre à novembre, après les pluies périodiques.

(2) Le dieu Siva est couvert d'une poudre grisâtre qui provient de la bouse brûlée, appelée *vibhouti* ; au moment de l'automne, le gazon, *câsa*, ou *saccharum spontaneum*, remplit les bords des fleuves. Il s'élève de dix à quinze pieds de haut, et la base de ses fleurs est environnée d'une grande quantité de duvet blanc, qui semble blanchir tous les champs. Cette apparence de la campagne est ici comparée à la poudre qui forme l'ornement de Siva. Ce dieu, de plus, a un vêtement de peau d'éléphant, ou plutôt de celle d'un asoura, qu'il avait tué sous cette forme, nommé Gadjâsoura. Siva, comme nous l'avons déjà vu, a, sur son front, le croissant de la lune, et, autour de son cou, un chapelet de crânes.

Digitized by Google

bouche du dieu, quand un sourire en découvre la blancheur. Puisse l'automne, ainsi semblable à Siva, réjouir, comme lui, les cœurs des mortels!... Puisse le regard de Vichnou répandre la paix et la joie, quand, s'éveillant de son sommeil, il sent ses yeux, à demi ouverts, éblouis par les rayons lumineux qui jaillissent des lampes divines et des pierres précieuses dont elles sont ornées; ses yeux qui, rouges de ce long assoupissement, laissent échapper des larmes pareilles à des gouttes d'ambroisie, tandis que le dieu, appuyé sur le serpent qui lui sert de couche au-dessus de l'abîme des flots, écarte avec force le sommeil que lui impose la destinée (1)!

Un second musicien. Les monarques puissans, qui règnent sur d'innombrables peuples, permettront-ils à leurs esclaves de désobéir à leurs ordres? Le lion, sans énergie, souffrira-t-il que de faibles mains lui arrachent ses ongles redoutables? Est-ce pour qu'on la méprise que la force, qui vient de Brahmâ, a été par les dieux donnée aux rois seuls sur la terre? Voyez le monarque de la forêt, l'éléphant: à travers les bois et les prairies, il conduit son troupeau superbe, mais soumis. Qui fait un souverain? Ce n'est point son trône, sa couronne; ce sont des sujets disposés à suivre sa volonté, et qui tremblent à son moindre signe.

Tchanak., *réfléchissant*. Que signifient ces deux airs? Le premier n'est qu'une simple invocation; mais le second a un sens plus profond... Ha!... serait-il vrai? Oui, cela doit être... Râkchasa, ta main est ici; mais elle y paraît trop... Tchânakya est éveillé.

Tchandr. Vêhinara, donne pour récompense à l'auteur de ces stances mille *souvarnas*.

Vêhin. Je vais obéir à Votre Majesté.

Tchanak. Arrête, Vêhinara. (*A Tchandragoupta.*) En quoi mérite-t-il votre largesse?

---

(1) Vichnou, porté sur le serpent Sécha au-dessus des eaux qui couvrent la terre, dort pendant quatre mois, depuis le 11 d'achâdha jusqu'au 11 de cârtika, c'est-à-dire, depuis la moitié de juin jusqu'à la moitié d'octobre; c'est là toute la durée de la saison des pluies, à la fin de laquelle il se réveille.

Digitized by Google

TCHANDR. Si ma plus légère action est ainsi contrôlée, censurée par votre excellence, mon royaume n'est plus alors qu'une prison pour moi.

TCHANAK. La chose est toujours ainsi, quand les monarques règnent en déléguant leur pouvoir. Si je vous déplais, reprenez entre vos mains l'autorité que vous m'avez donnée.

TCHANDR. C'est ce que nous ferons.

TCHANAK. Je suis content, et avec plaisir je retournerai à mes humbles occupations.

TCHANDR. Toutefois vous nous direz d'abord pour quelle raison vous avez défendu la fête accoutumée, et si, pour contrevenir à ma volonté, vous n'aviez pas de plus dignes motifs que l'envie de satisfaire votre orgueil.

TCHANAK. Pourquoi penser que je veuille contrevenir à vos ordres? Quelle autre main que la mienne les a, comme une guirlande de fleurs nouvellement cueillies, jetés sur le cou des princes prosternés à vos pieds, de ces princes dont l'empire s'étend aussi loin que les bornes assignées par les ondes noires et orageuses de l'Océan?

TCHANDR. Quelle autre raison pouviez-vous avoir?

TCHANAK. Je vous le dirai. Sonottarâ, priez le greffier de vous donner le papier que je lui ai remis.

(Sonottarâ sort, et revient avec le papier.)

SONOTT. Le voici, seigneur.

TCHANAK. Votre Majesté veut-elle bien me prêter attention? (*Il lit.*) « Les chefs dernièrement attachés à Tchandragoupta, et maintenant au service de Malayakétou. » Le premier, c'est Bhadrabhatta, commandant des éléphans; puis, Pourouchadatta, maître de la cavalerie; Dingirâta, le neveu du chambellan; son altesse Balagoupta, cousin de Sa Majesté; le tuteur du jeune prince, Râdjaséna; le jeune frère du général, Bhâgourâyana; son

Digitized by Google

altesse Rohitâkcha, prince de Mâlava; enfin, Vidjayavarmâ, par sa naissance, chef de toute la tribu guerrière.

TCHANDR. Et pourquoi ont-ils fui ?

TCHANAK. Les commandans de la cavalerie et des éléphans, négligeant leurs hautes fonctions pour se livrer à l'ivresse et à la débauche, ont reçu d'autres fonctions; et, quoiqu'on les eût traités comme leur dernière dignité le demandait, cette petite disgrâce les a mécontentés, et ils nous ont quittés pour chercher du service chez l'ennemi. C'est l'avarice qui a conduit à la désertion le neveu du chambellan, et même le parent de Votre Majesté. Il faut leur payer leur fidélité. Le tuteur du prince, que Votre Majesté avait toujours récompensé avec munificence, a craint que votre main ne retirât bientôt les bienfaits qu'elle avait versés sur lui; et, pour conserver des richesses qu'il avait si mal méritées, il a fui. Pour Bâghourâyana, une vieille amitié le liait au père de Malayakétou : cette amitié s'est reportée sur le fils; c'est par ses conseils que celui-ci s'est autrefois, à tems, dérobé à notre puissance. Bhâgourâyana était resté en ces lieux; mais, dernièrement, remarquant que la police de Votre Majesté s'assurait de vos ennemis, sa conscience, qui lui reprochait sa trahison, l'a averti de son péril et lui a conseillé la fuite. C'est ce qu'il a fait, et maintenant il est en haute faveur auprès de Malayakétou, qui, reconnaissant de son secours, et se rappelant l'affection qu'il avait portée à son père, l'a nommé son ministre. Le prince de Mâlava et le chef des Kchatriyas ont vu avec peine l'élévation de vos parens à un rang égal au leur; de là leur fuite. Vos doutes sont, j'ose l'espérer, maintenant éclaircis.

TCHANDR. Cependant, il y a une chose qui m'étonne. Quoique les motifs qui influençaient ces personnages fussent si bien connus, on n'a donc rien tenté pour arrêter leur projet ?

Digitized by Google

TCHANAK. Et quels moyens pouvait suggérer une saine politique? Déjà la faveur avait été en vain essayée : en vain on aurait acheté leur fidélité pour l'avenir, tandis que la violence aurait mis votre nouveau pouvoir en péril, en provoquant la résistance de leurs adhérens auxquels se seraient joints ceux qui en secret sont les ennemis de votre règne. C'est un bien qu'ils soient loin d'ici... Mais assisté par eux, et de plus soutenu par les Mlétchhas, Malayakétou se propose de marcher contre vous et de surprendre notre capitale. Est-ce un tems convenable à de frivoles amusemens, que celui où il faut rassembler les troupes, réparer nos remparts abattus, passer la journée sous les armes, et non la perdre dans des fêtes?

TCHANDR. Je suis fort étonné qu'une prévoyance aussi grande que la vôtre, et telle que l'annoncent vos conseils, ait souffert une chose qui est maintenant la seule cause de toutes nos craintes, peut-être imaginaires, je veux dire que Malayakétou se soit soustrait à notre pouvoir.

TCHANAK. Que servait-il de le prévenir? Nos seuls moyens d'empêcher sa fuite, c'était de le jeter lui-même dans les fers, ou de lui céder, comme on l'avait promis à son père, la moitié de votre royaume. Son emprisonnement nous eût exposés à la censure des hommes qui nous auraient accusés de violence et d'ingratitude. Et, sans raison, nos mains auraient-elles privé de son droit Parvatéswara, pour remettre ensuite l'empire à son fils? Telles sont les raisons qui m'ont engagé à permettre sa fuite.

TCHANDR. Et cependant, vous souffriez que Râkchasa restât dans notre capitale? vous fermiez les yeux sur son séjour dans la ville?

TCHANAK. Je ne voulais pas ébruiter la chose... Ses amis étaient nombreux, d'une fidélité éprouvée, dévoués à ses volontés, attachés à lui d'une manière invariable, et à cause de son mérite personnel, et par suite d'une longue

Digitized by Google

habitude. Tous ceux aussi qui chérissaient la mémoire de Nanda faisaient cause commune avec lui, et son immense fortune lui assurait de nombreux et braves partisans... Pourvu contre nous de tous ces moyens hostiles, il entretenait dans la capitale un levain dangereux. Mais tel qu'une flèche barbelée qu'une main habile retire d'une blessure, il a été enfin forcé de quitter la ville; et, loin de nous, il poursuit le cours d'une inimitié déclarée et moins dangereuse.

TCHANDR. Pourquoi ne pas l'arrêter, ne pas le retenir de force ?

TCHANAK. Cet acte eût fait couler le sang... Râkchasa aurait péri au milieu des efforts désespérés qu'on aurait faits pour le saisir vivant, ou il se serait échappé en détruisant nos amis. Ces deux résultats eussent été également déplorables... Non, c'est par ruse qu'on peut prendre le souverain des bois; c'est la ruse seule qui peut nous faire vaincre Râkchasa.

TCHANDR. Vos raisonnemens sont adroits; mais la vérité est claire, et il vous faut reconnaître un maître en Râkchasa. Quoique la ville fût à nous, cet ennemi n'a pas abandonné sa maison, comme ayant l'air de nous fouler aux pieds avec dédain. Il écoutait nos cris tumultueux de triomphe : c'était pour lui un vain écho, et il nous défiait, et il se riait avec mépris de nos menaces et de nos stratagèmes. Ah ! nous ne devons nous fier qu'à ceux qui peuvent se vanter d'un service non contesté, mais non à ces amis pleins d'égoïsme que le bonheur attache à notre cause.

TCHANAK. Il serait sage de donner votre confiance à Râkchasa, lui qui voudrait vous arracher de votre palais, comme j'en ai chassé les fils de Nanda; lui qui voudrait élever Malayakétou sur ce trône où, moi, je vous ai placé !

TCHANDR. C'est au destin que je dois mon sceptre, et non à un mortel.

Digitized by Google

TCHANAK. Malheureux ingrat! quel autre, que moi, a juré, a consommé la ruine de mes ennemis? Quelle autre main, que la mienne, a dénoué ces cheveux menaçans, présage de colère et de malheur? Quel autre bras, que le mien, a détruit sans pitié toute la race de Nanda qui régnait sur cent rois? Comme des bêtes farouches, je les abattais sous mes coups, et ce grand homme d'état, ce Râkchasa, me regardait... Des innombrables bûchers, que j'allumais sans trouble et sans opposition, il s'élevait vers le ciel de longs tourbillons de fumée, qui, comme de vastes nuages, cachaient la lumière du jour... Au milieu de cette obscurité, des troupes de vautours battaient leurs ailes d'espérance; des spectres hideux respiraient avec délices les exhalaisons qui s'élevaient de ces flammes, et, dans leur avidité sauvage, dévoraient la moelle et la chair des rois.

TCHANDR. La race infortunée de Nanda a été victime d'un destin contraire.

TCHANAK. Ainsi les vils mortels attribuent tout le mal au destin.

TCHANDR. Les plus sages d'entre les hommes ne jugent pas toujours bien des vicissitudes du sort.

TCHANAK. C'est assez, je vous comprends... Vrichala, vous cherchez à m'abaisser comme un esclave... Ma main brûle de détacher de nouveau ces cheveux, maintenant relevés, et mon pied impatient (1) retrouve encore cette violence qui l'agitait jadis. Je pourrais faire un second serment... Prenez garde d'allumer ces flammes assoupies, que le sang de Nanda n'a pas entièrement éteintes.

TCHANDR., *à part*. Est-il vraiment irrité?...., La terre

(1) Tchandragoupta avait connu Tchânakya à la violence avec laquelle il arrachait une touffe de gazon qui lui avait blessé le pied. Il l'avait jugé propre à servir ses ressentimens; dès lors, il était devenu son ami.

Digitized by Google

tremble de crainte sous ses pas; tel fut l'effet terrible de la danse de Roudra. De ses yeux menaçans et furieux, des pleurs s'échappent et mouillent ses paupières tremblantes; les sourcils qui les surmontent se courbent en arcs horriblement froncés.

TCHANAK. Terminons. Je ne veux plus lutter. Si Râkchasa mérite plus de confiance, s'il m'est supérieur, donnez-lui ceci.

(Il jette par terre le poignard, marque de sa dignité (1).)

Voilà son vrai triomphe. Il savait bien qu'il supplanterait Tchânakya, que bientôt il achèverait sa victoire sur le fils de Môria. Tous ses vœux sont comblés. La dissension qu'il a semée a porté son fruit... Toutefois, malheureux, c'est sur toi seul que doit retomber la honte de tes pernicieux projets.

(Il sort.)

TCHANDR. Vêhinara, apprends à la cour que le brahmane Tchânakya est congédié, et que dorénavant c'est nous-même qui dirigerons les affaires de l'état.

VÊHIN., *à part*. Tchânakya remercié! c'est étrange. Ce n'est pas à moi à condamner Sa Majesté : le serviteur doit supporter les erreurs de son maître. Ainsi, quand l'éléphant sort de la bonne voie, c'est son conducteur qui est à blâmer.

TCHANDR. Que dis-tu tout bas?

VÊHIN. Rien, sire. Seulement j'observais que maintenant Votre Majesté est vraiment roi.

(Il sort.)

TCHANDR., *à part*. Nos propres serviteurs y sont trompés. Le projet de mon habile maître ne peut manquer. (*Haut.*)

---

(1) C'est un poignard d'une forme particulière. Tel est encore l'usage dans les cours modernes de l'Inde : au lieu d'un portefeuille, les ministres y ont une dague.

Digitized by Google

Sonottarâ, cette altercation m'a fatigué. Conduisez-moi à mon appartement. (*A part.*) Quoique je n'aie fait qu'obéir à sa volonté, j'ai cependant manqué au respect que je lui dois. Mon ame est mal à son aise. Ah! comment peuvent-ils survivre aux remords de leur faute, ceux qui ont réellement provoqué la colère terrible de leur guide sacré?

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

LA SCÈNE EST DANS LA MAISON DE RAKCHASA, DANS LA CAPITALE DE MALAYAKÉTOU.

ENTRE UN COURRIER.

Cent *yodjanas* (1) pour aller, cent pour revenir, ne sont pas une petite affaire, et peu d'autres que moi en auraient été capables!... Actuellement, à la maison du ministre!... Holà! où est l'huissier pour apprendre à son excellence que son chamelier-courrier est revenu en toute hâte de Pâtaliputra?... Holà donc!

PARAIT UN HUISSIER.

Doucement, doucement, mon ami... Son excellence, épuisée de fatigues et de veilles, est tourmentée d'un violent mal de tête, et n'est pas encore levée... Ainsi, attendez un moment, que je trouve l'occasion de lui annoncer votre retour.

LE COURRIER. Très-bien, prenez votre tems.

(Ils sortent.)

(1) C'est une mesure de distance qui équivaut à neuf milles. D'autres calculs ne donnent à l'*yodjana* que cinq milles et même quatre milles et demi.

Digitized by Google

LE THÉATRE REPRÉSENTE LA CHAMBRE DE RAKCHASA.

Il est sur son lit, SACATADASA est endormi sur une chaise.

RAKCH. Ce ne sera pas... le sommeil me fuit, et, ni le jour, ni la nuit, je ne puis trouver, dans mes soins vigilans, la plus légère interruption... Tant que le destin continuera à m'être contraire et à favoriser les funestes desseins de Tchânakya, telle est ma tâche : ainsi le poète dramatique est obligé, pour sa pièce, de déterminer l'objet de l'action, de développer les incidens convenables, de jeter une semence qui, d'elle-même, doit produire des fruits inattendus, d'étendre, de resserrer ses détails, de mêler ensemble les fils de l'intrigue, et de combiner enfin les différens actes pour arriver à un dénouement heureux.

L'HUISSIER entre.

L'HUISSIER. Gloire à votre excellence !

RAKCH. Que m'annonces-tu ?

L'HUISSIER. Le chamelier-courrier est revenu de Pâtaliputra, et demande à être admis devant vous.

RAKCH. Promptement, fais-le entrer.

L'HUISSIER *sort et revient*. Le voici, seigneur.

RAKCH., *au courrier*. Tu es le bien venu... Assieds-toi.

LE COURRIER. Je vous obéis.

LA SCÈNE CHANGE ET REPRÉSENTE LA PARTIE EXTÉRIEURE DE LA MAISON ET LA RUE ELLE-MÊME.

ENTRE UN OFFICIER de Malayakétou, avec un bâton.

De côté, rangez-vous, qu'on se retire !... Ne savez-vous pas, mes maîtres, que le peuple n'est pas admis à voir les rois et les brahmanes de haut rang ?... Allons,

Digitized by Google

hors du chemin... Sa hautesse le prince Malayakétou approche ; il va visiter le ministre Râkchasa, qui est indisposé... Otez-vous.

(Il sort.)

PARAIT MALAYAKÉTOU avec BHAGOURAYANA, DJADJALI ET SA SUITE.

MAL. Il y a trois mois déjà que mon père a péri, et, depuis ce triste jour, sa grande ame attend les honneurs funèbres qui lui sont dus, c'est-à-dire la vengeance que je lui ai jurée. Car les autres marques de regret qui conviennent peu à la dignité de l'homme, j'hésite à les produire au dehors : se frapper la poitrine, déchirer ses vêtemens, rejeter toute parure, répandre des cendres sur sa tête humiliée, pousser des gémissemens et des soupirs, c'est ainsi que s'exhale le désespoir d'une femme ; et telles sont aussi les preuves de douleur que je veux arracher des épouses éplorées de mes ennemis, comme une offrande convenable aux manes de mon père... Ce témoignage de mon chagrin, de mon affection filiale, si long-tems différé, n'admet plus de retard... Acceptons tout le fardeau imposé à l'homme de cœur : il me faut, ou suivre la route fatale où mon père est entré, ou bien sécher les larmes de ma mère, par le spectacle des larmes plus amères que répandront les femmes de mes ennemis massacrés... Djadjâli, que les princes qui m'accompagnent attendent quelque tems ici. Nous voulons seul, et sans être annoncé, visiter notre ministre.

DJADJ., *comme s'il parlait à des personnes qui sont en dehors.* Princes et seigneurs, sa hautesse veut que personne ne la suive. Attendez ici quelque tems... (*Au roi.*) Sire, ils ont obéi, et, comme les vagues de l'Océan, ils ne passent pas les bornes assignées. Le coursier, dont le frein est serré, courbe son front orgueilleux, et de ses pieds frappe l'air, comme s'il voulait s'élancer vers le ciel. Le

Digitized by Google

majestueux éléphant s'arrête soudain, et le bruit harmonieux de ses grelots a cessé en un instant.

Mal. Vous et ma suite, retirez-vous, et que personne, excepté Bhâgourâyana, ne m'accompagne chez le ministre.

Djadj. Votre Majesté sera obéie.

(Il sort avec la suite.)

Mal. Mon estimable ami, les nobles qui ont dernièrement abandonné Tchandragoupta, et nous ont offert leur foi et leurs services, ont décliné la médiation de notre ministre Râkchasa, et ont mieux aimé me faire parvenir, par notre général, leur promesse de fidélité. Ils justifient leur désertion du parti de Tchandragoupta, en disant que ce prince n'est qu'un fantôme de roi, esclave de son ministre Tchânakya, dont ils n'ont pu supporter plus longtems l'insolente autorité. Ils ont ainsi, avec leurs partisans, abandonné un maître méprisable pour en chercher un autre plus digne de recevoir leur foi... Je comprends ces raisons. Mais qu'ils aient refusé la protection d'un serviteur et d'un ami aussi sage, aussi brave, aussi estimé que Râkchasa, voilà, je le confesse, ce qui me cause quelque surprise.

Bhag. Et cependant, si je ne me trompe, leurs motifs ne sont pas difficiles à comprendre, et peut-être est-il permis de les expliquer de cette manière. Il est vrai que Râkchasa a toujours paru serviteur fidèle de votre hautesse ; mais il est bien connu que Tchânakya est l'objet de son inimitié, et non pas Tchandragoupta. Si la désunion se mettait un jour entre le prince et le ministre, Râkchasa ne pourrait-il pas cesser de s'intéresser à la cause de votre hautesse ? Certes, on doit présumer que, si cet événement arrivait, d'après l'amour qu'il porte à la souche de Nanda, dont ce Tchandragoupta est un rejeton, il serait tenté d'abandonner notre cause et de se joindre à notre ennemi,

Digitized by Google

qui, par égard pour ses droits héréditaires (1) et les anciens nœuds qui l'attachent à cette famille, sans aucun doute, accueillerait Râkchasa avec plaisir. Par une défiance prudente de cette versatilité, ces vaillans capitaines ont refusé l'intermédiaire de Râkchasa, de peur que, s'il venait à varier, leur propre fidélité ne devînt alors suspecte..... C'est de cette manière que j'interprète leur conduite.

MAL. Cette explication est plausible... Rendons-nous auprès du ministre.

BHAG. Voici sa demeure. Votre hautesse veut-elle bien entrer ?

ON REVOIT LA CHAMBRE DE RAKCHASA.

RAKCHASA parle avec le COURRIER. MALAYAKÉTOU ET BHAGOURAYANA restent en arrière et cachés.

RAKCH. A présent, dis-moi, mon ami ; tu as été à Cousoumapoura, et tu as vu le poète auquel tu étais adressé ?

LE COURRIER. Oui, seigneur.

MAL. Ils parlent de Cousoumapoura ; tenons-nous quelque tems en arrière, et, sans être vus, écoutons-les. Car les hommes de cour déguisent les vérités désagréables dans les rapports qu'ils font à leurs maîtres : en particulier, ils parlent à cœur découvert.

RAKCH. Et avons-nous réussi ?

LE COURRIER. Oui, telle est la fortune de votre excellence.

RAKCH. Comment ? Explique-toi.

LE COURRIER. Suivant les ordres de votre excellence, j'ai monté un chameau, et me suis rendu en toute hâte à

---

(1) L'histoire moderne de l'Inde et les inscriptions anciennes qu'on a trouvées prouvent que l'office de ministre est souvent héréditaire, et que les lignes de prince et de premier ministre ont été quelquefois collatérales pendant plusieurs siècles.

Digitized by Google

Cousoumapoura ; j'y ai communiqué mes instructions au poète Stanacalasa.

RAKCH. Ensuite ?

LE COURRIER. Au moment de mon arrivée, Tchandragoupta, dans le dessein de se rendre populaire parmi les habitans, avait donné des ordres pour que la fête d'automne fût célébrée avec la pompe ordinaire. Cette agréable nouvelle s'était rapidement répandue dans la capitale, et le peuple l'avait reçue avec autant de plaisir qu'en éprouve un homme en amenant chez lui une nouvelle fiancée.

RAKCH. Hélas! malheureux Nanda, tu étais parmi les monarques de la terre, comme la lune dans le ciel. Quel sera désormais le bonheur des nations ? Quand l'astre est éteint, c'en est fait de sa lumière bienfaisante..... mais continue.

LE COURRIER. Au moment où l'attente du peuple était à son comble, la fête a été tout-à-coup défendue par le lâche Tchânakya, au grand déplaisir de tous les habitans. Stanacalasa a profité de cette occasion pour réciter quelques stances, composées de manière à exciter l'indignation de Tchandragoupta.

RAKCH. C'était bien le moment... La semence est jetée, et, dans son tems, elle portera le fruit de discorde. Le vulgaire supporte impatiemment la soudaine interruption de ses plaisirs : un roi, d'un caractère indépendant, d'un esprit élevé comme sa dignité, se soumettra-t-il à un joug aussi avilissant ? C'est impossible. Il doit ressentir cette injure, il la ressentira en effet... Achève.

LE COURRIER. Tchandragoupta, hautement irrité de l'opposition qu'on montrait pour ses ordres, et après avoir donné les plus grands éloges aux talens de votre excellence, a ôté à Tchânakya le poste qu'il occupait.

MAL., *toujours caché*. Est-il vrai que Tchandragoupta ait cette estime pour Râkchasa ?

Digitized by Google

BHAG. Il prouve le cas singulier qu'il en fait, bien moins encore par ses louanges que par sa promptitude à renvoyer ainsi brusquement son ministre Tchânakya.

RAKCH. Cependant, l'empêchement mis à une fête populaire n'était pas une raison suffisante pour exciter la colère implacable de Tchandragoupta contre Tchânakya.

MAL. C'est bien assez, sans doute. Pourquoi cherche-t-il d'autres motifs ?

BHAG. Il pense que Tchânakya est trop sage pour se fâcher avec Tchandragoupta pour une cause aussi misérable, et que le prince doit craindre de paraître ingrat envers un homme qui lui a donné le trône, en oubliant la déférence qu'il lui doit comme à son précepteur... Si leur querelle est sérieuse et sans remède, elle doit donc avoir une source plus grave.

LE COURRIER. Il y avait d'autres raisons, seigneur, qui contribuaient à exciter la colère de Tchandragoupta.

RAKCH. Quelles étaient-elles ?

LE COURRIER. La fuite du prince Malayakétou et l'évasion de votre excellence, tels étaient les deux griefs que le roi reprochait à Tchânakya.

RAKCH., *à Sacatadâsa*. Allons, holà ! mon ami, éveillez-vous, nous triomphons. Tchandragoupta est maintenant à moi.

SACAT., *s'éveillant*. Comment ? votre famille est-elle arrivée, votre ami Tchandanadâsa en liberté, et les autres exempts de crainte ?

BHAG., *à part*. Il est vrai... qu'ils sont maintenant hors de toute inquiétude.

MAL. Tchandragoupta est maintenant à moi !... Que peuvent signifier ces paroles de Râkchasa ?

BHAG. Quelle autre chose, si ce n'est que l'éloignement de Tchânakya lui assure la régence de Tchandragoupta ?

Digitized by Google

RAKCH. T'a-t-on dit, mon ami, si le ministre congédié était parti ?

LE COURRIER. Dans ce moment, seigneur, il est encore à Pâtalipoutra.

RAKCH. Il ne s'est pas retiré dans la forêt : son vœu alors n'est pas entièrement accompli.

LE COURRIER. Le bruit courait qu'il se proposait de partir et d'aller finir ses jours dans les bois.

RAKCH. Je crois que c'est peu probable. (*A Sacatadâsa.*) Qu'en pensez-vous, mon ami ? Celui qui a ressenti si vivement l'injure d'être chassé de son siége par un prince qui, comme un Indra terrestre, commandait aux nations, se verra-t-il avec patience privé de son autorité par celui qu'il a créé lui-même ?

MAL. Que lui fait la retraite de Tchânakya à la forêt ?

BHAG. C'est beaucoup pour lui, si je ne me trompe. Son but n'est certain, qu'autant que Tchânakya vivra éloigné de Tchandragoupta.

SACAT., *à Râkchasa.* Pouvez-vous douter plus longtems ? Il est impossible que Môria, qui a placé son pied sur la tête des rois prosternés, et a foulé orgueilleusement des diadèmes aussi brillans que la lune, puisse supporter le mépris et l'insulte d'un esclave. Quoique Tchânakya soit d'un caractère opiniâtre, il sait quelles peines un vœu lui a coûtées, et il réfléchira sur les vicissitudes de la fortune toujours volage, avant de s'abandonner encore aux emportemens de sa colère.

RAKCH. Votre réflexion est juste... Je serai donc satisfait... Conduisez ce fidèle messager dans l'intérieur de la maison, et qu'il aille prendre quelque repos.

SACAT. Je vais vous obéir.

(Il sort avec le courrier.)

Digitized by Google

RAKCH. Je me rends maintenant chez le prince.

(Au moment de sortir, il rencontre Malayakétou et Bhâgourâyana, qui s'avancent.)

MAL. Vous le voyez ici, seigneur. Je viens épargner cette peine à votre excellence.

RAKCH. Sire, vous m'honorez. Votre hautesse veut-elle bien s'asseoir ?

MAL. Je me flatte que l'indisposition dont vous avez souffert, il y a quelque tems, est maintenant guérie.

RAKCH. Impossible, jusqu'à ce que le titre de hautesse, bien qu'ennobli quand on le porte comme vous, soit changé en celui de majesté, plus convenable à votre mérite.

MAL. Il y a long-tems que votre excellence avait prononcé qu'un pareil changement pouvait se faire... Quand se fera-t-il donc ? Nous avons ici rassemblé une armée formidable, qui brûle de marcher contre l'ennemi.

RAKCH. Marchons, l'heure est venue; conduisons-les à la victoire.

MAL. Quelles sont nos espérances ? quelles nouvelles avez-vous de l'ennemi ?

RAKCH. Il a reçu un coup terrible.

MAL. Expliquez-vous.

RAKCH. La discorde a éclaté entre le prince et le ministre ; Tchandragoupta est séparé de Tchânakya.

MAL. Est-ce donc une si grande perte que celle d'un ministre ?

RAKCH. Pour les autres princes, non; mais pour Tchandragoupta, c'est une vraie blessure.

MAL. Moins pour lui que pour les autres.

RAKCH. Comment cela ?

MAL. L'orgueil de Tchânakya a soulevé le mécontentement général. Eh bien ! il est parti, et les esprits vont reprendre, avec un zèle tout nouveau, leur amour pour le prince.

Digitized by Google

RAKCH. Non, il y a deux partis dans l'état, les amis de Tchandragoupta, et ceux de Nanda. L'arrogance de Tchânakya peut avoir déplu aux premiers ; les autres s'en inquiétaient peu. Ils ne voyaient que la basse ingratitude de Tchandragoupta fomentant, secondant un complot parricide, et traînant à la mort ses propres parens et ses bienfaiteurs. Aussi leur mépris et leur haine le poursuivent sans relâche, quoiqu'il soit fier du nom et de l'autorité de roi. La plupart cachent leurs sentimens, tant qu'ils n'ont point d'abri assuré contre son pouvoir. Mais qu'ils voient un prince puissant s'avancer avec son armée contre le tyran, ils ne tarderont pas à venir se joindre à ses bannières, et à proclamer leur inimitié par des actes ouverts. Ainsi ils aperçoivent en vous leur espérance et leur protecteur, et déjà un grand nombre s'empresse de chercher un asile sous vos tentes.

MAL. Cependant, est-ce la disgrâce du ministre qui seule vous engage à nous donner ce conseil de marcher à l'ennemi ? Je puis croire qu'il y a d'autres raisons.

RAKCH. Il y en a d'autres ; mais celle-ci est la principale.

MAL. Tchandragoupta, parmi ses serviteurs, n'a-t-il personne en état de remplir le poste vacant, et de l'aider à gouverner ?

RAKCH. Personne.

MAL. Comment cela ?

RAKCH. Veuillez bien, sire, faire attention à cette réponse. La charge pesante du gouvernement est soutenue, ou par les rois et les ministres conjointement, ou par les rois seuls. Il n'en est pas ainsi avec Tchandragoupta. Peu accoutumé aux affaires, il a remis le fardeau entier à son ministre, qui est tout pour lui, aussi nécessaire à ce prince qu'un guide fidèle à l'homme aveugle. La fortune, qui n'aime point le partage, quand un roi et un ministre

Digitized by Google

se disputent ses faveurs, quitte entièrement l'un pour voler vers l'autre... Et le prince inexpérimenté, qui ne connaît rien aux règles de la politique, ne peut espérer de gouverner heureusement son empire, privé d'un conseiller aussi prudent : il est comme l'enfant à qui l'on réfuse le sein de sa nourrice, et qui doit périr, faute de nourriture convenable.

MAL., *à part.* Il est heureux que je ne sois pas ainsi dépendant. (*Haut.*) Toutefois, il est bon d'examiner avec soin s'il ne faudrait pas, pour l'agresseur, des motifs plus puissans que le renvoi du plus sage des ministres.

RAKCH. Il faut seulement ici que votre hautesse considère les circonstances qui concourent à presser votre marche. Vos forces sont rassemblées, vous êtes l'héritier légitime des rois, votre adversaire n'est qu'un vil usurpateur; sa capitale est contre lui. En moi vous avez... (*il s'arrête*) un guide fidèle pour le moins. Tout est disposé, tout est prévu; il ne manque plus que votre ordre.

MAL. Eh bien! marchons... Nos superbes éléphans boiront les ondes noires de la Sonâ, et répondront par leurs cris au mugissement de ses vagues : ils répandront une obscurité plus épaisse dans les bosquets qui ombragent ses bords; et, plus promptement encore que le torrent qui les mine, ils en feront crouler les rives escarpées dans les flots bouillonnans. Puis s'avançant comme une ligne de nuages qui, chargés de pluie et de tonnerre, viennent ceindre les pics du Vindhya, ils environneront de tempêtes menaçantes la cité orgueilleuse, dont les remparts bientôt descendront au niveau de la terre.

(Il sort avec Bhâgourâyana.)

RAKCH. Holà! quelqu'un!

Digitized by Google

ENTRE UN DOMESTIQUE.

Le premier devin (1) qui se présentera, dis-lui de venir.

(Le domestique sort et revient.)

LE DOMEST. Vous plaira-t-il, seigneur, de recevoir le mendiant bouddhiste ?

RAKCH. Un mendiant bouddhiste ! c'est donc la première personne que tu as rencontrée (2) ?

LE DOMEST. C'est Djîvasiddhi, seigneur.

RAKCH. Qu'il vienne, sa présence n'est pas un mauvais présage.

(Le domestique sort, et introduit Djivasiddhi.)

DJIV. Que les préceptes des sages vénérables (3) soient toujours suivis : par la vertu de leurs remèdes rafraîchissans, l'ardeur de la passion est tempérée. Pour guérir les mortels, ils emploient ici-bas des potions amères, qui, plus tard, deviennent douces et agréables, et l'homme, dans le ciel, trouve la santé. Puisse le fidèle avoir toujours la science ; puisse l'homme vertueux croître ici-bas en mérite !

RAKCH. Prophète, dites-moi maintenant : ce jour est-il propice pour entreprendre un long voyage ?

DJIV., *après quelques instans de méditation*. Les aspects des planètes ont été examinés : les conjonctions sont bonnes. Vers le milieu du jour déclinera l'étoile maligne ; mais la

---

(1) L'astrologie judiciaire a toujours été en vogue dans l'Orient.

(2) Cette rencontre est d'un mauvais augure ; nous l'avons vu dans le *Mritchtchakati*.

(3) Ce personnage a le titre de *kchapanaka*, qui est un mendiant bouddhiste. Cependant, le mot de *srâvaka*, qu'il emploie dans sa salutation, et le nom d'*arhata*, par lequel il désigne les saints qu'il vénère, annoncent que c'est plutôt un djêna qu'un bouddhiste, et attestent que la prière n'est pas d'une grande antiquité. Ce mendiant parle le prâcrit pêsatchi, qui ne diffère pas beaucoup du mâgadhi.

Digitized by Google

route doit être suivie du nord au midi, quand la pleine lune brille à l'est sur la droite, que le soleil, sur la gauche, descend à l'ouest pour se reposer; lorsque la Vierge (1) déploie devant vous ses rayons, que Mercure (Boudha) marche vers sa demeure céleste, et qu'en face apparaît aussi l'astre à la pâle lumière, qui répand dans les sphères la crainte, la famine et la guerre (2).

RAKCH. Le jour lunaire, d'après mon opinion, n'est pas propice.

DJIV. Et que dites-vous? Le jour ne compte que pour un, les planètes pour quatre, et les mansions des astres pour soixante-quatre (3). Si ces calculs vous sont favorables, ayez bon courage. Excepté le cas où la lune lutte péniblement contre l'horrible Râhou, l'influence de cet astre vous fera obtenir tout ce que vous demanderez, en quelque lieu que vous vous trouviez (4).

RAKCH. Consultez-vous avec d'autres devins instruits.

DJIV. Moi? non. Vous pouvez les interroger vous-même.

RAKCH. Allons, ne vous offensez pas.

DJIV. Je ne m'offense pas; mais quelque autre peut l'être.

RAKCH. Et qui?

---

(1) Cette constellation s'appelle *Canyâ*. On la représente sur un bateau, avec un épi de riz dans une main, et une lampe dans l'autre.

(2) C'est sans doute *Sani*, ou Saturne.

(3) Nous avons vu, dans le prologue de cette pièce, que les astrologues divisent le ciel en soixante-quatre parties.

(4) Un voyage est supposé devoir être heureux, lorsqu'on l'entreprend quand arrivent certaines divisions du jour lunaire, appelées *câranas*, et quand la lune se lève d'un côté, tandis que le soleil se couche de l'autre, et que le point de lever, ou *lagna*, de Mercure, dans la partie du zodiaque assignée à la Vierge, est en face du voyageur. Le jour de la pleine lune, le sixième, le huitième et le neuvième jour lunaire, sont regardés comme peu favorables. Telle est l'objection de Râkchasa. L'astrologue répond que ces jours ne sont de mauvais augure que quand il se rencontre une éclipse.

Digitized by Google

DJIV. Le destin, qui vous entraîne en aveugle sur une route où vous devez vous joindre à votre ennemi, et trahir vos propres amis.

(Il sort.)

RAKCH., *au domestique.* Vois l'heure qu'il est.

LE DOMEST. Le soleil va se coucher, seigneur.

RAKCH. Ainsi, le moment approche où, semblables à ces esclaves qui fuient un maître que la fortune abandonne, les arbres qui, au point du jour, avec un servile empressement, prolongeaient leurs ombres devant le soleil levant, les détournent en arrière, en voyant celui qu'ils adoraient tomber vers l'occident, où il dirige ses coursiers fatigués, afin de s'y reposer de leur long voyage, et de retrouver, pour les travaux du lendemain, une vigueur nouvelle.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

LA SCÈNE EST DANS LE CAMP DE MALAYAKÉTOU.

ENTRE SIDDHARTHAKA, avec une lettre et un paquet.

L'arbre de la politique de Tchâṇakya produira sans doute son fruit, arrosé, comme il est, par la pluie de sa prudence, ombragé par les nuages de l'occasion (1). Cette lettre m'a été confiée par cet illustre ministre, scellée avec le cachet de Râkchasa : ce paquet, qui contient les parures qu'il m'a données, est scellé de la même manière... Avec ces deux objets, je m'en retourne à Pâtalipoutra. (*Il va pour sortir, puis il s'arrête.*) Comment ? un hérétique vient de ce côté..... Voilà une rencontre de mauvais présage. Il n'y a plus de remède maintenant. Je ne puis reculer.

PARAIT DJIVASIDDHI.

DJIV. Gloire soit rendue aux saints qui montrent le seul chemin par lequel on arrive ici-bas à la perfection !

SIDDH. Devin, je vous salue.

DJIV. Ayez de la fidélité, mon fils, car c'est la vertu que demandent les desseins dont vous êtes chargé, tâche

(1) M. Wilson fait observer que ce style métaphorique n'appartient pas au siècle où ce drame a été composé. Ce style, peu naturel, est emprunté aux nations voisines de l'Inde.

Digitized by Google

aussi pleine de crainte et de fatigue que celle qui consiste à traverser l'immense Océan.

SIDDH. Comment le savez-vous ?

DJIV. Ce que je sais, je le sais. Vous allez en ce moment voyager : votre apparence seule indique votre projet..... Quelle autre chose, que cette lettre, faut-il pour le prouver?

SIDDH. Il paraît que vous connaissez mon intention. Oui, je vais partir pour un autre pays. Dites-moi, je vous prie, si le jour est heureux.

DJIV. Pourquoi pensez-vous qu'une tête tondue puisse savoir les secrets des étoiles ?

SIDDH. Oui, vous les connaissez : ainsi parlez. Si le jour est heureux, je partirai; sinon, j'attendrai.

DJIV. Ce qu'il y a de malheureux, c'est de partir d'ici sans le sceau du prince.

SIDDH. Comment cela ?

DJIV. Je vais vous parler en termes clairs. On était dernièrement libre de venir au camp et d'en sortir, suivant son bon plaisir ; mais maintenant que nous approchons de Cousoumapoura, personne n'y peut entrer ou partir sans un passe-port signé de Bhâgourâyana, avec le sceau du prince. Si vous en avez un, allez hardiment ; sinon, cachez-vous avec soin, ou bien vous serez arrêté par la garde et ramené pieds et mains liés.

SIDDH. Vous ignorez, sans doute, que je suis ami de son excellence le ministre Râkchasa.

DJIV. Seriez-vous l'ami d'un mauvais génie (1), peu importe. Le vent lui-même ne passe pas ici sans permission.

SIDDH. C'est égal, j'en viendrai à mes fins.

DJIV. Je l'espère... allez... Pour moi, je me rends au-

(1) Un *râkchasa* est un mauvais génie.

Digitized by Google

près de Bhâgourâyana ; je veux lui demander un passe-port pour Pâtalipoutra.

(Ils sortent de côtés différens.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE UN PAVILLON PRÈS DE LA TENTE DE MALAYAKÉTOU.

PARAIT BHAGOURAYANA, avec UN DOMESTIQUE.

BHAG. La politique de Tchânakya est très-surprenante : qu'il tombe ou qu'il réussisse, que le succès couronne ses efforts, ou qu'il répare ses défaites, tirant des fruits superbes des semences déposées dans un sol ingrat, il prouve toujours qu'il est homme d'état, toujours il triomphe, aussi sûr, aussi irrésistible que le destin... Bhâsoura, approche un siége : le prince m'ordonne de rester dans son pavillon..... Si quelqu'un a besoin du cachet du prince, tu le feras entrer.

LE DOMEST. C'est ce que je ferai, seigneur.

(Il sort.)

BHAG. C'est un grand chagrin pour moi que ce prince honnête, pour prix de la confiance dont il m'honore, ne reçoive de moi qu'une perfide amitié. N'est-ce pas là en effet tout ce qu'il a de moi?..... Quiconque se met sous la dépendance d'un autre, doit renoncer à tous les droits de parent et d'ami, à l'estime du monde, et ne pas plus apprécier le blâme que la louange..... Il vend son ame pour un trésor périssable, il fait ce qu'on lui prescrit, et n'a point le privilége de pouvoir peser la différence qui existe entre le bien et le mal.

MALAYAKÉTOU entre avec VIDJAYA, femme attachée à son service. Il reste en arrière.

MAL. Les doutes que j'ai sur Râkchasa me troublent étrangement. Dois-je compter sur sa foi, maintenant que Tchânakya n'a plus la confiance de Môria ? Ou bien serait-

Digitized by Google

il plus prudent de le regarder comme un ennemi désormais dangereux ? Cette alternative pénible m'embarrasse ; ma pensée est comme la roue du potier, tournant sans savoir où se fixer... Où trouverai-je Bhâgourâyana ?

VIDJ. Si votre hautesse veut bien y faire attention, il est ici, occupé à donner des passe-ports aux personnes que leurs affaires appellent hors du camp.

MAL. Approchons doucement. Sa tête est baissée ; de ses mains il couvre ses yeux, comme s'il était en méditation.

LE DOMESTIQUE se présente.

LE DOMEST. Un mendiant demande à votre excellence la faveur d'être admis pour obtenir un passe-port.

BHAG. Qu'il entre.

(Le domestique sort et revient avec Djîvasiddhi.)

DJIV. Croyant, puissiez-vous croître en vertu !

BHAG. Comment ? Djîvasiddhi, le cher ami de Râkchasa ! Sage, je vous salue.

DJIV. Puisse votre vertu prospérer !

BHAG. Sans doute vous partez pour les affaires de Râkchasa ?

DJIV. Non, je quitte ces lieux pour ne plus entendre son nom.

BHAG. Comment ? quelle grave offense Râkchasa a-t-il commise envers un voyant tel que vous ?

DJIV. Il ne m'a rien fait ; mais je me repens de mes fautes passées.

BHAG. Vous vous repentez de vos fautes passées... Vous excitez mon étonnement.

MAL., *caché*. Et le mien aussi.

Digitized by Google

BHAG. Je voudrais bien savoir le sens caché de vos paroles.

MAL. Moi également.

DJIV. Je ne puis dire des choses qu'il ne convient pas de révéler.

BHAG. Plus le mystère paraît profond, plus grand aussi est mon désir de le connaître.

DJIV. Il n'y a pas de mystère, mais beaucoup de honte.

BHAG. S'il n'y a rien de mystérieux, dites la vérité.

DJIV. Je ne le ferai pas.

BHAG. Alors n'attendez pas que je vous délivre un passeport.

DJIV. C'est donc parce que vous m'y forcez que je vous dévoile mon secret... Ecoutez... Pendant mon séjour à Pâtalipoutra, j'avais contracté, avec Râkchasa, une amitié intime et sans réserve. Par suite de notre liaison, et vaincu par ses prières, je l'ai secondé de mes conseils dans son affreux complot contre Parvatéswara, et j'ai armé d'un poison destructeur la statue animée qui lui a donné la mort.

MAL. Mon père détruit par Râkchasa, et non par Tchânakya, comme je l'avais toujours cru !

DJIV. J'ai ensuite partagé sa fortune : il y a quelque tems, j'ai été, par Tchânakya, exilé de la ville... Mais aujourd'hui Râkchasa n'a plus besoin de moi, et voudrait me voir mort.

BHAG. Cependant, jusqu'ici, le bruit général est que le meurtre a été l'ouvrage de Tchânakya, et non de Râkchasa. Son but était, dit-on, d'échapper à l'obligation de céder la moitié du royaume, récompense promise aux secours de son allié.

DJIV., *se bouchant les oreilles*. Croyant, je dis la vérité en ce moment : Tchânakya ne connaît point l'art qui avait formé cette statue vivante et empoisonnée.

Digitized by Google

BHAG. Je mets le sceau sur votre passe-port. (*Il le scelle.*) Mais attendez que j'instruise sa hautesse de ces détails.

MAL. Je suis ici ; j'ai tout entendu, et, dans mon cœur profondément blessé, est descendue cette communication qui est un acte d'ami, disons mieux, qui est un coup cruel porté par la langue d'un ennemi..... L'affreux destin de mon père semble aujourd'hui m'accabler d'une nouvelle horreur.

DJIV., *à part.* Le prince m'a entendu : tous les projets de Tchânakya sont accomplis.

(Il sort.)

MAL. Horrible ingratitude ! Le cœur de mon père était tout entier à Râkchasa ; il disait de lui avec une ferme confiance : cet homme est mon ami. Et c'est ainsi qu'il est tombé, pleuré de toute sa famille ! Voilà le prix que réservait à sa généreuse crédulité cet être fourbe et trompeur !... Oh ! Râkchasa, vous êtes un mauvais génie et d'esprit et de nom.

BHAG., *à part.* Il faut prendre garde que la vie de Râkchasa ne soit en danger par suite de la colère du prince. Telles sont les instructions précises de notre maître. (*Haut.*) Contenez cette agitation, sire ; soyez calme. Daignez vous asseoir, et recevoir le conseil que votre serviteur et votre ami prend la liberté de vous donner.

MAL. Parlez, mon ami.

BHAG. Votre hautesse voudra-t-elle bien considérer que ceux qui gouvernent les royaumes, quand il s'agit d'amis, d'ennemis, de personnes neutres, ne doivent se conduire que par des raisons d'état, et non par ces motifs d'affection privée qui poussent les hommes ordinaires vers l'amour ou la haine ?... Le premier but de Râkchasa était de faire couronner Sarvârthasiddhi ; et votre noble père, prince plus puissant que Tchandragoupta, était le principal obstacle, et par conséquent l'ennemi le plus redou-

Digitized by Google

table... En mettant dans la balance une pareille cause d'inimitié, l'action de Râkchasa devient un fait de politique prévoyante et n'est plus un crime vulgaire. De plus, sire, daignez réfléchir que cette sagesse des hommes d'état fait tour à tour un ami d'un ennemi, de même qu'elle change l'amitié en haine. Comme si nous entrions alors dans une seconde naissance, tout le passé s'efface de notre souvenir. C'est, pour la mémoire, un fardeau inutile; il faut oublier les actes précédens comme s'ils appartenaient à une autre vie plus ancienne... Eh bien! que pour le passé Râkchasa échappe à votre censure, ou, du moins, jouisse de votre clémence, jusqu'au moment où le royaume de Nanda sera à vous. Alors, sans nuire à votre succès, votre hautesse pourra disposer de lui comme il lui plaira.

Mal. Je veux suivre votre conseil, il est sage. Sa mort ou son emprisonnement pourrait alarmer nos partisans et rendre notre triomphe douteux.

UN OFFICIER se présente.

L'Officier. Victoire à votre hautesse! le capitaine des gardes rapporte qu'un homme a été arrêté, au moment où il cherchait à sortir secrètement du camp, et, sur sa personne, on a trouvé cette lettre... Votre hautesse veut-elle examiner l'homme lui-même?

Mal. Amenez-le.

(L'officier sort et rentre avec Siddhârthaka.)

Siddh., *à lui-même*. Louange soit aux serviteurs fidèles qui tournent le dos à la désobéissance et s'acquittent avec exactitude des devoirs qu'ils sont nés pour remplir!

L'Officier. Voici l'homme.

Bhag. Qui peut-il être?... Un étranger, ou le serviteur d'une personne de notre camp?

Digitized by Google

SIDDH. Un serviteur, seigneur, un humble serviteur de la suite du ministre.

BHAG. Pourquoi cherchais-tu alors à quitter ainsi secrètement le camp sans un passe-port du prince ?

SIDDH. Je partais pour des affaires pressées.

BHAG. Et tellement pressées qu'elles t'ont fait mépriser les ordres exprès de sa hautesse ?

MAL. Voyez le papier.

BHAG. Il porte en effet le sceau de Râkchasa.

MAL. Respectez le sceau, et lisez-moi la lettre.

BHAG. « Salut, tel qu'il convient de la part d'une personne d'une foi éprouvée, à une personne d'un mérite éminent ! Maintenant que notre principal ennemi est parti, comptez sur notre parole ; pour vous en donner une preuve incontestable, écoutez ce conseil qui parlera pour moi. Profitez de l'heure favorable... Déployez pleinement la faveur promise, et donnez le prix qui doit payer le changement convenu d'affection. Alors ces amis seront à nous ; ils se réuniront avec ardeur pour renverser la maison où, jusqu'à présent, ils ont trouvé un refuge... Pour acquitter un pareil service, nous devons vous faire souvenir, quoique peut-être il soit inutile de vous rappeler vos promesses, que quelques-uns demandent des domaines, d'autres de l'or, ou bien des éléphans et des dépouilles de guerre. Les trois parures inappréciables qu'on a envoyées ont été reçues. Pour vous donner, de notre reconnaissance, un témoignage que vous estimerez sans doute quelque chose, voici ce qu'on vous offre en retour ; mais, pour en relever le prix, Siddhârthaka en est le porteur, et connaît tout ce qui peut paraître ambigu ou défectueux. »

MAL. Que signifie cette noire épître ?

BHAG. Parle, coquin, qui envoie cette lettre ?

SIDDH. Je n'en sais rien.

Digitized by Google

Bhag. Tu en es le porteur, et tu ne sais pas de qui elle vient!... Sois franc, parle clairement. A qui portais-tu l'explication que cette lettre promet?

Siddh. A qui, si ce n'est à votre excellence?

Bhag. A moi?

Siddh. La violence que j'éprouve me trouble au point que je ne sais plus ce que je dis.

Bhag. Nous allons te rendre ton sang-froid... Bhâsoura, conduis-le dehors, et qu'il reçoive des coups de fouet, jusqu'à ce qu'il retrouve sa mémoire.

(Siddhârthaka est conduit dehors, et ramené aussitôt par les gens du roi.)

L'Officier. Je dirai à votre excellence que, lorsqu'on frappait le prisonnier, ce paquet est tombé de dessous ses vêtemens.

Bhag. Il est marqué du même sceau.

Mal. Ouvrez-le, mais conservez le cachet.

(Bhâgourâyana ouvre le paquet, y prend un joyau, et le remet au prince.)

Mal. Cette pierre m'a appartenu, je l'ai donnée au ministre comme un présent d'amitié. Cette lettre, sans aucun doute, est pour Tchandragoupta.

Bhag. C'est une chose dont il faut s'assurer... Emmenez-le encore, et qu'il soit battu jusqu'à ce qu'il avoue la vérité sans restriction.

(Il tombe aux pieds de Malayakétou.)

Mal. Lève-toi, parle hardiment. Ton état de dépendance est ton excuse. Dis tout ce que tu sais.

Siddh. Eh bien! voici le fait. Cette lettre m'a été remise par Râkchasa pour la porter à Tchandragoupta.

Mal. Et quelle explication devais-tu ajouter?

Siddh. Voici ce qu'il m'avait ordonné de dire : « Les rois barbares sont mes amis personnels, et peuvent être engagés dans vos intérêts. Ceux de Coulouttha, de Ma-

Digitized by Google

laya et de Casmîra désirent augmenter leur territoire des possessions de Malayakétou. Les princes de Sindhou et de Pârasîka souhaitent beaucoup ses éléphans et ses trésors. Pour moi, l'exil de Tchânakya couronnera pleinement mes vœux, comme les dépouilles que j'ai désignées satisferont l'avidité de ces princes. » Tel était mon message.

MAL. Quoi ! Est-il bien vrai que mes alliés soient disposés à la trahison ? Et pourquoi en douter ? Ils ont toujours suivi la direction de Râkchasa... Holà ! Vidjayâ !... Dites au ministre que je veux lui parler.

VIDJ. Je vais vous obéir, sire.

(Elle sort.)

LE THÉATRE CHANGE ET REPRÉSENTE L'HABITATION DE RAKCHASA.

RAKCHASA paraît avec PRIYAMVADAKA.

RAKCH. Nos préparatifs de guerre sont complets, et je doute que Tchandragoupta puisse nous présenter des forces égales. La conséquence est sûre, quand elle est garantie par des prémisses raisonnables ; mais la conclusion est souvent dénaturée par un argument inattendu, et tourné contre la vérité qu'on voulait soutenir... Et cependant nous avons de si grands motifs de confiance ; nos troupes sont bien payées, nos rangs garnis des adversaires naturels de notre ennemi ; nos espions nous apportent des nouvelles favorables, tout se réunit pour assurer le succès de notre cause. Je ne dois pas craindre..... Holà ! quelqu'un !..... Priyamvadaka, allez porter ce message aux rois alliés. « Nous approchons de Cousoumapoura, capitale de l'ennemi. Soyez vigilans, et conservez bien la discipline... Tel est l'ordre de la marche. Les Khasas et les Magadhas, avec mon contingent, forment l'avant-garde. Le centre est composé des Gandhâras et de l'infanterie yavana. Les Kîras et les Sacas, avec les bandes de Tchédi et les cohortes des Hoûnas sont placés à l'arrière-garde, tandis

Digitized by Google

que les rois, nos amis, avec leurs guerriers d'élite, rangés en phalange serrée, entourent le prince et gardent sa personne sacrée. »

PRIYAMV. Je vais porter vos ordres.

(Priyamvadaka sort.)

ENTRE VIDJAYA.

VIDJ. Victoire à votre excellence ! Sa hautesse demande votre présence.

RAKCH. Un moment... Holà, quelqu'un ! (*Un domestique arrive.*) Dis à Sacatadâsa que je suis appelé auprès du prince, et que j'ai besoin d'un ornement convenable pour paraître devant sa hautesse. Qu'il m'envoie une de ces trois riches parures qu'il a achetées dernièrement. Promptement, hâte-toi.

(Le domestique sort, et revient avec une parure.)

LE DOMESTIQUE. Voici l'ornement que vous demandez, seigneur.

RAKCH. C'est bien. (*Il le met.*) Maintenant, conduisez-moi... Pourquoi le prince me fait-il appeler ? Je ne me sens coupable d'aucune erreur : mais quand on administre un état, au milieu de ces soins importans, on ne peut se garantir de pensées inquiétantes... Une vie de dépendance est toujours une vie de crainte, et les plus élevés, objets de plus d'envie et de malveillance, doivent sans cesse être prêts à tomber.

(Ils sortent.)

LA SCÈNE SE PASSE ENCORE DANS LE PAVILLON DU PRINCE.

VIDJ. Voici sa hautesse.

RAKCH. Comme le prince paraît absorbé dans ses pensées ! Sa jeune tête est déjà courbée par l'inquiétude, et s'appuie sur sa main, tandis que son œil est fixé sur la terre, ou porte vers le ciel un regard errant. Triomphe au prince !

Digitized by Google

MAL. Je vous remercie, ministre : asseyez-vous. Je crains de déranger votre excellence par ces interruptions multipliées.

RAKCH. Je dois plutôt m'excuser auprès de votre hautesse de mes absences fréquentes. Les préparatifs qu'exige notre marche m'ont empêché de paraître près de vous plus souvent.

MAL. Si la disposition des troupes est déterminée, je voudrais bien la connaître.

RAKCH. La voici : les Khasas et les Magadhas, avec mes gens, forment l'avant-garde. Les troupes des Yavanas et des Gandhâras marchent au centre ; les Hoûnas, avec les forces de Tchédi, les Kîras et les Sacas composent l'arrière-garde... Les corps des princes alliés ont l'ordre de protéger la personne de votre hautesse.

MAL., *à part*. Trahison évidente ! On a désigné pour ma garde ceux qui ont conspiré pour me livrer prisonnier. (*Haut, à Râkchasa.*) Envoyez-vous à Cousoumapoura quelque avant-coureur de notre marche ?

RAKCH. Il n'en est pas besoin. Dans cinq jours, notre camp sera devant ses portes.

MAL. Quel est donc cet homme qui, en ce moment, partait avec des dépêches de votre excellence ?

RAKCH. De moi ?... c'est impossible. (*Il voit Siddhârthaka.*) Siddhârthaka ! que signifie votre présence ?

SIDDH. Pardonnez-moi, seigneur, si la crainte d'une punition sévère m'a arraché le secret.

RAKCH. Le secret !... quel secret ?... je n'en connais aucun. Je ne vous comprends pas.

SIDDH. J'avoue que j'ai mal obéi à vos ordres ; mais les coups et la souffrance...

(Il paraît hésiter.)

MAL. Il craint de dire la vérité devant son maître...

Digitized by Google

(*A Bhagouráyana.*) Apprenez au ministre ce que cet homme a dit.

Bhag. Votre hautesse va être obéie. (*A Râkchasa.*) Cet homme déclare que votre excellence l'envoie à Tchandragoupta, comme porteur d'une lettre et d'un message.

Mal. Est-ce bien là, Siddhârthaka, ce que tu as avoué ?

Siddh. Les coups m'ont forcé de le dire.

Rakch. C'est faux... Quel aveu la torture ne peut-elle pas arracher à un innocent ?

Mal., *à Bhâgouráyana.* Qu'il voie la lettre... Montrez-lui le paquet.

Bhag. Lisez cette lettre.

(Il la donne à Râkchasa, qui la lit et la lui rend.)

Rakch. Misérable invention de l'ennemi !

Bhag. Voyez ce bijou. (*Il lui montre le joyau.*) N'est-ce aussi qu'un stratagème de l'ennemi ?

Rakch. Non, je reconnais ceci... Ce bijou m'a été donné par votre hautesse elle-même ; et dans la vue de témoigner ma reconnaissance à Siddhârthaka, pour un service éminent qu'il m'a rendu, je lui en ai fait cadeau.

Bhag. A un tel homme, si je ne me trompe, convenait peu ce présent de prince, qui avait surtout le mérite d'avoir été une parure royale.

Mal. Qu'il lise la lettre, et qu'il entende le message qu'il envoyait.

Rakch. Je n'ai point envoyé de message, sire, je n'ai point écrit de lettre.

Mal. De qui est ce cachet ?

Rakch. C'est une imitation du mien.

Mal. Cela peut être vrai : un sceau peut être imité par un faussaire.

Digitized by Google

BHAG. Il est possible qu'il soit contrefait ; mais l'écriture ?... De qui sont ces caractères, Siddhârthaka ?

(Siddhârthaka regarde Râkchasa, et hésite.)

Parle, ou attends-toi à de nouveaux coups.

SIDDH. Ils sont de Sacatadâsa.

RAKCH. Si c'est de lui, je dois admettre aussi que c'est de moi.

MAL. Qu'il soit appelé.

BHAG., *à part*. Les émissaires de Tchânakya n'avancent rien qui ne puisse être prouvé. L'assertion de cet homme doit être certaine. (*Haut.*) Votre hautesse me permettra-t-elle de dire qu'un ami de Râkchasa ne confessera point qu'il a écrit une pareille lettre ? Ne serait-il pas mieux alors de demander un modèle de son écriture, que l'on pourra comparer avec cette feuille ?

MAL. Vous avez raison. Vidjayâ ! (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez ?

VIDJ. Je suivrai vos ordres. Ne faut-il pas aussi son cachet ?

MAL. Oui, apportez-le.

(Vidjayâ sort et revient.)

VIDJ. Voici le cachet de Sacatadâsa ; voici son écriture.

MAL., *comparant les deux écrits*. C'est la même main... Voyez vous-même.

RAKCH., *examinant les deux papiers, à part*. C'est vrai ; l'écriture est la même... Que dois-je penser ? Il a toujours été mon ami... Mais peut-être que, regrettant sa famille absente, il veut enfin démentir sa loyauté. Le cachet est aussi le sien ; Siddhârthaka est son associé, et cette lettre mystérieuse est de son écriture. Cherchant à acheter son pardon ou, tenté par les séductions d'un ennemi rusé, il a quitté la voie de l'honneur ; il a renoncé à une réputation belle et impérissable : il m'a trahi.

Digitized by Google

MAL. Trois pierres précieuses, dit la lettre, ont été reçues : l'une d'elles, sans doute, orne votre personne... Laissez-moi la voir de plus près.

(Râkchasa la lui donne.)

(*A part.*) Que vois-je ? Si je ne me trompe, ce bijou a autrefois appartenu à mon père. (*Haut.*) Qui a procuré cette parure à votre excellence ?

RAKCH. Des marchands, sire, qui me l'ont vendue.

MAL. Vidjayâ, regardez. Reconnaissez-vous cette pierre ?

VIDJ. Comment ne la reconnaîtrais-je point ? Souvent je l'ai vue sur la personne de votre illustre père, le roi Parvatéswara.

MAL. Objet de nos larmes, ô mon père ! que ces riches ornemens relevaient l'éclat de ta noble personne ! Tu apparaissais, glorieux comme le ciel d'une soirée d'automne, paré des rayons de la lune et de la lumière étincelante des étoiles.

RAKCH., *à part.* Si ces bijoux sont vraiment ceux de Parvatéswara, ces faux marchands n'étaient que des agens de Tchânakya envoyés pour les mettre entre mes mains.

MAL. Est-il vraisemblable que ces pierres précieuses, dignes d'un roi, autrefois la propriété de Parvatéswara, et réservées, dans le butin, pour Tchandragoupta, comme la portion royale, aient pu être vendues par de misérables marchands, et achetées à vil prix ? Non, il est clair que le traître Tchandragoupta était ici le vendeur, et que vous-même, vous étiez le prix d'une pareille marchandise.

RAKCH., *à part.* Le piége est habilement tendu ; et, bien que je sache que la lettre et le message ne sont pas de moi, cependant le sceau est le mien, l'écriture est celle de mon ami ; les bijoux, qu'il était absurde de croire que Môria pourrait vendre, sont trouvés entre mes mains. Ces faits

Digitized by Google

prouvent si fortement la trahison, que ce serait en vain que j'espérerais de faire croire à mon innocence. Pourquoi répondre ? Il est sage de céder en silence à la force des choses, plutôt que de s'engager dans une contestation orageuse, et d'en venir à une explication sans profit.

MAL. Maintenant, je demanderai à votre excellence...

RAKCH. Interrogez celui qui mérite un pareil titre, et non pas moi, qui suis dégradé par ces accusations.

MAL. Dites, par ces preuves : car, quel autre nom donner à ce paquet, cette lettre et ces bijoux ?

RAKCH. Tout cela prouve la rigueur du destin, aussi bien que l'adresse de Tchânakya.

MAL. Pourquoi accuser la destinée pour des fautes qui ont leur source dans une avarice ignoble, dans une basse ingratitude ? L'amitié de mon père, vous l'avez payée par la perfidie ; sa tranquille confiance, par la mort. Et, aujourd'hui même, nous, à qui vous devez votre autorité présente, votre rang, vous nous trahissez avec la même indignité ; et, pour une misérable bagatelle, vous nous vendriez comme la plus vile marchandise, à nos plus mortels ennemis, fier du titre de mercenaire, soldé contre nous par leur haine.

RAKCH. Ce coup est plus affreux que ma disgrâce. Fils de Parvatéswara, je proteste ici de mon innocence.

MAL. Et qui a tué mon père ?

RAKCH. Le destin.

MAL. Nous savons que c'est vous, et nous le savons par votre ami, par ce religieux qui fut votre agent, et qu'on nomme Djîvasiddhi.

RAKCH., *à part*. N'est-il aussi qu'un instrument de Tchânakya ? Jusqu'au fond de mon cœur, je trouverai donc des ennemis !

MAL. Bhâsoura, allez porter à notre général l'avis que les princes étrangers, nos alliés, ont comploté de saisir

Digitized by Google

notre personne, et de me livrer prisonnier à Tchandragoupta. Ainsi, qu'ils soient arrêtés, que leurs intentions perfides soient déjouées; que les rois, qui veulent nos terres, soient jetés dans une fosse, et couverts de terre, jusqu'à ce que leurs désirs soient satisfaits (1); que les autres, dont les prétentions modérées se bornent à demander des dépouilles guerrières, des trésors, des éléphans, soient foulés sous les pieds de ces éléphans, et que leurs vœux soient ainsi comblés.

LE DOMEST. Je vais porter les ordres de votre hautesse.

(Il sort.)

MAL. Pour vous, seigneur, je ne veux pas violer la foi que je vous ai donnée... Allez rejoindre Tchandragoupta, lui et son adroit conseiller. Quoique secondés de votre profonde expérience, ils n'auront pas, je l'espère, assez de forces pour prévenir leur ruine.

BHAG. C'est assez. Mon prince, le tems fuit... Marchons enfin contre la capitale de notre ennemi. Que les tourbillons de poussière, en s'élevant sous les pas de nos superbes éléphans et de nos coursiers, montent en forme de nuage, et, suspendus sur la tête de nos ennemis tremblans, qu'ils annoncent l'approche de notre vengeance; qu'elles en deviennent plus pâles encore, les joues des jeunes vierges plus blanches que le lis, et embellies des tresses de leurs cheveux plus noirs que la noire abeille.

(Ils sortent.)

RAKCH. Que mon destin est horrible! Mon amitié contribue toujours à la ruine de mes amis, au salut de mon adversaire! Que ferai-je maintenant? cacherai-je ma honte dans l'ombre des bois? Non, ce sentiment de haine, qui

---

(1) Ainsi furent traités, par les Lacédémoniens, les députés de Xerxès qui étaient venus demander la terre.

Digitized by Google

veille toujours au fond de mon cœur, ne pourra s'endormir, et résister au cri du devoir. Terminerai-je mon existence, et suivrai-je au tombeau mon souverain? Non, fuir ainsi le combat, et laisser tranquillement triompher un ennemi, ce serait une action lâche et honteuse... Eh quoi? si, armé de mon glaive fidèle, j'allais en désespéré chercher la mort au milieu des rangs contraires? Non... Cependant je ne puis... Si mon cœur n'a pas oublié ce que la reconnaissance exige de lui, je dois d'abord rendre à la liberté cet ami fidèle, qui, pour les miens et pour moi, brave les fers et la mort.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE SIXIÈME.

LA SCÈNE EST D'ABORD DANS UNE RUE DE PATALIPOUTRA.

ENTRE SIDDHARTHAKA, richement vêtu et paré.

Aujourd'hui Késava, ce dieu destructeur de Kési, ce dieu, dont la couleur est celle du sombre nuage, triomphe dans le succès de Tchandragoupta. La politique de Tchânakya est victorieuse, et a défait, malgré sa confiance, l'armée de notre ennemi... Je n'ai pas encore vu mon vieil ami Samiddhârthaka, et je vais chez lui... Eh ! je l'aperçois...

ENTRE SAMIDDHARTHAKA.

SAMIDDH., *à part*. Un véritable ami partage les chagrins de ceux dont la maison était autrefois le séjour du plaisir, et qui gémissent accablés de la perte de leur ancienne opulence. Quoiqu'ils aient tout perdu, ils vivent toujours dans le cœur honnête qui les aime... Où trouverai-je maintenant Siddhârthaka, qui, dit-on, vient d'arriver du camp de Malayakétou ?... Eh ! c'est lui... Bonjour, mon cher ami, bonjour.

SIDDH. Ah ! mon cher ami, que le bonheur soit avec toi !

(Ils s'embrassent.)

SAMIDDH. Puis-je être heureux, dis-moi, quand je te vois négliger si long-tems de me visiter depuis ton retour ?

SIDDH. Excuse-moi... La vérité est que j'ai reçu l'ordre

Digitized by Google

de Tchânakya d'aller immédiatement porter moi-même mes nouvelles à l'heureux prince Tchandragoupta. J'ai rempli son intention : j'en ai reçu la récompense que tu vois (*il lui montre sa parure*) ; et, dans ce moment, je me rendais à ta demeure.

Samiddh. Bien, mon ami ; et quelles nouvelles si agréables avais-tu donc à donner à Sa Majesté ? Puis-je les savoir ?

Siddh. Pourquoi non ?... Trompé par la politique de notre maître, Malayakétou a renvoyé Râkchasa de son service, et mis à mort les cinq princes étrangers qui étaient ses alliés. Alors ce souverain violent et téméraire, considéré comme un homme abandonné de la fortune, a vu s'éloigner ses principaux partisans : ils se sont retirés comme les eaux du déluge, et sont peu à peu retournés dans leurs propres contrées ; enfin, resté presque seul, il a été fait prisonnier par Bhadrabhatta et nos autres capitaines.

Samiddh. Comment cela peut-il être ? Bhadrabhatta avait déserté vers lui, mécontent de Tchandragoupta. Ceci ressemble au drame d'un mauvais auteur, où le dénouement n'a pas de rapport avec le début de la pièce.

Siddh. C'est ce qui honore bien mieux la politique infaillible de Tchânakya, politique aussi certaine que les décrets du destin... Après cet événement, Tchânakya est arrivé avec une grande suite ; il s'est assuré du reste de l'armée barbare et de tous les chefs.

Samiddh. Où sont-ils maintenant ?

Siddh. Vois là bas... Remarque ces éléphans, poussant de longs cris de fureur, armés jusqu'aux défenses, larges et noirs comme le nuage orageux. Considère ces chevaux richement caparaçonnés, prévenant, par leurs bonds, le coup de fouet, et hennissant aux cris de victoire.

Samiddh. Oui, je vois... Qu'ils se reposent maintenant... Et dis-moi, car c'est là le sujet de toutes les con-

Digitized by Google

versations ; pourquoi Tchânakya a-t-il quitté le gouvernement ? Reprendra-t-il son poste maintenant ?

SIDDH. Ha! ha!... penses-tu pouvoir sonder les intentions de Tchânakya ? Râkchasa lui-même y a échoué.

SAMIDDH. Et où est Râkchasa ?

SIDDH. Il a quitté le camp de l'ennemi, durant la confusion qui a suivi le départ des chefs, et il est entré secrètement à Cousoumapoura. Cependant on l'observait, car ses pas étaient suivis par un espion diligent, et Tchânakya a eu connaissance de son arrivée.

SAMIDDH. Pourquoi revient-il ici, trompé dans tous les plans qu'il a tentés pour rendre la ville à la race de Nanda ?

SIDDH. Je soupçonne que c'est son attachement pour son ami Tchandanadâsa, qui l'attire ici.

SAMIDDH. Espères-tu que Tchandanadâsa sera délivré ?

SIDDH. Délivré ?... Comment cela est-il possible, puisque, toi et moi, nous devons le conduire à la place d'exécution et le mettre à mort ?

SAMIDDH. Non pas moi, vraiment. Tchânakya n'a-t-il pas assez d'exécuteurs ? Faut-il qu'il nous charge encore d'une pareille fonction ? C'est une chose que je ne puis supporter.

SIDDH. Doucement, mon ami... Si tu as envie de rester un peu encore dans ce monde, ne raisonne pas sur les ordres de Tchânakya. Ainsi, viens : allons prendre l'habit de tchandâla, et conduire Tchandanadâsa au lieu d'exécution.

(Ils sortent.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE UN BOSQUET, AUX ENVIRONS DE PATALIPOUTRA.

ENTRE UN HOMME avec une corde dans les mains.

L'HOMME. Voici le lieu que m'a décrit Oundourou ; c'est ici que l'adroit et heureux Tchânakya m'a ordonné de me

Digitized by Google

placer sur le chemin de Râkchasa... Il vient, il a l'air d'éviter les regards. Cachons-nous au milieu de ces arbres, et observons l'endroit où il va s'arrêter.

(Il se retire.)

PARAIT RAKCHASA.

Hélas! la fortune volage, qui ne se plaît que dans le changement, transfère aujourd'hui ses faveurs à une dynastie nouvelle, et la multitude, non moins inconstante, oubliant ses anciens bienfaiteurs, se met à la suite de l'infidèle. Le fardeau de l'état, abandonné par ceux qui devaient recueillir un autre prix de leurs vertus, est maintenant, avec une confiance audacieuse, soutenu par des mains faibles et indignes; et le corps politique peut-il long-tems exister sans une tête? La fortune va chercher, dans Vrichala, un vil favori; ils sont désormais fiancés. Son royal et premier maître est entièrement oublié, et, dans ses nouvelles amours, elle paraît même constante... Que faut-il faire?... Quelque chose que j'imagine, le destin, inflexible dans son inimitié, s'oppose à mes desseins; je le trouve partout sur mes pas, implacable et contraire à mes espérances. Mon malheureux souverain venait, hélas! trop tôt, de passer au séjour céleste : je prête mon secours au prince Parvatéswara... c'est en vain... sa mort a bientôt cruellement rompu notre union. Je seconde les projets de vengeance de son fils... c'est toujours en vain... je ne fais que travailler à ma propre disgrâce. C'est le destin, et non ce brahmane indigné, qui est le véritable ennemi de la race de Nanda... Barbare (1) imprudent, insensé, pouvais-tu douter de ma foi sur des accusations aussi frivoles? Pouvais-tu croire que celui qui était resté fidèle à la mémoire seule de son maître, était capable de manquer à sa parole; qu'il consentirait à renoncer à sa juste ven-

(1) Malayakétou était prince *mlétchha*, autrement dit *barbare*.

Digitized by Google

geance autrement qu'avec la vie ? Cette idée est-elle au-dessus de la portée d'un ignorant barbare ? ou bien, lorsqu'un homme est condamné à tomber, peut-être que le destin égare son jugement (1). Aujourd'hui il est dans les fers... Eh bien !... qu'il périsse... Loin de moi cependant la pensée de faire ma paix avec Tchandragoupta. Que l'on dise que tous mes projets ont manqué ; mais, renversé comme je suis, je ne suis pas encore vaincu, et voilà ma gloire... Ces jardins annoncent les agréables environs de la ville, et souvent ils étaient honorés de la présence de mon souverain, lorsqu'abandonnant le frein à son rapide cheval il le lançait dans la plaine, et, au milieu de sa course, frappait de ses flèches inévitables et sûres le bouclier qui, au loin, lui servait de but. Que ces lieux sont maintenant, pour moi, tristes et odieux !... Mais où dois-je me retirer ?... Ici je puis rester sans être vu, jusqu'à ce que j'apprenne des nouvelles de mon ami... Hélas ! que la prévoyance humaine s'entend mal à juger des étranges vicissitudes de la vie ! Lorsqu'autrefois je sortais, pareil à la lune dans son éclat nouveau, le peuple s'arrêtait pour me regarder : on me montrait, au moment où je m'avançais, resplendissant de gloire, et des souverains s'estimaient honorés de paraître à ma suite... Aujourd'hui, seul, couvert de honte, tremblant d'être reconnu, j'évite les regards, et, comme un voleur qui craint d'être découvert, je me glisse dans l'obscurité de ces antiques bosquets. Et mes bienfaiteurs, à qui je devais mon ancienne grandeur, ne sont plus... Ce jardin aussi a perdu sa beauté. Ces murs abattus sont comme une noble race que la pauvreté a ruinée ; le bassin est desséché, comme le cœur compatissant qui languit frappé du malheur de ses amis. Ces arbres sont aussi privés de fruits, que ces pensées enfantées

(1) *Quem Deus vult perdere, priùs dementat.*

Digitized by Google

par la prudence politique, et flétries par le souffle d'un destin contraire. Un épais gazon étouffe un sol fertile, comme le vice et l'ignorance altèrent la beauté de l'ame, quand elle reste grossière et sans culture. Les longs gémissemens de la colombe, interrompus seulement par le bruit déchirant de la hache meurtrière, semblent déplorer la perte de ces ombrages, dont les arbres nus, sans feuilles et desséchés, vont bientôt tomber, pour devenir ensuite l'aliment des bûchers funéraires... Sur ce marbre, brisé comme ma fortune, je vais m'asseoir, et me reposer... (*Il s'assied, et écoute.*) Que signifient ces sons confus dans lesquels se mêlent les fanfares de la trompette, le bruit du tambour, les clameurs de la multitude, que renvoie, en les doublant, l'écho des tours du palais? Ils viennent affliger mon oreille, et remplissent au loin l'espace de l'air... Est-ce la joie qui les cause?... Oui... Ils proclament la victoire de Môria, et la captivité du fils du brave Parvatéswara... Partout où je vais, les transports de joie de mon ennemi viennent assaillir mes yeux, mes oreilles, et la destinée me force à contempler malgré moi son triomphe.

L'HOMME de la scène précédente s'avance.

L'Homme. Il s'assied et ne me voit pas..... Exécutons maintenant les ordres de Tchânakya.

(Il se place de manière à être vu de Râkchasa; il s'attache sa corde autour du cou, et paraît avoir l'intention de se pendre.)

Rakch. Quel peut être cet homme, qu'une extrême misère, comme la mienne, pousse à cet acte de désespoir?... Arrête, mon ami! pourquoi ce mépris de la vie? Qui es-tu? Parle...

L'Homme. Un malheureux, privé de tout ce qui lui rendait la vie chère.

Rakch. Si le récit de tes douleurs n'est pas trop pénible pour toi, si ce n'est pas un secret, ose me confier, à moi qui

Digitized by Google

suis ton compagnon en fait d'infortune, confie-moi le motif de ton funeste projet.

L'Homme. Je puis te l'apprendre. Il m'est impossible de survivre un instant à un ami.

Rakch., *à part.* Quelle censure de l'apathie avec laquelle je supporte les souffrances de mes amis! (*Haut.*) Achève.

L'Homme. En ces lieux demeurait un riche banquier, Djichnoudâsa.

Rakch. Je connais ce nom. (*A part.*) C'est un ancien et estimable ami de Tchandanadâsa. (*Haut.*) Que lui est-il arrivé?

L'Homme. Je perds en lui ce que j'ai de plus cher au monde. Il va finir, sur le bûcher fatal, une vie qui a fait si long-tems le bonheur de l'indigent. En ce moment même il marche au sacrifice. Incapable de voir cet affreux spectacle et de survivre à sa perte, je viens ici pour terminer au même instant mes propres jours, qui, sans lui, ne peuvent être que malheureux.

Rakch. Quels sont ses motifs? Éprouve-t-il des chagrins, souffre-t-il d'une maladie que la médecine ne puisse guérir?

L'Homme. Non.

Rakch. Alors un ordre tyrannique du roi l'a-t-il forcé à choisir, pour terminer ses jours, entre le fer ou le poison?

L'Homme. Étranger... sous le règne heureux de Tchandragoupta, nous ne connaissons point de tyrannie.

Rakch. Cela peut être... Alors ses désirs ambitieux se portent vers quelque objet qu'il ne peut obtenir? Ou bien, par hasard, il aime quelque beauté, qui ne paie ses sentimens que de mépris?

L'Homme. De tels chagrins seraient peu convenables dans un modeste bourgeois..

Digitized by Google

RAKCH. Que serait-ce alors, si ce n'est la perte de quelque ami bien cher?

L'HOMME. Tu viens de dire son motif.

RAKCH., *à part*. Mon cœur m'assurait trop bien que telle était la vérité. Je n'ose en demander davantage. Cependant il me faut connaître son histoire. (*Haut.*) Continue... L'ami de Djichnoudâsa, dis-moi, quel est-il?

L'HOMME. Je ne saurais parler plus long-tems.

RAKCH. Un moment, réponds-moi.

L'HOMME. Le banquier... Tchandanadâsa...

RAKCH., *à part*. Le destin a enfin découvert en moi un côté sans défense, un endroit qui peut être blessé... Sois ferme, mon cœur : tu n'as pas à craindre de coup plus terrible. (*Haut.*) Eh bien!

L'HOMME. Djichnoudâsa était uni avec lui par les liens de l'amitié; et, lorsque son ami encourut la colère du prince, il a offert, pour préserver sa vie, les richesses immenses que ses ancêtres et lui avaient amassées... Mais vainement. Le prince a répondu que toutes les richesses du monde ne pouvaient payer la vie du prisonnier; qu'il eût à livrer la famille de Râkchasa, dont il était le protecteur secret, quoique cependant très-avéré, et qu'alors il serait libre : que, s'il persistait à les soustraire à toutes les recherches, sa vie seule pourrait satisfaire au ressentiment qu'il provoquait. Tchandanadâsa, ferme dans son refus, est, en ce moment, conduit à la place d'exécution. Son fidèle ami se livre au bûcher fatal, et moi je termine ma misérable carrière.

RAKCH. Arrête un instant... Va retrouver ton ami, dis-lui de surseoir à son funeste projet..... Tchandanadâsa vivra : je vais le sauver.

L'HOMME. Par quels moyens?

RAKCH. Avec ce fer, fidèle à mes sermens, souvent éprouvé dans les jours de péril, brillant comme l'azur du

Digitized by Google

ciel, quand les nuages ont disparu ; ce fer ancien et terrible, que l'âge n'a point rouillé et dont la fureur du combat semble toujours aiguiser et renouveler le tranchant... En ce moment, il s'agite dans ma main, il m'excite à défier cette multitude, qui veut me disputer mon ami.

L'Homme. Son salut est assuré, si, comme je n'en puis douter, je vois en effet devant moi l'illustre Râkchasa.

Rakch. Tu vois en moi le serviteur d'une race que je n'ai pu sauver, l'ami dont l'amitié est fatale, le malheureux Râkchasa, maintenant humilié.

L'Homme. Tel que vous êtes, recevez mon respect.

(Il tombe à ses pieds.)

Rakch. Lève-toi, le tems presse. Retourne promptement auprès de ton ami, et dis-lui ce qui t'est arrivé.

L'Homme. Cependant, seigneur, puis-je me permettre un humble conseil? Sacatadâsa, il y a quelque tems, condamné par Tchandragoupta à être empalé, a été sauvé sur la place même d'exécution, et emmené, sain et sauf, dans une contrée éloignée. Le roi, fort irrité de son évasion, a ordonné que les exécuteurs fussent mis à mort... Depuis ce tems, une garde accompagne les ministres de la justice, et, eux-mêmes, craignant la peine qui pourrait les atteindre, ne manquent pas d'avoir une grande vigilance. Ainsi, seigneur, ne dédaignez pas, dans votre dessein, une précaution toujours prudente, et ne rendez pas vain, par un aveugle désespoir, le grand effort que vous allez tenter pour la délivrance de votre ami.

(Il sort.)

Rakch. Les moyens qu'emploie la politique de Tchânakya sont inexplicables pour moi... Si Sacatadâsa est son émissaire, si, dans son adresse perfide, il l'avait désigné pour être l'instrument de ma chute, pourquoi ceux qui l'ont laissé échapper auraient-ils payé de leur vie cette com-

Digitized by Google

plaisance? Pourquoi la mort aurait-elle été le prix de leur négligence ou de leur trahison? De là je dois conclure que la lettre produite est une fourberie; mais comment?..... Ici tout est obscur. Ce qu'il y a de clair, c'est que le moment est venu d'employer le fer. C'est en vain, dit-on, que l'on peut attaquer les ministres de la justice avertis par le passé... Cependant il faut tenter quelque chose... l'inaction serait un crime... Mon ami, en ce moment, va mourir pour moi, et je pourrais... Non; je dois avec joie affronter le danger, et de ma vie racheter une vie qui est bien plus chère.

(Il sort.)

FIN DU SIXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE SEPTIÈME.

LA SCÈNE EST A PATALIPOUTRA.

ENTRE SIDDHARTHAKA, vêtu en tchandâla, ou exécuteur public.

SIDDH. Faites attention, mes maîtres, et que ceux qui aiment leur vie, leur fortune, leur famille, se gardent du déplaisir du roi, comme ils se garderaient du poison. La maladie n'attaque simplement que la vie de l'homme, une indisposition n'est nuisible que pour lui; mais, s'il encourt la colère royale, il périt, lui et tous les siens. Si vous doutez de ce que je vous dis, voyez Tchandanadâsa conduit au supplice, et suivi de sa femme et de son enfant..... Que dites-vous?..... N'a-t-il aucune espérance de salut? Oui, s'il livre la famille de Râkchasa... Comment dites-vous?... Livrer, pour sauver sa vie, ceux qu'il s'est engagé à protéger, ce serait se rendre coupable d'une bassesse, et c'est ce qu'il ne fera jamais... Alors soyez assurés qu'il va aller faire une visite dans un monde meilleur.

PARAIT TCHANDANADASA, habillé comme un criminel qu'on va exécuter, portant le pal sur son épaule, suivi de sa FEMME et de son ENFANT, et de SAMIDDHARTHAKA, pour deuxième exécuteur, avec des gardes et une foule nombreuse.

L'ÉPOUSE. Malheureuse que je suis!... Destin cruel! La sentence d'un méchant va donc terminer une si belle vie!... Ah! sort impitoyable! faut-il qu'un homme barbare persécute également ami et ennemi, confondant ainsi dans la même ruine l'innocent et le coupable! Pareil au chasseur

Digitized by Google

sauvage qui, dans les bois, n'épargne pas même la belle et timide gazelle.

TCHAND. Où est mon fidèle ami ? Personne ne répondra-t-il à ma dernière demande? Ah ! qu'il y a peu de monde qui s'approche de vous dans la saison de l'adversité ! Ceux-là, seuls, sont de vrais amis, qui restent avec nous jusqu'à la fin, et qui nous suivent avec des yeux remplis de larmes.

SIDDH. Voici la place... Maintenant renvoyez votre famille.

TCHAND. Retirez-vous, mon amie ; emmenez notre enfant.

L'ÉPOUSE. Pardonnez-moi, cher époux... Vos pas sont déjà liés à un autre monde. Ce n'est pas là un de ces royaumes étrangers dont on peut revenir dans ses foyers au bout de quelque tems. Notre séparation aujourd'hui n'admet point d'adieu avec espoir de retour, et celle qui a partagé votre destin ne doit point vous laisser seul entreprendre ce voyage.

TCHAND. Que voulez-vous dire ?

L'ÉPOUSE. Je veux vous suivre dans la mort.

TCHAND. Gardez-vous en bien....: L'âge encore tendre de notre enfant demande l'affection et les soins d'un protecteur.

L'ÉPOUSE. Je le laisse à la garde de nos dieux domestiques. Ne craignez pas qu'ils abandonnent sa jeunesse..... Venez, mon cher enfant, et dites à votre père un long et dernier adieu.

L'ENFANT, *tombant aux pieds de son père*. Que puis-je devenir, ô mon père, privé de vous ?

TCHAND. Vas habiter un pays où ne sera pas Tchânakya.

SIDDH. Venez, le pal est dressé.

L'ÉPOUSE. Ah ! sauvez-nous ! sauvez-nous !

Digitized by Google

TCHAND. Ne succombez pas ainsi au malheur. Les nobles princes, fils glorieux de Nanda, qui du haut de leur trône tendaient au malheur une main secourable, sont partis avant moi pour les royaumes célestes : et mourant ainsi, victime, non d'une maladie, non de la faiblesse humaine, mais de l'amitié, je dois être un objet d'envie et de joie, et non de larmes.

SIDDH. Venez, venez : nous avons attendu trop long-tems... Amenez-le, qu'il soit élevé sur le pal, et que ses parens s'éloignent de leur propre gré.

TCHAND. Un moment encore..... Laissez-moi embrasser mon enfant... O fils bien-aimé, adieu ! Rappelle-toi que tout ce qui vit doit mourir ; mais celui qui périt pour son ami, meurt avec gloire.

L'ENFANT. Je n'avais pas besoin d'une semblable leçon ; car, si je m'y connais bien, la fidélité envers un ami est à jamais la gloire de notre maison.

SIDDH. Amenez-le.

(On conduit Tchandanadâsa vers le pal.)

L'ÉPOUSE. Ah ! grâce ! grâce !

RAKCHASA entre avec précipitation.

RAKCH. Madame, bannissez vos craintes. Arrêtez, ministres de mort, votre prisonnier ne doit pas subir son sort. Celui qui long-tems, sans être ébranlé lui-même, a vu la chute de son souverain, le danger de ses amis, et qui a tranquillement contemplé leurs souffrances, comme s'il était assis à la table du festin, vient enfin réclamer, comme une chose qui lui appartient, ces attributs de honte, ces guirlandes funèbres, ces ornemens funéraires,

TCHAND. Que vois-je ?

RAKCH. Une faible imitation de votre généreuse vertu.

TCHAND. Non... La mort pour moi... Qu'avez-vous fait ?

Digitized by Google

Pensez-vous que votre supplice soit pour moi un spectacle agréable?

RAKCH. Écoutez-moi, mon ami. La vie est chère pour tous les êtres. En sauvant la vôtre j'ai acccompli mon devoir, et ne mérite point vos reproches. (*A l'officier.*) Allez porter ces heureuses nouvelles à votre impitoyable maître.

SIDDH., *à Samiddhârthaka*. Écoute, camarade : conduis Tchandanadâsa à l'ombre de ces arbres. Moi, je vais dire à son excellence que Râkchasa est en notre pouvoir.

(Ils sortent tous de différens côtés.)

LA SCÈNE SE PASSE DANS LA MAISON DE TCHANAKYA.

SIDDHARTHAKA entre avec RAKCHASA.

SIDDH. Holà! huissier, dites à Tchânakya, à celui qui a foudroyé la haute puissance de Nanda, élevé la maison de Môria, à celui qui réunit toutes les vertus...

RAKCH. Et voilà ce qu'il faut que j'entende!

SIDDH. Que le ministre Râkchasa est entre nos mains; que sa prudence et sa valeur sont liées dans les chaînes que la politique de son excellence avait préparées.

TCHANAKYA paraît, enveloppé dans un manteau, et cachant sa personne.

TCHANAK. Quelles sont ces nouvelles? Dis-moi, qui a, sans dommage, apporté dans un pan de sa robe le feu que rien ne peut éteindre? Qui a enchaîné l'air libre et indépendant? Qui a pu, adroitement, emprisonner le lion rugissant, écumant de colère dans sa lutte terrible avec le sauvage éléphant? Ou qui a traversé l'immense Océan sans être blessé par les monstres qui l'habitent?

SIDDH. Quel autre que votre excellence?

TCHANAK. Non, mon ami, c'est le Destin, l'ennemi constant de la race de Nanda.

Digitized by Google

RAKCH., *à part.* Ce doit être lui-même, le vil, ou plutôt, avouons-le, le sage Tchânakya, mine inépuisable de savoir, mer profonde, riche des plus belles pierreries..... Que l'envie ne me ferme pas les yeux sur ses mérites.

TCHANAK., *à part.* Voilà donc Râkchasa, celui dont les inimitiés ont si long-tems occupé les amis de Vrichala, qui les a condamnés à des nuits sans repos, et leur a causé tant de fatigues et de tourmens! (*Il se découvre.*) Salut, ministre, soyez le bien venu; Vichnougoupta (1) vous rend ses hommages.

RAKCH. Ministre! ce titre est maintenant ma honte. Respect à Vichnougoupta!... Mais ne m'approchez pas, l'attouchement d'un soûdra m'a souillé (2).

TCHANAK. Vous vous trompez : celui qui vous accompagne n'est point soûdra. C'est un homme que vous avez déjà vu; c'est Siddhârthaka, serviteur du roi, et son compagnon n'est comme lui qu'un faux soûdra : tous les deux sont d'une caste élevée. Le premier, vous devez vous en souvenir, a été l'ami aventureux de Sacatadâsa, le porteur de la lettre écrite à ma requête, sans doute par Sacatadâsa lui-même, mais avec une entière ignorance de ce qu'elle signifiait, et de la personne à qui on la destinait.

RAKCH. Je ne pouvais pas apprendre de meilleures nouvelles, puisqu'elles me prouvent que mon ami n'était point un traître.

TCHANAK. Vous saurez aussi que les capitaines qui ont passé dans votre armée, comme cette lettre, ce Siddhârthaka, les trois joyaux que vous avez achetés, votre astrologue, l'homme que vous avez ce matin rencontré dans le bosquet, le péril imminent de votre ami le joaillier,

(1) C'est le nom de Tchânakya. Ce dernier mot n'est que patronymique.

(2) Les *tchandâlas*, ou exécuteurs publics, étaient de la caste impure des soûdras.

Digitized by Google

tout cela n'était que des expédiens imaginés par moi pour vous attirer dans notre alliance; ou plutôt l'honneur en est à Vrichala, qui vient en ces lieux impatient de vous voir.

RAKCH., *à part.* Que vais-je faire?

ARRIVE TCHANDRAGOUPTA avec sa suite.

TCHANDR., *à part.* Une armée puissante vaincue sans combat, c'est pour moi un sujet de honte. A quoi servent donc ces flèches armées de plumes, qui, la pointe en bas, dorment inactives dans le carquois, et ne sont pas avec force lancées vers le but qui leur est destiné? Et cependant, qu'est-il besoin de valeur, quand seul, toujours vigilant, le génie de mon saint protecteur est capable de soumettre le monde à mon empire? (*A Tchânakya.*) Mon tuteur et mon guide, recevez l'hommage de mon humble respect.

TCHÂNAK. Tous vos vœux sont maintenant comblés: Vrichala, saluez cet honorable ministre, Râkchasa, conseiller héréditaire de votre royale maison.

RAKCH., *à part.* Voilà un lien formé avec promptitude.

TCHANDR., *à Râkchasa.* Glorieux ministre, Tchandragoupta vous salue avec vénération.

RAKCH., *à part.* Voici donc Tchandragoupta..... Encore si jeune, et ainsi élevé sur un trône puissant, comme le monarque de la forêt au-dessus des habitans des bois soumis à son empire! (*Haut.*) Roi, soyez triomphant!

TCHANDR. Mon triomphe est certain si, aux conseils de mon précepteur, vous voulez maintenant ajouter vos soins vigilans.

RAKCH., *à part.* Quoi? le pupille de Côtilya veut-il donc me railler?... Je lui fais injure, et ma haine obstinée se méprend sur ses discours gracieux.

Digitized by Google

TCHANAK. Répondez, Râkchasa désire-t-il la vie de Tchandanadâsa?

RAKCH. Cette question est inutile.

TCHANAK. Mais comment Vrichala consentira-t-il à se montrer ainsi généreux et clément, tant que Râkchasa gardera son animosité, ses menaces et ses arrière-pensées?... S'il est vrai que vous désiriez la vie de Tchandanadâsa, quittez ce fer, et, à la place, prenez celui-ci.

(Il lui présente la dague ministérielle.)

RAKCH. Pardonnez-moi, il ne me convient pas de prendre ce que vous avez porté si dignement.

TCHANAK. Il ne vous convient pas; et pourquoi donc?... Alors pour quelle raison ces éléphans restent-ils incessamment caparaçonnés, au point que leurs dos sont meurtris par le fardeau, et qu'ils languissent privés de repos et de nourriture? Pour quelle raison ces coursiers, continuellement chargés de leurs cavaliers, sont-ils animés par le frein et le fouet, et fatigués par un exercice sans relâche? Qui doivent-ils remercier de ces travaux, si ce n'est Râkchasa, dont la valeur humilie l'orgueil du plus hautain?... Enfin la vie de Tchandanadâsa et le ministère, voilà des conditions que nous ne pouvons séparer.

RAKCH., *à part*. Mon ancienne foi pour la maison de Nanda, les regrets que m'a causés sa ruine, vivent dans mon cœur, toujours aussi vifs, toujours aussi profonds. Et cependant me voilà forcé à devenir le serviteur de leurs ennemis. Les plantes que j'ai si tendrement cultivées, que j'ai arrosées avec un amour assidu, il faut maintenant qu'elles soient arrachées de mes propres mains, pour sauver un ami que je leur préfère... Ah! Brahmâ lui-même ne saurait prévoir le cours incertain des événemens de cette vie. (*Haut.*) Je me rends, Vichnougoupta. L'amitié triomphe; l'amitié, qui produit d'étranges changemens

Digitized by Google

dans les sentimens humains, dirige aujourd'hui ma pensée, et je me soumets.

(Il prend la dague.)

TCHANAK., *à Tchandragoupta*. Le Destin, prince, est maintenant fixé.

ARRIVE UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Tchânakya*. Victoire à votre excellence!... Bhâgourâyana et les chefs qui l'accompagnent viennent d'amener le prince Malayakétou aux portes de la ville, où ils attendent vos ordres.

TCHANAK. Faites ce rapport au noble Râkchasa, qui maintenant dirige l'état, et demandez-lui les instructions qu'il juge à propos de leur donner.

RAKCH. S'il en est ainsi, prince, permettez-moi de solliciter une grâce... Vous savez que, long-tems, j'ai trouvé un asile dans le palais de Malayakétou... En récompense, je demande sa vie.

(Tchandragoupta regarde Tchânakya, comme pour l'interroger.)

TCHANAK., *à Tchandragoupta*. La première demande du ministre mérite d'être exaucée. (*A l'officier.*) Allez, informez les chefs que Sa Majesté, à la requête de Râkchasa, est disposée à la clémence, et que son pardon s'étend jusque sur le prince. Il lui rend la liberté et le royaume de ses pères. Il leur ordonne de le reconduire chez lui, dans sa contrée natale.

L'OFFICIER. J'obéis.

(Il va pour sortir.)

TCHANAK. Attendez... Portez aussi ce message au gouverneur de la ville... Son excellence, Râkchasa, ayant maintenant la faveur royale, son ami, le banquier Tchandanadâsa, est nommé prévôt des marchands... Cet autre ordre est pour le général de notre camp... Pour prouver la haute satisfaction qu'il éprouve de son nouveau ministre,

Digitized by Google

le roi veut que tous les prisonniers et les dépouilles de guerre, à l'exception des chevaux et des éléphans, soient rendus... même, que cette exception n'existe pas. Nous n'en avons pas besoin, fortifiés par notre nouvelle alliance. Que tout soit libre... la seule chose condamnée à jamais à l'esclavage, que ce soit cette chevelure. Mon vœu est accompli. Dites, Râkchasa, est-il autre chose que vous puissiez désirer ?

RAKCH. Mon seul désir, maintenant, est la gloire de mon souverain. Orné par la vertu, chéri par des amis d'une foi éprouvée, d'un mérite éminent, qu'il puisse longtems protéger cette mère commune qui nous a nourris. Aujourd'hui, harcelée par les barbares, la Terre se réfugie, pour trouver un abri, au sein d'une royauté légitime. Qu'elle échappe à cette seconde ruine qui la menace, comme autrefois elle fut sauvée des flots qui l'inondaient, quand, soutenue par une force divine, et portée sur les défenses du sanglier céleste (1), elle éleva de nouveau vers le ciel ses verdoyans coteaux arrachés au déluge destructeur !

(Ils sortent.)

---

(1) Le sanglier est la troisième incarnation de Vichnou, qui, sous cette forme, sauva la terre du déluge en la soulevant sur la pointe de ses défenses. Cette incarnation est appelée Varâha avatâra. Elle est représentée par la figure d'un homme avec une tête de sanglier qui porte la terre sur ses défenses.

FIN DE L'ANNEAU DU MINISTRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RATNAVALI,

ou

LE COLLIER.

DRAME EN QUATRE ACTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

L'INTRIGUE de ce drame n'est pas entièrement d'invention : elle est fondée sur une antique histoire des amours de Vatsa, prince de Côsâmbî, et de Vâsavadattâ, princesse d'Oudjayanî. Câlidâsa, dans son *Méghadoûta*, avait fait allusion aux aventures de ces deux amans, qui depuis ont fourni le sujet d'un récit inséré dans le fameux recueil intitulé *Vrihat Cathâ*, ouvrage de Somadéva, qui vivait dans le même siècle que l'auteur de *Ratnâvalî*. Sous le règne de Bhodja, Soubandhou a aussi fait un roman, intitulé *Vâsavadattâ*, mais qui n'a de commun, avec le drame, que ce rapport de titre.

L'auteur du *Vrihat Cathâ*, dont l'histoire est insérée dans le *Quarterly oriental Magazine*, vol. II, n'est pas d'accord pour tous les détails avec l'auteur de *Ratnâvalî*. Que celui-ci n'ait pas jugé à propos de reproduire en tout les idées de son contemporain, c'est une délicatesse qu'il n'a pas toujours montrée; car on retrouve dans sa pièce des imitations du *Vicrama et Ourvasî*, de Câlidâsa, plusieurs situations et des passages entiers du dialogue. Mais du reste la morale relâchée du prince Vatsa est bien éloignée de la réserve et de la dignité de Pourouravas : on reconnaît aisément dans ce drame l'esprit d'un siècle bien différent de ceux qui ont produit le *Mritchtchakatî* et *Malatî et Mâdhava*. Ce n'est plus la même pureté de principes, la même délicatesse de sentimens. La décadence morale est aussi sensible dans cet ouvrage que la décadence littéraire. On voit clairement que la société a changé. A la place du génie poétique, l'auteur de *Ratnâvalî* a substitué des difficultés de mètres et de rhythmes. Au lieu de développer des passions, il déploie tout l'artifice

Digitized by Google

de son style. Élégant, judicieux dans l'expression, il est froid et sec dans la pensée. Il n'a point l'extravagance et l'absurdité des auteurs qui l'ont suivi, mais il n'a pas le feu et l'heureuse inspiration de ceux qui l'ont précédé. La pièce de *Ratnâvalî* est une espèce de limite entre l'ancienne et la nouvelle école littéraire chez les Indiens.

L'âge de cette composition dramatique est fixé d'une manière incontestable. Le prologue l'attribue au prince Srî Harcha déva. C'était un roi de Cachemir, grand ami des lettres, et les écrivains reconnaissans, comme Dhâvaka et quelques autres, se plaisaient à mettre sous le nom de leur patron les fruits de leur propre imagination. L'histoire à la mode, que les auteurs de ce tems aimaient à traiter, était celle de Vatsa. Le Cachemirien Somadéva, comme nous venons de le dire, ne l'oublia pas dans la compilation qu'il fit pour l'amusement de l'aïeule d'Harcha déva, arrière-petit-fils de Sangrâma. Les annales du Cachemir, traduites par M. Wilson, finissent au règne de ce Sangrâma déva, en 1027. La suite de cette histoire, apportée depuis du Cachemir par M. Moorcroft, établit qu'Harcha monta sur le trône en 1113, et périt, dans une insurrection qui changea sa dynastie, en 1125. L'historien, qui était brahmane, se plaint avec aigreur de la protection que ce prince accordait aux poètes, aux comédiens et aux danseurs, et de son goût pour la littérature et les langues. Il paraît que, pour fournir à ses dépenses, il touchait aux trésors des temples, aux vaisseaux d'or et d'argent, et même aux statues des dieux. Il excita, de cette manière, un orage qui troubla les derniers tems de son règne, et finit par entraîner sa ruine. La date ainsi précise de cet ouvrage est également celle d'une ère nouvelle dans la littérature indienne, comme dans l'état politique de cette contrée.

Digitized by Google

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

PROLOGUE.

LE DIRECTEUR.
UNE ACTRICE.

PIÈCE. — HOMMES.

VATSA, appelé aussi OUDAYANA, roi de Côsâmbî.
YOGANDHARAYANA, son premier ministre.
VASANTAKA, confident du roi.
VASOUBHOUTI, ambassadeur du roi de Sinhalâ.
BABHRAVYA, envoyé de Vatsa au roi de Sinhalâ.
SAMVARANASIDDHA, magicien.
VIDJAYAVARMA, officier de l'armée de Vatsa.
LE VÊTALIKA, ou barde annonçant les heures.

FEMMES.

VASAVADATTA, reine, épouse de Vatsa.
RATNAVALI, ou SAGARIKA, princesse de Sinhalâ.
CANTCHANAMALA, suivante principale de la reine.
SOUSANGATA, amie de Sâgarikâ.
NIPOUNIKA, MADANIKA, TCHOUTALATIKA, VASOUNDHARA, } suivantes.

Digitized by Google

PERSONNAGES DONT IL EST QUESTION.

Vicramabahou, roi de Sinhalâ ou Ceylan, père de Ratnâvali et oncle maternel de Vâsavadattâ.

Roumanwan, général en chef de Vatsa.

Le lieu de la scène est le palais de Vatsa, à Côsâmbi.
La durée de la pièce est de trois jours.

Digitized by Google

RATNAVALI,

OU

LE COLLIER.

PROLOGUE.

BÉNÉDICTION.

Puissiez-vous être sauvés au nom de cette offrande de fleurs faite par la déesse Pârvatî (1) à son puissant époux! Tremblante, elle s'élevait pour atteindre jusqu'à son front; mais, troublée par son triple regard, affaiblie par les battemens de son cœur agité, elle renonça à son projet, et laissa tomber la guirlande parfumée.

Puisse Gôrî (2) vous être toujours propice! elle qui, dans les commencemens de son mariage, pleine d'une respectueuse défiance, se hâtait d'abord d'accourir vers son époux, dès l'instant qu'elle le voyait s'avancer de loin; puis se détournait quand il était près d'elle, offrant une molle résistance à ses embrassemens, qu'elle n'accueillait qu'en cédant aux raisons de ses compagnes.

Puisse Siva être toujours votre espérance! lui qui, en souriant, racontait à sa déesse comment le sacrifice de Dakcha (3) avait été troublé, les flammes saintes de l'autel éteintes par les feux de ses regards, les brahmanes effrayés, tirés par leurs turbans, traînés à terre par les lé-

---

(1) Pârvati est un des noms de l'épouse de Siva. On se rappelle que Siva est représenté avec trois yeux.

(2) Autre nom de l'épouse de Siva.

(3) *V.* au mot *Dakcha*, Table Alphab., l'histoire de ce sacrifice.

Digitized by Google

gions du méchant génie qu'il avait créé, l'épouse de Dakcha couverte de larmes en implorant la grâce de son mari, et les dieux épouvantés et mis en fuite...

Gloire à la lune ! respect aux dieux ! prospérité aux illustres brahmanes ! Puisse la terre être toujours fertile ; puisse le roi, aussi aimable que l'astre des nuits, briller avec autant de splendeur que ses rayons !

PARAIT LE DIRECTEUR.

C'est assez... Les princes assemblés ici de différens royaumes, soumis avec respect à notre illustre monarque, Srî Harcha Déva, et réunis pour la fête du printems (1), ont désiré que, pour leur amusement, on représentât le drame incomparable intitulé *Ratnâvalî*, élégante composition de notre souverain. « Nous avons, m'ont-ils dit, entendu parler de cet ouvrage, mais nous ne l'avons pas vu jouer ; et, pour complaire à nos désirs, comme par déférence pour le roi, qui est le charme de tous les cœurs, nous vous prions de représenter cette pièce aussi bien qu'il vous est possible. » A merveille, qu'il en soit ainsi.

Tandis que l'on dispose les décorations, je profite du moment pour apprendre à l'assemblée que le sujet du drame que nous allons jouer est tiré de l'histoire célèbre du roi Vatsa. Je dois aussi vous prévenir que, pour notre compte, nous avons quelque expérience dans l'exercice du théâtre, et qu'ainsi j'espère qu'avec un poème aussi précieux, des acteurs habiles, et de pareils moyens de vous contenter, l'occasion favorable qui m'est donnée de paraître devant une assemblée aussi distinguée, produira pour moi tous les fruits que je désire... Me voici mainte-

---

(1) Cette fête porte le nom de *Vâsantakîyâtrâ*. (*V.* ce mot à la Table Alphabétique.)

Digitized by Google

nant à la porte de chez moi, et je vais appeler notre première actrice... Madame ! s'il vous plaît, ici.

UNE ACTRICE entre sur la scène.

L'Act. Monsieur, qu'ordonnez-vous ?

Le Direct. Le drame de *Ratnâvalî* va être représenté devant cette assemblée de princes. Allez vous habiller pour votre rôle.

L'Act. Ah ! monsieur, vous oubliez que ma fille, avec votre aimable assistance, devait être mariée aujourd'hui, et que la cérémonie nuptiale ne peut avoir lieu par suite de l'absence de mon futur beau-fils qui est en pays étranger. Occupée d'une pareille inquiétude, comment suis-je capable de jouer ?

Le Direct. Oh ! ne vous affligez point pour le compte des absens... Le sort propice nous les ramène des îles éloignées, du milieu des vagues de l'océan, et des extrémités de la terre.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Enfant de Bharata, c'est bien dit.

Le Direct., *écoutant*. Allons, mon enfant, retirez-vous, plus d'hésitation. Mon frère arrive dans le rôle d'Yôgandharâyana,... Venez, venez, nous n'avons pas de tems à perdre.

(Ils sortent.)

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

LA SCÈNE REPRÉSENTE LE PALAIS DE VATSA.

ARRIVE YOGANDHARAYANA.

C'est bien vrai... le destin, quand il est propice, ramène bientôt les absens, et, des îles les plus éloignées, du milieu des abîmes de l'océan, des limites de la terre, il nous les rend sains et saufs... Autrement, comment se serait-il fait que la charmante fille du roi de Lankâ, que nous avions envoyé demander, d'après les conseils du devin, et que son père, avec de riches présens, avait accordée pour épouse à notre illustre prince; comment, dis-je, se serait-il fait qu'elle eût échappé à la mort?... Portée sur une planche, seul reste d'une barque brisée, elle a été trouvée par un marchand de Côsâmbî, flottant au milieu de la mer. Son riche collier indiquait qu'elle n'était point d'une naissance ordinaire : elle a donc été traitée avec toute espèce d'honneur, et envoyée dans notre capitale. Le destin a toujours souri à notre monarque. J'ai provisoirement introduit la jeune personne dans l'honorable maison de la reine; elle fait partie de sa suite. Et maintenant j'apprends que notre chambellan Bâbhravya, et Vasoubhoûti, ministre de Sinhalâ, qui accompagnaient la fiancée, ayant réussi à gagner le rivage, sont en route, dirigés de ce côté par Roumanwân, qu'ils ont rencontré dans sa marche contre le roi de Cosalâ, dont il va châtier l'orgueil... Je n'ai rien à craindre pour l'issue de cette affaire : cependant un fidèle serviteur a toujours ses in-

Digitized by Google

quiétudes. L'élévation du pouvoir de mon maître est mon but, et le destin me seconde. Le devin ne saurait se méprendre dans sa prophétie. Je ne puis craindre que le roi lui-même, car il n'aime à suivre que ses propres inclinations...

(On entend du bruit derrière la scène.)

Écoutons, le tambour, accompagné de chants et de cris, annonce les bruyantes joies de la multitude. Je pense que le roi est sorti du palais pour aller voir les folâtres amusemens par lesquels ses sujets célèbrent la fête de Câmadéva... (1) Ah! oui, je l'aperçois sur la terrasse. Fatigué des histoires de guerre, et voulant plutôt trouver sa gloire dans les cœurs de son peuple, il sort accompagné de son ami Vasantaka; on dirait que le dieu qui porte un arc armé de traits fleuris est descendu pour prendre part aux plaisirs de ses adorateurs... Je me retire chez moi, pour y méditer tranquillement sur les mesures qu'il convient le mieux d'adopter, afin d'assurer un résultat heureux à la tâche que nous avons commencée.

(Il sort.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE LA TERRASSE DU PALAIS ET UNE PARTIE DU JARDIN.

LE ROI VATSA est assis, habillé comme pour la fête du printems (2); à côté de lui est VASANTAKA.

VATSA. Mon ami!

VASANT. Sire!

---

(1) Cette fête arrive au printems, le treizième et le quatorzième jour du mois tchétra. Un des principaux amusemens de cette fête consiste à se jeter, avec des seringues, de l'eau, ou bien une poudre fine colorée de safran, ou toute autre poussière parfumée, jaune ou rouge. En quelques lieux ce sont des feuilles de roses, déposées à cet effet dans de larges paniers. On trouve dans *les Monumens littéraires de l'Inde* une description du jeu des seringues, à l'article intitulé : *Fêtes de Dwáraká*. Il est traduit de l'*Harivansa*.

(2) Il paraît que la fête de Câmadéva est confondue avec celle de Phâlgounotsava ou Holi, qui arrive un mois plus tôt.

Digitized by Google

VATSA. Il m'est difficile d'exprimer le bonheur que j'éprouve maintenant. Mon royaume est délivré de tout ennemi; le fardeau de mon gouvernement repose sur des épaules capables de le porter; les saisons sont favorables, et mes sujets vivent dans la prospérité. Dans la fille de Pradyota (1), j'ai une femme que j'adore, et en toi, Vasantaka, un ami qui mérite toute ma confiance. Ainsi, dans ce moment, placé près de toi, je me crois le dieu de l'Amour (2), et je pourrais penser que cette fête du printems est en mon honneur.

VASANT. Excusez-moi; puisque vous me reconnaissez une part dans cette fête, j'oserai en réclamer toute la gloire; et, si hautement exalté par votre grâce, je soutiendrai que cette fête est la mienne... (3). Remarquez la joie générale : comme s'il était ivre de plaisir, le peuple danse dans les rues, se livrant à toute sa gaîté, jouant avec une aimable confusion, et se jetant mutuellement avec malice le liquide coloré en jaune. De chaque côté, le son du tambour et le bruit des groupes joyeux retentissent dans l'air. Toute l'atmosphère est d'une couleur jaune, remplie de nuages embaumés du parfum des fleurs.

VATSA. Cette magnifique maison, devant nous, est occupée par une troupe bien gaie. Je ne savais pas qu'il y eût tant de richesses à Côsâmbî. Cette ville est la rivale de la capitale de Couvéra : ses nombreux enfans sont tout vêtus d'or, couverts d'une poudre safranée, ou teints d'une poussière odorante qui rappelle la douce couleur de l'au-

---

(1) Il désigne Vâsavadattâ. Dans le *Vrihat cathâ*, Pradyota, roi de Magadha, est le père de Padmavatî, seconde femme de Vatsa, qui remplace la Ratnâvalî de ce drame. Vâsavadattâ y est fille de Tchandraséna. Il paraît dans la pièce que Vâsavadattâ est fille d'un roi d'Oudjayanî, ou Avantî.

(2) Le printems est le compagnon de l'Amour. On se rappelle que le mot *vasanta* signifie *printems*. Vatsa fait allusion au nom de son favori.

(3) Il fait sans doute ici allusion à la confusion de la fête de l'Amour et de celle du printems. Lui, Vasantaka, est le printems.

Digitized by Google

rore, ornés de parures brillantes, et agitant avec orgueil leurs têtes pompeusement décorées de pierres précieuses, dignes de Câmadéva lui-même. La terre, qui reçoit cette pluie de parfums, foulée par tant de pieds, présente l'apparence d'un vaste tapis de fard (1) : telles seraient ces fleurs artificielles, qui relèvent l'éclat des joues de nos belles, si elles venaient à tomber, et à joncher la terre.

VASANT. Voyez cet endroit où l'une de ces pluies colorées tombe sur un groupe épais, qui se débat en vain pour éviter les tubes malicieux de ces joyeuses demoiselles.

VATSA. Je pourrais comparer la ville à ce monde souterrain (2) qu'habitent les dieux serpens. Ces tubes, malicieusement agresseurs, ressemblent à des reptiles qui relèvent leur tête menaçante. Cette poussière, jaune et embaumée, répand un brouillard qui se détache de la terre, et à travers lequel les brillans diadèmes de nos belles lancent des rayons pareils à ceux qui jaillissent des pierres précieuses qu'on voit sur la tête de ces serpens.

VASANT. Jetez les yeux de ce côté, sire. Madanikâ et Tchoûtalatikâ s'avancent vers nous... Leurs gestes dénoncent l'influence du dieu de la saison.

ENTRENT MADANIKA ET TCHOUTALATIKA, deux suivantes de la reine, dansant et chantant.

MADAN. Rafraîchi par son passage sur les montagnes du midi, l'agréable zéphir souffle avec douceur, répandant autour de nous le riche butin des parfums qu'il a dérobés aux arbres mollement balancés. Pour les hommes sur la terre, pour les dieux dans le ciel, le zéphir est le fidèle messager de l'amour.

TCHOUT. Légèrement agitées sur leur tige verdoyante, de jeunes

---

(1) Le fard des Indiens est jaune.

(2) C'est Pâtâla, région sous la terre, où demeurent les Nâgas, ou demi-dieux serpens.

Digitized by Google

et suaves fleurs embaument les airs. Dans le sein de la beauté, tendre et naïve encore, s'éveillent les désirs brûlans d'une passion qui l'étonne par sa nouveauté : et le cœur de la jeune fille, en soupirant pour la première fois, salue l'hôte inconnu qui vient le visiter et le réjouir.

Toutes les deux. La tendre fleur n'est pas la seule qui s'ouvre au jour qui lui sourit. Le maître de la terre, l'homme, sent son cœur qui s'épanouit au feu du rayon bienfaisant. L'Amour a tendu son arc paré de fleurs, et règne en souverain sur l'univers.

Vatsa. En effet, je remarque dans leur extérieur l'influence de la saison : la bandelette de l'une est déliée, et les longues tresses de ses cheveux flottent en liberté. Le collier de l'autre semble trop lourd pour ses formes languissantes, et cependant ses pieds font résonner leurs grelots harmonieux avec plus de légèreté qu'à l'ordinaire.

Vasant. Je veux rattacher mon vêtement avec ma ceinture, et aller les rejoindre, pour compléter la fête.

Vatsa. Tu peux y aller.

Vasant. *descend de la terrasse*. Allons, Madanikâ, apprenez-moi votre poème.

Madan. Un poème ! pauvre niais, ce n'est pas un poème.

Vasant. Qu'est-ce donc ?

Madan. Une chanson.

Vasant. Ah ! une chanson ! En ce cas, je vous souhaite le bonjour.

Madan. Il ne faut pas nous quitter.

Vasant. Songez à mon caractère.

(Elles le retiennent, et le couvrent de poudre jaune, jusqu'à ce qu'il parvienne à s'échapper.)

(*A Vatsa.*) Me voici enfin revenu auprès d'un ami ; j'étais tombé dans un beau piége.

Tchout. Allons, nous nous sommes assez amusées. Portons à Sa Majesté le message de la reine.

Digitized by Google

MADAN. Viens. (*Elle s'approche de Vatsa.*) Gloire à Votre Majesté! Daignez nous recevoir avec bonté, et nous excuser : nous vous apportons les ordres de la reine.

VATSA. Mais, Madanikâ, votre expression est juste. La reine commande, surtout dans cette saison consacrée au dieu de l'Amour... Quels sont ses ordres ?

MADAN. Elle a fait vœu aujourd'hui d'offrir son hommage à l'image du dieu armé de fleurs, qui est au pied de l'asoka rouge dans le jardin du palais. Elle demande la présence de Votre Majesté à cette pieuse cérémonie.

VATSA. Tu vois, mon ami, comme une fête en amène une autre.

VASANT. Il faut y aller... J'officierai comme votre prêtre, et j'espère que ma bénédiction ne sera pas tout-à-fait sans fruit.

VATSA. Allez, Madanikâ, et faites savoir à la reine que nous la joindrons au jardin.

MADAN. Votre Majesté va être obéie.

(Elles sortent.)

VATSA. Viens, mon ami, rendons-nous au jardin.

(Ils descendent de la terrasse, et marchent quelque tems.)

VASANT. Voici l'endroit désigné, sire. Remarquez ce nuage magnifique que produit le pollen des fleurs du manguier, et que la brise du midi amène sur nos têtes, en forme de dais. Les cokilas et les abeilles, de sons harmonieux, saluent notre arrivée.

VATSA. Oui, le jardin est en ce moment fort agréable... Les arbres eux-mêmes semblent être sensibles aux plaisirs de la saison. Leurs feuilles nouvelles brillent comme le corail : leurs branches se balancent au souffle du vent, comme si elles étaient animées ; autour d'eux résonne le

Digitized by Google

bourdonnement joyeux de l'abeille. Les fleurs du bacoula distillent un nectar qui a la couleur du rubis : celles du tchampaka offrent la tendre rougeur d'une jeune beauté... Les abeilles répètent, en écho mélodieux, l'agréable tintement des grelots qui ornent ces pieds féminins, touchant avec légèreté la tige de l'asoka (1).

VASANT. Il est bien vrai que les abeilles imitent, d'une manière très-remarquable, le bruit de ces grelots... Mais non... c'est la reine qui s'avance avec sa suite.

VATSA. Tu as raison : elles s'approchent.

(Ils se retirent.)

ENTRENT LA REINE VASAVADATTA, CANTCHANAMALA, SAGARIKA, et d'autres personnes de sa suite.

VASAV. A présent, Cântchanamâlâ, où est le jardin ?

CANTCH. Nous y sommes, madame.

VASAV. Et où est cet asoka rouge, au pied duquel je dois présenter mon offrande à Câmadéva ?

CANTCH. Il est plus loin..... Voici le mâdhavî, l'arbrisseau favori de Votre Majesté ; il est maintenant couvert de fleurs... Cette autre plante est celle que chérit le roi ; c'est le jasmin, il n'est pas encore fleuri. Passons ; voici l'arbre que vous cherchez.

VASAV. Très-bien. Où sont les offrandes ?

SAGAR. Les voici, madame.

(Elle les présente.)

VASAV., *la regardant, à part.* Quelle négligence ! Un objet que j'ai jusqu'ici caché avec tant de soin, abandonné sans précaution ! Il faut la punir. (*Haut.*) Comment donc, Sâgarikâ, que faites-vous ici ? Où est mon oiseau favori ? Je l'avais confié à vos soins, et il paraît que vous l'avez

---

(1) On croit que l'asoka fleurit, quand il est touché par le pied d'une belle femme.

Digitized by Google

quitté pour cette cérémonie... Retirez-vous, remettez les offrandes à Cântchanamâlâ, et partez.

SAGAR. J'obéis à Votre Majesté.

(Elle remet les offrandes, et se retire à quelque distance.)

(*A part.*) L'oiseau est en sûreté avec mon amie Sousangatâ. J'aurais voulu voir la cérémonie, et juger si Câmadéva est ici honoré aussi bien que chez mon père. Je vais me tenir cachée parmi ces arbrisseaux, et les regarder de loin. Pour mon offrande particulière en l'honneur du dieu, cueillons quelques-unes de ces fleurs.

(Elle disparaît.)

VASAV. Mettez tout en ordre.

CANTCH., *arrangeant les offrandes*. C'est fini, madame.

VATSA. Viens, Vasantaka, elles sont prêtes : approchons-nous. La reine est auprès du dieu qui, sur sa bannière, porte un poisson, aussi légère, aussi gracieuse que son arc, aussi délicate que les fleurs qui arment ses flèches... Mon amour, Vâsavadattâ !...

VASAV. Mon seigneur, que la victoire vous accompagne ! daignez honorer nos cérémonies de votre présence. Voici votre siége royal.

CANTCH., *à la reine*. Maintenant Votre Majesté peut commencer : présentez au dieu, qui réside sous l'asoka rouge, les offrandes accoutumées de sandal, de safran et de fleurs.

VASAV. Donnez-les moi.

(Cântchanamâlâ présente successivement les offrandes à la reine qui les élève vers l'image du dieu (1).)

---

(1) La fête de Câmadéva arrive le 13 du mois de tchêtra (mars-avril). Ce jour là, le dévot à Câmadéva, après s'être baigné, va adorer le portrait ou l'image du dieu représenté avec ses femmes Rati et Priti, son ami Vasanta et une suite de

Digitized by Google

VATSA. Mon amie, au milieu de cette pieuse occupation, vous ressemblez à une liane gracieuse qui enlace le corail (1). Votre vêtement est de la couleur de l'orange, votre corps doucement rafraîchi par le bain. Au moment où votre main s'appuie sur la tige de l'asoka, il semble se couvrir de fleurs nouvelles et plus aimables. Le dieu, dont le corps fut dévoré par un regard de Siva (2), regrettera aujourd'hui de n'avoir plus qu'une essence immatérielle, et gémira d'être privé du plaisir de sentir le toucher de votre douce main.

CANTCH. L'adoration adressée au dieu est terminée. C'est à votre seigneur, madame, que vos hommages maintenant doivent s'adresser (3).

VASAV. Où sont les fleurs et les parfums ?

CANTCH. Les voici, madame.

(Vâsavadattâ fait son offrande au roi.)

SAGARIKA reparaît.

SAGAR. J'ai perdu mon tems à cueillir des fleurs, et je

---

nymphes. Ce portrait est dans un bosquet d'asokas, ou sous l'un de ces arbres. On lui offre des fleurs, des fruits et des parfums. On lui adresse en même tems une prière ainsi conçue : Salut à toi, dieu armé d'un arc fleuri ! Salut, à toi qui portes un poisson sur ta bannière ! Salut, à toi qui ébranles la fermeté des dieux et des saints ! Fils de Mâdhava, Candarpa, ennemi de Sambara, époux de Rati, gloire à toi, qui nais dans le cœur ; toi qui subjugues tout l'univers ! Puissent toutes les infirmités et fragilités de ma naissance disparaître, et ma fortune être toujours prospère ! Gloire au destructeur, à Câma, forme corporelle du dieu des dieux, à celui qui trouble les cœurs de Brahmâ, Vichnou, Siva et Indra !

(1) Une cérémonie, dans tous les sacrifices, consiste à tourner autour de l'objet qu'on honore. L'asoka est rouge, et peut être comparé au corail.

(2) L'Amour, puni de cette manière par Siva pour l'avoir percé de ses flèches et enflammé pour Pârvati, est appelé *ananga*, sans membres. C'est peut-être aussi une épithète métaphorique, pour exprimer son influence sur l'ame.

(3) Voici ce que dit le texte du *Bhavisyottarâ Pouràna* : Après avoir adoré le dieu qui naît dans le cœur, que la femme honore son mari en lui offrant des ornemens, des fleurs, des vêtemens, et dise en elle-même, avec une complaisance intérieure : Voici le dieu de l'amour.

Digitized by Google

crains que la cérémonie ne soit achevée. Placée derrière cet arbre, je puis les observer sans être aperçue. Que vois-je?... est-ce bien vrai? Le dieu, dont nous n'adorons que l'image dans le palais de mon père, daigne-t-il ici recevoir en personne l'hommage de ses serviteurs? Moi aussi, quoique de loin, je lui présente mon humble offrande.

(Elle jette ses fleurs de ce côté.)

Gloire au dieu armé de fleurs! puissé-je, et maintenant et dans la suite, éprouver que ce n'est pas en vain que tu m'as accordé la faveur de ton aspect propice!

(Elle s'incline respectueusement; puis, relevant ses yeux:)

Cette vue, quoique souvent répétée, ne fatigue jamais. Il faut cependant que je m'en arrache, de peur qu'on ne me surprenne.

(Elle se retire un peu.)

CANTCH. Approchez, Vasantaka, et recevez votre part dans l'offrande.

VASAV. Acceptez, très-digne seigneur, ces présens propitiatoires.

(Elle donne à Vasantaka du sandal, des fleurs et des bijoux.)

VASANT. Puisse une fortune prospère être toujours votre partage!

LE VÊTALIKA, ou poète qui annonce les heures, derrière la scène.

Le soleil va terminer sa course diurne, et, vers l'occident, il brille de rayons enflammés: semblable à un prince illustre, dont la gloire n'a jamais été plus resplendissante, que quand son dernier jour approche. La lune va paraître dans le ciel couvert des ombres du soir avec un éclat pareil à celui de notre jeune monarque: elle vient apaiser les tourmens passionnés de la fleur de la nuit, et répandre à tes pieds sa lumière sacrée.

Digitized by Google

SAGAR., *revenant.* Comment? Est-ce là cet Oudayana, à qui mon père me destinait pour épouse?... Ce n'est pas sans raison que je m'étais laissé fasciner par sa vue.

VATSA. L'heure du crépuscule est passée, et nous n'avons pas remarqué la marche du tems, occupés de ces cérémonies aussi saintes qu'agréables. Voyez, madame; du côté de l'orient, le ciel est pâle : pareil à la jeune beauté séparée de ses amours, il semble languir d'impatience en attendant son seigneur... Levons-nous, et retournons au palais.

(Ils se lèvent.)

SAGAR. Ils viennent... Fuyons d'ici, ah! malheureuse, pour ne plus voir celui que je voudrais regarder toujours.

VATSA. Venez, mon amour, vous faites honte à la nuit. La beauté de la lune est éclipsée par l'éclat de votre figure; le lotus humilié se plonge dans l'ombre; les doux chants de vos compagnes sont plus harmonieux que le murmure des abeilles : de dépit elles vont cacher leur chagrin dans le calice des fleurs.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

LA SCÈNE EST DANS LE JARDIN DU PALAIS.

PARAIT SOUSANGATA, avec une sârikâ (1) dans une cage.

Que peut être devenue Sâgarikâ ? Elle m'a chargée de cet oiseau, et est partie, je ne sais où... Voici Nipounika.

ARRIVE NIPOUNIKA.

NIPOUN. Il faut me dépêcher d'aller donner à la reine ces nouvelles que Sa Majesté m'a dit de lui rapporter.

(Elle va pour sortir.)

SOUS. Comment donc ? Nipounikâ, quelle pensée t'occupe, pour que tu passes comme si tu ne me voyais pas ? Où vas-tu ? pourquoi cette précipitation ?

NIPOUN. Je vais te le dire.., Un grand sage, le vénérable Scandadâsa, vient du Srî Parvata d'arriver à la cour. Il a enseigné au roi le moyen de faire venir des fleurs dans toutes les saisons, et Sa Majesté, sur le point d'exercer son adresse nouvelle sur son jasmin favori, m'envoie prier la reine de venir. Mais où allais-tu ?

SOUS. Je cherchais Sâgarikâ.

(1) La sârikâ est le même oiseau que le maina, *gracula religiosa*. Elle a la taille d'un choucas ; le plumage est d'un violet noir, et sur le derrière de la tête elle a une bande nue et jaune. Cet oiseau est fort docile ; il imite facilement tous les sons, et parle avec plus de netteté que le perroquet. Il rend la voix humaine avec une exactitude singulière. On l'appelle l'étourneau indien.

Digitized by Google

NIPOUN. Je viens de passer près d'elle ; elle avait l'air de regarder un portrait, et elle est entrée sous le berceau de bananiers. Tu l'y trouveras, j'en suis sûre. Adieu, je vais trouver notre maîtresse.

(Elles sortent de côtés différens.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE UN BERCEAU DE BANANIERS, OU UNE SALLE DE VERDURE (1).

PARAIT SAGARIKA, avec une peinture.

Calme-toi, cœur imprudent, et ne va pas battre pour quelqu'un qui est au-dessus de tes espérances. Pourquoi désirer toujours de voir ce visage, dont le seul aspect t'a causé une si pénible agitation ? Cœur aussi ingrat que faible, de fuir le sein qui t'a été familier jusqu'à ce jour, pour aller chercher une autre demeure, et une demeure qui n'a été vue qu'une fois !... Hélas ! pourquoi te blâmer? C'est la crainte d'une flèche de Câmadéva qui t'a rendu fugitif : je vais implorer la pitié du dieu. Maître de l'arc fleuri, vainqueur des génies terribles et des dieux, ne rougis-tu pas de perdre ton pouvoir sur une femme faible et sans défense ? ou es-tu vraiment dépourvu de forme ou de sens (2) ?... Hélas ! je crains que ma mort ne soit prochaine, et ceci en sera la cause fatale.

(Elle indique la peinture.)

Personne ne vient, je puis céder à mon tendre désir, et regarder, sans interruption, le portrait de celui qui est l'objet de toutes mes pensées.

(Elle considère la peinture.)

Mon cœur bat avec force, ma main tremble ; cependant il faut que j'essaie, et, puisque l'occasion me favorise,

---

(1) On désigne ici un pavillon dans lequel, ou auprès duquel sont des plantes et des fleurs d'une espèce déterminée.

(2) On se rappelle que l'Amour a le nom d'*ananga*, sans membres.

Digitized by Google

tentons d'achever cette ébauche, comme le seul moyen d'avoir toujours sa figure sous mes yeux.

(Elle peint.)

ARRIVE SOUSANGATA.

Voici le berceau de bananiers... Ah ! elle y est, et elle paraît tellement attentive à tracer quelques traits, qu'elle ne s'aperçoit pas de mon approche. Je vais attendre et l'observer.

(Elle s'avance doucement, et regarde par dessus Sâgarikâ.)

(*A part.*) Comment? Le portrait du roi! Bien fait, Sâgarikâ... Quand l'oiseau royal quitte son lac favori, c'est pour s'amuser ailleurs.

SAGAR. C'est fini : et c'est en vain ; car mes larmes sont un voile qui m'empêche de voir cette peinture.

(Elle lève la tête, et, en voyant Sousangatâ, elle cache la peinture.)

Comment, Sousangatâ?... Assieds-toi.

SOUS. *s'assied et met la main sur la peinture.* Quelle est donc la personne que tu as voulu peindre ?

SAGAR. C'est la divinité de cette fête, Câmadéva.

SOUS. C'est fort bien fait, mais il y manque une figure pour achever le tableau. Voyons, je vais donner au dieu son épouse.

(Elle prend le papier, et peint.)

SAGAR., *avec humeur.* Ah! Sousangatâ, que veux-tu faire ? Tu as esquissé ma ressemblance.

SOUS. Ne te fâche pas sans motif. J'ai donné à ton Câmadéva ma Rati (1) : c'est tout. Mais, allons, point de déguisement, avoue la vérité.

SAGAR., *à part.* Mon amie a découvert mon secret. (*Haut.*)

---

(1) Rati, ou la Volupté, est l'épouse de l'Amour. Il en a une autre appelée Priti, ou l'Affection.

Digitized by Google

Ma chère amie, je suis toute honteuse, promets-moi que personne ne connaîtra ma faiblesse.

Sous. Pourquoi serais-tu honteuse ? Un attachement à un mérite élevé convient à l'excellence de tes qualités naturelles. Mais sois assurée que je ne te trahirai pas : il est plus vraisemblable que cet oiseau bavard répétera notre conversation.

Sagar. Hélas ! mon amie, mon agitation est extrême.

Sous., *posant ses mains sur le cœur de Sâgarikâ.* Calme-toi, calme-toi. Je vais chercher des feuilles et des fibres de lotus dans ce lac.

(Elle apporte des feuilles et des fibres de lotus, et attache les premières avec les secondes sur le sein de Sâgarikâ (1).)

Sagar. Assez, assez, mon amie; ôte ces feuilles et ces filamens : tout cela est inutile pour me soulager. J'ai fixé mon cœur là, où je n'ose élever mes espérances. Je rougis, je suis l'esclave de la passion, mon amour est sans remède, et la mort est mon seul refuge.

(Elle s'évanouit.)

(Bruit derrière la scène.)

Une Voix. Le singe (2) s'est échappé de sa loge; il traîne avec lui les débris de sa chaîne d'or qu'il a brisée, et l'on croirait entendre le bruit que feraient, dans leurs joyeux ébats, un grand nombre de pieds féminins ornés de grelots retentissans. Poursuivi par les valets, effrayant les femmes, il a passé, en bondissant, par la porte intérieure. Les eunuques, sans courage et perdant toute honte, fuient de son chemin, et le nain est allé se réfugier sous la robe du chambellan. Les Kirâtas, qui font la garde autour

---

(1) On attribue aux feuilles et aux fibres du lis d'eau une grande efficacité rafraîchissante pour apaiser la fièvre de la passion.

(2) Un proverbe persan et indostani dit que le dégât de l'écurie est sur la tête du singe.

Digitized by Google

des murailles, tout courbés par la crainte qui les saisit, rougissent en se regardant en face.

Sous. Partons, partons, ma chère amie; le sauvage animal vient de ce côté.

Sagar. Qu'allons-nous faire ?

Sous. Nous cacher à l'ombre de ce bosquet de tamâla. Vite, il approche.

(Elles sortent.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE UNE AUTRE PARTIE DU JARDIN.

PARAISSENT SAGARIKA ET SOUSANGATA.

Sagar. Qu'est devenue la peinture? L'as-tu donc oubliée? quelqu'un la trouvera.

Sous. Il s'agit bien de la peinture maintenant! Le singe a brisé la cage, et la sârikâ s'est envolée. Essayons de la retrouver, ou bien elle répétera ce qui s'est passé entre nous.

DES VOIX, par derrière.

Étonnant! étonnant!

Sagar. Eh! Sousangatâ, est-ce le singe qui vient ?

Sous. Non, peureuse que tu es; c'est le respectable Vasantaka, l'ami de notre royal maître. Allons, courons après la sârikâ.

Sagar. Je te suis.

(Elles sortent.)

ENTRE VASANTAKA.

Fort étrange vraiment, fort merveilleux! le pouvoir de Srî Scandadâsa est très-surprenant. Sa volonté seule a suffi

Digitized by Google

pour couvrir le jasmin d'une multitude innombrable de boutons, aussi aimables que la reine elle-même souriant à son arbrisseau favori, le mâdhavî. Je vais dire à mon ami ce qui est arrivé. Ah ! il vient de ce côté : il a l'air d'être sûr de sa science, il est aussi content que si le jasmin avait fleuri en sa présence... Son œil étincelle de plaisir. Je le rejoins.

(Il sort.)

LA SCÈNE EST DANS UNE AUTRE PARTIE DU JARDIN.

PARAIT VATSA.

VATSA. Je veux que la reine devienne pâle de colère. Elle regardera la plante du même œil qu'elle verrait une beauté rivale, au moment où l'arbrisseau délicat étalera l'éclat de ses boutons naissans, et grossira, comme doucement gonflé par le souffle du zéphir.

VASANT., *s'approchant*. Victoire à Votre Majesté ! la fortune est propice.

VATSA. Je n'en doute pas, mon ami ; car la vertu des herbes, des charmes, des pierres magiques, est inconcevable. Conduis-moi, et que mes yeux voient aujourd'hui un pareil phénomène.

VASANT. Par ici.

VATSA. Marche devant.

VASANT. *avance et s'arrête pour écouter : il se retourne effrayé*. Fuyez, sire, fuyez !

VATSA. Pourquoi ?

VASANT. Il y a un mauvais génie sur ce bacoula.

VATSA. Allons donc, pauvre niais, avance et ne crains rien. Comment un pareil être aurait-il, en cette saison, la puissance de nuire ?

VASANT. Il parle très-distinctement... Si vous ne le croyez pas, approchez et écoutez.

VATSA *s'approche*. J'entends une voix bien claire, aussi

Digitized by Google

douce que celle d'une femme. Son accent aigu et faible me fait croire que c'est un oiseau. (*Il lève les yeux.*) Ah ! le voici sur cette branche.

VASANT. Un oiseau ?

VATSA. Un oiseau, regarde.

VASANT. C'est ainsi que vos craintes, sire, vous ont fait prendre un oiseau pour un génie.

VATSA. Étourdi, oses-tu bien m'accuser de ce qui est ta propre sottise ?

VASANT. Bien, laissez-moi faire. (*Il lève son bâton.*) Impertinent oiseau, n'as-tu pas plus de respect pour un brahmane ? Attends un moment, et avec ce bâton tortu je vais te faire tomber de l'arbre comme un fruit mûr.

VATSA. Arrête, arrête ! Comme il parle joliment !

VASANT. Oui, je l'entends encore. Il dit : Donnez à ce brahmane quelque chose à manger.

VATSA. Quelque chose à manger, c'est l'éternel refrain de la chanson d'un gourmand..... Allons, parle vrai, que dit-il ?

VASANT., *écoutant et répétant ce que dit l'oiseau.* « Quelle est la personne que tu as voulu peindre ? Ne te fâche pas sans motif ? J'ai donné à ton Câmadéva ma Rati. » Eh ! sire, qu'est-ce que cela signifie ?

VATSA. Ah ! je suppose que quelque femme a fait le portrait de son amant, et a voulu le faire passer aux yeux de sa compagne comme une image du dieu d'amour ; que son amie, devinant sa pensée, a exprimé ingénieusement qu'elle la comprenait en la représentant elle-même comme l'épouse de Câmadéva.

VASANT. C'est très-vraisemblable.

VATSA. Reste tranquille, il parle encore.

(Ils écoutent.)

VASANT., *répétant les paroles de l'oiseau.* « Pourquoi se-

Digitized by Google

rais-tu honteuse ? Un attachement à un mérite élevé convient à l'excellence de tes qualités naturelles. »

VATSA. Vraisemblable, vraisemblable.

VASANT. Oui, mais ne soyez pas trop fier de votre science. Je suis aussi compétent pour expliquer ce que nous venons d'entendre... La dame qui a été peinte est très-belle.

VATSA. Nous aurons le tems de faire des commentaires. Écoutons maintenant.

VASANT. Très-bien, entendez-vous ce qu'il dit ? « Ote ces feuilles et ces filamens, tout cela est inutile pour me soulager. »

VATSA. J'entends et je comprends.

VASANT. Comme le coquin jase aujourd'hui ! J'expliquerai tout ce que j'ai entendu.

VATSA. Sans doute, mais écoute à présent.

VASANT. Eh ! je déclare qu'il parle en vers, comme un brahmane instruit dans les quatre Vèdes.

VATSA. Que disait-il ? je n'ai pas entendu.

VASANT. « J'ai fixé mon cœur là, où je n'ose élever mes espérances. Je rougis, je désespère, et la mort est mon seul refuge. »

VATSA. Si je vous excepte, mon digne ami, quel brahmane instruit appellerait cela des vers (1) ?

VASANT. Qu'est-ce donc ?

VATSA. De la prose.

VASANT. De la prose ! Ah ! très-bien, et que signifie-t-elle ?

VATSA. On peut supposer que quelque jeune femme a prononcé ces mots dans un moment d'indifférence pour

(1) Vasantaka, dans le texte, dit : C'est un *richa*, que l'oiseau a répété, c'est-à-dire un vers particulier aux Vèdes. Le roi répond : Non, c'est un *gâthâ* très-correct. Le *gâthâ* est une espèce de stance poétique et profane.

Digitized by Google

la vie, causée par l'incertitude où elle est si son affection est payée de retour.

VASANT., *riant avec bruit*. Pouvez-vous bien me donner ces explications évasives ? Pourquoi ne pas dire simplement : La demoiselle doute si je réponds à son amour. Quel autre que vous aurait été représenté comme le dieu à l'arc de fleurs ?

(Il claque des mains en riant.)

VATSA. Paix, écervelé ! Ta gaîté vient mal à propos, elle a effrayé l'oiseau. Vois, il s'envole.

VASANT. Il est allé se reposer sur le berceau de bananiers. Suivons-le.

VATSA. Accablée sous les traits de Câmadéva, la tendre fille confie à ses compagnes les tourmens de son cœur. Le perroquet bavard ou la sârikâ indiscrète répète ses paroles, et elles sont reçues avec plaisir par l'oreille du mortel fortuné.

(Ils sortent.)

ON REVOIT LE BERCEAU DE BANANIERS.

ARRIVENT VATSA ET VASANTAKA.

VASANT. Voici le berceau : entrons. Mais qu'est devenu l'oiseau ? Qu'importe, reposons-nous. Un vent doux et frais agite les feuilles de ces bananiers.

VATSA. Comme tu voudras.

(Ils s'asseyent.)

VASANT. Qu'y a-t-il là bas ?... On dirait que c'est la cage de notre oiseau, que le singe a sans doute mise en pièces.

VATSA. Vois ce que c'est.

VASANT. J'y vais. (*Il regarde.*) Que vois-je là ? Une peinture... (*Il la ramasse.*) Ha ! ha ! sire, vous êtes en bonheur.

VATSA. Qu'est-ce donc ?

VASANT. Juste comme je l'avais dit. Voici votre ressemblance. Quel autre que vous aurait été représenté comme le dieu à l'arc fleuri ?

Digitized by Google

VATSA. Donne-moi ce portrait.

VASANT. Un moment..... Quoi ? une perle de fille, telle qu'elle est ici peinte, serait vue pour rien ?

VATSA. Prends ceci. (*Il lui donne un bracelet d'or, et Vasantaka lui remet la peinture.*) Ah ! regarde, mon ami. Quel est cet aimable cygne qui prend son vol vers le Mânasa, dans ses mouvemens légers agitant le tendre lotus? Quelle heureuse fortune! Quel augure propice! Brahmâ, en sortant autrefois de son trône de lotus, aurait pris cette figure pour la lune dans toute sa splendeur.

(Il regarde la peinture.)

ARRIVENT SOUSANGATA ET SAGARIKA.

SOUS. Il est inutile de suivre l'oiseau. Cherchons maintenant la peinture, entrons sous ce berceau.

SAGAR. Oui, de toute manière il faut la trouver.

VASANT., *au roi, lui parlant de la peinture.* Bien, sire! quelle est cette jeune beauté, qui baisse la tête avec tant de modestie? Qu'en pensez-vous ?

SOUS., *à Sâgarika.* Écoute, j'entends parler Vasantaka, je crois que c'est au roi. Cachons-nous au milieu de ces arbrisseaux, et sachons ce qu'ils disent.

(Elles se cachent derrière les bananiers.)

VATSA. Oui, Brahmâ, quand il quitta pour la première fois son trône de lotus, a pris une figure pareille pour le disque incomparable de la lune.

SOUS., *à Sâgarikâ.* Tu es heureuse, ma chère. Ton ami est à faire ton éloge.

SAGAR. Comment peux-tu rire de moi? Tu me crois donc bien légère ?

VASANT., *toujours parlant de la peinture.* Pourquoi a-t-elle la tête ainsi penchée ?

VATSA. L'oiseau ne nous a-t-il pas tout dit ?

SOUS. Je l'avais bien prévu que l'oiseau répéterait notre conversation.

Digitized by Google

SAGAR., *à elle-même*. Que va-t-il répondre? Je suis entre la vie et la mort.

VATSA. Tu réclames aussi ta part de ce plaisir... Ma vue ne peut se rassasier de contempler ces membres gracieux, cette taille élégante. Elle quitte avec peine une beauté pour en admirer une autre; ce sein qui s'épanouit comme le bouton; plus haut, ces yeux doux et expressifs, où tremble une larme aussi pure que le cristal.

SOUS. Entends-tu?

SAGAR. Entends-tu?... Il loue le talent de l'artiste.

VASANT. Bien, sire; et ne pouvez-vous remarquer que, dans cet objet de l'affection de la demoiselle, c'est vous qui êtes représenté?

VATSA. Je l'avoue, elle a d'une manière flatteuse exprimé ma ressemblance. Je ne puis douter de ses sentimens; car observe ces traces de pleurs qui sont tombés sur son ouvrage: de même, en ce moment, une aimable sueur couvre et baigne tout mon corps.

SAGAR., *à elle-même*. O mon cœur, réjouis-toi! ta passion est retournée à sa source première.

SOUS. Mon amie, tu es fortunée. Il faut maintenant te traiter avec toute la déférence due à celle que notre maître chérit.

VASANT., *regardant autour de lui*. Voici d'autres traces de sa passion, les feuilles de lotus qu'elle a appliquées sur son cœur, lorsqu'elle révélait ses sentimens à son amie.

VATSA. Tu as deviné juste. La partie de la feuille qui a été en contact avec son corps est fanée; mais elle est encore verte, celle qui, suspendue sur ses formes gracieuses et saillantes, n'a point touché sa personne. Cette feuille de lotus qui a reposé sur son sein, fraîche vers le milieu, n'indiquerait point le feu qui la dévore; mais ces deux cercles pâles, qui sont de chaque côté, trahissent la violence de son amour.

Digitized by Google

VASANT., *ramassant un des filamens*. Voici un autre témoin : il a lié la feuille de lotus sur son sein.

VATSA, *l'appliquant sur son cœur*. Il a toujours sa vertu rafraîchissante. Tendre fibre, dis-moi, es-tu flétrie parce que tu n'es plus entre ces globes palpitans, dont le rapprochement amical laisse à peine la place pour un fil de soie, bien loin d'en laisser pour toi ?

SOUS., *à part*. Sa Majesté doit être violemment affectée pour parler d'une manière aussi incohérente. Il ne me convient pas de l'abandonner à son imagination. (*A Sagarikâ.*) Bien, mon amie, celui pour qui tu venais est devant toi.

SAGAR. Et pour qui suis-je venue, je te prie ?

SOUS. Pour quel autre personnage que celui de la peinture ? Le voici, saisis-le.

SAGAR., *avec humeur*. Tu es très-plaisante aujourd'hui ; mais, si tu parles de cette manière, je m'en vais.

(Elle va pour sortir.)

SOUS. Comment donc ? Impatiente que tu es, attends un instant, et j'aurai le portrait avant que nous quittions ce lieu.

SAGAR. Je le souhaite.

(Sousangatâ s'avance de manière à être vue de Vasantaka.)

VASANT. Cachez la peinture ici, dans cette feuille de bananier... Voici une des suivantes de la reine.

(Vatsa la couvre de son manteau.)

SOUS., *s'approchant*. Gloire au roi !

VATSA. Bonjour, Sousangatâ, asseyez-vous. Comment saviez-vous que j'étais ici ?

SOUS. Ce n'est pas là tout ce que je sais. J'ai le secret de la peinture, et j'ai d'autres secrets encore que j'apprendrai à Sa Majesté.

(Elle va pour sortir.)

Digitized by Google

VASANT., *à Vatsa.* Elle nous a devinés ; c'est une grande bavarde. Il est bon d'acheter son silence.

VATSA. Attendez, Sousangatâ. Acceptez ces bijoux. (*Il lui donne son bracelet et d'autres ornemens.*) Toute cette affaire n'est qu'un jeu, il n'en faut point parler à la reine.

SOUS. Votre Majesté est bien bonne : vous n'avez rien à craindre. Je ne voulais que plaisanter, et n'ai pas besoin de ces bijoux pour être discrète. La vérité est que mon amie Sâgarikâ est fort irritée contre moi parce que j'ai fait son portrait, et je serai fort obligée à Sa Majesté d'intercéder pour moi et de fléchir son ressentiment.

VATSA, *se levant avec vivacité.* Où est-elle ? Menez-moi près d'elle.

VASANT. Donnez-moi la peinture, j'en aurai soin. On peut encore en avoir besoin.

SOUS. Par ici.

(Ils s'avancent vers l'endroit où est Sâgarikâ.)

SAGAR. C'est lui, je tremble à sa vue. Je ne puis ni rester debout ni marcher. Que vais-je faire ?

VASANT., *la voyant.* Beauté très-surprenante, en vérité ! On n'en saurait trouver une pareille sur la terre. Je suis sûr que, lorsqu'elle fut créée, Brahmâ fut lui-même étonné de son ouvrage.

VATSA. Telle est aussi l'impression que je ressens. Les quatre bouches de Brahmâ ont dû s'écrier à la fois : Merveille ! quand le dieu a vu ses yeux plus beaux que les feuilles de son propre lotus. Ses têtes ont dû faire des mouvemens d'admiration, lorsqu'il a contemplé des charmes aussi incomparables.

SAGAR., *à Sousangatâ.* Voici donc la peinture que tu m'avais promise !

(Elle va pour sortir.)

VATSA. Aimable enfant, vous tournez sur votre amie des

Digitized by Google

yeux pleins de courroux ; cependant telle est la tendresse naturelle de vos regards, qu'ils ne peuvent prendre une expression terrible. Continuez à regarder ainsi, mais ne nous quittez pas, car votre départ pourrait nous faire de la peine.

Sous. Elle est très en colère, sire, je vous assure. Prenez sa main, et tâchez de l'apaiser.

Vatsa. Vous donnez toujours de bons conseils.

(Il prend Sâgarikâ par la main.)

Vasant. Je vous félicite, sire, vous avez un bonheur sans exemple.

Vatsa. Tu dis vrai. Elle est vraiment la déesse Lakchmî elle-même. Sa main est comme un rejeton nouveau de l'arbre pâridjâta (1) ; autrement d'où peut venir cette douce rosée d'ambroisie?

Sous. Il n'est pas possible, ma chère amie, que tu puisses rester inexorable, quand tu es ainsi honorée de la main de Sa Majesté.

Sagar., *prenant un air sévère*. Sousangatâ, ne finirez-vous pas?

Vatsa. Allons, il ne faut pas vous fâcher contre votre amie.

Vasant. Madame, pour quelle raison seriez-vous ainsi de mauvaise humeur, comme un brahmane qui n'a pas mangé?

Sous. A la bonne heure, ma chère amie, je ne dirai plus rien.

Vatsa. Il est mal, beauté vindicative, de ne pas pardonner à vos compagnes.

Vasant. Hé! voici encore madame Vâsavadattâ.

(Le roi effrayé laisse aller la main de Sâgarikâ.)

Sagar., *à Sousangatâ*. Que vais-je faire?

---

(1) *V.* ce mot à la Table Alphabétique.

Digitized by Google

Sous. Nous pouvons, sans être vues, nous sauver derrière ce tamâla.

(Elles sortent avec précipitation.)

Vatsa, *regardant autour de lui.* Eh bien! mon ami, où est la reine? où est Vâsavadattâ?

Vasant. Je ne sais. J'ai dit : Voici encore madame Vâsavadattâ. Je voulais parler de la ressemblance de caractère.

Vatsa. C'est affreux à toi. Tu as brutalement brisé cette chaîne de pierres magnifiques, que le Destin et un amour avoué avaient suspendue à mon cou.

(Ils se retirent.)

ENTRENT LA REINE VASAVADATTA, CANTCHANAMALA et une SUIVANTE.

Vasav. Ah! ma chère, que le jasmin favori de mon seigneur est éloigné!

Cantch. Nous y voici bientôt. Nous l'apercevrons après avoir passé le berceau de bananiers.

Vasav. Dépêchons-nous.

Cantch. Je crois voir Sa Majesté... Oui, c'est le roi. Vous plaît-il de l'aborder?

REVIENNENT VATSA ET VASANTAKA.

Vasav., *s'avançant vers Vatsa.* Gloire à mon seigneur!

Vatsa, *à Vasantaka.* Cache la peinture promptement.

(Vasantaka la prend, et la met sous son manteau.)

Vasav. Le jasmin a-t-il fleuri, mon seigneur?

Vatsa. J'ai attendu votre arrivée, et je ne l'ai pas encore vu. Nous allons le visiter ensemble.

Vasav. Oh! non... Je vois à votre air qu'il a fleuri. Cela me suffit, je n'irai pas plus loin.

Digitized by Google

VASANT. Alors Votre Majesté avoue que nous avons vaincu. Triomphe !

(Il agite sa main et saute. La peinture tombe. Le roi, qui s'en aperçoit, le regarde avec humeur, et lui montre de la main la peinture.)

VASANT., *à part, à Vatsa.* Soyez tranquille, j'arrangerai la chose.

CANTCH., *ramassant la peinture et la montrant à la reine.* Voyez, madame, de qui est ce portrait ?

VASAV., *le regardant, à part.* C'est mon seigneur : cette autre figure, n'est-ce pas Sâgarikâ ? (*Haut, à Vatsa.*) Je vous prie, mon seigneur, qu'est-ce que ceci ?

VATSA, *à Vasantaka.* Que dois-je dire ?

VASANT., *à Vatsa.* Ne craignez rien, laissez-moi ce soin. (*Haut, à Vâsavadattâ.*) J'avais fait la remarque, madame, qu'il serait très-difficile de saisir la ressemblance de Sa Majesté. Sur quoi, le roi s'est fait un plaisir de me donner cette preuve de son talent.

VATSA. C'est comme Vasantaka vous dit.

VASAV. Et cette femme, qui est représentée près de vous ? Je suppose que c'est une preuve du talent de Vasantaka.

VATSA. Que pouvez-vous soupçonner ? C'est un simple portrait d'imagination, l'original n'en avait pas encore été vu.

VASANT. Je jure, par mon cordon de brahmane, que ni Sa Majesté, ni moi, nous n'avons encore vu une pareille beauté.

CANTCH., *à part, à la reine.* Madame, leurs réponses ne vous feront pas connaître la vérité. Ainsi, vous ferez tout aussi bien de calmer votre colère.

VASAV., *à Cântchanamâlâ.* Ne comprenez-vous pas toute leur fausseté ? Je connais Vasantaka. (*Haut.*) Mon seigneur, excusez-moi. La vue de cette peinture m'a causé un léger mal de tête. Je vous laisse à vos amusemens.

(Elle va pour sortir.)

Digitized by Google

VATSA, *la retenant par sa robe.* Arrêtez, mon amour, calmez-vous. Pourquoi vous livrer à un courroux sans motif? Arrêtez, et recevez ma promesse de ne plus vous déplaire. Vous verrez plus tard que je ne suis coupable d'aucune faute. Ma chère amie, je suis incapable de vous faire un mensonge.

VASAV., *se détachant doucement et avec politesse.* Vous vous trompez, mon seigneur : je vous assure que je souffre de la tête; c'est par cette raison que je vous quitte.

(Elles sortent avec Cântchanamâlâ.)

VASANT. Votre Majesté l'a échappé belle; le courroux de la reine s'est dissipé, comme les orages d'été.

VATSA. Paix, écervelé, nous n'avons pas sujet de nous réjouir. Ne vois-tu pas que la colère de la reine perce malgré ses efforts pour la déguiser? Son front s'est couvert d'un nuage passager; tout en baissant la tête, elle me regardait avec un sourire affecté. Son langage était modéré, c'est vrai; ses yeux n'étaient point étincelans de colère : mais elle retenait avec peine ses larmes prêtes à partir, et quoiqu'elle me traitât avec politesse, son dépit éclatait dans chaque geste. Suivons-la, et essayons de la calmer.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

LA SCÈNE REPRÉSENTE UN APPARTEMENT DU PALAIS.

ENTRE MADANIKA, une des suivantes de la reine.

Qui peut me dire si Cântchanamâlâ est avec la reine?... (*Elle écoute.*) Que dites-vous? Elle y est venue il y a quelque tems, et est ensuite sortie... Où peut-elle être?... Ah! elle vient.

ARRIVE CANTCHANAMALA.

CANTCH. Bien, Vasantaka, très-bien! vous êtes un plus habile politique que le premier ministre lui-même.

MADAN. Comment donc? Ma chère Cântchanamâlâ, qu'a fait Vasantaka pour mériter tes louanges?

CANTCH. Pourquoi me faire cette question? Tu n'es pas capable de garder un secret.

MADAN. Je jure par les pieds de la reine que je ne le dirai à personne.

CANTCH. A cette condition, tu vas tout savoir... Aujourd'hui, comme je passais dans le palais, j'ai entendu Vasantaka et Sousangatâ qui causaient ensemble derrière la porte de la galerie des peintures.

MADAN. Et de quoi parlaient-ils?

CANTCH. Vasantaka disait: « Sâgarikâ seule est la cause de l'indisposition de mon royal ami. Sousangatâ, connaissez-vous un remède? »

MADAN. Qu'a-t-elle répondu?

Digitized by Google

CANTCH. « La reine, a-t-elle dit, ayant découvert l'aventure en trouvant le portrait, mais ne me soupçonnant pas, a placé Sâgarikâ sous ma surveillance ; pour m'engager même à être plus vigilante, elle m'a donné quelques-unes de ses robes et de ses parures. Elles me serviront à habiller Sâgarikâ comme la reine, et moi-même je me mettrai comme Cântchanamâlâ. Ainsi déguisées, nous irons rejoindre Sa Majesté, vers le soir, au berceau de mâdhavî (1). Trouvez-vous ici pour nous conduire. »

MADAN. Très-bien comploté, Sousangatâ ! Mais vous êtes dans l'erreur, si vous croyez tromper une maîtresse si bonne pour celles qui la servent.

CANTCH. Et où allais-tu ?

MADAN. Je te cherchais : tu étais restée si long-tems à nous rapporter des nouvelles de l'indisposition de Sa Majesté, que la reine en était fort inquiète, et m'envoyait voir ce que tu étais devenue.

CANTCH. La reine est fort troublée ; mais le roi, dont la seule maladie est l'amour, est assis dans le pavillon sous la porte d'ivoire... Viens, portons ces nouvelles à la reine.

(Elles sortent.)

LA SCÈNE REPRÉSENTE LE PAVILLON.

PARAÎT VATSA.

Souffre, ô mon cœur, cette fièvre que l'amour a allumée, et que la beauté, pour qui je soupire, peut seule apaiser... Pourquoi me reprocher ma folie de prétendre éteindre tes feux avec le parfum rafraîchissant du sandal, et de remplacer, par ce frivole palliatif, cette aimable main que j'ai quelque tems tenue dans la mienne ? L'ame de l'homme,

---

(1) Nous avons vu ailleurs que le nom savant de cette plante est *gærtnera racemosa*.

Digitized by Google

aussi légère, aussi remuante, est un but difficile à atteindre. Comment se fait-il que le dieu qui porte un arc ait enfoncé toutes ses flèches dans la mienne?... Dieu à l'arc de fleurs, innombrables sont les victimes qui peuvent être frappées de tes cinq flèches (1). Pourquoi donc m'as-tu pris pour le but particulier de tes traits?... Mais, en cette circonstance, n'est-il pas contraire à l'ordre des choses que, seul, je sois percé de toutes tes flèches, mourant de tes atteintes, et que cependant je souffre encore moins pour moi que pour la pauvre Sâgarikâ? elle frémit à chaque regard : elle croit que son secret est découvert. Voit-elle deux de ses compagnes causer ensemble? elle s'imagine qu'elle est le sujet de leur conversation. Les voit-elle rire? elle pense qu'elle est l'objet de leur gaîté... Hélas! mon amie, ton embarras excite ma compassion, et je partage la crainte que tu éprouves des regards de la reine, quand ils s'abaissent sur toi avec un dépit mal déguisé... Que Vasantaka tarde à venir! je l'ai envoyé chercher des nouvelles de cette chère enfant.

ENTRE VASANTAKA.

VASANT., *à lui-même*. Ha! ha! mon royal ami sera aujourd'hui plus content que lorsqu'il est monté sur le trône de Côsâmbî, quand il apprendra les agréables nouvelles que je lui apporte... Ah! c'est lui, il a l'air de m'attendre. (*Haut.*) Triomphe, sire, la fortune est propice, et promet d'accomplir vos vœux.

VATSA. Comment est Sâgarikâ?

VASANT. Sous peu d'instans vous pourrez en juger vous-même.

VATSA. Quoi? Puis-je espérer de la voir bientôt?

---

(1) L'Amour, chez les Indiens, a cinq flèches, une pour chaque sens.

Digitized by Google

VASANT. Pourquoi non ? Ne suis-je pas votre conseiller, moi qui me ris de la sagesse de Vrihaspati ?

VATSA. Je t'accorde ce point, il n'est rien que tu ne puisses arranger. Mais, allons, dis-moi ces détails que je désire savoir.

VASANT., *lui parle bas à l'oreille* (1). Voilà tout.

VATSA. Ceci mérite une récompense.

(Il lui donne un bracelet.)

VASANT. *le prend, et le met à son bras.* Très-bien ! un bracelet d'or convient à mon bras. Je vais le montrer à ma femme.

(Il va pour sortir.)

VATSA. Un instant, mon ami, un instant. Remets ton projet à un autre moment. Le jour est-il bien avancé ?

VASANT., *regardant le ciel.* Voyez, sire, le monarque aux mille rayons approche des bosquets des montagnes occidentales.

VATSA. Est-il vrai que le dieu dont le char n'a qu'une seule roue, après avoir achevé son voyage dans le ciel, se propose maintenant de suspendre ses travaux jusqu'à l'aurore de demain, et que, s'arrêtant sur le front de la montagne, il rappelle à lui ses clartés éparses, dont les lignes dorées, convergeant autour de son char, ressemblent à des rayons brillans qui viendraient aboutir à leur centre, de la vaste circonférence des sphères ? Après avoir rassemblé toutes ses lumières, il se repose un instant sur le sommet du mont occidental. Le maître du jour semble ainsi adresser ses adieux à la plante du lotus : « Adieu, ma bien aimée ; mon heure est venue, il faut que je parte. Que le sommeil ferme ta paupière, jusqu'à ce que je vienne encore troubler ton repos. » Rendons-nous au ber-

(1) Manière adroite et commode d'éviter des répétitions. Nous en avons déjà vu des exemples dans les pièces précédentes.

Digitized by Google

ceau de mâdhavî, et soyons exact à l'heure indiquée par ma belle.

VASANT. Je vous accompagne. L'intervalle qui sépare les arbres du bosquet est perdu dans l'ombre : ils semblent tous ne former qu'une masse bien unie. Une teinte aussi sombre que celle de la peau du buffle ou du sanglier sauvage, souillée de limon, s'étend sur le jardin, et des ombres épaisses, répandues sur l'orient, obscurcissent l'horizon.

VATSA. C'est vrai : d'abord amassées à l'orient, les ténèbres s'avancent et couvrent successivement les autres régions du ciel. Elles augmentent à mesure qu'elles s'approchent ; elles prennent la couleur qui distingue le cou de Siva ; et les montagnes, les arbres, les villes, les cieux et la terre, tout est caché à notre vue... Allons au jardin.

(Ils sortent.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE LE JARDIN.

ENTRENT VATSA ET VASANTAKA.

VASANT. Ce bouquet d'arbres doit être le bosquet de macarandas (1) ; mais je n'en suis pas sûr. Comment trouverons-nous le chemin ?

VATSA. Avance, nous sommes bien ; je connais la route. Voici les tchampakas, je sens leur parfum ; actuellement les sindhouvaras (2) ; nous passons près du bosquet de bacoulas, puis devant les pâtalis (3). L'odeur différente qu'ils exhalent indique leur position, et suffirait seule pour guider notre marche au milieu d'une obscurité double de celle qui nous environne.

---

(1) Le macaranda est, ou une espèce de manguier, ou un jasmin.

(2) Arbrisseau, *vitex negundo*.

(3) *Bignonia suaveolens*.

Digitized by Google

VASANT. Ah! nous y sommes, voici le berceau de mâdhavî. Je le reconnais au parfum des boutons, si attrayant pour les abeilles, et à la douceur de ce sol, que doivent joncher des fleurs aussi vertes que l'émeraude. Voulez-vous attendre ici que j'aille chercher Sâgarikâ? Je vais être bientôt de retour.

VATSA. Ne sois pas trop long-tems.

VASANT. Sire, ne vous impatientez pas. Je reviens à l'instant.

VATSA. Je t'attends sur ce banc parsemé des fleurs verdoyantes du mâdhavî.

(Vasantaka sort.)

VATSA, *seul*. Qui peut se fier à l'inconstant qui abandonne ses anciennes amours pour de nouvelles!..... La timide beauté, qui vient à son premier rendez-vous, jette à la dérobée un regard sur le bien-aimé; et, sans s'arracher à son embrassement, elle détourne son visage, elle évite ses regards. Laissez-moi, murmure-t-elle à plusieurs reprises, je vous quitte; et cependant elle se soumet à la douce violence qui empêche son départ. Quel charme reçoit une entrevue avec une tendre beauté, de cette gêne, de cette surprise?... Que Vasantaka est long!... Certainement, Vâsavadattâ ne sait rien de notre dessein.

(Il se retire.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE UNE CHAMBRE.

PARAISSENT VASAVADATTA ET CANTCHANAMALA.

VASAV. Est-il possible, ma chère, que Sâgarikâ ait promis d'aller rejoindre mon seigneur, déguisée avec une de mes robes?

CANTCH. Je l'ai dit à Votre Majesté... Mais si nous trouvons Vasantaka à la porte de la galerie des tableaux, vos doutes, je l'espère, n'existeront plus.

VASAV. Allons-y.

(Elles sortent.)

Digitized by Google

LA SCÈNE REPRÉSENTE UNE CHAMBRE QUI CONDUIT A LA GALERIE DES PEINTURES.

ENTRE VASANTAKA déguisé.

VASANT. Je crois avoir entendu un bruit de pas... Sâgarikâ approche.

(Il se retire.)

ENTRENT VASAVADATTA ET CANTCHANAMALA.

CANTCH. Nous sommes à l'endroit, madame. Voyons si Vasantaka est ici.

(Elle fait du bruit avec ses doigts.)

VASANT., *s'approchant.* Ah! Sousangatâ!... Très-bien! Je jure que je vous aurais prise pour Cântchanamâlâ. Où est Sâgarikâ?

CANTCH., *montrant Vâsavadattâ.* La voici.

VASANT. Eh quoi! c'est la reine elle-même.

VASAV., *effrayée, à part.* Comment? suis-je reconnue?

VASANT. Venez, Sâgarikâ, par ici.

CANTCH., *à la reine.* Tout est sauvé, madame. (*Indiquant Vasantaka.*) Ah! fripon, vous vous ressouviendrez de vos paroles.

VASANT. Promptement, Sagarikâ, le dieu qui a l'antilope sur sa bannière se lève à l'orient.

(Ils sortent.)

LA SCÈNE EST DANS UN BERCEAU (1).

ON VOIT VATSA.

VATSA. Pourquoi mon cœur est-il ainsi agité, quand j'attends l'arrivée de ma belle? Le feu de l'amour est-il

---

(1) Comme, dans cette scène, les acteurs sont quelquefois invisibles les uns pour les autres, il faut supposer que les arbres sont arrangés de manière à intercepter la vue.

Digitized by Google

donc plus brûlant au moment où le désir va être satisfait, comme les jours sont aussi bien plus chauds, quand la pluie est sur le point de tomber ?

ARRIVENT VASANTAKA, VASAVADATTA ET CANTCHANAMALA.

VASANT., *à Vâsavadattâ.* Madame Sâgarikâ, j'entends mon ami qui se plaint tout bas de votre retard. Je vais lui annoncer votre arrivée.

(Vâsavadattâ fait signe qu'elle y consent. Il s'approche de Vatsa.)

La fortune est propice à Votre Majesté. Voici Sâgarikâ.

VATSA, *s'avançant vers elle.* Ma bien-aimée Sâgarikâ, ton visage est aussi radieux que la lune ; tes yeux sont deux boutons de lotus ; ta main est la fleur épanouie, et tes bras en sont les gracieux filamens... Viens, toi dont la beauté est si ravissante, viens dans mes bras, et calme cette fièvre brûlante dont m'accable le dieu d'amour.

VASAV., *pleurant, à part, à Cântchanamâlâ.* Ah ! ma chère, mon seigneur est maintenant fort poli dans son langage... Comme bientôt son ton va changer ! sa conduite n'est-elle pas incompréhensible ?

CANTCH. Sans doute, madame ; et cependant il n'y a rien de si mauvais qu'on ne doive attendre de ces abominables hommes.

VASANT. Allons, Sâgarikâ, rassurez-vous... Parlez à Sa Majesté... Toute la journée nous avons eu les oreilles déchirées des accens aigres et colères de la reine Vâsavadattâ... Qu'elles soient maintenant réjouies du son mélodieux de votre douce voix.

VASAV., *à Cântchanamâlâ, à part.* Ah ! ma chère, ai-je l'habitude de parler d'un ton aigre ?... Le respectable Vasantaka est très-complimenteur.

CANTCH. Il s'en souviendra.

VASANT. Voyez, sire, la lune vient de s'élever, et jette

Digitized by Google

sur tous les objets ses rayons aussi pâles que les joues de la jeune fille blême de colère.

VATSA. Regarde, mon amour; l'astre, souverain de la nuit, est maintenant sur le sommet de la montagne; il étend ses rayons de tout côté, pour rivaliser avec l'éclat de tes joues..... Mais ses efforts sont inutiles..... Ton visage ne fait-il pas honte à la beauté du lotus? tes yeux ne causent-ils pas un plaisir plus ineffable?... Que peut-il faire en faveur du dieu, dont la bannière est ornée d'un poisson, que tu ne fasses par un simple regard?..... Pourquoi la lune se montrerait-elle, quand tes charmes resplendissans sont visibles? et si elle se lève orgueilleuse de son trésor de nectar, ne sait-elle pas que de tes lèvres aussi distille l'ambroisie?

VASAV., *ôtant son voile*. Croyez-moi toujours Sâgarikâ, mon bon seigneur..... Votre cœur est tellement occupé d'elle, que vous croyez voir Sâgarikâ partout.

VATSA, *à part*. Comment? la reine Vâsavadattâ! Que signifie tout cela?

VASANT. J'ai donné dans le piége... C'est.... Qu'est-ce?

VATSA, *à la reine*. Pardonnez-moi, ma chère.

VASAV. Ne m'adressez pas cette épithète, mon seigneur; elle appartient à une autre.

VASANT., *à part*. Que faire? (*Haut.*) Ah! madame, vous êtes trop généreuse pour ne pas pardonner cette première faute à mon royal ami.

VASAV. Respectable Vasantaka, la faute est à moi, qui me suis permis d'interrompre une entrevue projetée.

VATSA. Il est inutile de dissimuler; mais écoutez-moi: je me mets à vos pieds, et je teins mon front de la couleur rouge qui les couvre, dans l'espérance d'y faire passer celle que la colère donne en ce moment à votre visage, d'ordinaire aussi brillant que la lune.

(Il se jette à ses pieds.)

Digitized by Google

VASAV. Levez-vous, mon seigneur, levez-vous. Elle est déraisonnable, la femme qui, avec une pareille preuve de l'affection de son seigneur, peut encore se croire offensée. Soyez heureux, je vous quitte.

(Elle va pour sortir.)

VASANT. Ah ! madame, soyez indulgente. Je suis sûr que, si vous laissez Sa Majesté dans cette posture, vous vous en repentirez plus tard.

VASAV. Je ne vous écoute pas, insensé que vous êtes. Je n'ai point de raison pour être indulgente, ou pour me repentir.

(Elle sort avec Cântchanamâlâ.)

VASANT. Votre Majesté peut se lever, la reine est partie. Qu'est-il besoin de pleurer dans un bois ?

VATSA. Quoi ? partie, et toujours courroucée ?

VASANT. Ne dites pas cela, car nous avons tous nos membres.

VATSA. Étourdi, c'est assez de plaisanteries. Peux-tu rire d'un accident qui n'a eu lieu que par ta maladresse ? Elle ne pourra plus que douter de cet amour véritable que m'a inspiré notre longue et tendre union, et la douleur de mon inconstance peut aussi lui rendre la vie insupportable. Rien ne surpasse la peine que cause une affection non payée de retour.

VASANT. La reine est courroucée, c'est une chose claire. Pour ce qu'elle fera, on n'en peut rien savoir..... En même tems je soupçonne que la pauvre Sâgarikâ trouvera que la vie est pour elle un fardeau bien lourd.

VATSA. Je le crains aussi.

Digitized by Google

ARRIVE SAGARIKA, habillée comme la reine. Elle reste en arrière.

SAGAR., *à part.* Je suis heureusement sortie de la salle de musique, et suis arrivée jusqu'ici sans être remarquée... Que vais-je faire ?

VASANT., *à Vatsa.* Pourquoi rester ainsi plongé dans vos pensées? Il faut prendre un parti.

VATSA. Et lequel ?

SAGAR., *toujours à quelque distance.* Il serait bien mieux pour moi de mettre un terme à la fois à mes souffrances et à ma vie. La reine alors ne saura rien de mon dessein ; et Sousangatâ et moi nous aurons toutes deux évité sa disgrâce... Cet arbre sera mon libérateur.

VATSA. Je ne vois rien autre chose à faire que d'apaiser la reine. Allons, rentrons.

VASANT. Attendez, j'entends des pas ; peut-être s'est-elle ravisée, peut-être revient-elle.

VATSA. C'est une femme d'une ame généreuse, cela peut être : promptement, il faut t'en assurer.

SAGAR. Avec les filamens du mâdhavî, je m'attacherai à cette branche. Hélas ! mes chères amies, adieu ! adieu ! seule, abandonnée, je termine ainsi ma misérable existence.

(Elle fait un nœud autour de son cou.)

VASANT. Qu'est-ce ?... ah ! la reine? Eh quoi !... Sire, hâtez-vous, Vâsavadattâ va se détruire.

VATSA, *s'approchant avec empressement.* Où est-elle ? en quel endroit ?

VASANT. La voici.

VATSA, *se précipitant vers elle, et brisant tous les filamens.* Femme trop sensible, quelle horrible action faites-vous? Je tremble, je frémis, mon ame m'abandonne moi-même. Votre vie est-elle à vous pour la rejeter ? Laissez, laissez ces pensées de désespoir.

Digitized by Google

SAGAR., *à part*. Mon seigneur !... sa présence inspire l'amour de la vie : au moins mon dernier vœu est accompli ; je l'ai vu, je mourrai contente. (*Haut.*) Laissez-moi, sire, vous oubliez mon humble destinée ; je ne pourrai plus retrouver l'occasion de mettre fin à une vie odieuse. Craignez encore de déplaire à la reine.

VATSA. Est-il bien vrai ? Ma chère Sâgarikâ ! renoncez à ce projet désespéré. Laissez ces funestes liens ; et, pour arrêter mon ame qui s'enfuit, jetez autour de mon cou le nœud de vos aimables bras. (*Il l'embrasse.*) Mon ami, il pleut (1) sans nuage.

VASANT. Bien, si la reine ne revient pas comme une rafale soudaine, pour nous enlever notre beau tems.

ARRIVENT VASAVADATTA ET CANTCHANAMALA.

VASAV. Ma chère, j'ai traité mon seigneur avec trop peu de respect, quand il daignait s'abaisser à mes pieds. Il faut que je le revoie, et que je lui témoigne plus d'égard.

CANTCH. Quelle autre que Votre Majesté pourrait avoir cette pensée ? Cependant, c'est au roi à manquer aux convenances, plutôt que vous. Cherchons-le.

VATSA. Dites-moi, ma belle enfant, notre affection ne peut-elle espérer un tendre retour ?

CANTCH. J'entends la voix du roi ; il vous cherche probablement pour apaiser votre ressentiment.

VASAV. Approchons doucement derrière lui ; je jetterai mes bras autour de son cou, et lui dirai que je lui pardonne.

VASANT. Rassurez-vous, Sâgarikâ, faites une réponse à mon royal ami.

---

(1) La saison des pluies est, pour les Indiens, la saison du bonheur, ou plutôt il fait allusion aux pleurs de Sâgarikâ qu'il sent couler.

Digitized by Google

VASAV., *à part*. Sâgarikâ ici ! Attendons, écoutons. Je suis partie intéressée.

SAGAR. Pourquoi, sire, affecter une passion que vous ne ressentez pas ? Pourquoi, par un jeu frivole, risquer de déplaire à la reine, qui, je le sais, vous est plus chère que la vie ?

VATSA. Vous dites, monsamour, une chose qui n'est pas entièrement vraie... Oui, quand son cœur est gonflé de soupirs, j'exprime du chagrin ; quand elle est fâchée, je l'apaise ; quand son sourcil est froncé, et que son visage est altéré par la colère, je me jette à ses pieds : ces marques de respect sont dues au rang élevé de la reine. Mais ce sentiment qui vient d'une affection forte, c'est pour vous seule qu'il existe.

VASAV., *s'avançant*. Je vous crois, mon seigneur, je vous crois.

VATSA. Comment, madame, est-ce vous ?... Eh quoi ! vous ne sauriez vous offenser. Ne pouvez-vous pas vous apercevoir que j'ai été attiré ici, et trompé par la ressemblance de votre robe et de votre personne ? Apaisez-vous, je vous prie.

(Il se met à ses pieds.)

VASAV. Levez-vous, levez-vous... Que mon rang élevé ne vous réduise pas à une inconvenance aussi peu nécessaire.

VATSA, *à part*. Elle m'a entendu : il n'y a plus moyen de l'apaiser.

VASANT. Il est très-vrai, madame, et je puis vous l'assurer, que, trompé par la croyance que vous alliez attenter à vos jours, j'ai amené mon royal ami en cet endroit pour vous sauver la vie. Telle était ma pensée ; si vous en doutez, voyez ce nœud.

(Il ramasse le nœud.)

VASAV. Ma chère Cântchanamâlâ, prenez ce lien, en-

Digitized by Google

chaînez ce brahmane, et faites marcher devant vous cette malheureuse.

CANTCH. Je vous obéis.

(Elle met le lien autour du cou de Vasantaka, et le frappe avec le bout qui pend.)

Actuellement, monsieur, voyez quelle est la conséquence de votre franchise. Vous avez eu les oreilles déchirées de la voix aigre de la reine. Qu'en dites-vous ? avez-vous perdu la mémoire ?... Allons, Sâgarikâ, marchez devant.

SAGAR. Pourquoi ne suis-je pas morte, quand je voulais périr ?

VASANT. Sire, pensez à un malheureux, emmené ainsi prisonnier par la reine.

(Ils sortent tous, excepté Vatsa.)

VATSA. Quelle triste affaire ! Comment m'y prendre, pour dissiper la colère qui obscurcit le front riant de la reine, pour sauver Sâgarikâ de la crainte de son ressentiment, et pour délivrer mon ami Vasantaka ? Ces événemens m'ont troublé l'esprit, et je ne suis plus le maître de mes idées. En tout cas, il est inutile de rester ici. Partons, et allons essayer de faire la paix avec Vâsavadattâ.

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

LA SCÈNE REPRÉSENTE UN APPARTEMENT DU PALAIS.

ENTRE SOUSANGATA avec un collier de diamans à la main.

Sous. Hélas! hélas! mon amie, ma chère Sâgarikâ! timide, tendre et généreuse amie, qu'es-tu devenue? Aimable beauté, ne te reverrai-je plus?... Cruel Destin, ne l'avais-tu douée de ces charmes incomparables que pour la livrer à un sort si funeste? Désespérant de sa vie, elle m'a priée de donner ce collier à quelque brahmane. A qui en ferai-je présent?... Eh! voici Vasantaka, c'est à lui que je le remettrai.

ENTRE VASANTAKA.

Vasant. Ainsi me voilà hors de prison! Apaisée par l'intercession de mon excellent ami, Sa Majesté ne m'a pas seulement rendu la liberté; ses belles mains m'ont encore offert de délicieux gâteaux, et elle m'a présenté ces boucles d'oreille d'or... Allons maintenant auprès du roi.

Sous. *s'avance.* Respectable Vasantaka, un moment.

Vasant. Eh! Sousangatâ, qu'y a-t-il? Pourquoi pleurez-vous? Avez-vous quelque mauvaise nouvelle à me donner de Sâgarikâ?

Sous. C'est d'elle que je voulais vous parler. On dit que la reine a donné ordre de la mener à Oudjayanî; à minuit elle a été enlevée, mais je ne sais où elle est allée.

Digitized by Google

VASANT. Hélas! pauvre Sâgarikâ, si belle, si aimante! Je crains fort la violence de la reine.

SOUS. Elle-même désespérait de sa vie, et elle m'a laissé ce collier de diamans pour en faire présent au respectable Vasantaka... Je vous en prie, acceptez-le.

VASANT., *se bouchant les oreilles*. Excusez-moi, je ne puis tendre la main pour prendre une chose qui me rappellera un si triste souvenir.

(Il pleure.)

SOUS. Pour l'amour d'elle, je vous en supplie.

VASANT. Je vous dirai pour quelle raison je l'accepte: c'est pour le donner au roi. Ce sera un moyen de calmer la douleur où l'a plongé la perte de Sâgarikâ.

(Sousangatâ lui donne le collier; il le regarde avec attention.)

Eh! comment possédait-elle un collier si précieux?

SOUS. C'est ce qui a excité ma curiosité, et je le lui ai demandé.

VASANT. Et qu'a-t-elle répondu?

SOUS. Elle m'a regardée en face, a soupiré et a dit: « Ah! Sousangatâ, il est maintenant inutile de te dire ma malheureuse histoire! » et en même tems elle a fondu en larmes.

VASANT. Quoiqu'elle ne l'ait pas avoué, cependant un pareil ornement est une preuve qu'elle appartient à quelque famille distinguée... Où est le roi?

SOUS. Il est sorti des appartemens de la reine pour se rendre à la chambre de cristal... Il faut que j'aille auprès de la reine.

(Ils sortent de côtés différens.)

LE THÉATRE REPRÉSENTE LA CHAMBRE A COUCHER DE CRISTAL.

ON VOIT VATSA assis.

Vœux trompeurs, tendres paroles, excuses plausibles, humbles supplications, tout cela produit moins d'effet sur

Digitized by Google

la colère de la reine que ses propres larmes. Telles que l'eau sur le feu, elles ont éteint la flamme de son courroux. Je n'ai maintenant d'inquiétude que pour Sâgarikâ. De ses beautés, aussi délicates que le pétale du lotus, s'est exhalé un doux parfum d'amour nouveau pour moi; il a pénétré tout mon être, et est arrivé jusqu'à mon cœur qui en est enivré... L'ami à qui je pourrais confier mes tourmens secrets est prisonnier de la reine. En présence de qui puis-je maintenant laisser couler mes larmes?

ENTRE VASANTAKA.

VASANT., *à part*. Voilà mon ami, affaibli par le chagrin, mais toujours gracieux et brillant comme la lune qui vient de se lever.... Salut à Votre Majesté! La fortune vous favorise. Je suis sorti des fers de la reine, et mes yeux ont encore le plaisir de vous voir.

VATSA. Mon ami Vasantaka! embrasse-moi. (*Il l'embrasse.*) Ton vêtement annonce que tu es rentré dans les bonnes grâces de la reine. Dis-moi, quelles nouvelles de Sâgarikâ? (*Vasantaka baisse la tête.*) Je te prie, parle.

VASANT. Je ne puis vous dire de si tristes nouvelles.

VATSA. Quelles nouvelles? Parle. Hélas! il n'est que trop clair; elle n'est plus... Sâgarikâ!

(Il se trouve mal.)

VASANT., *alarmé*. O mon ami! revenez, revenez à vous!

VATSA, *reprenant connaissance*. Vie odieuse, je te laisse volontairement. Hâte-toi de me quitter, ou je me séparerai de toi forcément... Avant moi est déjà partie cette aimable et chère enfant.

VASANT. Vous vous alarmez sans raison..... J'allais vous dire que la reine l'a envoyée à Oudjayanî. Voilà ce que j'appelais de mauvaises nouvelles.

Digitized by Google

VASANT. Victoire! victoire! nous avons triomphé.

VATSA. Honneur à notre vaillant ennemi le roi de Cosalâ! car la mort du guerrier est glorieuse, quand ses ennemis applaudissent à son courage..... Qu'est-il arrivé après?

VIDJ. Roumanwân a nommé mon frère aîné, Sandjayavarmâ, au gouvernement de la province de Cosalâ, et, marchant lentement à cause du nombre de ses blessés, il a repris le chemin de la capitale. Il est maintenant arrivé.

VATSA. Vasoundharâ, allez dire à Yôgandharâyana de distribuer les trésors de ma faveur.

VASOUNDH. Vous êtes obéi.

(Elle sort avec Vidjayavarmâ.)

ARRIVE CANTCHANAMALA.

CANTCH. Gloire à Votre Majesté! La reine m'envoie pour vous dire que le magicien Samvaranasiddha est arrivé d'Oudjayanî. Plaira-t-il à Votre Majesté de le voir?

VATSA. Certainement... Ses tours me font beaucoup de plaisir. Faites-le entrer.

CANTCHANAMALA sort, et rentre avec le magicien SAMVARANASIDDHA, qui tient à la main un bouquet de plumes de paon.

CANTCH. Voici le roi.

SAMV., *agitant ses plumes de paon, et riant.* Respect à Indra qui prête son nom à notre art (1), et qu'accompagnent Samvara et Vivara (2)!... Quels sont les ordres de Votre Majesté? Voulez-vous voir la lune descendre sur la terre, une montagne au milieu des airs, du feu dans

---

(1) L'art du magicien s'appelle *Éndra djâlika. Djâla* veut dire filet.

(2) Il paraît que ce sont deux mots techniques des sorciers, dont ils font des personnages. Ces mots signifient *union* et *désunion*.

Digitized by Google

l'Océan, ou la nuit en plein midi?... Je vais produire tout cela devant vous. Commandez.

VASANT., *à Vatsa*. Sire, faites attention. Voyez quelle personne ce peut être que ce magicien.

SAMV. Qu'est-il besoin de tant de paroles?... Par la force des charmes de mon maître, je mettrai devant vos yeux la personne qu'au fond du cœur vous désirez le plus de voir.

VATSA. Cântchanamâlâ, allez trouver la reine, et dites-lui que, comme le magicien est son serviteur, nous attendons sa présence pour éprouver ce qu'il sait faire.

CANTCH. La voici.

ENTRE VASAVADATTA.

VASAV., *à Cântchanamâlâ*. Ma chère, cet homme est d'Oudjayanî. Pensez-vous qu'il me soit attaché?

CANTCH. Ne craignez rien, madame, il est bien disposé.

VASAV. *s'avance*. Victoire à mon seigneur!

VATSA. Venez, madame, le sage nous fait de grandes promesses... Nous allons juger de son talent.

(Il la conduit à un siége, et se place près d'elle.)

Maintenant, monsieur, déployez votre pouvoir.

SAMV. Vous allez être obéi...

(Il agite ses plumes de paon.)

Hari, Hara, Brahmâ, chefs des dieux, et toi, leur monarque puissant, Indra, avec l'armée des esprits célestes, les Siddhas et les Vidyâdharas, apparaissez au milieu des airs, montrez-nous vos danses et les transports de votre joie.

(Le roi et la reine regardent le ciel, et se lèvent de leurs siéges.)

VATSA. Très-merveilleux!

VASANT. Extraordinaire, en vérité!

VASAV. Fort étonnant!

VATSA. Voyez, mon amour. Voici Brahmâ assis sur son

Digitized by Google

trône de lotus... Là, Siva avec le croissant de la lune pour diadème... Plus loin, Hari, destructeur de la race ennemie des dieux, portant dans ses quatre mains l'arc, le cimeterre, la massue et la conque... Sur son majestueux éléphant, apparaît le roi du ciel, Indra. Autour d'eux, d'innombrables esprits dansent gaîment au milieu de l'air, folâtrant avec les aimables nymphes du ciel, et les grelots qui ornent leurs jambes résonnent en cadence.

VASAV. C'est très-merveilleux.

VASANT., *à part*. Ce fils d'esclave, ce magicien! Quel besoin avons-nous de dieux et de nymphes?... S'il voulait nous donner une vue agréable, c'était Sâgarikâ qu'il devait nous montrer.

ARRIVE VASOUNDHARA.

VASOUNDH. Le ministre Yôgandharâyana me charge d'informer Votre Majesté, que le roi Vicramabâhou vous a envoyé le conseiller Vasoubhoûti, qui accompagne votre ambassadeur à son retour. Vous plaira-t-il de le recevoir, parce que le moment est propice? Yôgandharâyana se rendra aussi lui-même auprès de vous, aussitôt qu'il le pourra.

VASAV. Suspendez le spectacle, mon seigneur. Vasoubhoûti est un homme d'un rang élevé; il est aussi de la famille de mon oncle maternel, et il ne doit pas attendre. Recevons-le avant tout.

VATSA. Savant magicien, ayez la bonté de vous reposer quelques instans.

SAMV. *agite ses plumes*. J'obéis. (*Il va pour sortir.*) Mais nous avons encore quelques tableaux à montrer à Votre Majesté.

VATSA. Nous les verrons.

VASAV. Faites-lui un cadeau, Cântchanamâlâ.

Digitized by Google

CANTCH. Oui, madame.

(Elle sort avec le magicien.)

VATSA, *à Vasantaka.* Va chercher Vasoubhoûti, et amène-le en ces lieux.

(Il sort avec la reine.)

VASANTAKA introduit VASOUBHOUTI ET BABHRAVYA.

VASANT. Par ici.

VASOUBH. Les avenues de ce palais présentent en vérité une scène magnifique. L'œil est troublé à la vue de tous ces coursiers superbes, de ces nobles éléphans de guerre. L'oreille est charmée de mille sons harmonieux, et le cœur est flatté de la société des princes assemblés en ces lieux... Oui, la splendeur du roi de Sinhalâ est ici effacée; la magnificence qui brille dans chacune des cours où je suis entré me cause cette admiration qu'on ressent à un spectacle nouveau.

BABHR. La pensée de revoir mon souverain, après une si longue absence, m'occupe tout entier. Je suis dans une véritable fièvre de plaisir. Mes membres tremblent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires, la voix me manque presque à chaque mot.

VASANT., *devant eux.* Entrez, messieurs.

VASOUBH., *apercevant le collier que porte Vasantaka.* Bâbhravya!... nous devons connaître ce collier. Il a été présenté par le roi à sa fille au moment de son départ.

BABHR. Oui, il lui ressemble... Voulez-vous que je demande à Vasantaka d'où il lui vient?

VASOUBH. Non, non. Il n'est pas étonnant que, dans les familles de princes, il y ait des bijoux qui présentent la même apparence.

Digitized by Google

VATSA paraît.

VASANT. Le roi!... avancez.

VASOUBH. Victoire à Votre Majesté!

VATSA. Je vous salue.

VASOUBH. Que le bonheur accompagne toujours Votre Majesté!

VATSA. Un siége pour le ministre.

VASANT. En voici un.

(Il étend, sur le parquet, la partie supérieure de son vêtement (1).)

BABHR. Bâbhravya présente ses respects à Votre Majesté.

VATSA *lui met la main sur l'épaule.* Bâbhravya, asseyez-vous.

LA REINE arrive.

VASANT. Ministre, la reine Vâsavadattâ!

VASAV. Je salue votre excellence.

VASOUBH. Puisse Votre Majesté avoir un fils semblable à son père!

BABHR. Madame, Bâbhravya vous rend ses hommages.

VATSA. A présent, Vasoubhoûti, comment se porte le souverain de Sinhalâ?

VASOUBH. *soupire, à part.* Je ne sais que répondre.

VASAV., *à part.* Hélas! que peut-il avoir à nous apprendre?

VATSA. Que signifie ce chagrin?

---

(1) Cette circonstance semble en contradiction avec la magnificence d'une cour; mais il faut se rappeler qu'aujourd'hui le seul siége en usage chez les personnes d'un haut rang, ce sont des tapis, des pièces d'étoffes, ou des coussins. Les empereurs mongols avaient un trône, mais les gens de la cour étaient par terre. Les râdjas indiens, le peshwa et autres étaient assis sur une pièce d'étoffe, se soutenant sur des coussins.

Digitized by Google

BABHR., *à Vasoubhoûti, à part.* Il est inutile d'hésiter... dites ce qu'il faut dire.

VASOUBH. C'est avec peine, sire, que je puis rapporter ce qui est arrivé : voici pourtant l'événement tel qu'il est. Par suite de la prophétie du devin, qui avait annoncé que l'époux de Ratnâvalî, fille de mon maître, deviendrait le souverain du monde, le ministre de Votre Majesté, comme vous devez le savoir, l'avait demandée pour vous en mariage. Ne voulant point causer de chagrin à Vâsavadattâ, le roi de Sinhalâ avait éludé la proposition.

VATSA, *à part, à Vâsavadattâ.* Mon amie, quelles étranges faussetés raconte ici l'ambassadeur de votre oncle!

VASAV. Mon seigneur, je n'ai point la prétention de juger quel est celui que l'on doit croire ici.

VASANT. Bien, et où est la princesse maintenant?

VASOUBH. Mon maître, à qui l'on dit ensuite que la reine était morte (1), consentit à donner sa fille au roi Vatsa. Nous avions été envoyés pour l'amener ici, quand, hélas! notre vaisseau a péri dans un naufrage, et.....

(Il pleure.)

VASAV. Hélas! malheureuse que je suis! sœur bien aimée, Ratnâvalî, où êtes-vous? Entendez-moi, et répondez.

VATSA. Calmez-vous, le destin qui vous afflige peut guérir vos chagrins. Ceux-ci ne se sont-ils pas sauvés?

(Il montre Vasoubhoûti et Bâbhravya.)

VASAV. Ah! cela peut être, mais le destin ne m'est pas favorable.

---

(1) Le texte porte : *avait été brûlée.* L'auteur suit ici le *Vrihat Cathâ*, où, à la place de Ratnâvalî, c'est une princesse de Magadha, nommée Padmavatî. Vatsa ne veut point prendre une seconde femme, et ses ministres lui font accroire que, pendant une partie de chasse, Vâsavadattâ a péri dans un incendie du palais. Le père de Padmavatî, à qui il répugnait que sa fille fût deuxième épouse, n'a plus d'objection à faire, et Vatsa se résigne à ce qu'il croit devoir à son peuple.

Digitized by Google

UNE VOIX, derrière la scène.

Les appartemens intérieurs sont en feu. Les flammes forment, sur le palais, un toit d'or ; elles étendent, autour d'elles, des tourbillons de feu et des nuages de fumée. Elles répandent une chaleur insupportable, et remplissent d'effroi toutes les femmes du palais... Hélas! ce faux bruit, qui avait anciennement couru, que la reine avait été brûlée à Lâvanaka, va maintenant devenir une triste vérité.

VATSA, *se levant avec précipitation*. Vâsavadattâ brûlée ! ma reine, mon amour !

VASAV. Quel est votre égarement ! Je suis à vos côtés... Mais, hélas! au secours, au secours, mon seigneur!

VATSA, *l'embrassant*. Calmez-vous, mon amie.

VASAV. Je ne pense pas à moi, mais à la pauvre Sâgarikâ... Elle est enchaînée, ma cruauté la retient prisonnière ; elle est perdue, si on ne la secoure... Hâtez-vous, hâtez-vous, sauvez-la.

VATSA. Sâgarikâ en danger !... Je cours la délivrer.

VASAV. Sire, quel projet désespéré ! c'est l'imprudence fatale de l'insecte qui, en volant vers la flamme, vole à sa perte.

BABHR. Sire, écoutez Vasoubhoûti.

VASAV., *le retenant par son vêtement*. Arrêtez... C'est une folie.

VATSA. Que dites-vous? laissez-moi. Sâgarikâ va périr... Pensez-vous que je lui survive ?

BABHR. Eh quoi ? Le rejeton de Bharata, pour une si faible cause, doit-il risquer sa vie ?... Mais, quoi qu'il en soit, je ferai mon devoir.

VATSA. Arrête, flamme dévorante !... Retiens ton voile de fumée, que pousse dans l'air ton cercle lumineux... Me

Digitized by Google

voilà, je viens partager le destin de Sâgarikâ... Le feu approche de sa prison... C'est un motif de plus pour que je m'empresse à la découvrir.

(Il sort avec précipitation.)

VASAV. Mes paroles inconsidérées ont porté la douleur dans l'ame de mon seigneur. Je ne puis supporter sa perte, et je le suivrai.

VASANT. Attendez, madame, que je vous montre le chemin.

(Il sort avec la reine.)

VASOUBH. Vatsa s'est précipité dans les flammes... Après avoir été le témoin du triste sort de la princesse, que me reste-t-il encore à faire, si ce n'est à mourir moi-même!

(Il sort.)

BABHR. Faut-il que l'enfant de Bharata périsse ainsi sans motif?... Mais pourquoi ces délais? Je veux au moins lui donner une preuve de ma fidélité.

(Il sort.)

LE THÉATRE CHANGE ET REPRÉSENTE LE PALAIS EN FEU.

ON VOIT SAGARIKA enchaînée.

SAGAR. La flamme m'environne de tout côté. Grâces te soient rendues, ô dieu du feu, qui mets une fin à mes tourmens!

ARRIVE VATSA.

VATSA. La lueur de l'incendie me montre Sâgarikâ... C'est elle, seule, sans secours!

SAGAR. Le prince!... Sa vue me rend l'espérance, et je veux encore vivre. (*Haut.*) Sauvez-moi, sire.

VATSA. Ne crains rien, un seul instant soutiens l'ardeur

Digitized by Google

de ces vapeurs qui t'enveloppent... Ah ! le voile qui couvre son sein est en feu. (*Il l'arrache.*) Tes fers gênent ta marche, laisse-moi te porter... O mon amour, presse-toi dans mes bras. (*Il l'enlève.*) Déjà la chaleur s'apaise, reprends courage ; le feu ne peut te blesser, toi dont l'attouchement seul est fait pour abattre sa violence.

(Il s'arrête, regarde autour de lui... ferme les yeux, et les r'ouvre ensuite.)

Mais que vois-je ? Où sont les flammes ? Elles ont disparu, et le palais est encore debout et sans dommage... Ah ! la fille du monarque d'Avantî (1) !

ENTRE VASAVADATTA.

Elle court dans les bras de Vatsa.

VASAV. Mon bien-aimé seigneur !

ARRIVENT VASOUBHOUTI, VASANTAKA ET BABHRÁVYA.

VATSA. Mes amis !

VASOUBH. Le Destin est propice à Votre Majesté.

VATSA. Ce qui s'est passé est un songe, ou bien un prestige magique.

VASANT. Sans aucun doute, la magie y est pour quelque chose. C'est ce sorcier, ce fils d'esclave, qui est le coupable ; ne disait-il pas qu'il avait un spectacle à faire voir à Votre Majesté ?

VATSA, *à la reine.* Madame, voici Sâgarikâ, sauvée pour obéir à vos ordres.

VASAV., *souriant.* Je suis très-sensible à l'obéissance de mon seigneur.

VASOUBH., *à Bâbhravya.* Cette personne ressemble étonnamment à la princesse.

---

(1) C'est Vâsavadattâ, fille de Pradyota, roi d'Avantî, autrement Oudjayanî.

Digitized by Google

BABHR. La chose me frappait aussi.

VASOUBH. Sire, excusez-moi. Voulez-vous me permettre de faire une question?... D'où est cette jeune personne?

VATSA. C'est une question qu'il faut faire à la reine.

VASOUBH., *à Vâsavadattâ.* Votre Majesté aurait-elle la bonté de répondre à ma question?

VASAV. Yôgandharâyana me l'a présentée en me disant qu'elle avait été sauvée de la mer: par cette raison, nous l'avons appelée Sâgarikâ ou fille de l'Océan.

VATSA, *à part.* Présentée par Yôgandharâyana, et sans qu'il m'en ait parlé! Quel a pu être son motif?

VASOUBH., *à Bâbhravya.* La ressemblance... le collier... la circonstance que la jeune personne a été sauvée de la mer... Tout cela ne me laisse aucun doute qu'elle ne soit la fille du roi de Sinhalâ, Ratnâvalî elle-même. (*Il s'avance vers elle.*) Madame Ratnâvalî, est-ce vous que je trouve dans cette condition?

SAGAR., *le regardant.* Ah! le ministre Vasoubhoûti!

VASOUBH. Je me meurs.

(Il se trouve mal.)

SAGAR. Infortunée que je suis! la vie m'abandonne. O mes bien-aimés parens, entendez-moi! répondez à votre enfant.

(Elle s'évanouit.)

VASAV. Quoi? Bâbhravya, c'est là ma sœur (1) Ratnâvalî?

BABHR. Oui, madame.

VASAV. Revenez à vous, ma sœur, revenez à la vie.

VATSA. Voilà donc la fille de Vicramabâhou de la maison d'Oudatta, souverain de Sinhalâ?

---

(1) Elle l'appelle du nom de sœur, parce qu'elle était sa cousine, fille de son oncle maternel. Les épouses d'un même homme se donnent aussi entr'elles le nom de sœur.

Digitized by Google

VASANT., *à part*. Je savais bien que le collier n'appartenait qu'à une personne de haut parage.

VASOUBH., *reprenant ses sens*. Revenez à vous, madame, calmez votre inquiétude. Voyez comme votre sœur est affligée : consolez son chagrin en l'embrassant.

RATNAVALI, *auparavant Sâgarikâ*. J'ai offensé la reine : comment puis-je encore la regarder en face ?

VASAV. Allons, inexorable enfant ! regardez-moi comme une sœur, et venez dans mes bras.

(Quand Ratnâvalî va pour embrasser la reine, elle chancelle. Vâsavadattâ dit à Vatsa, à part :)

Mon seigneur, j'ai honte de ma cruauté. Promptement, défaites ces horribles liens.

VATSA. Calmez-vous, je vais les ôter.

(Il ôte les chaînes des pieds de Ratnâvalî.)

VASANT. Yôgandharâyana, en tout ceci, est fort à blâmer. Il a dû savoir la vérité, et cependant il n'a rien dit à personne.

ENTER YOGANDHARAYANA.

YOGANDH., *à part*. L'inconstance momentanée de son époux, et son mariage avec une autre femme, ne peuvent manquer de déplaire à la reine. C'est à moi qu'elle est redevable de ses disgrâces, et je rougis de la regarder. Cependant j'espère qu'elle me pardonnera, quand elle aura considéré mes motifs, et qu'elle verra sans peine le roi obtenir, par ce moyen, la souveraineté du monde... Toutefois... advienne que pourra... Il faut remplir ses devoirs envers son maître sans s'arrêter à de semblables considérations. Les voici... Approchons-nous... (*Haut.*) Gloire au roi !... Pardonnez-moi, sire, si j'ai agi dans votre intérêt, sans vous consulter auparavant.

VATSA. Qu'avez-vous fait ? Je désire le savoir.

YOGANDH. Votre Majesté veut-elle bien s'asseoir ? Je vais

Digitized by Google

expliquer ma conduite... Il nous avait été anciennement annoncé par un devin que l'époux de la princesse de Sinhalâ deviendrait le souverain du monde ; en conséquence, nous nous sommes empressé de demander sa main à son père pour notre monarque. Mais, ne voulant point causer de chagrin à la reine, le roi de Sinhalâ avait rejeté notre requête. Alors nous avons fait courir le bruit que Vâsavadattâ avait péri dans un incendie à Lâvanaka, et Bâbhravya a été envoyé avec cette nouvelle à la cour de Sinhalâ.

VATSA. Je sais ce qui est arrivé ensuite ; mais pourquoi placer la princesse avec la reine, dans une position aussi peu convenable ?

VASANT. Je devine son intention. Il espérait que vous la verriez dans les appartemens intérieurs, et que sa vue pourrait vous plaire.

VATSA. La conjecture de Vasantaka est-elle juste ?

YOGANDH. Votre Majesté l'a dit.

VATSA. Je suppose aussi que vous êtes pour quelque chose dans l'apparition du magicien.

YOGANDH. Quel autre moyen me restait-il de ramener la princesse devant vous ? Vasoubhoûti eût-il pu, autrement, la voir et la reconnaître ?

VATSA, *à Vâsavadattâ qui rit.* Bien, madame! c'est à vous maintenant à nous dire ce que nous devons faire de la sœur que vous avez reconnue.

VASAV. Mon seigneur, vous pouvez tout aussi bien parler clairement, et me dire de vous céder Ratnâvalî.

VASANT. Votre Majesté entend à merveille le dessein du ministre.

VASAV. Venez, Ratnâvalî, paraissez comme il convient à ma sœur.

(Elle lui met ses propres bijoux, la prend par la main et la présente à Vatsa.)

Mon seigneur, acceptez Ratnâvalî.

Digitized by Google

VATSA, *lui prenant la main.* Qui pourrait ne pas apprécier les présens de la reine ?

VASAV. Et souvenez-vous, mon seigneur, qu'elle est fort éloignée de ceux que la nature avait faits ses parens. Traitez-la de manière à ce qu'elle n'ait jamais sujet de les regretter.

VATSA. Je saurai vous obéir.

VASANT. Victoire à Votre Majesté ! le monde est maintenant le domaine de mon royal ami.

VASOUBH. Princesse, rendez vos respectueux hommages à Vâsavadattâ. (*Ratnávalí s'incline.*) Madame, vous possédez à juste titre le nom de reine.

VASAV., *embrassant Ratnávalí.* Gloire à Votre Majesté !

VATSA. Tous mes vœux sont comblés.

YOGANDH. Quelle autre chose pouvons-nous faire encore pour plaire à Votre Majesté ?

VATSA. Que me manque-t-il ? Vicramabâhou est mon beau-père ; Sâgarikâ, brillant ornement du monde, et source d'un triomphe universel, est à moi, et Vâsavadattâ se réjouit de l'avoir pour sœur. Les habitans de Cosalâ sont vaincus. Quel autre bien le monde peut-il m'offrir encore à désirer ? Voici mon unique prière. Puisse Indra, par des pluies envoyées dans la saison, rendre la terre féconde ! Puissent les brahmanes qui président aux cérémonies assurer la faveur des dieux par des sacrifices qui leur soient agréables ! Puissent l'union pieuse des hommes vertueux faire le bonheur du monde jusqu'à la fin des tems (1), et les blasphémateurs profanes cesser d'effrayer les ames religieuses, et être pour jamais condamnés au silence !

(Ils sortent tous.)

---

(1) Cette révolution de tems se nomme *calpa*.

FIN DU COLLIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

CONTENANT

L'ANALYSE DE DIFFÉRENS DRAMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les drames précédens sont les pièces du Théâtre Indien qui ont le plus de célébrité : elles sont aussi les meilleures. Parmi celles qui restent, quelques-unes ont beaucoup de mérite, mais elles sont inférieures à celles que nous avons reproduites en entier : une grande partie aurait mal payé le travail du traducteur.

Cependant, pour laisser sur cet objet le moins de doute possible, et en même tems pour faire connaître, autant qu'il est permis, le Théâtre Indien, toutes les pièces que l'on a pu se procurer ont été parcourues avec plus ou moins de soin, et on a tracé, du sujet qu'elles traitent, une analyse convenablement étendue, accompagnée, çà et là, de la traduction d'un petit nombre de pas-

Digitized by Google

sages, et des éclaircissemens qu'il a été possible de découvrir sur leur histoire littéraire. L'étendue réelle et la valeur de la littérature dramatique seront maintenant sans doute suffisamment appréciées.

Digitized by Google

I.

MAHAVIRA TCHARITRA,

OU

HISTOIRE DU GRAND HÉROS RAMA.

DRAME EN SEPT ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

HOMMES.

DASARATHA, roi d'Ayodhyâ, père de Râma.
DJANAKA, roi de Mithilâ, père de Sîtâ.
COUSADHWADJA, roi de Câsi, frère de Djanaka.
RAMA, prince d'Ayodhyâ.
LAKCHMANA, BHARATA, } autres fils de Dasaratha.
PARASOU-RAMA, demi-dieu, fils de Djamadagni.
VISWAMITRA, saint personnage.
SATANANDA, prêtre de la famille de Djanaka.
VASICHTHA, prêtre de la famille de Dasaratha.
YOUDDHADJIT, écuyer de Dasaratha.
RAVANA, génie malfaisant, roi de Lanka.
MALYAVAN, son grand-père et son premier ministre.
VIBHICHANA, frère de Râvana et ami de Râma.
COUMBHAKARNA, autre frère de Râvana, fidèle à sa cause, tué par Râma.
MEGHANADA, fils de Râvana, tué par Lakchmana.
BALI, roi des singes, tué par Râma.
SOUGRIVA, son successeur.
ANGADA, fils de Bâli.
HANOUMAN, chef de singes, ami de Râma.

Digitized by Google

SAMPATI, DJATAYOU, } deux chefs de vautours, descendans de Casyapa, et amis de Râma.
INDRA, roi des dieux.
TCHITRARATHA, roi des Gandharbas.
ESPRITS, MAUVAIS GÉNIES, SERVITEURS, ETC.

FEMMES.

SITA, fille de Djanaka, épouse de Râma.
OURMILA, sa sœur, épouse de Lakchmana.
MANDODARI, épouse de Râvana.
SOURPANAKHA, sœur de Râvana.
TARAKA, mauvais esprit femelle.
LA DÉESSE tutélaire d'Alakâ, cité de Couvéra.
LA DÉESSE tutélaire de Lankâ, capitale de Râvana.
COSALYA, KÉKÉYI, SOUMITRA, } épouses de Dasaratha.
MANDAVI, SROUTAKIRTTI, } filles de Cousadhwadja.
ESPRITS ET MAUVAIS GÉNIES FEMELLES, SUIVANTES, ETC.

Cette liste de personnages expliquera suffisamment le sujet général de ce drame. C'est le même que celui du *Râmâyana ;* ce sont les aventures de Râma, commençant, dans la pièce, à sa visite à l'hermitage de Viswâmitra, et finissant à son retour à Ayodhyâ. La fable est absolument la même, pour le fond, dans le poème et dans le drame, quoiqu'il y ait quelque différence dans les détails, et que les faits y soient beaucoup plus resserrés.

Que le *Mahâ vîra tcharitra* soit l'ouvrage de Bhavabhoûti, c'est une chose que confirment la croyance générale, l'assertion donnée dans le prologue, et surtout l'étude particulière de la pièce. Cette noblesse de sentimens, cette supériorité dans les peintures et les descriptions, cette puissance de style que l'on distingue dans l'*Outtara Râma tcharitra*, et dans *Mâlatî et Mâdhava*, se font

Digitized by Google

également remarquer dans le *Mahâ vîra tcharitra*. Si le style y est moins harmonieux, si l'expression des sentimens tendres y est moins fréquente que dans les deux autres drames, cette différence est un effet du système de l'auteur, dont les trois pièces sont composées d'après le principe qui partage les drames en trois genres : drames pathétiques, *carounâ rasa*, comme l'*Outtara Râma tcharitra*; drames érotiques, *sringâra rasa*, tels que *Mâlatî et Mâdhava*; et drames héroïques, *vîra rasa*, comme le *Mahâ vîra tcharitra*. D'après cette distinction, les situations et les sentimens, dans ce dernier ouvrage, ont quelque chose d'agité et de martial, et le style est heureusement adapté aux sujets qu'il représente. Il est mâle et sonore, plus vigoureux qu'harmonieux, et, quoique singulièrement travaillé et quelquefois enflé, il est pur en général, toujours classique et convenable.

Le drame s'ouvre par une invocation à la suprême lumière, au dieu unique et indivisible, pur, éternel et invariable. Il est dit, comme dans les autres drames de l'auteur, que la pièce est représentée à l'occasion de la fête de Câlapriyanâtha, qu'on suppose être le célèbre Omkâreswara, à Oudjayanî. On donne aussi les renseignemens ordinaires sur la famille de Bhavabhoûti.

Le prologue contient cette particularité, que l'acteur communique à l'assemblée une courte analyse de l'histoire qui précède l'action du drame, et annonce l'entrée de Cousadhwadja avec ses deux nièces, Sîtâ et Ourmilâ. Cousadhwadja, frère de Djanaka, est appelé roi de Sancâsya; avec les deux princesses, il entre dans l'hermitage de Viswâmitra, sur les bords du Côsikî, où il a été invité par le Mouni. Le sage se présente à sa rencontre avec les princes, Râma et Lakchmana, et les deux jeunes couples deviennent mutuellement amoureux. Tandis qu'ils sont engagés dans leur conversation, arrive un ambassadeur de Râvana, qui les avait suivis depuis Mithilâ, et qui vient demander

Digitized by Google

la main de Sîtâ pour son maître. L'hermitage est ensuite troublé par Târakâ, mauvais génie féminin, fille de Soukétou, femme de Sounda et mère de Marîtcha. Râma, par l'ordre de Viswâmitra, lui donne la mort. C'est alors que le sage invoque les armes célestes, qui sont au service de Râma, toutes les fois qu'il les appelle, et il engage Cousadhwadja à inviter l'arc de Siva à venir se soumettre à l'épreuve de Râma : le mortel assez fort pour le tendre devait obtenir Siva. L'arc arrive de lui-même ; car l'arme d'un si grand dieu est intelligente. Cette faculté cependant ne peut le préserver ; Râma le brise derrière la scène, et, par ce haut fait, il mérite la main de Sîtâ. En même tems Ourmilâ, sœur de Sîtâ, est donnée à Lakchmana ; Mândavî et Sroutakirtî, filles de Cousadhwadja, à Bharata et à Satroughna. Cette réunion est encore troublée par Soubâhou et Marîtcha, deux mauvais génies, qui sont tués par Lakchmana et Râma. Le saint et ses hôtes rentrent alors dans l'hermitage.

Le second acte commence par un dialogue entre Mâlyavân, ministre et aïeul maternel de Râvana, et la sœur de celui-ci, Soûrpanakhâ, qui a entendu dire ce qui s'est passé à Siddhâsrama, c'est-à-dire dans l'hermitage du sage Viswâmitra, et elle en examine les conséquences avec quelque crainte. Une lettre arrive de la part de Parasou-râma, qui, par ses prières comme par ses ordres, engage Râvana à rappeler quelques-uns de ses mauvais esprits, qui tourmentent les solitaires dans la forêt de Dandaka. Il écrit de la province de Mahendra, *Mahendra dwîpa*. Mâlyavân saisit cette occasion d'exciter une querelle entre les deux Râmas, pensant que Parasou-râma, qui est l'élève de Siva, ne peut manquer d'être courroucé en apprenant que Râmatchandra a brisé l'arc consacré à cette divinité. En ce moment, la scène est brusquement transportée à Vidéhâ, dans le palais de Djanaka, où Parasou-râma est venu défier celui qui a insulté son dieu et son précepteur. Il entre dans le pa-

Digitized by Google

lais ; les gardes et les serviteurs n'osent l'arrêter, et il appelle Râma-tchandra. La scène suivante représente le jeune héros, fier de se voir attaqué par ce rival, et ardent à voler au combat, mais arrêté quelques instans par les craintes de Sîtâ : à la fin, les deux guerriers se rencontrent. Le dialogue contient plusieurs allusions mythologiques et curieuses, à l'histoire de Parasou-râma, qui, après avoir vaincu son élève Cârtikéya, dans un combat à coups de hache, en reçut une de Siva, comme prix de sa vaillance. L'engagement entre les deux Râmas est suspendu par l'arrivée de Djanaka et de Satânanda, et par l'avis qu'on donne à Râma-tchandra d'aller assister au *Cântchana motchana*, c'est-à-dire à la cérémonie de délier le bracelet d'or de Sîtâ.

Voici un passage choisi pour montrer quel style l'auteur prête aux passions.

PARASOU-RAMA, *à Râma-tchandra.*

« Comment donc ? Oses-tu bien, devant moi, lever un front menaçant ? Audacieux enfant ! rejeton de cette race vile des Kchatriyas ! ta jeunesse, l'idée de cette beauté que tu viens d'épouser, m'inspirent une faiblesse que je ne suis pas accoutumé à sentir. Le monde sait que moi, Râma, fils de Djamadagni, de ce bras impitoyable, j'ai frappé la tête de ma mère (1). Cette hache vengeresse a vingt fois attaqué la race des Kchatriyas ; n'épargnant pas même, dans ma fureur, l'enfant que renfermait le sein de sa mère, et qui était coupé en morceaux. C'est ainsi que, pour venger mon père, j'ai, dans le carnage, amorti les feux de mon ressentiment. Des torrens de sang, tirés sans pitié des veines de la caste guerrière, ont formé le vaste bassin où j'aime à

(1) *V.* à la Table Alphabétique, l'histoire de Parasou-râma.

Digitized by Google

me baigner... Mais c'est assez de discours. Tous connaissent qui je suis.

RAMA.

Quitte ce ton de jactance. A mes yeux ta cruauté est un crime et non une vertu. »

Dans le troisième acte, Parasou-râma est représenté comme attendant le retour de Râma-tchandra, et il est successivement abordé par Vasichtha, Viswâmitra, Satânanda, Djanaka et Dasaratha, qui essaient d'abord de l'apaiser et ensuite de l'effrayer : mais il les brave tous. A la fin, on entend Râma-tchandra qui appelle au combat Parasou-râma : celui-ci sort pour rejoindre son rival.

Au commencement du quatrième acte, on annonce la victoire de Râma-tchandra ; Mâlyavân et Soûrpanakhâ paraissent, plus effrayés que jamais. Mâlyavân alors propose l'idée de semer la division dans la famille de Dasaratha, de manière à faire exiler Râma, et à le mettre ainsi au pouvoir des Râkchasas. Il développe différens autres plans politiques liés à celui-ci, et, entr'autres, celui qui a pour objet de se débarrasser de Vibhîchana, frère de Râvana, et de ses partisans. Il se retire pour mettre ses plans à exécution. Dans la scène suivante, Djanaka et Dasaratha, avec leurs saints conseillers, se félicitent mutuellement de la victoire de Râma-tchandra. Les deux rivaux paraissent en ce moment, et Parasou-râma, maintenant aussi humble qu'il était auparavant orgueilleux, invoque la Terre pour qu'elle cache sa honte.

Tandis que Râma-tchandra regrette le départ de Parasou-râma, Soûrpanakhâ, sous la forme de Mantharâ, confidente de Kékéyî, seconde femme de Dasaratha, arrive avec une lettre pour Râma, le priant d'employer son crédit auprès de son père pour assurer à Kékéyî l'effet d'une promesse que lui a faite autrefois Dasaratha. Il s'est engagé à déférer à deux

Digitized by Google

de ses demandes; elle désire aujourd'hui premièrement que son propre fils Bharata soit couronné; secondement, que le roi consente à l'exil volontaire de Râma. Dans le même instant, Dasaratha, qui avait résolu d'associer Râma à son trône, communique à son fils ses intentions. Râma répond en l'informant du message de Kékéyî, et engage son père à vouloir bien accéder à cette demande. Youddhâdjit et Bharata surviennent : tous sont remplis d'étonnement et de douleur. Cependant, comme il n'est pas possible de résister, Dasaratha consent. Lakchmana et Sîtâ seuls doivent accompagner Râma; sur quoi Djanaka, père de Sîtâ, s'écrie :

« Mon enfant, quel bonheur sera-ce pour toi d'être auprès de ton époux dans le tems du malheur, et de pouvoir partager et adoucir les peines de son exil ! »

Bharata veut aussi les suivre : mais Râma s'y refuse. Alors, par un trait caractéristique et propre à une monarchie orientale, Bharata demande à son frère ses souliers, promettant de les placer sur le trône, et de ne gouverner que comme leur représentant. Les deux pères sortent dans un profond désespoir, et Râma, avec son frère Lakchmana et son épouse, se retire dans les bois.

L'acte suivant, qui est le cinquième, se passe dans la forêt de Dandaka : et là, on reconnaît Bhavabhoûti. Il y a de l'emphase, mais aussi une grande magnificence dans le dialogue qui ouvre cet acte, et qui a lieu entre deux princes des tribus ailées, Djatâyou et Sampâti : ce sont des vautours, descendans de Casyapa, qui ont vu plusieurs créations successives. Ils racontent le voyage de Râma vers le midi, et Sampâti, l'aîné, quitte son frère Djatâyou, en lui recommandant avec instance d'assister Râma, s'il en avait besoin. Il se dirige vers l'Océan, et Djatâyou vers le Malaya. Il arrive en cet endroit

Digitized by Google

« Où, au milieu des bois superbes de Djanasthâna, le haut Prasravana lève sa tête, à laquelle les nuages donnent une teinte noire, et humecte son front des légères rosées qui en découlent; puis, dans ses vastes cavernes, laissant filtrer cette onde pure, il lance le Godâvarî, qui, magnifique et limpide, poursuit sa course majestueuse à travers les forêts sombres, antiques et impénétrables. »

Ce style descriptif, qu'on trouve plus fréquemment dans l'*Outṭara Râma tcharitra*, est, comme nous l'avons dit au commencement, le caractère distinctif de Bhavabhoûti.

Djatâyou va se reposer sur la montagne, et entre d'une manière très-dramatique dans l'action de la pièce.

« Là bas, je vois le héros à la poursuite d'une biche légère... De cet autre côté, Lakchmana dirige sa course lointaine... Ici, vers ce berceau, s'avance un saint prophète, et la dame du lieu l'accueille avec hospitalité... Mais le vêtement du solitaire est rejeté; c'est lui, c'est le traître Râvana. Ses gens sortent en foule des bosquets voisins. Il enlève Sîtâ, il monte sur son char... Honte à ta naissance! arrête, attends-moi, et le bec du vautour va déchirer tes membres et se rougir de ton sang. »

Djatâyou cependant est tué dans le combat, qui, suivant l'usage et les convenances du théâtre indien, a lieu derrière la scène. Lakchmana instruit le spectateur de son destin, et Râma arrive dans le délire de l'indignation. Les deux frères se mettent à la poursuite du ravisseur, quand Sravanâ, dévote anachorète, dépêchée par Vibhîchana auprès de Râma, appelle au secours, saisie par un monstre sans tête, nommé Cabandha. Râma envoie Lakchmana pour la sauver: il sort pour tuer le monstre, et revient avec la sainte femme. Elle remet à Râma, de la part de Vibhîchana, une

Digitized by Google

lettre qui n'est que de compliment : mais apprenant qu'il est à Richyamoûka avec Sougrîva, Hanoumân et les autres chefs des singes, et qu'ils avaient trouvé dans la forêt quelques-uns des ornemens de Sîtâ, Râma se détermine à se rendre auprès d'eux. Cabandha paraît alors pour remercier Râma de lui avoir donné la mort : il a été ainsi délivré d'une imprécation qui pesait sur lui, et il est rendu à une condition divine.

Les héros se dirigent ensuite vers Richyamoûka, résidence de Bâli, arrosée par le Pampâ. Près de là, est l'hermitage de Mâtanga : le feu, et tout ce qu'il faut pour un sacrifice, y est préparé, quoique le saint soit depuis longtems dans le ciel. Il a tout laissé dans cet état pour la convenance future de Râma. Quand les frères arrivent à la montagne, Bâli paraît, comme un nuage, sur un rocher, et descend pour les combattre, regrettant de se voir forcé, à cause de son amitié pour Mâlyavân, de donner la mort à Râma. Les héros s'approchent, et font entre eux un échange de politesses.

BALI.

« Râma, je contemple, avec autant d'étonnement que de plaisir, votre air martial : cependant c'est en gémissant que je me dispose à vous combattre. Mes yeux ne peuvent se rassasier de votre présence, et je vois avec peine votre arrivée... Mais c'est assez de paroles ; qu'est-il besoin d'insister ? Que le bras, qui humilia l'orgueilleux fils de Djamadagni, tende encore la corde de votre arc puissant !

RAMA.

Illustre chef, je rends grâces au destin qui m'a accordé la faveur de vous avoir pour adversaire. Cependant, dois-je combattre ? Je ne puis lever mes armes contre une personne comme vous, désarmée...

Digitized by Google

BALI, *en souriant.*

En vérité, brave Kchatriya, je n'ai point mérité votre généreuse pitié : mais le monde connaît nos hauts faits, et je n'ai pas besoin de les proclamer ici... Engagez le combat. Vous êtes brave, mais mortel, et c'est avec les armes d'un mortel que vous entrez dans la lice. Pour nous, telles ne sont pas nos armes. Voyez la forêt qui nous environne ; remarquez ces collines qui nous entourent : voilà les traits de la race des singes, et ces mains savent lancer, comme un tourbillon, ces masses terribles. Venez sur un terrain plus uni.

RAMA.

Marchez, je vous suis.

BALI ET RAMA, *se regardant l'un l'autre.*

La terre aujourd'hui va pleurer la chute d'un héros. »

(Ils sortent.)

Ils vont combattre ; le bruit attire en ce lieu Vibhîchana, Sougrîva, et tous les chefs des singes. Bâli est vaincu, et blessé mortellement. Il recommande aux singes de choisir, conjointement pour souverains, Sougrîva et son propre fils Angada, et il ménage une alliance entre eux et Râma, ainsi qu'avec Vibhîchana. Le poète, en cette circonstance, comme en plusieurs autres, s'éloigne du Râmâyana, et ne fait point tremper Sougrîva dans un complot contre Bâli. Râma et Sougrîva se jurent une éternelle amitié sur le feu du sacrifice allumé dans l'hermitage de Mâtanga.

« Nous prenons à témoin de nos sermens d'amitié ce feu que le saint avait préparé pour le sacrifice. Que ton cœur soit toujours à moi, comme le mien te sera toujours dévoué. »

Digitized by Google

Alors Bâli répète aux chefs des singes, qui lui étaient attachés, la prière qu'il leur a faite de reconnaître à la fois pour souverains Sougrîva et Angada, et de les suivre dans l'expédition de Râma contre Râvana. Il est ensuite porté hors de la scène, pour rendre le dernier soupir, et l'acte est terminé.

Mâlyavân ouvre le sixième acte par des plaintes amères sur ses mécomptes; et une Râkchasî, nommée Tridjatâ, ajoute à son désespoir en lui rapportant les nouvelles des désastres causés par Hanoumân. Il sort pour placer des gardes et aller apprendre ce qui se passe. C'est alors que le spectateur est introduit auprès de Râvana lui-même; il pense à son amour. Son épouse Mandodarî vient lui annoncer l'approche de Râma; mais il ne fait qu'en rire. Elle lui parle du pont fait par Râma : il lui dit que si toutes les montagnes de la terre étaient jetées dans l'Océan, elles ne sauraient fournir un passage à pied sec. Son incrédulité cesse quand il entend un cri d'alarme générale, et qu'il voit paraître Prahasta, son général, qui lui déclare que Lankâ est investie.

Angada se présente comme envoyé de Râma, pour commander à Râvana de rendre Sîtâ, et de se mettre, lui et sa famille, aux pieds de Lakchmana... Râvana, furieux, donne l'ordre d'infliger à l'ambassadeur un traitement humiliant qu'il est difficile d'expliquer, et que l'on désigne par l'expression de *moukha sanskâra*, qui marque l'action de laver la face. Sans doute il commande de le tondre (1), et l'indication du jeu muet du théâtre porte que les cheveux d'Angada se hérissent de colère. Le singe dit à Râvana que, s'il n'était pas ambassadeur, il lui abattrait ses

(1) Les *Monumens littéraires de l'Inde* contiennent un passage du *Bhâgavata*, intitulé *le Mariage de Roukmini*. Le frère de cette princesse vient la disputer à Crichna, les armes à la main; il est vaincu, et pour punition Crichna lui rase sa chevelure. Pag. 114.

Digitized by Google

dix têtes, et il sort avec précipitation. Le tumulte augmente, et Râvana se rend sur le champ de bataille. Indra et Tchitraratha descendent du ciel pour voir la bataille, et en décrivent les progrès. D'abord les Râkchasas ont le dessous; mais Râvana, avec son frère Coumbhakarna et son fils Méghanâda, change la face des affaires. Les singes fuient, laissant Râma presque seul. Lakchmana attaque Méghanâda. Râvana quitte Râma pour secourir son fils. Râma tue Coumbhakarna, et vient seconder Lakchmana. Tous les soldats de Râma et leur chef sont accablés par des traits magiques et invisibles que Râvana lance sur eux : ils tombent privés de sentiment. Tandis que celui-ci cherche à rendre la vie à Coumbhakarna, Hanoumân reprend ses sens, court chercher l'*amrita* ou breuvage d'immortalité; et, brisant la montagne qui le contient, il revient sur le champ de bataille. Son approche seule fait recouvrer la vie à Lakchmana, qui se relève avec plus d'ardeur.

« Tel que le diamant qui sort plus brillant de dessous le tour; tel que le cimeterre qui étincelle et rayonne en quittant le fourreau; tel que le serpent qui s'élance hors de son ancienne peau desséchée, ou le maître du jour qui perce les nuages envieux qui le couvrent; tel, le plus jeune des deux petits-fils de Raghou, rendu à la vie par le remède céleste, brûle d'une ardeur plus vive encore qu'à l'ordinaire. Un moment il s'étonne de ce qui est arrivé. Tout enflammé du feu de la gloire, il se précipite au combat. »

Râma aussi revient à lui; et, encouragé par les Mounis, il exerce les pouvoirs de ses armes célestes, sous lesquelles le Dêtya Râvana et son armée périssent promptement.

Le septième et dernier acte commence par un dialogue que l'auteur, en terme d'art, appelle *Vichcambhaka*. Ce mot signifie l'introduction sur la scène d'un personnage

Digitized by Google

étranger à l'action, chargé seulement de raconter les faits qui intéressent le spectateur. Ce rôle est ici rempli par les deux déesses tutélaires d'Alakâ et de Lankâ. La seconde est consolée par l'autre, qui est venue au couronnement de Vibhîchana. On apprend alors, entre autres choses, que Sîtâ a subi heureusement l'épreuve du feu. Les déesses annoncent que Râma s'avance, que le char de Couvéra vient d'arriver; et ensuite elles se retirent. Râma paraît en effet, accompagné de Sîtâ, de Lakchmana, de Vibhîchana et de Sougrîva. Ils montent tous sur le char divin qui doit les transporter à Ayodhyâ. Le spectateur est témoin de leur voyage aérien, figuré, on ne sait trop comment. Les détails qui suivent sont plus curieux que dramatiques ou intéressans, quoique semés de quelques belles descriptions, quand l'un ou l'autre des voyageurs désigne les places au-dessus desquelles on suppose qu'ils passent. Voici dans quel ordre se présentent les lieux ainsi dépeints: Le Setou, ou pont de Râma; les monts Malayas; la rivière de Câverî; l'hermitage d'Agastya; la rivière de Pampâ; la demeure de Bâli et celle de Djatâyou; les limites de la forêt de Dandaka; les monts Sahyas ou Sélâdris; les frontières de l'Aryâvartta. Ils s'élèvent ensuite, et voyagent dans la partie supérieure de l'air, s'approchant du soleil. En route, ils sont rencontrés par un Kinnara et sa compagne, qui font leur éloge. Ils arrivent sur le haut de l'Himâlaya, et descendent dans le Tapovana, d'où ils reviennent à Ayodhyâ. Au-devant de Râma se présentent ses frères et leurs mères, Vasichtha et Viswâmitra; il est sacré roi, et cette cérémonie termine la pièce.

En général, le *Maha vîra tcharitra*, comme drame, est inférieur aux autres productions de Bhavabhoûti. Le choix du sujet en est sans doute la raison, parce qu'il embrasse une période de tems et une multitude de faits qu'il est impossible de renfermer dans les bornes d'une représentation dramatique : il en résulte une complication de récits et de

Digitized by Google

tableaux qui détruit l'action et l'intérêt de la pièce. Enfin, comme poème, cet ouvrage est digne de figurer avec les autres ouvrages du même auteur, et, comme drame, il est encore infiniment supérieur à tous ceux que des mains moins habiles ont essayés sur le même sujet, comme nous aurons plusieurs fois l'occasion de le remarquer.

Digitized by Google

II.

VÉNI SANHARA,

OU

LA CHEVELURE RENOUÉE.

DRAME EN SIX ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

HOMMES.

YOUDHICHTHIRA, l'aîné des princes pândavas, et leur roi.
BHIMA, frère d'Youdhichthira.
ARDJOUNA, le troisième prince pândava.
SAHADÉVA, NACOULA, } les deux plus jeunes princes pândavas, frères jumeaux.
CRICHNA, ami et allié des Pândavas.
DHRITARACHTRA, père des princes côravas, et oncle des Pândavas.
DOURYODHANA, l'aîné des princes côravas, fils de Dhritarâchtra.
CARNA, ami et allié de Douryodhana.
CRIPA, allié de Douryodhana.
ASWATTHAMA, brahmane, sage et guerrier, fils de Drona et neveu de Cripa.
SANDJAYA, écuyer de Dhritarâchtra.
SOUNDARAKA, serviteur de Carna.
'TCHARVAKA, Râkchasa, déguisé en anachorète.
Un Rakchasa, ou mauvais esprit.
L'Écuyer de Douryodhana.
Serviteurs, Soldats, etc.

FEMMES.

DROPADI, épouse des Pândavas.
BHANOUMATI, épouse de Douryodhana.
GANDHARI, épouse de Dhritarâchtra.

Digitized by Google

SUIVANTE de Drôpadî.
SUIVANTE de Bhânoumatî.
LA MÈRE DE DJAYADRATHA, roi de Sindhou.
UNE RAKCHASI, mauvais génie femelle.
SUIVANTES.

Le *Véni sanhâra* est un drame fondé sur l'histoire du Mahâbhârata. Le titre fait allusion à un incident de ce poème décrit vers la fin du *Sabhâ parva*. On y voit Drôpadî, traînée par le *véni*, ou les tresses de sa chevelure, dans une assemblée publique; et le coupable c'est Douhsâsana. Cet affront fut très-sensible aux princes pândavas, et ils le vengèrent ensuite cruellement.

L'introduction de cette pièce offre l'exemple d'un *nândi* ou bénédiction préliminaire, en six stances, infraction à une règle positive de l'art dramatique, et qui n'est point justifiée par l'usage des bons écrivains. Deux de ces stances sont omises par le commentateur, et la dernière est censurée par l'auteur du *Câvya pracâsa*, comme dérogeant au respect dû à Hari et à Lakchmî, dont elle décrit les ébats amoureux dans un style convenable seulement à de simples mortels.

Le directeur instruit ensuite l'assemblée que la pièce est une nouveauté, et l'ouvrage du poète Bhatta Nârâyana, aussi désigné par les titres de *Mriga râdja*, ou de *Sinha*, qui signifient tous deux *lion*. C'est une association de noms fort singulière, et qui laisse dans le doute sur le caractère comme sur la personne du poète. Le terme *sinha* s'applique, d'après les règles, à un homme de la caste des militaires ou des magistrats, tandis que le mot *bhatta* se joint ordinairement au nom d'un brahmane.

On ne parle point, comme on le fait ordinairement, de ce qui occasionne la représentation; et le directeur, avec celui qui est son interlocuteur, se retirent pour préparer les chants et les danses qui vont avoir lieu en l'hon-

Digitized by Google

neur du retour de Crichna au camp des Pândavas. Celui-ci revient d'une visite qu'il a faite aux princes côravas, comme médiateur entre les chefs rivaux. L'action de la pièce commence par une conversation entre Bhîma et Sahadéva. Le premier exprime son refus de prendre part aux négociations proposées par Crichna, et sa détermination de ne point conclure de paix avec l'ennemi, jusqu'à ce que l'insulte faite à Drôpadî ait été vengée. Il déclare l'intention où il est, dans le cas que la querelle se trouverait amicalement arrangée, de rompre avec ses propres frères, et de refuser l'obéissance à Youdhichthira.

« Quoi! moi! je ne pourrais pas étendre les Côravas sur la poussière, me désaltérer dans le sang de l'insolent Douhsâsana? Ma massue ne pourrait pas, descendant sur la poitrine de l'orgueilleux Douryodhana, abattre le misérable à mes pieds, et cela, parce que notre souverain met un prix à la paix? »

Ce prix, c'est la demande de cinq villages ou villes : Indraprastha, Tilaprastha, Mansadam, Vâranâvatam et un autre. Le Mahâbhârata donne des noms différens, excepté pour le quatrième, savoir : Avisthalam, Vrihasthalam et Mâcandi. Sahadéva essaie de calmer la colère de Bhîma, mais en vain; et Drôpadî, toujours échevelée, toujours pleurant sur l'affront qu'elle a reçu, vient pour enflammer son ressentiment. Elle se plaint d'un outrage nouveau que lui a fait l'épouse de Douryodhana, par des réflexions injurieuses qu'elle s'est permises sur la première insulte : cette circonstance ne peut qu'aggraver le mal. En ce moment, un envoyé annonce que l'ambassade de Crichna a été sans succès, et qu'il n'est revenu qu'en employant contre l'ennemi sa divine puissance. Tous les chefs sont avertis, par la trompe guerrière, de se préparer au combat.

Digitized by Google

DROPADI.

« Avant de partir, écoutez ma prière : Que le souvenir de mon injure n'aille point enflammer votre colère au point de vous faire négliger le soin de votre vie, et de vous entraîner témérairement au milieu du combat. Les chefs ennemis ne sont ni imprudens ni timides.

BHIMA.

C'est vrai, femme généreuse et guerrière; mais les fils de Pândou savent traverser cet océan des combats dans les vagues duquel flottent des milliers de cadavres; où des monstres, gorgés de sang humain, répondent en hurlant au son de la trompette. Ils savent faire avancer leurs troupes par-dessus des chars fracassés, des éléphans expirans, qui, sous le poids terrible de leur taille menaçante, ont jonché la plaine ébranlée de cervelles éparses et de débris sanglans. »

Le second acte commence avant le point du jour. On voit paraître la reine, épouse de Douryodhana, Bhânoumatî; elle raconte à sa confidente un songe qu'elle a fait, et dans lequel elle a vu un *nacoula* ou ichneumon détruire cent serpens. Ce doit être un présage sinistre, car Nacoula est le nom d'un des Pândavas, et les fils de Courou sont au nombre de cent. Douryodhana entend une partie de son récit, et pense d'abord que le prince ennemi est le héros de ce rêve. Il est sur le point de s'emporter contre elle, dans un premier mouvement de colère; et quand il apprend le sens véritable de l'histoire, disposé d'abord à s'en alarmer, il se détermine ensuite sagement à la mépriser. Car :

« Angiras a dit : l'aspect des planètes, les songes et les signes, les météores et les prodiges, tout cela n'est qu'un jeu du hasard, et ne doit pas émouvoir le sage. »

Digitized by Google

Bhânoumatî présente un *arghya* ou une offrande de sandal et de fleurs au soleil levant, pour détourner le mauvais présage. Alors le roi paraît et la rassure. Leur conversation est troublée par un ouragan qui les force de se réfugier dans un pavillon voisin. La mère de Djayadratha, roi de Sindhou, vient apprendre à Douryodhana qu'Ardjouna a juré, si le soleil, à son coucher, trouvait encore Djayadratha vivant, de se sacrifier lui-même dans les flammes. Sa colère était principalement excitée par la mort de son fils Abhimanyou, tué par un parti dont ce roi était le chef. Douryodhana rit de ses craintes et de celles de son épouse, et méprise le ressentiment des Pândavas. Il rappelle la cause de leur courroux, le traitement que lui-même a fait infliger à Drôpadî, lorsqu'en présence de la cour et des Pândavas, elle implora vainement sa pitié. Il ordonne ensuite qu'on prépare son char de guerre, et il sort pour combattre.

Le troisième acte s'ouvre par une scène forte, mais de mauvais goût et pleine d'images révoltantes. Une Râkchasî entre et parle, avec complaisance, des mets de cannibale qu'elle a préparés pour elle et son mari ; et lorsque celui-ci arrive, accablé par la faim, la soif et la fatigue, elle lui apporte, sur le théâtre, un mets composé de chair et de cervelles, un breuvage de sang dans le crâne d'un éléphant qui vient d'être tué. On apprend, par leur conversation, que, dès le commencement de l'affaire, les chefs suivans sont tombés, Bhagadatta, Sindhourâdja, Angâdhipa, Droupada, Bhoûrisravas, Somadatta et Bâhlika. Ghatotkatcha aussi a été tué, et Bhîma se dispose à venger sa mort : par cette raison, Hidimbâ, reine des Râkchasas et mère de Ghatotkatcha a ordonné à ces esprits impurs d'assister Bhîma... Tandis qu'ils causent et font leur repas, ils voient Drona saisi et tué par Dhrichtadyoumna, et enfin ils se retirent devant Aswatthâmâ, fils de Drona, qui paraît tout armé. Il est rejoint par l'écuyer de

Digitized by Google

son père, qui lui conte la trahison dont Drona a été victime. On lui avait dit que son fils Aswatthâmâ avait péri : trompé par ce faux rapport, il avait jeté ses armes, et avait été tué en ce moment. Le chagrin d'Aswatthâmâ est adouci par les discours de Cripa, son oncle maternel, qui lui conseille de solliciter le commandement de l'armée auprès de Douryodhana. Ensuite Carna est représenté comme remplissant l'esprit du général en chef d'impressions défavorables à Drona et à son fils, et lui persuadant que Drona n'avait d'abord combattu que pour assurer le trône à son fils, et qu'il avait, après, sacrifié sa vie, non par douleur, mais de désespoir de voir échouer ses projets ambitieux. Cripa et Aswatthâmâ se présentent en ce moment, et Douryodhana déclare qu'il s'afflige avec Aswatthâmâ de la mort de son père. Carna, insidieusement, demande à Aswatthâmâ quel est son dessein ; il lui répond :

« Quel est mon dessein ?... Écoutez, roi d'Anga. Quiconque, fier de sa valeur, est placé dans les rangs ennemis, quiconque est issu de l'orgueilleux roi de Pantchâla, jeunes gens pleins de vigueur, vieillards débiles, enfans à naître, quiconque a vu le meurtre de mon père, ou quiconque ose traverser mon chemin, tombera devant ma vengeance. Ma vue est obscurcie par la colère, et la mort elle-même, qui détruit le monde, n'échapperait pas à ma fureur. Élève du fils de Djamadagni, Carna, regardez. Dans ces mêmes plaines, la colère de Parasourama, allumée par la mort d'un père, a fait couler des torrens de sang kchatriya. Comme lui, je porte des armes formidables, avides du sang ennemi ; comme lui, la cause de ma fureur est la mort d'un père, et, non moins que Parasourâma, le fils de Drona saura se distinguer. »

Cripa demande alors à Douryodhana le commandement

Digitized by Google

de l'armée pour Aswatthâmâ; le roi s'excuse en disant qu'il l'a promis à Carna, qu'il investit de son autorité. Une querelle violente s'engage entre Carna et Aswatthâmâ; Douryodhana et Cripa les empêchent avec peine de se livrer un combat singulier; Aswatthâmâ reproche enfin à Douryodhana sa partialité, et refuse désormais de servir pour lui. En ce moment une voix annonce, derrière la scène, que Bhîma, enfin, vient de rencontrer Douhsâsana, celui-là même qui a insulté Drôpadî, et qu'il est sur le point de le sacrifier à sa vengeance. Carna, pressé par Aswatthâmâ, oublie sa colère, et va reprendre ses armes, quand une voix du ciel le retient. Il se voit donc obligé de rester tranquille spectateur du combat, mais il prie Cripa d'assister le roi. Ils sortent dans cette intention.

Au commencement du quatrième acte, Douryodhana est rapporté par son écuyer; il est blessé, Douhsâsana a été tué, et l'armée des Côravas mise en fuite. Quand il recouvre ses sens, l'écuyer lui apprend la mort de Douhsâsana, et Douryodhana se livre à sa douleur. Arrive Soundaraka, serviteur de Carna, qui fait, en prâcrit, un long et ennuyeux récit du combat d'Ardjouna et de Vrichaséna, fils de Carna, de la mort du jeune prince et du chagrin de son père. Il apporte aussi une feuille sur laquelle Carna a écrit à Douryodhana, avec une flèche trempée dans son propre sang, un message pour demander du secours. Douryodhana fait préparer son char, et va retourner au combat, quand il est arrêté par l'arrivée de son père et de sa mère, Dhritarâchtra et Gândhârî, qui, avec Sandjaya, commencent le cinquième acte.

Les deux vieux époux et Sandjaya engagent Douryodhana à faire la paix, mais il refuse.

« Ardjouna a juré ma mort, quand il m'a privé de mes frères; et, lorsque tous ils sont tombés, comment Douryodhana pourra-t-il supporter la vie? Non, je ne

Digitized by Google

puis entendre parler de paix, que quand ma massue aura frappé, anéanti mon cruel ennemi, cet impitoyable Bhîma, dont la rage féroce a bu le sang de mon jeune frère, du brave Douhsâsana. »

Derrière la scène on entend un grand bruit; et l'écuyer du roi vient annoncer la mort de Carna. Douryodhana, après avoir exprimé son regret, se détermine à courir le venger. Il monte, dans cette intention, sur le char de Sandjaya, quand se présentent Ardjouna et Bhîma, qui le cherchaient. A la vue des deux vieux parens, Ardjouna veut se retirer; mais Bhîma insiste pour qu'on s'adresse d'abord à eux : ce qu'ils font, et en termes insultans.

ARDJOUNA.

« Vieillards, le troisième des Pândavas vous salue. C'est lui qui, au front de bataille, a vaincu et tué le fils de Râdhâ, dont l'orgueil ne regardait les hommes que comme un vil gazon, et dont la valeur tant vantée devait faire triompher vos enfans de tous leurs ennemis.

BHIMA.

Bhîma, avec respect, baisse sa tête devant vous. C'est lui qui a vaincu les fils de Courou, qui s'est, comme d'un nectar délicieux, enivré du sang du méprisable Douhsâsana, et qui, bientôt, renversera dans la poussière l'orgueilleux Douryodhana. »

Dhritarâchtra leur reproche ce langage. Ils lui disent que ce n'est point en eux un sentiment d'orgueil, mais un désir de se venger de cette tranquillité cruelle avec laquelle il a vu, sans l'empêcher, l'oppression et le traitement barbare que les Pândavas ont soufferts de la part de ses fils. Douryodhana intervient et défie Bhîma, qui ne demande qu'à combattre; mais il en est empêché par Ard-

Digitized by Google

jouna, et les deux frères sont rappelés par un ordre d'Youdhichthira, qui enjoint de terminer le combat pour cette journée, et de brûler les morts des deux partis. Aswatthâmâ entre en ce moment, et se trouve disposé à se réconcilier avec Douryodhana : mais le prince reçoit ses avances avec froideur, et celui-ci se retire mécontent. Dhritarâchtra envoie après lui Sandjaya pour le prier de ne pas faire attention à la conduite de Douryodhana ; ce prince monte sur son char, et le vieux couple se rend sous la tente de Salya, roi de Madrâ.

Dans le sixième acte, le roi de Pantchâla raconte à Youdhichthira et à Drôpadî, que Douryodhana a été trouvé caché dans un marais, et que, forcé de combattre avec Bhîma, il a reçu la mort. Youdhichthira, à cette occasion, ordonne des réjouissances publiques. Tchârvâka, Râkchasa déguisé en Mouni, entre, demandant de l'eau et l'hospitalité. Il leur dit qu'il a vu Ardjouna engagé avec Douryodhana ; que Bhîma, auparavant, avait été tué par celui-ci, Crichna entraîné de force par Bala-râma, et il leur donne à entendre qu'Ardjouna est aussi tombé. Drôpadî se détermine à monter sur le bûcher funèbre, et Youdhichtira à mettre fin à ses jours ; et le Râkchasa se retire content du succès de son stratagème, qui n'a été imaginé que pour amener ces deux personnages à cette extrémité. Le bûcher est préparé, Youdhichthira et Drôpadî vont se sacrifier eux-mêmes, quand un grand bruit les arrête. Supposant que c'est Douryodhana qui s'approche, Youdhichthira demande ses armes. En ce moment Bhîma arrive avec précipitation ; sa massue est teinte de sang. Drôpadî s'enfuit, il la saisit par sa chevelure ; lui-même est saisi par Youdhichthira, et l'erreur est alors découverte. Cet épisode est absurde et inconvenant.

La chevelure de Drôpadî est liée et remise en ordre. Ardjouna entre avec Crichna, et ils annoncent qu'ils ont entendu parler de la fraude de Tchârvâka : Youdhichthira

Digitized by Google

ajoute que ce mendiant a été tué par Nacoula, et Crichna exprime, à ce sujet, une grande satisfaction. L'auteur a sans doute introduit ce Tchârvâka, uniquement pour faire une allusion désagréable à la secte d'athées qui porte ce nom; il pensait aussi peut-être aux Bouddhistes.

Il y a, dans cette pièce, un grand mérite de style, quoiqu'il soit plus fort que poli. Il y a aussi de la poésie dans les pensées; mais cette poésie est plutôt de passion que d'imagination; le pathétique et l'horreur que l'auteur aime à déployer ne sont point relevés par une expression brillante : ces deux qualités s'y trouvent à l'excès, le pathétique devient fatigant et l'horreur fastidieuse. Le mérite principal du drame consiste dans la variété des caractères: la férocité de Bhîma, l'orgueil de Carna, l'humeur ardente et douce à la fois d'Aswatthâmâ, l'arrogante suffisance de Douryodhana sont bien tracés. Le défaut le plus marquant de la pièce est qu'elle est conçue en dépit des lois dramatiques: l'action est obscure, les situations sans effet ou ridicules, les scènes maladroitement confondues : une partie trop considérable de l'ouvrage est en récit, pour que l'intérêt puisse y être heureusement soutenu; sauf ce dernier défaut, le *Véni sanhâra* est fait pour nous rappeler les premiers essais des auteurs dramatiques en France et en Angleterre.

Rien, dans cette pièce, ne peut nous éclairer sur la date de sa composition. Elle est fréquemment citée dans le *Câvya pracâsa*, le *Dasa roûpaka* et le *Sâhitya darpana*: ce qui prouve qu'elle est antérieure à ces ouvrages. Suivant la tradition, l'auteur, Bhatta Nârâyana, était un de ces brahmanes de Canoge, appelés dans le Bengale par Adi Soura, et dont sont issus les brahmanes de cette province : il était de la famille Sândilya. On suppose qu'Adi Soura a régné trois siècles avant notre ère : mais si nous nous en rapportons à la liste des rois de Bengale, donnée par Aboulfazel, il était le vingt-deuxième prince avant Belâl

Digitized by Google

Sen, qui est bien connu pour avoir régné dans le treizième siècle. Assignant alors une durée moyenne de trois cents ans environ à ces princes intermédiaires, et admettant la tradition qui court sur la condition de Bhatta Nârâyana, le *Véni sanhâra* peut avoir été écrit vers le huitième ou le dixième siècle : époque qui s'accorde assez bien avec l'âpreté de son style et la rudesse de sa composition, surtout si nous concluons toujours, d'après la tradition, qu'il parut dès les premiers momens de l'introduction de la littérature brahmanique dans le Bengale. Il y a, dans les manuscrits de ce drame, de très-grandes variations : on le nomme même différemment, *Véni samvarana* ou *Véni sanhâra*, ce qui signifie la même chose, *l'action de lier la chevelure*. Il y a un commentaire de ce drame, par Djagaddhara, surnommé *Mahopâdhyâya*, ou grand précepteur, et *Dharmâdhikârika* ; ce qui n'est qu'un titre honorifique, quoique souvent ce mot signifie juge ou *administrateur de la justice*.

Digitized by Google

III.

MALAVIKAGNIMITRA,

OU

AGNIMITRA ET MALAVIKA.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

HOMMES.

AGNIMITRA, roi de Vidisa.
GOTAMA, son confident, autrement le *vidoûchaka.*
HARADATTA, GANADASA, } maîtres de musique et de danse.
SARASA, le nain de la reine.

FEMMES.

DHARINI, première reine.
IRAVATI, seconde reine.
MALAVIKA, l'héroïne de la pièce.
COSIKI, dame pieuse.
BACOULAVALI, une des suivantes de la reine, et amie de Mâlavikâ.
DJAYASÉNA, dame de la chambre de la reine.
COMOUDI, suivante de la reine.
MADHOUCARIKA, jardinière.
NIPOUNIKA, TCHANDRIKA, } suivantes d'Irâvati.
SAMAHITIKA, élève de Côsiki.
DJYOTSNA, RAMANYA, } chanteuses, présentées à Agnimitra.

La scène est à Vidisa, dans le jardin et les appartemens intérieurs du palais d'Agnimitra.

La durée de l'action est de douze heures.

Digitized by Google

Cette pièce est ordinairement considérée comme l'une des trois composées par Câlidâsa, et le prologue la lui attribue en effet.

LE DIRECTEUR.

« L'assemblée m'a engagé à représenter, pour cette fête du printems, le *Mâlavikâgnimitra*, de Câlidâsa.

L'ACTEUR.

Pourquoi faire ce choix ? pourquoi négligerions-nous les ouvrages des écrivains célèbres, tels que Bhâsaka et Sômilli, pour jouer la pièce d'un contemporain ?

LE DIRECTEUR.

Pourquoi non ? Tout ce qui est vieux n'est pas nécessairement excellent ; tout ce qui est nouveau n'est pas à mépriser, par cela seul que c'est nouveau. Que ce qui est réellement digne d'estime, soit déclaré tel par le juge impartial après un examen convenable. Il n'y a que les étourdis qui se laissent influencer par les opinions des autres. »

Il n'y a pas de motif pour mettre en question la mention faite ici de l'auteur, et la pièce est probablement l'ouvrage de Câlidâsa. La tradition seule l'identifie avec le poète du règne de Vicramâditya, qui précède l'ère chrétienne ; mais, à la lecture du drame, on ne peut l'admettre comme une composition de l'auteur de *Sacountalâ* et de *Vicrama et Ourvasî*. On n'y trouve ni la même mélodie dans les vers, ni la même imagination dans les pensées. La citation de deux poètes plus anciens que Câlidâsa n'est d'aucune utilité ; on ne connaît ni l'un ni l'autre. Leurs noms n'existent pas dans le *Bhodja prabandha* et le *Sârngadhara paddhati*, deux ouvrages où sont énumérées plusieurs centaines d'auteurs distingués. Le dernier contient un Bhâsa, qui peut être le même que Bhâsaka, et le premier fait mention d'un

Digitized by Google

Bhâskara, qui pourrait avoir avec Bhâsaka quelque rapport. Un manuscrit de la pièce, à la place de Bhâsaka, met Dhâvaka, que nous savons avoir été contemporain du prince Harcha déva, roi de Cachemir, le *Cávya procása* déclarant qu'il est le véritable auteur des ouvrages qui portent le nom de ce prince. Il n'est pas invraisemblable que ce drame ait été composé du tems de Srî Harcha ; mais il serait difficile de le croire la production d'un âge moderne, pour lequel Dhâvaka eût été déjà un auteur ancien. Les pièces composées dans les siècles qui ont suivi cette époque, autant qu'on a pu les connaître, roulent invariablement sur des sujets mythologiques, et ont pour héros, ou l'un des Avatâres de Vichnou, ou quelque membre de sa famille. Il n'y aurait qu'un drame décidément moderne, où l'action pourrait être une intrigue domestique : un pareil sujet était alors entièrement incompatible avec les pensées des Indiens, influencés par les rapports qu'ils avaient avec leurs maîtres mahométans, et dont l'effet devait être ou la terreur ou l'imitation. Outre ces considérations, le style de cette pièce ne ressemble pas à celui qui est le plus commun parmi les auteurs modernes ; il est fort estimé, comme libre de tout vain fracas de sons et de toutes banalités métaphysiques. Il n'a pas non plus cette mollesse uniforme, qui semble avoir précédé l'âge des extravagances modernes. La règle de critique indiquée par le directeur n'appartient également qu'à un âge fort ancien.

Il est d'autres considérations qui viennent fortifier cette conclusion, que ce drame n'est pas d'une date récente, et on les tire de l'histoire de son héros. Agnimitra, roi de Vidisa, est fils de Pouchpâmitra ; dans la pièce, son père est toujours vivant, et a le titre singulier de *senâní*, ou général. Les personnages sont peu connus des Pandits d'aujourd'hui. Il paraît cependant par le *Vichnou pourâna*, que Pouchpâmitra fut le fondateur de la dynastie Souṅga des rois de Magadha. Il avait été général de Vrihadratha, der-

Digitized by Google

nier prince de la race Môria, qu'il déposa et mit à mort. Il eut pour successeur son fils Agnimitra, et ainsi il n'y a point de doute sur l'identité des personnages. Le premier roi de la race Môria fut Tchandragoupta, que l'on continue à reconnaître dans Sandracottus. Les princes de cette famille furent au nombre de dix; le terme raisonnable de cent trente-sept ans est assigné à leurs règnes par le *Vichnou pourâna*, qui place Agnimitra et son père à peu près cent soixante ans avant notre ère, un siècle avant le Câlidâsa de la cour de Vicramâditya. Ce laps de tems était suffisant pour permettre de prendre Agnimitra comme héros d'un drame domestique. Les événemens de son règne, auxquels on fait une allusion familière, n'étaient pas de nature à vivre long-tems dans le souvenir des peuples, et on peut aussi remarquer que le nom de sa capitale, Vidisa, a été depuis long-tems retranché des livres indiens, et qu'on ignore entièrement la situation précise de cette ville. Elle était florissante dans le siècle du premier Câlidâsa, qui en parle dans son *Méghadoûta*. Le titre de général, donné dans la pièce à Pouchpâmitra, doit peut-être servir à corriger le récit du *Pourâna*; et, quoiqu'il eût détrôné son souverain, il paraît vraisemblable qu'il ne voulut pas s'approprier sa couronne, et qu'il se contenta de garder le pouvoir militaire, pendant qu'il donnait à son fils le titre de roi. Il y aurait ainsi quelque raison de supposer que cette pièce est de l'ancien Câlidâsa : mais les mœurs qui y sont décrites paraissent être celles d'un tems de décadence de la société indienne, et il est à peine possible de la croire antérieure au dixième ou onzième siècle. Elle aura sans doute été produite, à cette époque plus moderne, dans quelque partie de l'Inde qui avait conservé son indépendance politique et le caractère national. Nous allons maintenant procéder à l'analyse du drame lui-même.

La pièce commence par l'entrée en scène de Bacoulâvalî, suivante de Dhârinî, la première reine : elle a été

Digitized by Google

envoyée par sa maîtresse au *Sangita sâlâ*, théâtre ou salon de danse, pour demander à Ganadâsa quels progrès faisait dans la danse et la musique son élève Mâlavikâ. Une autre suivante la rencontre; et, par leur conversation, on apprend que le roi a vu le portrait de Mâlavikâ, peint par ordre de la reine, pour son *Tchitra sâlâ*, ou galerie de peinture; malgré le soin qu'elle a de soustraire l'original à la connaissance d'Agnimitra, la vue du portrait a naturellement inspiré au prince un désir ardent de contempler le modèle qu'il n'a pas encore aperçu. Dans la scène suivante, Bacoulâvalî dit à Ganadâsa, maître de Mâlavikâ, que celle-ci a été envoyée en présent à la reine par son frère Vîraséna, gouverneur d'Antapâla, forteresse sur le Narmadâ.

La scène qui vient après fait mention des hostilités qui sont sur le point d'éclater entre Agnimitra et Yadjgnaséna, roi de Vidarbha (Bérar.) Le premier, en une certaine occasion, avait retenu prisonnier le beau-frère d'Yadjgnaséna, qui s'en était vengé en arrêtant Mâdhavaséna, ami personnel d'Agnimitra, au moment où il se rendait à Vidisa pour visiter ce prince. Yadjgnaséna envoie proposer un échange de prisonniers; mais Agnimitra rejette cette ouverture avec hauteur, et fait donner ordre à son beau-frère Vîraséna de conduire immédiatement une armée contre le roi de Vidarbha. Après s'être occupé de cette affaire, il donne son attention à des soins domestiques, et il charge son *vidoûtchaka* ou confident, Gôtama, de lui procurer la vue de Mâlavikâ.

Pour y parvenir, Gôtama provoque une querelle entre les deux professeurs Ganadâsa et Haradatta sur leur excellence respective. Ils en appellent au roi, qui, considérant que Ganadâsa est le protégé de la reine, s'en réfère à elle pour le jugement de cette affaire. Elle est forcée, malgré elle, de présider à cet examen, où les concurrens cherchent à prouver leur mérite par les talens de leurs meil-

Digitized by Google

leurs élèves. La reine est assistée par une de ses protégées, femme d'une très-grande instruction, et religieuse, du genre de celles qu'on appelle *parivrâdjikâ*. Ce mot, en général, désigne une religieuse de la foi bouddhiste; mais il n'y a rien dans la pièce qui puisse faire ranger ce personnage dans une secte particulière.

Au commencement du second acte, toute la société est réunie dans la salle où l'épreuve doit avoir lieu, et qu'on a ornée de tout ce qui constitue un orchestre, *sangîta ratchana*. Le but du roi est atteint; car Ganadâsa produit Mâlavikâ comme l'élève qui doit lui faire le plus d'honneur. Mâlavikâ chante un prélude, *oupagâna*, et exécute ensuite un morceau qui est représenté comme d'une difficulté extraordinaire : c'est le *Tchatouchpâda vastou*, dans le *madhya laya*, ou l'andante, composé par Sarmichthâ. Le nom de cet air vient sans doute de ce qu'il est adapté à une stance de quatre lignes ou *pâdas*. Sarmichthâ est connue pour avoir été l'épouse d'Yayâti; mais est-ce la même que l'auteur de l'air? c'est là une chose plus que douteuse. Le talent de Mâlavikâ est hautement applaudi, et Gôtama la retient, jusqu'à ce que la reine, qui a soupçonné tout le complot, lui commande de se retirer. L'élève d'Haradatta doit paraître ensuite; mais comme ce n'est plus une chose nécessaire à l'intrigue, cette partie de l'épreuve est remise d'une manière assez dramatique : on entend l'homme chargé d'annoncer les heures crier qu'il est midi. Aussitôt la société se sépare, et Dhârinî, plutôt en femme de ménage qu'en reine, sort pour faire hâter le dîner de son royal époux.

La scène du troisième acte se passe dans le jardin, auprès d'un asoka (1). Une idée superstitieuse régnait autrefois dans l'Inde sur cet arbre, et les poètes y font souvent

(1) *Jonesia asoka.*

Digitized by Google

allusion. On croyait que l'asoka stérile pouvait se couvrir de fleurs, s'il était touché par le pied d'une belle femme. L'arbre en question était aimé de Dhârinî ; il n'avait point de fleurs, et elle se proposait d'essayer l'effet de son propre pied. Malheureusement Gôtama, mettant en mouvement la balançoire de la reine, lui avait fait perdre l'équilibre : elle était tombée, son pied était foulé ; et, ne pouvant achever elle-même la cérémonie, elle se faisait remplacer par Mâlavikâ. Celle-ci arrive donc sur le lieu, revêtue des habillemens royaux, et accompagnée de son amie Bacoulâvalî. Dans la conversation qu'elles ont ensemble, elle avoue sa passion pour le roi, qui, avec son ami Gôtama, est en sentinelle derrière l'arbre, et qui entend la déclaration. Il paraît, et adresse quelques politesses à Mâlavikâ, quand il est interrompu par deux autres personnes qui l'écoutaient, Irâvatî, la seconde reine, et sa suivante. Elle commande à Mâlavikâ de sortir, et laisse le roi dans une grande colère, pour aller informer Dhârinî de ce qui est arrivé.

Le quatrième acte commence par une scène où Gôtama apprend au roi que Mâlavikâ a été enfermée par la reine dans le *Sârabhânda grihe*. Nous ne savons pas au juste ce que c'est que cette chambre : ce doit être un magasin, un cellier, un endroit où l'on serre son trésor, un lieu assez désagréable pour que Gôtama le compare au *Pâtâla*, à l'enfer. Il entreprend toutefois de la délivrer, et, tandis qu'il prépare son plan, le roi va faire une visite à la reine.

Dans la scène qui suit, au moment où le roi est tranquillement à causer avec Dhârinî et la pieuse anachorète, Gôtama arrive précipitamment, s'écriant qu'il a été piqué par un serpent venimeux en cueillant des fleurs qu'il voulait offrir à la reine ; il montre son pouce, serré avec son cordon, et portant les marques des dents du reptile. La pieuse compagne de la reine, inspirée par sa gaîté autant que par des idées justes en chirurgie, lui conseille de cau-

Digitized by Google

tériser ou de couper son pouce ; mais Gôtama prétend qu'il ressent déjà les convulsions, qu'il va mourir. On envoie chercher le médecin qui traite de semblables blessures. Celui-ci, à qui on a fait la leçon, refuse de venir, et demande que le malade lui soit amené. Gôtama se rend auprès de lui, et la reine est dans une grande inquiétude, se regardant, quoiqu'innocemment sans doute, comme la cause de la mort d'un brahmane. Bientôt on vient lui annoncer que la seule espérance qui reste, c'est l'application, sur la morsure, de la pierre à serpent (1), et on demande au roi de vouloir bien en donner une. L'anneau de la reine était formé d'une pierre de cette espèce, elle le retire à l'instant de son doigt et l'envoie à Gôtama. C'était ce qu'il voulait : il savait que la geôlière de Mâlavikâ ne devait délivrer sa prisonnière que quand on lui présenterait l'anneau de la reine. Dès qu'il l'a en sa possession, il fait mettre la demoiselle en liberté ; puis l'anneau est rapporté à la reine, et Gôtama est parfaitement guéri. Le roi, averti par un signe convenu, sort et se rend au pavillon de Samoudra, où Mâlavikâ est déjà arrivée avec Bacoulâvalî, sa compagne et son amie. Ce pavillon est orné des tableaux du roi et des reines, et Mâlavikâ est surprise par son amant, au moment où elle les contemple avec attention. Bacoulâvalî se retire, Gôtama se charge de veiller à la porte ; mais à peine est-il assis sur le seuil, qu'il s'endort. Le roi et Mâlavikâ n'ont que le tems de se faire quelques protestations d'attachement ; ils sont encore dérangés par la vigilante et jalouse Irâvatî, qui envoie prévenir Dhârinî de ce qu'elle a découvert, et en même tems demeure pour avoir l'œil sur les coupables. Cependant le projet de vengeance s'évanouit à la nouvelle que

(1) Cette pierre s'appelle *sarpamani*. On la trouve, dit-on, dans la tête d'un serpent, et elle possède la propriété de guérir les poisons. Elle ressemble au grain de l'*abrus precatorius*.

Digitized by Google

la fille d'Agnimitra vient d'être effrayée à mort par un singe : Irâvatî et le roi volent à son secours, laissant Mâlavikâ qui se console en apprenant que l'asoka est en fleurs, présage heureux qui lui annonce le succès de ses désirs.

Le cinquième acte rassemble le roi, Dhârinî, sa pieuse amie, Mâlavikâ et d'autres suivantes, autour de l'asoka. On apporte quelques présens de la part du roi de Vidarbha qui vient de se soumettre, et contre lequel les troupes de Vîraséna ont été heureuses. Parmi ces présens, sont deux femmes esclaves, qui aussitôt reconnaissent dans Mâlavikâ la sœur de Mâdhavaséna, l'ami d'Agnimitra, que ses troupes viennent de tirer de l'esclavage où l'avait réduit le roi de Vidarbha. On apprend que, dès que celui-ci avait été arrêté par le roi de Vidarbha, son ministre Soumati avait réussi à s'enfuir lui-même avec sa sœur et la jeune princesse. Cette sœur, nommée Côsikî, se trouve être la pieuse dame, amie de la reine. Elle continue l'histoire de leur fuite. Soumati s'était réuni à une caravane qui allait à Vidisa. En traversant les monts Vindhyas, ils avaient été attaqués par des habitans des forêts, armés d'arcs et de flèches et ornés de plumes de paon. Au milieu du tumulte, Soumati avait été tué, et Mâlavikâ perdue. Côsikî, restée seule, avait brûlé le corps de son frère, et repris le chemin de Vidisa, où elle avait embrassé la vie religieuse. Le roi trouve qu'elle avait bien fait, et si cet ordre religieux était bouddhiste, comme c'est l'ordinaire, cette expression de tolérance est de quelque poids pour faire croire à l'antiquité de ce drame. Côsikî avait retrouvé Mâlavikâ, mais elle n'avait pas voulu se découvrir à elle, comptant sur la prophétie d'un sage qui avait prédit que la princesse, après quelque tems d'esclavage, épouserait un mari digne d'elle.

Le réçit terminé, Agnimitra fait connaître les conditions qu'il impose à Yadjgnaséna, roi de Vidarbha. Il lui demande la moitié de son territoire, qu'il donne à Mâdha-

Digitized by Google

vaséna, frère de Mâlavikâ, de manière à ce que leurs domaines respectifs soient bornés, l'un au nord, l'autre au midi, par la rivière de Varadâ, aujourd'hui le Wurda, servant encore de limite entre les états du Nizam et ceux du Nagpore, qui contiennent l'ancien royaume de Vidarbha, ou le Bérar. Dans cette partie de la pièce, on parle aussi du général Pouchpâmitra. On apporte une lettre de lui, qui rend compte de quelques faits arrivés sur la rive méridionale de l'Indus. Pour lui-même ou pour son fils, il avait résolu de célébrer un *aswamédha* ou le sacrifice d'un cheval. Il fallait que ce cheval eût été libre pendant douze mois, accompagné seulement d'une garde pour le surveiller. Cette garde avait été placée par Pouchpâmitra, sous le commandement de Vasoumitra, fils d'Agnimitra. Tandis qu'ils suivaient ainsi la victime sur les bords de l'Indus, un parti de cavaliers yavanas avait essayé d'enlever le coursier ; mais, rencontrés par le jeune prince, après un rude combat, ils avaient été défaits. Pouchpâmitra finissait en invitant son fils à venir avec sa famille pour achever le sacrifice. La reine Dhârinî, heureuse des nouvelles qui lui apprenaient les succès de son fils, distribue de riches présens à toute sa suite et aux femmes qui accompagnent Agnimitra : à lui, elle lui offre Mâlavikâ. Irâvatî se prête aussi à cet arrangement, et le roi obtient ainsi une troisième épouse. Il termine la pièce en exprimant l'espérance de conserver toujours le cœur de sa première épouse Dhârinî, et de voir ses sujets exempts, pendant son règne, de toute calamité.

Digitized by Google

IV.

VIDDHA SALABHANDJIKA,

OU

LA STATUE.

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

HOMMES.

VIDYADHARA MALLA, roi de Trilinga et de Calinga.
TCHARAYANA, son confident.
BHAGOURAYANA, son ministre.
CALIDASA, serviteur du ministre.
Un Ambassadeur du roi de Lâta.
COURANGAKA, officier de Vidyâdhara Malla.

FEMMES.

LA REINE, épouse de Vidyâdhara Malla.
MRIGANCAVATI, fille de Tchandravarmâ, roi de Lâta, passant quelque tems pour son fils, confiée aux soins de la reine.
COUVALAYAMALA, princesse de Countalâ, destinée comme épouse au fils supposé de Tchandravarmâ, également confiée aux soins de la reine.
PINGALIKA, femme de Tchârâyana.
MÉKHALA, sœur de lait de la reine, et la première de ses femmes.
SOULAKCHANA, VILAKCHANA, COURANGIKA, TARANGIKA. } suivantes.
Des Domestiques.

Digitized by Google

Le *Viddha sâlabhândjikâ* est une comédie d'intrigue domestique, comme *Ratnâvali* et *Mâlavikâgnimitra*. Il n'a pas cependant l'élégance de la première pièce, ni la vivacité de la seconde, et, sans être dépourvue d'imagination, cette production est moins classique que les deux autres. Elle a plus de mouvement, l'action en est plus compliquée, et présente une peinture assez intéressante des occupations et des amusemens des princes indiens dans l'intérieur de leur harem.

Les stances de la bénédiction, au commencement, adressées à Câmadéva et à Pârvatî, indiquent que l'auteur était attaché aux principes des sivistes. Le directeur établit ensuite que la pièce est l'ouvrage de Râdjasékhara : elle est jouée pour le plaisir de l'*youvarâdja*, ou héritier du trône, sans doute à l'occasion de son installation dans l'administration des affaires.

Une courte introduction par Haridâsa apprend à l'assemblée que le ministre de Vidyâdhara Malla, le héros de la pièce, a découvert que le roi de Lâta, n'ayant pas de fils, a essayé de faire passer sa fille unique pour un garçon, et l'a confiée, en cette qualité, à la garde de l'épouse de Vidyâdhara Malla. La scène montre alors le roi et son *vidoûchaka*, ou confident, qui viennent de se réveiller. Le prince a eu un songe qu'il raconte à son confident,

« Car le fardeau d'un cœur est allégé, quand on le partage avec un ami fidèle. »

Il continue :

« Devant moi s'est présentée en songe une gloire lumineuse, brillante comme le disque resplendissant de la lune. Au milieu, on distinguait une jeune beauté, dont l'éclat était aussi doux que celui des rayons lunaires dans un ciel d'automne. En s'approchant de moi,

Digitized by Google

elle s'est inclinée avec respect, et, comme si elle m'eût versé de l'ambroisie dans les oreilles, elle a dit, du ton le plus tendre : Gloire au dieu d'amour ! Alors, en soupirant, elle a pris ce collier de perles précieuses, qu'elle m'a mis au col. Cette action m'a éveillé. Je me suis mis sur mon séant, et j'ai vu ma vision réalisée. J'ai saisi la nymphe par son écharpe ; mais elle s'est promptement débarrassée de mes mains, et a fui, ne me laissant que ce collier pour preuve de sa présence. »

Le confident traite le tout de songe, et reproche au prince sa légèreté : en effet, il vient de se laisser prendre d'amour pour Couvalayamâlâ, princesse de Countalâ. Tchârâyana lui recommande de se contenter de la reine : car

« La perdrix qu'on a dans les mains vaut mieux que le paon qui court dans la forêt. »

Le roi et son confident se rendent au jardin, où, de dessus la terrasse, ils voient quelques-unes des belles habitantes des appartemens intérieurs s'amuser à la balançoire, jeu favori des Indiens. Au milieu d'elles, le roi reconnaît la figure qu'il a vue en songe : mais la troupe folâtre disparaît à l'approche du roi et de son ami.

Le roi entre dans un cabinet, ou pavillon, appelé le *Kéli kélâsa*, c'est-à-dire le Kêlâsa du plaisir. Le Kêlâsa est une montagne où réside le dieu des richesses. Ce pavillon est un appartement qu'on représente comme construit en cristal et orné de statues et de tableaux : parmi les tableaux il en est un dont un peintre, instruit dans les antiquités et les costumes indiens, pourrait faire une composition instructive et intéressante. Voici comme il est décrit :

« J'aperçois ici Votre Majesté occupée à jouer aux dés (*pâsa*) avec la reine : derrière vous est une demoiselle

Digitized by Google

avec la boîte de bétel, tandis qu'une autre agite sur votre tête le tchâmara (1) ondoyant : le nain joue avec le singe, et le perroquet se moque du *vidoûchaka*. »

Ce cabinet renferme aussi le portrait de Mrigâncâvalî, de cette personne que le roi a réellement vue dans un songe supposé, et qui, dans le harem, passe pour un garçon habillé en femme. On y trouve encore sa statue, d'où vient le nom de la pièce *Viddha sâlabhândjikâ*, signifiant une figure taillée au ciseau. Enfin, on voit la dame elle-même à travers les murailles transparentes du pavillon. Mais elle fuit, quand elle s'aperçoit qu'on la regarde. Le roi et Tchârâyana la poursuivent en vain ; les poètes chargés de proclamer les heures annoncent midi, et les deux amis se rendent aux appartemens de la reine pour y accomplir les cérémonies usitées au milieu du jour.

Une conversation entre deux suivantes ouvre le second acte, et on y apprend l'histoire de Couvalayamâlâ, l'objet de l'amour du roi, avant qu'il eût rencontré sa nouvelle passion. C'est la fille de Tchandramahâséna, roi de Countalâ : elle a été envoyée auprès de l'épouse de Vidyâdhara Malla, comme destinée en mariage au fils supposé de Tchandravarmâ, qui est l'oncle maternel de la reine. Ensuite Mékhalâ, sœur de lait de cette dernière, organise un complot contre le confident du roi, Tchârâyana. La reine avait promis de lui donner une seconde femme : la cérémonie va avoir lieu, quand il se trouve que la fiancée n'est autre qu'un gros garçon. Tchârâyana, hautement indigné de ce mauvais tour, sort en les menaçant de sa vengeance.

Le roi suit et apaise son ami. Ils vont au jardin où ils voient la jeune Mrigâncâvalî jouer à la balle. Ce-

(1) C'est le tchowri, ou la queue de l'yac, dont on se sert pour chasser les mouches.

Digitized by Google

pendant elle fuit toujours à leur approche. Mais bientôt ils entendent une conversation entre elle et une de ses compagnes, et ils apprennent ainsi que, malgré sa réserve, elle est également éprise du roi. L'heure du soir est annoncée, et chacun se retire.

Comme au commencement du second acte, un dialogue se trouve au commencement du troisième; mais les personnages sont différens. On sait alors que le songe n'est qu'un artifice du ministre. Soulakchanâ dit elle-même qu'à son instigation elle a fait croire à Mrigâncâvalî qu'elle allait voir le dieu d'amour, et, qu'à cet effet, on l'avait introduite par une porte masquée dans l'appartement du roi. L'intention du ministre est de la faire épouser au prince, afin de faire obtenir à son maître l'empire universel qu'un devin a prophétisé pour celui qui aurait la main de Mrigâncâvalî. Ici l'auteur copie celui de *Ratnâvalî*, ou bien peut-être tous les deux ont puisé à la même source, et ont consulté l'histoire populaire de Vatsa. Le résultat de l'entrevue a été d'inspirer à Mrigâncâvalî un amour passionné pour le roi.

On arrive ensuite aux représailles que se permet Tchârâyana. Il a aposté une des femmes dans un buisson, et, quand Mékhalâ est venue à passer, elle a dû lui annoncer qu'elle mourrait à la prochaine pleine-lune, si elle ne se prosternait aux pieds de quelque brahmane, et ne se traînait entre ses jambes. Le projet a si bien réussi, que Mékhalâ et la reine, également consternées, ont prié Tchârâyana de vouloir bien être le brahmane destiné à sauver la vie de Mékhalâ. Il y consent, et, au moment où celle-ci se roule à ses pieds, il proclame le secret de sa ruse et triomphe de l'humiliation qu'il lui a infligée. La reine à son tour est courroucée, et se retire dans un accès de colère. Le roi et le *vidoûchaka* se rendent au jardin, éclairé en ce moment par la lune. Mrigâncâvalî et son amie Vilakchanâ s'y trouvent de leur côté; les amans se

Digitized by Google

rencontrent : cette entrevue est troublée par la nouvelle que la reine arrive, et tout le monde se sépare brusquement.

Le quatrième et dernier acte commence aussi avec le jour. On voit en scène Tchârâyana et sa femme ; celle-ci est endormie. Cependant, pendant son sommeil, elle est très-communicative, et répète une conversation qui a eu lieu entre la reine et le roi, et dans laquelle la première a pressé son mari d'épouser Mrigâncâvalî, sœur du prétendu Mrigâncavarmâ, arrivé, dit-on, pour visiter son frère. C'était un piége de la reine pour amener le roi à un mariage faux et ridicule avec une personne qu'elle croit un garçon. La reine, au dire de celle qui semble rêver, ne met point d'obstacle à cette union : elle cite sa propre conduite en plusieurs occasions semblables, d'où il paraît que le roi a déjà un certain nombre d'épouses, savoir : les princesses de Magadha, de Mâlava, de Pântchâla, d'Avantî, de Djalandhara et de Kérala. Cependant, le *vidoûchaka* soupçonne le tour qu'on prépare : il éveille sa femme qui se lève et se rend auprès de la reine. Il n'est pas dans les principes du drame indien de dormir sur la scène ; mais il faut si peu de façons pour la chambre à coucher d'un Indien, qu'on ne va pas contre le décorum en mettant un pareil spectacle sous les yeux.

Le *vidoûchaka* rejoint le roi ; ils ont ensemble une conversation ennuyeuse, où se trouvent décrites et les émotions amoureuses du roi, et les beautés de sa nouvelle maîtresse. Elle est interrompue par les préparatifs du mariage, suivis de la cérémonie. Vidyâdhara Malla est marié sur le théâtre à Mrigâncâvalî, autre violation des règles dramatiques qui défendent de représenter les rites religieux. Ici, le feu sacré est apporté ; on fait les processions ordinaires autour du foyer. On vient de finir, quand on voit arriver un envoyé de Tchandravarmâ, qui annonce que son maître a un fils, qu'ainsi il n'est plus nécessaire que sa fille prenne un

Digitized by Google

caractère qui ne lui appartient pas. En conséquence, il reconnaît Mrigâncâvalî pour sa fille. La reine se trouve prise dans ses propres filets, et s'est donné à elle-même une autre rivale. Comme il n'y a plus de remède à la chose, elle se résigne de bonne grâce, et même permet à Vidyâdhara Malla d'épouser Couvalayamâlâ par-dessus le marché. Pour mettre le comble au bonheur du roi, il survient un messager du camp, apportant la nouvelle que l'armée confédérée de Carnâta, Sinhalâ, Pândya, Mourala, Andhra et Concana a été défaite, et que Vîrapâla, roi de Countalâ, allié de Vidyâdhara Malla, a été rétabli sur le trône d'où l'avait chassé son parent, soutenu par ces troupes. L'autorité de Vidyâdhara Malla est déclarée s'étendre depuis les bouches du Gange jusqu'à la mer, et depuis le Narmadâ jusqu'au Tâmraparnî, dans le Dakchina. Il est le chef de la race Caratchouli, tribu de Râdjapoutras.

Plusieurs preuves se réunissent pour montrer que ce drame est comparativement moderne. La diction en est plus ornée que classique, les idées plus recherchées que poétiques; les allusions à des usages et à des modes du tems y sont fréquentes dans la conversation; les expressions proverbiales n'y sont pas rares. Les mœurs, surtout pour ce qui regarde la pluralité des femmes, n'y ont pas un caractère antique; car, quoiqu'il n'y eût aucune restriction à cet égard, il ne paraît pas qu'on se permît une grande latitude. Dasaratha avait trois femmes; mais son fils Râma n'en avait qu'une. Pândou en eut deux, Dhritarâchtra une seule; et beaucoup de ces princes, que célèbre la tradition indienne, se contentèrent également du même nombre. Suivant la loi, la première était considérée comme ayant rempli le but moral de l'association, excepté dans le cas de stérilité; le mariage avec d'autres femmes, à moins que ce ne fût pour avoir des enfans, n'était qu'un sacrifice coupable aux passions des sens. Cette loi sans doute était tombée en désuétude; mais, si l'on en peut juger d'après

Digitized by Google

les drames, il y a toujours eu dans les usages indiens une particularité qui distingue ces unions de celles des Mahométans, et jamais on ne trouve rien qui ressemble au système de concubinage établi dans leurs harems.

Outre les preuves tirées de l'ouvrage lui-même, l'auteur n'est pas regardé comme un écrivain d'une grande antiquité, quoiqu'on lui reconnaisse un grand mérite. La date précise de l'âge où il vivait n'est pas connue ; mais comme il est mentionné dans le *Sârngadhara paddhati*, ouvrage du quatorzième siècle, il est antérieur à ce tems. Il est probable qu'il n'est pas postérieur au règne de Bhodja ; car le *Vâsavadattâ* de Soubhandou contient une allusion évidente à cette pièce, quand il est dit que chaque maison de Cousoumapoura possède un *Sâlabhandjikâ* et un *Vrihat cathâ*. L'auteur est aussi nommé dans le *Saraswati canthâbharana*, ouvrage de rhétorique, attribué à Bhodja lui-même. Le prologue énonce que l'auteur est le précepteur du roi Mahendrapâla : nous ne connaissons pas de prince de ce nom. Nous aurons occasion tout-à-l'heure de revenir sur ce sujet ; il suffit de faire observer que, d'après les notions qu'il possédait sur les distinctions politiques et les usages intérieurs des habitans de l'Inde méridionale et occidentale, on peut croire qu'il était né dans une des provinces voisines du Nerbudda.

Digitized by Google

V.

PRATCHANDA PANDAVA,

OU

LES FILS DE PANDOU OUTRAGÉS.

PIÈCE EN DEUX ACTES.

Le *Pratchanda pândava* est une pièce *nâtaka*, en deux actes, intitulée aussi le *Bâlabhârata*, ou le *Petit Mahâbhârata*. Le sujet est pris en effet du *Mahâbhârata*. Le premier acte décrit le mariage de Drôpadî ; le second, la ruine totale d'Youdhichthira au jeu, l'injurieux traitement de Drôpadî, et le départ des princes Pândavas pour la forêt. L'auteur n'a pas hésité à représenter sur la scène Drôpadî traînée par les cheveux, presque nue, devant une assemblée publique : insulte que Bhîma jura de venger en tuant Douhsâsana pour boire son sang. Il accomplit son horrible serment.

Le prologue de ce petit drame, écrit d'un style simple, mais vigoureux, est précieux pour les renseignemens qu'il donne sur l'auteur, Râdjasékhara, et sur son protecteur ou ses protecteurs, dont il a déjà été question dans l'analyse précédente du *Viddha sâlabhandjikâ*. Il y est représenté comme un poète occupant, dans la littérature de son siècle, la place où avaient successivement brillé Vâlmîki, Vyâsa, Bhartrihari et Bhavabhoûti ; il est aussi désigné comme le fils du *mahâmantrî*, ou premier ministre. Le roi

Digitized by Google

Mahendrapâla, de la famille de Raghou, est appelé *sichya* ou disciple. Cependant l'assemblée, devant laquelle la représentation a lieu, est convoquée par Mahipâla déva, qui peut être le même que Mahendrapâla, ou bien encore c'est son père ou son suzerain. On dit de Mahipâla qu'il est le souverain d'Aryâvartta, ou de l'Inde centrale, et le vainqueur des Countalas, des Coulouttbas, du Kérala (*Malabar*), des Calingas, des Mouralas, et des Mécalas, tribu qui habite le long du Narmadâ. On y dit encore qu'il est de la race de Raghou, désignant sans doute un Râdjapoutra Raghouvansi; on déclare qu'il est fils du roi Nirbhaya, ou Nirbhaya Narendra. Le directeur (*soutradhâra*) est fier de parler devant une assemblée composée de gens instruits de la grande cité de Mahodaya, ou Grand Oudaya, sans doute Oudayapoura, dont les princes prétendent descendre de Râma. La ville moderne d'Oudayapoura, cependant, n'a pas été fondée avant le seizième siècle, et ce nom doit avoir été employé pour quelqu'autre cité, à moins que ce ne soit qu'une épithète annonçant la splendeur ou la fortune. Nous ne pouvons pas nous refuser à croire à l'existence bien antérieure de ce drame, d'après la mention qui est faite de lui ou de son auteur dans les ouvrages cités au précédent article, et auxquels nous pouvons ajouter le *Câvya pracâsa*, ouvrage qui a probablement précédé la fondation du moderne Oudayapoura. Dans un vers d'un autre drame de cet écrivain, le *Carpoûra Mandjarî*, sa femme est surnommée la guirlande du diadème de la race Tchouhan; d'où il suit qu'il appartenait à cette tribu. Il semble ainsi vraisemblable que Râdjasékhara était le ministre de quelque prince d'Oudayapoura, ou Dhondhar, qui florissait à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième.

Outre le *Viddha Sâlabhandjikâ*, Râdjasékhara est l'auteur du *Carpoûra Mandjarî*, composition dramatique, de la classe des pièces appelées *Sattaka*, entièrement en prâ-

Digitized by Google

crit. Le *Sâhitya Darpana* la cite comme un modèle en ce genre. Le *Bâlarâmâyana*, ou petit *Râmâyana*, est un autre drame attribué à cet auteur, et nommé dans le même ouvrage.

Digitized by Google

VI.

HANOUMAN NATAKA,

ou

LA PIÈCE D'HANOUMAN.

DRAME EN QUATORZE ACTES.

L'*Hanoumân nâtaka*, ou, comme on l'appelle avec emphase, le *Mahânâtaka*, ou la grande pièce, est évidemment une composition imparfaite, et l'ouvrage de plusieurs mains. La légende, qui mentionne cette circonstance d'une manière obscure, sera rapportée plus bas. Il est seulement nécessaire d'en être averti, pour comprendre la forme de ce drame. Le titre indique que l'histoire en est liée à celle de Râma, puisque le chef des singes, Hanoumân, est un personnage très-important dans les aventures de ce prince. De fait, le sujet de la pièce est l'histoire même du *Râmâyana*, et elle suit l'ordre du poème depuis la naissance de Râma, jusqu'à son retour à Ayodhyâ, après la conquête de Lankâ. Ce sont donc les mêmes personnages dans le poème que dans le drame, les mêmes que dans le *Mahâvîra tcharitra* : il est inutile d'en répéter la liste.

Deux stances, ou même plus, composent la bénédiction, où l'on invoque la faveur d'Hari sous la forme de Râma. Tel est le commencement de la pièce ; mais il n'y est pas question de *soutradhâra* ou directeur, ni de prologue. On ne fait aucune mention des entrées et des sorties : on n'in-

Digitized by Google

dique jamais l'interlocuteur, et la nature seule de la scène fait deviner le nom des personnages, quand on ne les connaît pas par les conjectures du commentateur. Il est évident que très-souvent il n'y a aucun rapport entre le sujet et la personne qui parle, et que c'est alors le poète lui-même qui se met en scène. Tel est le cas qui se présente dès le début même.

« Il y avait un illustre et puissant monarque, vainqueur de ses ennemis, ornement renommé de la noble famille du soleil; il se nommait Dasaratha. Dans le dessein de délivrer la terre du fardeau qui l'accablait, Bhoûrisravas (1) daigna, dans sa famille, incorporer sa substance divine sous la forme de quatre brillans héros. L'aîné, doué de toutes les qualités qui distinguent un roi, était Râma, descendant de Raghou. »

Le poète raconte alors rapidement les exploits de la jeunesse de Râma; son voyage avec Lakchmana à la cour de Mithilâ; l'épreuve qu'il fait de sa force en tendant l'arc de Siva, pour obtenir ainsi la main de Sîtâ. Cette circonstance est représentée sur le théâtre. Sîtâ, Djanaka, l'envoyé ou le *pourohita* de Râvana, Lakchmana et Râma ont entre eux des scènes que l'on suit aisément, et qui se terminent par le triomphe de Râma. L'arc est rompu, et il obtient son épouse.

Les événemens qui suivent l'aventure de l'arc brisé sont racontés par une personne indifférente, c'est-à-dire le poète. L'arrivée de Parasou-râma, en entendant le bruit, fait partie de la description. Dans les passages qui concourent à ce tableau, on trouve une stance qui appartient au *Mahâvîra tcharitra*, et une autre qui, dit-on, est du *Prâbodha tchandrodaya*. La scène qui vient ensuite res-

(1) Nom de Vichnou.

Digitized by Google

semble à une scène du *Mahâvîra tcharitra ;* mais elle finit par l'essai que fait Râmà-tchandra de l'arc de Parasourâma : il lance une flèche qui s'envole vers le ciel. Parasourâma reconnaît la supériorité de son rival, et le poète ensuite apprend au spectateur que Râma et son frère, avec Djanaka et différens saints personnages, se sont rendus dans la capitale de ce prince, où Râma a épousé Sîtâ. Ainsi finit le premier acte appelé *Sîtâ swayamvara*, mariage de Sîtâ.

Le second acte n'a rien d'un drame : c'est une description faite par l'écrivain des amours de Sîtâ et de Râma, en une espèce de vers proscrite par une règle positive, et plus contraire encore à la décence qu'aux principes dramatiques. Il est évident que c'est une addition faite dans un siècle corrompu et comparativement moderne, antérieur sans doute à la décadence du style, mais marqué déjà par la dépravation morale chez les Indiens, d'où l'on devait arriver à la perte du goût en poésie et à la subversion même de l'état politique.

Le troisième acte est moins dramatique que le premier ; il est entièrement descriptif. Au lieu d'appartenir à un dialogue, tel qu'il convient à une pièce de théâtre, les paroles y sont dans le genre ordinaire des compositions orientales, où l'on parle à la première et non à la troisième personne. Les sujets qu'on y traite sont l'exil de Râma, son établissement à Pantchâvatî, l'apparition de Marîtcha sous la forme d'une biche, et la poursuite que font de cet animal supposé Râma et Lakchmana, à la prière de Sîtâ.

L'acte a commencé par une description des présages qui annonçaient à Râma sa séparation d'avec son père, funeste résultat d'une imprécation autrefois lancée contre ce dernier par le père d'un jeune hermite qu'il avait par hasard tué à la chase ; mais le passage, quoique remarquable, est une imitation de quelques descriptions semblables dans le *Mahâbhârata*.

Digitized by Google

« Tandis que le jeune couple consacrait tout son tems à un amour que la jouissance ne faisait qu'augmenter, le moment approchait où elle devait être accomplie, la terrible imprécation prononcée contre l'imprudent monarque par le père du jeune mouni. Le soleil se levait couvert d'un sombre voile ; des globes de feu traversaient le ciel, et au milieu des airs s'élançaient des météores menaçans. La terre tremblait ; il tombait des pluies de sang, et l'horizon était partout obscurci. Pendant le jour brillaient les pâles étoiles ; à midi, l'astre, auteur de la lumière, se trouvait éclipsé ; les hurlemens des chiens et des chacals retentissaient au loin, et l'air était rempli de sons horribles, effrayans, tels que ceux qu'on entendra un jour, quand le dieu de la destruction proclamera, au bruit du tonnerre, la fin du monde. »

Au commencement du quatrième acte est une description de la chasse : les mouvemens de l'animal poursuivi se trouvent dépeints dans une stance tirée de *Sacountalâ* ; ce sont les paroles que Douchmanta adresse à son écuyer :

« Il s'enfuit, le cou gracieusement courbé, etc. »

Râvana arrive alors déguisé pour voir Sîtâ.

« Pieuse dame, lui dit-il, donnez-moi à manger. Sans y penser, elle passa le cercle magique que Lakchmana avait tracé : à l'instant, le Râkchasa la saisit par cette main qu'elle lui tendait pour lui faire la charité ; en vain elle appela à son secours les fils de Raghou. »

Le vautour Djatâyou est représenté comme essayant de sauver Sîtâ ; mais il est tué par Râvana. Sîtâ rencontre Hanoumân, et le prie de porter à Râma ses parures qu'elle lui jette. Râma cependant revient de la chasse à sa cabane, et la trouve déserte.

Digitized by Google

« Après avoir tué la biche trompeuse, le prince, avec son brave frère, revint à leur demeure champêtre... Il cherchait Sîtâ, mais il cherchait en vain ; ses pas avaient déjà parcouru trois côtés différens : il s'abstient de visiter le quatrième, accablé de douleur et d'effroi. »

Le cinquième acte contient le voyage de Râma pour retrouver Sîtâ, son combat avec Bâli, sa victoire, et la mission d'Hanoumân à Lankâ.

Le sixième décrit la visite d'Hanoumân à Sîtâ, ses hauts faits à Lankâ, et son retour auprès de Râma.

Dans le septième acte, on dépeint la marche de l'armée de Râma, la requête inutile adressée par Vibhîchana à son frère, et sa désertion à Râma qui en fut la suite, les progrès des singes ses alliés, la construction du pont sur la mer, et le passage des troupes.

« L'avant-garde des singes, en s'approchant, vit une vaste ceinture humide qui entourait le rivage. Les troupes qui suivaient s'ouvraient avec peine un chemin à travers une vase épaisse : les chefs qui conduisaient l'arrière-garde s'écriaient, remplis d'étonnement : Voici l'océan. »

Râma, au commencement du huitième acte, envoie Angada, fils de Bâli, pour persuader à Râvana de rendre Sîtâ, sans s'exposer à la guerre. Angada avait un sentiment d'aversion pour Râma, qui avait tué son père ; mais il pense qu'il suivra beaucoup mieux les intentions de Bâli, en excitant la guerre entre Râvana et Râma. Il se rend donc auprès du premier, et le défie en termes très-hautains. Le dialogue est, dans cette partie de l'ouvrage, plus vif que partout ailleurs. Un passage nous offre une description curieuse des services domestiques que Râvana avait forcé les dieux de remplir dans sa maison, et il nous instruit sur la distinction que faisaient les Indiens entre le caractère my-

Digitized by Google

thologique et le caractère apparent des différens objets de leur culte.

RAVANA.

« Indra tresse des guirlandes pour moi ; à ma porte veille le dieu aux mille rayons (1) ; au-dessus de ma tête, Tchandra (2) étend un dais, symbole de souveraineté ; Vâyou, le maître des vents, et Varouna, le monarque des eaux, sont mes esclaves ; Agni, le dieu du feu, travaille pour ma table. Ne le sais-tu pas ? et peux-tu t'arrêter à vanter le fils de Raghou, lui dont le corps fragile et mortel ne ferait qu'un repas pour un de mes gens ?

ANGADA, *riant.*

Et voilà ta sagesse, Râvana ! Insensé, peux-tu regarder Râma comme un mortel ? Alors Gangâ n'est aussi qu'une onde qui coule ; les éléphans qui portent le monde, et le coursier d'Indra, ne sont que de simples animaux ; les charmes de Rambhâ ressemblent aux passagères beautés des faibles filles de la terre, et l'âge d'or n'est qu'une période d'années. L'Amour est un petit archer ; et celui qui remplit de sa gloire les trois mondes, le puissant Hanoumân, dans ton profond discernement, n'est enfin qu'un singe. »

Le dialogue continue, régulièrement dramatique jusqu'à la fin de l'acte. Angada, ayant en vain essayé d'engager Râvana à rendre Sîtâ, le laisse attendant l'arrivée immédiate de l'armée des singes.

Le neuvième acte commence avec un récit, et bientôt après dégénère en une suite de sentences morales et politiques qu'on met dans la bouche de Virocûpakcha et de

(1) Le soleil.
(2) La lune.

Digitized by Google

Mahodara, deux ministres de Râvana. Plusieurs de ces sentences se retrouvent dans l'*Hitopadésa*. Râvana n'est pas propre à être persuadé : il se rend auprès de Sîtâ pour essayer l'effet de ses sollicitations personnelles. Il cherche d'abord à la tromper, en lui montrant deux têtes factices, qui ont la ressemblance de Râma et de son frère. Les lamentations de Sîtâ sont suspendues par un avertissement qui vient du ciel, et qui lui apprend que les têtes sont l'ouvrage de la magie ; et elles disparaissent à l'instant. Râvana vante alors ses prouesses et à la guerre et en amour ; il s'approche de Sîtâ pour l'embrasser, elle s'écrie :

« Arrête, arrête, monstre orgueilleux. Les bras de mon bien-aimé seigneur, aussi noirs que le jais, ou ton fer impitoyable, seuls, toucheront mon cou. »

Râvana, ainsi repoussé, se retire, et bientôt revient, sous la forme de Râma, portant ses dix têtes (1) à la main. Sîtâ, croyant qu'il est ce qu'il paraît être, va pour l'embrasser : mais la secrète vertu de son caractère, comme femme fidèle, dévoile l'imposture, et lui révèle la vérité. Râvana, confondu, honteux, est contraint d'abandonner son dessein. Sîtâ craint d'être encore une seconde fois trompée : mais une voix du ciel la rassure et lui annonce qu'elle ne verra point le véritable Râma avant d'avoir vu elle-même Mandodarî embrasser le corps inanimé de son époux Râvana. L'acte se termine par un vers d'un sens familier et à double entente, qui n'est qu'une suite de mauvais jeux de mots, et qui ne semble pas même à sa place : car il y est question de Cousa et de Lava, qui ne sont nés que long-tems après.

Le onzième acte nous montre les préparatifs du combat, passant brusquement, et sans méthode, d'un parti à

(1) Il faut se rappeler que Râvana est un monstre qui a dix têtes.

Digitized by Google

l'autre. Une Râkchasî essaie d'assassiner Râma ; elle est arrêtée et tuée par Angada. Alors l'armée s'avance vers Lankâ, et Râvana vient à sa rencontre. Coumbhakarna, son frère, géant dormeur, est arraché à son sommeil pour aller au combat. Il témoigne d'abord de la mauvaise humeur, et conseille à Râma de renvoyer la dame qui cause tant de bruit. Il lui fait observer que

« Les ordres des rois peuvent bien parcourir le monde ; mais qu'ils n'en doivent pas moins se rappeler que la lumière de la justice est faite pour diriger leur marche. »

Râvana lui dit d'aller dormir encore.

« Ceux qui ne savent nous aider que d'une sainte maxime, sont des amis indifférens. Ces bras ont froissé leurs bracelets d'or contre les pointes polies du roc éternel arraché de ses fondemens. Dans la lutte engagée entre les dieux et leurs ennemis, ils ont emporté la victoire. Confiant en ta valeur, sûr d'un triomphe que tu me promettais, j'avais permis à ces muscles de se reposer : mais ils peuvent encore être tendus. Je n'ai pas besoin de toi, tu peux te retirer et aller dormir.

COUMBHAKARNA.

Roi, ne te fâche pas ; mais, comme un chef généreux, chasse de ton cœur l'effroi que peuvent inspirer tes ennemis, et ne pense qu'à ton destin prospère. Voyons qui va pénétrer le plus avant dans les rangs qui nous sont opposés. Je ne veux plus te quitter... »

L'apparition de Coumbhakarna semble effrayer les troupes de Râma. Il pense qu'il est nécessaire de les rassurer.

« Holà ! chefs et guerriers, pourquoi cette terreur

Digitized by Google

sans motif ? La valeur de notre ennemi n'est pas encore éprouvée sur le champ de bataille. Des troupes sans nombre de misérables poissons épuiseraient-elles les sources de l'océan ? Le lion vigoureux tomberait-il devant un essaim de moucherons ? »

Coumbhakarna est tué par Râma : Indradjit, fils de Râvana, marche contre les deux frères. Par le moyen d'une flèche, appelée *Nâgapâsa*, et que Brahmâ lui a donnée, il étend sur la terre Râma et Lakchmana privés de sentiment, et se rend au mont Nicoumbhila, pour obtenir, à la suite d'un sacrifice, un char magnifique.

Hanoumân trouble la cérémonie. Râma et Lakchmana reviennent à la vie, arrosés des gouttes de l'*amrita* que Garouda vient d'apporter. Le dernier abat la tête de Méghanâda ou Indradjit, qui va tomber dans les mains de son père Râvana : telle est la fin du douzième acte.

Au début du treizième, Râvana lance, à Lakchmana, un trait que lui a donné Brahmâ, et dont la destinée est d'être fatal à un héros. Il a quelque chose de la nature des armes à feu : on dirait une bombe ou une fusée. Le trait arrive sur Lakchmana ; mais il est détourné par Hanoumân, avant de lui faire aucun mal. Râvana se plaint à Brahmâ : Nârada est envoyé pour lui rendre son arme et empêcher Hanoumân de s'opposer à l'effet qu'elle doit produire. Avec ce trait fatal Lakchmana est frappé à mort. Râma se désespère.

« Mes soldats sauront se sauver au milieu de leurs retraites solitaires. Moi, je puis mourir avec Sîtâ ; mais toi, Vibhîchana, que deviendras-tu ? »

Hanoumân reparaît, et relève son courage. Râvana a un médecin célèbre, Souchéna, qui est amené de Lankâ pendant son sommeil, et qui déclare que Lakchmana périra

Digitized by Google

si, avant le lendemain, on ne se procure une herbe, nommée *vichalya*, qui vient sur la montagne Drouhina. Cette montagne est éloignée de six millions d'*Yodjanas*; mais Hanoumân promet de l'apporter à Lankâ, et de passer en chemin à Ayodhyâ. Il va déraciner la montagne, et revient, avec elle, auprès de Râma, par Ayodhyâ, au moment où Bharata faisait la garde pour empêcher de troubler un sacrifice de Vasichtha. Il ne sait ce qui approche de lui, et tire sa flèche sur Hanoumân. Celui-ci tombe en prononçant les noms de Râma et de Lakchmana : ce qui fait découvrir à Bharata l'erreur qu'il vient de commettre. Vasichtha rend la vie au singe, qui repart pour Lankâ. Il faut remarquer qu'il est contraire au rituel d'accomplir de nuit, comme on le fait ici, la cérémonie de l'*homa*, ou du sacrifice par le feu. Au retour d'Hanoumân, le remède est administré, et Lakchmana est sauvé. Il y a plus de description que de dialogue dans ces passages, et le défaut de liaison qui caractérise ces scènes rendrait les paroles tout à fait inintelligibles, si les lacunes n'étaient pas très-généreusement remplies par le commentateur.

Le quatorzième et dernier acte commence par une ambassade qui arrive de la part de Râvana, offrant de rendre Sîtâ pour la hache de Parasou-râma. Râma-tchandra répond que cette arme est réservée pour Indra : en quoi l'auteur se trompe fortement, car Parasou-râma avait gardé sa hache. (Voyez le *Mahâvîra tcharitra*.) Sur ce refus, Râvana sort pour combattre, après une petite scène avec son épouse Mandodarî, qui cherche à relever son courage abattu avec le véritable esprit de la caste à laquelle elle appartient.

« Bannissez votre douleur, maître de Lankâ, recevez ce long et dernier embrassement. Nous ne devons plus nous revoir... ou bien ordonnez, et je marche à vos

Digitized by Google

côtés, sans crainte des combats : car je suis aussi de la race des Kchatriyas. »

Râvana traverse les airs, et toute la nature est dans la terreur.

« Dans les bois sonores, les vents retentissent en sourds et longs murmures. Les feux du soleil pâlissent et paraissent s'éteindre, et les rapides torrens, ralentissant leur course, se traînent languissamment. »

Il défie Râma, avec un superbe dédain, et, tournant en dérision son maintien modeste, il lui demande s'il n'est pas honteux du souvenir d'Anâranya, un de ses ancêtres, tué autrefois par Râvana. Râma répond :

« Je n'ai point de honte : mon noble ancêtre est tombé en combattant. C'est la victoire ou la mort que cherche le guerrier, et la mort n'est point une disgrâce. Il te sied mal d'avilir sa mémoire, quand, toi-même vaincu, tu aurais traîné une vie déshonorée dans les prisons du grand Hêhaya, si ton père n'avait demandé ta liberté, comme le mendiant vagabond réclame de la charité la faible aumône qui doit le soutenir. Pour toi seul je rougis, tu es indigne de mon triomphe. »

Râvana tombe sous les coups de Râma, et Mandodarî, son épouse, déplore son trépas. Le poète moralise sur cette mort.

« Les têtes qui, autrefois suspendues sur la poitrine de Siva, brillaient d'un éclat céleste, sont maintenant étendues sous la serre du vautour : tel est, hélas ! le destin qui attend les créatures mortelles. Ainsi le fruit

Digitized by Google

des crimes commis dans une première vie mûrit dans une naissance suivante. »

Sîtâ est recouvrée ; mais Râma ne montrera que de la froideur à son épouse, jusqu'à ce que son innocence ait été reconnue. Elle passe par l'épreuve du feu ; le succès couronne son courage, et cette aventure est en récit descriptif, et non en action. Après le colloque de Râma et de Râvana, on retrouve à peine la forme du dialogue. Râma revient à Ayodhyâ avec Sîtâ et ses amis : alors Angada les défie tous au combat, jugeant que c'est le moment de venger la mort de son père. Toutefois, une voix se fait entendre du ciel pour l'engager à se calmer : on lui dit que Bâli, dans une seconde vie, naîtra chasseur, et tuera Râma, qui alors sera Crichna. Ainsi Angada s'apaise. Cet incident est particulier à ce drame, et ne se retrouve pas dans le *Râmâyana*, le *Mahâvîra tcharitra* ou le *Mourâri nâtaka*. Ensuite Râma est représenté comme assis sur le trône d'Ayodhyâ : on fait une courte allusion à l'exil qu'il prononcera plus tard contre Sîtâ ; après quoi la pièce finit par une série de stances, d'une construction obscure et difficile en général, à la louange de Râma-tchandra. Le dernier vers contient quelques mots sur l'histoire de ce poème.

Le *Mahânâtaka*, dit-on, fut originairement l'ouvrage d'Hanoumân, qui le grava ou l'écrivit sur les rochers. Vâlmîki le vit, et, sentant la supériorité de cette pièce, sous le rapport du style, il voulait ensevelir son *Râmâyana* dans l'oubli. Il fit part de son chagrin au singe qui avait si peu de cette vanité ordinaire aux auteurs qu'il dit à Vâlmîki de jeter dans la mer les vers qui lui causaient tant de peine. Celui-ci exécuta sa volonté, et le *Mahânâtaka* resta caché, pendant des siècles, sous les flots. Quelques portions, à la fin, en furent découvertes et apportées à Bhodja : par ses ordres Dâmodhara Misra arrangea ces fragmens, remplit les lacunes, et forma un

Digitized by Google

ouvrage complet. Il n'y a aucune raison de douter de la vérité de cette histoire ; on peut bien croire que des lambeaux d'un ancien drame (1) ont été réunis de la manière indiquée. Quelques-unes des idées sont poétiques, les pensées justes et fortes. La diction, en général, est très-harmonieuse; mais l'ouvrage en lui-même n'est, après tout, qu'une composition décousue et dépourvue de plan : c'est une pièce de marqueterie où se trouvent confondus ensemble des matériaux de toute espèce, les uns fort brillans, les autres passablement grossiers.

La date de la pièce est fixée par le nom de Bhodja : elle est du dixième ou du onzième siècle. Ce qui peut appuyer encore l'assertion qu'elle est l'ouvrage de Dâmodhara Misra, c'est qu'on trouve le nom de cet auteur dans le *Bhodja prabandha :* il y est cité au nombre des écrivains dont ce monarque était le patron. Cet ouvrage rapporte aussi l'anecdote des vers attribués à Hanoumân, gravés sur quelques rochers des bords de la mer, et découverts par un marchand, sous le règne de Bhodja. Ce marchand apporte une copie des deux premières parties d'une stance, et Bhodja voyage sur les lieux pour avoir le reste. La stance, ainsi complète, est une de celles qui se rencontrent dans la pièce ; c'est la dernière traduite :

« Les têtes qui autrefois, etc. »

Il existe un commentaire de ce drame, par Mohanadâsa, qualifié de *Râmabhakta*, serviteur de Râma. Son nom et l'épithète qui l'accompagne semblent désigner que c'était un Vêrâgî Vêchnava.

---

(1) Dans l'histoire de Vadjranâbha, extrait de l'*Harivansa*, on joue un drame tiré de l'histoire du *Râmâyana*. (*V. Monumens littéraires de l'Inde*, p. 166.)

Digitized by Google

VII.

DHANANDJAYA VIDJAYA,

OU

LA VICTOIRE D'ARDJOUNA.

DRAME EN UN ACTE.

C'est un drame, dont le sujet est tiré du *Virâta parva* dans le *Mahâbhârata*. Il décrit la manière dont les troupeaux du roi Virâta, enlevés par Carna et les princes côravas, ont été sauvés par Ardjouna, surnommé *Dhanandjaya*. Les différens chefs paraissent, se menacent mutuellement, se louent eux-mêmes, à peu près comme les héros d'Homère. La bataille est en récit, décrite dans une conversation entre Indra et quelques-uns des demi-dieux de sa suite, attentifs à considérer les efforts des deux partis de dessus les nuages. Ce drame appartient à la classe de ceux qu'on appelle *Vyâyoga*. L'auteur est Cântchana Atchârya, fils de Nârâyana, maître fameux de la philosophie Yoga, de la race de Capi mouni ou des brahmanes Câpyâyanas. La pièce est jouée dans l'automne à la fin des pluies, au moment où Vichnou s'éveille de son sommeil, et d'après un ordre écrit de Djagaddéva (ou Djayadéva, suivant une copie). Cet ordre est donné au directeur sur le théâtre même, pour l'amusement de Gadâdhara Misra et autres. Nous avons un Djayadéva, roi de Canoge, à la fin du douzième siècle, et Gadâdhara Misra est, dit-on, un écrivain renommé,

Digitized by Google

mais on ne sait dans quel genre d'ouvrage. Ce n'est pas le même que le célèbre logicien Gadâdhara Bhattâchârya, natif du Bengale : le mot *Misra*, ajouté à un nom, annonce une personne née dans l'Indostan gangétique.

Digitized by Google

VIII.

ANARGHA RAGHAVA,

OU

LE MOURARI-NATAKA.

DRAME EN SEPT ACTES.

Cette pièce est plus connue sous le dernier titre, qui rappelle le nom de son auteur. L'autre titre, plus convenable, fait allusion au descendant sacré de Raghou, à Râma, qui est le héros du drame. Le sujet est par conséquent le même que celui du *Mahâvîra tcharitra* et de l'*Hanoûmân nâtaka*, et les personnages n'ont pas besoin d'être cités sur une liste particulière.

Le prologue est d'une forme inusitée. Le *soutradhâra* ou directeur dit que les spectateurs sont rassemblés à l'occasion d'une fête de Pourouchottama, *Pourouchottama yâtrâ*: que tout le monde connaît les talens de Cahalâ Candala, acteur d'une autre île, qu'un commentaire nomme Sînhalâ ou Ceylan, et que, lui-même, il est l'élève du professeur Bahouroûpa, et natif de la contrée centrale, comprise par l'autre commentaire pour être Ayodhyâ, autrement Oude. Le premier acteur nommé envoie alors au *soutradhâra*, pendant qu'il est sur la scène, un défi, à l'effet d'éprouver leur habileté, et celui-ci arrête qu'ils vont essayer leurs talens dans l'*Anargha Râghava*, nouvelle composition de Mourâri, fils de Tantoumati et de Srî Varddhamâna Bhatta, de la famille Mógdala.

Digitized by Google

Le premier acte commence par une conversation entre Dasaratha et Vâmadéva : elle sert à annoncer Viswâmitra, qui vient demander le secours de Râma. Le dialogue entre lui et le roi n'est qu'une lutte mutuelle de complimens, dont beaucoup sont d'un très-mauvais goût. Par exemple, Viswâmitra dit au roi ;

« Confiante en votre protection, la terre ne craint plus rien. L'arc d'Indra n'apparaît plus que rarement dans les nuages : le dieu cesse d'en faire usage, et perd son ancienne adresse. Que dirai-je enfin ? les copieuses libations de beurre, que vous lui offrez continuellement dans les sacrifices, ont donné à ses membres une grosseur démesurée, et son visage est tellement gonflé qu'il cache ses yeux et l'empêche de voir. »

Cependant toute la composition n'est pas de ce genre, et elle contient un petit nombre de passages qui compensent de pareilles fautes. Quand Viswâmitra presse Dasaratha de le secourir par l'intermédiaire de Râma, il fait remarquer que

« Le monarque du jour revêt l'aurore de ses rayons qu'il lui confie pour dissiper la nuit, et l'océan envoie les nuages, comme ses ministres, pour répandre ses eaux sur la vaste étendue de la terre. »

Le roi, averti par Vâmadéva, et considérant lui-même que jamais un enfant de Raghou n'avait repoussé une demande, fait appeler Râma et Lakchmana, et permet à Viswâmitra de les emmener avec lui.

Le second acte nous présente, au point du jour, deux disciples de Viswâmitra, Sounassépha et Pasoumadra, causant ensemble. Le premier raconte à l'autre plusieurs légendes qui ont rapport à Bâli, à Râvana, aux Râkchasas,

Digitized by Google

et à l'interruption causée dans leurs cérémonies par Târakâ ; ce qui a provoqué l'arrivée dans leur hermitage de Râma et de Lakchmana, chargés de les défendre. Sounassépha va pour ramasser du bois, et Pasoumadra pour voir les princes. Ensuite Râma et Lakchmana décrivent la situation de l'hermitage, ses habitans et leurs occupations. L'hermitage est sur les bords du Côsikî ; puis ils décrivent encore les chaleurs de midi, et sont supposés rester à l'ombre jusqu'au soir, quoiqu'ils ne quittent pas le théâtre, et que le dialogue continue sans interruption. Ils sont alors rejoints par Viswâmitra, qui donne une longue description du coucher du soleil, jusqu'à ce qu'il soit arrêté par le cri qu'on pousse derrière la scène, et qui annonce l'arrivée de Târakâ. Râma, après avoir hésité quelque tems à la pensée de tuer une femme, sort pour la combattre : à son retour, il s'étend fort long-tems sur la description du lever de la lune.

« La reine de la nuit, la lune, ne domine pas encore les collines ; mais ses rayons, qui sont ses avant-coureurs, et qui éveillent le bel et tendre lotus, se répandent à travers le ciel. Ils s'avancent avec éclat, chassent les vapeurs jusqu'aux bornes de la terre, ou les bannissent au fond des rocs caverneux, ou bien se préparent à les faire prisonnières dans les réduits obscurs de la montagne, où elles cherchent un refuge. »

C'est déjà bien assez ; mais voici de l'esprit faux et ridicule.

« Le brouillard humide est éclairci par les rayons lunaires, comme l'eau par la noix qui la purifie (1).

(1) Cette noix est le *strychnos potatorum*. On en frotte l'intérieur du vase, et les impuretés du fluide se précipitent.

Digitized by Google

L'air peu à peu est moins épais, et dans les vallées obscures tombe et se précipite la vase du nuage. La toison brillante du ciel est tondue par d'éclatans ciseaux, et coupée en fragmens détachés. Les ombres, comme une noire écorce, sont pelées et jetées çà et là dans le vallon. »

Quand Râma est revenu, le sage Viswâmitra lui propose de faire une visite à Mithilâ.

Au début du troisième acte se trouve un dialogue entre le chambellan et l'une des suivantes de Sîtâ : on y voit que cette princesse commence à s'apercevoir qu'elle est jeune, et que Râvana a fait demander sa main. Vient ensuite une conversation entre Viswâmitra, Djanaka et Satânanda : les deux princes sont présentés au roi, et Viswâmitra presse Djanaka de laisser Râma essayer de tendre l'arc de Siva. Sôchkala, envoyé de Râma, arrive en ce moment pour faire, au nom de son maître, la demande de Sîtâ, refusant en même tems pour sa part de se soumettre à l'épreuve imposée. Satânanda répond pour Djanaka, et dit à Râma d'aller éprouver sa fortune. Les princes obéissent, et ceux qui sont restés sur la scène décrivent l'action de Râma qui brise l'arc. Il a de cette manière mérité Sîtâ, et les liens de famille sont encore étendus par la promesse qu'on fait de la main d'Ourmilâ, de Mandâvî et de Sroutakîrtti aux frères de Râma. Sôchkala indigné sort pour aller porter cette nouvelle au ministre de son maître.

Dans le quatrième acte, Mâlyavân décrit le lever du soleil, et le chagrin que lui cause le mauvais succès de sa négociation pour le mariage de Râvana. Soûrpanakhâ arrive de Vidéhâ, et annonce que Râma et Sîtâ sont unis. Mâlyavân conseille à Râvana d'enlever Sîtâ; et, pour rendre l'entreprise moins périlleuse, il avise au moyen d'amener Râma au milieu des forêts. Il envoie Soûrpanakhâ sous le déguisement de Mantharâ, suivante de Kêkéyî. Soûrpanakhâ dit qu'elle a entendu parler de l'arrivée de Parasou-

Digitized by Google

râma à Mithilâ, et Mâlyavân conjecture qu'il a pu en résulter pour lui quelque chose d'heureux. Dans la scène suivante, on voit Parasou-râma, s'exprimant comme dans le *Mahâvîra ṭcharitra*, mais avec plus d'extravagance. La modestie de Râma-tchandra est excessive, et les autres personnages ont avec Parasou-râma une scène de reproche, mais sans paraître, et parlant successivement de derrière le théâtre. Nous ne citerons qu'un seul trait de tout ce dialogue. Parasou-râma se vante d'avoir détruit la race des Kchatriyas; son rival lui répond :

« Cette bannière de votre gloire est maintenant déchirée; voyons si vous pouvez en élever une autre. »

Alors Râma-tchandra demande son arc, et Parasou-râma le menace de sa hache. Ils sortent pour combattre. Une voix, derrière la scène, annonce que Sîtâ craint que Râma n'aille encore tendre l'arc pour obtenir une autre fiancée; elle sait que ses efforts ne sauraient être vains. C'est tout ce qu'on sait du combat : les deux Râmas reviennent immédiatement fort grands amis. Parasou-râma prend congé des saints personnages qui sont toujours hors de la scène, et il sort. Alors paraissent Djanaka et Dasaratha, et le dernier déclare son intention de laisser entièrement le trône à son fils. Lakchmana annonce l'arrivée de Manthara, qui présente à Dasaratha une lettre de Kêkéyî, pour réclamer l'accomplissement de sa promesse. Elle demande, pour les deux grâces qu'elle a droit d'obtenir, le couronnement de Bharata, et le bannissement de Râma. Les deux vieux rois se trouvent mal; Râma envoie Lakchmana pour préparer Sîtâ à cet événement; et, recommandant son père à Djanaka, il part. L'auteur abrège beaucoup cette partie de sa fable.

Le cinquième acte offre d'abord une conversation entre une sainte solitaire, Sravanâ, et l'ours Djambavân. On y

Digitized by Google

décrit le voyage de Râma avec sa femme et son frère, jusqu'à leur arrivée dans les forêts. Sravanâ va disposer Sougrîva à faire une réception amicale aux voyageurs. Djambavân écoute une conversation entre Lakchmana et Râvana, déguisé en jongleur. Djatâyou alors apparaît, et dit à l'ours qu'il a vu Râvana et Marîtcha dans la forêt ; il annonce quelque désastre pour Râma. Djambavân va trouver Sougrîva, pour lui recommander de veiller à la sûreté de son hôte. Djatâyou, de son côté, est témoin de l'enlèvement de Sîtâ, et poursuit le ravisseur. La diction en cet endroit est généralement claire et intelligible, mais il n'y a point de poésie : quelques essais descriptifs ne peuvent que mal figurer à côté des tableaux que Bhavabhoûti a faits des mêmes scènes, et le dialogue entre Djatâyou et Djambavân remplace malheureusement la scène entre Djatâyou et Sampâti, qui se trouve dans le *Mahâvîra tcharîtra*. Lakchmana paraît, et bientôt est rejoint par Râma ; ils expriment tous deux leur douleur avec plus de philosophie que de sentiment. Lakchmana dit que

« Plus le malheur pèse sur les nobles ames, plus elles sont fortes ; et elles s'arment de la dureté du diamant contre les coups du Destin. »

Râma répond :

« La fermeté que j'ai reçue de la nature ou de l'éducation, et la fureur qui remplit mon cœur, arrêtent mes sanglots ; mais la tâche la plus difficile pour mon ame, c'est de supporter sans murmure la honte d'un époux. »

Tandis qu'ils parlent, un cri de détresse se fait entendre ; ils regardent, et voient Gouha, le monarque des bois et leur ami, assailli par Cabandha, monstre sans tête. Lakchmana vole à son secours, et revient avec Gouha. En le délivrant, il a fait tomber de l'arbre, où il était pendu,

Digitized by Google

le corps du géant Doundoubhi. Bâli, qui l'y avait fait attacher, croit qu'il a voulu l'insulter et se présente : après un long échange de civilités et de bravades, Râma et Bâli sortent de la scène pour aller, par un combat singulier, décider de leur supériorité respective. Le résultat en est décrit par Lakchmana et Gouha : Bâli est tué. Des voix, derrière le théâtre, annoncent le couronnement de Sougrîva, et la résolution qu'il prend d'assister Râma dans ses efforts pour retrouver Sîtâ. Lakchmana et son ami sortent pour se joindre à l'armée. Tout cet acte est sans dignité, sans caractère dramatique. On peut dire la même chose de tout le reste du drame. On n'y trouve que des mots sonnans, une mythologie obscure, mais très-peu d'idées poétiques ou de réflexions raisonnables.

Dans le sixième acte on continue à décrire : Savana et Souka, deux émissaires de Râvana, décrivent à son ministre Mâlyavân la manière dont le pont sur la mer a été formé, et l'approche de l'armée de Râma. Ils augurent mal pour leur cause de cette célérité de Râma, parce que, comme le dit Mâlyavân :

« L'activité d'un assaillant est toujours la meilleure garantie du succès. »

Des voix annoncent derrière la scène que Coumbhakarna et Méghanâda sont sortis pour combattre. Mâlyavân leur souhaite du bonheur dans une phrase digne d'un oracle :

« Puissiez-vous vaincre, Râma et Lakchmana, Coumbhakarna et Méghanâda ! »

Par le moyen de cette invention grossière de voix parlant derrière le théâtre, on apprend la mort de Coumbhakarna et de Méghanâda, et le départ de Râma pour le champ de bataille. Mâlyavân se détermine à le suivre.

Digitized by Google

« Hâtons-nous de rejoindre Râvana ; c'est la seule ressource qui me reste d'aller, pélerin guerrier, expier le péché de la vieillesse, et résigner, sous le fer, une vie maintenant inutile à mon souverain. »

Le reste de l'acte est une description lâche et prolixe du dernier combat et de la défaite de Râvana : elle se trouve délayée dans un dialogue entre deux vidyâdharas, d'un style extravagant et affecté. Il y a plusieurs pages d'un ennui tellement fatigant, d'une construction tellement difficile, qu'il est presque impossible de les lire : rien n'y saurait payer la peine qu'on prendrait à en saisir le sens.

Le septième et dernier acte ressemble au dernier du *Mahâvîra tcharitra* : on décrit le retour de Râma dans Ayodhyâ, sa capitale, avec son épouse et son frère, accompagné de Vibhîchana et de Sougrîva : ils sont portés sur le char céleste de Couvéra. C'est un acte tout descriptif, aussi peu dramatique que l'acte qui lui ressemble dans le *Mahâvîra tcharitra* : mais il n'est point animé par ces beautés pittoresques qui rachètent dans celui-ci le manque d'action. Il est aussi infiniment plus prolixe, et, dans la même proportion, plus ennuyeux. La route que suivent les voyageurs est modifiée d'une manière très-malheureuse. Dans le *Mahâvîra tcharitra*, ils passent sur le Dakchina, par l'Aryavartta ou l'Inde proprement dite, jusqu'aux montagnes de neige, et reviennent ensuite à Ayodhyâ. Mourâri les conduit du pont de Râma dans les régions supérieures, d'où ils décrivent les différentes parties de la montagne sainte et mythologique de Soumérou ; ils visitent Tchandraloka, ou le monde de la lune, et, pour cette seule digression absurde, l'auteur déploie une érudition, en fait de légende, fort obscure et fort recherchée. Les détails mythologiques sur le Soumérou, le Kêlâsa et le Tchandraloka, occupent plusieurs centaines de vers. Le poète ensuite descend à la vue de la terre, et commence sa

Digitized by Google

description du globe par Sinhalâ ou Ceylan, distinguant, comme tous les écrivains indiens modernes, cette île de Lankâ. La raison en est claire, particulièrement dans un écrivain du midi de l'Inde ; Sinhalâ ou Ceylan étant trop bien connue pour être le séjour de personnages légendaires, tels que Vibhîchana et ses Râkchasas, qu'on suppose toujours vivans. De Sinhalâ nous suivons une route assez raisonnable, décrite avec plus de détails que dans le *Mahâvîra tcharitra*. Les endroits nommés sont les monts Malayas, la forêt et le mont Prasravana, le Godâvarî, le mont Mâlyâvan, Coundinipoura, dans le pays de Mahârâchtra ; le temple de Bhîmeswara, la ville de Cânt-chî, Oudjayanî et le temple de Mahâcâla ; Mahichmati, la capitalè du Tchédi, l'Yamounâ et le Gange ; Varânasî, Mithilâ ou Tirhut, et Tchampa, près de Bhagalpour. Les voyageurs ensuite se dirigent vers l'ouest sur Prayâga, et l'Antarvédî ou Doab ; puis ils reviennent à l'est, et s'arrêtent à Ayodhyâ. Le prêtre Vasichtha et les frères de Râma attendent son arrivée. Il est couronné, et la pièce est finie.

Nous en avons assez dit pour donner une idée correcte de ce que peut être l'*Anargha Râghava*. Comme drame, il n'a point de mérite ; il n'y a ni caractère, ni action, ni situation, ni intérêt. Comme poème, il offre parfois des pensées poétiques, mais fort rares, et perdues dans des pages pleines d'insipides lieux communs, de jolis jeux de mots, d'extravagances hyperboliques et de mythologie obscure. Cependant ce drame est plus estimé en général des Pandits de l'âge présent que les compositions vraiment poétiques de Bhavabhoûti et de Câlidâsa. La corruption du goût et l'abjection des pensées, qui dominent parmi eux, expliquent suffisamment cette injuste préférence. Les Indiens de nos jours sont peu en état d'apprécier la pureté dans la pensée, la délicatesse dans le sentiment, ou l'éclat dans l'imagination. Ils ne s'inquiètent point des idées, et bornent leur critique au style d'un auteur. La diction de Mou-

Digitized by Google

râri est sans doute aussi loin de la saine raison que ses conceptions, mais elle a son mérite. Comme modèle de composition savamment élaborée, cet ouvrage n'a rien qui lui soit supérieur. La combinaison difficile et harmonieuse des mots prouve un travail prodigieux et une connaissance merveilleuse de la langue sanscrite. Une conséquence de cette rare qualité est le défaut de clarté, et, sans une étude attentive, sans une science de routine, il est peu probable que l'*Anargha Râghava* puisse être compris facilement.

Outre la célébrité que Mourâri Misra doit à son style poli, l'auteur du *Siddhânta Cômoudi* lui a fait une assez grande réputation. Quand il insiste largement sur les formes et combinaisons grammaticales non usitées, Bhattodji Dîkchita a fréquemment recours à l'*Anargha Râghava*, pour les exemples des règles qu'il expose.

Le style de ce drame prouve suffisamment qu'il est moderne. Il n'est pas possible cependant de fixer l'époque de sa composition d'une manière précise. Il a sans doute précédé le *Siddhânta Cômoudi*, ouvrage qui a déjà deux siècles. Il est postérieur au tems où des fêtes publiques furent instituées à Cuttack, en l'honneur de Djagannâtha, ayant été représenté dans le *Pourouchottama yâtrâ*. Cependant, comme le choix du héros de la pièce est Râma, et qu'on n'y fait aucune allusion à Crichna ou à Râdhâ, on peut croire qu'elle a été composée avant l'enthousiasme excité en faveur de ces deux dernières divinités, par le visionnaire Bengali Tchêtanya, à la fin du quinzième siècle, et qui a toujours de l'influence sur le culte dominant de Cuttack. Le mauvais goût déployé dans cet ouvrage ne nous permet pas de le reporter plus haut, et il est probablement une production du treizième ou du quatorzième siècle.

Il y a deux commentaires de ce drame : l'un est court et sans nom ; l'autre est long à satiété : il est de Srî Routchî Mahopâdhyâya. Il a été composé par l'ordre du roi

Digitized by Google

Bhêrava déva, fils de Narasinha déva. La contrée gouvernée par ce prince n'est pas nommée. Si c'est Orissa, comme c'est probable, ce commentaire doit être un ouvrage de la fin du treizième siècle ou du commencement du quatorzième, Narasinha déva, roi d'Orissa, étant monté sur le trône en 1236.

Digitized by Google

IX.

SARADA TILAKA,

PIÈCE EN UN ACTE.

Cette pièce est de la classe de celles qu'on appelle *Bhâna* : c'est un monologue en un acte, quoique d'une longueur assez considérable. Rasicasékhara, homme de mœurs très-libres, dépeint différens individus qu'il rencontre dans les rues de Colâhalapoura, au moment de la fête du printems. La plus grande partie de la pièce est en description ; mais il s'y trouve aussi une espèce de dialogue, dans lequel Rasicasékhara, s'adressant à quelques personnes qu'il nomme, ajoute ces mots : Que dis-tu? et répète alors lui-même la réponse. Il interroge principalement des femmes et des gens de cour, et le dialogue, en général, ne saurait supporter la traduction. Plusieurs fois il paraîtrait que les hommes se montrent quelques instans et parlent eux-mêmes : mais il n'y a pas d'indication théâtrale pour l'entrée ou la sortie. Il est possible, cependant, que le tout fût joué par un seul acteur, qui, variant sa voix et son costume, remplît les différens rôles : tour de force ordinaire aux *Bhanrs* indiens, ou baladins et comédiens de nos jours, qui s'en acquittent passablement, mais sans atteindre à la perfection des artistes en ce genre que produit l'Europe.

Le plus grand nombre des personnes décrites dans cette pièce, sont des femmes ; voici quelques-uns des portraits les plus remarquables, tracés par Rasicasékhara, qui, en ce moment, est censé s'adresser à un camarade.

Digitized by Google

« Jette les yeux de ce côté : vois s'avancer ces jeunes filles de Concana, à l'œil charmant comme le lotus. Leurs tailles délicates, ornées de grelots retentissans, leurs attraits enchanteurs séduisent tous les yeux ; elles lancent dans les cœurs les traits puissans de Câmadéva.

Voici la beauté du Gourdjara, parée de la fleur d'une jeunesse éternelle. Ses yeux ressemblent à ceux du tchacora (1), son teint a la couleur jaune du rotchana (2), et sa voix est flexible comme celle du perroquet. Elle porte à ses pieds des anneaux d'argent, à ses oreilles de larges boucles ornées de perles, et son corset est fermé sur sa taille avec des pierreries.

Avec majesté marche la noble dame du Mahârâchtra : son front est marqué de safran, ses pieds serrés de chaînes d'argent ; elle porte un voile coloré, et une ceinture presse son corps.

Voici venir la demoiselle du Népâla, dont les cheveux sont plus noirs que l'abeille, dont le sein est parfumé de musc, et le front marqué d'une tache plus brillante que la nouvelle lune.

Vois cette jeune fille du Pândya, dont le visage a l'éclat du lotus. Elle porte, dans ses mains, l'offrande sacrée : sa personne est ornée de perles, et son sein exhale le parfum du sandal.

J'aperçois une femme du pays de Tchola : ses joues sont teintes de safran, et sur sa robe sont brodés des boutons de lotus.

Contemple ces beautés du Dravira ; il y a, entre leurs attraits et ceux des autres femmes, la différence

---

(1) C'est la perdrix.

(2) C'est un fard jaune, appelé communément *gorotchana*, et qu'on suppose formé de la bile de la vache. Suivant quelques auteurs, on le trouve dans la tête de cet animal, et on s'en sert comme remède en médecine, comme couleur et comme parfum.

Digitized by Google

qui existe entre la lumière de la lune éclairant les demeures joyeuses de la jeunesse et la lampe dont les feux sont réfléchis dans le vase rempli d'eau (1).

Remarque les formes aimables des demoiselles du Carnâta, dont le front est marqué d'une tache de musc, et teint de safran; dont les oreilles sont ornées d'anneaux d'or, et dont le sein voluptueux attire le cœur des hommes.

Regarde cette femme d'Andhra, dont l'oreille gracieuse est parée d'un rouleau d'or; à son nez est attaché un anneau, orné de perles, qui descend jusque sur sa poitrine, et son sein est couvert d'un voile de la couleur du safran.

Voici la beauté dévouée au culte de Siva : son front porte la double ligne de la teinture de cendres, et, de son nez, tombe la chaîne formée de coquillages. Ses douces lèvres sont rougies par le bétel, et les boucles de ses cheveux sont du jais le plus noir.

De cet autre côté s'avance la jeune fille consacrée à Vichnou. Un croissant est tracé sur son front avec la teinture de safran : les tresses de sa chevelure se jouent le long de son cou; ses yeux sont beaux comme la fleur du lotus. »

Les personnages qui sont ensuite décrits sont religieux : l'auteur ne semble pas, en général, avoir un grand respect pour la piété. C'est ce qui est prouvé, non-seulement par ses portraits, mais encore par une ou deux anecdotes piquantes, rapportées dans la pièce et qui ont pour héros quelque saint mendiant.

« Eh! quelles sont ces personnes? Je le vois. C'est un Djangama couvert de cendres, portant ses cheveux re-

(1) La phrase anglaise me paraît ici un peu louche.

Digitized by Google

levés en une seule touffe : le symbole de Siva est autour de son cou ; il a des souliers à ses pieds, et dans sa main est une moitié de crâne. Cet autre, c'est un Vêchnava : son front est empreint d'une ligne droite ; il porte un arc décoré de sonnettes et de plumes de paon, et à son côté pend une besace.

J'aperçois les lecteurs de Pourânas, portant sous leurs bras les volumes sacrés, enveloppés dans la pièce de drap qu'ils étendent pour s'asseoir. Ils ont des rosaires dans leurs mains, et leur front est marqué de sandal.

De cet autre côté s'avancent les superbes Yatis, dont l'habillement a pris la couleur de l'ocre ; ils portent des bâtons de bambou : simplement couverts du vêtement inférieur, ils développent avec arrogance leurs fausses doctrines.

Mais voici l'hypocrisie en personne, les Yogis, qui, pour tromper le peuple, comptent les grains de leurs rosaires, et couvrent leurs corps des cendres de bouse brûlée. Ils laissent croître leurs barbes ; leurs vêtemens sont teints avec l'ocre ; sous leurs bras est leur besace, et, pour surtout, ils ont une peau d'antilope noire... »

La description qui suit est l'une des plus soignées.

« J'aperçois le psylle, avec son serpent et son singe. Sur sa tête, il porte une touffe de plumes de paon ; autour d'un de ses bras est roulée une liane, l'autre bras est orné d'un bracelet de coquilles. Ses cheveux, relevés en une seule touffe, sont suspendus en casque sur son front, tandis qu'au dessous, de l'une à l'autre oreille, s'étend, sur son front, une simple ligne de cendres. Il répète la prière à Garouda, et, pensant à son maître spirituel, il ouvre avec précaution son panier, et en tire le reptile qu'il excite doucement. Tandis que le psylle, frappant son genou d'une main, avec l'autre joue

Digitized by Google

de la flûte, le serpent lève lentement la tête, et déploie son chaperon. Le singe, alors, se jette sur le serpent, le tire avec ses dents, et se met à l'abri de la fureur avec laquelle il lance son poison. Étonnantes sont les œuvres de Brahmâ! et cependant est-il surprenant de voir des hommes dompter des animaux venimeux, quand des femmes domptent les hommes? ».

Dans l'original, il y a un jeu de mots fondé sur l'expression *bhoudjanga*, qui signifie un galant ou un serpent.

Excepté un petit nombre de pareils essais insignifians, il n'y a que peu d'esprit ou de satire dans l'ouvrage, encore moins de poésie, si ce n'est celle qui est purement de métier. Le style est péniblement travaillé, obscur et rempli de vaines beautés de mots, souvent embarrassé par la rime. C'est là une preuve suffisante de sa date comparativement moderne : cette preuve se déduit encore des allusions qu'on y trouve aux Djangamas et aux Vêchnavas, qui, d'après la description qu'on en fait, sont des sectaires de ces derniers siècles. Cette composition ne peut pas être plus ancienne que le douzième siècle, et, probablement, ne lui est pas postérieure. L'auteur est nommé Sancara : ce ne doit pas être le réformateur religieux qui porte ce nom. C'est peut-être le Sancara Cavi mentionné dans le *Sârngadhara paddhati*. Suivant l'original, il était natif de Bénarès, mais la pièce, y est-il dit, a été représentée à Colâhalapoura. *Colahâla* signifie proprement *tumulte* : la cité n'a probablement qu'une existence allégorique, et n'est qu'un théâtre imaginaire des scènes décrites dans la pièce.

Digitized by Google

X.

YAYATI TCHARITRA,

OU

L'HISTOIRE D'YAYATI.

DRAME EN SEPT ACTES.

Ce drame est de Roudra déva. Il fut joué, pour la première fois, à la fête du printems : mais on ne sait dans quelle ville, et on ne trouve nulle part ailleurs le nom de l'auteur. Il n'est pas vraisemblable que ce soit le même que Roudra Bhatta, qui a fait le *Sringâra tilaka*, et qui se trouve au nombre des auteurs cités dans le *Sârngadhara paddhati*. Un prince, nommé Roudra déva, est hautement loué pour sa libéralité dans quelques-uns des exemples apportés par Apyâya Dîkchita, dans son *Couvalayânanda*. Apyâya florissait sous le règne de Crichna déva, roi de Vidjayanagara, vers l'an de notre ère 1526 ; et Roudra déva pourrait bien être Pratâpa Roudra déva, souverain de Télingana, au commencement du quatorzième siècle. Il y a aussi un Roudra, auteur vrai ou supposé d'un vocabulaire dont la date paraît être la même, vers le treizième ou quatorzième siècle. L'*Yayâti tcharitra* n'est pas cité par les auteurs qui ont écrit sur l'art dramatique, et M. Wilson n'a pu trouver qu'une copie de cette pièce, tellement défectueuse qu'elle en est presque inintelligible. Autant qu'il est possible de juger de l'intrigue de ce drame, elle a rapport aux amours d'Yayâti et de

Digitized by Google

Sarmichthâ, se terminant par l'union des deux amans et la réconciliation du prince avec son autre épouse Dévayânî. Voici l'histoire, telle qu'elle est dans la première section du *Mahâbhârata* et dans plusieurs *Pourânas*.

Sarmichthâ était fille de Vrichaparwâ, roi des Dêtyas, et Dévayânî, fille de Soucra, régent de la planète que nous appelons Vénus, et maître spirituel de la race dêtya. Dévayânî, ayant encouru la disgrâce de Sarmichthâ, fut, par elle, jetée dans un puits, où elle fut trouvée par Yayâti, fils de Nahoucha. Dévayânî, de retour auprès de son père, excita son courroux contre Vrichaparwâ, qui, pour apaiser Soucra, consentit à donner sa fille à Dévayânî, comme son esclave, avec mille autres femmes. Dévayânî épousa le roi Yayâti. Au moment du mariage, Soucra fit promettre au roi que Sarmichthâ ne deviendrait jamais sa femme. Quelque tems après, Yayâti, l'ayant rencontrée, en devint amoureux et l'épousa secrètement. Yayâti avait eu deux fils de Dévayânî, et trois de Sarmichthâ : à la fin, cette seconde union fut découverte par Dévayânî, qui en fut irritée aussi bien que son père. Le roi fut puni d'avoir violé sa promesse, par une vieillesse prématurée, d'après une imprécation prononcée contre lui par Soucra. Cependant on lui permit de transférer ses infirmités à celui qui consentirait à les prendre. Yayâti eut recours à ses fils, dont le plus jeune, Pourou, voulut bien se charger du fardeau de sa vieillesse. Plus tard, Yayâti reprit sa décrépitude, et laissa l'empire du monde à Pourou, pour le récompenser de sa piété filiale. Tous les fils d'Yayâti furent les fondateurs de races illustres. Yadou donna naissance aux Yâdavas ; Tourvasou aux Yavanas ; Drouhya fut l'ancêtre des Bhodjas et Anou des Mlétchhas. Les Pôravas descendaient de Pourou ; c'est de cette ligne que sortaient les Côravas et les Pândavas.

Digitized by Google

XI.

DOUTANGADA,

ou

LE MESSAGE D'ANGADA.

Cette pièce est qualifiée de *Tchhâyanâtaka*, ombre ou esquisse d'un drame. Le sujet est pris du *Râmâyana*. Elle ne consiste qu'en quatre scènes. Dans la première, Angada, fils de Bâli, est envoyé pour redemander Sîtâ. Dans la seconde, il exécute sa mission, et, à son départ, Râvana sort pour le combat. Alors deux Gandharbas entrent, et, en peu de mots, annoncent que Râvana est tué : là dessus, Râma arrive en triomphe. Cette composition était peut-être destinée à amener le spectacle d'une bataille et d'une procession : il est difficile d'expliquer autrement quel était l'objet de son extrême concision. Cette pièce, dit-on, a été écrite pour l'*yâtrâ* de Coumârapâla déva, par le poète Soubhata, d'après l'ordre de Tribhouvanapâla déva.

Digitized by Google

XII.

MRIGANCALÉKHA,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

Cette pièce est de la classe de celles qu'on appelle *Nâtikâ*. Elle est de Viswanâtha, fils de Trimalla déva, natif des bords du Godâvarî, mais résidant à Bénarès, où la pièce fut représentée à l'*yâtrâ*, ou fête de Viswéswara, forme sous laquelle Siva est particulièrement honoré dans cette ville.

Mrigâncalékhâ est la fille du roi de Câmaroûpa ou Asam : Carpoûratilaka, roi de Calinga, l'a aperçue dans une partie de chasse, et tous deux se sont épris l'un pour l'autre d'un amour mutuel. L'obstacle à leur union vient d'un mauvais génie, nommé Sankhapâla, qui aime également la jeune princesse. Pour lutter contre sa puissance surnaturelle, le ministre du roi de Calinga, qui seul connaît cette circonstance, invite à venir au palais un magicien bienfaisant, Siddhayogini, et Mrigâncalékhâ y est aussi installée comme amie de la reine Vilâsavatî. Malgré ces précautions, elle est enlevée par Sankhapâla et transportée au temple de Câlî. Le roi, désolé et errant au-delà des limites de son jardin, arrive dans ce même lieu; il la sauve et tue Sankhapâla. Il est alors uni à Mrigâncalékhâ, en présence de son père et de sa mère, et avec le consentement de la reine. Avant la fin de la cérémonie, le frère de Sankhapâla arrive, pour le venger, sous la forme d'un éléphant sauvage. Le roi le combat et le tue.

Digitized by Google

L'auteur de cette pièce doit beaucoup à ses prédécesseurs pour la fable, les incidens et les pensées. L'union du roi et de Mrigâncalékha est formée par les menées secrètes du ministre Ratnatchoûra, parce que l'empire du monde est promis à l'époux de cette princesse. Cette circonstance est prise de *Ratnâvalî*. La situation de Mrigâncalékhâ, transportée au temple de Câlî et sauvée par le roi, est empruntée à *Málatí et Mádhava*. Le temple, l'apparition des fantômes, sont décrits précisément de la même manière; mais avec un talent bien inférieur. Dans les courses que fait le roi, au moment de son accès d'égarement amoureux, il passe au milieu d'une forêt, et demande à différens animaux s'ils ont vu sa maîtresse; et c'est un passage évidemment copié du quatrième acte de *Vicrama et Ourvasî*. Nous ne pouvons donc pas accorder à l'auteur le mérite de l'originalité : il n'a pas même su mettre en œuvre ses matériaux; mais il a délayé les incidens qu'il a empruntés, au milieu d'une description prolixe et fastidieuse du lever et du coucher du soleil et de la lune, et de l'heureuse influence des saisons. La diction est polie, mais dans le style moderne; elle est plus châtiée qu'élégante. Il est clair que cette composition est comparativement récente, mais il n'est rien qui puisse servir à en déterminer la date avec précision.

Digitized by Google

XIII.

VIDAGHDA MADHAVA,

OU

LES AMOURS DE CRICHNA.

DRAME EN SEPT ACTES.

Le sujet de cette pièce est tiré du *Bhâgavata ;* on y peint les amours de Crichna et de Râdhâ. Ce ne sont que les chants de Djayadéva mis sous la forme de drame.

On peut aisément supposer que les querelles jalouses de deux amans ne suffisent pas pour remplir une pièce de cette longueur. Aussi le *Vidaghda Mâdhava* a peu d'action : ce n'est qu'un dialogue qui ne mène à rien, et des descriptions peu intéressantes. On a essayé d'y jeter quelque variété par l'introduction de Tchandrâvalî, nymphe du Vrindâvana, amoureuse de Crichna ; elle représente Pôrnamâsî, c'est-à-dire la lune arrivée au jour où elle est dans son plein. Ce personnage allégorique s'intéresse à l'union de Crichna et de Râdhâ. La pièce est aussi, dans ses différentes parties, supposée avoir rapport aux diverses saisons de l'année, où surviennent les principales fêtes en l'honneur de Crichna : savoir, la fête du printems, dans le mois de Tchêtra ou de Vêsakha ; celle de la naissance de Crichna, dans le mois de Srâvana, ou au moment des pluies ; et le *Râsayâtrâ,* ou la danse de Crichna avec les *Gopis,* en automne.

Le défaut d'action dramatique n'est pas racheté par le

Digitized by Google

mérite littéraire de la composition. Il y a peu de poésie dans les pensées; le style, sans être dépourvu de mélodie, n'offre pas cependant une harmonie bien remarquable; et comme le plus grand nombre des personnages sont des femmes, il en résulte que la partie la plus considérable de la pièce est en prâcrit. L'ouvrage n'est pas fort estimé des Indiens, si l'on excepte une secte particulière, les Vêchnavas, qui ont suivi les principes de Tchêtanya. Cette pièce est recommandable pour eux, non-seulement sous le rapport du sujet, mais encore parce que c'est l'ouvrage de Roûpa, l'un des premiers disciples de leur fondateur, comme aussi l'un des docteurs de leur secte. Son nom ne paraît pas dans le manuscrit de l'ouvrage, et le prologue présente une singularité : le *soutradhâra* fait le rôle de l'auteur lui-même. Cependant le commentaire et la tradition des Vêchnavas ne permettent pas de douter que Roûpa ne soit l'auteur de ce drame : le fait est de plus établi par la date de l'ouvrage, qui, dans le manuscrit, est donnée pour l'année de Vicramâditya 1589, qui correspond à l'année de notre ère 1533 (1). Il est certain que Roûpa florissait à cette époque.

(1) L'ère de Vicramâditya précède l'ère chrétienne de cinquante-six ans.

Digitized by Google

XIV.

ABHIRAMA MANI,

DRAME EN SEPT ACTES.

C'est encore un drame sur l'histoire de Râma. L'action est à peu près la même que dans le *Mahâvîra Tcharitra* et le *Mourâri Nâtaka*. Cette pièce, comme le dernier de ces deux ouvrages, a été jouée à Djagannâtha, à la fête de Pourouchottama ou Vichnou. L'auteur est nommé Soundara Misra; on n'a pas sur lui d'autres renseignemens. De deux copies que M. Wilson a consultées, l'une est datée de l'année 1521 de l'ère Sâca, c'est-à-dire de 1597 (1), année de notre ère. L'ouvrage a peu de mérite dramatique; il y a quelque talent littéraire.

(1) Ceci est une faute d'impression sur l'édition anglaise. L'ère Sâca est postérieure à notre ère de soixante-dix-huit ans. Lisez 1599.

Digitized by Google

XV.

MADHOURANIROUDDHA,

DRAME EN HUIT ACTES.

Ce drame a pour sujet les secrètes amours d'Ouchâ, fille de l'Asoura Bâna, et d'Anirouddha, petit-fils de Crichna, la défaite et la mort de Bâna tué par ce dieu (1).

Dans le premier acte, Nârada apprend à Crichna et à Bala-râma, que le pouvoir d'Indra est encore menacé par les mauvais génies, et spécialement par Bâna, qui s'est attiré la faveur particulière de Siva, et que, par cette raison, il n'est pas aisé de vaincre. A la fin de la conférence, Nârada se rend à Sonapoura, capitale des mauvais génies, pour essayer d'affaiblir l'amitié qui existe entre Bâna et Siva, tandis que Crichna et son frère attendent le résultat de cette intrigue.

On apprend, dans le second acte, par une conversation entre Djayâ et Virabhadra, attachés au service de Pârvatî et de Siva, que l'excessive arrogance de Bâna, impatient de se mesurer avec Vichnou, avait offensé Siva, qui était parti pour retourner au Kêlâsa, après avoir annoncé à Bâna que son impatience serait satisfaite, et qu'il serait averti par la chute de sa bannière. Pârvatî est aussi partie pour le Kêlâsa, en disant à Ouchâ qu'elle verrait bientôt l'époux qui lui était destiné. Ouchâ et Tchitralékhâ paraissent ensuite sur

(1) Cette histoire est fort détaillée dans l'*Harivansa*, dont l'auteur de la version française de ces drames se propose de donner bientôt une traduction complète.

Digitized by Google

la scène ; et, dans la conversation qu'elles ont ensemble, la première exprime le désir qu'a excité en elle la promesse faite par la déesse.

Aniroudha et son ami Bacoulânka, dans le troisième acte, instruisent l'assemblée de l'amour violent que le premier a conçu pour une jeune beauté qu'il a vue en songe, et qu'il désespère de découvrir. En ce moment, Nârada vient lui prêter son secours, et lui apprend qu'elle est fille de Bâna. Aussitôt Aniroudha se détermine à se rendre dans la capitale de Bâna, et veut d'abord, par ses pénitences, se rendre propice Djwâlâmoukhî, afin d'obtenir les moyens d'entrer dans une ville entourée d'une muraille de flamme perpétuelle.

Le quatrième acte n'est qu'une conversation entre Bâna, son ministre et sa femme. La bannière est tombée, et ils l'engagent à se rendre Siva propice, afin de détourner ce funeste présage ; mais il refuse.

Dans le cinquième acte, Aniroudha se rend au sanctuaire de Djwâlâmoukhî ; et, sur le point de s'offrir lui-même en sacrifice, il en est empêché par la déesse, et reçoit d'elle le pouvoir de passer à travers le feu. Djwâlâmoukhî est une forme de Dourgâ, adorée partout où des flammes sortent de terre, ou que des jets de vapeurs sulfureuses s'élancent dans les airs. Une place célèbre sous ce rapport existe dans l'Inde, près de Nadoun, et il paraît que c'est là le sanctuaire désigné par l'auteur, d'après la direction que prend Bhringi, serviteur de Dourgâ, qui précède Aniroudha pour préparer la déesse à lui accorder sa demande. Il voyage dans un char aérien, et nomme les contrées d'Orissa, de Banga, de Vidarbha, d'Ayodhyâ, de Prayâga, d'Hastinapoura ou Déhli, et de Couroudjangala ou Tahneser : de là il se rend à Djwâlâmoukhî. La visite d'Aniroudha à la déesse a quelque chose d'extraordinaire dans une composition dramatique : elle caractérise une forme de culte qui a prévalu dans l'Inde, il y a quelques

Digitized by Google

siècles : c'est celle du rituel prescrit par les *Tantras*. Dans sa description du sanctuaire, et pour les ébats des fantômes qui l'environnent, l'auteur a imité *Mâlatî et Mâdhava*.

Ouchâ et Tchitralékhâ, dans l'acte suivant, reçoivent une visite de Nârada. En leur présence, celui-ci déploie une peinture qui contient les portraits de tous les principaux personnages qui sont dans le Swarga, ou paradis, dans le Pâtâla, ou l'enfer, et sur la terre, c'est-à-dire Indra et les autres dieux, Sécha, Takchaka et les Nâgas, et différens princes, tels que les rois de Magadha, de Mathourâ, d'Avantî, de Madrâ, de Mahichmatî et de Vidarbha, Youdhichthira, Crichna, Baladéva, Pradyoumna, et enfin Anirouddha, qu'Ouchâ reconnaît pour celui qu'elle a vu en songe, et dont elle est éprise. Nârada envoie Tchitralékhâ à Dwârâvatî, pour inviter Anirouddha à venir ; il lui donne les moyens de faire ce voyage, tandis qu'il reste lui-même pour garder Ouchâ. Celle-ci descend au jardin, où elle attend l'arrivée de son amant.

Le septième acte nous montre Anirouddha et Tchitralékhâ arrivant à Sonapoura, et le premier est uni à sa maîtresse.

Le huitième décrit la manière dont Bâna découvre Anirouddha, et le combat qui en résulte. Cette description se trouve dans un dialogue entre Nârada et Pârvatî ; Crichna, Baladéva et Pradyoumna viennent au secours du jeune prince : Bâna se trouve en danger, quand Cârtikéya, Ganésa, Siva et Tchandî arrivent pour le protéger. L'auteur, qui est un siviste, donne l'avantage aux fils de Siva ; mais le *Vichnou Pourâna* et le *Bhâgavata* racontent l'histoire différemment ; les enfans de Siva y sont traités sévèrement. Cette légende, sans doute, avait pour fondement quelque lutte hostile entre les sectateurs de Siva et ceux de Vichnou. L'auteur dramatique est obligé d'admettre que, malgré la présence de ses alliés, Bâna a ses mille bras coupés, excepté quatre. Siva s'avance pour assister

Digitized by Google

son dévot serviteur : le combat s'engage entre les dieux, et Brahmâ descend pour les séparer. Ils s'embrassent, tandis que Pârvatî et Brahmâ exhortent Bâna à se soumettre. Les combattans arrivent alors sur la scène : Vichnou, c'est-à-dire Crichna, déclare qu'il est moins sensible aux blessures qu'il a reçues de Bâna, qu'au regret qu'il éprouve d'avoir osé lutter contre Siva. Celui-ci le console, en lui disant qu'il n'a fait que son devoir de guerrier, et que la valeur militaire est indépendante de tout motif d'amour ou de haine. Pârvatî amène Ouchâ ; sur sa demande et celle de Siva, Bâna donne sa fille à Anirouddha. Siva l'élève alors au rang d'un de ses officiers, sous le nom de Mahâcâla, et la pièce se termine par le souhait que forme Aniroûddha, pour que la renommée des vers du poète puisse durer aussi long-tems que le monde.

Le *Madhourâniroûddha* est l'ouvrage de Tchandrasékhara, fils de Gopinâtha, maître spirituel d'un prince qui est célébré pour les encouragemens qu'il a donnés aux lettres et ses victoires sur les Mletchhas. Son nom, est-il dit, est Vîra, avec l'épithète de Késari, synonyme de Sinha ; ce qui rend probable que ce prince est Vîra Sinha, roi de Bundelcund, qui florissait au commencement du dix-septième siècle. La pièce fut représentée à une fête en l'honneur de Siva, et l'auteur est un siviste décidé, quoiqu'il ait choisi un héros Vêchnava. C'est là tout ce que nous savons sur lui. Ce drame renferme trop de descriptions pour être une bonne pièce ; le style a beaucoup de mérite.

Digitized by Google

XVI.

CANSA BADHA,

OU

LA MORT DE CANSA.

DRAME EN SEPT ACTES.

Le sujet de ce drame est la mort de Cansa tué par Crichna.

Dans le premier acte, Cansa, roi de Mathourâ, alarmé par une voix du ciel qui lui annonce que le fils de sa sœur, prédestiné pour lui donner la mort, a échappé malgré les précautions prises contre lui, délibère avec son ministre sur ce qu'il doit faire. D'après son avis, il ordonne d'arrêter et de tuer tous les brahmanes et les religieux, et de faire cesser toute cérémonie pieuse.

Dans le second acte, le Mouni Garga raconte à Tâladjangha, émissaire du ministre, les différens exploits de la jeunesse de Crichna : Tâladjangha lui-même est témoin de la mort de Kési, un de ces êtres infernaux qui ont en vain essayé de détruire l'enfant divin, excités par la connaissance anticipée qu'ils avaient du destin qui les attendait, quand il serait arrivé à l'âge de maturité.

Le troisième acte est occupé par un dialogue entre Acroûra et son écuyer. Le premier se rend à Gocoula, pour inviter Crichna à venir à Mathourâ.

Le quatrième acte commence par ce que l'auteur appelle un *Praṣtâvana* : c'est un dialogue d'introduction entre un homme qui porte un bâton, espèce d'officier de police, et un astrologue, au sujet du voyage d'Acroûra. Alors on

Digitized by Google

voit Bala-râma et Crichna; ils sont accompagnés de Soudâma et d'Âcroûra, ainsi que de Nanda et d'Yasodâ, leur père et leur mère nourriciers, qui prennent congé des enfans : ceux-ci ne parlent point; ils saluent les deux vieillards, reçoivent leur bénédiction, et se mettent en route. Nanda et Yasodâ expriment la douleur que leur cause la perte de leurs enfans, et quittent le théâtre : ensuite on revoit ces enfans poursuivant leur voyage; ils sont arrêtés par un envoyé de Râdhâ, circonstance qui détermine Crichna à passer quelque tems à Vrindâvana.

Le cinquième acte les mène à Mathourâ, dans le palais de Cansa, décrivant les événemens divers qui leur arrivent sur la route, comme on le rapporte dans le *Bhâgavata*, et autres ouvrages semblables.

La première partie du sixième acte consiste en un dialogue entre un *vétradhâra* et un *cochtapâla* (1), un officier de police et son chef, qui décrivent le combat des jeunes héros avec l'éléphant royal de Cansa : quand il est tué, ils se retirent pour faire place à Bala-râma et à Crichna, qui arrivent avec les deux lutteurs de Cansa, Tchânoûra et Mouchtika. Après une conversation entre eux, et quelques traits de leur esprit, les premiers interlocuteurs reprennent leur dialogue, et décrivent la défaite et la mort des deux athlètes. Ils sortent pour aller rapporter la chose à Cansa. La mort de ce prince termine le sixième acte, et elle y est, partie en action, partie en récit.

Le septième acte réunit les enfans à leurs parens mortels, Vasoudéva et Dévakî; et, pour consoler cette dernière de la mort de son frère, Crichna donne à son père Ougraséna la souveraineté de Mathourâ.

Ce drame n'est autre chose que la mise en scène de la dixième section du *Bhâgavata pourâna*, qui raconte l'his-

(1) Un cochtapâla doit être un inspecteur des vivres, des greniers publics.

Digitized by Google

toire des premières années de Crichna, dernière incarnation de Vichnou. Il est de fait que c'est à peu près le même ouvrage, présenté sous la forme dialoguée : ce sont principalement des récits et des descriptions. Il y a peu d'action, et ce qu'il y en a est disposé sans art et sans ensemble. La diction est bonne en général, quoique fort travaillée ; les mots composés y sont d'une longueur interminable, et reviennent fréquemment, ce qui est suffisant pour établir la date de cette pièce comparativement moderne. On peut déduire aussi la même conséquence des notions conjecturales que l'on tire du nom des personnes citées à l'occasion de cet ouvrage.

L'auteur est appelé Crichna Cavi, fils de Nrisinha ; il est aussi nommé Sécha Crichna Pândita : le premier de ces mots désigne une origine mahratte. Quant aux derniers mots, il y a un Crichna Pândita, de l'école de grammaire de Bénarès, auteur d'un commentaire sur le *Prakriya cómoudi*, dont l'abrégé, le *Tatwa tchandra*, fut complété par un de ses élèves, Djayanta, en 1687, ère de Vicramâditya (1631 de notre ère). Le patron de l'auteur, qui est en même tems la personne qui préside l'assemblée, est désigné comme le souverain de Govarddhana, fils de Toder, l'ornement de la race de Tandana ; son *gourou* est Girdhârinâtha. Ce dernier était petit-fils de Vallabha, fondateur des Gosains Gocoulasthas, qui florissait vers le commencement du seizième siècle, et Toder peut avoir été Toder Mal, ministre des finances d'Akbar. Le drame fut joué à une fête qui eut lieu à Bénarès en l'honneur de Viswésvara. Ainsi, il paraît probable qu'il a été composé il y a deux siècles, ou bien au commencement du dix-septième ; car Crichna Pândita, précepteur de Djayanta, pouvait être aisément contemporain d'un fils de Toder Mal, et d'un petit-fils de Vallabha Atchârya.

Digitized by Google

XVII.

PRADYOUMNA VIDJAYA,

OU

LA VICTOIRE DE PRADYOUMNA.

DRAME EN SEPT ACTES.

Le sujet de ce drame est la victoire de Pradyoumna, fils de Crichna, sur Vadjranâbha, souverain des Dêtyas. La fable en est prise avec une fidélité servile de l'*Harivansa* (1), dernière section du *Mahâbhârata* : les faits qu'on y raconte sont ici rapportés sous la forme de drame, sans addition comme sans omission.

Les personnages principaux, dans la pièce comme dans le poème, sont des demi-dieux, des génies ennemis du ciel, les Yâdavas, ou parens de Crichna, et son fils. Dans les deux ouvrages, on voit paraître ces oiseaux, appelés Hansa ou Hansi, qui inspirent à Prabhâvatî, fille de Vadjranâbha, et à Pradyoumna, un amour mutuel avant même qu'ils se soient vus, et qui contribuent à leur union secrète. L'introduction de pareils acteurs sur la scène n'était pas plus extraordinaire, peut-être même moins étrange que les oiseaux et les guêpes d'Aristophane, ou l'Io d'Eschyle, qui, comme le dialogue le prouve, étaient habillés en personnages.

(1) *V. les Monumens littéraires de l'Inde*, pag. 151. Cet épisode s'y trouve en entier, et forme un petit roman assez curieux.

Digitized by Google

Les entrevues secrètes des amans sont découvertes au père par Nârada. Pradyoumna est sur le point de devenir la victime de sa vengeance, quand Crichna et Baladéva, avec leur suite, arrivent pour le délivrer : un combat se livre, dans lequel Vadjranâbha est défait et tué. La bataille occupe tout le dernier acte, et est décrite par deux gandharbas, qui sont censés en être les témoins du haut de leurs chars, au milieu des airs. Les autres parties de la pièce sont en récits extrêmement étendus, dont le sujet est étranger à l'action, comme les guerres des dieux et de leurs ennemis, l'enlèvement de Rambhâ par Râvana, et la destruction de Câma par Siva. La suite des incidens est encore fréquemment interrompue par des descriptions soignées et ennuyeuses des heures du jour et des saisons de l'année, toujours dans le même style emprunté. La diction, quoique travaillée, n'est pas d'une beauté remarquable, et les pensées manquent d'imagination. L'ouvrage est d'un pandit et non d'un poète.

L'auteur du *Pradyoumna vidjaya* est nommé Sancara Dîkchita, fils de Bâla Crichna Dîkchita, fils de Doundhi râdja. La date de la composition de cet ouvrage est fixée à peu près vers le milieu du dernier siècle : il a été écrit pour être joué au couronnement de Sabha Sinha, roi de Panna, qui était fils de Hridaya Sinha, et petit-fils du célèbre Tchatra sal, roi de Bundelcund.

Digitized by Google

XVIII.

SRI DAMA TCHARITRA,

OU

L'HISTOIRE DE SRI DAMA.

DRAME EN CINQ ACTES.

C'est de la dixième section du *Bhâgavata* qu'est pris le sujet de ce drame; c'est l'histoire de Srîdâma, ou, comme on écrit plus communément, Soudâma, le compagnon de jeunesse, le camarade d'études de Crichna, élevé à une fortune soudaine et inattendue par la faveur de cette divinité, et pour récompense de son attachement. Cette fable, qui ne manque pas d'intérêt dans sa forme originale, avait plu à W. Jones, et elle forme une partie de son hymne à Lakchmî, déesse de la richesse et de la fortune.

Le début de la pièce est dans le style de nos anciennes moralités, et, dans le premier acte, la Pauvreté et la Folie viennent attaquer Srîdâma, qui n'est pas aimé de Lakchmî à cause de son attachement pour Saraswatî, ou, en d'autres termes, qui préfère l'instruction à des maisons et à des terres. Car la Fortune, est-il dit, ne daignera pas même jeter un coup-d'œil sur les hommes pieux et sages; mais, plus ils sont dévoués à la philosophie et à la vertu, plus aussi elle les évite. D'un autre côté, Crichna, ou Vichnou, emploie les mêmes agens pour sauver ceux que la Fortune a corrompus. La Folie, entrant dans leurs cœurs, pré-

Digitized by Google

pare les voies à la Pauvreté, et leurs ames, quand ils sont dans le malheur, se sèvrent des affections du monde, et deviennent dignes du ciel. Ces personnages allégoriques exécutent leur projet auprès de Srîdâma : ils viennent lui demander l'hospitalité, et sont accueillis dans sa demeure.

Dans le second acte, la femme de Srîdâma, Vasoumatî, qui a eu un songe heureux, lui conseille de se rendre auprès de Crichna pour voir si son opulent ami pourra rétablir sa fortune ruinée. Srîdâma prend une poignée de riz bouilli, sec et nétoyé, qu'il lui destine en présent

Au troisième acte, Srîdâma arrive au palais de Crichna, où il est reçu avec un grand respect par le dieu et ses deux épouses principales, Roukminî et Satyabhâmâ. La première lui lave les pieds, la seconde les essuie, et Crichna verse l'eau qui reste sur sa propre tête. Après avoir rappelé quelques-unes des circonstances des jours de leur jeunesse, quand ils étaient camarades d'études, Crichna conduit son ami dans le jardin, où ils restent jusqu'au coucher du soleil. Crichna, Srîdâma, le *vidoûchaka*, Gâlava, et le jardinier luttent à qui fera les descriptions les plus ennuyeuses des beautés du lieu, et des agrémens du soir. On vient les avertir que les reines et leur suite les attendent.

La plus grande partie de l'acte suivant est occupée par la représentation des jeux de Crichna au milieu de ses femmes; par les bouffonneries du *vidoûchaka*, partie en action, partie en récit. Srîdâma et Gâlava sont présens, et prennent part quelquefois au dialogue. Après avoir ainsi passé quelque tems, Srîdâma quitte son ami, et, quoique congédié avec le plus grand respect, il part aussi pauvre qu'il était venu. Il y pense en revenant, et se console par la réflexion que les richesses enivrent aussi bien que les liqueurs, et que l'affection de Crichna est une chose qu'on ne peut lui ôter : son disciple n'est pas aussi résigné, et lui rappelle que ce n'était pas pour de simples civilités que

Digitized by Google

sa femme lui avait conseillé ce voyage. En approchant de leur demeure, ils trouvent, au lieu de la misérable habitation de Srîdâma, une grande et superbe ville. Srîdâma s'afflige de la disparition de sa femme, quand il est apercu par un *cantchouki* ou chambellan qui l'invite, en s'appelant son serviteur, à entrer dans un palais magnifique. Srîdâma, pensant qu'il se moque de sa pauvreté, menace de le frapper s'il ne s'éloigne; mais le chambellan insiste, et lui dit que, pendant son absence, Crichna a converti sa cabane en une ville nommée, d'après lui, Srîdâmapoura, et dans laquelle se trouvent tous les objets d'utilité et de luxe. Après beaucoup de résistance, après une opiniâtre incrédulité, Srîdâma consent à entrer dans le palais.

Dans le dernier acte, Crichna vient faire une visite à son ami; il arrive dans un char aérien, accompagné de Satyabhâmâ et du *vidoûchaka*. Il devient l'objet de la reconnaissance de celui qu'il a jugé digne de ses bienfaits.

Il y a trop de description et trop peu d'action dans cette pièce pour constituer un bon drame; mais les pensées ont quelque vivacité, et le style beaucoup d'harmonie. C'est un ouvrage moderne, composé par Sâmarâdja Dîkchita, fils de Narahari Dîkchita, pour l'amusement d'Ananda Raya, petit prince du Bundelcund. Cette famille des Dîkchitas, race de brahmanes mahrattes, a continué de se livrer à ce goût dramatique jusqu'à ce jour, et c'est à un descendant de l'auteur de cette pièce que M. Wilson a dû le manuscrit du *Mritchtchakatî*, et des secours efficaces pour la traduction de cette pièce et de quelques autres de cette collection. Lalla Dîkchita est le seul brahmane qu'il ait rencontré véritablement instruit dans la littérature dramatique des Indiens.

Digitized by Google

XIX.

DHOURTTA NARTTAKA.

C'est une farce en un acte ou en deux *sandhis*, portions, par Sâmarâdja Dîkchita, l'auteur de la pièce précédente; elle a été composée pour être jouée à une fête en l'honneur de Vichnou. Le principal objet de cette pièce est de peindre le ridicule des religieux sivistes. Un d'eux, Mouréswara, est représenté comme amoureux d'une danseuse. Il avoue sa passion à ses deux disciples, après les avoir engagés au secret en leur faisant boire un peu d'eau de mer. Ceux-ci cherchent à le prévenir, et, déjoués par sa vigilance, ils lui suscitent une affaire et l'accusent devant le roi Pâpâtchara. Le prince trouve sa faute légère, et sur l'intercession des religieux ses confrères, qui ont un grand crédit dans le royaume, il lui permet de garder la demoiselle. La critique est dirigée contre ceux qui prennent un caractère religieux qui ne leur convient pas, et le confident du roi désigne Mouréswara comme un yavana ou un mahométan. La même idée se retrouve dans un dialogue de Mouréswara avec un de ses collègues en fait de direction spirituelle.

MOURÉSWARA, *montrant Pâpa.*

« Quel est cet homme?

CRICHNANANDA.

Mon bien-aimé disciple.

Digitized by Google

MOURÉSWARA.

Sa caste ?

CRICHNANANDA.

Tisserand.

MOURÉSWARA.

Quels autres disciples avez-vous encore ?

CRICHNANANDA.

J'en ai beaucoup. Mais qu'avez-vous besoin de le demander ? Regardez ces soûdras yavanas, ces potiers, ces tisserands, ces bouviers, ces marchands de liqueurs, ces courtisanes sans nombre. Ils sont soumis à mes leçons ; et, pour les faire obéir, je n'ai qu'à leur dire un mot à l'oreille. »

Cette pièce est de la même époque que la précédente. La diction en est fort soignée ; mais il y a peu d'imagination dans les pensées, peu de gaîté dans la composition. Cet ouvrage est toutefois recommandable comme exempt de cette grossière indécence qui dépare ordinairement les pièces de ce genre.

Digitized by Google

XX.

DHOURTTA SAMAGAMA.

Le seul manuscrit de cette pièce que M. Wilson ait trouvé était incomplet au commencement et à la fin, et par conséquent le nom de l'auteur est resté inconnu. C'est un ouvrage qui pèche contre l'élégance des mœurs, mais qui n'est pas dépourvu de gaîté. Un *djangama* ou mendiant d'une classe particulière, nommé Viswânagara, se dispute avec son disciple la possession d'une courtisane, Ananga-sénâ. Ils soumettent le sujet de leur contestation au brahmane Asadjdjâti Misra, qui fait métier de résoudre les points de droit difficiles, et qui arrête que la demoiselle restera sous sa protection, comme arbitre, jusqu'à ce qu'il puisse être décidé à qui elle appartient.

Digitized by Google

XXI.

HASYARNAVA,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Cette pièce est une satire trop grossièrement sévère de la licence des brahmanes qui prennent le caractère de religieux mendians. Elle critique aussi les encouragemens donnés au vice par les princes, la faiblesse des ministres et l'ignorance des médecins et des astrologues. Le roi Anayasindhou, se promenant dans sa capitale, regrette de trouver tout bouleversé, suivant lui : ce sont les tchandâlas et non les brahmanes qui font les souliers ; les femmes sont chastes, les maris constans ; on respecte l'homme respectable et non pas l'homme vil. Il s'arrête à la maison d'une courtisane où se rassemblent les autres personnages. C'est Viswâbhanda, sous l'habit d'un mendiant siviste ; Calahâncoura, son disciple, se disputant avec son maître pour la courtisane ; le médecin Vyâdhisindhou, qui guérit la colique en appliquant une aiguille brûlante au palais, et perce la pupille de l'œil pour rendre la vue ; le chef de police Sâdhouhinsaka, qui rapporte avec le plus grand plaisir que la ville est pleine de voleurs ; le commandant en chef Ranadjambouka, qui, après avoir mis son armure, a vaillamment coupé en deux une sang-sue, et l'astrologue Mahâyâtrika, qui, répondant à celui qui lui demande le tems propice pour un voyage, lui indique les heures et les positions d'étoiles, qui, suivant la croyance indienne, annoncent une mort prochaine. Le roi quitte cette réunion à la fin du premier acte. Le second est rempli par une dis-

Digitized by Google

pute entre le religieux mendiant et son disciple, qui s'en remettent à la décision d'un autre brahmane, nommé Mahânindaka, qui assure qu'il a composé les Vèdes et visité le *swarga* ou paradis, où il a traité avec mépris Vrihaspati et Brahmâ, et donné à Siva des coups de bâton. Ces détails donneront quelque idée de cette composition. Elle est l'ouvrage d'un pandit, nommé Djagaddîsa, et fut représentée à la fête du printems; mais on ne sait en quel endroit et à quelle époque. Le médecin, dans ses citations, nomme Bâgbhatta, écrivain en médecine, postérieur à ceux que l'on peut considérer comme les pères de la science, et qui est ainsi peut-être comparativement moderne. La classe de brahmanes à laquelle on y fait allusion est celle qu'on appelle *cóla*, *coulîna* ou *vâmâtchari*, ou la secte de la main gauche, dont les pratiques, considérées comme système, ne paraissent pas être d'une haute antiquité.

Digitized by Google

XXII.

COTOUKA SARVASWA.

C'est encore une farce (*prahasana*) en deux actes, dirigée spécialement, comme satire, contre les princes qui se livrent à l'oisiveté et aux plaisirs, et qui négligent de protéger les brahmanes. Le héros est Calivatsala, ou l'enfant de l'âge d'iniquité. Il est roi de Dharmanâsa, qui signifie destruction de la vertu, et il prend, pour directeur spirituel, Coucarmapantchânana, le Siva du vice. Satyâtchârya, brahmane pieux, arrivant de Vrindâvana, est traité, par le roi et ses courtisans, avec indignité, et il a la conversation suivante avec ses confrères qu'il trouve en prison.

SATYATCHARYA.

« Eh bien! respectables brahmanes, comment vont ici vos affaires?

LES BRAHMANES.

Autrefois on nous donnait des terres.

SATYATCHARYA.

Et maintenant?

LES BRAHMANES.

Ne savez-vous pas les coutumes de cette contrée? Si le dieu des richesses possédait ici des terres (ne produiraient-elles qu'un grain de blé), le roi, en trois jours, l'enverrait demander l'aumône, couvert de haillons, et le plat de bois à la main. Les qualités de notre souve-

Digitized by Google

rain sont : l'amour de l'injustice, la passion pour les femmes des autres, la prédilection pour le jus enivrant du bhangâ (1), l'estime pour les méchans, le dévouement au vice et la haine de la vertu.

SATYATCHARYA.

Vous avez raison. Que peuvent attendre ici les hommes vertueux ? Le roi est insensé, ses amis sont corrompus, son premier conseiller est un fripon, et son ministre un être méprisable.

LES BRAHMANES.

Les mœurs du peuple sont également dépravées. Ils sont vaillans pour opprimer, ingénieux à tromper, et n'ont de constance que dans leur mépris pour les gens de bien.

SATYATCHARYA.

Et les hommes de loi (*câyasthas*), comment sont-ils ?

LES BRAHMANES.

Ils amassent des revenus par tous les moyens, et sont vigilans pour punir et tourmenter ceux qui sont sages. On ne laisse pas même aux brahmanes la poussière qu'ils ont sur le corps : la poussière, accumulée sur leurs pieds, est réclamée par les câyasthas ! Que pouvons-nous dire de ce règne ? Le muet seul dit la vérité, le sourd entend la loi, les enfans de la femme stérile sont bien traités, l'aveugle voit observer les préceptes des saintes écritures.

SATYATCHARYA.

Pourquoi donc les hommes de mérite ne quittent-ils pas la contrée ?

(1) Bhangâ est le *chanvre*.

Digitized by Google

LES BRAHMANES.

Nos habitations ont été données à des courtisanes, nos terres à des ivrognes, et nous sommes détenus en prison pour ce que nos ancêtres ont dépensé.

SATYATCHARYA.

J'en ai assez entendu. C'est un péché que de communiquer avec les profanes. Puissiez-vous être plus heureux! »

Dans ce tableau, il y a de l'amertume : dans d'autres, il y a aussi de la gaîté, comme quand on rit aux dépens du général Samaradjamboûka, chacal de guerre, qui se vante de pouvoir fendre, avec son sabre; une motte de beurre, et qui tremble, dit-on, de la tête aux pieds à l'approche d'un moucheron. Il s'y trouve aussi quelques censures assez fortes des immoralités des *Pourânas*.

DHARMANALA.

« Que dit la loi ? Vous ne commettrez point d'adultère.

COUCARMAPANTCHANANA.

Langage de fous ! Suivons la loi comme les sages et les dieux eux-mêmes l'observaient; réglons-nous sur leur exemple, et non sur des commandemens, comme celui-là, qu'ils méprisaient. Indra trompa la femme de Gôtama; Tchandra enleva l'épouse de son *gourou*; Yama posséda celle de Pândou, sous la forme de son époux, et Mâdhava débaucha les femmes de tous les bergers de Vrindâvana. Ce sont ces fous de pandits, qui, se croyant sages, ont seuls décidé que c'était un péché.

DHARMANALA.

Mais, c'est-là le précepte des Richis. Quelle réponse faites-vous à cela ?

Digitized by Google

COUCARMAPANTCHANANA.

Ce sont des imposteurs que vos Richis. Devenus trop vieux pour goûter le plaisir, ils le proscrivaient, et, n'ayant plus de désirs, ils ont défendu aux autres les jouissances dont ils étaient incapables.

TOUS.

C'est très-vrai; oui, très-vrai! Nous n'avions jamais, jusqu'à ce jour, entendu une doctrine aussi orthodoxe. »

En conséquence de cette décision, et d'autres semblables, le roi ordonne que le vice sera proclamé vertu au son du tambour, et la pièce se termine par le bannissement perpétuel de tous les brahmanes.

Il y a, dans cette farce, plus de gaîté que dans les autres, et moins d'indécence, quoiqu'elle ne soit pas entièrement exempte de ce défaut ordinaire à ceux qui aspirent à ce genre d'esprit. La comédie indienne, sous ce rapport, n'est pas cependant pire que la vieille comédie des Grecs. Des deux côtés, le défaut d'élégance et de délicatesse provient de la constitution de la société, et de l'exclusion des femmes des amusemens publics.

Le *Côtouka sarvaswa* est l'ouvrage d'un pandit, nommé Gopinâtha; la date n'en est pas connue, mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit ancienne, puisque la pièce a été écrite pour être représentée à la fête d'automne du *Dourgâ poudjâ*, cérémonie particulière à la province de Bengale, d'institution certainement moderne, si l'on fait attention aux pratiques qui s'y observent.

Digitized by Google

XXIII.

TCHITRA YADJGNA,

DRAME EN CINQ ACTES.

Le sujet de ce drame est la fameuse légende de Dakcha. Le premier acte décrit la réunion des dieux et des sages à l'occasion du sacrifice, et la réception que leur fait Dakcha. Le dialogue est singulièrement imparfait : l'acteur est chargé d'y suppléer ; telle était à peu près la manière de la *comedia a soggetto* du théâtre italien, avant Goldoni. Ainsi, à la fin du premier acte, l'acteur est dirigé par ces mots :

« Dakcha se prosterne aux pieds des dieux, et met sur sa tête la poussière qu'ils ont foulée : après quoi il cherche à gagner leur faveur par ses allocutions. De là il se rend à la place du sacrifice, lisant ou récitant les formules ordinaires, et suivi des Richis. »

Le second acte commence également par ces mots :

« Dakcha entre, prend sa place, et ordonne aux serviteurs de distribuer le riz aux brahmanes, à l'effet d'invoquer leur bénédiction. Ceux-ci reçoivent le riz, le répandent, et prononcent le *Swasti vatchana*, c'est-à-dire les termes de cette bénédiction. »

Le cérémonial de l'oblation au feu est ensuite représenté, et c'est une infraction à la règle qui défend de mon-

Digitized by Google

trer sur la scène les rites sacrés. On donne même quelques-uns des *mantras* ou prières, comme *Swâhâ Agnayé*, oblation à Agni (nom du feu), etc. Après ces cérémonies, Dadhitchi arrive au sacrifice; une dispute s'élève entre Dakcha et lui, sur l'inconvenance qu'on a commise en négligeant d'inviter Siva. La dispute s'échauffe, et Dakcha ordonne à son hôte de se retirer. Telle est la fin du second acte.

Le troisième acte contient un peu plus de directions pour la scène. Les dieux partagent l'indignation de Dadhitchi à la manière peu respectueuse dont on a nommé Siva, et se lèvent pour partir. Dakcha donne à ses serviteurs l'ordre de garder la porte, et d'empêcher de sortir. Les dieux forcent le passage. Les mounis se retirent aussi: alors Dakcha sort en s'écriant qu'il doublera les présens accoutumés à ceux qui resteront. Nârada quitte la scène, annonçant son dessein d'aller au Kêlâsa porter cette nouvelle. La scène suivante représente Siva et Bhavânî, à qui Nârada vient dire ce qui est arrivé:

« Il entre pinçant le *vinâ*, ou luth, et chantant des hymnes en l'honneur de Mahâdéva. »

On donne un de ces hymnes qui est de quelque longueur. Le rapport de Nârada est très-bref.

SIVA.

« Eh bien! Nârada, d'où venez-vous?

NARADA.

Vous êtes dieu, et vous connaissez tout. Vous savez tout ce qui est arrivé, et vous ne m'interrogez que parce que vous désirez l'entendre de ma bouche. Nous avions tous été invités au sacrifice de Dakcha. Dadhitchi, ne vous trouvant pas à cette réunion, s'est pris avec

Digitized by Google

Dakcha de paroles très-vives ; il est sorti, et là-dessus je suis venu vous rendre mes respects. »

Après avoir ainsi parlé, et s'être prosterné contre terre, le mouni Nârada, avec son luth pendu à son cou, quitte le mont Kêlâsa.

Des passages de récit sont ainsi de tems en tems mêlés avec le dialogue et les directions scéniques. Ainsi finit cet acte. L'auteur laisse sortir Siva et Bhavânî comme ils peuvent, ou plutôt il faut supposer qu'ils restent, car ils commencent le quatrième acte. La déesse demande à aller voir son père. Siva répond qu'il est tout à fait contraire à l'étiquette de s'y rendre sans invitation. Elle réplique que son intention n'est pas d'assister à la cérémonie avec son père. Siva reprend la parole d'une manière assez incivile, mais qui rappelle le mysticisme ordinaire des Pourânas.

« Comment voulez-vous m'en imposer avec des mensonges ? Dakcha n'est pas votre père, sa femme n'est pas votre mère. Vous êtes le père de toutes choses, la mère de l'univers. Les gens versés dans les Vèdes déclarent que vous êtes aussi mâle et femelle. »

La discussion sur ce sujet occupe le reste de l'acte, et finit, comme toutes les querelles conjugales, par la permission donnée à la dame de suivre sa volonté.

Dans le cinquième acte, Bhavânî, autrement appelée Satî, arrive auprès de son père, et essaie vainement de lui inspirer du respect pour son époux. Elle le quitte pour se jeter dans le feu du sacrifice ; cette circonstance est décrite de vive voix. Nârada paraît alors, et dit à Dakcha de se préparer aux conséquences de sa folie. Vîrabhadra, serviteur de Siva, entre et décrit en termes et gestes facétieux le traitement qu'il vient d'infliger à ceux qui assistaient au sacrifice :

Digitized by Google

« Frappant la terre de ses pas, et remplissant l'air de ses bras étendus, il roule ses yeux avec colère. Parmi les dieux, les uns sont par lui jetés par terre et foulés aux pieds; de son poing il brise les dents des autres, arrache la barbe de quelques-uns, coupe les oreilles, les bras et le nez de quelques autres; ceux-ci sont taillés en deux; ceux-la sont jetés dans le feu du sacrifice. »

Il finit par enlever la tête du malheureux Dakcha, qui a causé l'indignation de son maître.

Cette composition hétérogène est l'ouvrage d'un pandit de Nadiya, Vêdyanâtha Vâtchespati, Bhattâtcharya, et fut imaginée pour la fête de Govinda, par l'ordre d'Iswaratchandra, roi de Nadiya, il y a vingt ou trente ans. Elle est curieuse, sous ce rapport qu'elle nous montre l'espèce d'essai d'œuvre dramatique, tentée dans le Bengale par les Indiens d'aujourd'hui. Les *yâtrâs*, ou *djâtrâs*, qui de tems en tems sont représentés en langue bengalie, sont sur le plan du *Tchitra yadjgna*, avec moins de prétention à un caractère littéraire. C'est précisément l'*improvista comedia* des Italiens : l'action seule est esquissée par l'auteur, et tout le dialogue est rempli par les acteurs, semé de chansons qui sont écrites et apprises par cœur. Cependant, ces dernières années ont vu quelques améliorations dans la représentation des pièces : les détails de la fable sont plus fidèlement, plus minutieusement suivis, et une partie du dialogue est composée par l'auteur et apprise par lui aux comédiens.

FIN.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES ET DES TERMES RELATIFS A LA MYTHOLOGIE ET AUX USAGES DE L'INDE.

AVIS.

Les Indiens, comme les autres peuples de l'Orient, sont essentiellement conteurs. Tous leurs noms propres ont une signification. Les poètes, qui sont les seuls écrivains de la nation, se sont évertués à donner le sens des mots qui entraient dans leurs légendes, et, après coup, ils ont inventé plus d'un conte pour rendre raison de choses qui n'avaient pas besoin d'être expliquées. De plus, ces poètes, ennemis de la simplicité, ont essayé de tout allégoriser dans la nature, et ils ont encore trouvé ce moyen d'augmenter leur domaine, qui est celui de l'imagination. Cependant, quand on veut connaître la littérature d'un peuple, il faut être initié à toutes ses fables mythologiques, sous peine d'être arrêté à chaque instant, et de chercher en vain le sens de mille allusions familières aux auteurs dont on lit les ouvrages. J'ai donc cru qu'il était nécessaire, dans cette *Table Alphabétique*, d'indiquer succinctement quelques-unes des légendes les plus ordinaires : elles peuvent être quelquefois bien frivoles, mais elles ne paraîtront pas indifférentes aux yeux du lecteur qui a le désir d'étudier l'esprit d'un peuple dans les productions de ses écrivains.

A

Abhimanyou, fils du pândava Ardjouna et de Soubhadrâ, sœur de Crichna. Il mourut fort jeune dans la guerre des Pândavas contre les Côravas. Vainqueur de Vrihadhala, roi d'Ayodhyâ, il fut tué, dans une rencontre, par le roi de Sindhou, Djayadratha. On ne lui donne que douze ans, mais il devait être plus âgé, car ce fut son fils Parikchit qui monta sur le trône après Youdhichthira. Il avait épousé Outtarâ, fille du roi Virâta.

Achtavacra, pieux et savant solitaire, dont le *Mahâbhârata* raconte ainsi l'histoire. Cahora, son père, était disciple d'Ouddâlaka, et épousa la fille de son maître. Il était si appliqué à l'étude qu'il oubliait sa femme alors enceinte. L'enfant, qui n'était pas encore né, lui fit des reproches de sa conduite. En punition de son impertinence, son père prononça qu'il naîtrait contrefait. Cahora se rendit,

Digitized by Google

aussitôt après la naissance de son fils, au grand sacrifice de Djanaka, roi de Mithilâ. Il vint à cette fête un homme qui avait l'air d'un bouddhiste; il s'appelait Vandî, et, l'emportant sur tous ses rivaux par la subtilité de ses argumens, il les forçait de se jeter dans la rivière : telle était la condition de cette joûte d'esprit. Cahora s'était présenté, et avait subi ce sort. Quand Achtâvacra eut douze ans, il entendit parler du malheur de son père, et, dans l'intention de le venger, il partit pour le sacrifice qui n'était pas encore achevé; car il devait durer douze ans. Quoiqu'enfant, le jeune solitaire était mûr pour la sagesse, et il l'emporta sur le vainqueur de son père. Quand il fut question d'accomplir la loi du combat, et de se jeter à la rivière, cet homme déclara qu'il était le fils de Varouna, dieu des eaux, qui, ayant commencé un sacrifice pareil à celui de Djanaka et à la même époque, afin de se procurer l'assistance de brahmanes instruits, avait pris le parti d'envoyer son fils pour discuter avec eux, les vaincre en sagesse et les forcer à se précipiter dans les eaux où ils étaient accueillis par Varouna. Lorsque le sacrifice fut fini, ils furent renvoyés avec honneur, et quittèrent Varouna contens de sa réception. Achtâvacra, se conformant aux instructions de son père, se baigna dans la rivière Samangâ, et ses membres furent parfaitement redressés. Il épousa ensuite la fille du sage Vâdanya.

Agastya. C'est un saint fameux dans la mythologie indienne. Il paraît qu'on le fait naître plusieurs fois; d'abord comme fils de Poulastya, puis comme issu de Siva et sorti d'un vase de terre, avec Vasichtha, enfin de Mitra et Varouna, et de la nymphe Ourvasî, animé par l'ame de Vasichtha. Il avait pour femme Lopamoudrâ. Son hermitage fut d'abord à Câsi, puis sur les bords d'un étang, à Gangâ Sâgara, et dans le midi de l'Inde, à Colapour. Il paraît [redacted] contribua beaucoup à introduire dans la presqu'île la religion indienne. La mythologie raconte de lui bien des faits merveilleux : il but un jour la mer, pour donner aux dieux la facilité de tuer deux géans qui s'y étaient réfugiés; il la rendit ensuite par les voies ordinaires. Il dévora Vatapî, mauvais génie qui avait pris la forme d'un mouton. Il humilia l'orgueil du Vindhya, dont il abaissa le front. *V.* Vindhya. Ayant vu ses ancêtres suspendus par le talon, dans une fosse, il apprit d'eux qu'ils ne seraient délivrés qu'autant qu'il aurait un fils. Il forma une femme des parties les plus gracieuses des animaux de la forêt, et la donna, en attendant qu'elle fût nubile, au roi de Vidarbha, qui la regarda comme sa fille. C'était Lopamoudrâ. Quand elle fut en âge d'être mariée, il la demanda à son père, et le roi, contre son gré, la vit devenir la femme d'Agastya. Dans le ciel, c'est l'étoile *Canopus*.

Agni est le dieu du feu (en latin *ignis*). On le représente comme un gros homme rouge, avec des yeux, des sourcils, une barbe et des cheveux noirs. Il est porté sur un bouc. De son corps sortent sept rayons de gloire, et dans sa main droite il tient une lance. Il est fils de Casyapa et d'Aditi. Il existe pour ce dieu une forme particulière de culte, comme pour les autres. Toutefois, au moment du sacrifice par le feu, quand on offre le beurre clarifié, il est adoré sous différens noms. Les dieux, dit-on, ont deux bouches, celle des brahmanes et celle d'Agni; parce qu'une partie des offrandes est mangée par les brahmanes et l'autre consumée par le feu. Quelques brahmanes sont appelés *sâgnikas*, parce qu'ils conservent un feu sacré qui leur sert dans toutes les cérémonies depuis le moment de leur naissance jusqu'à leur bûcher après leur mort. Agni est encore le régent de l'un des points cardinaux, du sud-est. Sa femme est une fille de Casyapa, nommée Swâhâ, que l'on invoque aussi au moment des sacrifices par le feu. Bhrigou, brahmane sâ-

Digitized by Google

guikâ, maudit un jour Agni, son dieu gardien, parce qu'il n'avait pas protégé sa femme enceinte, attaquée par un géant. Agni fut condamné à tout dévorer. Il se plaignit aux dieux assemblés, et Brahmâ le consola, en lui promettant que tout ce qu'il mangerait deviendrait pur. Les brahmanes ont, pour allumer le feu dans les sacrifices, l'habitude de frotter ensemble deux morceaux de bois différens, le samî et l'aswattha. Voici comme ils s'y prennent : on fait, avec le samî, une pièce cubique de cinq pouces de diamètre, avec une petite ouverture dans la partie supérieure. On y introduit un morceau d'aswattha que tirent deux personnes, chacune de son côté. La friction produit du feu. Cet instrument se nomme *arani*.

Agnimitra, roi de Magadha, était fils de Pouchpamitra, simple général d'armée, qui déposa et mit à mort Vrihadratha, dernier prince de la dynastie Môria, et donna la couronne à son propre fils, fondant ainsi une dynastie nommée Sounga, près de 160 ans avant notre ère.

Ahalya, fille de Brahmâ, est la femme du sage Gôtama. Indra en devint amoureux, et, pour la séduire, il fit comme Jupiter à l'égard d'Alcmène : il prit la forme de son époux. Cette histoire, passablement obscène, est racontée dans le *Râmâyana*. En punition de sa faute, Ahalyâ fut changée en statue, qui ne devait recouvrer le mouvement que quand elle verrait Râmatchandra. Pour Indra, il fut quelque tems eunuque. Je m'abstiens aussi de rapporter l'explication qu'on donne à cette occasion de l'épithète d'Indra *sahasrâkcha, qui a mille yeux*. Ahalyâ est une des *cinq vierges*, *pantcha canyâ*, auxquelles on adresse journellement des prières.

Alaka est le nom qu'on donne à la capitale du dieu Couvéra, placée sur le mont Kêlâsa, au milieu de la chaîne de l'Himâlaya. On représente cette ville comme ornée de la magnificence digne du dieu des richesses, brillante d'or et de pierreries, embellie par tous les arts, égayée par tous les plaisirs.

Ambroisie, en sanscrit, *amrita*, est la nourriture et le breuvage des dieux ; c'est là ce qui leur procure l'immortalité. Le dépôt en est dans la lune ; ce réservoir est rempli par le soleil, durant le premier quartier ; à la pleine lune, les dieux en boivent, avec les pitris et les richis, un doigt ou *calâ* tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit épuisé. La lune est divisée en seize parties appelées *calâ*. On dit ailleurs que les pitris ou mânes ne sont admis à boire l'ambroisie que le dernier jour. Cet *amrita* avait été perdu. C'est pour le retrouver que l'on fit cette fameuse opération, appelée le *barattement de la mer*. On devait découvrir l'amrita, quand les eaux auraient été mises en mouvement. La montagne Mandara servit de moussoir et le grand Serpent de corde pour le faire tourner. La mer, après plusieurs productions précieuses, enfin laissa sortir de son sein l'amrita. Le médecin des dieux, Dhanwantari, parut, tenant dans sa main un vase blanc rempli du breuvage d'immortalité. Les dieux et les asouras se le disputèrent. Vichnou, déguisé en femme, séduisit les asouras ; en voyant ses attraits, ils oublièrent l'amrita qui devint le partage des dieux.

Amour. *V.* le mot Cama déva.

Andhra, nation indienne, qui occupe à présent toute la partie nord-est de la péninsule, au sud d'Orissa, le Carnate moderne ; à cause de sa bravoure, elle porte aujourd'hui le nom de Têlanga. Elle a donné au Magadha, près de cinquante ans avant notre ère, une dynastie de rois, qui, par cette raison, est surnommée Andhradjâtika.

Angada, roi des singes qui aidèrent Râma dans son expédition contre Râvana.

Digitized by Google

Il était fils de Bâli, qui, ayant témérairement provoqué Râma, avait été blessé à mort par ce demi-dieu. Avant d'expirer, il partagea son empire entre son fils Angada et son frère Sougrîva, et leur recommanda de se ranger sous les drapeaux de Râma. Angada obéit à l'ordre de son père mourant; mais il n'en conservait pas moins au fond du cœur le désir de se venger. Il se crut libre de le faire, quand l'expédition eut été heureusement terminée; mais il en fut empêché par un avis du ciel, qui lui prédit qu'un jour il renaîtrait comme chasseur; que Râma reviendrait aussi à la vie sous le nom de Crichna, et recevrait alors la mort de la main même d'Angada. *V.* Crichna. Angada avait été envoyé comme ambassadeur à Râvana, pour l'engager à rendre Sîtâ. Il avait été traité avec peu d'égard par un prince qui ne savait rien respecter.

Angiras est un des sept richis. Suivant les uns, il est fils de Brahmâ, qui le forma de sa tête. Suivant d'autres, il est fils d'Ourou, et, par sa mère, petit-fils d'Agni. Il eut quatre femmes, entr'autres Sraddhâ; et beaucoup de fils, parmi lesquels on cite Vrihaspati. Il vivait en hermite au mont Satasringa. Il est l'auteur d'un traité sur les lois, qui existe toujours.

Anirouddha est le fils de Pradyoumna et de Soubhângî, et par conséquent, le petit-fils de Crichna. Il devint amoureux d'Ouchâ, fille de Bâna, roi de Sonitpoura. (M. Wilson dit Sonapoura.) Par la protection de Pârvatî, il s'introduisit dans le palais de Bâna et s'unit à celle qu'il aimait. Une guerre terrible s'engagea entre les parens d'Aniroudha, et Bâna, qui fut vaincu et obligé de céder à la force des armes et à la puissance de l'amour. Aniroudha avait eu une autre femme, nommée Roukmavatî, et petite-fille de Roukmî, roi de Vidarbhâ. Au milieu des fêtes qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage, périt Roukmî sous les coups de Bala-râma, irrité d'avoir été trompé au jeu.

Anou, un des fils d'Yayâti, roi de Pratichthâna. Il est considéré comme le père des Mlétchhas.

Antarvédi est la contrée appelée aujourd'hui le Doab, et placée entre le cours du Gange et celui de l'Yamounâ. Il paraît que cette contrée est celle où s'est fixée la première colonie qui s'est introduite dans l'Inde. Dès l'origine on voit un Priyavrata roi d'Antarvédî. Quand les deux dynasties eurent commencé à s'établir, le territoire d'Antarvédî appartint aux princes de la race lunaire, qu'on appelle indifféremment rois d'Antarvédî ou de Pratichthâna. Dans la suite, les descendans des premiers princes allèrent plus au nord, dans le Couroudésa, fonder successivement Indraprastha, Hastinâpoura et Côsâmbîpoura, et le titre des rois de ces villes est devenu synonyme de celui de roi d'Antarvédî, et de Couroudésa ou Couroukchétra.

Apsara ou Apsaras, tel est le nom que portent les nymphes du ciel d'Indra. Elles sont, dit-on, au nombre de trente-cinq millions, parmi lesquelles on en distingue mille soixante. Toutefois les poètes n'en nomment ordinairement que sept ou huit. Leur naissance et leur nom leur donnent quelque analogie avec la déesse Aphrodite. Comme elle, elles sont sorties de l'eau, au moment du *barattement* de la mer. Le nom d'Aphrodite vient d'*aphros*, écume, comme celui d'Apsaras vient du mot *ap*, eau, et de *sara*, aller. Leur vêtement est azuré, orné de pierres précieuses; elles sont riches de parures et de beauté. Créées pour le bonheur des dieux, elles descendent quelquefois sur la terre. Souvent Indra, craignant de se voir déposséder de son empire par un pieux anachorète, les a envoyées pour le séduire, et lui faire perdre ses mérites en le captivant par les

Digitized by Google

attraits de la volupté. Outre les dons de la beauté et de la jeunesse, elles possèdent encore tous les talens, et savent charmer encore les oreilles et les yeux par les agrémens de leur danse et les accens mélodieux de leur voix. Ce sont les bayadères du ciel.

APYAYA-DIKCHITA, auteur d'un ouvrage sur l'art poétique, qui vivait vers l'an 1520, et avait pour protecteur un roi de Vidjayanagara. Son ouvrage porte le titre de *Couvalyânanda*.

ARDJOUNA, nommé aussi Dhanandjaya, est le troisième des princes Pândavas, fils de Coumtî et de Pândou, suivant les uns, du dieu Indra, suivant les autres. Il enleva la sœur de Crichna, nommée Soubhadrâ, dont il fit son épouse, et dont il eut Abhimanyou. Obligé de se déguiser à la cour du roi Virâta, il avait pris le singulier personnage d'hermaphrodite, apprenant aux enfans à chanter et à danser. Dirigé par les conseils de son beau-frère, il se distingua dans la guerre que les Pândavas eurent à soutenir contre les Côravas. Il avait un singe sur son enseigne : ce qui lui a fait donner le surnom de *Capidhwadja*. Crichna lui donna des preuves particulières d'amitié, et daigna même, pour raffermir son courage, lui révéler sa nature divine et l'ordre qui régit le monde. C'est là ce qui forme le sujet de ce livre fameux, épisode du *Mahâbhârata*, intitulé *Bhagavat Gîta*. Si Ardjouna recueillit de la gloire dans cette guerre désastreuse, il y fit aussi une grande perte. Il eut à regretter son propre fils Abhimanyou, tué par le roi de Sindhou, Djayadratha. Il vengea dans le sang la mort d'Abhimanyou, et entr'autres, un fils de sa mère, Carna, succomba sous ses coups. La victoire resta à son parti; Youdhichthira, son frère aîné, monta sur le trône, qu'il laissa au petit-fils d'Ardjouna, nommé Parikchit. Pour Ardjouna, lui-même, dégoûté du monde, se voyant affaibli, surtout abattu par la mort de Crichna et la destruction de toute sa famille, il se retira dans la solitude, et devint *dandî*, c'est-à-dire anachorète portant un bâton. *V.* CARTAVIRYA ARDJOUNA.

AROUNDHATI, épouse du sage Vasichtha, un des sept richis, considérée comme un modèle de fidélité conjugale. *V.* à ce sujet le mot VASICHTHA.

ARYAVARTTA. Ce mot signifie *séjour pieux*, *terre sainte*. C'est le nom qu'on donne à la contrée qui s'étend depuis la mer orientale, c'est-à-dire le golfe de Bengale, jusqu'à la mer occidentale qui est la mer d'Oman; elle est bornée au nord par l'Himâlaya et au midi par le Vindhya.

ASOURA. Le nom qui sert à désigner les dieux est Soura. Le mot contraire, moyennant l'*a* privatif, est Asoura. Les Asouras sont donc les ennemis des dieux; c'est un mot synonyme de Dêtya, de Dânava, de Râkchasa.

ASWAMÉDHA est le sacrifice d'un cheval immolé par un prince pour désigner sa puissance et se donner un titre au trône d'Indra, roi du ciel. Ce sacrifice, de l'ordre le plus élevé, accompli cent fois, donnait le droit de régner sur les dieux. Allégorique dans les commencemens, puisque la victime était simplement attachée pendant la cérémonie, il est devenu réel dans les derniers tems. Le cheval doit être d'une seule couleur, et sans tache : la couleur blanche est préférée. Après des cérémonies particulières, on lui donne la liberté. Sur son front il porte une inscription sanscrite ainsi conçue : « Je donne la liberté à ce cheval destiné au sacrifice. Quiconque a la force de l'arrêter, peut l'arrêter; mais je viendrai et le délivrerai. Pour ceux qui n'ont pas la force de l'arrêter, ils doivent le laisser passer, et venir au sacrifice en apportant leur tribut. » Le cheval jouit de sa liberté pendant douze mois, suivi de loin par les gens du roi. Au bout de l'année, il est

Digitized by Google

ramené et lié à un poteau. Le prince qui offre le sacrifice et sa femme lavent les pieds de l'animal. La victime est frappée par un prêtre appelé *hotâ*, coupée en pièces et jetée dans le feu, que l'on anime avec des libations de beurre. Le tout est accompagné de prières. Le prince et sa femme, placés près de l'autel, reçoivent la fumée qui les purifie. Ces sacrifices sont offerts à Brahmâ, Vichnou et Siva, et aux dix gardiens de la terre. A la fin, le prêtre jette un peu de lait caillé sur le feu, vers le nord-est, répand quelques gouttes d'eau sur la face du prince et de sa femme, et avec de la cendre marque leur front, leurs épaules, leur poitrine et leur gorge.

ASWATTHAMA est un sage et un guerrier qui paraît dans le *Mahâbhârata*. Il était fils de Cripî et de Drona, maître militaire des princes Côravas et Pândavas; dans la querelle de ces princes, il embrassa le parti de Dhritarâchtra, et fut blessé par Ardjouna. Il demeurait à Kherouha, à dix milles au-dessus de Vithora et à un mille du fleuve, où l'on voit de grandes ruines. *V.* CRIPA.

ATCHARYA, nom qu'on donne au brahmane, qui est le guide spirituel d'élèves soumis à sa discipline. Dans les poèmes on voit quelquefois l'âtchârya accompagner sur le champ de bataille le prince dont il a été l'instituteur; mais en général ces maîtres, qui ont une espèce de caractère vénérable, sont retirés dans la solitude, où l'on vient chercher leurs leçons savantes et leurs saints exemples. Quelques personnages sont distingués par cette épithète ajoutée à leur nom : comme le fameux Sancara âtchârya, commentateur du *Védânta*. C'est l'âtchârya qui donne à son élève l'investiture du cordon, par lequel on distingue sa caste, qui l'instruit dans les Vèdes et lui apprend les règles des sacrifices. Un tel maître est presque adoré de ses disciples, qui jamais ne s'asseient en sa présence, et se prosternent devant lui dans la poussière. Ils boivent l'eau dans laquelle il s'est lavé les pieds, et comptent que sa bénédiction assure leur salut.

ATHARVAN VÉDA. C'est le nom du quatrième Vède, qu'à son style on regarde comme plus moderne que les autres. Il est écrit moitié en vers, moitié en prose. C'est Soumantou qui, dans le grand travail de Véda-Vyâsa, fut chargé d'enseigner ce Vède. *V.* VÈDES.

ATRÉYI. Tel est le surnom de la femme du sage Atri. Son nom est Anasoûyâ; elle était fille du Richi Cardama.

ATRI est un des sept Richis, fils de Brahmâ, père de Soma, et par conséquent, ancêtre des princes de la dynastie lunaire. Sa femme se nommait Anasoûyâ. Dans son sein s'incarna la Triade indienne, et elle eut trois fils, Datta, surnommé Atréya, Dourvasas et Soma, autrement Tchandra. Le premier était Vichnou, le deuxième Siva, le troisième Brahmâ. Retiré sur le mont Rikcha, Atri s'y livrait à de pénibles austérités.

AVANTI, nom ancien de la ville d'Oudjayanî, aujourd'hui Ougein. C'était une des sept villes sacrées chez les Indiens. Y mourir, c'était être sûr du bonheur éternel. *V.* OUDJAYANI. On donne aussi ce nom à la rivière de Siprâ.

AVANTIKA est le dialecte de convention que, dans les pièces dramatiques, on prête aux fripons.

AVATARE. Ce mot signifie *descente d'un dieu sur la terre, incarnation d'une divinité*. On l'applique particulièrement aux incarnations de Vichnou, dont on compte dix principales. *V.* VICHNOU. Par honneur, on donne ce nom à une personne pieuse que l'on respecte ou que l'on veut flatter. Un dieu s'incarne en tout ou en partie. Dans ce dernier cas, on emploie le mot *ansâvatâra*.

Digitized by Google

AYODHYA, ville capitale des princes de la dynastie solaire, aujourd'hui Oude. Auparavant la capitale était Pratichthana. Le pays qui l'environnait s'appelait Mahâcosala, et cette ville, par cette raison, est quelquefois nommée Cosalâ. Les restes de l'ancienne cité subsistent toujours dans la ville d'Oude, située sur les bords du Ghagra, à soixante dix-neuf milles de Lucknow et près de Fyzabad.

AYOUS est un prince de la dynastie lunaire, fils de Pourouravas et d'Ourvasî. C'est de son fils Kchétravriddha, que sortait la branche collatérale qui régnait à Câsi, et qui succéda au roi Bharata, dans la personne de Bharadwâdja ou Vitatha.

B

BAHLIKA, nom d'un peuple mlétchha, dont le pays est aujourd'hui appelé Balkh, au nord-ouest de l'Afghanisthan. Il y a un dialecte qui porte le nom de Bâhlika, et que, dans les pièces, on prête aux gens du nord.

BAHLIKA est aussi le nom d'un héros tué dans la guerre des Pândavas contre les Côravas. Il est père de Somadatta.

BALA DÉVA OU BALA-RAMA, est le troisième Râma, incarnation de Vichnou, d'autres disent du serpent Ananta, qui sert de couche immortelle au dieu, quand il dort sur les eaux. Il est frère de Crichna, et par conséquent fils de Vasoudéva. Il avait été conçu dans le sein de Dévakî, femme de Vasoudéva. Mais pour échapper à la fureur de Cansa, à qui l'on avait prédit que le huitième enfant de Dévakî lui ôterait la vie, il fut transporté dans le sein de Rohinî, autre femme de Vasoudéva. Élevé avec Crichna, au milieu des bergers, il partagea les jeux de son enfance, et ensuite les exploits par lesquels il signala sa vie entière. Il contribua d'abord à la mort de Cansa, puis à la défaite de Djarâsandha et des princes confédérés. Compagnon toujours fidèle de la fortune de son frère, il passa avec lui dans son nouvel établissement de Dwârakâ, et épousa la fille d'un roi voisin, qui, du nom de son père Révata, se nommait Rêvatî. L'arme de Bala-râma était un soc : c'était avec ce soc qu'il avait ouvert un nouveau lit à l'Yamounâ rebelle. On lui donne le caractère d'un véritable soldat. Il aime le jeu, le plaisir, les liqueurs; il est souvent ivre et tendre : s'il est grossier, il est franc et d'un dévouement à toute épreuve.

BALI était un roi de la nation des Singes, qui attaqua Râma. Blessé à mort par ce dernier, il laissa pour héritiers de son trône son fils Angada et son frère Sougrîva, dont il avait enlevé la femme, nommée Roumâ.

BANA, surnommé Asoura, roi de Sonitpoura (suivant M. Wilson, Sonapour). Fort de la protection de Siva, il voulut lutter contre Vichnou, qui alors était sur la terre sous la forme de Crichna. Sa fille, nommée Ouchâ, conspira contre lui en devenant amoureuse du petit-fils de Crichna, nommé Anirouddha. Bâna, attaqué par des ennemis domestiques et par Crichna, Bala-râma et Pradyoumna, fut vaincu malgré les efforts de son protecteur.

BANDHOULA est un enfant né d'une femme de mauvaise vie, et qui, sans caste et sans famille, reste dans la maison où il a été élevé. Il s'y rend utile, comme homme d'affaires, intendant, introducteur, etc., menant du reste une vie libre et joyeuse.

BANGA, contrée dans le voisinage de Dacca en Bengale, qui a le Brahmapoutra à l'est, le Padma (Gange de Rennell) à l'ouest, la mer au sud et Câmaroûpa au nord. Elle est séparée par le Padma, qui est maintenant la principale branche du

Digitized by Google

Gange, d'Oupabanga, qui, à l'ouest, est borné par Anga, région où se trouve Calcutta.

Banquier d'une maison de jeu. *V.* le mot Sabhika.

Bhagavatî. Ce mot, qui, en général, signifie *respectable*, *adorable*, *déesse*, s'applique particulièrement à Dourgâ, épouse de Siva. *V.* Dourga.

Bhagiratha, roi d'Ayodhyâ, célèbre pour avoir fait descendre du ciel la déesse du Gange. *V.* Sagara et Ganga.

Bhagirathi, nom que l'on donne au Gange amené sur la terre par les dévotions du roi Bhagîratha. *V.* Ganga et Sagara.

Bhama, auteur d'un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Alancâra-Sarvaswa*.

Bhanoudatta, auteur de deux ouvrages sur l'art poétique, intitulés *Rasa mandjarî* et *Rasa taringinî*.

Bharadwadja, mouni dont le nom est cité dans les Vèdes. Son histoire est assez obscure. Quelques-uns le disent fils de Vrihaspati; l'*Harivansa* rapporte qu'il fut adopté par Bharata comme roi de Pratichthâna. Dans le *Râmâyana*, c'est un sage résidant à Prayâga (depuis Allahabad), à l'endroit où l'on voit encore un temple qui lui est dédié. Dans le *Mahâbhârata*, on le dépeint comme demeurant à Haridwâra; il est le père de Drona, maître militaire des princes Pândavas et Côravas. Il était parent d'Aroundhatî, femme de Vasichtha. Au reste, l'existence de ce Bharadwâdja, comme fils adoptif de Bharata, est un point controversé et important de l'histoire de la dynastie lunaire, parce qu'en sa personne la couronne passa à la ligne collatérale. Le nom de Bharadwâdja vient de ce qu'abandonné par ses parens il fut nourri, dit-on, par une alouette.

Bharata est le nom que portèrent plusieurs princes. D'abord, avant l'établissement des deux dynasties, on trouve un Bharata, fils de Richaba, qui donna son nom à l'Inde, appelée contrée de Bharata, *Bhârata varcha* ou *Bhârata khanda*. Plus tard, on voit paraître un autre Bharata, fils de Douchmanta et de Sacountalâ, roi de la race lunaire, prédécesseur de ces princes qui plus tard se disputèrent l'empire sous le nom de Pândavas et de Côravas. De là le nom donné au poème épique qui chante leurs exploits, le *Mahâbhârata*. Il est surnommé Sarwadamana.

Le prince Bharata, dont il est question dans l'histoire de Râma, était son frère de père, fils de Dasaratha et de Kékéyî. C'est pour lui que Kékéyî demanda l'empire, au moment où Râma allait être associé au trône de son père. Bharata refusait cet excès d'honneur, qu'il n'avait pas ambitionné. Il fut obligé de l'accepter; mais, ne se regardant que comme un régent, il remit ensuite le trône à Râma, quand celui-ci revint vainqueur de Lankâ. Il avait épousé Mândavî, fille de Cousadwâdja, souverain de Sancâsya, ou, suivant l'*Agnipouràna*, de Câsi ou Bénarès, et frère de Djanaka.

Bharata Mouni est celui que l'on regarde comme l'inventeur du drame, ou au moins comme celui à qui Brahmâ l'a révélé. Il est auteur d'un ouvrage sur l'art dramatique, que l'on trouve cité dans les commentateurs, mais qui est perdu.

Bhartri-hari est un auteur qui vivait dans le siècle qui a précédé notre ère. On lui attribue un poème de trois cents distiques (3 *satakas*), rempli de réflexions faites à l'occasion de l'infidélité de sa femme. Fils du roi Vicramaséna et d'une esclave, frère du prince Vicramâditya, il avait été roi d'Oudjayanî; mais, dégoûté du monde par suite de ses chagrins domestiques, il quitta le trône et se fit yogî. Suivant quelques auteurs, son frère le fit périr cruellement. On le distingue d'un autre Bhartri-harî, fils de Srî Dhara swâmî, qui a eu la patience de composer en

Digitized by Google

vingt-deux chants un poème grammatical, intitulé: *Bhatti cávya*. Le sujet est l'histoire de Râma, et le poète sait donner à la fois la règle et l'exemple de tous les genres de locution. Il a su rester élégant et clair malgré toutes les difficultés de son plan.

Bhatta. Ce mot est ordinairement ajouté aux noms des brahmanes. Il désigne une personne savante et respectable.

Bhatta Narayana, auteur du drame intitulé *Véni sanhâra*. C'était un brahmane de la famille Sândilya, originaire de Canoge, qui peut avoir vécu dans le huitième ou le neuvième siècle.

Bhattodji Dikchita, auteur d'un ouvrage grammatical, intitulé: *Siddhânta Cômoudi*. Il vivait il y a deux siècles.

Bhavabhouti, auteur distingué, surnommé, à cause de son talent, *Srî cantha*, était de la province de Vidarbha, et d'une famille illustre de brahmanes. On le représente comme un des principaux ornemens de la cour du roi Bhodja, à Dhârâ. Mais il florissait au commencement du huitième siècle, et les annales du Cachemire le font vivre en 720 sous le patronage du souverain de Canoge, nommé Yasovarmâ. Il est l'auteur de trois drames qui ont de la réputation, et entre autres de *Mâlatî et Mâdhava*.

Bhavani, nom de Pârvatî ou Dourgâ, femme de Siva, dans sa forme douce et pacifique. C'est la nature personnifiée. *V.* Dourga.

Bhichma, prince, fils de Santanou, roi d'Hastinâpoura, et de Gangâ. Il renonça au trône en faveur de son frère Vitchitravîrya. Dans la fameuse querelle des Pândavas et des Côravas, qui étaient également ses petits-neveux, comme fils de ces deux neveux Pândou et Dhritarâchtra, il prit parti pour les Côravas. Il y fut même blessé par Ardjouna qui le précipita de son char. Après avoir donné de sages conseils à Youdhichthira, appelé à régner à la suite de cette guerre sanglante, il quitta la terre et monta au ciel à cause de sa dévotion. Comme il n'avait point eu d'enfant, suivant la loi il ne devait pas s'attendre à un pareil honneur; mais, pour remplacer le devoir d'un fils qui lui a manqué, tous les Indiens doivent une fois dans l'année faire les libations funéraires en son honneur.

Bhima ou Bhimasena. C'est le second des princes Pândavas, fils de Countî et de Pândou, selon les uns; de Vâyou ou Pavana, selon les autres. On lui donne un caractère de bravoure féroce. Irrité de l'injure faite à Drôpadî par Douhsâsana, qui l'avait tirée par les cheveux au milieu d'une assemblée nombreuse, il jura de donner la mort à celui qui l'avait offensé dans la personne de sa femme, et même de boire son sang. C'est enfin ce qu'il fit; mais auparavant plus d'un héros avait succombé sous ses coups, tels que l'anthropophage Hidimba, dont il épousa la sœur, et le fameux Djarâsandha, roi de Magadha. Il perdit, dans un combat, son fils Ghatotkatcha, et termina cette funeste guerre des Pândavas contre les Côravas par le coup mortel de massue qu'il porta à Douryodhana. Il échappa au piége que lui tendait le vieux Dhritarâchtra, qui demandait à l'embrasser pour le tuer, en lui mettant une statue de fer entre les bras. Plus tard, dégoûté du monde comme ses frères, il se retira avec eux dans la solitude. Il est à remarquer que, lorsqu'il fut obligé de se cacher à la cour du roi Virâta, il y prit le rôle de cuisinier.

Bhiméswara, épithète de Siva. Ce mot signifie *seigneur terrible*. *V.* Siva.

Bhodja, prince célèbre pour la protection qu'il a accordée aux lettres. Il régnait à Dhârâ ou à Oudjayanî, vers la fin du dixième siècle ou le commencement du onzième. Il avait rassemblé autour de lui les savans de son époque, dont neuf,

Digitized by Google

sous le nom des neuf perles, forment une espèce de couronne littéraire qui distingue son siècle. A cette époque, la littérature sanscrite brilla de son dernier éclat ; déjà dégénérée, elle tomba bientôt après dans une décadence complète. Un ouvrage nommé *Bhodja prabandha*, et attribué à tort à Bhodja lui-même, est composé de quelques dialogues assez brefs, où l'on voit paraître les gens d'esprit de cette cour, conversant entre eux ou avec le prince leur patron. Mais il est vrai de dire que ce livre n'est qu'une compilation sans art et sans authenticité, présentant, comme contemporains, des personnages qui ont vécu dans des âges différens, et portant d'ailleurs pour nom d'auteur celui de Vallâla ou Vallabha Pândita, qu'on peut placer au douzième siècle. On décore encore du nom royal de Bhodja un commentaire sur la philosophie de Patandjali, un ouvrage de critique littéraire, intitulé le *Saraswatî canthâbharana*, et un livre de géographie.

Bhodja. Tel est le nom d'une race de princes issus de Drouhya, fils d'Yayâti. Dans l'histoire de Crichna, on trouve un Bhodja, son parent et son ami, roi de Bhodjapoura, au sud du Gange.

Bhourisravas est le nom d'un capitaine tué dans la guerre des Pândavas contre les Côravas.

Bhourisravas est aussi un nom du dieu Vichnou.

Bhrigou, un des sept richis, fils de Brahmâ. Suivant les uns, c'est le premier qu'il ait formé ; suivant les autres, il est né de son cœur ou bien de sa peau. Il naquit une seconde fois, dans l'Aryâvartta, comme fils du dieu Varouna. Il y a quelque confusion dans l'histoire de ce personnage. Il nous en faut reconnaître plusieurs : l'un est le fils de Brahmâ ; il a pour femme Khyatî, pour fils Dhâta, Vidhâta et Bhârgava, qui sans doute est le même que Soucra ou bien Ousanas, et pour fille Srî. De là vient sans doute que Parvatî et Lakchmî, désignées par le nom de Srî, sont surnommées Bhârgavî. L'autre est fils de Viswâmitra, père de Richika, qui est lui-même le père de Djamadagni, et, par conséquent, l'aïeul de Parasou-râma, surnommé par cette raison Bhârgava. Le mot *Bhârgava* signifie *descendant* ou *fils de Bhrigou*.

Bouddha. Ce mot signifie *sage*, *savant*, et, par lui-même, a dû convenir à bien des personnes. Mais à qui ce nom doit-il particulièrement s'appliquer ? quel est le personnage qui a donné son nom à cette croyance religieuse, répandue sur une partie si considérable du continent d'Asie ? A quelle époque a-t-il pu vivre ? N'y a-t-il pas eu plusieurs législateurs de ce nom ? Ce sont-là des questions fort importantes qui, dans ce moment, attirent toute l'attention des savans. On a même demandé si le bouddhisme, au lieu d'être un schisme de la religion brahmanique, n'était pas en réalité l'antique religion de l'Inde, altérée et persécutée par suite de l'influence des brahmanes. L'érudition a fait sans doute de grandes découvertes pour faciliter la solution de ces importantes questions : mais elle ne semble pas encore en état de les décider d'une manière certaine.

Les bouddhistes disent que la grande révolution des choses créées, appelée *calpa*, est gouvernée par cinq Bouddhas, dont quatre ont déjà paru. Le quatrième, nommé Goutama, a pu vivre plus de cinq cents ans avant notre ère. Il est des auteurs qui placent ce personnage à une époque bien plus ancienne. La diversité des dates peut s'expliquer par le fait de l'existence de plusieurs Bouddhas. L'opinion la plus générale est que celui qui a le plus marqué a dû vivre mille ans avant Jésus-Christ. Les brahmanes, ennemis de son culte, ont à peu près fixé cette date en le plaçant parmi les avatâres de Vichnou, et le faisant apparaître

Digitized by Google

après Crichna. Mais s'ils lui donnent cette origine divine, ce n'est pas pour louer ses principes, c'est pour les flétrir par la légende même qu'ils racontent à l'occasion de sa naissance. Ils prétendent que les dêtyas, par leurs œuvres de piété, s'étaient rendus redoutables aux dieux. Vichnou, au lieu d'employer la force, usa d'artifice. Dans le sein de Mâyâ, qui est l'*illusion* personnifiée, il s'incarna sous le nom de Bouddha, comme fils de Djina. Vêtu en sannyâsî, avec ses cheveux rassemblés en nœud sur sa tête, et couvert d'un manteau, il se présenta aux dêtyas; il les prêcha pour les détourner des ablutions religieuses et des sacrifices, pour leur défendre de tuer ce qui avait eu vie. Il leur enseigna le scepticisme universel, et réussit de cette manière à leur faire perdre les mérites qui les faisaient redouter des dieux. On établit cette scène à Câsi, aujourd'hui Bénarès: mais on le fait naître à Gayâ, dans le pays de Kîcata, appelé ensuite Magadha, aujourd'hui le Béhar méridional, et connu encore par le nom de district de Gaya. Telle est la manière méprisante dont les brahmanes représentent ce rival de leurs dieux. Pour les bouddhistes, il est naturel qu'ils exaltent la naissance de ce personnage. Suivant eux, c'est un mouni de la race royale de Sâkya, descendant d'Ikchwâkou, et par conséquent appartenant à la race solaire. Voilà pourquoi on le désigne par le nom de *Sâkya mouni*, ou *Sâkya sinha*. Son père est roi de Vârânasî ou Bénarès; il se nomme Câsirâdja, d'autres lui donnent le nom de Souddhodana, et son épouse s'appelle Tchandrâ: on la nomme aussi Mâyâ-dêvî. Bouddha fut sage et réfléchi de bonne heure; on ne le vit point pleurer et crier comme les autres enfans; il s'abstenait des jeux de son âge, et, à mesure qu'il grandissait, il résistait à tous les genres de tentations auxquels on peut être soumis. Inaccessible aux attraits des plaisirs, il paraissait privé de tous ses sens. Le roi, désespéré, voulut se défaire d'un pareil enfant, et, malgré les pleurs de sa femme, il l'avait condamné à périr. Dégoûté depuis long-tems du monde, Bouddha saisit cette occasion d'exécuter son projet de retraite. Dans une naissance précédente il avait été pendant vingt ans roi de Vârânasî, et savait quels étaient les dangers de la royauté. Il renonça alors à tous les avantages terrestres que lui promettait sa condition de fils de roi; il se fit anachorète: une cabane, couverte de feuilles, devint son habitation, l'écorce des arbres son vêtement; une peau de léopard fut son manteau, et ses cheveux furent noués en rond sur sa tête. Un bâton à la main, il parcourait la solitude, où des fruits et des racines bouillis sans sel étaient sa seule nourriture. Cependant Câsirâdja, apprenant ce changement, vint avec toute sa cour pour le visiter et lui céder son trône. C'est alors que commença la prédication de Bouddha: il convertit son père, sa mère et tous les habitans du pays, qui laissaient leurs villes pour venir l'entendre. Hommes et femmes, tous renonçaient au monde pour se livrer aux pratiques de la dévotion. Les peuples voisins imitaient cet exemple. Bouddha, assis au milieu des airs, leur parlait un langage persuasif, jusqu'à ce qu'enfin, son tems étant accompli, il s'éleva dans le ciel. Sa doctrine, que l'on peut regarder comme une espèce de protestantisme dans l'Inde, honorée tour à tour et violemment persécutée, s'est répandue à Ceylan, dans la presqu'île orientale de l'Inde, dans l'empire des Birmans, à la Chine, dans le Tibet. Fo n'est autre que Bouddha. On rencontre beaucoup de statues colossales de ce personnage; il y est représenté nu et dans une attitude de contemplation. D'autres fois il est couvert d'un vêtement jaune avec des raies rouges. On remarque que ses cheveux sont souvent crépus comme ceux d'un Africain, et ses oreilles alongées par les lourds ornemens qui les surchargent. Il a des bracelets, sa tête est nue et surmontée d'une flamme.

Digitized by Google

BOUDDHISTE. Un bouddhiste est, aux yeux du brahmane, un sectaire dont l'aspect est d'un mauvais augure. La réformation de Bouddha peut être placée de huit cents à mille ans avant notre ère. Protégée par quelques princes, elle s'étendit assez paisiblement : on se disputait, mais c'était en paroles, et devant les rois et les savans. On en vint plus tard aux actions, et il paraît que la persécution commença trois cents ans avant Jésus-Christ. Elle contribua à la dispersion des sectaires qui se répandirent à Ceylan et dans la presqu'île orientale. Ils pénétrèrent dans la Chine, pour la première fois, en l'an 65. Mais l'époque de la plus grande persécution fut, à ce qu'il paraît, vers le troisième siècle; elle continua long-tems, les forces étant presque égales des deux côtés, jusqu'à ce que parut le docteur Coumâril Bhatta, antagoniste terrible et cruel des bouddhistes, et prédécesseur du fameux Sancara âtchârya, prédicateur moins sanguinaire, qui a dû vivre vers le neuvième siècle. Les bouddhistes furent généralement exterminés dans l'Inde par l'ordre du roi Soudhanwâ et à l'instigation de Coumâril Bhatta. L'ordre fut donné de les massacrer, enfans et vieillards, depuis le pont de Râma jusqu'aux montagnes de neige.

On les accuse de ne point croire à une première cause, et de regarder la matière comme éternelle. Aussi, les reproches d'impiété et d'athéisme ne leur sont-ils pas ménagés par les brahmanes. Les commandemens du commun des bouddhistes sont au nombre de cinq; on leur défend : 1° de donner la mort à tout ce qui vit; 2° de voler; 3° de commettre l'adultère; 4° de mentir; 5° de boire des liqueurs. Des préceptes plus rigoureux sont imposés à ceux qui aspirent à une plus grande perfection; tel est celui de nourrir de sa propre chair un tigre vieux et infirme. Les prêtres ne se marient pas et vivent d'aumônes; ils ont des couvens et des communautés d'hommes et de femmes. Au reste, différens mémoires, dans le sixième volume des *Recherches Asiatiques*, donnent des détails curieux et assez étendus sur les bouddhistes : on ne peut que les consulter avec fruit. Les bouddhistes se désignent eux-mêmes sous différens noms, tels que Sôgata, de *sougata*, épithète de Bouddha, Arhata, ou *vénérable*, etc.

BOUDHA, qu'il ne faut pas confondre avec Bouddha, est la planète que nous appelons Mercure; et le mercredi se nomme boudhavara. On le représente avec quatre bras; l'une de ses mains bénit, l'autre porte un disque, une autre une massue et la quatrième un cimeterre. Il est monté sur un lion; son air est paisible, et ses vêtemens sont jaunes. Il est fils de Soma, dieu de la lune, et de Târâ, femme de Vrihaspati. (*V.* SOMA.) D'autres le disent fils de Rohinî, femme légitime de Soma. Du nom de son père il est appelé Sômya. C'est lui qui est le premier roi de la dynastie lunaire. Celui qui est né sous cette planète aura une excellente femme.

BRAHMA. Il faut distinguer les deux mots Brahma et Brahmâ. Le premier s'applique à l'être unique et sans second, principe et essence du monde, source divine d'où sortent tous les êtres et où ils retournent. C'est l'être métaphysique sur lequel les théosophes exercent la subtilité de leur esprit. De lui, est sorti Brahmâ, créateur du monde, et l'un des trois dieux de la triade indienne. On le représentait avec quatre faces; sa couleur est dorée, son vêtement est blanc, et il est monté sur l'oiseau appelé *hansa*, cygne : d'autres fois il est assis sur une fleur de lotus. On l'appelle *Swayambhou*, c'est-à-dire existant de lui-même. Son sommeil et son réveil amènent tour à tour l'anéantissement et la création du monde. D'abord il forme les eaux sur lesquelles flotte l'esprit divin, nommé Nârâyana. Puis, comme germe de tous les êtres, et, sous le nom d'*Hiranyagarbha*,

Digitized by Google

il s'enferme dans un œuf d'or, qui se sépare en deux parties, dont l'une est le ciel et l'autre la terre. Il procède ensuite à l'organisation de l'univers, et, entre autres créations, des différentes parties de son corps, sortent les quatre castes : les brahmanes de sa tête ; les kchatriyas ou guerriers, de ses bras ; les vésyas ou marchands, de ses jambes ; et les soûdras ou esclaves, de ses pieds. De sa bouche, sont aussi sortis les livres sacrés, appelés Védas, fondement de toute la législation indienne. Quoique fort respecté, Brahmâ n'était point l'objet d'un culte particulier : Siva avait comme usurpé tous ses honneurs, et cette prédominence des sivistes était indiquée par une légende qui racontait que Siva avait autrefois coupé une des têtes de Brahmâ. Il a pour fille et pour femme Saraswatî. Son séjour est sur le mont Mérou. Le mot *brahma* désigne encore la science sacrée. Brahmâ est aussi le nom d'une espèce de prêtre présidant au sacrifice.

Brahmanya. Ce mot désigne une chose qui a rapport à Brahmâ ou aux brahmanes. C'est un surnom du dieu Cârtikéya, qui peut également convenir à d'autres personnages. Les dieux, persécutés par Târaka, s'adressèrent à Brahmâ, qui ne pouvait rien pour eux, parce qu'il avait accordé à Târaka un don qu'il lui était impossible de révoquer ; mais il leur dit que leur espérance était dans un fils à naître de Siva, et prédestiné à détruire ce cruel ennemi. Né par suite du conseil de Brahmâ, Cârtikéya a le surnom de Brahmanya. On peut encore dire que ce nom lui est donné, parce qu'il est le principal protecteur de l'ordre des brahmanes. De là l'épithète de *Soubrahmanya*.

Brahmapoutra, fleuve qui sort d'un lac appelé Brahmâ counda ; reçoit du nord une rivière appelée Lohitâ ; traverse le Tibet, puis l'Assam et le Bengale. Le Brahmâ counda est placé, par les *Pourânas*, près d'Oudaya : le soleil y fait ses ablutions avant de paraître sur l'horizon. Le Brahmapoutra porte un assez grand nombre de noms, comme Hrâdinî, Antasilâ, etc. Le mot de *Brahmapoutra* signifie *fils de Brahmâ*. La légende raconte à ce sujet que Brahmâ, passant par l'hermitage de Santanou, y devint amoureux d'Amoghâ ; que, malgré sa vertu, et par la volonté de son mari, elle conçut et mit au monde un fils qui naquit au milieu des eaux et fut Brahmapoutra.

C

Cabandha, ou le monstre sans tête, est représenté comme étant aussi gros qu'une montagne, d'une couleur noire, sans jambes, mais avec des bras longs d'une lieue, une bouche formidable au milieu du ventre, et un seul œil d'une vaste dimension dans sa poitrine. Il figure dans l'histoire de Râma ; il saisit ce héros et son frère Lakchmana dans l'intention de les dévorer ; mais les deux princes se débarrassèrent en lui coupant les bras. Le monstre demanda qui ils étaient, et, connaissant leurs noms et leur race, il se réjouit de se voir ainsi mutilé. C'était un moyen d'être débarrassé de cette forme dont il avait été revêtu, après avoir été un beau Dânava, petit-fils de Danou, une des femmes de Casyapa, par suite de l'imprécation d'un Richi, nommé Sthoula sîra, qui le punissait ainsi d'avoir pris des formes hideuses pour effrayer les solitaires. Les effets de cette imprécation furent produits par les coups d'Indra qu'il avait défié, et qui, dans cette lutte, lui frappa la tête et les jambes de sa foudre sans pouvoir le tuer, parce que Brahmâ lui avait fait don de l'immortalité. L'apparition de Râma était le terme de sa métamorphose. Suivant son désir, son corps fut brûlé ; il reprit sa première forme, et se rendit au *Swarga*, en invitant Râma à se diriger vers la demeure de Sougrîva.

Digitized by Google

CALANÉMI est un nom donné à plusieurs personnages, entr'autres à un asoura tué par Vichnou, et qui, dans une autre naissance, devint le roi Cansa. Dans le *Mritchtchakatî*, on désigne par ce nom un des compagnons de Râvana.

CALI est le nom de la déesse Dourgâ sous sa forme terrible. Câla est en effet le dieu destructeur, le tems, la mort. *V.* DOURGA.

CALIDASA, poète distingué et ornement de la cour de Vicramâditya, qui vivait cinquante-six ans avant notre ère. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages, dont le mérite est assez inégal, pour qu'on puisse supposer qu'il y a eu plusieurs Câlidâsas, et que l'opinion de ceux qui font ce poète contemporain de Bhodja est fondée sur une identité de nom. Câlidâsa est, dit-on, l'auteur de trois drames renommés, *Abhidjgnâna Sacountala* ou la reconnaissance de Sacountalâ, *Vicrama et Ourvasi*, et *Agnimitra et Mâlavika*; de plusieurs poèmes épiques, savoir : le *Raghouvansa*, ou l'histoire de la famille de Raghou, ancêtre du demi-dieu Râma, en dix-huit chants; le *Coumâra sambhava* ou la naissance de Cârtikéya, incomplet et qui devait avoir vingt-deux chants; le *Nalodaya* ou les aventures de Nala, poème de mauvais goût, qui n'a d'autre mérite que celui de la difficulté métrique, et qu'un écrivain aussi sage que Câlidâsa n'a pu produire que par plaisanterie, et par suite d'une espèce de défi, auquel avait donné lieu un autre poème de ce genre, appelé *Ghatacarparam*. Il est encore l'auteur d'un poème intitulé *Méghadoûta*, ou Nuage messager, où il exprime les regrets d'une épouse séparée d'un époux bien aimé; et même d'un traité en vers sur l'art poétique, qu'il enseignait lui-même par de si brillans exemples. Câlidâsa fut un poète d'une grande fécondité, d'un grand esprit, et d'un grand jugement.

CALINDI, surnom donné à l'Yamounâ, qui prend sa source au mont Calinda. *V.* YAMOUNA.

CALINGA. C'est un nom qui, dans les pourânas, s'applique à plusieurs endroits. C'est un royaume, aujourd'hui appelé le *Bundelkhund*; c'est aussi une province sur la côte de Coromandel, s'étendant au-dessous de Cuttack, jusqu'auprès de Madras.

CAMA DÉVA, autrement le dieu d'amour. Ce dieu est représenté comme un beau jeune homme, avec un arc dans ses mains. La corde de cet arc est formée d'abeilles; il a autant de flèches que nous avons de sens, c'est-à-dire cinq, et elles sont armées chacune d'une fleur particulière. Ces cinq fleurs sont l'amra ou la fleur du manguier, le nâgakésara (*mesua ferrea*), le tchampaka (*michelia champaca*), appelé reine des fleurs, le kétaka (*pandanus odoratissimus*) et le mâloûra ou bilwa (*egle marmelos*), qui porte le fruit nommé béla. Camadéva est fils de Brahmâ; il venait de naître, que son père lui dit qu'il serait le vainqueur des trois mondes avec ses cinq flèches, et que par lui l'univers serait peuplé. Il essaya son pouvoir sur Brahmâ, qu'il rendit amoureux de Sandhyâ, sa propre fille. Brahmâ le maudit, et lui prédit que Siva le réduirait en cendre. En effet, Câma lança aussi ses flèches contre ce dieu pour le disposer en faveur de Dourgâ. Siva le consuma du feu de son regard. Ensuite, honteux de sa colère, il lui annonça qu'il renaîtrait dans la famille de Crichna. Roukminî, femme de Crichna, venait de mettre au monde Pradyoumna : c'était Câma régénéré. Un asoura, nommé Sambara, qui devait un jour périr sous ses coups, l'enlève et le jette dans la mer. Un poisson le dévore, et bientôt après, pris dans les filets des pêcheurs, il est porté dans les cuisines de Sambara, qui avait pour intendante la femme

Digitized by Google

même de Câma, déguisée sous le nom de Mâyâvatî. Dans le corps du poisson on trouve un enfant que Mâyâvatî adopte, et qu'elle élève avec un soin vraiment maternel. Il l'aimait comme on aime une mère. Peu à peu ses sentimens changent de nature; c'est son épouse, c'est Rati qu'il reconnaît en elle. Le cruel Sambara succombe bientôt sous ses coups, et Pradyoumna et Rati se rendent en triomphe à la cour de Crichna. Ces différentes aventures ont fait donner à Câma plusieurs épithètes qu'il est bon d'expliquer. On l'appelle Madana, c'est-à-dire, *qui enivre d'amour*; Manobhâva, *qui naît dans le cœur*; Candarpa, *qui a enflammé le premier des dieux*; Ananga, *qui est privé de corps*; Pantchasara, *qui a cinq flèches*; Sambarâri, *l'ennemi de Sambara*; Pouchpadhanwâ, *dont l'arc est de fleurs*; Macaradhwadja, *qui a un poisson pour symbole*. Il est toujours peint comme accompagné de Rati, sa femme, du Printems personnifié, du cokila, de l'abeille qui bourdonne, et des brises rafraîchissantes. Il parcourt les trois mondes, dont l'empire lui a été donné; aussi, l'appelle-t-on le Dieu des dieux. On lui donne quelquefois une seconde femme, qui est Prîti, l'*affection*, comme Rati est la *volupté*. Crichna, considéré comme Vichnou, a pour épouse Lakchmî; Câma, fils de Crichna, est par cette raison surnommé *Lakchmî poutra*, enfant de Lakchmî.

Camaroupa, province à l'est du Bengale, autrefois indépendante, et faisant aujourd'hui partie de l'Assam.

Cambodja. C'est le nom que les Indiens donnaient aux peuples de l'Arachosie ou de la province qui était dans le nord-est de la Perse. Ils étaient considérés comme Yavanas. Le fameux Câla Yavana, qui parut dans l'Inde du tems de Crichna, était roi de Cambodja. *V.* Yavana.

Cansa, roi de Mathourâ, fils d'Ougraséna et gendre du fameux Djarâsandha. Ennemi mortel de Crichna, son neveu, qui était prédestiné pour lui ôter la vie, il le persécuta même avant sa naissance. Crichna, long-tems caché avec son frère Bala-râma, au milieu des bergers, reparut à Mathourâ, pour accomplir les destins, tua Cansa, et rendit l'empire à Ougraséna, détrôné par son propre fils. Cansa, dans une autre naissance, était, dit-on, le géant Câlanémi, tué par Vichnou. C'est le système indien, quand un dieu s'incarne, de lui donner ses mêmes ennemis; Crichna, avatare de Vichnou, retrouve Câlanémi dans la personne de Cansa, comme aussi il retrouve, dans Roukminî, Lakchmî, son épouse divine.

Cantchana atcharya, brahmane de la race de Capi mouni, et professeur de la philosophie de l'Yoga. Il est l'auteur de la pièce intitulée *Dhanandjaya vidjaya*. Il est possible qu'il ait vécu vers la fin du douzième siècle, à la cour du roi de Canoge.

Cantchi. C'est le nom d'une ancienne cité de la péninsule, et l'une des sept villes saintes des Indiens. Leur premier méridien y passe.

Canyacoubdja est le nom indien de la province appelée aujourd'hui Canoge. C'est de cette contrée que viennent les brahmanes chefs des familles qui subsistent maintenant. Ils sortaient du Sakadwîpa, qu'Hamilton dit être l'Égypte, et apportèrent avec eux le système des castes. Appelés dans le Magadha par Samba, fils de Crichna, ils se retirèrent ensuite dans le Canyâcoubdja, sur les bords du Gange, d'où ils se répandirent plus tard par toute l'Inde. D'autres disent que ces familles étaient issues de Maga, fils du soleil. *V.* Magadha.

Capila. C'est le nom d'un sage, petit-fils de Cardama et de Dévahoutî, fille de Manou Swâyambhouva. Il vivait à Gangâsâgara : c'est là que le rencontrèrent les

Digitized by Google

fils de Sagara, et que, dans sa colère, il les consuma de son souffle enflammé. *V.* Sagara. Quelquefois on regarde Capila comme un *avâtare* ou incarnation de Vichnou. C'est à lui que l'on attribue l'invention du système philosophique, connu sous le nom de Sânkhyâ.

Carala, nom de Dourgâ. *V.* le mot Tchamounda.

Carna, prince, né de Soûrya et de Countî, avant le mariage de celle-ci avec Pândou, et par conséquent frère aîné des Pândavas. Hamilton pense que ce Soûrya, que les poètes représentent comme le dieu du soleil, était le beau-frère de Crichna. Quelques-uns donnent pour père à Carna, Vrichaséna ou Sata fils d'Adhiratha, roi d'Anga. Celui-ci adopta son petit-fils, et lui laissa son trône. La province d'Anga est le Bengale propre, autrement appelé Tchampa, elle borne les deux rives de la partie inférieure du Gange, de Gaur jusqu'à la mer, comprenant la plus grande partie du district de Bhagalpour et une partie du Pourânîya, et par conséquent Calcutta, capitale actuelle de l'Inde. Carna, fils illégitime de Countî, se déclara, dans la guerre des Pândavas et des Côravas, contre ses propres frères, et commanda même l'armée des Côravas, à la place de Drona. Son fils Vrichaséna y fut tué par Ardjouna, et il périt bientôt aussi lui-même sous les coups de ce même prince.

Carnapouraka, surnommé *Cavi*, le poète, est un gosain (*goswâmî*) vêchnava, c'est-à-dire mendiant de la secte de Vichnou, qui a fait un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Alancâra côstoubha*. Il y donne pour exemple de ses règles ses propres vers sur les amours de Crichna.

Carnata. Province qui a donné son nom au Carnatique moderne, mais qui cependant s'étendait davantage au centre de la péninsule, et comprenait le Mysoure.

Cartavirya Ardjouna. Cet Ardjouna était fils de Critavîrya, roi de Mahichmatîpourî. Il posséda une grande puissance, qui lui valut le surnom de Sahasravâhou (*mille bras*). Il eut une querelle avec le mouni Djamadagni, à qui il voulut enlever la vache Câmadhénou. Il lui fit la guerre, et le tua. Parasou-râma, fils de Djamadagni, vengea son père dans le sang des Kchatriyas. Ardjouna, malgré sa valeur et ses forces, succomba dans cette lutte. *V.* Djamadagni.

Cartikéya est le dieu de la guerre, fils de Dourgâ et de Siva, ainsi appelé parce qu'il fut élevé par les six nymphes de la constellation appelée Critikâ ou les Pleïades. Il a un autre nom, qui est Scanda. On le désigne aussi sous celui de Coumâra, *jeune*. Il reçut le jour pour délivrer le monde opprimé par Târaka. On le représente tantôt avec une, tantôt avec six faces. Sa couleur est jaune; il est monté sur un paon; il a dans sa main droite une flèche, dans sa gauche un arc. Il habite avec Siva sur le Kélâsa. Il était aussi le dieu des voleurs; mais son influence, sous ce rapport, semble affaiblie : c'est à Dourgâ, sous le nom de Câlî, qu'on s'adresse plus communément. Une légende trop obscène raconte comment Siva lui donna le feu pour premier berceau; d'où vient qu'il est surnommé *Agnibhoû*, né du feu. Il y a une grammaire sanscrite qui porte le nom de Cârtikéya. *V.* Tripoura.

Casi est le nom antique de Bénarès, que l'on retrouve dans le mot *cassidia* de Ptolémée. Le nom de Bénarès, Varanâsî, vient de Varanâ et d'Asî, ruisseaux qui coulent l'un au nord, l'autre au midi de la ville, ou bien de deux mots qui signifient *excellente eau*, parce qu'elle est située sur les bords du Gange.

Casmira. Tel est le nom sous lequel les anciens désignaient la province de Cachemir, vaste vallée abandonnée par les eaux, civilisée d'abord par Casyapa. M. Wilson a traduit et donné, dans les *Recherches Asiatiques*, XV^e^ volume,

Digitized by Google

une analyse des annales de ce pays, qui ont été conservées. Il croit que le *Caspatyros* d'Hérodote est le *Casmîra* des Indiens. Il interprète *Caspapyros* d'Étienne de Bysance par *Casyapapoura*.

Casyapa est un sage, petit-fils de Brahmâ, fils de Maritchi, et l'un des *pradjâpatis* ou pères des êtres créés. C'est à lui que les dieux et leurs ennemis les dêtyas, les animaux, les oiseaux, les reptiles, les plantes même, doivent leur naissance. Il épousa treize filles de Dakcha. Les principales sont Aditi, d'où sont sortis les dieux; Diti, qui fut mère des dêtyas; Danou, des dânavas; Cadrou, des serpens; Vinatâ, de Garouda; Sourabhî, des vaches; Irâ, des arbres et des plantes; Arichtâ, des gandharbas; Tâmrâ, des oiseaux, etc., etc. On suppose que le nom de ce personnage se reproduit dans un grand nombre de mots de l'Asie centrale: Cau-case, Cas-pienne, Cache-mir. Mais ce n'est pas une raison pour croire, comme quelques personnes le disent, qu'il est la civilisation *anté-diluvienne* personnifiée, conservée par la race qui se réfugia dans cette partie du globe. Il y a treize familles ou *gotras* de brahmanes, distinguées par le nom d'un sage divin qui en est regardé comme le patriarche. Câsyapa est un de ces treize personnages.

Caveri, rivière du Dékan. La nymphe de cette rivière devint l'épouse du roi Djahnou.

Cayastha, ou Cayeth, est celui dont la profession est d'écrire et de faire des comptes. Il provient d'un père kchatriya et d'une mère soûdra. Les gens de cette tribu sont employés par les princes comme percepteurs et contrôleurs de leurs revenus, et leur esprit d'exaction est passé en proverbe. Ils paraissent avoir été surtout contraires aux brahmanes.

Cokila ou Coïl, est le coucou noir ou indien. Il joue un grand rôle dans la poésie érotique, où son chant mélodieux passe pour exciter de tendres émotions. C'est le rossignol des auteurs indiens, qui font continuellement allusion à la douceur de ses accens. Cet oiseau va déposer ses œufs dans le nid du corbeau, ou des autres oiseaux, et les y laisse pour les faire éclore. Ses chants se font particulièrement entendre au printems.

Colouta ou Coulouttha, royaume appartenant à un prince mlétchha ou étranger à l'Inde, mais dont la position est inconnue. Le *Brahmânda pourâna* met le Coloûta parmi les provinces du nord-ouest de l'Inde.

Concana, province de la péninsule; aujourd'hui le Concan.

Corava. On désigne par ce mot, qui signifie *descendant de Courou*, les enfans de Dhritarâchtra et de Gândhârî, qui ont disputé aux fils de Pândou l'empire du Couroudésa. Dhritarâchtra et Pândou étaient deux frères qui descendaient également de Courou. Toutefois le nom de Côrava s'applique spécialement aux enfans du premier.

Cosalya, une des femmes du roi Dasaratha, mère de Râma-tchandra.

Cosala, pays distingué par l'épithète de grand, *mahâcosala*; et qui avait pour capitale Ayodhyâ. On voit dans le *Râmâyana* que c'était la contrée qui s'étend sur les bords du Sarayou, aujourd'hui Sarjou; et par conséquent elle formait une partie au moins de la province moderne d'Oude. Cependant, à différentes époques, elle a dû être plus étendue. Le *Vichnou Pourâna* et le *Bhâgavata* la désignent par le nom de Sapta Cosalâ, les sept Cosalas; et, dans le neuvième siècle, l'autorité du roi de Cosalâ allait jusqu'à Gondwana, comme on le voit par des inscriptions.

Digitized by Google

Cosambi, ville capitale des princes du Couroudésa, après l'antique Indraprastha et Hastinâpoura. Suivant le *Rámáyana*, elle avait été fondée par Cousâmba, fils de Cousa, descendant de Brahmâ. Buchanan, sur l'autorité du *Bhágavata*, dit qu'elle doit son origine à Nimitchakra, descendant d'Ardjouna; mais le *Bhágavata* et le *Vichnou Pourâna* disent seulement que, quand Hastinâpoura eut été submergé par le Gange, Nimitchakra vint habiter Côsâmbî. Buchanan croit encore que la position de cette ville est celle où l'on trouve les ruines supposées d'Hastinâpoura. Mais elle était probablement plus bas dans le Doab, ou région entre le Gange et l'Yamounâ, bordée d'un côté par le Magadha, de l'autre, par le Cosala. Un autre auteur pense qu'on doit la retrouver dans Currah, qui, suivant une inscription qu'on y a découverte, était compris jadis dans le district ou *mandala* de Côsâmbî. Cette cité, probablement, n'était pas loin d'Allahabad. M. Wilson dit que Côsâmbi était appelé Vatsapattana, et que la cité à laquelle on donnait ce nom est maintenant un village dans le district de Goracpore. *V.* Antarvédi.

Cosiki; rivière du Béhar, le Cosi ou Cousa. C'était sur ses bords que se trouvait l'hermitage de Viswâmitra. La nymphe de cette rivière avait été autrefois Satyavatî, épouse du sage Richîka, mère de Djamadagni et fille de Gâdhî, qui devait le jour à Cousika.

Cotilya. Ce mot désigne une difformité morale ou physique. C'était un sobriquet donné au brahmane Vichnougoupta ou Tchânakya, ministre du roi Tchandragoupta. *V.* Tchanákya.

Coula dévata. C'est le nom qu'on donne à la divinité domestique. Il n'y a point de maison sans divinité tutélaire, mais on ignore l'idée précise qu'on attache à ce mot. Le dieu qui est l'objet d'un culte héréditaire et de famille est toujours un des principaux de la mythologie. C'est le *coula dévata*; mais il paraît qu'il y a aussi le *griha dévata* ou dieu de la maison, qui a rarement un nom distinct. Dans le Bengale le dieu domestique est souvent la pierre *sálagráma*, quelquefois la plante *toulasî*, ou bien un panier de riz ou une jarre d'eau. Ces deux derniers objets sont chaque jour adorés quelques instans, le plus communément, par les femmes de la maison. Quelquefois ce sont de petites images de Lakchmî ou de Tchandî, ou bien, s'il apparaît un serpent, on le révère comme le gardien de l'habitation. En général, dans les anciens tems, les divinités domestiques étaient regardées comme les esprits invisibles du mal, les fantômes et les spectres répandus de tout côté. On les honorait par certains rites particuliers. On leur faisait des offrandes en plein air, en jetant à la fin de toutes les cérémonies un peu de riz avec une petite pierre : c'était pour les entretenir en bonne disposition. Cette espèce de divinité correspond aux *genii locorum* des anciens plutôt qu'aux lares ou aux pénates.

Coumbhacarna, géant, frère de Râvana. On lui donne une taille énorme, et un appétit si vorace qu'on craignait qu'il ne mangeât la terre. Par ses pénitences, il avait obtenu le droit de demander un don à Brahmâ. Les dieux tremblaient d'avance, craignant qu'il ne voulût solliciter une grâce contraire à leurs intérêts. Saraswatî, déesse de l'éloquence, entra en lui, et le porta à demander la faculté de dormir jour et nuit. Ses amis firent changer la décision, et on convint qu'il dormirait six mois sans interruption; que le dernier jour du sixième, il s'éveillerait; que, pendant la première moitié de ce jour, il pourrait combattre et vaincre les dieux, et pendant l'autre moitié, dévorer ce qu'il voudrait. Il usait largement

Digitized by Google

de cette dernière permission, et se brouilla même à ce sujet avec son frère Râvana. On donne à son lit une longueur telle qu'elle excédait de plus de vingt-trois fois la longueur de Lankâ, que cependant il habitait. Telle est l'exagération des conteurs et des faiseurs de fables. Dans la guerre de Râma contre Râvana, ce monstre dévorait ses ennemis, et jetait l'épouvante parmi ceux qui étaient hors de sa portée. Râma lui coupa d'abord les bras, puis les jambes, et finit par lui donner un coup mortel sur le cou.

Coumbhinasi, sœur de Râvana. *V.* Visravas. Elle épousa l'asoura Madhou, dont elle eut Lavana.

Coundinipoura, ville dont le nom se trouve dans le mot moderne *Condavir*. Je suppose que c'est la ville que les poètes appellent Coundina et confondent avec Vidarbha. L'*Harivansa* nous apprend que ce sont deux capitales distinctes, que Coundina a été fondé par le prince Bhîchmaka, dont les ancêtres avaient résidé à Vidarbha. *V.* Vidarbha.

Countala; contrée au nord-ouest de la péninsule. Les Countalas aux longs cheveux sont placés près des Tchînas.

Counti était la mère des princes Pândavas, et l'épouse de Pândou, roi du Couroudésa ou d'Hastinâpoura. La fable attribue ses enfans à des dieux, de même que l'on attribuait la naissance d'Alexandre-le-Grand à l'intervention de Jupiter. Avant d'épouser Pândou, elle avait eu de Soûrya, dieu du soleil, un fils nommé Carna. Elle était fille de Soura, aïeul de Crichna, et de Marousâ, et avait été adoptée par Countirâdja, dont elle avait pris le nom. Elle s'appelait Prithâ.

Courou, prince de la dynastie lunaire, qui a pu vivre quatorze cents ans avant notre ère. Son royaume était dans le nord-ouest de l'Inde. C'était la contrée qui environne Dehli, et qui, de son nom, a été appelée Couroukchétra ou Couroudésa. Quoiqu'il soit l'ancêtre commun des fils de Pândou et de Dhritarâchtra, les fils de ce dernier portent spécialement le nom de Côravas.

Couroudjangala est le pays appelé aujourd'hui Tahneser, au nord-ouest de Dehli.

Cousa, fils de Râma-tchandra, et frère jumeau de Lava. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Ayodhyâ, après la mort de Râma. Une tribu guerrière existe encore, qui prétend descendre de lui.

Cousa est encore le nom d'un ancien prince de la dynastie lunaire, père de Cousika et ancêtre de Viswâmitra. *V.* Viswamitra.

Cousavati. On ne sait trop ce que c'est que ce mot. Il paraît que c'est un domaine sur les bords de la rivière qui baigne Oudjayanî.

Cousika est le nom d'un prince de la race lunaire, fils de Cousa et père de Gâdhi, dont naquit Viswâmitra. De là l'épithète de Côsika, qu'on donne à ce dernier. Indra s'était incarné pour devenir fils de Cousika : on lui donne aussi l'épithète de Côsika.

Cousoumapoura. Ce mot signifie *ville des fleurs*. C'est un nom de Pâtalipoutra. *V.* Patalipoutra.

Couvéra est le dieu des richesses, fils du mouni Visravas. Il obtint de Brahmâ, par sa piété, la possession de l'île de Lankâ, où les chemins, dit-on, sont couverts de poudre d'or. Il en fut chassé par son frère Râvana, et se retira sur le mont Kêlâsa, où sa capitale se nomme Alakâ. Comme le Plutus des Grecs, ce dieu est difforme : il est lépreux, il a trois jambes et huit dents; à la place d'un de ses yeux, il a une tache jaune; dans sa main, il tient un marteau. Du reste,

Digitized by Google

sa cour est brillante ; elle est fréquentée des nymphes et des musiciens du ciel. Il a un ordre de demi-dieux, appelés Yakchas, attachés à son service, et chargés de la garde de ses jardins et de ses trésors. Ces trésors divins sont personnifiés, et au nombre de huit. Leurs noms sont Padma, Mahâpadma, Sankha, Macara, Catchtchapa, Moucounda, Nanda, Nila et Kharba. On les représente avec un vase d'où ils répandent la richesse particulière dont ils sont les gardiens. Le dieu est porté sur un char magnifique, appelé Pouchpaka, et qui se meut de lui-même, au gré de celui qui le monte. Il porte le nom d'Elavila, ou de son ayeule Ilavila, femme de Poulastya, suivant M. Wilson, ou, suivant Hamilton, de sa mère Êlavilâ, fille d'un roi de Visâla. *V.* VISRAVAS.

COUVÉRA est encore le régent du Nord.

CRIPA, descendant de Gôtama, et beau-frère de Drona, qui avait épousé sa sœur Cripî. Dans la dispute des Pândavas et des Côravas, il prit parti pour ces derniers. On prétend que son neveu Aswatthâmâ et lui vivent toujours, attendant la destruction des mécréans et la restauration de la foi indienne dans sa pureté.

CRICHNA est une incarnation de Vichnou, descendu sur la terre pour détruire Cansa et Sisoupâla, qui, éternels ennemis des dieux, avaient été, dans d'autres naissances, les géans Câlanémi et Poundra. Ce dieu naquit à Mathourâ, du kchatriya Vasoudéva, descendant d'Yadou, et de Dévakî, sœur du roi Cansa. Celui-ci ayant appris que son neveu devait un jour lui ôter la vie, cherchait à le détruire. On le confia secrètement aux soins du berger Nanda et de sa femme Yasodâ, qui l'élevèrent dans le pays de Vradja, sur les bords de l'Yamounâ. Il était encore enfant, et déjà il étonnait tout le canton par les miracles journaliers qui signalaient sa nature divine. Terrible pour ses ennemis, il était bon pour ses amis, dont il réparait les malheurs. Il était même trop aimable avec les jeunes bergères, qui ne pouvaient s'empêcher de lui abandonner leur cœur ; mais il était appelé à d'autres destinées. Il partit bientôt pour Mathourâ, trompa la vigilance de Cansa, déjoua tous ses projets meurtriers, et lui donna la mort. D'autres ennemis exercèrent ensuite sa valeur ; le puissant Djarâsandha, roi de Mâgadha, et d'autres princes luttèrent contre lui : souvent vaincus, ils eurent même recours aux étrangers, et appelèrent à leur secours Câla yavana, qui vint jusqu'à Mathourâ avec une armée formidable. Mais Crichna l'avait prévenu, et toute la population de Vradja avait émigré pour aller fonder, dans une île sur le golfe de Cutch, une ville nouvelle appelée Dwârakâ. Câla yavana épuisa ses forces dans cette expédition, où il périt lui-même, laissant ses alliés à leur triste destinée. Djarâsandha périt. Crichna figura encore comme acteur dans une guerre plus importante ; il soutint la querelle des Pândavas contre leurs cousins ; il contribua à leurs succès, ami particulier de l'un d'eux, d'Arjouna, à qui même, dans un moment où il perdait courage, il révéla sa nature divine : incident qui forme le sujet du fameux livre intitulé le *Bhagavat-gîta*. Il avait eu aussi quelques affaires particulières avec ses voisins. Il enleva Roukminî, fille du roi de Vidarbha, à l'instant même où elle allait épouser Sisoupâla, roi de Tchédi. Roukmî, frère de Roukminî, avait pris parti pour Sisoupâla, et avait succombé. Sisoupâla, lui-même, ne fut pas plus heureux, et même trouva la mort dans l'effort qu'il tenta contre lui. Cet événement est le sujet d'un poème de Mâgha, intitulé *Sisoupâla-badha*. Crichna, vainqueur de ses ennemis, respecté de ses voisins, entouré d'une nombreuse famille, finit sa vie d'une manière malheureuse. Descendant d'Yadou, il s'était servi de la race nombreuse des Yâdavas, ses parens, pour fonder et soutenir sa puissance. Ceux-ci, un jour, insultèrent de saints richis. Ils avaient habillé un

Digitized by Google

homme en femme, et leur avaient demandé en riant quel serait le sort de l'enfant dont elle accoucherait. Les richis avaient répondu qu'il sortirait d'elle une barre de fer qui détruirait toute leur race. Crichna, connaissant cette réponse, leur conseilla de mettre la barre de fer en poudre, et de la jeter à la mer. A l'endroit où était tombée cette poudre, il vint des roseaux, dont les Yâdavas firent des flèches et se percèrent mutuellement. Un morceau mal pulvérisé se retrouva dans le ventre d'un poisson. Un chasseur, nommé Angada, en arma une de ses flèches. Un jour que Crichna était assis à l'ombre d'un buisson, ce chasseur le prit pour une bête fauve, et le tua. Il avait vécu, dit-on, cent vingt-cinq ans. Ses os furent rassemblés et miraculeusement transportés à Djagannâtha, où on les conserve encore. Outre Roukminî, il avait seize mille huit cent huit femmes qui se brûlèrent toutes sur son bûcher. Ce dieu est représenté avec une couleur noire ou plutôt azurée; quelquefois il porte une flûte à sa bouche, et sa maîtresse Râdhâ est à sa gauche. Telle est l'image de Crichna encore enfant : c'est la plus commune. Dans sa forme guerrière, il a quatre mains, dont deux avec des armes; la troisième, avec un lotus, et la quatrième avec une conque. C'est l'image de Vichnou. Il y a un grand nombre de fêtes de Crichna. Au mois cârtika (octobre-novembre), il y a, pendant trois nuits de suite, des danses appelées *Râsa* (*V.* Gopi), des illuminations magnifiques et des feux de joie. A la pleine lune de phâlgouna (février-mars) on célèbre la fête du printems qui est aussi une fête de Crichna. On y danse, on y chante toute la nuit, on s'y balance, et on jette aux passans une poussière rouge de sandal ou avec les mains ou avec une seringue. Les six dixièmes de la population du Bengale sont dévots à Crichna. On compte peu de brahmanes dans le nombre. La marque de cette secte consiste en deux lignes tirées depuis le bout du nez jusque derrière la tête. De même que Râma a eu pour chantre le poète Vâlmîki, Crichna a été surtout célébré par Vyâsa, auteur du *Mahâbhârata*. Ce héros a dû vivre trois ou quatre cents ans après Râma, et on peut le regarder comme antérieur à notre ère de mille à douze cents ans.

Crichna Cavi, appelé aussi Sécha Crichna Pândita, auteur du drame intitulé *Cansabadha*. Il pouvait vivre au commencement du dix-septième siècle.

Crichna déva, roi de Vidjayanagara, en 1526.

Crisaswa. Il y a deux princes de ce nom, l'un souverain d'Ayodhyâ, l'autre roi de Visâla; mais ces deux personnages ne paraissent pas être celui qui est regardé comme l'auteur des armes divines et vivantes données à Râma et à sa famille. C'est plutôt un mouni ou dévarchi de ce nom, qui avait, dit-on épousé deux filles de Dakcha, Djayâ et Vidjayâ, suivant le *Râmâyana*, Archî et Dhichanâ suivant le *Bhâgavata*. C'était aussi un écrivain dramatique, de là vient qu'un auteur ou un danseur est appelé *Crisâswin*. Les armes de Râma sont décrites comme ayant un corps. Dans le *Râmâyana*, elles s'adressent à Râma, et lui demandent ses ordres. Quand il n'a pas besoin d'elles, il les congédie; elles le saluent avec respect et se retirent. Elles sont supposées avoir des formes célestes et une intelligence humaine. Quelques-unes sont lancées comme des traits, d'autres agissent comme par un pouvoir mystérieux; quand on les emploie, elles paralysent un ennemi ou l'endorment, ou bien amènent la tempête, la pluie et le feu. On les appelle les fils de Crisâswa, les enfans de Djayâ et de Vidjayâ.

Crontcha est un asoura allié de Târaka. Il fut vaincu par Cârtikéya, général des dieux, à qui l'on donne l'épithète de Crôntchâri ou ennemi de Crôntcha.

Cronchavat, nom d'une montagne dans la chaîne de Vindhya, à travers laquelle Râma s'ouvrit un passage avec ses flèches.

Digitized by Google

D

DACCA ou DHACCA, contrée située au-delà du Brahmapoutra.

DAKCHA est un fils de Brahmâ, né du pouce de sa main droite, d'autres disent de son souffle, pour l'aider à peupler le monde. Il eut soixante filles, dont vingt-sept sont les nymphes qui président aux astérismes lunaires, et qui sont les femmes du dieu Lunus. Treize autres étaient mariées à Casyapa. Une des filles de Dakcha, nommée Satî, avait épousé Siva. Le beau-père, offensé par son gendre qui refusa un jour de le saluer dans une assemblée, négligea de l'inviter à un sacrifice où étaient réunis tous les dieux et tous les sages. Satî, de douleur, se jeta dans le feu du sacrifice; Siva envoya les génies qui l'accompagnent, commandés par Vîrabhadra, afin de troubler la cérémonie. Tout fut renversé, les dieux frappés et mutilés, Dakcha lui-même décapité par son gendre. Les dieux, touchés de son sort, lui donnèrent une autre tête : c'était celle d'un bélier. Cette légende était répandue dans le midi de l'Inde, à l'époque où les souterrains d'Élephanta et d'Ellora furent creusés : elle s'y trouve sculptée sur les murs. Le *Mahâbhârata* raconte le fait; mais ne dit pas que Satî se brûla. Il semble que ce sont les Pourânas qui ont ajouté ce détail.

DAKCHINA. Tel est le nom que l'on donne à la presqu'île occidentale de l'Inde. De ce mot, nous avons formé le nom moderne Dékan. Ce mot signifie *droit* ou *méridional*, parce qu'en se tournant vers l'est, suivant l'indication prescrite dans les rites religieux, le midi est le point que l'on a vers sa droite, et qu'en effet cette presqu'île est au midi de l'Inde. Cette province fut, dit-on, donnée par Varouna à Parasou-râma, pour le récompenser de la destruction qu'il avait faite de la caste des Kchatriyas. Parasou-râma en fit hommage à Casyapa pour être partagée aux brahmanes.

DAMODARA MISRA, auteur, ou peut-être plutôt compilateur du drame intitulé *Hanoumân nâtaka*. Ce poète est du tems de Bhodja, dans le dixième ou le onzième siècle.

DANAVA. Ce mot signifie *enfant de Danou*. Danou était une des femmes de Casyapa, et ses enfans, comme ceux de Diti, sont représentés comme des ennemis constans des dieux. Il paraît que dans la réalité c'était un peuple guerrier qui, dès les premiers tems, occupait le Magadha et les contrées voisines vers le midi. Ce mot s'emploie, en général, pour désigner un adversaire des dieux. Descendant les uns et les autres de Brahmâ, il n'est pas étonnant que sa faveur soit partagée entre eux.

DANDI, poète que l'on suppose contemporain du roi Bhodja. Il est l'auteur d'une espèce de roman poétique, intitulé *Dasa coumâra*. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'art poétique, appelé *Cavyâdarsa*.

DASARATHA est un roi de la race solaire, fils d'Adja et père de Râma. On suppose qu'il a vécu quinze cents ans avant Jésus-Christ. Dans sa jeunesse, il avait eu le malheur de tuer, par mégarde, le jeune Yadjgnadatta, fils d'un vieil anachorète. Celui-ci lui prédit une infortune pareille à la sienne. Au moment où Dasaratha allait associer son fils à son trône, il fut obligé de s'en séparer et de le bannir, par suite d'une promesse imprudente qu'il avait faite à Kekéyî, une de ses femmes. Celle-ci réclamait le trône pour son fils Bharata, et le bannissement de Râma. Dasaratha, fidèle à sa parole, exila son fils, mais il en mourut de douleur.

DATTA. Ce mot, ajouté à un nom propre, désigne plus particulièrement un

Digitized by Google

homme de la caste des vésyas ou marchands, plutôt que de celle des kchatriyas. Cette règle n'est pas tellement générale qu'elle n'éprouve quelque exception.

Dêtya. Nom que l'on donne aux enfans de Diti, une des femmes de Casyapa. Ils sont les ennemis des dieux, ainsi que les dânavas, les râkchasas, les asouras : tous ces mots expriment la même idée; ce sont les Titans de la mythologie indienne, veillant sans cesse pour arracher à leurs rivaux l'empire qu'ils possèdent.

Déva est le mot latin *divus*. Il se dit des dieux; mais, de plus, il s'emploie pour les princes et s'ajoute à leur nom. Les Latins ont prostitué de même le mot *divus* pour leurs empereurs.

Dévaki. Cette princesse est la mère de Crichna et de Bala-râma. Sa généalogie est un peu incertaine. Les uns la font fille d'Ougraséna, qui aurait aussi porté le nom de Dévaka; et, dans cette hypothèse, elle serait sœur de Cansa. Suivant d'autres, Ahouka, roi de Mathourâ, a eu deux fils, Dévaka et Ougraséna. Ce dernier, successeur de son père à la couronne, eut, entre autres enfans, Cansa qui le détrôna. Dévaka eut sept filles que Vasoudéva épousa. L'une d'elles était Dévakî, qui alors ne serait plus que cousine de Cansa. Ses enfans, sauvés par l'adresse de Vasoudéva et à son insu, grandirent au milieu des bergers, et elle ne les connut qu'au moment où ils vinrent en héros punir leur persécuteur. Après avoir joui de leurs triomphes, comme Vasoudéva, elle ne put résister à leur perte; elle mourut alors pour ne plus renaître, car elle avait été du tems de Swâyambhouva Prichni, femme du roi Soutapas, et plus tard Aditi, femme de Casyapa.

Dévayani, épouse du prince Yayâti, fille de Soucra, régent de la planète de Vénus. Elle avait d'abord aimé le fils de Vrihaspati, Catcha, élève de son père, envoyé auprès de lui pour étudier le secret de ressusciter les morts. Plusieurs fois dévoré par les mauvais génies, Catcha avait été rappelé à la vie par son maître. Quand il voulut, maître du secret qu'il était venu apprendre, retourner auprès de son père, Dévayanî insista pour l'épouser; mais Catcha s'y refusa parce qu'elle était la fille de son précepteur. Celle-ci, irritée, prononça, dans une imprécation, que toute sa science lui serait inutile; lui, de son côté, la condamna à devenir l'épouse d'un kchatriya. En effet, elle épousa le roi Yayâti : elle en eut deux enfans, mais découvrit bientôt qu'il avait épousé secrètement la princesse Sarmichthâ, son ennemie, dont il avait trois fils. Elle s'en plaignit à son père, qui punit Yayâti par une vieillesse anticipée; toutefois, touché de ses prières, il lui permit de faire passer sa décrépitude à celui qui voudrait accepter ce présent et lui donner en échange sa jeunesse. Les deux fils de Dévayanî et les deux aînés de Sarmichthâ repoussèrent sa proposition; le plus jeune y consentit : c'était Pourou, à qui plus tard Yayâti, reprenant la vieillesse qui lui appartenait, rendit la jeunesse qu'il avait empruntée : de plus, il lui donna son trône qu'il méritait par sa piété filiale.

Dhanandjaya, nom du prince Ardjouna. *V.* ce mot.

Dhanandjaya, auteur d'un ouvrage de critique sur la littérature théâtrale, intitulé *Dasa roûpaka*. On croit qu'il a vécu dans le onzième siècle, car il cite le prince Moundja pour son protecteur.

Dharma poutra. Surnom qu'on donne au pândava Youdhichthira, parce qu'on le suppose fils d'Yama, dont un des noms est Dharma, *dieu de la justice*.

Dhavaka est un poète de la cour du roi de Cachemir, Srî Harcha déva, qui, pour prix de la protection qu'il recevait du monarque, mettait sous le nom royal de son patron les ouvrages qu'il publiait. C'est ainsi qu'on lui attribue le drame de *Ratnávalî*, qui porte le nom d'Harcha déva, et que ce prince lui paya, dit-on, 100,000 roupies.

Digitized by Google

DHOUNDHOUMARA est un roi d'Ayodhyâ, de la ligne solaire, dont le nom propre est Couvalâswa. Il fut surnommé Dhoundhoumâra, pour avoir donné la mort à un génie malfaisant, appelé Dhoundou, qui incommodait le saint solitaire Outtanka. Ce monstre vomissait des flammes, obscurcissait la lumière du soleil, et soulevait des tourbillons de poussière. Couvalâswa vainquit le monstre après avoir perdu, dans cette expédition, quatre-vingt-dix-sept fils sur cent qu'il avait.

DHRICHTADYOUMNA est un héros qui figure dans le *Mahâbhârata*; il est frère de Drôpadî, épouse des Pândavas, et fils de Droupada, roi de Pantchâla. Il fut surpris, avec tous ses frères, et tué par Aswatthâmâ, qui vengea de cette manière la mort de son père Drona, immolé sur le champ de bataille par Dhrichtadyoumna.

DHRITARACHTRA est le père des princes appelés Côravas. Les uns le font fils du roi Vitchitravîrya; les autres, du mouni Vyâsa, frère aîné de Vitchitravîrya. Ils disent que le prince étant mort sans enfant, le mouni épousa sa veuve dont il eut Dhritarâchtra et Pândou, et, de plus, l'esclave de cette femme, qui lui donna Vidoûra. Il est possible de concilier les deux traditions en supposant que Vyâsa devint le père spirituel des jeunes princes qu'il se chargea d'élever. Dhritarâchtra était aveugle, et ce fut son jeune frère Pândou qui monta sur le trône. Mais celui-ci, dégoûté du monde, se retira dans la solitude, laissant à Dhritarâchtra le soin du royaume et la tutelle de ses enfans. Les affaires étaient de plus dirigées par un autre frère aîné de Vitchitravîrya, nommé Bhîchma, qui avait résigné ses prétentions au trône, et s'était réservé le droit de donner des conseils. Dhritarâchtra avait pour épouse Gândhârî. On lui donne cent enfans, dont l'aîné était Douryodhana, prince dur et ambitieux, qui profita de l'influence qu'il avait sur un père aveugle et âgé, pour persécuter ses cousins les Pândavas. On voit que les deux branches des Côravas et des Pândavas avaient au trône des droits égaux, dont les armes seules pouvaient décider la légitimité. Les Pândavas étaient les fils d'un prince qui avait régné à la place de son aîné; les Côravas étaient les fils de cet aîné appelé à la régence. La victoire se déclara pour les Pândavas : tous les Côravas périrent dans cette guerre désastreuse, qui, dit-on, coûta la vie à sept millions d'hommes. Dhritarâchtra survécut à ses enfans, et se retira dans la solitude, où, par la religion, il chercha à se consoler de ses malheurs.

DIKCHITA est le nom d'une famille de brahmanes mahrattes, qui a produit des auteurs distingués, surtout dans l'art dramatique. Lalla Dîkchita, descendant de cette famille, est le seul brahmane qui ait pu donner à M. Wilson quelques secours pour composer son recueil de drames indiens.

DITI, femme de Casyapa, mère des Dêtyas et de Vâyou ou Mâronta, dieu du vent. *V.* VAYOU.

DJAGADDJSA, pandit, auteur de la pièce en deux actes portant le nom d'*Hâsyârnava*. Il est moderne, mais on ignore cependant dans quel tems il vivait.

DJAGANNATHA, surnommé Pândita râdja, est auteur d'un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Rasa gangâdhara*.

DJALANDHARA, contrée située au nord-ouest de l'Inde. C'est probablement une partie du Lahore, ou peut-être la moderne Jallindhar.

DJAMADAGNI, sage mouni, fils de Richika; il avait épousé Rénoukâ, et eut pour fils le terrible Parasou-râma. Il demeurait à Gândhâra. Un soir, dans la saison des pluies, le roi Cârtavîrya Ardjouna, étant dans la forêt, s'arrêta dans l'hermitage de Djamadagni. Il avait avec lui une suite innombrable : tout ce monde fut parfaitement traité. Ardjouna était étonné : le solitaire n'avait qu'une vache; mais c'était la

Digitized by Google

vache d'abondance, *câmadhénou*, que Brahmâ lui avait donnée. Le roi voulut avoir cette vache, le sage la lui refusa, quoique le prince lui offrît tout son royaume. Ardjouna lui fit la guerre : malgré les armées données par la vache, il vainquit Djamadagni, et le tua. Rénoukâ se brûla sur le bûcher de son mari, et Pârasourâma les vengea l'un et l'autre en répandant le sang d'Ardjouna et des kchatriyas.

Djambavan, monstre des bois, qu'on représente comme un ours, et qui osa combattre Crichna. L'issue du combat fut telle, que sa fille, nommée Djambavatî, devint l'épouse du dieu, qui en eut un fils appelé Samba.

Djanaka, roi de Mithilâ, prince d'une grande piété et d'une profonde instruction. Il avait élevé Sîtâ, qu'il regardait comme sa fille, et qui, par cette raison, portait le nom de Djânakî. Djanaka était aussi le titre des rois de Mithilâ. Une légende dit que les cendres du roi Nimî, ainsi consumé par la colère de Vasichtha, furent recueillies par des brahmanes qui en formèrent un jeune homme auquel ils donnèrent le nom de Djanaka.

Djanasthana, endroit de la forêt Dandaka où Râma fut vainqueur des Râkchasas. Suivant un commentateur, ce lieu porte aujourd'hui le nom de Nasik ; il est situé sur le Godâvarî, près des Ghates occidentales : on y va en pélerinage.

Djangama. C'est un nom qu'on donne à un religieux errant, et consacré au culte de Siva. Il se montre couvert de cendres, les cheveux relevés en natte tressée autour de la tête, et le signe de Siva à son cou.

Djatayou est le nom d'un héros du *Râmâyana*. C'était un oiseau, fils de Garouda et de Syénî. D'autres le font fils d'Arouna. Il avait déjà vu plusieurs renouvellemens du monde, ou règnes de Manou, *manwantaras*, quand, apercevant Râvana qui enlevait Sîtâ, femme de son ami Râma, il vola pour la délivrer, et trouva la mort dans cette entreprise. Djatâyou avait été aussi l'ami du père de Râma. Dasaratha était un jour allé pour sauver Rohinî des mains de Sani : son char, qui le transportait dans l'air, avait été consumé par un regard de ce dernier ; le prince, en tombant, fut soutenu sur les ailes de Djatâyou.

Djaya déva, poète célèbre par la composition lyrique du *Gîta-Govinda*, où sont célébrées les premières amours du dieu Crichna. Elle a été traduite par W. Jones, *Recherches Asiatiques*, tom. III. Djaya déva était de Cenduli (*Calinga*). Il est une autre ville de ce nom, dans le Burdwan, où tous les ans une fête est célébrée ; on y récite son poème avec pompe et magnificence. On dit que ce poète vivait dans le siècle qui a précédé notre ère. Il existe aussi un ouvrage de rhétorique, intitulé *Tchandrâloka*, attribué à un auteur, nommé Djaya déva.

Djaya déva est le nom d'un roi de Canoge, qui vivait à la fin du douzième siècle.

Djayadratha, roi de Sindhou, se distingua dans la guerre des Pândavas contre les Côravas. Il soutenait le parti de ces derniers. Il tua Abhimanyou, fils d'Ardjouna, et fut tué lui-même par Ardjouna.

Djayanta, fils d'Indra, roi du ciel et de Satchî.

Djayanta, grammairien, élève de Crichna Pândita, en 1631.

Djénas, disciples de Djina. Ce mot signifie, *qui a vaincu le péché*.

Les bouddhistes sont-ils des djénas modifiés ? et jusqu'à quel point peut-on ajouter foi à la légende brahmanique, qui fait Bouddha fils de Djina ? Djina est-il un synonyme de Bouddha ? ou bien est-ce une confusion de noms, causée par l'ignorance ou par la haine des brahmanes ? Voilà des questions fort intéressantes, et sur les-

Digitized by Google

quelles il n'est pas encore permis de prononcer. Il paraît, jusqu'à présent, que les djênas pourraient bien avoir l'antériorité sur les bouddhistes; leur fondateur, Richabha déva, remonte à une antiquité fort reculée. Après lui sont venus vingt-deux chefs de sectes ou Djinas, dont le dernier, Parswanâtha, a une grande réputation de sainteté. Le dernier de leurs prophètes est Mahâvira, qui, après s'être incarné vingt-sept fois, est venu au monde, dans la province de Béhar, comme fils de Siddhârta, Kchatriya, six cents ans avant notre ère. Mais, un point de ressemblance existe toujours dans l'histoire de ces saints bouddhistes et djênas. Nés de princes, ils sont doués de bonne heure de facultés miraculeuses; et, dégoûtés des grandeurs, ils se livrent enfin à l'état de pénitent, et ensuite de prédicateur. Ce Mahâvîra eut pour disciple Gôtama Swâmî.

Les djênas diffèrent peu, pour l'extérieur, des autres Indiens. Sans reconnaître un créateur, ils croient à un dieu, et respectent même les divinités indiennes. Ils sont partagés en castes; mais le djêna parfait ne peut être que mendiant. Il existe entre eux quelques distinctions, comme les digambaras, qui vont nus; les swétâmbaras, qui portent un vêtement blanc, etc. Les laïques s'appellent srâvakas; les religieux, yatis et sramanas (ou samanas)

Le neuvième volume des *Recherches Asiatiques* contient des détails curieux sur les djênas. On y peut bien distinguer des différences entre les bouddhistes et les djênas; mais ils offrent aussi des traits frappans de ressemblance qui semblent devoir faire supposer que ce sont des dissidens qui, ayant abjuré une fois l'obéissance aux doctrines brahmaniques, ont cru pouvoir aussi ne s'en remettre qu'à leur jugement des opinions qu'ils devaient professer. De là seront venues les nuances plus ou moins tranchées qu'on trouve dans leur foi. Les djênas se sont moins éloignés des anciens principes; ils peuvent même être tolérés jusqu'à un certain point : ce sont des schismatiques. Les autres sont des hérétiques avec lesquels il n'y a point de transaction; toutefois, ils s'accordent à rejeter l'autorité des Vèdes, et les djênas surtout n'admettent d'opinion que celle qui est fondée sur la perception ou sur une preuve tirée de la perception ou du témoignage.

Les livres des djênas et des bouddhistes sont, à ce qu'il paraît, écrits en *pâli*.

Djwalamoukhi. C'est une place où l'on voit des feux sortir de terre. On en fait une forme apparente de la déesse Dourgâ, objet de vénération pour les Indiens. Il existe, près de Balkh, un lieu de cette espèce, où, de tout l'Indostan, on va en pélerinage. Le sol y produit en abondance le gaz hydrogène, qui s'enflamme dès l'instant qu'il est en contact avec l'air extérieur. D'autres fois, dans un tems de vent, quand on applique une lumière à l'orifice du gouffre, la flamme s'allume et se trouve entretenue par le torrent de gaz qui s'en échappe.

Douchana, frère de Râvana, tué avec quatorze mille quatorze Râkchasas, dans la forêt de Djanasthâna.

Douchmanta est un roi de la dynastie lunaire, fils de Dharmamitra ou Rêbhya. Il paraît qu'il fut adopté par Maroutta, prince d'une branche collatérale, descendant de Turvasou, dont il réunit les états à son royaume héréditaire d'Antarvédî. A sa mort, il partagea sa succession entre Bharata, à qui il laissa l'Antarvédî, et son jeune fils Carouthama, à qui il donna les provinces de son père adoptif, composées de la partie méridionale de la péninsule; car les petits-fils de Carouthama furent rois de Pândya (*Madura*), de Kérala (*Malabar*), de Cola et de Tchola (*Tanjore*). Douchmanta est célèbre pour son mariage avec Sacountalâ, qu'il avait rencontrée dans l'hermitage de Canwa, et qu'il avait épousée : mais par suite de l'im-

Digitized by Google

séjour riche et délicieux. Elle était avantageusement située pour le commerce. Les malheurs qui vinrent frapper la famille de Crichna n'épargnèrent pas la ville qui était son ouvrage. Un tremblement de terre la fit disparaître ; elle fut submergée, et le bruit se répandit qu'elle avait disparu avec les êtres divins qui l'avaient habitée ; qu'immortelle, elle était avec eux transportée au ciel. Outre le nom d'Anartta, que portait le pays qui l'environnait, on l'appelait encore Cousasthalî. Les arcs de triomphe qui ornaient les portes de cette ville lui avaient fait donner ce nom de Dwârakâ.

E

ERAVATA. Nom qu'on donne à l'éléphant céleste sur lequel est monté le dieu du ciel, Indra. Il était né de la mer, lorsque les dieux l'avaient *baratée*.

G

GALAVA, solitaire fameux, disciple de Viswâmitra, qui, dans un moment d'humeur, lui demanda pour récompense de ses soins huit cents chevaux blancs avec une oreille noire, qui, donnés par Varouna au pieux Richika, avaient ensuite passé en la possession de différens princes. Gâlava s'adressa au roi Yayâti, qui, ne pouvant rien pour lui, lui remit sa propre fille Mâdhavî ; elle fut donnée successivement en mariage aux princes qui avaient de ces chevaux, et qui en faisaient cadeau à Gâlava au premier garçon qu'ils avaient d'elle ; Mâdhavî, qui avait le don de rester toujours vierge, fut enfin donnée à Viswâmitra en même tems que les chevaux. Elle en eut un fils, nommé Achtaka. Viswâmitra lui laissa son hermitage et son haras, et se retira dans les bois ; et le lieu fut de là appelé Achtakapoura. Gâlava ramena ensuite Mâdhavî à son père, et finit ses jours dans la solitude.

GANDHAMADANA ; c'est l'une des quatre montagnes qui enferment la région centrale du monde, appelée Ilâvritta, dans laquelle est située la montagne d'or des dieux ou le mont Mérou. Les *Pourânas* ne sont pas d'accord sur sa position. Suivant le *Vâyou pourâna* il est à l'ouest, joignant le Nîla et le Nichadha, chaînes du nord et du sud. Le *Vichnou pourâna* le place au sud, et nomme Vipoula la montagne occidentale. Il y a cependant un Gandhamâdana à l'ouest, au milieu des branches projetées du Mérou. Le *Bhâgavata* le place à l'est. Le *Mahâbhârata* est d'accord avec le *Vâyou pourâna*. Le *Padma pourâna* offre deux opinions : dans un passage il le place à l'ouest, dans un autre il le décrit comme à l'est. Suivant ce *Pourâna*, Couvéra réside sur ce mont avec les Apsaras, les Gandharbas et les Râkchasas. Le Sita Gangâ (Hoang-Ho) prend sa source sur son sommet, d'où il descend dans le *Bhadraswa varcha* et coule vers la mer orientale.

GANDHARBA, tel est le nom qu'on donne aux musiciens des cours de Siva, d'Indra et de Couvéra. Ils sont fils de Casyapa et d'Arichtâ.

GANDHARA, province qu'on appelle aujourd'hui le Candahar, placée entre le nord de l'Inde et la Perse.

GANDHARI, fille du roi Gândhâra, qui descendait du prince Drouhya, fils d'Yayâti, et qui régnait dans le Gândhâra, aujourd'hui le Candahar. Gândhârî avait épousé Dhritarâchtra, et fut la mère des princes Côravas. Elle eut la douleur de survivre à sa nombreuse famille.

GANÉSA, dieu de la sagesse, fils de Siva et de Pârvatî. On le représente sous la forme d'un homme gros et court, avec un gros ventre et une tête d'éléphant. Il a quatre mains : l'une tient une conque, l'autre un disque, une autre une massue,

Digitized by Google

et la quatrième un lotus. Sur quelques-unes de ces images, on voit dans une de ses mains une espèce de croc, dans l'autre un lotus, dans la troisième une de ces *olles* qui servent à écrire, dans la quatrième un corps arrondi qui ressemble à un œuf, et qui est un gâteau. L'animal qui lui est consacré est le rat. Sa tête d'éléphant n'a qu'une défense : Vichnou, sous la forme de Parasourâma, voulant un jour parler à Siva, fut arrêté par Ganésa, qui gardait la porte : ils se battirent, et Ganésa perdit une défense. Ce dieu venait de naître, et recevait les hommages de toute la cour céleste. Sani (Saturne) détournait les yeux, sachant qu'ils consumeraient ce qu'ils apercevraient. Pârvatî, prenant cette action pour une insulte, le força par ses reproches de regarder son fils, dont la tête fut aussitôt consumée. A ce spectacle, Pârvatî furieuse voulait se venger sur Sani; Brahmâ l'en empêcha, et dit à celui-ci de prendre la tête du premier animal qu'il trouverait couché vers le nord (car on meurt, quand on dort dans cette position). Il rencontra un éléphant ainsi placé, lui coupa la tête, et la fixa sur le corps de Ganésa. Pârvatî était peu satisfaite : Brahmâ lui dit que, dans tous les sacrifices, son fils serait nommé avant les autres dieux. En effet, au commencement de toutes les entreprises, à la tête de tous les ouvrages, il reçoit un hommage de respect. Tous les livres commencent par ces mots : *Adoration à Ganésa*. On l'appelle *Dwémâtoura*, qui a eu deux mères, savoir : Pârvatî, à qui il doit son corps, et l'éléphant, à qui il doit sa tête. Il est le chef de tous les ordres de divinités inférieures qui forment la cour de Siva; de là son nom de Ganésa.

Ganga, est un nom féminin par lequel on désigne le fleuve du Gange. Tous les noms de fleuves et de rivières en sanscrit, excepté un, sont du féminin : si nous les avons traduits par le masculin, c'est que cela nous a paru moins étrange et plus naturel : ainsi ailleurs nous avons dit le Godâvarî, et non la Godâvarî, etc. On fait aussi du Gange une déesse. Ses ondes sont sacrées, elles effacent les péchés, et le dernier espoir d'un Indien est de mourir à la vue du Gange. Ce fleuve a dû être le sujet de bien des fables mythologiques. *V.* le mot Mérou. Sortant de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même du monde, il vient en vapeurs légères, traversant les airs et rasant le haut des plus hautes montagnes; puis il se repose dans le *counda* ou bassin de Brahmâ, qui est le lac Mânasarovara : de là, encore par l'air, il vient tomber sur un roc en forme de tête, linga de Siva ou Mahâdéva; il s'embarrasse dans ses cheveux et coule dans un bassin au-dessous, appelé Vindou sarovara. C'est au-dessus de cette chute, qu'on trouve cet endroit fameux, appelé Gomoukha, ouverture que se font les eaux dans les monts Himâlaya, et que les Indiens comparent, pour la forme, à la tête d'une vache. Plus loin se trouve la ville d'Haridwâra qui signifie *porte d'Hari* : c'est l'endroit où le Gange entre dans les plaines de l'Indostan. Il poursuit sa route, allant heurter le pied des montagnes qu'il creuse, changeant de lit fort souvent et renversant les cités qu'il emporte dans son cours, comme les antiques villes d'Hastinâpoura et de Pâtalipoutra. Il reçoit un grand nombre de rivières, qui viennent, dit-on, lui rendre hommage, et qui ensuite, lorsqu'il approche de la mer, le quittent pour s'y jeter chacune de leur côté. C'est ainsi qu'on explique les différentes bouches du Gange, auxquelles on donne les noms des rivières qui s'étaient réunies à lui. La déesse du Gange est représentée comme une femme vêtue en blanc, portant une couronne, assise sur un poisson, ayant dans sa main droite un lotus, et dans sa main gauche un luth. Elle fuit, dit-on, devant la mer, deux fois par jour. Cependant, autrefois, elle épousa Santanou, incarnation du dieu de la mer, et roi d'Hastinâpoura, dont elle eut Bhichma, aïeul des Pândavas. Par suite d'une impré-

Digitized by Google

cation de Vichnou, elle était obligée de tuer ses enfans à la naissance. Au huitième, son mari l'en empêcha, et elle le quitta. Elle était descendue autrefois sur la terre, attirée par les dévotions de Bhagîratha. Au moment où elle tomba du ciel, le prince craignit qu'elle n'écrasât la terre. Siva, qui demeurait sur l'Himâlaya, la prit dans sa chevelure, et la retint quelque tems; il en laissa couler une goutte sur la montagne; ensuite, le dixième jour de la nouvelle lune de djyechtha (mai-juin), la déesse toucha la terre, et suivit Bhagîratha. De là le nom de Bhâgîrathî qu'on lui a donné. Elle venait pour ramener à la vie les fils de Sagara. (*V.* ce mot.) Bhagîratha ne pouvant pas lui dire positivement où étaient leurs restes, elle se divisa en cent torrens pour être plus sûre de les rencontrer. Sur sa route, elle avait troublé le sacrifice d'un sage, nommé Djahnou : dans sa colère, il l'avait prise et avalée; sur la prière de Bhagîratha, il l'avait ensuite rendue : ce qui a fait donner aussi à la déesse du Gange le nom de Djâhnavî. Quand elle descendit du ciel, les dieux, sachant quelle était la vertu de ses eaux, réclamèrent auprès de Brahmâ, qui consentit à ce qu'elle existât à la fois au ciel, sur la terre et aux enfers : au ciel, on l'appelle Mandâkini; sur la terre, Gangâ; aux enfers, Bhâgavatî. On voit facilement que toutes ces fables sur le Gange sont allégoriques, et servent à voiler des phénomènes purement naturels.

Garga, mouni célèbre, issu d'une branche collatérale des rois d'Antarvédî. Il était né à Mithilâ, et se livrait aux pratiques de la pénitence sur les bords du Gandakî. Un brahmane de ce nom était le nom du prêtre de la famille de Crichna. Fort jeune, il s'était adonné aux exercices rigoureux de la piété, et n'avait point d'enfant. On en fit un jour un sujet de plaisanterie : on imputa sa vertu à un motif d'impuissance. Il en fut irrité, et jura de se venger. Il se retira dans un désert, cherchant à obtenir, par la pénitence la plus horrible, la faveur de Siva. C'est ainsi qu'il vécut douze ans, couché sur des pointes de fer; Siva lui promit un fils qui ne serait point vaincu par les Yâdavas. En effet, d'une apsarâ, exilée sur la terre et obligée de vivre au milieu des bergers, il eut un fils; ce fut Câla yavana. Adopté par le roi des Yavanas, il lui succéda : appelé au secours des rois indiens, vaincus par Crichna, il vint avec une armée immense de barbares, prit Mathourâ, que les Yâdavas avaient quitté pour aller s'établir à Dwârakâ, et périt bientôt au milieu des monts Rêvatas, consumé, dit la légende, par le feu des yeux d'un ancien roi qu'il réveilla de son sommeil : c'est-à-dire que les tribus guerrières des montagnes l'arrêtèrent et finirent par exterminer son armée.

Garouda, ou Garoura, est un demi-dieu qui a la tête et les ailes d'un oiseau. Il est fils de Vinatâ, une des femmes de Casyapa. Celle-ci ayant eu une dispute avec Cadrou, autre femme de Casyapa et mère des serpens, Garouda devint l'ennemi de cette race, à laquelle il fait une guerre cruelle. A la suite d'une gageure entre Vinatâ et Cadrou, la première était devenue l'esclave de la seconde, et les serpens, pour prix de sa délivrance, demandèrent à Garouda le breuvage d'immortalité dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune qu'il cacha sous son aile. Indra avec les dieux l'attaqua et fut vaincu. Vichnou fut plus heureux, mais Garouda se conduisit si bien dans cette affaire qu'il obtint de son vainqueur une capitulation honorable. Vichnou le rendit immortel, et lui promit une place plus élevée que la sienne même. Garouda lui sert de monture; mais quand le dieu est porté sur un char, l'oiseau est placé au-dessus en forme de bannière flottante. On croit que Garouda est une grande espèce de vautour. Les poètes l'appellent le roi des oiseaux. Son séjour est le Cousa dwîpa, que Wilford suppose être la terre de Cuch de l'Écriture, et comprendre les pays entre l'Indus, le golfe Persique et la

Digitized by Google

Mer Caspienne. On donne encore à Garouda le nom de Souparna. Il se maria : les serpens se récrièrent. Il en fit un grand carnage. Un seul échappa : tombant aux pieds de Garouda, il cria : Épargne-moi, *Nâgântaka*, destructeur de serpens. Celui-ci le prit, et l'attacha pour trophée autour de son cou.

Ghatotcatcha, fils de Bhîma et d'une Rakchasî, nommée Hidimbâ : il fut tué par Carna avec une lance que celui-ci avait reçue d'Indra. Cette histoire est racontée dans le *Mahâbhârata* : la traduction s'en trouve dans le 13e volume des *Recherches Asiatiques*. La lance de Carna devait donner la mort à un guerrier, et il la destinait pour Ardjouna. Crichna, par ses conseils et son secours, rendit Ghatotcatcha redoutable à l'armée des Côravas ; et pour détourner les malheurs qui les menaçaient, Carna fut obligé de diriger la lance fatale contre lui. Ardjouna échappa ainsi au danger.

Gocoula. Tel est le nom qu'on a donné au lieu qu'habitèrent Crichna et Balaramâ pendant leur enfance, quand ils demeurèrent au milieu des bergers sur les bords de l'Yamounâ, dans le pays de Vradja.

Godavari, rivière de la presqu'île, qui porte aujourd'hui le nom de Godavéri. Elle sort du Sahya, partie des monts Vindhyas, pour aller se jeter dans le golfe de Bengale, arrosant le pays de Calinga. Les poètes ont aimé à peindre tous les charmes de ses rives.

Gopi signifie *femme de bouvier*. Ce sont des bergères du pays de Vradja, qu'on représente comme des nymphes. C'est au milieu d'elles que Crichna a passé sa jeunesse, c'est avec elles qu'il formait des danses dont le souvenir est perpétué par des fêtes publiques. Comme dieu du jour et de la lumière, on le peint quelquefois entouré de douze Gopis, avec lesquelles il danse en rond : c'est l'allégorie du soleil et des douze mois. Crichna est honoré sous le nom de Gopînâtha. On lui rend hommage par des danses, appelées *râsa*, accompagnées de chants, exécutées par des jeunes gens habillés en bergers et bergères, au moment de la saison d'automne.

Gopinatha, Pandit, auteur de la pièce intitulée *Côtouka sarvaswa*. Cet ouvrage doit être moderne.

Gori. Nom de Dourgâ, femme de Siva. *V.* Dourga.

Gosain, pour Goswamî, espèce de religieux. *V.* Tchêtanya.

Gotama. On ne distingue pas assez, ce me semble, Gotama et Gôtama. Ce dernier est un nom patronymique, et, signifiant descendant de Gotama, il n'est pas étonnant qu'on retrouve souvent ce Gôtama et à des époques différentes. Ainsi Gôtama, le prêtre de Djanaka, doit être le fils de Gotama et d'Ahalyâ, autrement appelé Satananda. On donne encore le nom de Gôtama à Sâkya Mouni, fondateur du bouddhisme, soit qu'il descendît de Gotama, soit qu'il ait suivi ses principes. Car ce Gotama, qu'on écrit même encore souvent Goutama, est fondateur d'une secte philosophique, appelée le Nyâya. Son nom est cité dans les Vèdes. Il était né sur l'Himâlaya, quelque tems avant Râma. Son père se nommait Dirghatamâ. Il épousa Ahalyâ. On le trouve dans un hermitage d'abord à Prayâga, puis dans une forêt de Mithilâ, enfin sur le mont Himâlaya. Tel est le Gotama, dont parlent les ouvrages des brahmanes : mais d'un autre côté les bouddhistes font de Gotama ou Gôtama leur quatrième législateur, quoique cependant les principes du Nyâya ne ressemblent point à ceux du bouddhisme. Les Djênas le font disciple de leur grand saint Mahâvîra. On reconnaît même son nom dans Somonocodom, Samana Gotama. Il y a deux mille trois cent soixante-dix ans, en 1828, que Gotama Bouddha a été exalté, et son règne doit durer

Digitized by Google

cinq mille ans : ce qui mettrait son apparition, cinq cent quarante-deux ans avant notre ère. Or, environ sept cents ans avant cette époque, Vîrabâhou, de la race de Gotama, s'empara du trône de Dehli. Ce roi et ses trois successeurs régnèrent cent huit ans. Le troisième de ces souverains, Mahîpatî, vivait dans le sixième siècle avant Jésus-Christ, et l'on peut supposer que Bouddha était, sinon son fils, du moins son proche parent, peut-être par les femmes. Ainsi l'on expliquera le nom de Gôtama donné à ce réformateur, qu'il soit fils d'un roi du pays de Magadha, ou de Bénarès. Voilà, certes, des mystères; la critique, maintenant si exercée, les expliquera un jour; en tout cas, je soupçonne que le nom de Gôtama doit avoir appartenu à plusieurs personnes que l'on a confondues.

Gourou. Tel est le nom que l'on donne à celui qui est le père spirituel, dont un jeune homme reçoit l'initiation aux cérémonies religieuses. C'est lui, qui, dans les différentes circonstances de la vie, prononce les *mantras* ou prières, qui introduisent un homme dans la société : c'est lui, par exemple, qui fait l'investiture du cordon, signe caractéristique des castes. Le *gourou* peut être le père naturel ou le précepteur religieux d'un enfant. Si des obligations sont imposées au maître sous le rapport du bon exemple dont il doit appuyer ses leçons, l'élève a aussi des devoirs sévères à remplir envers son directeur. Il doit le respecter plus que ses parens, même dans le cas où il serait ignorant ou vil; il doit se prosterner devant lui, en lui demandant sa bénédiction. Quand le *gourou* arrive dans la maison de son élève, toute la famille se prosterne, et il met son pied droit sur la tête de chacun. On lui lave les pieds, et l'on boit, pour se purifier, l'eau qui a servi à cette opération. On lui présente des fleurs et des parfums : on lui sert à manger, et l'on se dispute ses restes. La fonction de *gourou* est souvent héréditaire.

Gourdjara, province connue aujourd'hui sous le nom de Guzerat. Elle a porté aussi le nom d'Anartta. C'est dans cette région que s'était établi Crichna, et qu'il avait fondé la ville de Dwârakâ.

Govarddhana, montagne célèbre dans le pays de Vrindâvana, aux environs de Mathourâ, où Crichna passa son enfance. La légende raconte qu'à l'âge de huit ans, pour garantir les habitans d'un orage violent excité par Indra, il prit cette montagne dans ses bras, et la tint sur un doigt comme une ombrelle au-dessus des villageois et de leurs troupeaux.

Govinda, surnom du dieu Crichna, qui, dans sa jeunesse, fut berger. *V.* Crichna. Il y a un poème érotico-lyrique en l'honneur de ce dieu, intitulé *Gîta Govinda*, par Djaya déva, et dans lequel on célèbre les amours de sa jeunesse.

H

Hammira, personnage dont l'existence est constatée par une inscription de 1168, en l'honneur de Prithivî râdjâ (Prithou-rai ou Pithaura) vainqueur d'Hâmmîra. M. Wilson, *Recherches Asiatiques*, vol. 15, examine quel a pu être ce personnage, dont le nom ne paraît pas sanscrit. Il y a un Hâmmîra, prince de Sâcambhari, au commencement du quatorzième siècle. *V. Rech. Asiat.*, 9 v. p. 192.

Hanouman était un singe ami de Râma-tchandra. Il contribua aux triomphes de ce héros, et a aussi sa part dans les hommages qu'on lui adresse. Il était fils d'Andjanâ, femme du singe Késarî : mais la légende scandaleuse lui donne pour père Siva lui-même. Pavana, dieu du vent, intermédiaire officieux entre Siva amoureux d'une tout autre personne, et Andjanâ, fut ensuite regardé comme le.

Digitized by Google

père de ce singulier personnage, qui, dès sa naissance, fort joueur et fort plaisant, prenant le soleil pour un fruit ou un jouet d'enfant, s'était élancé vers le char de ce dieu qu'il avait brisé; Indra effrayé l'avait foudroyé, et Pavana avait obtenu qu'il revînt à la vie. Cependant, en tombant, il s'était brisé les os de la joue, et, depuis cet accident, avait été nommé Hanoumân. Cet être est immortel, et on l'honore pour obtenir une longue vie. Il était doué d'une force et d'une légèreté extraordinaire : dans le *Râmâyana* on le représente franchissant d'un saut le détroit qui sépare Ceylan du continent, et transportant une montagne entière, sur laquelle se trouvait une plante jugée nécessaire pour sauver les jours de Lakchmana. Ses espiégleries lui avaient une fois attiré la malédiction de brahmanes, qui méditaient, les yeux fermés, au bord d'un lac : il avait jeté un énorme rocher qui avait fait remonter l'eau et forcé les brahmanes à s'éloigner. Aussitôt après il avait repris le rocher, et quand les saints personnages, achevant leur prière, voulurent faire leurs ablutions, ils virent que le lac n'était plus auprès d'eux. Cette plaisanterie s'était renouvelée, jusqu'au moment où, s'apercevant qu'ils étaient joués, ils l'avaient, par une imprécation, privé de sa force. C'est alors que le malin singe, pour les fléchir, devint leur humble serviteur, leur apportant des fruits et des racines qu'il allait chercher dans la forêt. Ils le bénirent, et lui annoncèrent qu'il verrait Râma, et posséderait alors le double de la force qu'il avait perdue. Dans la guerre de Râma contre Râvana, il montra le plus grand dévouement. Envoyé comme espion à Lankâ, il découvrit la retraite de Sîtâ; et lui donna des preuves du tendre intérêt que lui portait son époux. Seul, il porta dans la capitale de l'ennemi le désordre et la mort. Arrêté par Indradjit, fils de Râvana, il parut devant le tyran, qui fit mettre le feu à sa queue. Mais ce fut pour le malheur de Lankâ : le singe, sautant de maison en maison, communiqua ce feu à toute la ville. Plus tard il sauva la vie à Râma et à son frère. On ne le représente pas seulement comme guerrier : on veut qu'il ait été poète, et qu'il ait célébré les actions de Râma en vers gravés sur le roc. On prétend que l'auteur du *Râmâyana*, Vâlmîki, vit ce poème, et voulut sacrifier son propre ouvrage; et que le généreux singe jeta alors à la mer les pierres, qui étaient les monumens de son esprit; que plus tard on en retrouva quelques fragmens, qui, arrangés et augmentés par Dâmodara misra, devinrent la pièce intitulée *Hanoumân nâtaka*.

Hansa est l'oiseau dont les poètes font la monture de Brahmâ. Les uns croient que c'est l'oie; les autres le cygne. Il paraît que l'on compte trois espèces d'*hansas* : 1° le râdja hansa, dont le corps est d'un blanc de lait, le bec et les pattes d'un rouge foncé : c'est le phénicoptère ou flamant; 2° le mallika hansa, avec un bec et des pattes brunes; 3° le dhârtarâchtra hansa, avec le bec et les pattes noires, c'est le cygne d'Europe. A la cour d'Indra, roi du ciel, il y a des oiseaux merveilleux, appelés *hansa*, qui ont une parole douce et flatteuse, et un chant harmonieux.

Hara, épithète que l'on donne à Siva. *V.* Hari.

Harcha déva, est un roi de Cachemir, protecteur des lettres, qui a dû vivre de l'année 1113 à 1125. Il passe pour avoir été l'auteur de plusieurs ouvrages que les écrivains de sa cour se plaisaient à mettre sous son nom, et qu'il payait généreusement. Ainsi il donna au poète Dhâvaka cent mille roupies, pour avoir, dit-on, le plaisir de se dire l'auteur du drame de *Ratnâvalî*. On lui attribue aussi un des six grands poèmes épiques, *Mahâcâvyas*, qui forment le domaine de la littérature profane chez les Indiens : c'est le Nêchadîya. Cet ouvrage, hautement estimé sous le rapport de la poésie, est froid et dépourvu d'intérêt. Rempli de

Digitized by Google

descriptions prolixes, telles que les aiment les Indiens, il dépeint les amours, le mariage et le bonheur conjugal de Nalà, roi de Néchada, et de Damayantî, son épouse. Il paraît que la protection accordée par Srî Harcha déva aux arts et aux lettres déplut aux brahmanes, dont il prenait les trésors pour les prodiguer aux poètes, aux comédiens et aux danseurs. On se révolta contre lui, et il périt au milieu d'une insurrection qui fit passer la couronne à une autre dynastie.

Hari. Nom du dieu Vichnou. Des statues de Hara et de Hari réunies, on faisait quelquefois un seul groupe, ressemblant aux hermapollons des Grecs. La statue avait quatre bras et deux pieds; une moitié était noire et l'autre blanche; on l'appelait *Harihara*. On raconte à ce sujet qu'un jour Lakchmî et Dourgâ se disputaient devant Siva sur la prééminence de leurs époux. Vichnou survint, et, pour prouver qu'ils étaient égaux, il entra dans le corps de Siva, et ne forma qu'un tout avec lui. On rapporte d'une autre manière l'origine de ce symbole : on dit que Siva pria un jour Vichnou de reprendre cette forme de femme qui avait autrefois charmé les Asouras; que Vichnou avait consenti à ses désirs, et que Siva, épris de cette beauté, l'avait poursuivie; qu'en vain Vichnou avait repris sa forme ordinaire, et que Siva, dans l'ardeur de ses embrassemens, s'était confondu avec lui, comme Salmacis avec le fils de Mercure.

Hastinapoura, ville capitale des princes de la dynastie lunaire. Elle fut fondée par Hastî, qui devait être contemporain de Râma. Cette ville fut emportée par le Gange, et le siége de l'empire transféré à Côsâmbî, dont les ruines encore existantes sont prises, dit-on, pour celles d'Hastinâpoura. Quoiqu'on veuille la reconnaître dans la ville moderne de Dehli, il paraît cependant qu'elle en était éloignée, vers le nord-est, de près de cinquante-sept milles. *V.* Cosambi et Antarvédi.

Hêhaya. C'est le nom général d'une race de princes issus d'Yadou. On a regardé Hêhaya, son petit-fils, comme l'ancêtre des nations européennes : mais sans fondement. Car un de ses descendans, Mahichmàn, fut le premier roi de Mahichmatîpourî. Cârtavîrya Ardjouna était de cette famille. Son royaume, situé vers l'occident de l'Inde, ne paraît pas cependant avoir été assez étendu pour justifier l'opinion de ceux qui voient les Européens dans les Hêhayas. On les prend quelquefois pour les Perses. Au lieu de Hêhaya, on dit aussi Kêkaya : et Kêkaya semble être le Caboul.

Hémacouta. Ce mot signifie *pic d'or*. C'est un des monts de la chaîne de l'Himâlaya. Quelquefois cependant l'Hémacoûta est une des chaînes de montagnes qui partagent le continent en neuf régions ou *varchas*. Il est immédiatement au nord de l'Himâlaya, formant avec lui les bornes du *Kinnara varcha*, et la seconde chaîne au sud de l'Ilâvritta, ou division centrale.

Hidimba ou Hirimba. C'est le roi d'une province de ce nom, située à l'est du Brahmapoutra. Ce prince et ses sujets étaient Râkchasas ou anthropophages. Bhîma, l'un des Pândavas, risqua d'être dévoré par eux. Il tua Hidimba, qu'on appelle aussi Rounda : de là le vainqueur est surnommé Rounda mâra. Hidimbâ, sœur de ce prince, épousa Bhîma, qui demeura un an avec elle, et en eut le géant Ghatotcatcha. Au lieu d'Hidimba, prononcé Hirimba, on trouve aussi Hidamba.

Himala, ou Himalaya, chaîne de montagnes, qui borne l'Inde vers le nord, et la sépare de la Tartarie. C'est l'*Imaüs* et l'*Emodus* des anciens. C'est de ces montagnes que sortent le Gange, l'Indus, le Brahmapoutra, et d'autres rivières considérables. Elles contiennent des pics qui ont une élévation plus considérable que les Cordilières. Le mot d'Himâlaya signifie *séjour de l'hiver*. L'Himâlaya est

Digitized by Google

personnifié dans la mythologie : il est l'époux de Ménakâ, et le père de Dourgâ, autrement appelée Oumâ ou Pârvatî, épouse de Siva. Quelquefois aussi on le dit père de la déesse Gangâ. Au nord de l'Himâlaya se trouve le mont Mérou, séjour de Brahmâ, et au milieu des monts qui composent cette chaîne, est le Kélâsa, où l'on met la demeure de Siva, et de Couvéra, le dieu des richesses.

Houna. Nom d'une nation barbare, qui naturellement rappelle le nom bien connu des Huns. Il paraît qu'au cinquième siècle ils avaient envahi le Bengale, où ils avaient été battus par Dêva pâla.

I

Ikchwakou fut le premier roi de la race solaire, que l'on fait vivre près de deux mille à dix-neuf cents ans avant Jésus-Christ. On le dit fils de l'un des Manous, lequel est fils du soleil qu'on surnomme Vivaswân; par cette raison, ce Manou, qui est le septième, est appelé Vêvaswata. Il eut neuf fils entre lesquels il partagea le monde, c'est-à-dire la province nommée *Bhârata varcha*. Ikchwâkou l'aîné eut la province du centre ! il y fonda la ville d'Ayodhyâ. Une dixième partie fut ensuite formée, et donnée à Pourouravas, prince de la dynastie lunaire, fils d'Ilâ, fille ou petite-fille du même Vêvaswata.

Indra est le roi du ciel : son règne dure cent années divines; après lesquelles un autre, parmi les dieux, les Asouras ou les hommes, s'élève à cette dignité par son mérite. Le sacrifice d'un cheval, nommé *aswamédha*, renouvelé cent fois, donne à une personne le rang d'Indra. Le cours d'une création, appelé *calpa*, est partagé en quatorze périodes, qui ont chacune leur Indra particulier. On le représente en blanc, assis sur un éléphant, la main droite armée du tonnerre, et la main gauche d'un arc. Son corps est couvert d'yeux, au nombre de mille. On voit par cette description qu'Indra est l'air personnifié : car l'arc-en-ciel est son arc et ses mille yeux sont les étoiles. Sa fête arrive au mois de bhâdra (août-septembre). Il est aussi l'un des dix gardiens des points cardinaux; il est placé à l'est. Les Pourânas sont remplis d'histoires de toute espèce dont Indra est le héros : le poste qu'il occupe lui donne beaucoup de mal à conserver. Il surveille les saints et les pénitens dont les austérités portent ombrage à son pouvoir, et emploie tous les moyens pour leur faire perdre leurs mérites trop éminens. Il y va de son propre salut. De plus, il a un caractère extrêmement porté aux plaisirs, et se trouve souvent engagé dans des aventures galantes dont il ne sort pas toujours avec honneur. C'est ainsi qu'il séduisit Ahalyâ, femme de son maître spirituel Gôtama, en prenant l'apparence de son mari. La résidence d'Indra est à Amarâvatî; son palais a été bâti par Viswacarmâ, et tout y est d'une magnificence extrême. L'or et les pierres précieuses y brillent de toutes parts. On y trouve tous les plaisirs réunis. Ce sont des danses, des chants continuels. C'est le théâtre où s'exercent sans interruption les talens des Gandharbas et des Apsaras : c'est le rendez-vous de tous les dieux et des génies bienfaisans. L'épouse d'Indra est Satchî : de là vient qu'on l'appelle *Satchîpati*. Au milieu des nombreuses épithètes qu'on donne à Indra, il en est une qui fait allusion à une tradition mythologique, qu'il est bon de connaître. Jadis les montagnes avaient des ailes, et pouvaient aller de tout côté, de manière que souvent elles écrasaient des cités entières. Indra, avec sa foudre, leur brûla les ailes, et depuis ce tems elles sont stationnaires.

Indradatta, guerrier, dont le nom figure dans le *Mahâbhârata*.

Indradjit était fils du Râkchasa Râvana. Il devait être tué par le chef qui viendrait interrompre un certain sacrifice qu'il aurait commencé. Tel était l'oracle

Digitized by Google

de Brahmâ. Lakchmana en fut averti par Vibhîchana, et vint avec les siens attaquer le parti de Râkchasas qui gardait Indradjit. Celui-ci quitta son sacrifice pour les secourir, et fut tué par Lakchmana. Un autre nom d'Indradjit est Méghanâda. Ce mot signifie *bruit des nuages, tonnerre*. Caché derrière un nuage, il avait vaincu Indra, et l'avait attaché aux pieds de son cheval. Brahmâ lui permit de prendre le nom d'Indradjit, qui veut dire, *vainqueur d'Indra*, s'il voulait rendre la liberté au roi des dieux. On devine bien que ce petit conte est une allégorie. Indra est le roi de l'air.

Iswara. Ce mot signifie *maître, seigneur*. Ce nom se donne particulièrement à Siva.

K

Kchatriya. Tel est le nom qu'on donne au guerrier, qui forme la seconde caste. Il est né, dit-on, des bras de Brahmâ, et sa destinée est de combattre et de mourir en remplissant ce devoir. On prétend que la race des véritables Kchatriyas est éteinte, et a été exterminée par Parasou-râma. Toutefois on voit paraître après lui le second Râma, dont toute la famille était de cette caste et qui en soutint l'honneur avec éclat. Les Kchatriyas portent une ceinture comme les brahmanes : celle des brahmanes est formée de *moundja*, celle des Kchatriyas de *mourvâ*; celle de la troisième classe est de chanvre. Pour le cordon, il est de coton pour les brahmanes, de laine pour les deux autres castes. Par la suite des tems, les Soûdras ou les hommes de la quatrième classe se sont élevés, et se sont placés sur les trônes de l'Inde.

Kékéyi, une des femmes de Dasaratha, roi d'Ayodhyâ, mère de Bharata, le troisième des fils de ce prince. C'est elle qui fut la cause du malheur de Râma, et par suite de la mort de Dasaratha, qui ne put supporter l'exil de son fils qu'elle le força de prononcer.

Kêlasa, montagne située dans la chaîne de l'Himâlaya, où les poètes mettent le séjour fabuleux du dieu des richesses, Couvéra, et de Siva. La cité de Couvéra se nomme Alakâ, et l'imagination s'est épuisée à en peindre la magnificence. Celle de Siva s'appelle Siva poura ; l'or et les pierres précieuses y brillent de toutes parts : la cour du dieu est formée de toutes les divinités et des saints mounis de tous les tems. Ils adorent ses perfections, et les apsaras chantent et dansent sans cesse devant lui. Les fleurs de toutes les saisons y sont toujours épanouies, des fruits délicieux pendent aux arbres, des vents frais rafraîchissent l'air, que des oiseaux divins font retentir de leurs doux ramages, répétant en chœur les noms de Siva et de Dourgâ.

Kérala est la province que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Malabar.

Késava. Nom de Crichna, faisant allusion aux tresses élégantes de ce dieu. Le *Mahâbhârata* donne une autre étymologie de ce mot, disant que Késava est une incarnation provenant d'un des cheveux de Vichnou.

Kési est un mauvais génie, tué par Crichna : de là vient l'épithète qu'on lui donne souvent de *vainqueur de Kési*. C'était une espèce de centaure, vaincu par Vichnou, dans une autre naissance, sous le nom d'Hayagriva.

Kétou est le nœud descendant personnifié, ou la queue du dragon. C'est le tronc sans tête de Râhou ; on le représente peint en vert, et porté sur un vautour. *V.* Rahou. En astronomie on en fait une neuvième planète.

Digitized by Google

KINNARA est un musicien céleste. Mais, chose singulière ! ce musicien a une tête de cheval.

KIRA. Nom de province. M. Wilson croit que c'est le Cachemir.

KIRATA. C'est un nom général qu'on donne aux sauvages habitans des bois. C'est aussi le nom particulier d'une tribu barbare, qui vit de chasse au milieu des forêts et des montagnes. On reconnaît ce nom dans le mot ancien *Cirrhadæ*, sur la côte de Coromandel. Il paraît qu'ils étaient indépendans, et seulement tributaires des princes indiens. On les trouve employés à la garde du palais ou au service particulier des rois. *V.* VICRAMA ET OURVASI et RATNAVALI.

KHARA, frère de Râvana, vaincu et tué par Râma, dans le bois de Djanasthâna, avec quatorze mille quatorze Râkchasas qu'il avait rassemblés pour venger sa sœur Soûrpanakhâ. En voyant approcher la massue que Khara balançait sur sa tête, Râma éprouva un sentiment de crainte, pensant que l'arme de son ennemi était d'une origine céleste, et ne pouvait être combattue par des armes ordinaires. Il paraît qu'en cette circonstance il recula de trois pas.

KHARA est aussi le nom d'un mauvais génie, qui fut vaincu par Crichna.

KHASA, peuple montagnard, qui habitait le nord de l'Inde. Wilford croit que leur pays était le Cachgar, au nord-ouest du Caboul.

L

LAKCHMANA était fils de Dasaratha, roi d'Ayodhyâ et de la reine Soumitrâ, et par conséquent frère de père de Râma-tchandra; ce fut son compagnon fidèle : il avait épousé Ourmilâ, fille du roi Djanaka. Il suivit son frère dans son exil, partagea ses travaux guerriers, ses dangers et ses triomphes. Vers la fin de sa vie, Râma accueillit un jour Lakchmana avec humeur; celui-ci ne put supporter cet outrage, et se précipita dans les eaux sacrées du Sarayou.

LAKCHMI est la déesse de la prospérité et de la fortune : on la représente en jaune, assise sur un lotus, dans une main une corde (*pâsa*), et dans l'autre un collier. En lui voyant ce *pâsa*, ce cordon, instrument de supplice, on se rappelle la peinture que fait Horace de la Fortune : elle apporte les biens comme les maux. Les uns la disent fille de Bhrigou, les autres la font sortir du sein de la mer quand les dieux la *barataient;* elle apparut après la lune, de là vient qu'elle passe pour sa sœur. A sa première vue, les dieux furent frappés d'admiration : tous éprouvèrent un sentiment d'amour, Siva plus que tout autre. Mais Vichnou fut celui qu'elle choisit pour son époux. Cette déesse est adorée en cinq mois différens : mais la fête la plus fameuse est celle qui tombe à la pleine lune du mois d'âswina (septembre-octobre). Toute la nuit on est éveillé, et la fête porte le nom de *Codjágara*. Ce mot signifie : *qui est éveillé ?* On croit que c'est le cri que pousse Lakchmî, en descendant pendant cette nuit : elle a promis des richesses à tous ceux qui veilleraient : aussi chasse-t-on le sommeil par les jeux, la gaîté et les récits intéressans. Le symbole de la déesse, pendant ses fêtes, est un panier rempli de blé, devant lequel on fait les cérémonies qu'exige le rituel. Lakchmî porte encore le nom de Srî, qui a quelque analogie avec celui de Cérès. Ainsi, sa naissance rappelle celle de Vénus, et son nom celui de la déesse de l'agriculture.

LANKA. C'était le nom de la capitale de l'île de Ceylan; et il s'étendait à toute l'île, qui, suivant les idées des Indiens, est bien plus considérable qu'elle n'est en réalité. Ils la représentent comme égale à un douzième de la circonférence de la

Digitized by Google

terre. Ils la placent sous leur premier méridien. De cette manière elle serait située dans l'Océan oriental, au sud de Ceylan, et suivant Wilford, c'est la presqu'île de Malacca (Mahâ lankâ). Aussi, d'après quelques auteurs indiens, est-elle distincte de Ceylan, et ils disent que de l'île Lankâ on aperçoit Ceylan. Quoi qu'il en soit, Lankâ est le plus souvent désignée comme l'île que les classiques appellent Taprobane, et qu'ailleurs, dans les auteurs indiens, on nomme Sinhalâ, d'où sans doute est venu le mot de Ceylan. Il est probable que le royaume de Lankâ, gouverné par une dynastie nommée Râvana, comprenait, outre l'île de Ceylan, toute la partie méridionale de la Péninsule. Au mont Mérou est un lac, nommé Lankâ.

Lata est une province dont la position n'est pas déterminée. Elle doit être près de la côte de Coromandel, ou vers la chaîne du Vindhya.

Lava, fils de Râma-tchandra, roi d'Ayodhyâ, et frère jumeau de Cousa. Le royaume fut partagé entre eux à la mort de Râma. Il existe encore une tribu qui prétend descendre de lui.

Lavana est un mauvais génie, fils de l'asoura Madhou et de Coumbhinasî, fille de Visravas et sœur de Râvana. Il avait hérité de son père un trident que celui-ci tenait de Siva, et qui le rendait invincible. Un frère de Râma, Satroughna, le vainquit et le tua en le surprenant sans cette arme. Lavana était souverain de Mathourâ : son vainqueur lui succéda. Mathourâ était auparavant appelé Madhouvana ou Madhoupouri, le bois ou la ville de Madhou.

Lavana, petite rivière aux environs d'Oudjayanî.

Lavanaka est un lieu voisin de Côsâmbî, où se trouvait une maison royale qui fut brûlée, du tems du roi Vatsa. C'était sans doute sur la rive méridionale de l'Yamounâ, près de sa jonction avec le Gange.

Locapala, gardien du monde. On confond quelquefois les locapâlas avec les dieux qui président aux points cardinaux. Mais il faut les distinguer. Les locapâlas sont proprement les divinités chargées par Brahmâ de créer le monde sous sa direction et de veiller chacun sur les êtres d'espèces différentes soumis à leur autorité.

Lomapada, roi d'Anga, province qui, formant la partie orientale du Bengale, s'étendait le long des deux rives du Gange inférieur, de Gaur à Sagar. On donne quelquefois à ce prince le nom de Dasaratha, et on le confond avec le roi d'Ayodhyâ, son ami, qui s'appelait Dasaratha. *V.* Santa. Sa capitale était Tchampâ, aujourd'hui Bhâgalpour.

Lopamoudra, femme du sage Agastya. *V.* Agastya.

Lune. *V.* Soma.

M

Madhava est dérivé de Madhou, qui signifie *doux*. C'est un nom de Vichnou et de Crichna. *V.* Madhou.

Madhou. Les livres indiens citent plusieurs mauvais génies de ce nom. Dès le commencement du monde, un être, nommé Madhou, se révolta contre Brahmâ, avec un de ses compagnons, appelé Kêtabha. Vichnou se réveilla pour réprimer son orgueil. De là tous les surnoms donnés à ce dieu et à Crichna, et qui rappellent le souvenir de cette victoire. Madhou est l'ancien nom qu'on donnait au premier mois de l'année, appelé ensuite tchêtra (mars-avril). Cette victoire de Vichnou et de Crichna, connus aussi sous le nom de Mâdhava, qui est le second mois, n'est peut-être qu'une allégorie, indiquant la succession des premiers mois de l'année.

Digitized by Google

MADHOU est encore un mauvais génie qui s'était emparé, aux environs de Mathourâ, d'un bois appelé, de son nom, Madhouvana. Il est ainsi regardé comme l'ancien fondateur ou possesseur de Mathourâ. Satroughna, fils de Râma, le tua et s'empara de cette ville. D'autres disent que ce fut son fils Lavana qui succomba dans cette circonstance. *V.* LAVANA et MADHOURA.

MADHOUMATI, nom d'une rivière qui coule aux environs d'Oudjayanî. M. Wilson croit que c'est la même que le Pârâ.

MADHOURA est le nom de Mathourâ. Cette ville fut donnée en fief à Satroughna qui avait détruit Lavana, fils de Madhou, lequel était le fondateur de Mathourâ, ou du moins en avait habité les environs. On l'avait appelée Madhouvana ou Madhoupourî, le bois ou la ville de Madhou. *V.* MATHOURA, LAVANA et SATROUGHNA.

MADRA, province qu'on place au nord-ouest de l'Inde. Hamilton croit que c'est le Bhoutan.

MAGADHA, nom d'une province de l'Inde qui correspond à la partie méridionale du Béhar. C'était un royaume fort ancien. Courou, laissant à l'un de ses fils la partie de ses états appelée Couroukchétra, forma, dit-on, des provinces qui s'avancent vers l'est, au sud du Gange, un royaume pour Soudhanou, son autre fils. Les rois de Magadha, dans les derniers tems, sont devenus les plus puissans de l'Inde, et on leur a donné quelquefois mal à propos le nom de rois de Bhâratakhanda. L'ancien nom de ce royaume semble avoir été Kîkata ou Gaya; ce dernier était tiré du nom d'une ville qui le conserve encore. Quoique les poètes se servent du mot de Magadha pour des tems antérieurs à Crichna, on dit qu'il n'a été en usage qu'après lui, et que c'est son fils Samba qui en fut la cause. Pour régénérer l'ordre des brahmanes, ce prince en fit venir du Saka dwîpa une colonie; il les établit d'abord dans cette province, qui s'appela Maga-dha, parce qu'ils étaient envoyés par Maga, fils de Mitra. Ils se partagèrent en neuf familles, dont voici les noms: Gôra, Sâraswata, Canyâcoubdja, Méthila, Outcala, Télanga, Carnâta, Mahârâchtra et Drâvira. *V.* CANYACOUBDJA. Voilà sans doute pourquoi, dans les lois de Manou, il y a une peine prononcée contre ceux qui vont dans le pays impur de Magadha.

MAGADHI, dialecte prâcrit, employé par les écrivains dramatiques, et qu'ils mettent dans la bouche des serviteurs des princes. M. Wilson assure que ce prâcrit est fort différent du langage qu'on parle dans le Béhar.

MAGHA, prince ami des lettres, et qui passe pour l'auteur de l'un des six grands poèmes profanes, *Mahâcâvyas*, de la littérature indienne. C'est le *Sisoupâla badha*, ou *la Mort de Sisoupâla*, rival du dieu Crichna. Le poème est en vingt chants. On fait vivre Mâgha du tems de Vicramâditya: jaloux de mettre son nom en tête d'un ouvrage poétique, il payait chaque vers une pièce d'or, et tout l'ouvrage lui coûta 52,800 roupies.

MAHABHARATA. C'est un poème épique sur la guerre qui éclata entre les descendans de Bharata, prince de la dynastie lunaire, au sujet de la succession au trône. Vâlmîki, dit-on, fut invité à célébrer en vers la querelle des Pândavas et des Côravas, comme il avait chanté les hauts faits de Râma. Il s'y refusa. Pârâsara et Vyâsa son fils essayèrent quelques vers. Ceux du fils furent approuvés, et Vyâsa devint le chantre des Pândavas. Cette anecdote est un conte fondé sur un anachronisme, car on fait Vâlmîki contemporain de son héros, et Vyâsa n'a pu vivre que plusieurs centaines d'années après lui. Le *Mahâbhârata* est en dix-huit chants. On suppose que les richis ayant mis dans les deux plateaux d'une balance,

Digitized by Google

d'un côté ce poème, de l'autre les quatre Vèdes, le plateau où se trouvait le poème l'emporta; ce qui lui a mérité le titre de *Mahá* ou *grand*. Au reste, il est le recueil de l'histoire antique de l'Inde, embellie par l'imagination d'un poète, mais précieuse toujours sous le rapport des traditions que l'on peut dégager des fables. C'est un ouvrage de longue haleine, car il contient plus de deux cent mille vers.

MAHACALA. C'est un nom de Siva. Câla est le tems, le dieu destructeur, représenté sous une couleur noire. *V.* SIVA. Sous cette forme on l'appelle Djagadbhakchaka ou mangeur du monde. C'est encore le nom du principal officier du dieu Siva, qu'on appelle quelquefois Nandi : c'est son portier.

MAHADÉVA. Ce mot signifie *grand dieu*. C'est une épithète qu'on donne ordinairement au dieu Siva. Les trois dieux, Brahmâ, Siva et Vichnou, se disputaient pour savoir quel était entre eux le premier né. Mahâdéva résigna ses prétentions en faveur de celui qui atteindrait sa tête ou ses pieds. Brahmâ dit qu'il avait touché sa couronne, et appuya son mensonge par un serment. Vichnou, plus franc, avoua qu'il n'avait pu atteindre ses pieds. Pour punir Brahmâ, Siva lui abattit une de ses têtes, et accorda à Vichnou la prééminence que perdait son rival.

MAHARACHTRA. On reconnaît, dans ce nom de province, celui des Mahrattes, qui ont pris depuis de grands accroissemens. La province dont il est ici question devait contenir le pays de Vidarbha, car on y met la ville de Coundinipoura. Les poètes dramatiques ont un dialecte prâcrit, appelé *máhárâchtrí*, mais qui ne ressemble guère à la langue des Mahrattes modernes.

MAHENDRA. Ce mot est composé de *mahá* et *Indra*, ce qui signifie *le grand Indra*. *V.* INDRA.

MAHENDRA est encore une chaîne de montagnes, désignée comme l'une des sept que l'on trouve dans le *Bhárata varcha*, ou l'Inde. C'est sans doute la partie septentrionale des Ghâtes de la Péninsule.

MAHI est une rivière qui a sa source dans la province de Mâlava, qui coule vers l'ouest, environ deux cent quatre-vingts milles, et se jette dans la partie supérieure du golfe de Cambaie. Il serait possible que ce mot *mahí* fût quelquefois employé pour *Mahichmatí pourí*.

MAHICHMATI ou MAHICHMATI POURI, est une ville située dans la partie occidentale de l'Inde. Mahichmân, quatrième descendant d'Hêhaya, l'avait fondée dans un tems fort ancien, que l'on place dix-sept cent cinquante à dix-sept cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Il y a eu sept rois de Mahichmatî pourî; mais on ne peut constater l'époque où ils vivaient par aucun synchronisme : on ne sait pas même où était cette ville. Son sixième roi, Ardjouna, est désigné comme ayant possédé un grand pouvoir, car on lui donne l'épithète de *sahasrabâhou*, qui a mille bras. Il fut tué par Parasou-râma. Wilford place Mahichmatî, sur le Narmadâ, près de la rivière de Mahî, et dit que c'est aujourd'hui Tcholi mahéswara.

MAHODAYA. Ce mot signifie *grand Oudaya*. M. Wilson, dans son dictionnaire, dit que c'est un nom de Canoge. Il y a bien une ville d'Oudayapour, mais elle est moderne, et n'existait pas avant le seizième siècle. Mahodaya est cité dans le *Pratchanda Pándava*, qui est de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième. Ce mot est peut-être aussi une épithète donnée à une capitale pour désigner la grandeur de sa puissance et de ses richesses. Il est possible que Mahodaya soit Dhondhar.

MALAVA, nom d'une province qui est aujourd'hui le Malwa, dont l'antique

Digitized by Google

capitale était Avantî, autrement Oudjayanî. Bhodja, roi de Mâlava, avait sa résidence dans une ville nommée Dhârâ ou Dhâranagara, cité du roi Dhâra.

MALAYA, chaîne de montagnes, répondant aux Ghâtes occidentales, dans la péninsule de l'Inde. C'est de là que l'on tire le meilleur bois de sandal. On nomme aussi Malaya le pays qui borde ces montagnes, ou la côte occidentale appelée aujourd'hui côte de Malabar. *V.* KÉRALA.

MALYAVAN, roi de Lankâ, aïeul de Râvana. Le mouni Visravas avait épousé une fille de ce prince, nommée Késinî, suivant Hamilton, qui donne à ce mouni une seconde femme, nommée Élavilâ, fille de Trinabindou, roi de Visâla, petit royaume au nord du Gange, au midi de Mithilâ, aux environs d'Hajypour. Ce Mâlyavân doit être le même que Soumâli. Au reste, *V.* VISRAVAS.

MALYAVAN, chaîne de montagnes qu'on représente comme l'une des plus petites de l'Inde propre, à l'est du mont Méroû. Cependant, il y a une montagne de ce nom au nord de la presqu'île, et, sans être la même que le Prasravana, elle n'en est pas éloignée.

MAMMATTA BHATTA est un Cachemirien, auteur d'un ouvrage de rhétorique, intitulé *Câvya pracâsa*, et divisé en dix sections. Il a dû vivre dans le quatorzième siècle.

MANASA, autrement Mânasarovara, est un lac sur le mont Himâlaya, sur les bords duquel émigre annuellement le cygne, ou plutôt l'oie sauvage, appelée par cette raison *mânasôkas*. M. Moorcroft, dans sa visite aventureuse à ce lac, en 1812, y trouva une grande quantité de ces oiseaux, accoutumés à s'y rendre, et à y faire leurs nids dans les rocs voisins, quand l'inondation des rivières de l'Indostan les empêche de trouver de quoi se nourrir. De ce lac, que Wilford croit que l'on a confondu avec le Bindou sarovara, sortent, disent les fables indiennes, quatre rivières à travers quatre rocs taillés en forme de têtes d'animaux, savoir : la vache, vers le sud, d'où sort le Gange; le cheval, vers l'ouest, d'où sort le Tchakchous ou Oxus; l'éléphant, vers l'est, d'où sort le Sita Gangâ ou Hoang-ho; et le tigre ou le lion, vers le nord, d'où sort le Bhadra Gangâ ou Jénisséa. *V.* le mot MÉROU, et *Rech. Asiat.*, vol. 8, p. 322.

MANDAKINI. Tel est le nom que l'on donne au Gange, coulant dans le ciel. *V.* GANGA.

MANDAVI, princesse, fille de Cousadwâdja, roi de Câsi ou Bénarès, épouse de Bharata, frère de Râma tchandra.

MANDODARI, femme de Râvana. On dit qu'après la mort de Râvana elle vint en gémissant auprès de Râma. Celui-ci, ne sachant qui elle était, lui souhaita de n'être pas veuve. Mais son mari venait d'être tué. Comme, suivant un proverbe indien, une femme n'est pas veuve tant que le bûcher de son époux n'est point éteint, Râma, pour que son souhait ne fût pas sans effet, ordonna à Hanoumân de jeter continuellement du bois dans ce bûcher. Aujourd'hui encore Hanoumân entretient ce feu; et toutes les fois qu'un Indien met ses doigts dans ses oreilles et entend un son, il dit qu'il entend craquer les os de Râvana qui brûlent.

MANGALA est le nom du dieu qui préside à la planète que nous appelons Mars. Le mardi se nomme mangalavara. On le représente en rouge, monté sur un mouton. Il a un collier rouge, des vêtemens de même couleur. Il a quatre bras; une de ses mains bénit, de l'autre il interdit la crainte; la troisième tient une arme appelée *sactî*, et la quatrième une massue. Celui qui naît sous cette planète vivra

Digitized by Google

dans l'inquiétude ; il sera blessé d'armes offensives, emprisonné ; il craindra les voleurs, le feu, etc., et perdra ses terres et sa réputation.

MANOU. C'est un nom général qu'on donne à quatorze personnages, chefs d'une révolution de tems, appelée *manwantara*, au bout de laquelle le monde éprouve une destruction momentanée pour se renouveler. La réunion de ces quatorze manwantaras forme un *calpa*, grande période de tems qui est un jour et une nuit de Brahmâ, et qui se termine par l'anéantissement de toute la création. Les Indiens disent qu'il a déjà paru sept Manous. Le premier, appelé Swâyambhouva, est le fils de Brahmâ. Il est considéré comme le père du genre humain. C'est à lui qu'on attribue le code qui porte le nom de *Lois de Manou*. Si, dans Manou Swâyambhouva, on reconnaît le premier homme, il faut avouer que c'est à tort qu'on lui fait honneur de ces lois, qui sont évidemment trop modernes pour avoir un auteur aussi vénérable. Le septième Manou, celui du manwantara présent, est Vêvaswata, fils du Soleil et père de la dynastie solaire. *V.* VÊVASWATA.

MANTHARA était une esclave au service de la reine Kékéyî, épouse de Dasaratha. Pour se venger de Râma, qui l'avait fait battre, elle donna à Kékéyî le conseil de demander à Dasaratha l'exil de Râma, et de faire passer la couronne à son propre fils Bharata. Ce funeste conseil causa les malheurs de Râma et la mort de Dasaratha.

MARITCHA est un mauvais génie, fils de Sounda et de Takâ. Il vint troubler les sacrifices de Viswâmitra, et fut tué par Râma. Suivant d'autres auteurs, il fut tué plus tard, quand, métamorphosé en biche, il attira l'attention de Râma, pendant que Râvana enlevait Sîtâ. Maritcha, blessé, poussa un cri qui imitait la voix de Râma : Sîtâ, alarmée, pria son frère Lakchmana d'aller au secours de son époux. C'est alors que, seule et sans protecteur, elle devint la proie de Râvana.

MATANGA, saint personnage, dont l'hermitage était placé sur la pente du mont Richyamouka. La forêt qui l'environnait portait le nom de Mâtanga ou de Méghaprabha ; jamais les fleurs ne s'y fanaient, jamais les arbres n'y vieillissaient. Quand Râma y arriva, le saint et ses disciples avaient depuis long-tems disparu ; mais tout était disposé pour le recevoir dans l'hermitage, qui était resté inaccessible aux êtres malfaisans, et les instrumens de cuisine étaient dans un ordre parfait, comme si on l'eût attendu.

MATHOURA, ville célèbre par la naissance du dieu Crichna. Elle était la capitale d'un royaume de ce nom : il formait, à ce qu'il paraît, la plus grande partie de la province actuelle d'Agra. Il était situé sur la rive droite de l'Yamounâ, et plusieurs lieux de cette contrée sont célébrés par les poètes pour avoir été le théâtre de l'enfance et des premiers exploits de Crichna. On fait encore aujourd'hui des pélerinages à Mathourâ. On l'appelle Matra ou Matura. *V.* MADHOURA.

MATRI, *mère*, est l'énergie personnifiée d'un dieu, ou sa femme, et, dans un sens figuré, la mère des dieux et des hommes. Les *mâtris* sont au nombre de huit : d'autres n'en reconnaissent que sept ; quelquefois on en compte jusqu'à seize. Voici les noms des huit *mâtris* : Brâhmî, mâtri de Brahmâ ; Mahéswarî, de Siva ; Vêchnavî, de Vichnou ; Êndrî, d'Indra ; Vârâhâ, de Vichnou, dans l'avatâre Varâha ; Côumârî, de Cârtikéya ; Côvérî ou Tchamoundâ, de Couvéra, et Tchartchikâ, de Siva, en mémoire d'une de ses incarnations inférieures. Une autre liste les nomme ainsi : Mahéswarî, Brâhmî, Nârayani, Êndrî, Vârahî, Côumarî, Nârasinhî et Aparâdjitâ. Nârasinhî est l'énergie de Vichnou, dans l'ava-

Digitized by Google

târe Narasinha, et Aparâdjitâ est une forme de Dourgâ. Il paraît qu'on les honore comme les pitris, en leur présentant les restes de l'offrande, la face tournée vers le sud. Dans les provinces, qui sont sur le Gange, elles n'ont plus de culte régulier et permanent. Dans le *Dévî mahâtmya* on les décrit avec leur costume, leur char et leurs armes.

MAYA. Ce mot signifie *illusion*. On en fait un être qui représente la nature comme fondée sur des apparences non réelles. C'est une espèce de *magie* personnifiée, qui trompe nos sens par des phénomènes extérieurs : c'est un songe perpétuel au milieu duquel nous vivons. Mâyâ, dans un sens mythologique, est l'épouse de Brahmâ ou de dieu créateur ; elle est la cause immédiate et active de la création, qui, elle-même, n'est qu'une déception pour l'homme. La déesse Mâyâ, ou Mâyâ dévî, est, suivant les brahmanes, la mère de Bouddha. C'est ainsi qu'ils flétrissent dans son origine un système religieux, qu'ils taxent de fourberie et d'erreur.

MÉCALA est le nom d'une montagne, qui fait partie des monts Vindhyas. On en a fait un saint qui passe pour le père de la rivière Narmadâ, qui a sa source sur cette montagne. *V.* NARMADA. Mécala est aussi le nom du peuple qui habite ces collines.

MÉGHANADA, fils de Râvana. *V.* INDRADJIT.

MÉNAKA, épouse d'Himâlaya, et mère de Dourgâ ou Pârvatî, femme du dieu Siva. Il y a aussi une nymphe du ciel, une apsarâ, nommée Ménakâ (si ce n'est pas la même personne). Elle fut envoyée à un prince nommé Côsika, dont la piété portait ombrage aux dieux. Côsika se laissa séduire par les charmes de la nymphe, et Sacountalâ naquit de leur union. *Côsika* veut dire *descendant de Cousika*. M. Wilson croit qu'on désigne ici Viswâmitra.

MÉROU. C'est une montagne qui, suivant les poètes, est au centre des sept continens. On la compare à la coupe qui contient les graines de lotus, et les sept continens, ou *dwîpas*, aux feuilles de cette plante : sa hauteur est exagérée, elle est de quatre-vingt-quatre mille yodjanas, dont soixante mille sont sous terre. Sa forme est diversement décrite, comme carrée, conique, pyramidale, sphérique ou spirale. Les côtés en sont de différentes couleurs : blanc vers l'est, jaune vers le sud, noir vers l'ouest et rouge vers le nord. Le Gange tombe du ciel sur le sommet du mont Mérou, et coule de là, en quatre torrens, vers les mondes qui l'environnent. La branche du sud est le Gange de l'Inde ; celle du nord, qui coule dans la Tartarie, est le Bhadrasomâ ; celle de l'est est le Sitâ, et celle de l'ouest est le Tchakchous ou l'Oxus. *V.* le mot MANASA. Sur le sommet du Mérou réside Brahmâ, entouré des richis, des gandharbas, etc., qui l'adorent. Les gardiens de chaque point de l'horizon y occupent chacun la face de la montagne qui correspond à leur poste. De tout côté brillent l'or et les pierreries. En le considérant sous un autre point de vue que la mythologie, le mont Mérou est le plateau de la Tartarie, immédiatement au nord de l'Himâlaya. On le nomme encore Soumérou : c'est le pôle du nord, auquel est opposé le Coumérou, ou pôle du midi.

MITHILA, ville qui donnait son nom à un royaume, au nord-ouest du Bengale, partie septentrionale du Béhar, aujourd'hui le Tirhut, entre les rivières de Gandakî et de Cosî, mais ne s'étendant pas jusqu'au Gange. Cette ville s'appelait aussi Djanakapoura, ou Djânakî poura, ville de Djanaka, ou résidence de Djanakî, autrement Sîtâ. Les ruines de cette cité sont encore un lieu de pélerinage,

Digitized by Google

mais on n'y voit rien de remarquable. Buchanan dit que l'endroit s'appelle Janickpoor.

Mlétchha. On entend par ce mot tout ce qui n'est pas indien. C'est un barbare, un homme sans caste. Les lois de Manou désignent, par ce nom, plusieurs nations qu'elles donnent comme des kchatriyas dégradés, et qui paraissent principalement habiter sur les frontières de l'Inde, au nord et au sud. Autant qu'il est possible d'en juger par la similitude des mots, et par les recherches des écrivains modernes, ces tribus de mlétchhas peuvent être déterminées ainsi : les Pundrakas sont les peuples de Tchandail, ou les provinces orientales du gouvernement présent des Mahrattes, sur les confins du Béhar, et au midi du Gange ; les Odras sont les Ouriyas, la partie septentrionale d'Orissa ; les Drâvidas sont le peuple du sud de la côte de Coromandel ; les Cambodjas sont les Arachosiens ; les Yavanas, les Grecs ou Bactriens ; les Sacas, les Saces ; les Pâravas, les Paropamisiens ; les Pahlavas, les anciens Persans ; les Tchînas, les Chinois ; les Kirâtas sont généralement les montagnards, peut-être spécialement ceux de l'Himâla ou Imaüs ; les Daradas, les Daradæ, les Durds ; et les Khasas sont les Chasas. Le *Mritchtchakatî* donne une liste de mlétchhas du midi. Anou, fils du roi Yayâti, est considéré comme père des mlétchhas.

Moria, nom donné à une dynastie de princes, dont Tchandragoupta fut le fondateur, et qui commença trois cents ans avant Jésus-Christ. Ce mot est un nom patronymique, formé de Mourâ, mère ou aïeule de Tchandragoupta. C'était une soûdrâ qui avait épousé le dernier des princes Nandas, roi de Magadha. Une autre épouse de ce prince avait eu neuf enfans, et Mourâ un seul. Celui-ci, ou, selon d'autres, son fils Tchandragoupta monta sur le trône.

Moundja, roi d'Oudjayanî, oncle et tuteur du fameux Bhodja, et, comme lui, protecteur des lettres. Il donna son nom à un traité de géographie que son neveu corrigea et augmenta.

Mouni, nom général qu'on donne à un personnage pieux et instruit, qui, par la pénitence, s'est élevé au-dessus de la nature humaine. Ainsi sont appelés les richis, et ceux dont les écrits passent pour avoir été inspirés.

Moura est le nom d'un dêtya, tué par Vichnou. De là vient l'épithète de *Mouraripou, ennemi de Moura*, donnée à Vichnou ou à Crichna.

Moura est aussi le nom d'une soûdrâ, épouse du dernier roi Nanda, et mère ou aïeule de Tchandragoupta, fondateur de la dynastie Môria.

Mourala est un nom de la rivière Narmadâ, aujourd'hui le Nerbudda. *V.* ce mot.

Mourala est sans doute le nom d'un peuple qui habite sur les rives de cette rivière.

Mourari Misra, écrivain du treizième ou du quatorzième siècle, et auteur du drame intitulé *Anargha Râghava*.

Nacoula, le quatrième des Pândavas, frère jumeau de Sahadéva, fils de Mâdrî et de Pândou ; suivant quelques-uns, d'un Aswinî coumâra. Exilé avec ses frères, et partageant leur mauvaise fortune, il se cacha à la cour du roi Virâta, sous le déguisement d'un chirurgien vétérinaire. Après avoir contribué, avec ses frères, au triomphe de la cause des Pândavas, il finit, comme eux, par se retirer dans la solitude. Ce prince est cité pour avoir encouragé les sciences. Un ouvrage sur l'hippiatrie porte son nom.

Digitized by Google

NAGA, race de demi-dieux, qu'on représente avec une face humaine, une queue de serpent et le cou étendu du *Coluber Nâga*. Ils sont issus de Casyapa et de sa femme Cadrou, pour peupler le Pâtâla, ou les régions infernales. Ils ont été exterminés plusieurs fois par l'oiseau Garouda, qui leur a fait une guerre mortelle; par Djanamédjaya, qui fit un sacrifice où ils périrent tous, parce que l'un d'eux avait piqué son père Parikchit. Il faut supposer que l'on désigne par ce mot un peuple sauvage, vivant au milieu des rochers, dans les mines peut-être: d'autres prétendent que c'est une nation qui avait des serpens pour objets de son culte. Dans la division du Bhârata khanda, on cite un pays, nommé Nâga khanda, arrosé par le Sindhou. Le roi des serpens est Vâsouki, quelquefois confondu avec le grand serpent Sécha. Sa sœur est Manasâ, épouse du sage Djaratkâra, et elle est invoquée, comme reine des serpens, pour obtenir d'être préservé de leurs piqûres. Elle est représentée sur un lotus, vêtue de serpens. Son fils, nommé Astika, au moment de l'extermination des serpens par Djanamédjaya, obtint grâce pour Takchaka, un de leurs rois. *V.* GAROUDA.

NAHOUCHA est un prince de la dynastie lunaire, fils d'Ayous, roi de Pratichthâna. Il passe pour avoir conquis le monde, et quelques auteurs ont reconnu en Dévanahoucha le *Dio-nysus* des Grecs. Voisin du mont Mérou, qui rappelle le mot grec *méros*, il partit de là pour subjuguer toute la terre, et, à son retour, y bâtit une ville superbe, appelée Déva-Nahoucha nagari (*Dio-nysiopolis*), nommée aussi Nâhoucham, par syncope Nôcham, d'où l'on fait venir Nysa. Cependant, Indra, roi du ciel, avait offensé son maître spirituel Vrihaspati, et avait pris pour prêtre un dêtya, nommé Viswaroûpa, qui, obéissant à son naturel, trahissait en secret les dieux qu'il était appelé à servir. La foudre avait puni le traître; mais ce juste châtiment avait en même tems irrité son père, un géant redoutable qui poursuivait Indra, qu'en vain le saint mouni Dadhîtchî avait voulu sauver en se livrant lui-même à la mort, et en donnant ses os pour en faire des armes contre l'ennemi du ciel. Un autre monstre, la gueule ouverte, partout où s'enfuyait Indra, arrivait comme pour le dévorer. Les dieux étaient dans le plus grand effroi: le ciel était sans maître. Nahoucha venait de faire cent fois le sacrifice du cheval: on l'éleva sur le trône vacant. Curieux de jouir de tous ses droits, il voulut avoir l'amour de Satchî, femme du roi dépossédé. Elle consentit à le recevoir s'il apparaissait à ses yeux dans un équipage plus pompeux que celui de son prédécesseur. Nahoucha pensa que rien n'était plus magnifique que de se faire porter sur les épaules des brahmanes. Ils allaient trop lentement au gré de son impatience: il s'oublia au point de frapper la tête sacrée d'Agastya, en lui disant: *sarpa, sarpa;* c'est-à-dire, *avance, avance.* Le saint, irrité, répéta les mêmes mots, mais dans un autre sens; dans sa bouche, ils signifiaient: *marche, serpent;* et, en effet, Nahoucha fut changé en serpent. Retiré sur l'Himâlaya, il attendit sous cette forme le tems où les Pândavas devaient faire cesser sa métamorphose. Vichnou, voyant que des deux rois du ciel, l'un était en fuite, et l'autre, en quelque sorte, dégradé, eut pitié des dieux, maudit le monstre qui faisait leur malheur, et rendit le trône à l'ancien Indra.

NANDA, père nourricier du dieu Crichna. Crichna était dévoué à la mort par Cansa. Vasoudéva fit venir à la cour Nanda et sa femme Yasodâ, qui était alors enceinte; il substitua l'enfant de celle-ci à Crichna, qui fut sauvé de cette manière, et élevé par ces bons bergers que chaque jour de nouvelles merveilles, opérées par leur nourrisson, venaient étonner et réjouir. Dans le sein d'Yasodâ s'était incarnée Câlî: c'est elle qui périt à la place de Crichna.

Digitized by Google

NANDA. Tel est le nom général d'une race de princes, dans laquelle s'opéra un grand changement trois cents ans avant Jésus-Christ. Le dernier de ces princes, nommé Sarvârthasiddhi, eut deux épouses : l'une lui donna neuf fils, l'autre, qui était une soûdrâ, du nom de Mourâ, n'eut qu'un fils; mais ce fils de Mourâ, ou peut-être son petit-fils, aidé du brahmane Vichnougoupta, détruisit tous les membres de la famille royale, et monta sur le trône. C'était Tchandragoupta qui mit fin à la dynastie des Nandas, ou Mahâpadmas, pour commencer celle des Môrias.

NANDANA. C'est ainsi qu'on nomme les jardins, l'élysée d'Indra, roi du ciel. *V.* INDRA et KÊLASA.

NANDI est le nom d'un compagnon du dieu Siva. Il bat le tambour, dont le son anime les pas du dieu, quand il danse pour amuser son épouse Pârvati.

NANDI est aussi le nom qu'on donne à la première partie d'un drame, qui consiste en une prière ou une invocation en l'honneur d'un dieu.

NARA, solitaire, frère de Nârâyana. *V.* NARAYANA.

NARADA, fils de Brahmâ, est un des dix premiers richis. Il passe pour avoir inventé le luth indien, appelé vînâ. Les poètes lui donnent un caractère malin et caustique. Il aime à rapporter tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. S'il rend service à ses amis en les avertissant des projets de leurs adversaires, ou des intentions des dieux, ou des anciens décrets du destin; il répand aussi le trouble et la confusion par ses discours indiscrets. Dans la mythologie indienne, c'est une espèce de Mercure.

NARAYANA, nom de Vichnou, considéré comme existant avant le monde, comme l'esprit qui flottait sur les eaux. *V.* VICHNOU.

NARAYANA, saint solitaire, frère de Nara, fils de Dharma et d'Ahinsâ. C'est lui qui produisit la nymphe Ourvasî. *V.* OURVASI. On regarde quelquefois Nara et Nârâyana comme des avatâres d'Ardjouna et de Crichna.

NARAYANA BHATTA. *V.* BHATTA NARAYANA.

NARMADA. C'est une rivière qui a sa source dans les monts Vindhyas, près du village d'Amaracantaka; elle coule vers l'ouest, et va se jeter dans le golfe de Cambaie. Elle sort d'un lac, et, à quelque distance de là, est aussi la source de la Sone. A trois milles de ce lac, au pied de la colline, est un ruisseau insignifiant, appelé Djouhalâ (*le Johila*). Il existe sur ces rivières une légende qui peut devenir un conte agréable. On fait de la Sone un jeune dieu; de Narmadâ, une déesse, une forme de Bhavânî, et de Djouhalâ, une jeune esclave qui était à son service. Sona, ayant entendu parler de la beauté de Narmadâ, la demanda en mariage. Narmadâ avait envoyé Djouhalâ pour voir si cet époux était en effet digne de sa faveur, et pour l'amener à Amaracantaka, dans le cas où il pourrait convenir à une déesse comme elle. Djouhalâ le vit, en devint amoureuse et l'épousa, en se faisant passer pour sa maîtresse. Narmadâ, pour se venger, ôta à Djouhalâ la beauté dont elle avait abusé; elle précipita Sona du haut de la montagne, et disparut elle-même dans l'endroit d'où sort aujourd'hui la rivière de son nom. Comme si elle fuyait Sona, elle coule à l'ouest, tandis que les eaux de la Sone se dirigent vers le nord. Des pleurs de Djouhalâ il se forma une rivière de son nom. Le Narmadâ se nomme aujourd'hui Nerbudda. *V.* MÉCALA.

NÉMICHA, nom d'une forêt où les sages assemblés firent un sacrifice, qui, suivant le *Mahâbhârata*, dura douze ans, et mille, suivant le *Bhâgavata*. C'est

Digitized by Google

dans cette forêt que Soûta lisait les ouvrages de Vyâsa à soixante mille sages assemblés.

Népala. C'est la province appelée aujourd'hui le Népal ou Nepaul.

Nilacantha, nom de Siva, signifiant *qui a le cou noir*. La mer, baratée par les dieux, produisit un poison mortel, qui brûlait comme le feu, et qui se répandit dans les trois mondes. Siva, par l'ordre de Brahmâ, avala, pour sauver le genre humain, ce poison qui lui resta dans la gorge. Il en a conservé une marque noire : de là son surnom de Nilacantha.

Nisoumbha. C'est le nom d'un géant qui, avec Soumbha, s'était livré à des dévotions dont les mérites faisaient trembler les dieux. Le dieu de l'amour les blessa : ils succombèrent à la beauté de deux nymphes célestes. Mais ensuite, reconnaissant leur erreur, ils obtinrent, par de nouveaux actes de piété encore plus extraordinaires, que Siva leur accordât d'être plus riches et plus forts que les dieux. Ceux-ci implorèrent le secours de Dourgâ, qui, pour détruire ces deux géans, prit dix formes différentes. Les exploits de la déesse, en cette circonstance, sont célébrés dans la partie du *Márkandéya pourâna*, appelée *Tchandî pâtha*, *Dévî mahâtmyam*.

O

Omkareswara. Ce mot, décomposé, signifie *Seigneur de la syllabe om*. La syllabe *om*, ou mieux *aum*, est mystique ; elle précède toutes les prières et les invocations ; elle est à la tête de tous les ouvrages. Elle exprime, dit-on, l'idée de la triade indienne, des trois en un. *A*, est le nom de Vichnou ; *u*, celui de Siva, et *m*, celui de Brahmâ. C'est une pratique de dévotion très-méritoire que de prononcer cette syllabe, et de méditer sur le mystère qu'elle représente. On peut même quelquefois, par ce moyen, arriver à un état de perfection, qui vous donne une puissance surnaturelle. Telle est celle des pénitens qui s'identifient avec dieu par l'Yoga. Cette espèce de dévots appartient ordinairement à la secte des sivistes ; voilà pourquoi on pense que le mot *omkâreswara* est une épithète de Siva.

Oucha, fille de l'asoura Bâna. Éprise d'Anirouddha, petit-fils de Crichna, elle l'épousa secrètement, et introduisit de cette manière un ennemi dans la maison de son père. Bientôt arrivèrent Crichna, Balarâma et Pradyoumna ; et Bâna, qui avait osé défier Vichnou lui-même, succomba sous les coups de la famille de Crichna.

Oudaya. *V.* Mahodaya.

Oudayana, nom du roi Vatsa, parce qu'il avait été élevé sur une montagne d'Orient, *Oudaya*, par le sage Djamadagni. *V.* Vatsa.

Oudjayani ou bien Oudjayinî, aujourd'hui Ougein, dans la province de Mâlava ; ce fut la capitale du fameux Vicramâditya, prince qui a donné son nom à une ère antérieure à la nôtre de cinquante-six ans. C'était une des sept villes sacrées des Indiens, anciennement connue sous le nom d'*Avantî*, et désignée par les astronomes pour leur premier méridien. En dernier lieu, elle a été la capitale de Sindia, chef des Mahrattes ; mais il paraît que la ville moderne est située, suivant sir J. Malcolm, deux milles, et, suivant le docteur Hunter, un mille plus au midi que l'ancienne, qui a été detruite vers le tems de Vicramâditya, par une éruption volcanique, dont il reste des traces. Toutefois la ville, telle qu'elle est décrite dans *Málatî et Mádhava*, semble avoir été encore plus près des montagnes qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il faut supposer l'existence d'une autre

Digitized by Google

Oudjayanî encore plus ancienne, située plus au sud, et même plus à l'est, plus près des sources du Siprâ et du Sindhou. Il est difficile d'expliquer ce que Bhavabhoûti y dit de la réunion du Pâra et du Sindhou. Le seul confluent, dans le voisinage d'Oudjayanî maintenant, est celui du Saraswatî et du Siprâ, à cinq milles au sud. Le Tchotasindh tombe dans le Siprâ, bien loin au nord, et le Sindhou va se jeter dans le Tchumbul. Ainsi Oudjayanî devait être plus au sud-est qu'elle n'est aujourd'hui. Quelques personnes écrivent Oudjayinî. M. Wilson, dans son dictionnaire, donne Oudjayanî. J'ai préféré ce dernier mot comme plus doux.

Ougraséna, fils et successeur d'Ahouka, roi de Mathourâ. Il est le père de Cansa, qui le détrôna, et fut ensuite tué par Crichna et Balarâma, suivant les uns petits-fils, suivant les autres, petits-neveux d'Ougraséna, à qui ils rendirent la couronne. *V.* Dévaki.

Oupanichad. C'est le nom par lequel on désigne certains traités sur l'unité de Dieu et l'identité de l'esprit avec lui. Ils forment une partie des Vèdes, et sans doute celle qu'autrement on appelle *djgnâna*, traduite en persan, par l'ordre de Dara Shakoh, fils de Shah Jehan : ils ont été reproduits en latin par Anquetil du Perron sous le nom d'*Oupnekhat*. Quelques-uns des plus courts ont été traduits en anglais par W. Jones, le docteur Carey et Rammohun Roy.

Ouramila, princesse, fille de Djanaka, roi de Mithilâ, épouse de Lakchmana, frère de Râma-tchandra.

Ourvasi est la plus célèbre des apsarâs ou nymphes célestes. Voici comme on raconte sa naissance : Nara et Nârâyana, fils de Dharma et d'Ahinsâ, se livrèrent à des pratiques de dévotion tellement méritoires, que les dieux tremblèrent pour leur empire et craignirent de se voir déposséder par eux. Indra envoya Câma et Vasanta ou l'amour et le printems, avec les nymphes du ciel, pour enflammer les deux saints des feux de la passion, et détruire ainsi le fruit de leur pénitence. Nârâyana, en voyant leurs manières, soupçonna leur dessein. Il les invita à s'approcher, et les traita avec tant de politesse, qu'ils se crurent vainqueurs. Le saint mouni cependant, prenant la tige d'une fleur, la plaça sur sa cuisse. En ce moment parut une beauté merveilleuse ; les nymphes du ciel en voyant ses attraits rougirent de honte de se voir éclipsées. Nârâyana leur dit alors de retourner auprès d'Indra, et de lui présenter de sa part la nymphe nouvelle pour lui prouver qu'il n'avait pas besoin des beautés du ciel, s'il voulait avoir une compagne. On donna à la nouvelle apsarâ le nom d'Ourvasî, du mot *ourou*, qui signifie *cuisse*. Ourvasî est aussi connue pour ses amours avec le roi Pourouravas.

Ousanas, autrement nommé Soucra, est le régent de la planète que nous appelons *Vénus*. Soucra vara est le vendredi. Il est habillé en blanc, assis sur un lotus ; il a quatre mains : l'une tient un chapelet de grains d'*elœocarpus ganitrus;* l'autre un plat pour recevoir les aumônes ; la troisième, une massue ; la quatrième donne une bénédiction. Ousanas est fils du sage Bhrigou, et précepteur et prêtre des Dêtyas. On le représente comme privé d'un œil. Quand Vichnou, sous la forme d'un nain, vint demander un présent au roi Bali, Soucra lui conseilla de n'en rien faire. Le prince insista : Soucra était obligé de lire les formules sacrées, et de verser l'eau qui était dans le vase pour ratifier la promesse de Bali. Alors sous une forme invisible, il entra dans le vase, empêchant, par sa science magique, l'eau de tomber. Vichnou enfonça dans le vase une paille qui entra dans l'œil de Soucra, et lui causa tant de douleur qu'il reprit sa forme. On le distingue par l'épithète de *cavi*, poète ; et, en effet, on trouve cités dans les grands poèmes, des

Digitized by Google

vers moraux qu'on lui attribue. Celui qui est né sous cet astre aura la faculté de connaître le présent, le passé et l'avenir; il aura beaucoup de femmes; il sera roi, et jouira d'une fortune brillante, etc.

P

PADMANAGARA, ville de la province de Vidarbha, aujourd'hui le Bérar propre; on ne la trouve pas sur les cartes. Elle était la patrie du poète Bhavabhoûti.

PADMAVATI. Nom de la ville d'Oudjayanî. *V.* OUDJAYANI. Wilford dit que Padmâvatî est un ancien nom de Patna. C'est alors le même nom donné à deux villes différentes.

PAMPA, rivière qui prend sa source au mont Richyamouka, et qui coule par la province d'Orissa, dans le Toungabhadrâ, au-dessous d'Anagoundi.

PANDAVA; ce mot signifie *fils de Pândou.* Ce nom s'applique à cinq princes qui soutinrent les droits de leur naissance contre leurs cousins les Côravas, et qui finirent par triompher après une guerre sanglante, dont le *Mahâbhârata* nous a transmis les détails. Ils avaient pour mères les deux épouses de Pândou, Counti et Mâdrî : la légende suppose qu'ils devaient leur naissance à des dieux. Hamilton défend l'honneur des deux épouses de Pândou en disant que, dévouées au culte de ces dieux, elles n'avaient eu avec eux qu'une liaison toute morale, toute spirituelle, que les récits des poètes ont dénaturée. Ces cinq frères se nommaient Youdhichthira, Bhîma, Ardjouna, Nacoula et Sahadéva. Le premier passait pour le fils d'Yama, autrement dit Dharma; le deuxième de Vâyou; le troisième d'Indra; et les deux autres des dieux gémeaux, appelés Aswinî coumâras. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans leur histoire, c'est qu'ils épousèrent la même femme, Drôpadî. Pândou, fatigué du trône, l'avait cédé à son frère Dhritarâchtra, et lui avait de plus laissé la tutelle de ses cinq enfans. Dhritarâchtra, de son côté, avait cent fils, et entre autres Douryodhana. Par les conseils et l'artifice de ce dernier, les Pândavas furent persécutés, dépouillés de tous leurs biens, exilés, et forcés même de se cacher, sous l'habit de serviteurs, au milieu d'une cour étrangère. Cependant, au bout de douze ans, ils rentrèrent, les armes à la main, dans un royaume qu'ils réclamaient du chef de leur père. Vainqueurs après une lutte sanglante, ils recouvrèrent tout leur héritage. Youdhichthira monta sur le trône. Mais ensuite, dégoûtés des biens de la terre, ils renoncèrent au monde pour se livrer aux austérités de la vie ascétique.

PANDITA. Tel est le nom qu'on donne au brahmane instruit et capable d'enseigner.

PANDOU est un roi du Couroudésa ou d'Hastinâpoura, selon la légende, père putatif des cinq Pândavas issus de Counti et de Mâdrî ses femmes, et de différens dieux. Suivant les uns, il était fils de Vitchitravîrya, frère de Vyâsa; selon d'autres, il était fils de Vyâsa et de la femme de Vitchitravîrya. Il laissa le trône à son frère Dhritarâchtra et se retira, pour mener une vie ascétique, sur le mont Himâlaya où il mourut. *V.* DHRITARACHTRA.

PANDYA, province dans le sud de l'Inde, contenant Madura et le pays que Rennel appelle Coimbetore.

PANTCHALA. Nom de Droupada, père de Drôpadî, épouse des Pândavas. Ce nom est celui de la province dont il était roi, et qui forme aujourd'hui partie du Panjab. Il paraît que ce prince portait aussi le nom d'Yadjgnaséna.

Digitized by Google

PANTCHAVATI, forêt le long du Godâvarî, résidence de Râma, au moment où Sîtâ fut enlevée.

PARA, autrement appelée Pârvâti, petite rivière qui, sortant des monts Pariyâtras, partie centrale et occidentale de la chaîne du Vindhya, tourne au nord de Narwâr, et se jette dans le Sindhou (Cali Sindh) près de Vidjayagar. M. Wilson croit que c'est le même que le Madhoumatî, et que ces deux mots peuvent aussi désigner la rivière de Siprâ.

PARASIKA. Dans ce mot on retrouve le nom de Perse. Ce mot est assez moderne : dans les auteurs anciens les Perses sont appelés Pahlavas.

PARASOU-RAMA; ce personnage est regardé comme une incarnation de Vichnou, dans l'intention de punir la caste des kchatriyas qui s'étaient corrompus. Il possédait un territoire sur les bords du Dwivâhâ (Dévah). Il était fils du mouni Djamadagni et de Rénoukâ. Il donna de bonne heure une preuve de la fermeté de son caractère. Sa mère, en voyant passer dans l'air un beau gandharbha, avait en pensée manqué à la fidélité conjugale. Djamadagni ordonna à son fils de la punir de mort; ce qu'il fit sans hésiter : puis, quand son père lui demanda quel prix il voulait de son obéissance, il le pria de rendre la vie à sa mère; ce qui lui fut accordé. Mais bientôt il s'occupa d'une œuvre bien plus difficile, de la punition des kchatriyas : vingt et une fois ils furent vaincus. On pense même aujourd'hui que les kchatriyas, qui se vantent d'être de cette caste, ne sont pas d'une race pure. Les uns disent qu'il les extermina tous, ne laissant que les femmes, qui épousèrent des brahmanes, et continuèrent ainsi la race guerrière. Les autres veulent qu'il ait épargné ceux de la famille solaire : il faudra y en ajouter aussi de la race lunaire, que l'on vit encore paraître après lui, et on doit en conclure que la destruction ne fut pas générale. Quoi qu'il en soit, Ardjouna *sahasrabâhou*, c'est-à-dire *aux mille bras*, roi de Mahichmati pouri, avait attaqué et tué Djamadagni. (*V.* DJAMADAGNI.) Son fils se rendit au mont Kêlâsa pour se plaindre à Siva, terrassa Ganésa et Cârtikéya qui s'opposaient à son passage, obtint de Siva une hache de guerre appelée *parasou*, et vengea, par la mort d'Ardjouna, celle de son père. Il se reposait sur ses triomphes, quand il apprit que Râma-tchandra venait de briser l'arc de Siva son bienfaiteur. Il accourut pour le punir; mais il sentit bientôt que son jeune rival pouvait être son vainqueur. Sa colère s'apaisa, et il se retira dans une retraite pieuse sur le mont Mahendra. Parasou-râma était petit-fils de Bhrigou : c'est par cette raison qu'il porte aussi le nom patronymique de Bhârgava.

PARIDJATA. C'est un arbre céleste, ornement du paradis d'Indra. Il est surtout renommé par le parfum de ses fleurs, qui s'étend à une distance merveilleuse. Il était sorti de la mer, quand les dieux l'ont baratée. Cet arbre fut la cause d'une guerre qui s'éleva entre Crichna et Indra. Nârada, toujours adroit à semer la discorde, vint un jour dans le palais de Crichna, et offrit à Roukminî, une des femmes de ce dieu, une fleur de pâridjâta, qu'il avait apportée du ciel. Elle l'engagea à en faire d'abord hommage à son mari : celui-ci n'eut rien de plus pressé que de la présenter à Roukminî, et Nârada courut avec malice en avertir une autre épouse, nommée Satyabhâmâ, qui, jalouse de la préférence accordée à sa rivale, se fâcha contre Crichna, et ne consentit à se réconcilier avec lui qu'à condition qu'il demanderait pour elle à Indra un arbre de cette espèce. Crichna se soumit au caprice de Satyabhâmâ. Indra s'y refusa d'abord : les deux divinités combattirent ensemble. Mais Indra, poursuivi en tous lieux par un trait mystérieux, nommé sou-

Digitized by Google

darchâna, que son ennemi avait lancé contre lui, fit la paix, et le pâridjâta, apporté en triomphe sur la terre, satisfit l'orgueil d'une femme jalouse.

PARVATI, nom de la déesse Dourgâ, femme de Siva, considérée comme fille d'Himâla, souverain des montagnes de neige. *V.* DOURGA.

PATALA. C'est le nom qu'on donne aux régions inférieures, habitées par les nâgas ou serpens. Bali est roi du troisième pâtâla, en attendant qu'il devienne roi du swarga ou ciel; car les mondes inférieurs offrent sept divisions. On confond quelquefois le pâtâla avec le nâraka, qui est l'enfer où Yama punit les réprouvés, et qui est divisé en une infinité de lieux de supplices. *V.* YAMA.

PATALIPOUTRA est la ville que les auteurs classiques appellent Palibothra : ils la placent sur le Gange, et en font la capitale du roi Sandrocottus. Strabon, sur l'autorité de Mégasthènes, dit qu'elle est au confluent du Gange et d'une autre rivière qu'il ne nomme pas. Arrien appelle cette rivière Erranoboas, qui doit être la même que la Sona. On pense que cette ville est aujourd'hui Patna. Les changemens qui ont lieu dans le cours des rivières de l'Inde, et la diminution de cette cité autrefois si puissante, expliquent suffisamment pour quelle raison Patna n'est plus au confluent du Gange et de la Sona. Wilford propose de voir l'antique Pâtalipoûtra dans Râdjamahal, et Franklin, dans Bhâgalpour. Ces deux opinions ne peuvent se soutenir : Franklin avait lui-même reconnu l'erreur de cette hypothèse; il avait composé sur ce sujet un mémoire dont sa mort a empêché la publication. Il y prouve que Pâtalipoutra a dû exister dans le voisinage de Patna.

PÊLAVA, rishi qui arrangea le *Rig-Véda*, et le subdivisa en deux sections : on croit que c'est le même que Pêla. Mais alors ce Pêla, disciple de Vyâsa, comment l'aurait-il été aussi de Vâlmîki, comme on le dit dans *Vicrama et Ourvasi?*

PÎSATCHI, nom d'un dialecte ou d'un jargon que les poètes dramatiques prêtent aux êtres nommés pisâtchas, quand ils les introduisent sur la scène.

PISATCHA, mauvais esprit, être malfaisant, espèce de lutin, représenté toujours comme impur et disposé à nuire. Il ressemble au râkchasa, mais paraît être d'une classe inférieure.

PORAVA. Ce mot patronymique signifie *descendant de Pourou*. Tel est le nom que l'on donne aux princes de la dynastie lunaire. Les Pândavas étaient des Pôravas, ainsi que leurs concurrens, les Côravas.

POUCHPAKARANDA, jardin royal aux environs d'Oudjayanî. On le prend quelquefois pour le nom même de la ville.

POUCHPAMITRA, père du roi Agnimitra. Il détrôna le dernier roi de la dynastie Môria, pour donner la couronne à son fils, qui fut le premier roi de la dynastie Sounga, cent soixante ans avant notre ère. *V.* AGNIMITRA.

POUCHPAPOURA. Ce mot signifie *ville des fleurs*. C'est un nom par lequel on désigne la ville de Pâtalîpoutra. *V.* PATALIPOUTRA.

POULASTYA est un des sept richis, fils de Brahmâ, qui le forma de l'air qui était dans son corps. Il vécut dans la pratique de la dévotion à Kédara, près de l'Himâlaya. Il passe, mais c'est un grand anachronisme, pour avoir été le père du mouni Visravas ou Viswasrava, père de Couvéra, de Râvana et de toute cette famille de râkchasas. Sa femme se nommait Ilavilâ.

POURANA. Ce mot signifie *antique*. Ce sont des recueils des anciennes légendes, traitant particulièrement de cinq choses, savoir : la création, la destruction et le renouvellement des mondes; la généalogie des dieux et des héros; les règnes des Manous, et les actions de leurs descendans. Dans la forme qu'ils ont maintenant,

Digitized by Google

ces livres sont modernes ; si le fonds est ancien, il y a certains détails qui n'ont pu être ajoutés qu'après coup. Pour concilier leur réputation d'antiquité et l'existence de quelques passages où il était question d'événemens modernes, l'auteur ou le compilateur, quel qu'il soit, a pris le ton d'un prophète, et ces faits sont présentés comme des prédictions. On suppose donc que cet arrangeur des Vèdes et des *Pourânas* a dû exister au onzième siècle. Il porte le nom de Vyâsa, mais il est impossible de le confondre avec Vyâsa, fils de Parâsara, qui vivait mille à douze cents ans avant notre ère. On cite Vopadéva comme l'auteur du *Bhâgavata*. En tout cas, ces livres sont toujours comme des monumens d'un âge ancien que le compilateur a souvent respectés. La confusion qui y règne atteste seule l'antiquité de ces fragmens échappés aux désastres des tems, et rassemblés par une main quelquefois peu adroite à déguiser son travail. Les *Pourânas* sont au nombre de dix-huit : 1° Brahmâ ; 2° Padma, ou le lotus ; 3° Brahmânda, ou l'œuf de Brahmâ ; 4° Agni ; 5° Vichnou ; 6° Garouda ; 7° Brahmâ vêvartta, ou transformations de Brahmâ ; 8° Siva ; 9° Linga ; 10° Nârada ; 11° Scanda ; 12° Mârcandéya ; 13° Bhavichiyat, ou prophétique ; 14° Matsya, ou le poisson ; 15° Varâha, ou le sanglier ; 16° Coûrma, ou la tortue ; 17° Vâmana, ou le nain ; 18° le Bhâgavata, ou histoire de Crichna. Ce dernier est regardé, par quelques personnes, comme moderne et apocryphe. Les *Pourânas* contiennent, dit-on, huit cent mille vers. On compte encore dix-huit *Oupapourânas* ou poèmes semblables, mais moins sacrés. Ils ont des noms différens. Tel est le fonds où puise la foi des Indiens, et que les poètes exploitent. Quelques-uns de ces ouvrages, en tout ou en partie, sont généralement lus et étudiés.

Pourohita. C'est le nom par lequel on distingue le brahmane attaché à une famille, et chargé de toutes les cérémonies religieuses qui l'intéressent. Il est le directeur spirituel des membres de cette famille, et cette fonction est quelquefois héréditaire. C'est ainsi qu'on retrouve, dans les antiques annales de l'Inde, les noms de Vasichtha et de Gôtama, mêlés à l'histoire des princes. Aujourd'hui, un homme riche, pour une roupie, charge son pourohita de jeûner pour lui et de faire ses ablutions dans le tems froid.

Pourou est un prince, fils d'Yayâti, roi de Pratichthâna, le sixième de la race lunaire. Sa piété filiale lui mérita l'empire, à l'exclusion de ses frères, quoiqu'il fût le plus jeune. *V.* Yayati.

Pourouchottama, nom de Vichnou. Ce mot signifie : *le premier des êtres*. *V.* Vichnou.

Pourouravas, troisième prince de la dynastie lunaire, petit-fils de la lune par son père Boudha, et arrière petit-fils du soleil par sa mère Ilâ. Le commencement de ces deux races peut être assigné, suivant Bentley, à deux mille ans avant notre ère, suivant Wilford à deux mille cinq cents. Pourouravas est renommé pour ses amours avec une nymphe du ciel, nommée Ourvasi : ce qui forme le sujet du drame intitulé *Vicrama et Ourvasi*. On lui attribue l'invention du moyen d'allumer le feu sacré par la friction de deux branches de samî et d'aswattha. Il eut huit enfans, dont l'aîné, son successeur, fut Ayous.

Prabhavati, fille du roi Vadjranâbha. Quand Pradyoumna employa la ruse pour conquérir les états de ce prince, elle le vit, l'aima et l'épousa secrètement. Elle en eut un fils qui succéda à une partie des états de son aïeul.

Pradyota, nom général donné à une dynastie de rois de Magadha, qui ont dû régner près de neuf cents ans avant notre ère. On leur donne encore le surnom de

Digitized by Google

Sounaka, du nom du ministre Sounaka qui tua son prince Ripoundjaya, et fit monter son propre fils sur le trône. Dans le drame de *Ratnâvalî*, l'épouse du roi Vatsa, nommée Vâsavadattâ, est fille de Pradyota.

Pradyoumna, fils de Crichna et de Roukminî. On le donne comme une incarnation de Câma-déva, réduit en cendres par un regard de Siva. Dès sa naissance, il fut enlevé par le géant Sambara; quelques-uns disent qu'il fut jeté à la mer, et dévoré par un poisson, qui, bientôt après, arrêté dans des filets, fut porté dans les cuisines de Sambara; on y trouva un jeune enfant qui fut remis à l'intendante Mâyâvatî. Or, cette Mâyâvatî était Rati, épouse de Câma-déva, descendue sur la terre pour y prendre soin de son époux rappelé à la vie. Peu à peu l'élève conçut pour sa mère adoptive un autre sentiment que celui de l'amour filial. Un attrait sympathique les attirait l'un vers l'autre : Pradyoumna reconnut enfin son épouse dans Mâyâvatî. Il attaqua bientôt et vainquit Sambara. Puis, montant avec Mâyâvatî sur un char céleste, il alla, par sa présence, consoler ses parens qui pleuraient sa perte. Pradyoumna, compagnon d'armes de son père, se distingua dans plusieurs occasions. Entre autres exploits, il conquit les états de Vadjranâbha, placés vers le nord. Il employa dans cette expédition la ruse et la force. Déguisé en comédien, suivi de ses principaux compagnons qui composaient une troupe complète, il s'introduisit dans les états de Vadjranâbha, y fit la conquête de sa fille Prabhâvatî, qu'il épousa, et finit par donner la mort au prince imprudent qui avait laissé pénétrer ses ennemis dans son empire. Cet empire fut partagé : Pradyoumna en eut une portion qu'il laissa au fils qu'il eut de Prabhâvatî. De Mâyâvatî, il avait eu un fils, nommé Aniroudddha, qui épousa Ouchâ, et dont le fils Vadjra fut ensuite roi de Mathourâ. Il paraît que Pradyoumna échappa à la destruction des Yâdavas, dans laquelle fut enveloppé son père Crichna.

Prasravana, montagne dans le nord de la péninsule, faisant partie de la chaîne du Vindhya.

Pratchétas, saint mouni et législateur, considéré comme le père du poète Vâlmîki. Dans les premiers tems de l'histoire indienne on voit un Pratchétas, avatâre de Varouna. On trouve encore d'autres personnages de ce nom. Il est difficile de déterminer lequel a l'honneur d'avoir produit le chantre de Râma.

Pratchi ou Pratchya, contrée orientale, placée à l'est ou au sud du Saraswatî, qui coule du nord-est au sud-ouest. Elle comprend le pays de Mithilâ ou Tirhut, et le Magadha ou Béhar méridional. C'est la contrée où les classiques placent les Prasii. Il y a, dans les poètes dramatiques, un dialecte prâcrit, appelé prâtchî, que l'on met dans la bouche du *vidoûchaka*.

Pratichthana est une ville dont les ruines se voient encore à Jhausi, sur la rive gauche du Gange, vis-à-vis d'Allahabad. C'était l'antique capitale des princes de la race lunaire : après elle, ils ont habité Ayodhyâ. Située près du confluent du Gange et de l'Yamounâ, elle est quelquefois nommée Prayâga. Il semblerait qu'au tems où la pièce de *Vicrama et Ourvasî* a été composée, cette ville était toujours du côté opposé à la situation moderne d'Allahabad. *V.* Prayaga.

Prayaga. Il y avait cinq places principales de ce nom, car on désigne par ce mot un lieu sacré, situé au confluent de deux rivières. Le plus célèbre est celui qui se trouve à l'endroit où l'Yamounâ se jette dans le Gange, et que l'on a confondu avec l'antique cité de Pratichthâna. Il paraît cependant que Pratichthâna était sur la rive gauche du Gange, et que Prayâga, auquel a succédé Allahabad, était du côté opposé. Cette place, où avait été anciennement l'hermitage du sage Bha-

Digitized by Google

radwâdja, était sainte et respectée, mais n'est devenue une ville que sous Akber, qui voulait en faire le centre d'une religion qui aurait réuni les Mahométans et les Indiens. Quelques-uns de ces derniers viennent par piété se précipiter à cet endroit dans le fleuve sacré. *V.* PRATICHTHANA.

PRINTEMS. *V.* VASANTA.

PRITHIVI. On personnifie la terre comme une déesse : on dit même que c'est une forme de Lakchmî. On l'appelle Prithivî, ou Prithwî. On fait venir ce dernier mot, qui au reste signifie *large*, de l'ancien roi Prithou, antérieur aux dynasties indiennes. Il paraît que ce prince protégea l'agriculture, abattit les forêts et défricha les champs : ce qui est désigné par cette fable que l'on raconte. Ce prince, avatâre de Vichnou, avait nécessairement pour épouse Lakchmî sous le nom de Prithivî. Elle refusait ses secours aux hommes ; le prince la battit et la blessa. Elle prit alors la forme d'une vache, se rendit au mont Mérou, et se plaignit aux dieux qui rejetèrent ses demandes. Elle revint donc sous l'empire de Prithou et de ses descendans qui la soumettent avec toute espèce d'instrumens. Une vache se dit en sanscrit *gô* : le mot grec γαῖα, γῆ peut en être dérivé.

PRITHOU, prince antique, qui a précédé les dynasties indiennes. D'autres le mettent le cinquième de la race solaire. *V.* PRITHIVI.

PRITHOU RAI, appelé Prithivî râdja, Pithaura, roi d'Ajmer, qui, à la fin du douzième siècle, périt en défendant le trône de Dehli contre les Mahométans de Gaur. Il descendait de Râma. *V. Rech. Asiat.*, 9 vol., p. 170. C'est à un fils de ce malheureux prince, nommé Visâkha datta, que l'on attribue le drame du *Moudrâ Râkchasa*.

PROURHA OU PRATAPA ROUDRA DÉVA, roi de Vidjayanagara, ou plutôt de Warankul, au quatorzième ou au quinzième siècle.

R

RADHA était la femme de l'écuyer de Dhritarâchtra. Elle avait recueilli et élevé Carna, fils de Countî, exposé par sa mère sur les bords de l'Yamounâ ; ce qui a fait donner à celui-ci le nom de Râdhâ souta, fils de Râdhâ.

RADHA est encore le nom d'une des maîtresses de Crichna ; elle est l'objet des chants des poètes érotiques, célébrant les premières amours de ce dieu. C'était la femme d'Ayanagocha, berger de Gocoula, où habita Crichna dans sa jeunesse. Il la séduisit et l'entraîna dans la forêt qui était sur les bords de l'Yamounâ, jusqu'au moment où Ardjouna vint l'en arracher pour le mener aux combats. De là ce dernier est appelé Râdhâbhédin ou Râdhâvédin. Râdhâ a été déifiée avec son amant, et on l'honore aux fêtes de Crichna.

RADJA SÉKHARA est l'auteur des drames intitulés *Viddha Sâlâbhandjikâ*, et *Pratchanda Pândava*. Il a dû vivre pour le moins dans le siècle de Bhodja, qui le nomme dans l'ouvrage de rhétorique qu'on lui attribue. Il était fils d'un premier ministre, et on égale son talent à celui des plus grands poètes. Il est encore l'auteur d'une composition dramatique, entièrement en prâcrit, intitulée *Carpoûra mandjarî*, et du *Bâla Râmâyana*.

RAGHAVA, nom patronymique qu'on donne à Râma comme descendant de Raghou.

RAGHOU, prince de la dynastie solaire, roi d'Ayodhyâ, petit-fils de Bhagîratha, et bisaïeul de Râma. Il donne son nom à un poème du poète Câlidâsa, appelé *Raghouvansa*, et qui célèbre les ancêtres du prince Raghou, depuis Dilipa et ses descendans, jusqu'à Râma dont il chante aussi les exploits.

Digitized by Google

Rahou est le nœud ascendant personnifié, ou la tête du dragon. Le *Mahâbhârata* raconte que Râhou était un asoura, fils de Sinhika, qui, dans le tems que la mer fut baratée, se mêla parmi les dieux, et, par surprise, eut sa part de l'ambroisie. Il fut découvert par le Soleil et la Lune qui le dénoncèrent à Vichnou. Celui-ci lui trancha la tête; mais, comme il avait bu du breuvage d'immortalité, il ne pouvait périr. Sa tête prit le nom de Râhou et le tronc celui de Kétou, et il lui fut permis, pour se venger, de s'approcher en certaines occasions du soleil et de la lune, dont il souille les corps qui deviennent minces et noirs. La tradition populaire est qu'au moment de l'éclipse Râhou avale le soleil et la lune, et les vomit ensuite. On le représente avec une couleur noire, porté sur un lion et avec quatre bras. En astronomie, on en fait une planète. Celui qui est né sous son aspect perdra sa raison, ses richesses, ses enfans; il sera exposé à mille afflictions et aux injures de ses ennemis.

Rakchasa, mauvais génie qu'on représente de diverses manières : tantôt c'est un être d'un pouvoir surnaturel, comme Râvana; tantôt c'est un subordonné du dieu Couvéra, et gardien de ses trésors; ou bien c'est une espèce de vampire, avide de chair humaine, hantant les cimetières, animant les corps morts et dévorant même les vivans. Ils prennent la forme qu'ils veulent : chevaux, tigres, lions, buffles, monstres à cent têtes ou à plusieurs bras. Les sacrifices sont troublés par leur présence; on leur jette leur portion de riz pour les apaiser, et ils viennent la chercher sous la forme d'oiseaux. Parmi les râkchasas, les uns descendent de Casyapa; les autres, comme Râvana, de Poulastya, fils de Brahmâ. Le régent du sud-ouest est Nérrita, et c'est un râkchasa. Il est à remarquer qu'il est brahmane. Il paraîtrait que les poètes ont désigné par ce nom des races de peuples voleurs, et, entre autres, ceux de l'île de Ceylan et de la partie méridionale de la presqu'île.

Rakchasa est le nom d'un ministre des rois Nandas, au moment où leur dynastie fut renversée par Tchânakya. Il joue un grand rôle dans le drame intitulé de son nom *Moudrâ Râkchasa*.

Rakchasi est le nom qu'on donne aux femmes des râkchasas.

Rama. Ce nom s'applique à trois personnages que les Indiens regardent comme des incarnations de Vichnou. Ce sont Parasou-râma, Râma-tchandra et Bala-râma. *V.* ces mots.

Rama-tchandra. Les aventures de ce personnage forment le sujet de plusieurs poèmes, et, entre autres, d'un poème épique de Vâlmiki, appelé *Râmâyana*. Il semble avoir apparu quinze cents ans à peu près avant Jésus-Christ. Il a laissé un grand nom par son expédition entreprise contre le tyran de Lankâ, qui est l'île de Ceylan. Les Indiens honorent en lui une incarnation de Vichnou, qui descendit sur la terre pour la délivrer des mauvais génies qui l'infestaient, et surtout du terrible Râvana. Il naquit dans la famille de Dasaratha, roi d'Ayodhyâ, et eut pour mère Côsalyâ. Envoyé par son père pour délivrer l'hermitage de Viswâmitra des râkchasas qui tourmentaient le solitaire, il fut mené par celui-ci à la cour de Djanaka, roi de Mithilâ. Il y vit Sîtâ, il l'aima; la main de cette princesse était promise à celui qui pourrait tendre l'arc de Siva : Râma tendit cet arc, et même le brisa entre ses mains. Sîtâ devint son épouse. Quand tout semblait lui sourire, la fortune et l'amour; quand la voix et le désir de son peuple l'appelaient à partager le trône, une des épouses de Dasaratha profita d'une promesse indiscrète que lui avait faite ce prince. Il lui avait juré de lui accorder la demande qu'elle lui adres-

Digitized by Google

serait : elle exigea que Râma fût exilé. Il partit avec sa femme et son frère Lakchmana, et se retira dans une forêt où il vivait heureux, quand Râvana vint lui enlever Sîtâ. Râma, aidé des tribus sauvages de la presqu'île que l'on représente comme des singes, s'avança du côté de Lankâ, forma un pont de rochers, d'arbres et d'autres matériaux pour passer le détroit, et bientôt serra de près son ennemi, qui trouva la mort sous ses coups. Il revint triomphant à Ayodhyâ. Pour obéir à la voix de ses sujets, qui accusaient Sîtâ, à cause de son séjour chez Râvana, il l'exila dans une forêt où elle donna le jour à deux jumeaux, Cousa et Lava, que Râma reconnut plus tard dans un sacrifice où il les entendit raconter ses aventures que leur avait apprises Vâlmîki, l'auteur de *Râmâyana*. Ce héros finit malheureusement : dans un moment d'humeur, il avait maltraité Lakchmana, son frère, qui, de douleur, s'était jeté dans le Sarayou. Râma termina ses jours de même, et laissa le trône à ses deux fils, Lava et Cousa. *V.* Sita. Le 9 de la nouvelle lune de tchêtra (mars-avril), on célèbre la naissance de Râma. Les marchands commencent leurs livres de compte ce jour-là. Les dévots à ce dieu portent le nom de Râma sur différentes parties de leurs corps : ils ont sur le front un signe qui ressemble à un trident.

Ramayana. C'est le nom d'un poème où sont célébrés les exploits de Râma, vainqueur de Râvana. Il y a plusieurs poèmes de ce nom, mais le plus estimé est celui qui a pour auteur le premier des poètes indiens, Vâlmîki. Il contient à peu près vingt-cinq mille vers, et est regardé comme fort ancien ; car le poète est supposé raconter aux fils même de Râma les aventures glorieuses de leur père.

Rambha est une apsarâ, ou une nymphe céleste. Elle devint l'épouse du fils de Couvéra, nommé Nalacoûvarâ, et fut enlevée par Râvana, frère de Couvéra, et par conséquent oncle de celle qu'il outrageait ainsi. Couvéra le maudit, et le feu sortait de ses dix têtes à la fois. A la prière de Brahmâ son supplice fut adouci, mais il lui fut annoncé que s'il attentait encore à la vertu d'une femme, il perdrait toute sa puissance. Il oublia cette menace, enleva encore Sîtâ, et fut alors puni de tous les crimes qu'il avait commis.

Rati, femme de Câma déva, le dieu d'amour. Ce mot signifie *volupté*.

Ratnachachti. Ce mot indique une fête, qui arrive le sixième jour de la quinzaine lunaire, et dans lequel on donne à son brahmane en cadeau une parure de bijoux. On a fait de Chachtî une déesse que l'on représente en jaune, assise sur un chat, et nourrissant un enfant. On la regarde comme la protectrice des enfans, et on l'invoque tous les ans dans six fêtes solennelles.

Ravana, tyran de Lankâ ou Ceylan, ennemi de Râma-tchandra. Il avait enlevé Sîtâ, épouse de Râma. Celui-ci, à la tête d'une armée nombreuse, alla punir le ravisseur, et lui ôta le trône et la vie, malgré la puissance surnaturelle dont il était doué. On le représente avec dix têtes. Il descendait de Brahmâ, par Poulastya. Il était fils du mouni Viswasrava ou Visravas, et frère de Couvéra qu'il dépossèda de son royaume de Lankâ. Comme descendant de Poulastya, père de la race des râkchasas, on lui donne cette qualité de génie malfaisant. On n'est pas d'accord sur le nom de sa mère : Hamilton la nomme Késinî ; le *Bhâgavata*, Coumbhinasî ; l'*Outtara Râmâyana* et le *Padma pourâna*, Nékasî. *V.* le mot Visravas. Au reste, il paraîtrait que Râvana est le nom général des princes d'une dynastie de Lankâ.

Richi est le nom général qu'on donne à d'anciens personnages sanctifiés. On en compte sept classes différentes, suivant le rang qu'ils ont occupé dans le monde :

Digitized by Google

les dévarchis, ou les *richis* célestes; les brahmarchis, ou *richis* de l'ordre brahmanique; les maharchis, ou grands *richis*; les paramarchis, ou premiers *richis*; les râdjarchis, ou *richis* de race royale; les cândarchis, ou *richis* qui expliquent les Vèdes, et les sroutarchis, ou *richis* à qui l'écriture sainte a été révélée. Les saptarchis sont sept grands saints, présidant aux sept étoiles de la Grande-Ourse, *septentrio*. Leurs noms sont Marîtchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Vasichtha.

Richyamouka, montagne à la source de la rivière Pampâ, où était la cour du roi Sougrîva, et où Râma demeura quelque tems. Cette montagne est encore connue sous le même nom. Les cartes de cette partie du Dékan sont très-défectueuses.

Richyasringa était un solitaire, fils de Vibhândaka et d'une daine : aussi portait-il une petite corne sur son front, de là son nom. Une sécheresse désolait les états du roi Lomapâda. La cessation de ce fléau était attachée à la présence du jeune Richyasringa, élevé par son père dans une profonde solitude, loin de tout être humain. Pour le séduire, on lui envoie des bayadères, vêtues en mounis. Elles s'approchent peu à peu de lui, attirent son attention par leurs jeux; puis, rejetant leur vêtement emprunté, elles se montrent dans tout l'éclat de leur beauté à Richyasringa, qui, surpris de ce spectacle nouveau, vient causer avec elles. Elles lui parlent de leur hermitage, où elles l'invitent à venir. Lui-même, il les reçoit dans le sien, leur présente des fruits. Elles répondent à cette politesse en lui donnant des fruits confits et une liqueur enivrante. Elles l'embrassent, le charment par leurs caresses, et bientôt après se retirent par la crainte du père qui survient. Son fils lui raconte l'arrivée de ces hôtes; il lui en fait la description. Ce sont des râkchasis, dit Vibhândaka, il faut s'en méfier. Mais, malgré sa défense, Richyasringa veut les revoir; elles finissent par le séduire et l'emmener avec elles. A son arrivée, la pluie tomba du ciel, et le roi Lomapâda lui donna Sântâ, sa fille, en mariage.

Rig véda. C'est le premier des Vèdes. Il est entièrement en vers. Dans la compilation de Véda-Vyâsa, c'est Pêla qui fut chargé du soin d'enseigner le Rig véda, qui paraît être une collection de prières. *V.* Vèdes.

Rohini est une des vingt-sept nymphes qui représentent les vingt-sept astérismes lunaires, et que le dieu Lunus est censé avoir épousées. Elles sont toutes filles du patriarche Dakcha; mais Rohinî était la favorite du dieu, qui négligeait les autres pour elle. Elles adressèrent leurs plaintes à leur père, qui plusieurs fois intervint dans ces querelles de ménage, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant ses remontrances vaines, il lança une imprécation contre son gendre. La conséquence fut qu'il n'avait pas d'enfant et qu'il tomba en phthisie. Les femmes du dieu intercédèrent alors pour lui auprès de leur père. L'imprécation était prononcée et ne pouvait être rappelée; mais Dakcha la modifia, et arrêta que le dépérissement du dieu Lunus ne serait que périodique et non permanent, et que tour à tour il reprendrait son embonpoint pour le perdre ensuite. Rohinî est, en astronomie, la quatrième mansion lunaire; elle contient cinq étoiles, dont la principale est Aldebaran. Ce sont les étoiles α, δ, γ, δ, ε, du Taureau; elle est figurée par un char avec des roues. La mère de Bala-râma se nomme Rohinî.

Roudra, surnom du dieu Siva. *V.* Siva. Le mot *roudra* désigne aussi un demi-dieu, une manifestation inférieure de Siva, ou bien, suivant une légende, un être né du front de Brahmâ. Les roudras sont au nombre de onze; on les nomme

Digitized by Google

Adjêcapâda, Ahivradhna, Viroûpakcha, Soureswara, Djayanta, Vahouroûpa, Tryambaka, Aparâdjita, Savitra et Hara.

ROUDRA BHATTA, auteur d'un ouvrage didactique sur la manière d'exciter ou de dépeindre les passions en poésie, intitulé *Sringâra tilaka.*

ROUDRA DÉVA, auteur du drame en sept actes, intitulé *Yayâti tcharitra.* On peut supposer que c'était un prince, souverain de Télingana, au commencement du quatorzième siècle. Il y a un vocabulaire attribué à un écrivain nommé Roudra, et qui a dû vivre à la même époque. *V.* PROURHA ou PRATAPA ROUDRA DÉVA.

ROUKMINI est l'épouse favorite du dieu Crichna. Elle était fille de Bhîchmaka, roi de Coundina. Elle avait vu Crichna, et n'avait pu s'empêcher de l'aimer : lui-même l'avait demandée en mariage. Mais le frère de Roukminî, nommé Roukmî, jaloux de la réputation de Crichna et furieux de la mort de Cansa, s'opposait à cette union, et négociait le mariage de sa sœur avec Sisoupâla, roi de Tchédi, ennemi particulier de Crichna. Tous les rois étaient invités à la cérémonie nuptiale : Crichna s'y rendit comme les autres, et au moment où Roukminî revenait du temple de Pârvatî, où elle s'était rendue pour implorer la protection de la déesse, il l'enleva avec le secours de son frère Bala-râma et de ses parens. Un combat violent s'engagea ; Roukmî fut vaincu, terrassé et obtint la vie à la prière de sa sœur. Crichna garda le prix de sa victoire : le mariage fut célébré à Dwârakâ. Roukminî eut de lui dix enfans, entre autres Pradyoumna. Quand Crichna eut été tué, elle se brûla sur son bûcher.

ROUPA, docteur vêchnava, auteur de la pièce intitulée *Vidaghda Mâdhava.* Cet écrivain est du seizième siècle.

S

SABHIKA est le nom qu'on donne à celui qui est le maître d'une maison de jeu. Le texte des lois indique les règles qui dirigent ces maisons. Le sabhika a cinq pour cent sur tout ce qui se gagne, quand la somme excède cent pièces : si la somme est moindre, il a dix pour cent. En retour de la protection royale, il paie au trésor une partie de ses profits. Il est chargé d'exiger du perdant tout ce qu'il doit, et de le transmettre au gagnant. Il doit le faire avec politesse, et lui donner des termes honnêtes pour qu'il puisse s'acquitter. Le roi intervient pour faire payer les sommes dues aux maisons de jeu qui ont une licence, mais ne fait rien pour les autres. Dans toutes disputes, les spectateurs sont appelés en témoignage. Si un joueur triche ou emploie de faux dés, il est marqué et banni. Le roi assigne aux maisons de jeu des officiers particuliers, et fait arrêter les fripons. Les mêmes règles s'appliquent aux maisons où les coqs et d'autres animaux combattent moyennant des gageures : c'est là ce que portent les lois d'Yâdjgnavalkya. Les lois de Manou défendent aux rois de permettre les jeux dans leurs domaines, et prononcent la peine de mort contre les joueurs et ceux qui entraînent les autres à jouer.

SACAMBHARI, ville qu'on croit reconnaître dans la cité moderne de Sâmbher, dans le royaume d'Ajmer.

SACOUNTALA, fille d'un prince descendant de Cousika, que M. Wilson croit être Viswâmitra, et de l'apsarâ Ménakâ, envoyée par les dieux pour le séduire et lui faire perdre les fruits de ses pénitences. Sacountalâ, élevée dans l'hermitage de Canwa, y fut vue par le roi Douchmanta qui l'épousa, et, bientôt après, l'oublia, par suite de la malédiction d'un mouni. Repoussée par son époux, elle revint dans la solitude pour élever le jeune Bharata son fils, jusqu'au moment où l'an-

Digitized by Google

neau du mariage, malheureusement perdu, fut rapporté à Douchmanta. En le voyant, il recouvra la mémoire; son amour se ralluma; le charme, sous lequel il avait été si long-tems, était rompu. Il retourna auprès de Sacountalâ dont il avait, dans son égarement fatal et involontaire, méconnu et froissé les sentimens. Cette histoire forme le sujet du drame fameux de *Sacountalá*.

Sacti. Ce mot s'applique à l'énergie d'un dieu sous une forme féminine, et, dans ce sens, il est applicable à chaque déesse; mais on l'entend spécialement de la femme de Siva. Ce dieu, considéré comme Bhérava, divinité terrible et pernicieuse, apaisée par des sacrifices de liqueurs enivrantes et de chair, se trouve escorté de huit déesses effrayantes, qui portent le nom général de Sactis, et dont les noms particuliers sont à peu près ceux des Mâtris. (*V.* Matri.) Ce sont Brâhmî, Mâhéswarî, Cômârî, Véchnavî, Vârâhî, Mâhendrî, Tchâmoundâ et Tchandikâ. Sacti est encore la contre-partie du *phallus* de Siva, et des dévots du nom de Sactas l'adorent d'une manière littérale ou figurée.

Sagara est un souverain d'Ayodhyâ, fils de Vahouka, qui donna son nom à la mer, *Ságara*. Ayant dessein de faire un *aswamédha* ou sacrifice d'un cheval, il avait, suivant le rite essentiel à cette espèce de sacrifice, mis le coursier en liberté; il fut enlevé par les serpens du Pâtâla. Le roi envoya soixante mille fils qu'il avait eus de sa femme Soumatî, pour reprendre le cheval. Leurs efforts, quoique inutiles, alarmèrent cependant les dieux et les asouras: ils furent victimes de leur zèle. Après avoir pénétré dans les régions souterraines, ils virent le cheval qui paissait auprès du sage Capila, incarnation de Vichnou. Les fils de Sagara l'accusèrent d'être le voleur du cheval. Capila, irrité, les réduisit en cendres d'un souffle de ses narines. Ansoumân, fils d'Asamandja, et petit-fils de Sagara par son autre femme Késinî, découvrit plus tard les restes de ses oncles, et apprit de Garouda, leur oncle, que les eaux du Gange étaient nécessaires pour leur procurer l'admission dans le ciel. Ni Sagara, ni ses successeurs Ansoumân et Dilîpa, ne furent capables de faire descendre le Gange: ce miracle était réservé au fils et successeur de Dilîpa, à Bhagîratha, qui, par ses austérités, fléchit successivement Brahmâ, Oumâ et Siva. Par leur pouvoir, le Gange fut forcé de couler sur la terre en suivant Bhagîratha jusqu'à la mer, et ensuite au Pâtâla, où les cendres de ses ancêtres furent lavées par ses eaux. De là, le Gange fut nommé Bhâgîrathî, en mémoire de ce prince, et la mer Sâgara, en mémoire de Sagara et de ses fils. Sagara avait été ainsi nommé parce qu'il avait apporté, en naissant, un poison qu'une autre femme, rivale de sa mère, lui avait donné.

Sahadéva, le cinquième des Pândavas, frère jumeau de Nacoula, fils de Mâdrî, et de Pândou; suivant quelques-uns, d'un aswinî-coumâra. Les aswinî-coumâras sont deux demi-dieux jumeaux, comme Castor et Pollux, fils du Soleil et de la femme de ce dieu, métamorphosée en jument. Ils sont les médecins du ciel. Sahadéva, fuyant avec ses frères l'ambitieuse fureur de Douryodhana, subit avec eux tous les maux de l'exil. A la cour du roi Virâta, il se cacha sous le déguisement de berger. Il se distingua dans la guerre qui éclata ensuite, et ôta la vie à un guerrier fameux, nommé Sacounî. Crichna lui fit épouser Bhânoumatî, sa petite-fille. Il se retira comme ses frères dans la solitude, où il finit ses jours entièrement désabusé des plaisirs du monde. Ce prince est cité pour avoir encouragé les lettres.

Sahya est le nom d'une partie de la chaîne des monts Vindhyas, près d'Oudjayanî, au nord-ouest de la presqu'île: c'est là que le Godâvarî prend sa source.

Digitized by Google

grand désert, dans la contrée de Bhattî. Suivant les Indiens, elle continue son cours par dessous terre et va se réunir au Gange, près d'Allahabad, avec l'Yamounâ. Le Saraswatî porte aujourd'hui le nom de Sarsoutî. C'était, disait-on, la déesse Saraswatî descendue sur la terre. Un jour qu'elle traversait ce pays, un livre à la main, elle entra, sans y prendre garde, dans le désert, où elle fut assaillie par des ennemis terribles, aux outrages desquels elle se déroba en s'enfonçant sous terre, pour reparaître ensuite à Prayâga.

Sarmichthâ, fille du roi Vrichaparvâ, épouse d'Yayâti, cinquième prince de la dynastie lunaire. Yayâti avait sauvé Dévayânî, fille du sage Soucra, exposée dans un puits par ordre de la princesse Sarmichthâ, et il l'avait épousée. Sarmichthâ avait été condamnée à servir Dévayânî, et l'on avait fait jurer à Yayâti qu'il ne penserait jamais à la prendre pour épouse. Mais il la vit, l'aima et se maria avec elle secrètement : il en avait déjà trois enfans quand sa faute fut découverte. Soucra, irrité, le condamna à une vieillesse anticipée, dont cependant Pourou, le plus jeune des fils de Sarmichthâ, consentit à se charger, au refus de ses frères.

Sarngadhara, auteur du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième, petit-fils de Râghava déva, maître spirituel du roi Hâmmîra. Il a composé un ouvrage sur les écrivains qui avaient marqué dans la littérature indienne. Cet ouvrage porte le nom de son auteur, *Sârngadhara paddhati*. M. Wilson écrit toujours son nom : Sârngdhara; j'ai cru pouvoir, d'après l'étymologie, écrire d'une manière moins dure : Sârngadhara.

Sarngi déva, pândit cachemirien, qui vint s'établir dans les provinces du sud, et qui vivait du douzième au quinzième siècle. Il avait pour protecteur un prince nommé Sinhana déva. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Sangîta ratnâcara*, sur l'art de la danse et du chant.

Sarthavaha est le nom que l'on donne au chef d'une tribu, d'une communauté. On l'appelle encore *srechthî*; le titre maintenant est *sirdar*. M. Wilson, dans son dictionnaire, traduit *sârthavâha* par *marchand*; mais il a une signification plus étendue, puisque, dans le *Mritchtchakatî*, on l'attribue à un brahmane.

Satananda était fils de Gôtama et d'Ahalyâ, et prêtre de famille du roi de Mithilâ.

Satchi, déesse, épouse du dieu Indra. Elle était fille du saint mouni Poulomâ : ce qui l'a fait surnommer Pôlomî.

Sati est le premier nom qu'avait porté la femme de Siva. Il signifie *pieuse*. En mémoire de la mort de cette déesse, se jetant dans le feu de douleur, quand son époux fut insulté par Dakcha son père, la femme indienne qui se brûle sur le bûcher de son mari est aussi appelée Satî.

Satrougnna, prince, fils de Dasaratha et de Soumitrâ, et, par conséquent, frère consanguin de Râma-tchandra, frère utérin de Lakchmana. Il avait épousé Sroutakirttî, fille de Cousadwâdja, roi de Câsi et frère de Djanaka. Il devint prince de Mathourâ, après avoir tué Lavana, qui l'avait hérité de son père qui en était le fondateur.

Satyabhama, nom d'une des épouses de Crichna. *V.* Paridjata.

Sastra. Ce mot signifie *livre*, *traité*, sur les sciences, la religion, les lois ou la littérature, et considéré souvent comme ayant une origine ou une autorité divine. Ce terme est ordinairement accompagné d'un autre qui détermine à quelle

Digitized by Google

classe le livre appartient; seul, il ne s'entend que des ouvrages de littérature et de science. Ainsi les *Védânta sâstras* sont des traités de théologie philosophique; les *Dharma sâstras*, des livres de droit. On l'applique à des objets moins importans : les *Cavya sâstras* sont des ouvrages poétiques; *Silpi sâstras*, des traités sur les arts mécaniques; les *Câma sâstras*, des compositions érotiques.

Scanda, nom du dieu Cârtikéya. *V.* ce mot.

Sécha est le grand serpent, connu encore sous le nom d'Ananta, *sans fin*. Il a mille têtes, sur l'une desquelles est portée la terre. Il sert de couche à Vichnou, dans le tems de son sommeil mystérieux, et ses têtes, qu'il redresse, forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'incarna sous le nom de Bala-râma, frère de Crichna. On le confond quelquefois avec Vâsouki, roi des Nâgas, ou habitans des régions inférieures.

Sétou veut dire *pont*. On appelle spécialement *sétou* ou *sétoubandha*, cette suite de récifs qui s'étendent de l'extrémité méridionale de la côte de Coromandel vers l'île de Ceylan, et qui rendent ce passage impraticable pour les gros vaisseaux. On suppose que ce sont les restes d'un pont, construit par Hanoumân, d'après les ordres de Râma, au moment où il passa dans cette île avec son armée pour aller combattre Râvana. Le canal qui sépare Ceylan du continent a, dit-on, cinq cents milles. Les faiseurs de fables disent que Râma avait commencé son pont vers l'île de Soubula ou Soumatra. Par l'avis de Vibhichana, il alla en recommencer un autre à Râméswara, au midi de la presqu'île. Du premier point, on voit encore sept pierres qui forment l'archipel des îles Andaman et Nicobar. Les rocs qui les environnent seraient les ruines de l'ancien pont.

Siddha. C'est un personnage divin dont les attributs et le caractère ne sont pas bien déterminés : c'est une espèce de demi-dieu, qui, avec les vidyâdharas et les mounis, habite les airs, et jouit de pouvoirs surnaturels, que lui ont mérités les rigueurs de sa dévotion. Rarement il est le sujet d'une légende mythologique; il vit retiré, et on semble respecter ses habitudes graves et pieuses.

Sindhou est le fleuve connu par les anciens sous le nom d'Indus, et qu'on appelle aussi Sind. La province qui l'environne porte également le nom de Sindhou, ou Sendhava, et correspond à celle qu'on appelle aujourd'hui Sindh et Balochisthan.

Sindhou est aussi une petite rivière dans la province de Mâlava, coulant aux environs d'Oudjayani, et appelée aujourd'hui Cali sindh; elle reçoit le Pârâ, et va se jeter dans le Tcharmanvati ou Tchumbul.

Sinhala, nom de l'ancienne Lankâ, aujourd'hui Ceylan. *V.* Lanka.

Sipra, aujourd'hui le Sipparah, rivière près de la ville d'Ougein, a eu son cours changé dans la catastrophe qui a englouti l'ancienne ville d'Oudjayani. Elle porte aussi le nom de Kchiprâ et d'Avanti. *V.* Para. La Siprâ se jette dans le Tcharmanvati, aujourd'hui le Tchumbul, qui lui-même se rend à l'Yamouna.

Sita est l'épouse de Râma-tchandra. Elle fut trouvée, encore enfant, dans un sillon que le roi Djanaka venait de tracer pour un sacrifice; il l'adopta. Voilà pourquoi on l'appelle la fille de Djanaka, pourquoi on lui donne le nom d'*enfant du sacrifice*, et que la Terre passe pour être sa mère. Djanaka l'avait promise en mariage à celui qui pourrait tendre un arc qui venait de Siva. Cet arc avait servi à ce dieu au sacrifice de Dakcha; l'ayant en vain essayé contre Vichnou, il l'avait donné à Dévarâta, un des ancêtres de Djanaka. Râma tendit cet arc, et même le brisa. Il devint ainsi l'époux de Sitâ, qui l'accompagna dans

Digitized by Google

l'exil auquel il fut condamné par suite de l'imprudence de son père Dasaratha. Râvana, roi de Lankâ, profita d'un moment d'absence de Râma pour l'enlever, et la conduisit dans sa capitale. Râma vint la lui redemander les armes à la main : il refusa de la rendre ; elle ne fut délivrée que par sa mort. Reçue froidement par son époux, qui avait des soupçons sur sa fidélité, elle se soumit à l'épreuve du feu en présence des dieux et de l'ombre de Dasaratha. Elle en sortit heureusement, et Agni, dieu du feu, remit à Râma son épouse ainsi justifiée. Dasaratha rendit aussi témoignage à la vertu de Sîtâ, et son fils l'accueillit avec joie. De nouveaux soupçons s'élevèrent ensuite dans son ame ; Sitâ, quoique enceinte, fut exilée dans une forêt sur les bords du Gange. Elle y accoucha de deux fils, Cousa et Lava. Ces enfans, élevés par Vâlmîki, furent reconnus par leur père à un sacrifice, où il les entendit raconter sa propre histoire. Sîtâ voulut bien subir une seconde fois l'épreuve du feu ; mais la Terre, sa mère, outrée des persécutions qu'on lui suscitait, ouvrit son sein et l'y reçut pour lui assurer enfin le repos.

Le *Brahmâ vévartta pourâna* dit que ce ne fut pas Sîtâ elle-même qui fut enlevée par Râvana, mais son ombre ; c'est cette ombre qui passa dans le feu, pour donner à Agni l'occasion de rendre à Râma la personne même de son épouse. On sait qu'une tradition égyptienne disait la même chose de la fameuse Hélène.

Le *Padma pourâna* la dispense de l'épreuve ; mais Agni, Vâyou, Varouna, Brahmâ et Dasaratha jurent l'innocence de Sîtâ ; Brahmâ ajoute de plus qu'il était nécessaire que Sîtâ fût enlevée pour amener la mort de Râvana. *V.* à ce sujet le mot Rambha.

Fr. Hamilton dit que Sîtâ était fille de Râvana, qu'elle s'était enfuie auprès de lui pour se soustraire aux accès de jalousie de son époux. La conduite de Râma envers Sîtâ fut cause de la ruine de Râvana, mais excita aussi une révolte dans sa famille. Ses enfans, épousant la querelle de leur mère, se retirèrent dans les bois ; il se livra une bataille dont le résultat fut de faire passer l'autorité entre les mains de Cousa. Les uns mettent le champ de bataille dans le Matsya, aujourd'hui le Dinajpour ; les autres près de Vithora, sur les bords du Gange, où l'on trouve quelquefois des pierres pointues qui ont dû armer des flèches.

Siva est un des dieux de la triade indienne. C'est le dieu terrible et destructeur, confondu, sous ce rapport, avec Câla ou le Tems. On le représente sous la forme d'un homme dont la couleur est blanche ou argentée ; il a cinq faces, un œil et un croissant sur chaque front, et quatre bras, et pour vêtement une peau de tigre. Dans une main il tient une hache, dans l'autre une biche ; la troisième donne une bénédiction, et la quatrième défend de craindre. On lui donne aussi pour arme un trident, appelé *trisoulla*, et quelquefois une espèce d'horloge d'eau, appelée *tâmrî*. D'autres fois on ne le peint qu'avec une tête qui a trois yeux : il n'a que deux bras et il est monté sur un taureau. Il est couvert de cendres, nu, les yeux rouges d'ivresse ; dans une main il tient une conque et dans l'autre un tambour. Le linga est une image symbolique de ce dieu : c'est une pierre noire qui a la forme d'un pain de sucre. Quand on donne à Siva la forme de Mahâ Câla, son teint est alors couleur de fumée ; ses vêtemens sont rouges ; il a trois yeux, des cheveux relevés en nœud, et surmontés du croissant de la lune, un large ventre, de longues dents, un collier de crânes humains, un bâton dans une main et dans l'autre un pied de lit. Les signes qui servent à distinguer les adorateurs de ce dieu, sont trois lignes courbes en croissant, marquées sur le front, ainsi qu'une tache ronde sur le nez, faites avec du limon du Gange, ou du bois de sandal, ou des cendres de bouse de vache. Sa femme s'appelle Dourgâ. La chevelure de Siva porte un nom particulier, c'est *djatâ*. Elle

Digitized by Google

est celle des religieux qui suivent son culte. Ils laissent pousser leurs cheveux. Ils les partagent en trois ou quatre tresses, qu'ils nattent ensemble et ramènent en rond sur la partie antérieure de la couronne de la tête. Le bout de la natte est un peu projeté sur le côté droit. Siva et Pârvatî sont souvent en dispute, comme Junon et Jupiter. Ils demeurent sur le mont Kélâsa; leur séjour s'appelle *Siva poura*, séjour de bonheur et de magnificence, où les deux divinités président sur un trône d'or, entouré de génies et de serviteurs de tous les ordres.

SOLEIL. *V.* SOURYA.

SOMA, autrement Tchandra, est le dieu qui préside à la lune. On le représente en blanc, monté sur un char tiré par dix chevaux, ou bien assis sur un lotus. De sa main droite il bénit, dans sa gauche il tient une massue. De son nom, le lundi a été appelé *somavara*. C'est le lever ou le coucher de la lune et ses phases différentes qui règlent toutes les cérémonies indiennes. Si le soleil est le père d'une dynastie, la lune a aussi la sienne, dont le premier roi est Boudha, et Youdhichthira le quarante-sixième. *V.* ANTARVÉDI. Voici comme on raconte son origine : Des yeux du patriarche Atri jaillit un rayon de lumière qui fut reçu par la déesse de l'espace, ou la voie lactée personnifiée, qui produisit Soma. D'autres disent que des yeux d'Atri sortit une humeur blanche qui tomba dans la mer, et que le patriarche recommanda à l'Océan, en lui disant que c'était son fils. L'Océan la négligea et la laissa flotter au gré des vents. A la fin, il la fixa, lui donna une forme humaine, l'admit à sa cour avec Lakchmî qui a passé pour sa sœur, puis enfin il l'adopta comme son fils. Mais Soma ne répondait point à l'attente des dieux, qui battirent les eaux de l'Océan pour en tirer les quatorze choses précieuses qu'ils désiraient, et entre autres une lune propre aux créatures vivantes. Ils prirent l'ancienne, et avec l'épiderme de Vichnou, qu'ils avaient gratté, ils la jetèrent dans la mer, comme un levain, avec toutes sortes d'herbes et de plantes. Après l'avoir bien battue, ils obtinrent une nouvelle lune parfaite, formée des plus pures parties de l'amrita. Pour lui donner un régent sous une forme humaine, la trimourti s'incarna dans le sein d'Anasoûyâ, femme d'Atri, et de Brahmâ fut formé Soma. Soma eut, comme les autres dieux, pour père spirituel, Vrihaspati, dont la femme, nommée Târâ, lui inspira des sentimens illégitimes. Il la déshonora en l'absence de son maître, qui, voyant sa femme enceinte, maudit Soma et le précipita dans la mer. Târâ accoucha de Boudha, et fut ensuite réduite en cendres. Brahmâ lui rendit la vie, et, comme le feu l'avait purifiée, Vrihaspati consentit à la reprendre. Cependant, l'Océan, irrité contre celui qu'il appelait son fils, le déshérita. Soma s'adressa à Lakchmî : par son intercession une partie de son péché lui fut remise, et il commença à reprendre sa splendeur. Il eut recours aussi à Pârvatî, qui, pour le rétablir dans le ciel, eut l'idée de le mettre sur le front de son mari, qui, ainsi orné, entra dans l'assemblée des dieux. Vrihaspati se fâcha, mais Brahmâ l'apaisa en lui disant que Soma ne serait plus que parmi les planètes. On voit aisément que tous ces contes ne sont que des allégories astronomiques. L'antique zodiaque indien était composé de vingt-sept constellations. On en avait fait autant de nymphes, filles de Dakcha et épouses de Soma. Suivant quelques auteurs, la partie non éclairée de la lune était le séjour des *pitris* ou mânes, qui s'y nourrissaient de l'*amrita* ou ambroisie, dont elle est le réservoir. Son disque est divisé en seize parties, appelées *calâ*, dont une est prise par les dieux et les pitris, chaque jour de son déclin. Outre les noms de Soma et de Tchandra, la lune porte encore celui d'Indou. On l'appelle l'amie du lotus, nommé *coumouda*, qui ne s'épanouit qu'après le coucher du soleil. Le

Digitized by Google

dieu Soma est encore le roi des plantes, le maître de la nuit et des planètes, et le chef des brahmanes. La personne, née sous l'aspect de la planète Soma, aura beaucoup d'amis, sera riche et honorée, nourrie de mets excellens, couchée sur des lits magnifiques; possédera des éléphans, des chevaux, des palanquins, etc. Les taches de la lune paraissent, aux yeux des Indiens, des lièvres, ou bien c'est une biche que le dieu tient sur ses genoux; de là l'épithète de Mrigânka. On lui donne également une biche ou une antilope pour symbole sur sa bannière.

Soma est le nom qu'on donne au jus de l'asclépias acide; c'est un breuvage que l'on offre et que l'on boit à la suite des sacrifices. Cette pratique est une partie essentielle du cérémonial prescrit par les Vèdes.

Somadatta, fils de Bâhlika, héros tué dans la guerre des Pândavas contre les Côravas.

Somadéva, auteur d'une compilation d'histoires et de contes, intitulée *Vrihat cathâ*. Il était Cachemirien, et il a rédigé ce recueil pour l'amusement de l'aïeule du roi Srî Harcha déva. Cet ouvrage, pour le style, est assimilé au *Râmâyana* et au *Mahâbhârata*. On compare l'éloquence à un grand fleuve qui se partage en trois torrens. Ces trois torrens, ce sont précisément ces trois ouvrages.

Sona. C'est une rivière qui se jette dans le Gange. Elle prend sa source dans les monts Vindhyas, à quelque distance d'un lac d'où sort aussi le Narmadâ. Ce lac est au village d'Amaracantaka. La Sonâ, à quelque distance, se perd dans les sables pendant cinq milles, et redevient ensuite un torrent rapide, qui coule d'abord vers le nord, puis à l'est pendant cinq cents milles, et tombe dans le Gange au-dessous de Patna. L'antique ville de Pâtalîpoutra se trouvait à son embouchure. Un bras de cette rivière, ou peut-être la rivière elle-même, avait le surnom d'Hiranyavâha, *qui roule de l'or*. C'est de ce mot qu'est formé celui d'Erranoboas qu'on trouve dans Arrien. Quoique Pline et Arrien présentent l'Erranoboas et la Sone comme deux rivières distinctes, comme leur nomenclature n'est accompagnée d'aucune description, on peut regarder ces mots comme synonymes. *V.* le mot Narmada.

Sonitpoura. M. Wilson écrit Sonapoura. C'était la ville capitale de l'Asoura Bâna, dans la contrée qui est dans le nord du Bengale, et qu'on appelait Matsya, aujourd'hui le district de Dinajpour. On en voit encore les ruines près de cette ville. Tel est l'avis d'Hamilton. Wilford la place près de Gwalpour, non loin de l'Asam. Il paraît que M. Wilson met l'empire de Bâna sur la côte de Coromandel. Il appelle sa capitale Dévîcotta, ou Cotîvarcha, ou Cottavîpoura. Le nom de la mère de ce prince était Cottavî. Est-ce la même histoire transportée sur deux théâtres différens? Ne sont-ce pas deux princes différens dont le nom seul serait semblable? Le roi Moundja a résidé dans une ville, sur les bords du Godâvarî, appelée Sonitpoura, ou *ville de sang*, parce qu'il y périt avec une grande partie de son armée.

Soraséni, nom d'un dialecte prâcrit que les poètes dramatiques prêtent, dans leurs pièces, aux dames principales qu'ils font paraître. On dit que c'était le langage des environs de Mathourâ et de Vrindâvana; mais il n'y ressemble pas.

Soubandhou, neveu du poète Vararoutchi, fut comme son oncle protégé par le roi Bhodja. Il est l'auteur d'un roman allégorique, où il célèbre les amours de Candarpakétou et de la princesse Vâsavadattâ. Il ne faut pas confondre cette princesse avec l'épouse de Vatsa, dont les amours sont racontés dans le *Vrihat cathâ*, et forment le sujet du drame de *Ratnâvalî*.

Digitized by Google

SOUBANDHOU. On ne sait quel est ce personnage cité dans le *Mritchtchakatî*.

SOUBHADRA, sœur de Crichna, enlevée par le Pândava Ardjouna, qui l'épousa et eut d'elle Abhimanyou. On l'appelle aussi Tchitrâ. Elle est honorée à Djagannâtha avec ses deux frères Crichna et Bala-râma. On porte en triomphe leurs trois statues dans la fête annuelle, connue sous le nom de *ratha yâtrâ*, où l'on promène avec solennité le char de Djagannâtha.

SOUBHATA, poète, auteur de la pièce intitulée *Doûtângada*.

SOUCRA est un nom de la planète de Vénus. *V.* OUSANAS.

SOUDAMA. *V.* SRI DAMA.

SOUDRA. C'est le nom qu'on donne aux gens de la quatrième caste, qui est née, dit-on, des pieds de Brahmâ. Ils sont comme les esclaves des autres, et leur attouchement seul souille le brahmane, à moins que ce ne soit pour son service. Ils le saluent avec respect, sans jamais recevoir de lui aucune marque de bienveillance. Ils ont des livres particuliers en dialectes provinciaux, car il leur est défendu de se servir des livres sacrés. Ils font du commerce et exercent des professions mécaniques. Ils sont bergers, laboureurs, jardiniers, charpentiers, etc. Leur état est déterminé par leur naissance. Les vêdyas, qui se livrent à la médecine, sont de cette caste, qui, au reste, suivant les brahmanes, n'est plus pure aujourd'hui, mais se trouve formée d'un mélange des castes supérieures et inférieures; ce mélange s'appelle *varna sancara*. Il existe entre les soûdras, par le fait même de ces naissances diverses, des distinctions et des prérogatives assez fortes pour qu'il y ait entre tel et tel soûdra une distance aussi grande que celle qui est entre le soûdra et le brahmane. Voici les principales classes de soûdras : le vêdya ou médecin, né d'un brahmane et d'une vêsyâ; le câyastha ou écrivain, l'agourî ou fermier, le nâpita ou barbier, nés d'un kchatriya et d'une soûdrâ; le tâtî ou tisserand, le karmakâra ou forgeron, nés d'un soûdra et d'une kchatriyâ; le soûta ou écuyer, d'un kchatriya et d'une brahmane; le swarnakâra ou bijoutier, né d'un vêdya et d'une vêsyâ; le tchândâla ou pêcheur et manœuvre, employé aussi comme exécuteur public, né d'un soûdra et d'une brahmane; le tcharmacâra ou cordonnier, né d'un soûdra et d'une kchatriyâ; etc. Les mariages des soûdras entre eux forment encore des subdivisions de classes, qu'il serait long et difficile d'énumérer. Au reste, de la caste des soûdras sont sortis des rois; telle est, avant notre ère, la dynastie des Môrias, fondée par Tchandragoupta, qui, par cette raison, était avec mépris appelé *vrichala*.

SOUDRAKA, prince, auteur du drame intitulé *Mritchtchakatî*, que Wilford suppose avoir été le fondateur de la dynastie Andhra des rois de Magadha, qui avait dépossédé la race Canwa. Dans cette hypothèse, il aurait vécu près de deux siècles après notre ère. On le place communément avant Vicramâditya.

SOUGRIVA, chef des singes, ami de Râma et son compagnon d'armes. Au moment où Râma arriva dans son pays, Sougrîva était révolté contre le roi Bâli, son frère, qui l'avait outragé en lui enlevant sa femme Roumâ. Bâli, blessé mortellement par Râma qu'il voulut combattre, partagea son royaume entre son frère Sougrîva et son fils Angada. La capitale de ce prince porte le nom de Kichkindha.

SOUMBHA, est un géant qui, avec Nisoumbha, fut détruit par Dourgâ. *V.* NISOUMBHA.

SOUMÉROU, nom du mont Mérou. *V.* MÉROU.

SOUMITRA, une des femmes du roi Dasaratha, père de Râma-tchandra. Elle eut de lui deux fils, Lakchmana, et Satroughna, le plus jeune des quatre fils de Dasaratha.

Digitized by Google

SWARNAVINDOU. On ne sait à quel dieu cette épithète peut appartenir. Elle signifie *larme*, ou *tache d'or*. M. Wilson, dans son dictionnaire, l'attribue à Vichnou. Dans le passage de *Mâlatî et Mâdhava*, où il en est question, il suppose qu'il faut l'entendre d'un linga, auprès d'Oudjayanî, qui, vers le tems de l'invasion mahométane, était célèbre pour cette espèce de culte. Sans doute il y existait depuis long-tems. A cette époque, on en comptait douze qui étaient particulièrement renommés. Celui du Srî Parvata était du nombre.

SWASTIKA. C'est ainsi qu'on appelle une figure mystique, qui, tracée sur une personne ou sur une chose, doit lui porter bonheur.

SWÉTAKÉTOU, sage, fils d'Ouddâlaka, mentionné dans le *Mahâbhârata*.

T

TAKCHAKA, nom d'un des princes nâgas, ou serpens, habitans du Pâtâla. (*V.* NAGA.) Il fut sauvé du décret d'extermination porté par Djanamédjaya.

TAMASA, petite rivière près du Tchitrakoûta, appelée communément le Touse. Elle tombe dans le Gange, au-dessus de Cindia, aujourd'hui Conti ou Mirzapour. On l'appelle aussi Parnasâ, et à son confluent avec le Gange est une ancienne ville et un fort nommé encore Parnasa.

TAMRAPARNI est une rivière du Drâvida, aujourd'hui Tirounelveli, sur la côte de Coromandel. C'est aussi le nom du pays qui en borde les rives.

TANTRA. C'est un traité religieux qui enseigne les formules particulières et les rites que l'on doit employer pour le culte des dieux, ou la manière d'obtenir un pouvoir surnaturel. Ces traités sont présentés particulièrement sous la forme d'un dialogue entre Siva et Dourgâ, divinités spéciales de ceux qu'on appelle *tântricas*. Il existe un grand nombre de ces ouvrages, et leur autorité, dans une grande partie de l'Inde, semble surpasser celle des Vèdes. C'est Nârada qui a communiqué aux sages ces conversations de Siva et de Dourgâ. Les cérémonies prescrites par les Vèdes, étant trop difficiles pour les hommes, par pitié on leur a donné les *tantras*. Les paroles de Siva se nomment *âgama*, celles de Dourgâ *nigama*.

TAPOVANA. Je croirais assez que ce mot est le même que *Tapovata*, contrée au centre de l'Inde, et regardée comme sacrée.

TARAKA. Ce nom se présente dans différentes légendes, comme celui d'un chef ennemi des dieux, et soulevant contre eux toute la puissance des génies du mal. Dans l'histoire de Râma, c'est une femme, fille de l'Yakcha Soukétou, et épouse du dêtya Sounda. Elle fut métamorphosée en râkchasî, après la mort de son mari, par une imprécation du sage Agastya. Elle avait ravagé les provinces florissantes de Malaya et de Caroucha; elle troublait les sacrifices des sages. Viswâmitra demanda le secours de Râma, qui la tua : ce fut là son premier exploit. Mais un kchatriya ne doit pas donner la mort à une femme, et on a reproché à Râma cette action.

TARKCHYA, nom patronymique de Garouda, fils de Casyapa, dont *târkcha* est une épithète. *V.* GAROUDA.

TCHAMOUNDA était un nom de Dourgâ, femme du dieu Siva (*V.* DOURGA), ou plutôt une émanation de cette déesse, sortie de son front pour combattre les asouras Tchanda et Mounda, envoyés pour l'arrêter par leur souverain Soumbha. Le *Dévî mahâtmya* rapporte cette aventure : « Du front d'Ambikâ (*nom de*

Digitized by Google

Dourgá), que la colère contracte et couvre de rides, s'élança rapidement une déesse noire, et d'un formidable aspect, armée d'une lourde massue, d'un cimeterre, de nœuds menaçans, et parée d'une guirlande de crânes, couverte d'une peau d'éléphant sèche et flétrie, la bouche béante, la langue pendante, les yeux rouges de sang, et remplissant l'air de ses cris. » Après avoir tué les asouras, elle porta leurs têtes à la déesse sa mère, qui lui dit qu'ayant donné la mort à Tchanda et à Mounda, elle serait désormais connue sur la terre sous le nom de Tchâmoundâ. Elle est aussi nommée Câlî, à cause de sa couleur noire, et Carâlâ ou Carâlabadanâ à cause de son apparence hideuse. On la représente avec deux têtes dans ses mains et assise sur des cadavres.

Tchampa, ville et province de Bhagalpour. *V.* Carna.

Tchanakya, nom patronymique du brahmane Vichnougoupta. Outragé par les princes de la dynastie Nanda ou Mahâpadma, qui l'avaient chassé avec violence de la salle du festin, ce brahmane vindicatif conçut le projet de les renverser, et d'élever sur le trône le jeune Tchandragoupta, fils ou petit-fils de Mourâ, épouse soudrâ du roi Mahânandi. Déliant sa chevelure, il jura de ne la renouer que lorsqu'il aurait été vengé. Il alla soulever contre eux un prince voisin, en lui promettant la moitié de sa conquête, et les entoura de piéges domestiques où ils périrent. En vain son protégé Tchandragoupta fut attaqué : toutes les tentatives furent, par la prudence de Tchânakya, ou déjouées ou tournées même en sa faveur. Ainsi, une conspiration, tramée contre son pupille, le délivra du prince étranger avec lequel il aurait partagé le royaume. La destruction d'une race royale, composée de neuf princes, et l'établissement d'une dynastie nouvelle dans la personne de Tchandragoupta, tel fut l'ouvrage d'un brahmane irrité. Cet événement avait lieu trois cents ans avant notre ère. Il est le sujet du drame intitulé *Moudrá Râkchasa*. Tchânakya éprouva cependant des remords, et se retira sur les bords de la mer, près du Narmadâ, pour s'y purifier par la pénitence. Il voulut savoir si ses péchés étaient effacés; il fit ce qu'on appelle l'épreuve du bateau. S'embarquant sur une nacelle dont les voiles étaient blanches, il devait voir que ses fautes étaient expiées, si ces voiles devenaient noires : c'est ce qui arriva en effet. Alors, quittant la barque, il la laissa ainsi aller seule à la mer avec ses péchés. D'autres disent qu'il se purifia par le *carchágni*, qui consiste à se couvrir tout le corps de bouse de vache, et à y mettre le feu quand elle est sèche. Cette expiation de Tchânakya forme une époque historique que l'on place trois cent dix ou trois cent douze ans avant Jésus-Christ. On regarde quelquefois ce personnage comme auteur d'un livre sur l'art de gouverner.

Tchandala. Ce mot s'applique spécialement au soûdra, né d'un père soûdra et d'une femme brahmane. En général, il désigne un homme impur, excommunié, dégradé, un paria. Il est une classe de soûdras, nés d'un kchatriya et d'une soûdrâ, et qu'on nomme ougra, dont l'emploi est de tuer les animaux qui vivent dans les trous. Le fils d'un kchatriya et d'une ougra est assimilé aux tchândâlas. Il leur est ordonné de vivre hors de la ville, de prendre leur nourriture dans des vases brisés, de porter les habits des morts, de n'avoir d'autre propriété que des ânes et des chiens; c'est pour cette dernière raison qu'on les appelle *swápaka*. Ils sont exclus de tout rapport avec les autres classes. Ils ne peuvent être employés que comme exécuteurs publics, ou ils sont chargés d'emporter les cadavres de ceux qui meurent sans parens. Le supplice ordinaire par lequel un condamné termine ses jours est le pal, et s'appelle *soûlá*. Le *soûlá* est un ins-

Digitized by Google

trument pointu, et Siva, qui porte un trident, est nommé *Trisoúla*. On voit, dans les drames, les condamnés porter l'instrument de leur supplice. Le *soúlá* était-il un pieu qui servait à empaler? était-il un poteau auquel on attachait le patient? Je ne puis décider cette question, quand je vois dans le *Mritchtchakatî* le tchandâla qui dit à Tchâroudatta d'être ferme, et que d'un seul coup il va l'envoyer au ciel; et qu'ensuite l'auteur me met sous les yeux des corps de suppliciés attachés au pal, et dont les têtes font une laide grimace.

Tchandi, nom de la déesse Dourgâ, s'incarnant pour la destruction de Mahichâsoura. Cet exploit forme le sujet d'un chant du *Mârcandéya pourâna* : on le célèbre particulièrement en Bengale, à la fête dite *Dourgâ poudjâ*, vers la fin de l'année au mois d'octobre-novembre. *V.* Dourga.

Tchandra, la lune. *V.* le mot Soma.

Tchandragoupta. Ce personnage, en qui l'on croit reconnaître le Sandracottus des auteurs classiques, sert à jeter quelques lumières dans la chronologie indienne, en établissant une époque certaine. Il était fils ou petit-fils d'un roi de Magadha, nommé Sarvârthasiddhi, dernier prince de la dynastie Nanda où Mahâpadma. Il eut pour mère ou pour aïeule une femme soûdrâ, nommée Mourâ : de là vint le nom patronymique de Môria. Une autre épouse de Sarvârthasiddhi avait eu neuf enfans, qui persécutèrent la famille des Môrias. Dans le même tems ils avaient outragé un brahmane vindicatif et entreprenant, nommé Tchânakya. Celui-ci prit le jeune Tchandragoupta sous sa tutelle, et résolut de l'élever sur le trône, quoique soûdra. Ils allèrent ensemble demander le secours d'un prince voisin : toute la famille royale fut exterminée, et Tchandragoupta proclamé roi. Il commença une dynastie, formée de dix princes, connue sous le nom de Môria. A cause de sa naissance, il est flétri du surnom de Vrichala. Ce prince était contemporain d'Alexandre. Sa capitale, Pâtalîpoutra, nommée Palibothra par les Grecs, fut visitée par Mégasthènes, qui vit aussi son camp où étaient rassemblés quatre cent mille hommes. Séleucus Nicator lui céda quelques provinces : on croit même qu'il lui donna une de ses filles pour épouse.

Tchandra Sékhara, brahmane, auteur d'un drame en huit actes, intitulé *Madhourânirouddha*. Il vivait au commencement du dix-septième siècle. Son ouvrage est remarquable sous le rapport du style.

Tcharvaca. Dans la pièce du *Véni sanhára*, c'est le nom d'un râkchasa qui vient de faire un mensonge. On suppose que l'auteur a voulu faire, en employant ce mot, une méchante allusion aux principes des bouddhistes ou des djênas, à qui l'on donne ce nom. Les brahmanes l'expliquent par l'idée de sophiste et de sceptique en matière de foi, d'athée et de matérialiste.

Tchédi, province que M. Wilson croit être aujourd'hui le Chandail.

Tchêtanya, incarnation moderne de Vichnou. Il y a quatre cents ans qu'il est né à Nadîya, et a fondé une secte de véchnavas, soutenu par deux partisans zélés, Oudwêta et Nityânanda, d'où sont descendus ceux qu'on appelle gosains, abréviation de Goswâmî. On représente ce chef de secte en jaune, sous la forme d'un mendiant presque nu. Il a déjà paru quatre fois sur la terre. Dans le Satya youga, il a été Ananta, sous une couleur blanche (*Soukla varna*); dans le Trétâ, il a été Capila déva, sous la couleur rouge (*Rakta varna*); dans le Dwâpara, il a été Crichna, sous la couleur noire (*Crichna varna*); dans le Calî, il a été Tchêtanya, sous la couleur jaune (*Ptta varna*). Cette secte a beaucoup de

Digitized by Google

partisans, parce qu'elle ne reconnaît pas la distinction des castes. En reconnaissant les autres dieux, elle honore particulièrement Hari.

Tchitracouta, montagne près de la rive méridionale de l'Yamounâ, dans la province appelée aujourd'hui Bundelcund. Ce fut la première résidence de Râma dans son exil, et, suivant le *Râmâyana*, c'était alors en cet endroit que se trouvait l'hermitage de Vâlmîki. Il existe maintenant, en ce lieu, beaucoup de temples et d'établissemens de solitaires vêchnavas. On l'appelle Tchitracoſe, et en différens tems les pélerins y viennent en foule.

Tchitragoupta est le secrétaire d'Yama, le dieu des morts. C'est lui qui tient le registre où sont écrites toutes les actions des humains. Quand un homme doit mourir, Tchitragoupta efface son nom de son livre.

Tchitralékha, nom d'une apsarâ ou nymphe du ciel.

Tchitraratha, chef des gandharbas, musiciens de la cour d'Indra.

Tchola, province qu'on appelle aujourd'hui Tanjore. Ce nom s'applique aussi à une partie du Birbhoum en Bengale.

Tchyavana est un saint, petit-fils de Brahmâ, et fils de Bhrigou et de Poulomâ. Un râkchasa ayant voulu enlever Poulomâ, qui en était enceinte, l'enfant naquit avant terme; de là son nom de *tchyou*, qui veut dire *tomber*. A sa naissance, il brilla d'un tel feu que le ravisseur de sa mère fut réduit en cendres. Plus tard, il adopta la vie ascétique, et il était si profondément plongé dans ses méditations, qu'il était tout à fait couvert de nids de fourmis blanches. Soucanyâ, fille du roi Saryâti, se promenant dans la forêt, remarqua, au milieu de ce monticule formé par les fourmis, deux endroits lumineux : elle y plongea deux tiges de *cousa*, qui, lorsqu'elle les retira, furent suivies de gouttes de sang. La princesse, alarmée, rapporta à son père ce qui lui était arrivé. Le roi, soupçonnant la vérité, se rendit immédiatement sur les lieux pour fléchir la colère du richi, et l'apaisa en lui donnant sa fille en mariage. Quelque tems après, les *Aswini coumâras*, passant par la demeure de Tchyavana, lui conférèrent le don de la jeunesse et de la beauté en reconnaissance de la part qu'il leur avait donnée du jus de Soma offert aux dieux dans les sacrifices. Les dieux, avec Indra à leur tête, s'opposèrent à cette faveur, et Indra leva son bras pour frapper Tchyavana à mort avec son tonnerre : le saint paralysa son bras. Pour effrayer les dieux, il créa un mauvais esprit, nommé Mada, qui est l'ivresse personnifiée. Épouvantés à la vue de ce monstre, et frappés de la puissance du saint, les dieux consentirent à ce que les *Aswini coumâras* participassent aux honneurs divins. Indra recouvra l'usage de son bras; Mada fut divisé et partagé entre le jeu, les femmes et les liqueurs. En effet, on peut devenir ivre de ces trois objets.

Terre. La terre est honorée comme une déesse, sous le nom de Prithivî. *V.* ce mot.

Tilaka. C'est une marque que l'on se fait, avec des terres coloriées ou des pommades, sur le front et entre les sourcils, soit comme ornement, soit comme distinction de secte. *V.* Vichnou, Siva, Crichna.

Toumbourou est un demi-dieu attaché au service de Couvéra, et l'un des principaux gandharbas ou musiciens célestes.

Tourvasou, fils du roi Yayâti, que M. Wilson donne comme le père des Yavanas. Cependant il paraît que Maroutta, prince de cette branche, n'ayant pas d'enfant mâle, adopta le roi Douchmanta, et lui transmit ses états.

Digitized by Google

TRILINGA, province voisine de Calinga, et située sur la côte de Coromandel. Ward dit que c'est le Telinga. Il y a aussi un autre Trilinga, qui est l'Arâcan moderne, où l'on honorait le trilinga de Siva.

TRIPOURA est le nom d'un pays à l'est de l'Inde, qui est aujourd'hui le Tipperah. Il tirait son nom d'un asoura, dont les domaines étaient défendus par trois villes fortes, et qui éprouva la puissance de Siva. On prétend qu'un géant à trois formes, ou plutôt trois géans, oncles maternels de Râvana, opprimaient les dieux, fiers de la protection de Siva. Vichnou, déguisé en Bouddha, vint et convertit leurs adhérens au bouddhisme. Siva, irrité, produisit, pour les détruire, Scanda ou Cârtikéya. Le plus vieux des trois géans, Sourapadma, vaincu par lui, se partagea en deux moitiés qui devinrent un paon et une poule d'eau. L'un est la monture de Cârtikéya, l'autre son étendard. Wilford met le Tripoura dans l'Arâcan.

TRISANKOU est un roi d'Ayodhyâ, de la ligne solaire, qui, pour les services qu'il avait rendus à la famille de Viswâmitra, fut vivant élevé au ciel. Il paraît que c'est le même que le roi Satyavrata. Il semble aussi qu'on le confond avec son fils Haristchandra, qui avait demandé, pour récompense, de pouvoir monter au ciel avec ses sujets. Nârada, pour lui faire perdre de ses mérites, l'interrogeait sur ses actions qu'il racontait avec complaisance. A chaque réponse il descendait d'étage : enfin, reconnaissant sa faute, il s'arrêta à tems, et, rendant hommage aux dieux, il obtint de rester, avec sa capitale, au milieu de l'air. On dit aussi que Trisankou a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche découle une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya, et lui donne une teinte rougeâtre; elle souille même et rend impures les eaux d'une rivière qui en sort, appelée Carmanâsâ. Ce mot signifie *détruisant le fruit des bonnes œuvres*.

TRISIRAS, frère de Râvana, qui, avec quatorze mille quatorze râkchasas, périt sous les coups de Râma, dans la forêt de Djanasthâna, en voulant venger sa sœur Soûrpanakhâ.

TWACHTRI, autrement appelé Viswacarmâ, est fils de Brahmâ, et architecte des dieux. Il préside aux arts et aux manufactures. On lui attribue tous les anciens édifices, dont les restes étonnent encore les yeux des voyageurs. Il avait donné en mariage à Soûrya, ou le soleil, sa fille Sandjgnâ, qui, ne pouvant supporter les rayons de son époux, le quitta secrètement, laissant son ombre à sa place. Soûrya s'en aperçut et vint trouver son beau-père, qui lui proposa un moyen de diminuer la force de ses rayons. Il le plaça sur une meule à aiguiser et les lui rogna. Le soleil, pendant quelques jours après l'opération, eut la face gonflée vers le soir. Les rayons, enlevés au soleil, sont employés dans les ateliers de Viswacarmâ. Son gendre retourna vers son épouse, et il y reste maintenant depuis le 15 janvier jusqu'au 25 juillet : il passe le reste de l'année avec son autre épouse qui est l'ombre de Sandjgnâ et qui s'appelle Tchhâyâ. *V.* SOURYA.

V

VADJRANABHA, prince asoura, dont les états se trouvaient près du mont Mérou. Sa puissance et son ambition inquiétèrent les dieux. Le fils de Crichna, Pradyoumna, se déguisa, avec ses compagnons d'armes, en comédien, pénétra dans l'empire de Vadjranâbha, se fit aimer de Prabhâvatî, sa fille, qu'il épousa secrètement, et, bientôt après, ouvrit l'entrée du royaume aux troupes de Crichna. Lui-même il tua Vadjranâbha, dont les états furent partagés.

Digitized by Google

VALMIKI a rendu son nom fameux par le poème épique, appelé *Râmâyana*, qui est censé raconté à ses deux élèves, Cousa et Lava, fils de Râma, héros du poème. C'est à lui que l'on attribue l'invention du distique héroïque des poèmes indiens, appelé *Sloka*, et il l'improvisa, dit-on, à la vue d'un oiseau qu'un chasseur venait de tuer. Le *Râmâyana*, composé de vingt-cinq mille vers environ, contient l'histoire de Râma-tchandra, son mariage avec Sîtâ, son exil, l'enlèvement de sa femme, la vengeance qu'il tira de cette injure par la mort de Râvana, le ravisseur; son retour à Ayodhyâ et sa mort. Vâlmîki, considéré comme le père de la poésie sanscrite, était contemporain de Râma, que l'on place quinze cents ans avant Jésus-Christ. Il était fils du sage Pratchétas, et l'on veut reconnaître sous ce nom Varouna lui-même, le dieu des eaux. On dit que, quoique brahmane de naissance, il se conduisit, dans sa jeunesse, assez mal pour s'associer avec des voleurs, qui habitaient les forêts. Un jour, il attaqua les sept richis : ceux-ci lui firent des remontrances qui furent heureuses; ils lui apprirent le *mantra* de Râma renversé, autrement *mara*. En le répétant en lui-même, il resta immobile pendant mille ans, tellement que les sages, en revenant à la même place, l'y trouvèrent encore, tout couvert des nids de fourmis blanches, appelés *valmîka*; de là son nom de Vâlmîki. On reconnaît toujours le penchant des poètes indiens à faire des légendes sur les noms propres. Au moment de l'exil de Râma, Vâlmîki demeurait au Tchitrakoûta, plus tard il se transporta à Bithour (sans doute Vithora, sur la rive occidentale du Gange), que Rennel écrit Betoor, et qu'on désigne encore par le mot *Brahmâvartta*.

VAMANA ATCHARYA, auteur d'un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Câvyâlancâra vritti*.

VARANASI, nom antique de Bénarès. *V.* CASI. On écrit plus communément Varânasî et Vârânâsî.

VARADA, rivière, aujourd'hui le Wurda, qui sépare les états du Nizam des terres du Nagpore.

VAROUNA est le dieu des eaux. Il est fils de Casyapa et d'Aditi. On le peint en blanc : il est porté sur un poisson, et, dans sa main droite, il tient une corde. Cette corde est terminée par un noeud qui serre tout ce qu'il saisit. D'autres dieux, et les râkchasas surtout, ont une arme pareille. Le séjour de Varouna a huit cents milles de circonférence, et est l'ouvrage de Viswakarmâ. Au milieu est un grand bassin d'eau bien limpide. Varouna, et sa femme Vârounî, sont placés sur un trône de diamans : autour d'eux est une cour, composée de l'Océan ou Samoudra, de Gangâ et autres dieux et déesses de lacs et de rivières, etc. Un jour qu'il jouait avec la déesse Gangâ, il jeta de l'eau sur Capila ou sur Agastya, qui le condamna à s'incarner sous le nom de Santanou, fils de Pratipa, roi d'Hastinâpoura; il devint alors l'époux de Gangâ. Dans une autre incarnation, il eut le nom de Pratchétas, et fut père de Vâlmîki.

VAROUNI, nom de l'épouse de Varouna, dieu des eaux. Vârounî est la vingt-cinquième constellation lunaire, dont Varouna est le régent. C'est aussi le nom d'une liqueur fermentée. Au moment où les dieux *baratèrent* la mer, on en vit sortir Sourâ dévî, la déesse des liqueurs enivrantes. Vârounî pourrait être encore la déesse du Gange, amoureuse et même épouse de Varouna, qui s'incarna dans la personne de Santanou.

VASANTA est le printems personnifié. Il est le compagnon du dieu d'amour. Le *vasantotsava*, ou fête du printems, arrive au treizième ou quatorzième jour de

Digitized by Google

tchêtra (mars-avril). On célèbre au mois de phâlgouna (février-avril), au moment de la pleine lune, le *phâlgounotsava* ou la grande solennité du printems, appelée aussi *holi*. Le grand plaisir alors est de se couvrir mutuellement d'une poudre rouge, nommée *phalgou*, formée ordinairement de la racine de gingembre, colorée de safran : on s'inonde de parfums et d'essences jaunes ou rouges, par le moyen de petites seringues, ou bien, plus élégamment, on se jette des feuilles de roses, déposées, pour cet objet, dans de vastes corbeilles. Ces plaisanteries sont une occasion de rires bruyans, accompagnés de musique joyeuse et de danse.

Vasichtha est le prêtre de famille, *Pourohita*, de la race de Râma. On le retrouve sous tous les règnes de la famille solaire, ce qui porte à croire que c'est le nom d'une fonction héréditaire. Les légendes le font naître deux fois : d'abord, il est fils de Brahmâ, formé de l'air qui provenait de sa digestion, et l'un des sept richis; il renaît ensuite comme fils d'Ourvasî et de Mitra ou Soûrya, et de Varouna, c'est-à-dire du soleil et de l'océan. Dans cette seconde naissance, il est Agastya. Sa femme se nomme Aroundhatî. Les sept richis forment la constellation que nous appelons la Grande-Ourse (*septentrio*), connue communément sous le nom de Chariot de David. Vasichtha est l'étoile qui paraît la seconde dans la partie un peu arquée du joug. A côté est une petite étoile que les Indiens regardent comme Aroundhatî. Ils racontent à ce sujet qu'autrefois les épouses des sept richis demeuraient près d'eux dans le ciel. Agni en devint amoureux : elles furent toutes sensibles à sa tendresse, excepté Aroundhatî. Les six richis outragés chassèrent leurs femmes hors du cercle arctique. Elles furent sans demeure fixe jusqu'au moment où Cârtikéya, dont elles devinrent les nourrices, les plaça dans le zodiaque, dont il chassa la constellation Abhidjit. Elles sont, depuis cette époque, les Pléïades, qui, suivant les Indiens, ne sont qu'au nombre de six.

Vasoudéva, fils de Soura et de Marousâ, et père du dieu Crichna. Il était directeur des domaines de Mathourâ. Il eut plusieurs épouses, entr'autres Rohinî et Dévakî. L'opinion la plus commune fait cette dernière fille d'Ougraséna, et, par conséquent, sœur de Cansa, roi de Mathourâ. Vasoudéva eut l'adresse de soustraire à la fureur de Cansa ses deux enfans, Bala-râma et Crichna, que les oracles annonçaient comme devant un jour donner la mort à leur oncle. Il les fit élever au milieu des bergers, jusqu'au moment où leur destinée dut s'accomplir. Ils revinrent alors à Mathourâ, tuèrent le tyran, rétablirent leur aïeul sur le trône et coururent ensuite à d'autres exploits. Vasoudéva et Dévakî jouissaient avec modestie des triomphes de leurs enfans, qui, toujours pleins de respect pour eux, leur faisaient hommage de leur gloire. Vasoudéva passa avec son fils dans la ville de Dwârakâ. Il expira de chagrin à la mort de Crichna. Les poètes prétendent que, dans deux naissances précédentes, il avait été, du tems de Swâyambhouva, le patriarche Soutapas, et ensuite Casyapa. Au reste, sa généalogie, dans sa troisième naissance, est un peu embrouillée.

Vasantaki yatra est la fête du printems, qui durait depuis le milieu du mois de tchêtra (mars-avril) jusqu'à la pleine lune du même mois, et comprenait trois solennités : le *damana poudjâ*, dans lequel on adorait le *dona* ou la fleur *artemisia*; le *dola yâtrâ*, ou l'escarpolette des dieux, et le *ratha saptamî*, dans lequel les dieux venaient sur des chars pour être témoins des plaisirs des hommes et du bonheur de la nature sous l'influence du printems. Le *damana yâtrâ* avait lieu le quatorzième jour de la moitié noire du mois; le jour du *dola yâtrâ* n'est

Digitized by Google

pas spécifié, mais il devait être au moment de la pleine lune; le *ratha yâtrâ* durait sept jours, mais on ne les désigne pas. Du troisième jour du mois à la pleine lune, chaque jour a son dieu particulier. Gôrî était adorée le troisième; Ganésa, le quatrième; Indra, le cinquième; Scanda, le sixième; le Soleil, le septième; Siva, le huitième; Tchandâ ou Tchâmoundâ, le neuvième; Vyâsa et les richis, le dixième; Vichnou, le onzième; Brahmâ, le douzième; Siva, de nouveau, le treizième et le quatorzième, et tous les dieux le quinzième. Cet ordre paraît être une innovation introduite par les sivistes, et, probablement, la fête, dans l'origine, commençant avec l'*holika*, à la pleine lune de phâlgouna (février-mars), était consacrée à Vasanta seul ou uni à son ami Câmadéva, dieu de l'amour, dont la fête spéciale, le 13 et 14 de tchêtra, terminait toutes les solennités. On n'observe plus rien de ces cérémonies, depuis l'*holika*, appelé maintenant *dola yâtrâ*, jusqu'au madanotsava, au 13 de la moitié claire de tchêtra : cette dernière fête a rarement lieu. Le *dola yâtrâ* et le *ratha yâtrâ* ont été aussi déplacés, et, dans le Bengale au moins, transférés aux fêtes appropriées à Crichna seul, dans les mois de djyechtha et d'âchâdha (mai-juin, juin-juillet).

Vasavadatta, fille de Pradyota, roi de Magadha, suivant le drame de *Ratnâvalî*, et suivant les autres, de Tchandraséna, roi d'Oudjayanî. Vatsa, prince de Côsâmbî, prisonnier de ce roi, avait enlevé sa fille en s'enfuyant, et l'avait épousée par amour (*V.* Vatsa.). Un roman de Soubandhou porte le nom de *Vâsavadattâ*; mais ce personnage n'a de commun que le nom avec la princesse Vâsavadattâ, dont il est ici question.

Vatsa, surnommé Oudayana, est un roi fameux dans les fables indiennes. Il était fils de Sahasrânika, et petit-fils de Satânîka, qui transporta la capitale de l'Inde supérieure d'Hastinâpoura à Côsâmbî. Satânîka était fils de Djanamédjaya, arrière petit-fils d'Ardjouna. Élève de Djamadagni, il fut, dans sa jeunesse, prisonnier de Tchandraséna, roi d'Oudjayanî. Il fut délivré par son ministre Yôgandharâyana, et enleva, au moment de sa fuite, Vâsavadattâ, fille de Tchandraséna. Ses aventures sont racontées dans le *Vrihat cathâ*. Ce passage a été traduit de ce dernier ouvrage, et publié dans le *Quarterly Magazine* de juin 1824. Il est aussi le héros du drame de *Ratnâvalî*. Il y a confusion pour la généalogie de ce prince. Celle que nous avons rapportée est tirée du *Vrihat cathâ*. Le *Vichnou pourâna* le fait fils d'un second Satânîka, qui est le dix-neuvième roi après Djanamédjaya. En lisant les noms propres, qui figurent dans l'histoire de ce prince, on sent qu'il existe quelque incertitude sur son âge. De même aussi, le *Vichnou pourâna* dit que ce fut le prince Nimitchakra qui transporta le siége de l'empire à Côsâmbî. Dans *Ratnâvalî*, Vatsa réside à Côsâmbî; il faudrait en conclure qu'il est postérieur à Nimitchakra.

Vayou est le dieu du vent. On le nomme autrement Pavana et Mârouta. Il est fils de Casyapa et de Diti, messager des dieux, et régent de l'un des points cardinaux, du nord-ouest. On raconte que Diti, sa mère, avait demandé à Casyapa d'avoir un enfant qui fût plus puissant qu'Indra. Cette demande lui fut accordée. Indra, en apprenant cette nouvelle, se glissa dans le sein de Diti, et, avec sa foudre, coupa le *fœtus* d'abord en sept parties, puis ces sept parties chacune en sept autres. Pavana naquit ainsi, ayant quarante-neuf formes. C'est encore là un conte allégorique; Indra est le dieu du ciel, et l'aire des vents, chez les Indiens, est partagée en quarante-neuf points. Mais on n'explique pas aussi bien le trait que fit ce dieu léger aux cent filles de Cousanâbha, roi de Canya-

Digitized by Google

coubdja (Canoge), qui avaient résisté à son amour; il entra dans leur corps et les rendit bossues. Elles furent redressées par le roi Brahmadatta, qui les épousa. On a voulu, par ce conte, interpréter le mot *canyâcoubdja*, qui signifie *demoiselle bossue*. Vâyou était représenté en blanc, monté sur une biche, avec un petit drapeau blanc dans sa main droite.

VÉDANTA. C'est la partie théologique des Vèdes. Elle se trouve dans un grand nombre de chapitres, appelés *oupanichads*, qui enseignent le culte d'un seul dieu qu'on doit adorer d'une manière abstractive. Des écrivains, moins anciens, les ont développés et expliqués. Vyâsa a été le fondateur d'une école, appelée védânta, dont ensuite le docteur Sancara Atchârya a été une des lumières.

VÊCHNAVA, dévot, attaché aux principes de l'une des sectes qui honorent le dieu Vichnou, dans ses incarnations diverses. Il peut y avoir quelques différences dans l'extérieur des nombreux sectateurs de Vichnou. Voici la description la plus commune d'un vêchnava : Il porte le *tilaka* ou le signe de sa secte, marqué depuis le bout du nez jusqu'à la couronne de la tête. Les traits de Vichnou sont représentés sur son corps. Son vêtement est jaune, il porte un chapeau de graines de toulasî (*ocymum sanctum*). Il marche répétant le nom d'Hari.

VÈDES. Tel est le nom que l'on donne aux anciens livres qui sont le fondement de la religion indienne, et dont le dialecte diffère de la langue sanscrite. W. Jones leur donne une antiquité de quinze cents ans avant Jésus-Christ. Ils consistent en une infinité de traités, divisés en quatre livres, nommés *Rig*, *Yadjour*, *Sâma* et *Atharvan*. Le style du dernier prouve qu'il est plus moderne, et cette considération sert à expliquer pourquoi souvent l'on ne compte que trois Vèdes. Même les *itilhâsas* ou traditions historiques, et les *pourânas*, sont quelquefois considérés comme un cinquième Vède. Les trois premiers, jadis révélés par Brahmâ, ont été conservés avec soin, retouchés, sans doute, et augmentés différentes fois, et enfin compilés et mis en ordre par Véda-Vyâsa. Ils offrent chacun, avec un recueil de *mantras* ou prières, une partie pratique, appelée *Brâhmana*, et une partie philosophique, nommée *Djgnâna*, c'est-à-dire une indication de rites, maintenant hors d'usage, et une exposition de principes théologiques et moraux. Les *mantras* sont chantés, et, sur les copies écrites, ils sont notés. On a longtems douté de l'existence de ces livres : elle est incontestable. Monument curieux d'une antiquité fort reculée, ils peuvent, étudiés avec soin et avec critique, donner des lumières sur ces tems inconnus. Mais il faut les lire avec précaution, parce que, dans l'état où ils se présentent, ils sont une compilation plutôt que des ouvrages originaux. *V. Rech. Asiat.*, vol. VIII et XIV.

VÊDYANATHA VATCHESPATI BHATTATCHARYA, pandit de Nadiya, auteur de la pièce intitulée *Tchitra yadjgna*, et jouée il y a une trentaine d'années. Vêdyanâtha est un des noms de Siva, adoré dans le zillah de Birbhoum, et on raconte à ce sujet une légende fort plaisante. Râvana emportait à Lankâ un linga qui devait lui donner sur les dieux une supériorité incontestable, mais qui, aussi, devait se fixer dans l'endroit où il toucherait. Ceux-ci tinrent conseil, et voici comme ils déjouèrent les projets du râkchasa. Varouna, le dieu des eaux, entra dans son corps et lui causa un besoin naturel. Indra se présenta sous la forme d'un brahmane; Râvana lui remit le linga, en promettant de le reprendre bientôt. Cependant le tems se prolongeait par la malice de Varouna. Indra dit que, fatigué, il ne pouvait plus tenir le linga, et il le laissa tomber. Il s'enfonça en terre, et Râvana perdit ainsi le fruit de la faveur de Siva.

Digitized by Google

VÉNI. Ce mot signifie *confluent de deux rivières*. Cependant il veut dire aussi *courant, torrent*. Le *trivéni* est l'endroit où se réunissent, à Allahabad, le Gange, l'Yamounâ et le Saraswatî qui vient, dit-on, par dessous terre se jeter dans le Gange à cette place. Il y a d'autres *trivénis*.

VÊSYA. C'est le nom que l'on donne à la troisième caste, chez les Indiens, formée de la cuisse de Brahmâ. Son emploi est de faire valoir les terres, d'élever des troupeaux, d'exercer le commerce. Il leur est défendu de lire les Vèdes. Quoique peu élevés au-dessus du soûdra, ils sont cependant régénérés (*dwidja*) par l'investiture d'une ceinture qui est de chanvre, et d'un cordon qui est de laine.

VÊTALIKA. C'est ainsi que l'on appelle le poète musicien, chargé d'annoncer en vers certains momens de la journée, comme le matin et le soir, etc., et souvent il y ajoute des idées qui naissent de la circonstance. Il éveille le prince au bruit de la musique et des chants. La sixième heure du jour, vers deux ou trois heures, est la seule où le prince puisse suivre son inclination; mais, du reste, il paraît que la fonction royale n'était point une sinécure. L'*Agni pourâna* règle la journée du prince. Dans la dernière histoire du *Dasa coumâra*, on donne quelques détails sur ses devoirs, d'après l'autorité de Tchânakya, célèbre ministre de Tchandragoupta, qui est toujours cité comme l'auteur du *Niti*, ou des règles de gouvernement. Par le *Dasa coumâra*, il paraît que le jour et la nuit étaient chacun divisés en huit parties, correspondant ainsi à une heure et demie des nôtres. Elles étaient ainsi distribuées :

Jour. *Première partie*. Le roi, étant habillé, doit entendre les rapports. *Deuxième partie*. Il doit prononcer dans les procès portés en appel à son tribunal. *Troisième partie*. Il déjeûne. *Quatrième partie*. Il reçoit et fait des cadeaux. *Cinquième partie*. Il discute des questions politiques avec ses ministres et ses conseillers. *Sixième partie*. Il peut disposer de ses momens à sa volonté. *Septième partie*. Il passe la revue de ses troupes. *Huitième partie*. Il tient un conseil militaire.

Nuit. *Première partie*. Le roi reçoit les rapports de ses espions et émissaires. *Deuxième partie*. Il soupe ou dîne. *Troisième partie*. Il se retire pour prendre du repos après avoir lu quelque ouvrage sacré. La *quatrième* et la *cinquième partie*, ou bien trois heures, sont accordées pour le sommeil. *Sixième partie*. Il doit se lever et faire ses ablutions. *Septième partie*. Il tient un conseil privé avec ses ministres, et donne ses instructions aux officiers du gouvernement. *Huitième partie*. Il consacre ce moment au pourohita ou brahmane, chargé des cérémonies religieuses, après quoi il se remet aux travaux du jour.

Les différentes parties de la journée sont calculées d'après le lever du soleil.

VÊVASWATA. Tel est le nom du septième Manou. Il est fils du Soleil, dont une épithète est Vivaswân. Sandjgnâ, une des épouses du soleil, eut trois enfans, Manou, Yama et Yamounâ. Il paraît que l'on a confondu Manou et Yama, car le nom de Vêvaswata est Sraddhadéva, épithète d'Yama, comme dieu présidant aux cérémonies funèbres du *sraddha*. Vêvaswata est, par Ikchwâkou son fils, père de la dynastie solaire, et par Ilâ sa fille, qui épousa Boudha, ancêtre des princes de la dynastie lunaire.

VIBHANDAKA, solitaire, fils de Casyapa, et père de Richyasringa. *V.* RICHYASRINGA.

VICHNOU est un des dieux de la triade indienne, représenté en noir, avec quatre bras : dans une main, il tient une massue; dans l'autre, un disque (*tchacra*);

Digitized by Google

dans la troisième, une conque, et dans la quatrième, un lotus. Il est monté sur Garouda, et ses vêtemens sont jaunes. Vichnou est une divinité douce et bienveillante. Dans le tems de la destruction des mondes, sous le nom de Nârâyana, il dort et flotte sur les eaux. Quand l'être unique, Brahma, veut reproduire l'univers, il charge Brahmâ, Vichnou et Siva des fonctions de créer, de conserver et de détruire. Vichnou prend, de tems en tems, une forme visible, et s'incarne pour le bien de la terre. Ces incarnations portent le nom d'*avatâres*. Il y en a un grand nombre; mais on en cite principalement dix; voilà pourquoi on l'appelle le dieu aux dix formes (*dasaroûpabhrit*). 1° Il apparut d'abord sous la forme d'un poisson (*matsya*), pour rapporter du fond de la mer les Vèdes qui y étaient restés après un de ces déluges périodiques qui détruisent le monde. 2° Il prit la forme d'une tortue (*coûrma*), pour soutenir sur son dos la terre nouvellement créée. 3° Comme sanglier (*vâhara*), il plongea dans les eaux, dont le globe était submergé, et l'éleva sur une de ses défenses. 4° Sous la figure d'un être (*nrisinha*), moitié homme, moitié lion, il vint punir l'impiété du géant Hiranyacasipou, qui persécutait les dieux et même son propre fils, Pralhâda, coupable seulement de sa foi en la puissance de Vichnou. Il était fort d'un oracle de Brahmâ, qui lui avait promis qu'il ne mourrait ni le jour, ni la nuit, ni par l'eau, le feu ou le fer, sous les coups d'aucun être humain. Un jour, il demanda à Pralhâda où était le dieu son protecteur: « Il est partout, répondit le fils. — Même en ce pilier? dit le père. — Oui, répliqua Pralhâda. » Et aussitôt Hiranyacasipou donna un coup de bâton dans le pilier, d'où il sortit un être moitié homme, moitié lion, qui saisit le géant et le déchira. C'était à l'heure du crépuscule, il n'était ni jour ni nuit. 5° Vichnou se fit nain (*vâmana*), pour confondre encore un des descendans de cet Hiranyacasipou, nommé Bali. Il avait fait cent fois le sacrifice du cheval, ce qui lui donnait des droits au titre d'Indra. Vâmana se rendit auprès de lui, et, en qualité de brahmane, il lui demanda en présent autant de terre qu'il en pourrait mesurer de trois de ses pas. Le prince consentit à sa demande: le nain, grandissant tout d'un coup, remplit les trois mondes. Bali, renonçant à ses hautes prétentions, se contenta d'être roi de Pâtâla ou de l'enfer, jusqu'à ce que son tour fût arrivé d'être Indra. Cette aventure a fait donner à Vichnou le nom de dieu aux trois pas (*Trivicrama*). 6° Il apparut ensuite sous la forme terrible de Parasourâma, pour humilier et détruire la race dégénérée des kchatriyas. (*V.* Parasourama.) 7° Presque à la même époque (car il peut paraître à la fois sous des formes diverses), il vint, dans la personne de Râma-tchandra, pour châtier l'insolence de Râvana. (*V.* Rama-tchandra.) 8° Le troisième Râma, appelé Balarâma, est aussi un avatâre de Vichnou, qui, sous ce nom, descendit sur la terre pour détruire le géant Pralamba et d'autres. (*V.* Bala-rama.) Il était frère de Crichna. 9° Les uns pensent que c'est Crichna qui est le neuvième avatâre; les autres que c'est Bouddha. Crichna, dit-on, n'était pas seulement une incarnation de Vichnou, c'était Vichnou lui-même. (*V.* Crichna et Bouddha.) 10° Le dernier avatâre est à venir; son nom est *Calki*. Vichnou doit s'incarner à Sambalagrâma pour détruire les infidèles, et rendre les Indiens à la pureté de l'âge d'or.

Les adorateurs de Vichnou portent le nom de Vêchnava; on distingue cette secte à deux lignes tirées le long du nez et conduites jusque sur le front. Ces lignes sont faites avec le limon du Gange, quelquefois avec la poudre du bois de sandal. La femme de Vichnou se nomme Lakchmî. Son séjour est le Vêcountha, tout resplendissant d'or et de pierreries. Sur un trône aussi brillant que le soleil à son midi, entouré de lotus, est placé Vichnou, et, à sa droite, est la déesse Lak-

Digitized by Google

chmî. Tous les saints personnages, assemblés autour de lui, chantent ses louanges, ou méditent sur ses formes divines. Parmi les noms de Vichnou, il en est un qui mérite d'être expliqué : c'est *Padmanâbha*. On représente Vichnou comme produisant un lotus qui s'élève sur son ombilic. Brahmâ en sort pour procéder à la création. C'est à la suite de cette naissance de Brahmâ que s'éleva, entre lui et Siva, une querelle violente sur leur ancienneté, qui se termina par le malheur de Brahmâ perdant une de ses cinq têtes et la prédominance qu'il semblait avoir eue jusqu'alors. Vichnou, plus pacifique que Brahmâ, et surtout plus modeste, est toléré par Siva : d'où il semble prouvé que cette légende n'est que l'histoire allégorisée d'anciennes disputes religieuses.

Emblême de la nature, Vichnou est peint encore comme dormant dans l'intervalle des petites destructions du monde. Il est étendu sur le serpent Sécha, au-dessus des eaux dont la terre est couverte. La même description est aussi employée pour le tems de la saison des pluies, qui dure depuis le milieu de juin jusqu'au milieu d'octobre. Une plante, le toulasî, est sacrée pour les Indiens. On prétend qu'une femme de ce nom, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakckmî, l'entendant, la changea en plante. Vichnou lui promit alors qu'il prendrait la forme du sâlagrâma, et resterait sans cesse avec elle. En effet, le sâlagrâma se trouve toujours placé entre deux feuilles de toulasî. Le sâlagrâma est une pierre, ou plutôt un coquillage qu'ón trouve dans le Gandakî, et dans lequel Vichnou a séjourné. Il est l'objet d'une vénération particulière. Il y en a qui valent 2,000 roupies.

VICHNOUGOUPTA, brahmane, plus connu sous le nom de Tchânakya. *V.* TCHANAKYA.

VICRAMADITYA est un prince célèbre, qui régna à Oudjayanî vers le milieu du siècle qui a précédé notre ère ; il a fondé une ère qui porte son nom, et qui date de cinquante-six ans avant J. C. Il était fils de Gandharba séna, qui avait épousé la fille du roi Dhâra. Il paraît que ce Gandharba séna était un aventurier qui se donnait pour fils d'Indra. La légende raconte qu'exilé de la cour céleste il fut obligé de venir sur la terre sous la forme d'un âne ; mais il parlait sanscrit, et cette raison détermina le prince à lui accorder sa fille en mariage, malgré les plaisanteries de sa cour. Il donna une bonne éducation à son petit-fils : ce fut là tout l'héritage qu'il lui laissa. Bhartrihari, autre fils de Gandharba séna et d'une esclave, avait été plus heureux ; il avait reçu la couronne d'Oudjayanî. Vicramâditya vécut quelque tems à la cour de son frère : à la suite d'une dispute, il fut renvoyé, erra de côté et d'autre dans la plus grande détresse, et même à Goudjarâta il fut serviteur d'un marchand. Il revint à Oudjayânî au moment où Bhartrihari se retira des affaires par dégoût et par chagrin. Vicramâditya monta sur le trône, conquit par la force des armes les royaumes voisins, comme Outcala (Orissa), Banga (le Bengale), Goudjarâta (Guzarate), etc., et surtout entoura son règne d'une grande splendeur par la protection qu'il accordait aux lettres. Il appelait à sa cour les hommes distingués par leur esprit et leurs connaissances. On en cite neuf, entre autres, auxquels on donne le titre des *neuf perles* : au nombre de ces hommes choisis se trouve le fameux Câlidâsa. Cependant le roi de Dehli, Râdjâpâla, trop livré aux plaisirs, avait vu ses états envahis par Sacâditya, qui l'avait détrôné. Vicramâditya, quatorze ans après, essaya de le venger : il attaqua, renversa Sacâditya, et prit à sa place la couronne de Dehli; mais bientôt après il eut une guerre à soutenir contre Sâlivâhana : il y fut malheureux, et même y perdit la vie. Il est à remarquer que le nom de ce prince, qui

Digitized by Google

signifie *puissant soleil*, a été donné à plusieurs autres rois, à Bhodja, à Sâlivâhana, à Prithivi râdja, à cinq ou six autres. On le trouve encore nommé Vicrama, Aditya, Vicramaséna, Vicramasinha, Vicramârca, etc. Son histoire semble formée de celle de plusieurs princes du même nom, et d'époques diverses. Au reste, voyez à ce sujet le travail de Wilford, *Rech. Asiat.*, IX^e^ vol.

VIDARBHA, province et ville au sud-ouest du Bengale; c'est aujourd'hui, dit-on, le Bérar propre, c'est le pays qui environne Barra nagpour. Cependant on reconnaît dans ce mot le nom du district voisin Béder. Des traditions locales assurent aussi que la capitale appelée Béder, est la même que l'ancienne Vidarbhâ.

VIDEHA, province qui est la même que celle de Mithilâ. *V.* MITHILA.

VIDISA, ville du Magadha, aujourd'hui Béhar méridional, autrement appelé Bhâratakhanda. On ignore la véritable position de cette ville florissante à l'époque de Câlidâsa, qui en parle dans son *Mégha doûta*. C'était la capitale d'Agnimitra, prince qui régna environ cent soixante ans avant notre ère, et qui détrôna les rois de la branche Môria, fondateur lui-même de la branche Sounga.

VIDJAYA est le nom d'une confidente de la déesse Dourgâ.

VIDJAYANAGARA, ville dans le sud de l'Inde, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne cité d'Anagoundi; elle devint la nouvelle capitale des princes Andhras, après la défaite de Pratâpa roudra par les Mahométans. On la nomme encore Vidyânagara.

VIDOUCHAKA. Tel est le nom que l'on donne, dans les drames, au confident du personnage principal. C'est ordinairement un rôle aimable et plaisant: il n'est pas rempli par un inférieur; car le plus souvent c'est un brahmane. Son emploi est d'exciter le rire par ses actions et ses discours. Simple et bon, il est quelquefois spirituel; mais son esprit n'est jamais bien recherché.

VIDYADHARA. C'est une espèce de génie qui traverse les airs sur un char léger; c'est un sylphe, habitant invisible du monde interlunaire, et qui possède un pouvoir surnaturel et magique. Le mot *vidyâdhara* signifie *porteur d'un vidyâ*: c'est une petite boule préparée que l'on met dans sa bouche, et qui vous procure une puissance extraordinaire, comme la faculté de monter au ciel, de faire paraître la personne que vous voulez, etc. Les vidyâdharas sont de la classe de ces êtres divins qu'on appelle encore *siddha* et *tcharana*. La femme d'un vidyâdhara s'appelle *vidyâdharî*. Ils tiennent à la cour d'Indra, quoiqu'ils aient des chefs et des princes qui leur sont particuliers. Ils ont des rapports fréquens avec les hommes; ils viennent sur la terre contracter des mariages, et y prennent même des épouses parmi les filles de rois.

VINATA, femme de Casyapa, et mère de Garouda, roi des oiseaux, et d'Arouna, qui conduit le char du soleil. Comme Léda, elle fit un œuf, d'où sortit Garouda, qui de son nom est appelé Vênatéya. *V.* GAROUDA.

VINDHYA, ou BINDH. C'est la chaîne de montagnes qui sépare l'Indostan du Dékan, s'étendant depuis le golfe de Bengale jusqu'au golfe de Cambaie. On le divise en trois parties. La première, ou orientale, va du golfe de Bengale à la source du Narmadâ et de la Sonâ, et contient les monts Rikchas. La seconde, ou occidentale, va vers l'ouest jusqu'au golfe de Cambaie: le bras du midi est appelé Pâriyâtra ou Pâripâtra, et le bras du nord, qui s'étend des gorges de Dilli au golfe de Cambaie, se nomme Rêvata. La troisième partie, ou méridionale, est simplement appelée Vindhya, au sud de la source du Narmadâ et de la Sonâ. Comparé au Mérou et à l'Himâlaya, le Vindhya paraît peu élevé; c'est ce

Digitized by Google

qui a donné lieu à une fable indienne, qui rapporte que le Vindhya, s'étant un jour prosterné devant Agastya, son maître spirituel, reçut de ce sage l'ordre de rester dans cette posture, comme punition de son orgueil, qui l'avait porté à vouloir cacher le soleil à une partie du monde. D'autres disent que, le saint ne lui ayant pas dit de se relever, il attend encore qu'il revienne pour se relever.

VIRADHA, géant d'une taille et d'un aspect formidable, fils de Câla et de Satahradâ, demeurant dans la forêt de Dandaka. Il rencontra Râma au moment où celui-ci quittait l'hermitage d'Atri. Il avait saisi Sitâ, et menaçait de dévorer les deux princes, Râma et Lakchmana. Ils l'attaquèrent, et Râma lui donna la mort.

VISAKHA est une des vingt-sept nymphes épouses du dieu Lunus, et représentant les vingt-sept constellations placées sur la route que parcourt la lune; Visâkhâ est le seizième astériame, figuré par un feston, et contenant quatre, ou, selon d'autres, deux étoiles, dont l'une est l'étoile α ou x de la Balance.

VISAKHA DATTA, fils du roi Prithou rai, et auteur du drame intitulé *Moudrâ Râkchasa*. Il devait vivre à la fin du douzième siècle.

VISRAVAS ou VISWASRAVA est un mouni, fils de Poulastya, petit-fils de Brahmâ, et père de Couvéra et de Râvana. Celui-ci eut pour mère Nékasî, fille du Râkchasa Soumâli; Visravas avait déjà eu Couvéra d'un autre femme, nommée Iravirâ. Soumâli, voyant la splendeur et l'éclat de ce fils, engagea sa fille à plaire à son mari, de manière à pouvoir aussi avoir des enfans. Elle y réussit, et mit au monde Râvana, Coumbhacarna, Vibhîchana, et une fille, nommée Soûrpanakhâ. Ces enfans sont considérés comme des râkchasas, quoique leur père fût un saint. Râvana fut produit après un sacrifice au feu: ce qui lui avait donné une apparence horrible; il avait dix têtes et vingt bras. Tels sont les détails donnés par l'*Outtara râmâyana* et le *Padma pourâna*. Le *Bhâgavata* rapporte à peu près la même chose; mais il appelle Coumbhinasî la mère des râkchasas.

Le *Vana parva* du *Mahâbhârata*, donne un version différente. Poulastya, fils de Brahmâ, donna le jour à Couvéra, qui, par les honneurs qu'il rendit à son aïeul, obtint d'être immortel et dieu des richesses. Sa capitale était Lankâ, et les Râkchasas étaient ses gardes. La faveur dont il jouissait auprès de Brahmâ irrita son père Poulastya, qui prit la forme d'un sage, nommé Visravas. Couvéra essaya d'empêcher son père de manifester son mécontentement; et, pour le fléchir, il lui donna pour femmes trois râkchasis, Pouchpotkatâ, Râkâ et Mâlinî. De la première, Visravas eut Coumbhacarna et Râvana; de la seconde, Khara, et une fille, Soûrpanakhâ; et de Mâlinî, Vibhîchana.

Le *Linga pourâna* raconte la chose autrement. Poulastya eut d'Ilavilâ, fille de Trinabindou, un fils, nommé Visravas. Celui-ci eut quatre femmes, Dévavarninî, fille de Vrihaspati; Pouchpotkatâ, et Râkâ (ou Vâkâ), fille du râkchasa Mâlyavân, et Nékasî, fille du râkchasa Sallaki. De la première, il eut Couvéra ou Vêsravana; de la seconde, Mahodara, Prahasta, Mahâparswa, Khara, et une fille, Karnanasî; de la troisième, Trisiras, Douchana et Vidyoudjdjihwa, et une fille, Syamikâ; de la quatrième, ou de Nékasî, le vertueux Vibhîchana.

VISWAMITRA est un mouni, né prince dans la dynastie lunaire. Suivant le *Râmâyana*, il était le quatrième, suivant le *Bhâgavata*, le quinzième descendant de Brahmâ: ils s'accordent à lui donner pour père Gâdhi, qui, suivant le premier, était fils de Cousanâbha; suivant le second, de Cousambha, et, suivant l'*Harivansa*, de Cousika, trois fils différens de Cousa. Viswâmitra était souverain de Canoge, et fut en guerre avec le sage Vasichtha, pour la possession de la Vache

Digitized by Google

qui procure tout. Dans cette lutte, la Vache produisit toutes sortes de troupes, particulièrement des Mlétchhas ou Barbares, qui contribuèrent à donner la victoire à Vasichtha. Il n'y a pas de doute que cette histoire est allégorique. La Vache, c'est l'Inde, ou la portion de l'Inde la plus précieuse, dont deux princes ou deux castes, comme celles des brahmanes et des kchatriyas, se disputaient le domaine. Un des deux partis appela à son aide les Barbares, les Perses, peut-être les Grecs, et triompha par leur moyen. Viswâmitra était né sage, parce que sa mère avait partagé une nourriture magique, préparée par le mouni Ritchika, pour sa femme, qui était fille de la mère de Viswâmitra. Ayant remarqué l'ascendant des brahmanes, il se livra à de pénibles et longues austérités, pour s'élever de la caste des kchatriyas, où il était, jusqu'à celle des brahmanes. Brahmâ fut ainsi contraint de lui accorder cette faveur. Il fut l'ami et le conseiller de Râma. Parmi ses ancêtres se trouvaient Cousa et Cousika, ce qui l'a fait surnommer Côsika.

Viswanatha, poète, fils de Trimala déva, né sur les bords du Godâvarî, a habité Bénarès. Il est l'auteur de la comédie intitulée *Mrigâncalékhâ*. On ignore dans quel tems il a vécu.

Viswanatha, surnommé Cavirâdja, ou roi des poètes, était un pandit Bengali, de la classe des médecins, fils de Tchandra sékhara. Il est l'auteur de l'ouvrage de rhétorique, intitulé *Sâhitya darpana*, qu'on cite comme une autorité dans le Bengale. Il pouvait vivre dans le quinzième siècle, et habitait au-delà du Brahmapoutra, dans le district de Dacca.

Viswavasou est un demi-dieu d'un ordre inférieur, appartenant à la classe des gandharbas, ou musiciens célestes. A l'endroit où ce mot est employé dans le *Mritchtchakatî*, il est confondu par un ignorant avec le mot *Vâsoudéva*.

Viswéswara, surnom de Siva, *maître de tout*.

Vita. C'est, dans les drames, un rôle dont il est difficile de se rendre raison. C'est un personnage distingué par son éducation; c'est une espèce de complaisant, toujours disposé à prouver sa bonne volonté, causant avec esprit. Auprès d'un jeune prince, le vita pourrait bien être un gouverneur facile, chargé d'instruire et d'amuser son pupille.

Vrichabakétou est un nom du dieu Siva, dont le symbole est un taureau.

Vrichala, nom sous lequel on désigne Tchandragoupta, chef de la dynastie Môria, parce qu'il était issu d'une Soûdrâ. *V.* Tchandragoupta.

Vrichaparva, prince de la race des dânavas, père de la princesse Sarmichthâ, qui épousa Yayâti, cinquième roi de la race solaire.

Vrihaspati est le régent de la planète que nous appelons Jupiter. Vrihaspativara est le jeudi. Il est fils du sage Angiras, et maître spirituel et prêtre des dieux. Dans leurs palais il leur explique les Vèdes, et accomplit les rites religieux. Dans les combats, quand les dieux succombent, il les rappelle à la vie par des charmes. On le distingue par le nom de Gourou, qui signifie *maître*, et de Sourâtcharya, ou *précepteur des souras*. On le peint en jaune; il est assis sur un lotus, et a quatre bras : dans une main, il tient un chapelet de grains de roudrâkcha (*elœocarpus ganitrus*); dans l'autre, un plat pour recevoir les aumônes; dans la troisième, une massue; de la quatrième il bénit. Celui qui est né sous cette planète aura un caractère aimable; il sera riche, religieux, et honoré; aimé de tous, il n'aura qu'à désirer pour voir ses désirs accomplis. Telle est son influence pour les trois dernières castes, mais non pour les brahmanes : car, brahmane lui-même, Vrihaspati ne veut pas élever ceux de son ordre.

Digitized by Google

VRINDAVANA, nom d'un bois sur les bords de l'Yamounâ, au pays de Vradja, à quelque distance de Mathourâ, où Crichna a passé sa première jeunesse.

VYASA. C'est un personnage dont l'existence est bien hypothétique. Son nom signifie *compilateur*, et peut-être le sens de ce mot peut apporter par lui-même l'explication de plus d'une difficulté. A peu près douze cents ans avant notre ère, vivait Parâsara, homme savant, qui eut de Satyavatî un fils, nommé Vyâsa, que l'on regarde même comme un avatâre de Vichnou. Satyavatî devait être d'une naissance inférieure, peut-être la fille d'un pêcheur; car on prétend qu'elle fut trouvée dans le ventre d'un poisson; qu'elle en avait retenu une odeur, que son amant, le mouni Parâsara, changea en un parfum de lotus. Aimée ensuite du roi Santanou, elle en eut Vitchitravîrya : ainsi, Vyâsa était frère de ce prince, du chef de sa mère. On raconte ensuite que Vitchitravîrya étant mort sans enfant, Vyâsa épousa sa veuve, et en eut deux fils, Dhritarâchtra et Pândou : d'autres prétendent qu'il ne fut que leur tuteur et leur père spirituel. On le fait vivre long-tems : il assiste aux longs débats de sa famille, dont il a même raconté les malheurs et les triomphes dans le poème fameux, intitulé le *Mahâbhârata*. Il était né dans une île de l'Yamounâ, ce qui lui a fait donner le surnom de Dwêpâyana. Il résidait dans le bois de Vâdara; on l'appelle Vâdarâyana. Il arrangea les Vèdes; il est plus connu sous le nom de Véda Vyâsa. De sa femme Souki il eut un fils, appelé Souka déva. Outre le poème du *Mahâbhârata*, on lui attribue la forme sous laquelle sont aujourd'hui les Vèdes, les dix-huit *Pourânas*, les dix-huit *Oupa pourânas*, le *Calki pourâna*, et d'autres encore; le *Védânta darsana*, ou *Principes de la secte philosophique*, appelée *Védânta*. Au seul exposé de ces travaux, on sent qu'un même homme en est incapable. La saine critique défend même de les croire tous de l'antique Vyâsa. A chaque instant ils portent l'empreinte d'une main moderne, qui y a ajouté des détails sur des événemens arrivés long-tems après lui : c'est pour cette raison que quelques auteurs ont cru devoir faire vivre Véda Vyâsa dans le onzième siècle de notre ère. Nous pouvons admettre l'existence de plusieurs Vyâsas; nous pouvons croire qu'on a voulu souvent s'étayer de l'autorité du nom qu'avait laissé le fils de Parâsara. Quel qu'ait été l'arrangeur moderne des Vèdes et des *Pourânas*, le fond de ces ouvrages est antique, et il est certain que le *Mahâbhârata* a été composé à une époque antérieure à notre ère.

Y

YADAVA. Ce nom s'applique à une race de princes illustrés, descendus d'Yadou. Crichna fut de cette famille, qui comptait de nombreuses branches, et qui, par son origine, se rattachait à la dynastie lunaire. Il eut l'art de réunir quelques-uns de ses parens dans ses intérêts, combattit ses voisins ambitieux, fonda la puissance de ses partisans, toujours prêt à venir au secours de ses amis, aussi respecté des uns qu'il était redouté des autres. Parmi ces familles qu'il rassembla, on cite les Andhakas, les Bhodjas, les Vrichnis, d'où lui-même est appelé Vârchnéya. Transportés à Dwârakâ, les Yâdavas (mais je crois qu'ici il ne faut entendre que la famille particulière de Crichna) s'attirèrent la vengeance d'un mouni qu'ils avaient insulté. Ils se divisèrent, et périrent tous par les mains les uns des autres. La sentence portée par le mouni contre les Yâdavas était générale, et Crichna lui-même, quoique innocent, ne fut pas épargné. *V.* CRICHNA.

Digitized by Google

Sakas devaient avoir la moitié de la tête rasée, et qu'il permettait aux Pâradas de porter de la barbe.

YAYATI, cinquième roi de la race lunaire, fils de Nahoucha. Il avait épousé la fille de Soucra, nommée Dévayânî; mais en même tems il s'était en secret uni à Sarmichthâ. Ce second mariage fut découvert, et Yayâti puni par Soucra d'une vieillesse anticipée. Dévayânî réclama auprès de son père contre le châtiment; et Soucra lui permit de faire passer sa décrépitude à celui qui voudrait l'accepter. Il avait cinq fils, deux de Dévayânî, trois de Sarmichthâ. Le plus jeune des fils de Sarmichthâ, Pourou, consentit seul à se charger du poids de la vieillesse de son père, qui, à cette condition, redevint jeune et plein de force. Après avoir joui quelque tems de cette jeunesse empruntée, il songea à se retirer des affaires: il redemanda à Pourou la vieillesse dont il s'était revêtu, lui rendit la jeunesse qu'il lui avait donnée, et, pour le récompenser de sa piété filiale, lui laissa son royaume. Ses quatre autres fils sont Yadou, Tourvasou, Drouhya, et Anou.

YODJANA, mesure de distance égale à quatre *crôsas*, qui, à huit mille coudées ou quatre mille *yards* par *crôsa* ou *côs*, font exactement neuf milles anglais. D'autres calculs ne donnent à l'yodjana que cinq milles, et même quatre milles et demi.

YOGA, est une pratique de dévotion. Ce mot exprime l'*union* intime avec le grand Être, et tel est le but que se propose la secte de ceux qui portent le nom d'*yogi*. Celui qui aspire à ce genre de perfection doit se rendre insensible à toutes les impressions extérieures, et entièrement indifférent pour la peine et le plaisir: sans renoncer aux œuvres civiles et aux pratiques religieuses, il abandonne seulement le fruit qui peut en résulter pour lui. On représente un pareil dévot assis sur un siége formé de gazon sacré, appelé *cousa*, le corps droit, les yeux fixés sur le bout de son nez, et l'esprit attentif à l'idée de la divinité. Certains livres, appelés *tantras*, enseignent une opération par laquelle l'esprit vital, placé dans la partie inférieure du corps, et l'esprit éthéré, placé dans la tête, se trouvent combinés dans la cervelle, quand le dévot est lui-même uni à Brahmâ. Le dévot, reconnaissant ainsi la présence actuelle de l'esprit divin en lui, est doué de huit dons surnaturels appelés *siddhis* ou *vibhoûtis*; savoir: *mahimâ*, la faculté d'agrandir son corps; *laghimâ*, celle de le rendre léger; *animâ*, celle de le rendre petit, imperceptible comme un atome; *pracâmyâ*, le pouvoir de satisfaire tous ses désirs; *vasitâ*, celui de changer le cours de la nature; *isitâ*, l'empire suprême sur tous les êtres; *prâptî*, la faculté d'atteindre et de saisir les objets même éloignés, comme de toucher la lune avec le bout du doigt; *câmâvasâyitwam*, l'accomplissement de toute promesse, de tout engagement.

YOGA. C'est aussi le nom de la doctrine philosophique qui enseigne l'éternité de la matière et de l'esprit, identifiés avec Dieu dont ils ne sont que des modifications, et les moyens d'obtenir l'émancipation finale des liens de cette vie par les pratiques de l'*yoga* ou de l'union anticipée avec le grand Être. Ce système, professé par Patandjalî, fut ensuite expliqué par Vyâsa, qui en forma la doctrine du Védânta. Un roi, Bhodja déva, fit un commentaire sur les idées de Patandjalî. Cette secte rappelle, dit-on, celle des stoïciens.

YOGATCHARYA est le nom d'un auteur à qui on attribue le *Manuel du voleur*, *Tchôrya vidyâ*. Il eut pour précepteur en ce genre le dieu Cârtikéya, qui a les voleurs sous son patronage divin.

Digitized by Google

YOUDHICHTHIRA, le premier des cinq Pândavas, fils de Kountî, et de Pândou, suivant les uns, et, suivant les autres, d'Yama, autrement appelé Dharma : de là vient son surnom de fils de Dharma, Dharmapoutra. Comme tous les princes indiens, Youdhichthira est représenté avec la passion du jeu. On avait accordé aux Pândavas des fiefs : il les joua, dit-on, et les perdit ; et, de plus, ses quatre frères et sa femme Drôpadî. En vain celle-ci répara les fautes de son mari ; en vain, par sa grâce et son amabilité, elle obtint du vieux Dhritarâchtra que tout lui serait rendu. Il perdit une seconde fois ses états : c'était chez lui une habitude bien sérieuse ; car, à la fin de l'exil de douze ans, auquel les Pândavas furent condamnés, on le voit chez Virâta, maître joueur de ce prince. Au bout de ce tems, Douryodhana déclara aux Pândavas qu'ils n'auraient que ce qu'ils pourraient conquérir. La guerre éclata entre les membres de cette nombreuse famille, qui s'entretuèrent mutuellement. Youdhichthira fut sur le point de succomber sous les coups de son frère Carna, et ensuite donna la mort à Salya, son oncle maternel, roi de Madrâ, devenu général en chef de l'armée ennemie. A la vue de tous ces malheurs, il sentit des regrets, et trouva que son triomphe lui coûtait bien cher. Il voulait se retirer du monde ; il en fut empêché par Vyâsa, qui lui rappela son devoir de prince et de kchatriya. Il monta donc sur le trône de Couroudésa. La capitale, auparavant à Hastinâpoura, fut par lui transportée à Indraprastha, sur la rive occidentale de l'Yamounâ, près de l'endroit appelé aujourd'hui Dilli. Il régna trente-six ans, et se distingua par sa justice et son amour pour les lettres. Il a donné son nom à une ère, appelée *l'ère d'Youdhichthira*, et qu'on peut placer mille à douze cents ans avant J. C. Il prit pour successeur son petit-neveu Parikchit, petit-fils d'Ardjouna ; et, fatigué des affaires, se retira dans la solitude avec ses frères, pour s'y livrer à la pénitence. Le *Mahâbhârata* est terminé par une espèce d'apothéose d'Youdhichthira, qui est porté au ciel.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
L'Outtara Râma tcharitra, *ou* Suite de l'histoire de Râma.	1
Le Moudrâ Râkchasa, *ou* l'Anneau du Ministre.	95
Ratnâvali, *ou* le Collier.	207
APPENDICE. Analyse de différens drames.	277
AVERTISSEMENT.	279
Le Mahâvîra tcharitra.	281
Le Véni sanhâra.	295
Malavikâgnimitra.	306
Le Viddha sâlâbhandjikâ.	317
Le Pratchanda Pândava.	324
L'Hanoumân nâtaka.	327
Le Dhanandjaya vidjaya.	340
L'Anargha Râghava.	342
Le Sârada tilaka.	353
L'Yayâti tcharitra.	358
Le Doûtângada.	360
Mrigâncalékhâ.	361
Le Vidaghda Mâdhava.	363
L'Abhirâma mani.	365

Digitized by Google

Pages.

Le Madhourânirouddha. 366

Le Cansa badha. 370

Le Pradyoumna vidjaya. 373

Le Srîdâma tcharitra. 375

Le Dhoûrtta narttaka. 378

Le Dhoûrtta samâgama. 380

L'Hâsyârnava. 381

Le Côtouka sarvaswa. 383

Le Tchitra yadjgna. 387

TABLE ALPHABÉTIQUE. 391

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

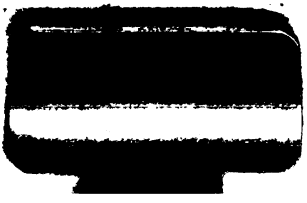
Digitized by Google

Digitized by Google

YB 00029

875759

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



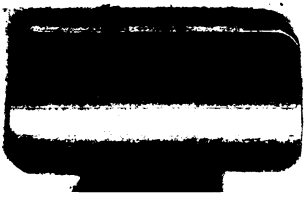
Digitized by Google

Digitized by Google

YB 00029

875759

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



Digitized by Google

Digitized by Google